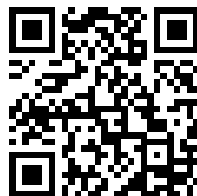

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

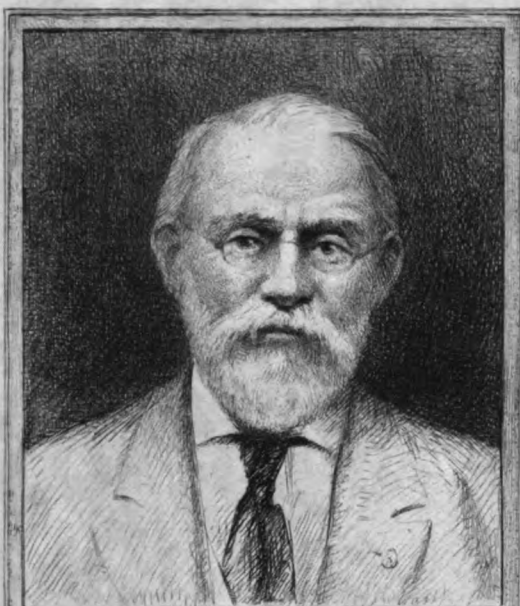
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 476246



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

Wright Dunning 1930

DC
611
.074
A3

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ORNE

TYPOGRAPHIE E. RENAUT-DE BROISE

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE L'ORNE

TOME IX. — Premier BULLETIN



ALENÇON
TYPOGRAPHIE RENAUT-DE BROISE
PLACE D'ARMES

1890.

24

Dunning
right
12-8-56
13603

BUREAU ET COMMISSION DE PUBLICATION

<i>Président honoraire.</i>	LÉON DE LA SICOTIÈRE.
<i>Président</i>	Gustave LE VAVASSEUR.
<i>Vice-Présidents</i>	L'abbé BLIN.
	Marquis DE LA JONQUIÈRE.
	Eugène LECOINTRE.
	Le Comte DE VIGNERAL.
<i>Secrétaire général..</i>	Comte DE CONTADES.
<i>Secrétaire</i>	Henri BEAUDOUIN.
<i>Secrétaire-Adjoint ..</i>	L'abbé HOMMEY.
<i>Trésorier</i>	DE BROISE.
<i>Archiviste-Bibliothé- caire.....</i>	LE NEUF DE NEUFVILLE.
<i>Membres de la Com- mission de publi- cation.....</i>	ACHARD DES HAUTES-NOES.
	L'abbé BARRET.
	Le Comte DE CHARENCEY.
	DUBOIS-GUCHAN.
	RENAULT DU MOTÉY.
	L'abbé ROMBAULT.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

ACHARD DES HAUTES-NOES, maire de Saint-Mars-d'Egrenne, à
Alençon, rue de Bretagne, 29.
ACHON (Charles d'), au Mans, 4, rue Monplaisir.
ADIGARD, avocat à Domfront.
ALEXANDRE, bibliothécaire de la ville, à Alençon, rue de l'Écus-
son, 40.
ALMAGRO-DESCHAMPS, ancien pharmacien, à Laigle.
ANTONIN, pasteur de l'Église Évangélique, à Alençon, rue du
Jeudi, 32.
APPERT (Jules), à Flers, rue d'Argentan, 10.

- ARNOUL, architecte du département, à Alençon, rue de la Mairie, 11.
- AVELINE, avoué à Alençon, rue du Jeudi, 33.
- AUDIFFRET-PASQUIER (duc d'), sénateur, de l'Académie française, au château de Sassi (*Orne*); — à Paris, rue Fresnel, 23.
- AUDIFFRET-PASQUIER (marquis d'), au château de Sassi; — à Paris, avenue d'Antin, 15.
- AURIAC (d'), conservateur sous-directeur à la Bibliothèque nationale, à Paris, 3, rue Ventadour.
- BAILLANCOUT (DE), à Mortain (*Manche*).
- BARRET (l'abbé), curé de Mieuxcé.
- BEAU (Amédée), ancien député, au château de Tubœuf, par Chandai.
- BEAUCHAMPS (baron DE) DE MONTHÉARD, au château de Beauchamps, par la Ferté-Bernard (*Sarthe*).
- BEAUCHÈNE (comte DE), au château de Torcé, par Ambrières (*Mayenne*).
- BEAUCHÈNE (DE), ancien commandant de gendarmerie, à Alençon.
- BEAUDOUIN (Henri), à Alençon, 22, rue des Promenades.
- BEAUREGARD (DE), au château d'Aché, par Alençon.
- BENET, secrétaire de la Société des Beaux-Arts, rue des Petits-Carreaux-Saint-Julien, à Caen.
- BERNIER (le Révérend Père), à Tinchebrai.
- BERTOUT (l'abbé), vicaire à Passais.
- BESNARD (Joseph), à Loisé, près Mortagne.
- BIDARD-HUBERDIÈRE, docteur-médecin, à Lonlai-l'Abbaye; — à Paris, rue de Suresnes, 9.
- BLANCHETIÈRE, membre de l'Institut des provinces, à Domfront.
- BLIN (l'abbé), chanoine honoraire, curé de Durcet, par la Carneille.
- BOISSEY (l'abbé), vicaire à Passais.
- BONHOMME (l'abbé), curé de Saint-Langis, par Mortagne.
- BONNEAU LA VARANNE, rue des Marcheries, à Alençon.
- BOSCHET (l'abbé), aumônier de l'Asile, à Alençon.
- BOIVIN-CHAMPEAUX, avocat, à Alençon.
- BOISZENOU, propriétaire, à la Chapelle-Viel, par N -D.-d'Après.
- BOUL (Georges), agent-voyer, à Carrouges.
- BOURGOIN, négociant, à Mortagne.
- BOURMONT (comte Amédée DE), château de la Roche, à Vaas (*Sarthe*).
- BRESLIN, conseiller général, maire de Longni.
- BRETÈCHE (Alexandre DE LA), à Argentan.
- BRIDREY, ancien pharmacien, à Argentan.
- BROC (vicomte DE), au château des Feugerets, par Bellême; — à Paris, rue de Las-Cases, 15.

- BRUST (Constant), propriétaire, à Laleu, par le Mesle-s.-Sarthe.
 BUQUET, ancien notaire, à Almenèches.
 BUREL (l'abbé), curé de la Lande-Patry, par Flers.
 CACHET, docteur-médecin, à Domfront.
 CANIVET, conseiller général, à Chambois ; — 11, boulevard Magenta, à Paris.
 CAPLAT, conseiller d'arrondissement, à Damigni.
 CHALLEMEL (Wilfrid), à Paris, rue du Luxembourg, 38.
 CHAMPAGNE (marquis DE), à Ménil-Jean, par Putanges.
 CHANCEREL, notaire, à Alençon.
 CHARENCEY (comte DE), conseiller général, à Saint-Maurice-les-Charencey ; — à Paris, rue de la Chaise, 27.
 CHARPENTIER, receveur de l'Enregistrement, à Alençon.
 CHARPENTIER (l'abbé), curé doyen de Briouze.
 CHARTIER, avocat, à Mortagne.
 CHÉGUILLAUME, ingénieur, à Alençon.
 CHENNEVIÈRES (marquis DE), directeur honoraire des Beaux-Arts, membre de l'Institut ; — à Paris, rue Paul-Louis Courier, 3.
 CHENNEVIÈRES (Henri DE), attaché à l'administration des Beaux-Arts ; — à Paris, rue Paul-Louis-Courrier, 3.
 CHOLLET, juge de Paix, docteur en Droit, à Exmes.
 CLÉRICE (l'abbé), curé de Saint-Léonard, à Alençon.
 CLOUET (Gaston), boulevard du Château, à Neuilly-sur-Seine.
 COHU, notaire, à Alençon.
 CONTADES (comte Gérard DE), maire, à Saint-Maurice-du-Désert, par la Ferté-Macé ; — à Paris, avenue Marceau, 28.
 COUESPEL (Raymond DE), à Alençon.
 COURCIVAL (marquis DE), au château de Courcival, par Bonnétable (Sarthe) ; — à Paris, 112, rue Mercadet.
 CROPAT, receveur municipal, à Argentan.
 DALLEY (Alexandre), conseiller municipal, à Saint-Aubin-de-Bonneval, par le Sap.
 DARPENTIGNY, greffier de la Justice de Paix, à Putanges.
 DE BROISE, ancien imprimeur, à Alençon.
 DESCOUTURES (Reynold), greffier du Tribunal de Commerce, à Alençon, rue de l'Écusson.
 DES DIGUÈRES (Victor), maire de Sévigni, par Argentan.
 DES DIGUÈRES (Alexandre), maire de Batilly, par Ecouché.
 DESVAUX (l'abbé), curé de la Trinité-des-Laitiers, par Gacé.
 DONON (A.), maire de Lonray, au château de Lonray.
 DUBOIS-GUCHAN (Gaston), archiviste-paléographe à Seès, place du Friche.
 DUBUISSON, avocat, à Longni.
 DUFOUR, à Saint-Laurent, près Seès.

- DUFOUR, maître d'hôtel, à la gare de Domfront.
- DU HAYS (Ch.), attaché à la direction des Haras au ministère de l'Agriculture, à Paris, rue Casimir-Périer, 4 ; — à Saint-Germain-de-Clairefeuille, par Nonant.
- DULAU, 37, Soho-Square, à Londres.
- DUMAINE (l'abbé), curé de Montsort, à Alençon.
- DUPLESSIS-D'ARGENTRÉ (comte), à Saint-Julien-de-Terroux, château de la Bermondière (*Mayenne*) ; — à Versailles, 6, rue Anjou.
- DUPONT (l'abbé), supérieur du collège Saint-François de Sales, à Alençon.
- DUPUY (l'abbé), aumônier du lycée, à Alençon, rue de l'Ecole, 7.
- DUVAL, archiviste du département de l'Orne, à Alençon.
- EDOUARD (Révérend Père), boulevard de la Reine, 1, à Versailles.
- FARCY (Paul de), à Château-Gontier (*Mayenne*).
- FLEURY (l'abbé), curé de Tessé-la-Madeleine.
- FORTINIÈRE (Paul de la), juge au Tribunal civil, à Alençon, boulevard Lenoir-Dufresne.
- FOUCAULT (Eugène), antiquaire, à Flers, rue de Messei.
- FREBET (l'abbé), professeur au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.
- FROMONT (de), au château de Frébourg, commune de Contilli, par Mamers (*Sarthe*).
- GALICHER-LA-FORÊT, notaire, à Champsecret.
- GALPIN (Gaston), député de la Sarthe, à Alençon, rue de Bretagne, 31.
- GAULIER (l'abbé), curé de Marmouillé, par Nonant.
- GERMAIN-LACOUR (fils), à Moulins-sur-Orne, par Argentan.
- GILLARD (l'abbé), curé de St-Fraimbault-de-Lassay (*Mayenne*).
- GIRARD (l'abbé), secrétaire-général de l'Evêché, à Seès.
- GODET (l'abbé), curé du Pas-Saint-Lhômer, par Moutiers.
- GOSSELIN (l'abbé), curé de Saint-Brice, par Domfront.
- GRIMBERT (l'abbé), curé de Coulonges, par le Mesle-sur-Sarthe.
- GUÉRIN (l'abbé), vicaire à Notre-Dame d'Alençon.
- GUIBOUT, à Seès.
- GUILLEMIN, officier en retraite, à Alençon, rue Saint-Blaise, 69.
- GUILLOUARD, professeur à la Faculté de Droit de Caen.
- GUYON (de), rue des Granges, à Alençon.
- HAREL (Paul), à Echauffour.
- HOMMEY (Léon), banquier, à Alençon, rue de l'Ecole, 5.
- HOMMEY (Charles), notaire, à Alençon.
- HOMMEY (l'abbé), prêtre, à Saint-Léonard d'Alençon.
- HOUSSIN DE SAINT-LAURENT (baron), conseiller général, à Loulai-l'Abbaye.
- HUET (l'abbé), vicaire, à Saint-Etienne-de-Caen (*Calvados*).

- HUPIER, docteur en médecine, à Alençon, rue de l'École.
 JAMET (l'abbé), curé-archiprêtre d'Argentan, chanoine honoraire.
 JOSSE (l'abbé), professeur au Petit-Séminaire, à Seès, chanoine honoraire.
 JOUSSELIN, propriétaire, à Alençon, rue de Bretagne, 10-12.
 JOUSSET, docteur en médecine, associé correspondant de la Société nationale des Antiquaires de France, à Bellême.
 JOUVIN (fils), à Longny.
 LAGARENNE (DE), place Saint-Léonard, à Alençon.
 LA JONQUIÈRE (marquis DE), à Mauves (château de Landres); — 28, rue de Varennes, Paris.
 LANGE, docteur-médecin, à Flers.
 LAPORTE, ancien sous-préfet, à Alençon, rue de Bretagne.
 LA RAILLIÈRE (Marc DE), à Pont-Chapelle, par la Ferté-Macé; — à Paris, rue de l'Abbé-Grégoire, 26.
 LA SICOTIÈRE (DE), sénateur, ancien directeur de la Société des Antiquaires de Normandie, à Alençon, rue Marguerite-de-Navarre; — à Paris, rue de Fleurus, 3.
 LEBRETON (l'abbé J.), chanoine, à Seès.
 LÉBOULLANGER (l'abbé), curé de Sainte-Marie-la-Robert, par Carrouges.
 LEBEY (Daniel), licencié en droit, à la Carneille.
 LECHEVREL (Ernest), maire de Chanu.
 LECOINTRE (Eugène), membre de la Commission des Archives départementales, à Alençon, rue Saint-Blaise, 11.
 LECOINTRE (Georges), id.
 LECOMTE, au château de Montigni (*Sarthe*).
 LECORNU (Emile), rue de Tinchebrai, à Flers.
 LE COUTURIER, président de la *Société Flammarion*, à Argentan.
 LEFAIVRE, bibliothécaire au Grand-Séminaire, chanoine honoraire, à Seès.
 LE FAVERAIS, président du Tribunal Civil de Mortain (*Manche*).
 LE FÉRON DE LONGCAMP, ancien président de la *Société des Antiquaires de Normandie*, rue de Geôle, à Caen.
 LÉGÉ, avoué, à Mortagne.
 LE GRIX (Amédée), maire de Rânes.
 LE HARDY (Gaston), secrétaire de la *Société des Antiquaires de Normandie*, à Rots (*Calvados*).
 LELIÈVRE, instituteur à Saint-Quentin-les-Chardonnetts, par Tinchebrai.
 LEMAITRE (l'abbé), curé du Merlerault.
 LEMARQUANT, licencié en droit, à Ecouché.
 LE NEUF DE NEUFVILLE, président honoraire du Tribunal Civil, à Alençon, rue du Parc.
 LE PELLETIER (Rodolphe), filateur, à Athis.
 LE ROUILLÉ, à Alençon, rue du Château

- LE ROY (M^{me}), à Alençon, rue du Cours, 48.
 LESECC (l'abbé), vicaire à Domfront.
 LETAILLIEUR, docteur-médecin, à Alençon, rue du Jeudi.
 LETACQ (l'abbé), curé de Ticheville (*Orne*).
 LEURSON, agent-voyer en chef, en retraite, à Alençon.
 LEVAIN (Charles), à Caorches (*Eure*).
 LE VAVASSEUR (Gustave), conseiller général de l'Orne, lauréat de l'Institut, à la Lande-de-Lougé, par les Yveteaux.
 LEVEILLÉ (l'abbé), prof^r au Petit-Séminaire de la Ferté-Macé.
 LÉVIS-MIREPOIX (comte DE), député, 58, rue de Varennes, Paris.
 LHERETREYRE (l'abbé), curé de Bellou-sur-Huisne, par Rémalard.
 LIBERT (Marcel), sénateur, conseiller général, à Alençon, rue des Grandes-Poteries, 13 ; — à Paris, 66, rue Bonaparte.
 LIVACHE, notaire, à Céaucé.
 LOISEL DE LA BILLARDIÈRE, juge suppléant, à Alençon.
 LORIOT (Florentin), avocat, à Alençon, Grande-Rue, 112.
 LORMEAU (l'abbé), professeur au Petit-Séminaire, à Seès.
 LOUTREUIL, manufacturier, 17, rue Pretchistink, à Moscou.
 LOUVEL, ancien chef d'institution, à Rémalard.
 MACAIRE, chef de division à la Préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de la Demi-Lune.
 MACÉ (l'abbé), curé de Joué-du-Bois, par Carrouges.
 MACKAU (baron DE), député, conseiller général, à Guerquesalles, par Vimoutiers ; — à Paris, avenue d'Antin, 22.
 MALLET, professeur d'archéologie au Petit-Séminaire de Seès.
 MARAIS (Émeric), vicaire général de l'Evêché, à Seès.
 MARAIS (Paul), attaché à la Bibliothèque Mazarine, à Paris-Passy, 31, rue Mozart.
 MARCÈRE (DE), sénateur, à Paris, rue Montaigne, 23.
 MARCHAND, conseiller général, maire d'Alençon.
 MARIÈRE, curé d'Omméel, par Exmes.
 MARIGNY, ancien notaire, à Seès.
 MAUNOURY, chanoine, au Petit-Séminaire de Seès.
 MÉRIEL (Amédée), à Falaise, Grande-Rue-Saint-Gervais.
 MILLET (Ernest), rue Basse-des-Promenades, à Alençon.
 MOISSON, à Vaucottes, par Yport (*Seine-Inférieure*).
 MONTAUZÉ, imprimeur, à Seès.
 MONTOZON (DE), ancien sous-préfet, à Château-Gontier (*Mayenne*).
 MURIE, architecte, conserv^r de la Bibliothèque et du Musée, à Flers.
 PARMENTIER, sous-préfet, à Domfront.
 PATOU (Urbain), avocat, à Avrilli, près Domfront.
 PORIQUET, sénateur, conseiller général de l'Orne, à Montmerrei, château de Blanche-Lande ; — à Paris, rue de Monceau, 58.
 PRÉBOIS (Paul), notaire, à Seès.
 PREMPAIN (Ch.), architecte, à Seès.

- PROVOST (l'abbé), curé de Mortagne.
- RENAULT DU MOTÉY (Henri), docteur en droit, avocat, à Alençon, rue Saint-Blaise.
- RENAUT-DE BROISE, imprimeur, à Alençon.
- RICHER, professeur au Petit-Séminaire de Seès.
- ROBILLARD DE BEAUREPAIRE, ancien conseiller à la Cour d'Appel, secrétaire de la *Société des Antiquaires de Normandie*, à Caen.
- ROEDERER (comte), au château de Bois-Roussel, commune de Bursard, par Essai.
- ROMANET (vicomte Olivier DE), à Versailles, 52, rue Saint-Martin, et aux Guillels, par Mortagne.
- ROMBAULT (l'abbé), aumônier des Carmélites, à Alençon.
- ROMET (Paul), rue du Jeudi, à Alençon.
- ROTOURS (baron DES), aux Rotours, par Putanges.
- SAFFRAY (l'abbé), curé de Sarceaux, par Argentan.
- SAINTE-PREUVE (M^{me} la baronne DE), à Boisbeulant.
- SALLES (Auguste), professeur au Lycée, à Caen.
- SALZE, 134, rue Mouffetard, Paris.
- SAUVAGE (Hippolyte), 134, boulevard de la Villette.
- SEMALLÉ (comte DE), à Tours, boulevard Béranger, 104; — et à Aillères (*Sarthe*), château de la Gastine.
- SÉNÉCHAL, conseiller général, à Seès.
- SEVRAY, chapelain de l'Immaculée-Conception, à Seès.
- SOUANCÉ (vicomte H. DE), à Mondoucet, près Nogent-le-Rotrou (*Eure-et-Loir*).
- SURVILLE, instituteur, à la Chapelle-Biche, par Flers-de-l'Orne.
- TIRARD (Jules), à Condé-sur-Noireau (*Calvados*), rue du Chêne.
- TOMERET, chef de division à la Préfecture de l'Orne, à Alençon, rue de Lancrel, 18.
- TOURANGIN, ancien trésorier général, maire de Vingt-Hanaps.
- TOURNOUER, rue des Saints-Pères, n° 11, Paris.
- TRÉGARO (Mgr), évêque de Seès.
- TRIGER (Robert), docteur en droit, au Mans (*Sarthe*), 5, rue de l'Évêché.
- TURGEON (Charles), professeur à la Faculté de Droit, à Rennes.
- VAUDICHON (DE), ancien préfet, au château des Tourailles, par la Carneille.
- VÉNIARD, notaire, à Domfront.
- VÉREL (Charles), rue Cochardière, 7, à Rennes.
- VIGNERAL (comte DE), ancien chef d'escadron d'état-major, au château de Ri, par Putanges.
- VIMONT, professeur de mathématiques, directeur de la *Société Flammarion*, à Argentan.
- YVART, notaire, à Alençon, rue de Bretagne.

SOCIÉTÉS SAVANTES ET ÉTABLISSEMENTS PUBLICS

*Auxquels la Société Historique et Archéologique de l'Orne
adresse ses Publications et ses Correspondances.*

-
- Ministère de l'Instruction publique (6 exemplaires).
 Archives Départementales de l'Orne, à Alençon.
 Bibliothèque publique d'Alençon.
 Bibliothèque publique d'Argentan.
 Commission Météorologique de l'Orne.
 Commission Historique et Archéologique de la Mayenne, à Laval.
 Comité des Travaux historiques et des Sociétés savantes, à Paris.
 Société Archéologique et Historique de la Charente, à Angoulême
 Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, au Mans.
 Société des Antiquaires de Normandie, à Caen.
 Société Historique et Archéologique du Maine, au Mans.
 Société Industrielle de Flers.
 Société Scientifique Flammariion, à Argentan.
 Société des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers.
 Société de l'Histoire de Normandie, à Rouen.
 Académie Nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Caen.
 Société d'Histoire Ecclésiastique et d'Archéologie Religieuse de Valence.
 Société Normande de Géographie, à Rouen.
 Société Philomatique Vosgienne, à Saint-Dié.
 Société de Statistique des Deux-Sèvres, à Niort.
 Société Archéologique d'Eure-et-Loir, à Chartres.
 Société d'Agriculture, Sciences et Arts, d'Angers.
 Société Philologique, à Paris.
 Société des Beaux-Arts, de Caen.
 Analecta Bollandiana, à Bruxelles.
 Société française d'Archéologie, à Compiègne.
 Académie des Sciences, Agricult^{re}, etc. d'Aix (Bouch^{es}-d.-Rhône).
 Société Archéologique de Nantes.
 Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure, à Rouen.
 Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres de l'Eure, à Evreux.
 Société libre d'Agriculture, etc., de l'Eure (section de Bernay).
 Museu Nacional do Rio de Janeiro.
 Muséo Nacional de Costa-Rica (Amérique centrale).
 Davenport Academy of Natural Sciences, Davenport-Yowa (Etats-Unis d'Amérique).
 Académie royale des Belles-Lettres, de l'Histoire et des Antiquités de Stockholm.
 Smithsonian Institution, Washington.
-

PROCÈS-VERBAUX

Séance du 27 Décembre 1889

PRÉSIDENCE DE M. LE VAVASSEUR

Acceptation d'échange des publications avec l'*Académie royale des Belles-Lettres, de l'Histoire et des Antiquités de Stockholm*.

Suivant le désir de la *Société*, M. le Président demandera à M. le Ministre de l'Instruction publique de vouloir bien la comprendre à l'avenir dans la distribution des *Documents inédits sur l'Histoire de France* et même, s'il est possible, de lui donner quelques volumes déjà publiés.

M. le Bibliothécaire réclame quelques volumes égarés, que les membres emprunteurs ont négligé d'inscrire sur le registre des prêts. Il insiste de nouveau sur la nécessité de s'inscrire toutes les fois qu'on emprunte un ouvrage.

M. de Neufville expose ensuite que la Bibliothèque devenant insuffisante, il serait à propos de prolonger jusqu'au mur celle qui existe actuellement. La *Société* vote la somme nécessaire à cet effet et charge le Bibliothécaire de l'exécution.

Don par M. Beaudouin d'une liasse de feuilles imprimées, la plupart relatives à la Révolution de 1848, — professions de foi, listes de candidats, discours politiques, etc.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 7 NOVEMBRE

1^o Publications individuelles.

1. *Situation administrative des Hospices de Bernay*, 1869.
2. *Notice sur l'Hospice de Bernay*, par M. Malbranche, 1871.
3. *Note sur la Bibliothèque publique de Bernay*, par le même auteur, 1872.

4. *Bernay pendant l'insurrection de Mars 1792*, par le même auteur, 1873.

5. *Rapport de M. Malbranche sur l'ouvrage de M. Boivin-Champeaux, intitulé Roger le Grand*, 1880.

6. *Bréant, sa vie et ses œuvres*. Notice par M. Malbranche, 1881.

7. *Rapport de M. Malbranche sur la Notice de M. l'abbé Porée, intitulée l'Abbaye du Bec au XVIII^e siècle*, 1883.

8. *Causerie à propos de quelques enseignes du vieux Bernay*, par M. Malbranche, 1884.

9. *Rapport de M. Malbranche sur l'ouvrage de M. Boivin-Champeaux, intitulé Notice sur Guillaume de Longchamp*, 1885.

10. *Un procès de chasse au XVIII^e siècle*, par M. Malbranche, 1886.

11. *Languet de Gercy, abbé commendataire de Bernay (1745-1750)*, par M. Malbranche, 1887.

12. *L'abbé Bessin, curé de Plainville près Bernay*, par M. Malbranche, 1889.

13. *Notice sur F.-A. Malbranche*, par M. Eug. Niel, 1889.

14. *Le Congrès des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne*, par M. l'abbé Porée, 1878.

15. *Autre rapport sur le même sujet*, 1881.

16. *Auguste Le Prévost, archéologue et historien*, par le même, 1881.

17. *Une visite à l'Exposition d'art rétrospectif de Caen*, par le même, 1883.

18. *Un historien normand, Gabriel du Moulin*, par le même, 1884.

19. *Guillaume de la Tremblaye, sculpteur et architecte, 1664-1715*, par M. l'abbé Porée, 1884.

20. *Notice sur un vitrail de Sainte-Foy de Conches, représentant le Triomphe de la sainte Vierge*, par M. l'abbé Porée, sans date.

21. *L'Hercule terrassant l'Hydre de Lerne de Puget*, par M. l'abbé Porée, 1885.

22. *L'Hercule du Thil (Eure)*, par le même, 1885.

23. *Le Registre de la Charité des Cordeliers de Bernay*, par le même, 1887.

24. *Le Président René de Longueil, marquis de Maisons*, par le même, 1889.

25. *La Reine Emma*, par M. Boivin-Champeaux, 1885.

26. *L'Eglise de la Couture de Bernay au XVIII^e siècle*, par le même, 1887.

27. *Le Fermier sortant*, par le même, 1888.

28. *Discours de M. Boivin-Champeaux à la séance annuelle de la Société des Antiquaires de Normandie*, 1889.

29. *Bernay et la Ligue*, par M. Boivin-Champeaux, 1889.

30. *La Renaissance dans le Vexin et une partie du Parisis*, par M. Louis Regnier; grand in-4°, 1886.

31. *Excursion de la Société Historique de Pontoise à Chars, etc.*, par le même, 1887.

32. *Rapport sur les publications relatives au département de l'Eure parues en 1887*, par M. L. Regnier, 1888.

33. *Visite des monuments d'Évreux par l'Association normande en 1888*, par M. L. Regnier, 1889.

34. *Excursion archéologique de l'Association normande à Ferrières-Haut-Clocher en 1888*, par M. L. Regnier, 1889.

35. *Discours de M. le Duc de Broglie à l'Assemblée Nationale, les 9, 11 et 17 janvier 1873*.

36. *Réunion des Sociétés savantes à Bernay en 1875*.

37. *Communication faite à la séance du 26 décembre 1875 par M. Delarue, négociant*.

38. *Discours prononcé par M. Jamin à l'inauguration du monument de Fresnel à Broglie*, 1884.

39. *Les seigneurs de Beaumesnil, de la Maison de Lorraine*, par M. Léon Germain, 1884.

40. *Rapport de M. Jules Lebourg sur l'assemblée des délégués des Associations agricoles*, 1885.

41. *Projet d'érection d'un monument en l'honneur de Jacques Daviel*, 1886.

42. *Deux Normands membres de l'Académie des Inscriptions au XVIII^e siècle*, par M. Ch. Allard, 1888.

43. *Note sur quelques inscriptions normandes au XVI^e siècle*, par le même, 1889.

44. *Note biographique sur Jean-Robert Bréant*, par M. E. Peligot, 1888.

45. *Histoire du canton de Thiberville*, par M. L.-A. Fournier, 1888.

46 à 55. *Séances publiques de la Société libre d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Eure (section de Bernay), et Concours Agricoles de l'arrondissement de Bernay*, 10 brochures, 1864-1884. Les cinquante-cinq brochures ci-dessus sont offertes par la Société libre d'Agriculture, Sciences et Arts de l'Eure (section de Bernay).

56. *Ethnographie euskarienne. Étude sur l'origine des Basques*, par M. le comte de Charencey, 1889.

57. *De la révision du Cadastre*, par M. Guibout, 1887.

2° Publications collectives.

1. *Akademiens Monadsblad*, sept fascicules, 1881-1887.

2. *Teckningar ur Ssenka Statens Historiska Museum*, trois livraisons grand in-4°. Texte et planches, 1873, 1878, 1883.

Ces deux publications sont offertes par l'Académie de Stockholm.

3. *Bulletin de la Société de Statistique des Deux-Sèvres*, juillet-septembre 1889, un fascicule.

4. *Bulletin de la Société Archéologique d'Eure-et-Loir*. Procès-verbaux, novembre 1889, un fascicule.

5. *Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*, t. VIII, première livraison de 1889, un volume.

6. *Bulletin d'Histoire ecclésiastique et d'Archéologie religieuse de Valence*, septembre 1888 à décembre 1889, sept livraisons.

7. *Société Normande de Géographie*, septembre-octobre 1889, une livraison.

8. *Bibliographie universelle*, octobre et novembre 1889, deux livraisons.

9. *Bulletin de l'amateur d'ouvrages anciens*, octobre et novembre 1889, deux livraisons.

Séance du 13 février 1890.

PRÉSIDENCE DE M. LECOINTRE

Correspondance.

1. Lettre de M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, relative à la réunion en 1890 des Sociétés des Beaux-Arts des départements.

2. Communication d'une lettre du Président de la *Société*, M. Le Vasseur, à M. le Préfet de l'Orne, relativement aux réparations à faire à l'église de Saint-Céneri, et réponse de M. le Préfet. La *Société* décide que ces deux lettres seront insérées au *Bulletin*.

3. Lettre par laquelle M. Paul Limon, graveur, 168, boulevard Saint-Germain, à Paris, offre ses services à la *Société*.

Sur le rapport de M. de Neufville, au nom de la Commission de trois membres nommée à la dernière séance, les comptes de l'année 1889 sont approuvés et des remerciements sont votés à M. le Trésorier.

Démission de M. Lepage.

Admission de M. le comte de Lévis-Mirepoix, député, de M. Chéguillaume, ingénieur des Ponts et Chaussées, et de M. Joseph Germain-Lacour.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 27 DÉCEMBRE 1889.

1° Publications individuelles.

1. *Monographie de la Cathédrale de Chartres*, tome II, fascicule 6.

2. *L'Ermitage du bois de Flers*, par MM. Appert et W. Challemel, 1889.

3. *Météorologie populaire du pays d'Auge*, par M. l'abbé Letacq, 1889.

4. *Mémoires pour servir à l'Histoire ecclésiastique pendant le XVIII^e siècle*, 2^e édition (par l'abbé Picot), 4 vol. in-8°, 1815. Offerts par M. l'abbé Rombault.

2^o *Publications collectives.*

1. *Analecta Bollandiana*, tome VIII, 1889, fasc 4^o.
2. *Bulletin de la Société Flammarion*, novembre et décembre 1889.
3. *Revue Historique et Archéologique du Maine*, 1^{er} semestre de 1889.
4. *Bulletin de la Commission Historique et Archéologique de la Mayenne*, 1^{er} trimestre 1890.
5. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie*, pages 233 à 248, 1889.
6. *Bulletin de la Société Normande de Géographie*, novembre-décembre 1889.
7. *Bulletin de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe*, année 1889-1890, 2^e fascicule.
8. *Rapports du secrétaire de la Société Smitsonienne de Washington*, 1866-1877; onze brochures in-8^o.
9. *Annuaire et Bulletins de la Société d'Ethnographie*, trois brochures spécimen, 1889.
10. *Bibliographie universelle*, décembre 1889.
11. *Bulletin de l'amateur d'ouvrages anciens et modernes*, janvier et février 1890.

Lettre de M. Le Vavas seur, président de la Société Historique et Archéologique de l'Orne, à M. le Préfet de l'Orne.

« MONSIEUR LE PRÉFET,

« Parmi les devoirs qui incombent à la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* et dont l'accomplissement semble résulter de son institution même, se trouve au premier rang la surveillance des travaux de démolitions et de réparations des édifices religieux, présentant un intérêt archéologique.

« Dans sa circulaire du 22 décembre 1882, M. le Ministre de l'Instruction publique, en s'adressant aux Sociétés savantes dans les mêmes conditions que la nôtre et en les invitant à cette surveillance, leur a rappelé ce devoir et leur a, pour ainsi dire, conféré un droit à exercer.

« Dans une lettre datée du 11 juillet 1884, répondant à une demande de la *Société Historique et Archéologique*, un de vos prédécesseurs rappelait la circulaire ministérielle et invitait la *Société* à dresser une liste des édifices sur lesquels, en cas de réparation ou de réfection, il y aurait lieu d'appeler son attention.

« Elle croit répondre aujourd'hui aux vœux exprimés par M. le Ministre et remplir la mission qui lui a été confiée par M. le Préfet de l'Orne en 1884 en signalant l'état déplorable d'un de nos monuments les plus intéressants, l'église de Saint-Cénery.

« Non seulement les fresques si intéressantes qui couvrent les murailles demandent des soins particuliers de surveillance et de conservation, mais les murailles elles-mêmes menacent ruine, des lézardes sillonnent les voûtes, l'édifice est en danger. Le mal s'aggrave tous les jours et il est urgent qu'il y soit apporté remède dans le plus bref délai.

« Quelles sont les réparations à faire ? Quelles sont les mesures de conservation à prendre ? Il n'appartient pas à la *Société Historique et Archéologique de l'Orne* de les indiquer, l'église de Saint-Cénery étant classée parmi les monuments historiques.

« Mais elle vous prie, Monsieur le Préfet, de vouloir bien signaler à M. le Ministre le déplorable état de l'église de Saint-Cénery, qui nécessite la visite et l'examen de l'architecte compétent.

« Il y a véritablement urgence.

« Veuillez, etc. »

Réponse de M. le Préfet.

« MONSIEUR le PRÉSIDENT,

« Vous avez appelé mon attention sur l'état déplorable dans lequel se trouve l'église de Saint-Cénery, classée parmi les monuments historiques.

« J'ai l'honneur de vous informer que je donne avis à M. le Ministre des Beaux-Arts de la situation que vous m'avez signalée en insistant pour qu'il soit procédé à la visite de l'édifice par l'un de Messieurs les Inspecteurs des monuments historiques, qui serait chargé de la rédaction du détail estimatif des travaux à entreprendre.

« Je ne perdrai pas de vue cette affaire, Monsieur le Président, et je veillerai à ce que les mesures nécessaires soient prises pour la conservation d'un monument particulièrement intéressant pour notre région.

« Agréez, etc. »

EXPOSITION BIBLIOGRAPHIQUE DE SEÈS

(2-6 Octobre 1889)

IMPRESSIONS DE VISITE

Charles Nodier a dit quelque part que « après le plaisir de posséder des livres, il n'y en a guère de plus doux que celui d'en parler (1) ; » mais il ne suffit ni d'en posséder une grande quantité, ni même de les aimer beaucoup, pour en bien parler. Les livres, en effet, se recommandent par les mérites les plus divers et souvent les plus opposés : par le dedans ou par le dehors ; par le texte ou par la couverture ; par la date ou le défaut de date ; par le nom de l'auteur ou par l'absence de ce nom ; par le papier, par les caractères, par le format, par les vignettes ou fleurons, par les gravures ; par l'immensité de la publicité qu'ils ont reçue ou par leur extrême rareté ; par leur nouveauté ou par leur ancienneté. Pour en parler comme savait le faire l'aimable bibliophile dont nous venons de citer le nom, pour communiquer au public et lui faire partager les innocentes joies que l'on éprouve à décrire les trésors de sa bibliothèque, riche ou médiocre, il faudrait plus d'*humour* encore que d'érudition. Un catalogue n'a pas seulement besoin d'être exact, minutieusement exact ; il ne perd rien à être assaisonné par quelques appréciations sur les hommes et sur les choses, par des détails anecdotiques sur la vie des auteurs et sur les circonstances où leurs livres se produisi-

(1) *Préface des Mélanges tirés d'une petite bibliothèque.* — Paris, Crapelet, M. DCCC. XXIX, in-8°.

rent, par des rapprochements et des comparaisons, par des citations surtout, caractéristiques et bien choisies (1); il exige aussi beaucoup de temps, nombre de pièces devant être vues et revues à plusieurs reprises.

Tout nous manquait pour exécuter un pareil travail au sujet de l'Exposition bibliographique de Seès, le temps comme le reste; elle n'a été ouverte que pendant moins d'une semaine, et nous aurons eu moins d'heures qu'il n'eût fallu de jours pour la bien examiner dans tous ses détails (2).

Aussi n'est-ce point un catalogue raisonné et complet que nous allons essayer d'en donner; pas même un compte rendu général en embrassant systématiquement, quoique sommairement, tout l'ensemble. Nous parlerons un peu au hasard de ce qui nous a le plus frappé, omettant certainement beaucoup d'objets exposés et même des noms d'exposants qui auraient mérité d'être rappelés. Que ceux-là donc me pardonnent dont je ne citerais pas les noms, et ceux-là surtout peut-être... dont je parlerai !...

A l'occasion de la réunion à Seès de l'Association Normande, quelques amis des lettres et de l'histoire, de l'histoire locale plus particulièrement, avaient eu l'idée d'ouvrir dans cette ville, pendant la durée de la session, une Exposition publique, d'un caractère spécial et local et limitée aux objets, aux documents relatifs à l'histoire du diocèse et de la ville de Seès. Elle devait comprendre les imprimés, les manuscrits, autographes, portraits, gravures, plans, médailles, etc., rentrant dans cette catégorie, antérieurs à 1789, et pour la période postérieure, les objets seulement présentant un intérêt exceptionnel.

L'initiative de ce projet était due à M. le comte Gérard de Contades, dont tout le monde connaît la compétence littéraire et la riche bibliothèque.

Notre *Société Historique et Archéologique de l'Orne* avait nommé commissaires pour concourir à l'organisation, MM. le comte de Contades, l'abbé Lefavre, Appert, Dubois-Guchan et Tournouër.

(1) Serait-il permis de signaler comme des modèles en ce genre, les *Mélanges* de Ch. Nodier, le *Catalogue de la Bibliothèque Soleinne* par le bibliophile Jacob, la *Bibliothèque poétique* de Viollet-le-Duc?

(2) Dans ces conditions, il nous sera beaucoup plus facile de parler de nos propres livres, que nous avons sous les yeux, que de ceux de nos amis; ils nous le pardonneront.

Un Comité s'était formé à la hâte et avait ainsi composé son bureau :

Présidents d'honneur

MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE SEÈS.

M. LE MAIRE DE SEÈS.

Président

M. L. DE LA SICOTIÈRE.

Vice-Présidents

M. LE COMTE G. DE CONTADES.

M. L'ABBÉ LEFAIVRE.

Secrétaires

M. DUBOIS-GUCHAN.

M. L'ABBÉ LANGLADE.

Trésorier

M. MONTAUZÉ.

Commissaires

M. L'ABBÉ BARRET.

M. CHENEL-PIQUENOT.

M. L'ABBÉ MALLET.

M. L'ABBÉ SÉVRAY.

Une souscription avait été ouverte ; de généreuses offrandes avaient répondu ; la ville de Seès avait bien voulu s'y associer ; elle avait en outre mis à la disposition du Comité, avec la plus courtoise obligeance, une partie du local de l'Ecole artisanique.

Une circulaire d'appel avait été adressée aux personnes que l'on supposait le mieux disposées à s'associer à notre œuvre.

Les promesses et les envois avaient afflué.

L'installation avait été préparée avec le zèle le plus dévoué et le plus intelligent, par les soins de M. Chenel-Piquenot, directeur de l'Ecole artisanique, auquel M. Magnan, menuisier, avait prêté son habile concours.

A MM. l'abbé Barret, Chenel, Appert, Dubois-Guchan et l'abbé Lefaivre, l'honneur d'un classement, d'un rangement nécessairement improvisés et qui ont dépassé toutes les prévisions, étant donnés le nombre des objets envoyés, beaucoup à la dernière

heure, le peu de temps dont ils disposaient, l'espace restreint où il leur fallait se mouvoir, les précautions à prendre pour assurer la conservation de chaque pièce, la rédaction et l'impression d'un catalogue, nécessairement sommaire et trop sommaire, mais bien précieux pour les visiteurs et qui nous a rendu à nous même de grands services (1).

M. F. Galeron, de Falaise, avait donné dans la *Revue Normande*, vers 1834, une note sur *Les principaux livres ou manuscrits qui concernent l'histoire du département de l'Orne*, qui était déjà et qui est surtout aujourd'hui bien incomplète. Il suffit de la parcourir, ainsi que les quelques pages consacrées à ce département dans la *Bibliographie historique et topographique de la France*, par Girault de Saint-Fargeau. — (Paris, Firmin-Didot, 1845, in-8°) — et de comparer ces ébauches aux *Bibliographies* de plusieurs cantons de l'Orne déjà publiées par M. de Contades avec le concours d'amis érudits, à la brochure de MM. Blanchetière et J. Appert, *L'Imprimerie dans l'arrondissement de Domfront*. — (Domfront, Liard, 1880, 33 p. in-8°, deux tirages un peu différents) (2), — et au Catalogue de l'Exposition bibliographique, rédigé par M. l'abbé Barret, pour comprendre l'utilité d'une pareille Exposition. Elle a fait sortir de leur obscurité des perles dont on ne soupçonnait pas même l'existence ; elle a mis sur la voie de recherches et d'études entièrement nouvelles ; elle aura éveillé ou redoublé dans beaucoup de visiteurs et surtout dans le jeune clergé, le goût des choses d'art et d'histoire. D'autres diocèses, nous assure-t-on, se disposent déjà à imiter l'exemple donné par le nôtre.

Aux imprimés, aux manuscrits, aux portraits et gravures, avaient été joints certains autres objets.

Nous ne parlerons pas séparément de chacune des collections exposées. Les plus importantes étaient celles de M. de Contades, de l'Évêché, du Grand et du Petit-Séminaire, de M. de La Sicoitière, de M. Tournouer, de M. l'abbé Blin, de MM. Dubois-Guchan, Chenel, abbé Dumaine, Brust, etc., etc. Nous préférons adopter une sorte de classement par ordre de matières.

(1) Seèz, Montauzé, in-8° de 32 p.

C'est à M. l'abbé Barret que reviennent plus particulièrement la charge et l'honneur de ce catalogue, véritable tour de force. On ne saurait trop redire que c'est à lui, à MM. Dubois-Guchan, Appert, Chenel et Lefavre, à leur infatigable zèle, qu'est due l'organisation matérielle et le principal succès de l'Exposition.

(2) Tirage à part, S. l. n. n. d., 16 p. in-8°.

Notons, en passant, que le diocèse actuel de Seès comprend des démembrements plus ou moins considérables de ceux de Chartres, Le Mans, Bayeux, Evreux, Lisieux, et que l'Exposition de Seès, pouvant à la rigueur s'ouvrir à la bibliographie et à l'histoire de ces divers diocèses, serait ainsi devenue immense et presque indéfinie.

HAGIOGRAPHIE

Ce serait à M. Blin, l'auteur justement estimé des *Vies des saints du diocèse de Séez* — (Laigle, Pascal Montauzé, 1878, 2 vol. in-8°) — d'écrire ce chapitre. Les quelques notes bibliographiques que nous avons glanées au travers de l'Exposition de Seès, ne sont pour ainsi dire qu'un souvenir et un appel à la piété comme à l'érudition de nos collègues, surtout de ceux qui ont l'honneur d'appartenir au clergé.

Mon premier mot, en abordant cette catégorie, sera un mot de regret. Nous n'avons pas vu figurer à l'Exposition de Seès le *Mystère de saint Latuin, saint Lain* ou *saint Lin*, et s'il n'y figurait pas, où garder l'espoir de le rencontrer jamais ? C'est là une pièce capitale, sous tous les rapports, et dont on ne saurait trop recommander la recherche aux amis de l'histoire et particulièrement de l'Hagiographie Sagienne (1). Je me tiens pour sûr qu'elle existe imprimée.

Eloges des saints évêques du diocèse de Séez et de quelques autres particuliers dont on a eu les reliques ou qui y ont vécu (par l'abbé de Courteilles), mss., 1681, in-4°, papier (M. de La Sicotière).

Copie incomplète, provenant de la bibliothèque de Chrétien, de Joué-du-Plain. L'original était dans celle de M. Bailleul.

Vie de saint Annobert, évêque de Seès, par Léonard Crénaux. — St-Quentin, Osmont, 1757, in-12 — (M. de Contades).

La vie et miracles de sainte Opportune, abbesse. Les translations de ses reliques et fondation de son église à Paris... par Nicolas Gosset... — Paris, Guillaume de Luynes, M.DC.LV, in-12, fig. — Rare. Ex. défectueux (M. de La Sicotière).

La Vie (en vers) *de sainte Opportune, abbesse d'Almenêches*,

(1) L'appel que je leur avais fait, pour tâcher d'en obtenir la communication, dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*, 1865, col. 198, est demeuré sans résultat jusqu'ici.

publiée par M. L. de La Sicotière. — Rouen, Boissel, 1866. — Un des 2 exempl. sur gr. pap. in-8°.

La Vie de M^{me} de Sacy, religieuse bénédictine de l'abbaye de Vignats, in-8°. Le titre est enlevé. Ouvrage des plus rares (M. de La Sicotière).

MARGUERITE DE LORRAINE

La bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, si chère à l'ordre de Sainte-Claire et dont le nom est toujours en vénération dans le diocèse de Seès, a eu plusieurs biographes spéciaux. Leurs ouvrages, sauf celui de l'abbé Laurent, le dernier de tous. — (Argentan, Barbier, 1854, in-12), — sont très rares.

M. de Contades expose : *La vie de la bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon. Religieuse de Sainte-Claire. Et grande ayeulle de Louis XIV Dieu-donné. Divisée en deux parties.* — par François-Jean de la Haye, lecteur jubilé, prédicateur ordinaire du Roy et Procureur général de tout l'ordre de Saint-François en France. — Paris, Jean Hénault, M.DC.LVIII, in-8° de XXXII, 168 et VII p.

M. de La Sicotière : *Vie de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, grande aïeule du Roi Louis le Juste, et à lui présentée*, par le P. Du Hameau, jésuite, originaire de Bellesme et alors recteur du collège d'Alençon. — Paris, Cramoisy, 1628, in-8° de 213 p. — Exemplaire relié en vélin fleurdelisé; défectueux ; ouvrage extrêmement rare.

Le même : *Vie de Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon* (par l'abbé Baratte, curé de Chailloué), in-4° de 482 p., 1626. Manuscrit original et autographe, orné d'un portrait en pied de Marguerite, au lavis.

EVÊQUES DE SEÈS

Plusieurs évêques de Seès ont été poètes, Duval, Morenne, Bertaut ; leurs ouvrages à tous trois sont là, en partie du moins.

Pierre DUVAL, évêque de 1545 à 1564.

On lui a attribué *Le Puy du souverain Amour, tenu par la déesse Pallas, avec l'ordre du nuptial banquet.* — Roven, Jean

Petit ou Nicolas de Burges, 1543, in-8°. — C'est un recueil de vers absolument profanes, composés par différents auteurs, et qui ne figure pas à l'Exposition (1) ;

Non plus que la traduction en vers (authentique, celle-là) du *Criton de Platon ou de ce que l'on doit faire*. — Paris, Poupy, 1582, in-4°.

Non plus que le *Psalme de la puissance, sapience et bonté de Dieu*. — Paris, Vascosan, 1559, in-4°.

Non plus que *De la grandeur de Dieu et de la cognoissance qu'on peut auoir de luy par ses œuvres*. — Item, *de la puissance, sapience et bonté de Dieu*. — Paris, Morel, 1568, petit in-8°.

Mais M. de Contades nous présente : *De la grandeur et de la puissance de Dieu*. — Paris, G. Auvray, 1586, trois parties en un vol. petit in-12, mar. r. ; très bel ex.

Et de plus, une 3^e édit. de ces deux poèmes dans le beau volume suivant où on ne les irait pas chercher sur la foi du titre ; ils y occupent les p. 256-307.

Les cantiques du sievr de Valagre et les cantiques du sieur de Maizonfleur... — Roven, Raphaël du Petit-Val, 1613, in-12, — belle reliure en m. r. de Capé.

Je possède un exemplaire, malheureusement très défectueux, du même ouvrage.

Versification assez correcte ; tour sec et scholastique.

Claude DE MORENNE, évêque de 1601 à 1606.

Ses *Poésies profanes* ont été réimprimées en 1864. — Caen, Le Gost-Clérice, — par les soins de M. Duhamel, mais sans rien ôter à la valeur des anciennes éditions des œuvres de ce prélat savant et lettré. Il y en avait plusieurs à notre Exposition :

1^o *Les Cantiques et Quatrains spirituels*, de M. Claude de Morenne, curé de Saint-Médéric et prédicateur ordinaire du Roy. — Paris, Mettayer, 1594, 48 p. ch. d'un seul côté, in-8° — (M. de Contades).

(1) Viollet-le-Duc, *Biblioth. poét.*, p. 235. — Colletet, La Croix du Maine, la *Biogr. univ.*, les *Supercheries littéraires*, t. III, p. 986, croient que cet ouvrage fut édité par un autre Duval : conjecture éminemment vraisemblable. Frère (*Bibliogr. normand*) évite de se prononcer.

Ce volume vendu 465 fr. en 1867 (vente Yéméniz) est des plus rares.

L'auteur se désigne ainsi : *Celui qui porte en son nom tourné le vray Perdu ou vrai Prélude*.

2^o *Oraison funèbre faite sur le trespas de Henry troisiemesme...* par M. Claude de Morenne... — Paris, Jamet Mettayer et Pierre L'Hvillier, 1595, in-8°, de 54 p. — (le même).

3^o *Oraisons funèbres et tombeaux composez*, par Messire Clavde de Morenne, évesque de Séez... avecques les *Cantiques*, *Quatrains* et autres *Poèmes tant françois que latins du mesme auteur*. — Paris, Pierre Bertault, M.DC.V, 10 p. n. ch., 125 ch. d'un seul côté, in-8°. — *Cantiques spirituels*, par le même. Mêmes indications, 77 p. in-8°, ch. des deux côtés. — *Quatrains*, par le même. Mêmes indications, 20 p. in-8°, ch. des deux côtés. — *Poèmes divers*, par le même. Mêmes indications, 104 p. in-8°, ch. des deux côtés (Coté 50 fr. chez Fontaine, 1889).

Très bel exempl., m. r. (M. de Contades).

Autre, défectueux (Grand Séminaire).

Je possède moi-même un bel exemplaire de cette édition collective.

Style recherché et alambiqué, plein de métaphores et de comparaisons, rappelant par ce côté celui de Camus, évêque de Belley, et même de Saint-François de Sales, mais sans en reproduire la grâce incomparable et l'onction.

Nous n'avions ni les *Regrets et tristes lamentations du comte de Mont-Gommery sur les troubles qu'il a émus au royaume de France*. Rouen, Martin Lemesgissier, et Paris, Pierre Deshayes, 1574, in-8° ; — ni les autres ouvrages de Morenne ; l'un de ces ouvrages est dédié au chancelier Bruslart, en remerciement de l'appui qu'il avait prêté à l'auteur pour faire modérer en cour de Rome la taxe de ses bulles.

Jean BERTAULT, évêque de 1606 à 1611.

Il est mieux représenté que Duval à notre Exposition. Il est vrai que, de 1601 à 1633, il y eut au moins quatre éditions de ses œuvres poétiques. On assure qu'il s'en prépare une nouvelle et sans doute dernière, à cette heure. Les éloges de Boileau ont porté bonheur à ce poète aimable et facile, trop facile même, et dont on se plaît à citer encore les jolies stances :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je en te perdant perdu le souvenir ?

Au fond, pourtant, il est loin de la valeur de Ronsard au-dessus duquel le législateur du Parnasse l'avait si dogmatiquement placé.

Edit. de 1633, exposée par M. de Contades.

Edit. de 1633, par le Grand Séminaire.

J'aurais pu exposer celle de 1620.

Tous ces volumes sont en condition médiocre, comme s'ils avaient été beaucoup lus et feuilletés.

Du même :

Les trois discours de Saint Ambroise intitulés Des Vierges, à sa sœur Marceline .. plus une sévère reprimende que fait S. Ambroise à une religieuse qui avoit forfait à son honneur, le tout traduit en françois, par Bertaut, abbé de Nostre-Dame-d'Aunay et premier aumosnier de la Roïne. — Paris, veuve M. Patisson, M.DC.III, in-12 de IV et 142 p. ch. d'un seul côté.

Sermons sur les principales festes de l'année. Composez par tres Reverend Père en Dieu Messire Jean Bertaut, évesque de Seez, conseiller du Roy en son conseil d'Etat et priué, et premier aumosnier de la Reyne. Prononcez en son diocèse, avec un ample indice des matieres. Edition première. — Paris, en la boutique de Nicolle chez Sebastien Cramoisy, rue Saint Jacques aux Cicognes, M.DCCXIII. Dédié à la Reine. 4 p. non ch., 386, et 4 non ch. pour table.

Le dernier est sur la mort du Roy Henri IV, sans indication du lieu où il aurait été prononcé.

Bel exempl. en parch. (Biblioth. de l'Évêché).

Les *Sermons* de Bertaut ont été l'objet d'une étude excellente par notre confrère, M. l'abbé Rombault, dans la *Semaine catholique de Seès* (8^e année, 1871, p. 56). Il y signale avec raison la pureté et l'élévation du style. Trop peu de gens aujourd'hui connaissent l'existence de ce morceau, et parmi ceux qui la connaissent, qui donc aurait la patience de le chercher à tâtons dans les 23 gros volumes de la *Semaine* ?

Me sera-t-il permis de faire remarquer, à cette occasion, combien serait utile, nécessaire même, la publication d'une table générale de la *Semaine catholique du diocèse de Seès*, qui renferme nombre d'articles intéressants sur l'hagiographie, l'histoire, la biographie, l'archéologie du diocèse et des paroisses, sans compter les documents et les comptes rendus d'ouvrages nou-

veaux ? Cette table pourrait comprendre trois divisions : sujets principaux, noms de personnes et noms de lieux, et serait plus ou moins détaillée suivant l'étendue qu'on y voudrait donner et le prix auquel elle serait cotée. Tous les abonnés à la *Semaine*, qui en ont conservé la collection, y souscriraient certainement, et la perspective de la consulter amènerait aussi de nouveaux souscripteurs aux années futures.

M. Montauzé, l'éditeur dévoué de la *Semaine catholique*, est homme à comprendre une pareille idée et à la mettre à bonne exécution.

Panarete ou bien Fantasia sur les cérémonies du baptesme de Mgr le Dauphin, par le sieur Bertaut... — Paris, Abel Langelier, 1607, in-8° de II et 40 p. — Joli exemplaire, demi-rel., d'une rarissime plaquette inconnue à Brunet, Viollet-le-Duc et Frère (M. de La Sicotière).

L'Erothée, poème inédit de Bertaut. in-4°, vél., précieux manuscrit provenant de la bibliothèque Montmerqué. Il a passé dans celle de M. le comte de Contades, bien digne de posséder un pareil trésor. Avec tous les amis de la vieille poésie normande, nous le supplions de ne pas le garder pour lui seul. Il ne paraît pas que ce mss. soit autographe, comme on l'avait cru tout d'abord.

SUARÈS DE SAINTE-MARIE, évêque de 1611 à 1614, prédicateur et controversiste célèbre.

Sermons sur l'Octave du Saint Sacrement, prêchés par Suarès à Paris. — XVI, 194 p. ch. d'un seul côté et XIV n. ch., in-8°.

Conciones viginti tres in tria prima Apocalypsis capita : habita in celeberrima cathedrali ecclesia Lugdunensi, per R. P. F. Iac. Svarez, a S. Maria Lusitanvm minoritam. Editio altera. — *Lugduni, sumptibus Horatii Cardon*, M.DCV, in-8°. XVI, 730 et XXXI p. in-8°.

Trésor quadragesimal enrichi de plusieurs releués et admirables considerations tant de l'Escripture Sainte que de la doctrine des SS. Peres pour les sermons de tous les iours du Carême, composez par R. P. F. Jacques Suares de Sainte Marie, Observantin Portugais, Docteur en Théologie, Cons^{er} et Prédicateur ordinaire du Roy. A Monseigneur l'Évesque de Paris. Portr. de l'Archev. Gondi. — Paris, Du Fossé, 1607, XXII, 1212 et LI p. in-8°.

Ces trois volumes appartiennent à la bibliothèque du Grand Séminaire

D'AQUIN (Louis), évêque de 1700 à 1710.

Imago R. P. Domini Armandi Joannis Le Bouthillier de Rancé, abbatís de Trappa, — in-12 carré. Rare (Chapitre de la cathédrale).

TURGOT DE SAINT-CLAIR, évêque de 1711 à 1728.

Bibliotheca Turgotiana, seu catalogus librorum bibliothecæ ill. et rev. D. D. Dominici Barnabæ Turgot de Saint-Clair, episcopi Sagiensis (Vente le 17 mars 1730 et jours suivants). — Paris, Martin, MD.CC.XXX, in-12. Armes de l'évêque sur le frontispice. — Ce précieux volume, non indiqué par Frère, n'est pas l'ouvrage de l'évêque Turgot, mais il éclaire d'une vive lumière ses goûts et ses habitudes d'esprit (M. de Contades).

BASTON, nommé par le gouvernement, mais non agréé par le pape (1813-1815).

Exposition de la conduite que M. G.-A.-B. Baston, nommé à l'Évêché de Séez par décret du 14 avril 1813, a tenue dans ce diocèse, et de celle qu'on y a tenue à son égard. A St-L. (Saint-Laurent), le 14 août 1815. — Rouen, Ferrand, in-8° de 96 pages.

Toute l'édition fut supprimée par l'auteur, à l'exception de 5 ou 6 exemplaires.

Copie mss. (M. de La Sicotière).

L'abbé Baston a laissé beaucoup d'autres ouvrages de controverse et de morale. Il est aussi l'auteur des *Narrations d'Omaï* — (Rouen, 1790, 4 vol. in-8°), — sorte de roman moral et politique.

Alexis SAUSSOL, évêque de 1820 à 1836.

Traité de la conduite à tenir après la persécution. Florence, Ciardetti, 1800, 2 vol. in-12 de 404, IV et 440 p., fig.

L'exemplaire exposé, le seul probablement qui soit connu en France, appartient à la bibliothèque du Grand Séminaire. L'ouvrage a été réimprimé, — Séez, Valin, 1835, 2 vol. in-8° — sans avertissement ni notes d'aucune sorte. Il n'eût pas été indifférent, cependant, de constater les points sur lesquels l'Église, au Concordat, avait confirmé les solutions proposées par l'auteur, et ceux sur lesquels, moins rigoureuse, elle s'en était écartée.

Parmi les autres pièces émanées directement des Évêques de Séez, on a pu voir des signatures de Rouxel de Médavy, une

lettre de Savary et toute une correspondance des Évêques de Seès (1701-1727), en grande partie autographe, avec la cure de N.-D. d'Alençon.

J'ai remarqué dans la vitrine de M. l'abbé Dumaine, un *Vidimus* de 1572 sur parchemin, portant la signature de l'Évêque Du Moulinet (1564-1601). Cette signature est très compliquée et hérissée, à la mode du temps, de fioritures et d'entrelacs qui la font ressembler à un soleil de feu d'artifice.

MANDEMENTS ET LETTRES ÉPISCOPALES.

Les mandements épiscopaux antérieurs à 1789 sont rares. La Révolution les détruisit en chassant la plupart des prêtres, en vidant ou aliénant les presbytères. Ceux de la période révolutionnaire (Église constitutionnelle) ne le sont pas moins. Depuis le rétablissement du culte, on ne les a guère conservés. Cherchez dans les bibliothèques publiques ou particulières, dans les presbytères même ! Ce que l'œuvre *décorante* des petits papiers, que dirigèrent successivement à Alençon l'abbé Lesimple et l'abbé Lindet, en a consommé est effrayant. J'en parle avec connaissance de cause, ayant glané dans l'indescriptible fouillis de l'œuvre beaucoup de ceux que je possède aujourd'hui. Il est bien certain qu'isolés ces mandements n'ont qu'une valeur très secondaire ; réunis, ils offrent un intérêt véritable au point de vue de la biographie de chaque évêque, de l'histoire du diocèse, parfois même de l'hagiographie (témoin ceux relatifs aux reliques de saint Godegrand, qui firent tant de bruit en leur temps et qui sont devenus à peu près introuvables aujourd'hui) (1). L'histoire générale de l'Église de France y trouve aussi sa part. En ne remontant qu'à deux siècles et en ne calculant par chaque année

(1) *Mandement de Monseigneur l'Évêque de Seès (Lallemant) pour la translation des reliques de saint Godegrand, évêque de Seès et martyr.* — Seès, Briard, 1733, in-4° de 18 p. ; — 2° *Réponse d'un Docteur à la Lettre de M*** au sujet de la prétendue relique de saint Godegrand*, 1735 ; écrit attribué à Hérouard, archidiacre ; — 3° *Lettre pastorale de Monseigneur l'Évêque de Seès au sujet d'un Libelle anonyme répandu dans son diocèse*, — Seès, Briard, 1734, in-4° de 19 p. ; — 4° *Lettre d'une Dame à M. Phélibée*, in-4° de 4 p. ; Réponse à la *Lettre pastorale* précédente ; — 5° *L'Examen des réponses à la lettre du Docteur anonyme*, S. l. n. d., 16 p. in-4°. Le P. Lelong et Frère (*Bibliographie Normande*), citent une partie de ces pièces. Je possède les numéros 1, 3 et 5.

qu'une moyenne, souvent dépassée, de quatre mandements, la collection des nôtres atteindrait le chiffre formidable de huit cents ! Qui peut se flatter de les réunir jamais ?

Il y en a beaucoup d'anciens, cependant, dans les bibliothèques de l'Évêché, du Grand-Séminaire, de l'abbé Blin, de l'abbé Dumaine, de M. de Contades, de M. de La Sicotière ; elles en avaient fourni à l'Exposition un contingent considérable, trop considérable même pour qu'on puisse en essayer ici le dénombrement. Nous n'en mentionnerons même aucun.

C'est à M. l'abbé Barret, dont le zèle et le savoir ne reculent devant aucun labeur, de dresser le catalogue des mandements épiscopaux de notre diocèse. Il a déjà réuni pour cet objet un nombre énorme de fiches. Qu'il continue ! Qu'il publie un premier catalogue, dans lequel il lui sera toujours possible d'intercaler les découvertes de pièces nouvelles que ce travail même contribuera à faire sortir de leur obscurité !

ÉGLISE CONSTITUTIONNELLE

Beaucoup de brochures exposées par divers, relatives à la question du Serment et de l'Église constitutionnelle ; un plus grand nombre auraient pu l'être, qui ne l'avaient pas été. M. l'abbé Blin, dans son intéressant ouvrage : *Les Martyrs de la Révolution dans le diocèse de Séez*. — Bar-le-Duc, typographie des Céléstins, 1876, 3 vol. in-8°, — a cité un certain nombre de ces brochures, mais n'en a pas dressé une bibliographie spéciale. Ce travail ingrat, mais utile, devrait tenter le dévouement de quelqu'un de ses savants confrères. J'y comprends naturellement les pièces publiées en Angleterre et à Jersey par les prêtres réfugiés de notre diocèse et celles qui furent échangées, en sens contraires, à l'occasion du Concordat. M. l'abbé Vallet, de si regrettable mémoire, avait recueilli un certain nombre de ces dernières ; elles passèrent dans la bibliothèque de M. l'abbé Guillou, curé de Vieuxpont. Nous ne savons ce qu'à la mort de celui-ci elles seront devenues. Nous aurions désiré qu'elles trouvassent un asile définitif et assuré dans la bibliothèque de l'Évêché ou dans celle de l'un des séminaires.

Le temps et l'espace nous manquent pour citer aucune pièce de cette importante catégorie.

LITURGIE SAGIENNE

Il y aurait à dresser un catalogue complet des ouvrages liturgiques concernant le diocèse. Ils sont assez nombreux : Missels, Graduels, Bréviaires, Heures, Propres des saints (précieux), Processionnaires, *Emortuale*, etc. La seule collection des catéchismes, avec l'indication des principales variantes, serait intéressante à former et à décrire.

Nous ne pouvons citer que quelques numéros.

Voici tout d'abord deux ouvrages aussi rares que précieux, appartenant à la bibliothèque du Grand-Séminaire et qui, croyons-nous, n'ont pas encore été décrits.

1° *Ordo missarum per anni circulum tam de tempore que de Sanctis secundum usum ecclesie sagiē...*

A la fin du calendrier : Anno M. CCC. LXXXVI (1496).

Caractères gothiques ; initiales et notation manuscrites ; encadrements gravés sur bois au commencement de chaque partie.

2° *Manuale ad usum sagiensem curiosissime ordinatū, correctū, notatum et exaratum singulari industria magistri Martini Morin Rothomagi cōmorantis juxta famosum prioratū divi Laudi. Anno dñi millesimo quingētesimo decimo quinto. XXIII luce mensis inlii finit feliciter. Impensis honestorum viror Girardi neel fallacie morā trahetis. Ludouici Gaumer vulgari noie Allensson comorātis, et dicti magistri Martini Morin.*

Caractères gothiques, rouges et noirs ; n. chiffré ; hauteur du texte : 0,15 ; largeur : 0,10.

Titre rouge et noir : *Manuale ad usū Sagieñ*. Imprimé à Roven devant saint Lo. Magister Martinus Morin.

Pas de lettres manuscrites.

Plusieurs gravures sur bois.

Acheté par l'abbé Lebacheur 100 francs, et donné par lui à la bibliothèque du Grand-Séminaire.

Ce volume appartenait en 1565 à Joannes Heurtault, prêtre, vicaire de Notre-Dame d'Alençon.

Citons ensuite un peu au hasard.

L'Office propre des festes particulières du monastère de N Dame d'Almenesches. Sur l'imprimé à Paris. — Alençon,

Jean Malassis, imprimeur ordinaire du Roy et du Collège, xxii p. n. chiff. ; 166 ch., in-12, 1687. — (M. de La Sicotière.)

Rare ; moins cependant que la première édition qui doit être de 1622.

Missæ pro defunctis ad usum ecclesiæ sagiensis. — Paris, 1740, in-4° — (Chapitre).

Partie de l'office de saint Cyr et de sainte Julitte.... et partie de l'office de la translation des reliques de saint Latuin, vulgairement saint Lain, second patron de la paroisse d'Anet... le tout mis en latin et en françois. — Chartres, Besnard, 1714, in-12 de 92 p. — (M. de La Sicotière.)

Office de saint Annobert. — Compiègne. Escuyer. 1825. In-12. — (M. de Contades.)

Catéchisme à l'usage de toutes les Églises de l'Empire français.

Ce catéchisme, aujourd'hui peu commun, est recherché à raison de ses prescriptions relatives à la conscription et au paiement des impôts, de ses dithyrambes en l'honneur de Napoléon I^{er}. Il n'y en eut pas d'édition spéciale faite pour le diocèse de Seès. Il ne paraît même pas y avoir été enseigné, car on ne l'y rencontre guère. Cet exemplaire a été imprimé au Mans. (Bibliothèque de M. de La Sicotière.)

Réponse de la Messe par les femmes, en réponse à une Lettre anonyme. — In-12. s. l. 1768. La *Réponse* est de M. Fleury, curé de Lignéres-la-Carelle, et la *Lettre* de M. l'abbé Damois, prêtre d'Alençon. Polémique curieuse. (M. de La Sicotière.)

ANCIENS MANUSCRITS

Beaucoup d'articles intéressants par leur ancienneté ou leur calligraphie, dans cette catégorie, auraient mérité une description. Nous en sommes réduit à une mention très incomplète et très superficielle.

Ancien Testament ; Livres des Nombres ; gr. in-fol. ; fin du xi^e s.

Ancien Testament, in-fol. ; riches enluminures ; fin du xi^e s.

Missel, in-fol. ; xiii^e s.

Evangélaire, in-4° ; riches miniatures ; fin du xi^e s.

Novum Testamentum, in-fol. ; belles miniatures ; xi^e s.

Tous ces beaux manuscrits, le principal honneur de l'Exposition, sortent de la bibliothèque de l'Évêché et proviennent originellement de celle de Saint-Martin de Seès.

L'Évêché aurait pu exposer un autre manuscrit plus remarquable encore peut-être et de même origine, croit-on : c'est une Bible, qui fut portée au Concile de Trente par Pierre Duval, évêque de Seès, et que Calmet et Montfaucon avaient connue et étudiée (1). On la dit du VI^e siècle ; mais quelques-uns la croient du X^e ou du XI^e seulement. Elle est, malheureusement, en assez mauvais état.

Fragment de *Missel* manuscrit, XV^e s. (M. de La Sicotière.)

Curieux en ce qu'il ne contient que cinq commandements de l'Église.

Commentaire sur les psaumes, XIII^e s., in-4^o ; majuscules en couleur. Provenant de la bibliothèque de la Trappe. (M. de La Sicotière.)

HISTOIRE

Nous ne mentionnerons ici, parmi les ouvrages exposés, ni ceux d'Odolant Desnos, de Bry de la Clergerie, de Du Moulinet, ni ceux, si nombreux, des auteurs modernes qui ont écrit sur notre pays.

Cartulaire de Saint-Martin de Seès dit le *Livre blanc*, in-4^o, XII^e et XIII^e s. ; sans décors.

Cartulaire du Chapitre de Seès, gr. in-4^o, XV^e s.

Ces deux précieux manuscrits appartiennent à la bibliothèque de l'Évêché.

Pouillé général contenant les bénéfices de l'Archevêché de Roven et des Diocèses d'Avranches, Bayeux, Coutance, Eureux, Lisieux, Séez... — Paris, Gervais Alliot, 1738, in-4^o.

Ceux de l'Évêché de Séez remplissent 16 p. chiffrées de 1 à 16.

Indication des bénéfices, des patrons et du revenu. (Cette dernière colonne n'est pas toujours remplie.)

Bénéfices seulement — non paroisses.

Autre *Pouillé* du Diocèse : bénéfices, revenus, présentateurs ; manuscrit in-4^o, XVIII^e s. (M. de La Sicotière.)

Autre, manuscrit in-fol., 1763. (Évêché.)

(1) Montfaucon, *Bibliotheca Bibliothecarum*, 1739. — *Orne pittoresque*, p. 13.

Autre dans l'*Almanach civil et ecclésiastique du Diocèse de Séez, pour l'année 1789*. — Falaise, Bouquet, libraire de Monseigneur l'Évêque, s. d., in-32.

L'Histoire ecclésiastique du Diocèse de Sais, par Marin Prouverre Bicheteaux, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique au couvent d'Argentan, manuscrit original, in-4°, 1624. (M. de La Sicotière.)

Mémoires généalogiques des principales familles de Sais, (par Pilâtre, chanoine).

Manuscrit de plus de 2,000 pages grand in-4°, composé sur le vu des registres de baptêmes et de mariages de la ville de Seès, et d'autant plus précieux que ceux de quelques paroisses, la paroisse Saint-Gervais notamment, ont disparu. Il doit remonter à la moitié du XVII^e siècle. Certaines additions et intercalations y ont été faites par des mains étrangères. (M. de La Sicotière.)

Histoire de l'Abbaye de Saint-Martin de Sais, par Dom Carrouget (religieux de cette abbaye). Manuscrit in-4°, 1648. (M. de La Sicotière.)

Dissertations préliminaires sur l'histoire civile et ecclésiastique du Diocèse de Sais, par l'abbé Esnault. — Paris, Guillaume Desprez et Guillaume Cavelier, M. DCC. XLVI, in-12. — Plusieurs exemplaires.

Livre utile. L'orthographe adoptée par l'auteur pour le nom de Sais est rationnelle et pourrait se défendre par d'excellentes raisons.

Pièces historiques concernant le Diocèse de Seès: Bulle de sécularisation du Chapitre; Catalogue des Évêques, etc. Manuscrit. In-8°. (M. de La Sicotière.)

Mémoires pour servir à l'histoire de l'Église cathédrale de Seès, par le Bailly, chanoine. — Alençon, Malassis le jeune, M. DCC. LXXV, in-4°. (M. de La Sicotière.)

Exemplaire défectueux, mais refait à la main, d'un rare et précieux ouvrage qui n'a jamais été achevé. On y trouve de curieux détails sur l'histoire et l'état des Églises du diocèse et même les procès-verbaux des visites qu'y fit l'Évêque de Christot, de 1740 à 1771. Il s'arrête à cette dernière époque et à la p. 328.

Suite de la deffense du droit du Roy de donner à la ville de Séez un gouverneur contre les prétentions de Mgr Forcoal, par le marquis d'Angennes. — S. l. ni date, in-4°. (M. de Contades.)

Discours préliminaire sur l'Histoire d'Alençon, des comtes du Perche.. par l'abbé (Malart) de Malartville. — Alençon, Malassis le jeune, M. DCC. LIV, in-8° de xxxix p. (M. de La Sicotière.)

Opuscule très rare et très insignifiant ; mon exemplaire est chargé de notes et de rectifications de la main du savant O. Desnos.

Antiquaire de la ville d'Alençon, Diocèse de Seès, par F. G. T. C. (Lorphelin-Chamfaily). — 1685, 57 p. in-24.

Factum écrit pour défendre les prérogatives de l'église Saint-Léonard d'Alençon. Très rare. Nous l'avons réimprimé avec annotations.

Exemplaire défectueux. (M. de La Sicotière.)

Recueil de lettres pour servir à l'histoire de l'Église N.-D. d'Alençon Lettres autographes des Évêques de Seès. Manuscrit in-8°, 1701-1727. (M. de La Sicotière.)

Ce recueil avait été formé et est annoté par le curé Bêlard.

Recueil de quelques particularitez qui touchent la construction et la fondation de la Chapelle de Nôtre-Dame de Nazareth, située en Monsort, faux bourg d'Alençon, paroisse de Saint Pater, dans le Diocèse du Mans. — Alençon, Pierre Augereau, imprimeur ordinaire du Roy et du Collège Royal. M. DCCV, in-4° de 12 p.

Seul exemplaire connu de cette plaquette. Il en a été fait un tirage in-fol. sur parchemin, pour être affiché dans la Chapelle, présentant quelques différences. (M. de La Sicotière.)

Mémoire sur la translation du siège de l'Abbaye Royale d'Almenesches, Diocèse de Seès en Normandie, en son annexe en la ville d'Argentan, faite par les ordres du Roy en août et septembre 1736, par le marquis de Chambray, frère de l'abbesse. — Evreux, Malassis, imprimeur de Monseigneur l'Évêque, de la Ville et du Collège, 1739, in-4° de III et 96 p. — Très rare.

Exemplaire défectueux. (M. de La Sicotière.)

CONFRÉRIES

Mémoires pour servir à l'histoire de la confrairie des Saints Martyrs Gervais et Protais, patrons de l'Église Cathédrale de Seès et de tout le Diocèse, par Le Bailly, chanoine, semi-prébendé de ladite Église. — Alençon, Malassis le jeune,

M. DCC. LXXIII, in-12 de 148 p. (Grand-Séminaire ; — M. de La Sicotière.)

Regles et Statuts de la Confrairie de la Charité, fondée et érigée en l'Église Nostre-Dame d'Alençon : en l'honneur de Dieu et de la bien-heureuse Vierge Marie... — Alençon, Louis Hébert, imprimeur au Nom de Jésus, 1624, in-12 de 32 p. non ch., III ch., et 9 non ch. pour la table.

Volume rare et remarquable par l'emploi en divers endroits de jolis caractères grecs. Hébert était un imprimeur habile et savant ; auteur lui-même de quelques ouvrages.

Exemplaire en médiocre état. (M. de La Sicotière.)

La Confrérie de la Charité eut une certaine importance et suscita aux curés d'Alençon de nombreuses difficultés. Nous possédons beaucoup de pièces à ce relatives.

Lettres patentes du Roy, qui approuvent et autorisent les Statuts et Reglemens de la Confrérie de Charité, érigée et établie dans l'Église Nostre-Dame d'Alençon en l'année mil six cens seize, ensemble la Réunion de celle de Sainte-Croix... — Alençon, Malassis l'ainé, MDCCXXXVII, in-8° de 87 p.

Exemplaire défectueux. (M. de La Sicotière.)

Statuts et Constitutions de la Confrérie des Prestres, érigée dans l'Archidiaconé de Bellèmois en l'année mil quatre cens sept. — Alençon, Malassis le jeune, imprimeur du Roy, M. DCC. XLVI, 30 p. in-8°.

Statuts de la Charité de Moulins-la-Marche, érigée en 1538, confirmés par P. Duval, évêque de Seès. Petit in-8° carré. S. l. (M. l'abbé Sevray.)

Statuts de la noble et dévote Charité de N.-D. de la Place. 1645. Confirmée par François Néel de Christot, évêque de Seès. 1772.

J'ai cru — peut-être me suis-je trompé — que quelques-unes des pièces envoyées par M. Brust, de Laleu, notre confrère, et que je n'ai pas eu le loisir de vérifier, concernaient d'autres confréries de notre diocèse.

LA TRAPPE

La bibliographie de la Trappe, en y comprenant celle de l'abbé de Rancé, son illustre réformateur, l'iconographie et aussi les

publications plus ou moins légères, plus ou moins sérieuses, plus ou moins hostiles, plus ou moins favorables, dont la Trappe a été l'objet, romans, poèmes, drames, voyages, fournirait à elle seule la matière d'un petit volume (1).

Elle n'était représentée à notre Exposition que par un nombre relativement restreint d'objets.

Nous devons à M. Tournouër, qui s'occupe particulièrement de l'histoire de la Trappe et qui, on doit l'espérer, ne s'arrêtera pas dans cette voie qu'il est si bien fait pour parcourir jusqu'au bout, 29 portraits de Rancé, et ce ne sont pas les seuls qu'il ait recueillis. La plupart de ces portraits, gravés ou lithographiés, l'ont été d'après l'original bien connu que Rigaud trouva moyen de peindre à la dérobée et de surprendre ainsi à la confiance de Rancé, dans des circonstances que saint Simon, si nous ne nous trompons, rapporte dans ses *Mémoires*; très peu sont de fantaisie (2).

J'avais présenté moi-même un portefeuille renfermant une centaine de gravures, lithographies ou dessins concernant la Trappe du Perche et quelques-unes des autres Trappes de France.

Voici encore, provenant de ma collection, un portrait à l'huile de Rancé, réduction de celui de Rigaud; — une médaille en cuivre du Réformateur, avec la date de 1761 et cette inscription au revers : A TE QUID VOLVI SVPER TERRAM; — un certificat d'affiliation aux prières de la Trappe, donné à la duchesse de Fleury par Dom Malachie, alors abbé, et signé par tous les Pères, en 1764 (3).

Ça et là, des exemplaires complets (ce qui est plus rare) ou des feuilles détachées du Recueil publié par le F. Pacôme et qui

(1) La bibliographie de la Trappe avait été faite par Louis du Bois, mais incomplète de beaucoup d'articles antérieurs à 1824, et de tous ceux, en très grand nombre, qui ont été publiés depuis, dans son *Histoire civile, religieuse et littéraire de l'abbaye de la Trappe*, — Paris, Raynal, 1824, portr. — ouvrage important et devenu peu commun.

(2) Il en est autrement des portraits de Ch. Corday, dont M. Tournouër expose un beau spécimen (peu ressemblant d'ailleurs), celui exécuté au lavis par Alix. J'en possède une soixantaine et Vatel en avait au moins une centaine, presque tous fort différents entre eux et offrant les types les plus contradictoires.

(3) Un certificat du même genre délivré par les Trappistes de Meilleray au général Clouet, en 1832, faillit les compromettre gravement. N'eut-on pas l'idée singulière d'y chercher la preuve d'une complicité avec la duchesse de Berry, dont le général était l'un des tenants ?

représente des vues intérieures de la Trappe, des costumes, les Trappistes vaquant à leurs diverses occupations.

De la bibliothèque de M. l'abbé Blin, plusieurs ouvrages de Rancé, notamment *les Instructions de saint Dorothee, père de l'Eglise grecque* : — Paris, Muguet, MDCLXXXVI, in-12, — et *Conduite chrétienne, adressée à Madame de Guise*. — Paris, Mariette, M.DC.LXXXVII, in-12, broché (1). — Divers ouvrages de Le Nain et sa *Vie* par Arnaudin, Paris, 1715, in-12.

Poësies diverses recueillies de plusieurs bons auteurs. — A la Trappe, 1773, in-12, demi-rel.

Manuscrit en très jolis caractères imitant ceux de l'imprimerie. Quelques-unes de ces poësies sont adressées aux dignitaires du monastère; d'autres sont d'un tour assez mondain. M. du Bois, auquel il appartenait alors, en rendit compte dans l'ancien *Journal de l'Orne* (M. de La Sicotière.)

Genninus character D. Armandi Johannis Buthillerii Rancæi. — Romæ, Salvioni, 1718, in-4°. — (M. l'abbé Blin.)

Enfin, deux manuscrits de Rancé. L'un est l'original du fameux livre : *De la Sainteté et des Devoirs de la vie monastique*, auquel Mabillon répondit en défendant les sciences et les lettres dont il était le glorieux représentant, et qui fut le point de départ d'une polémique entre ces deux grands hommes, restée fameuse dans l'histoire des lettres et des couvents; ce manuscrit n'est pas de la main même de Rancé, mais il renferme beaucoup de notes et d'additions complémentaires de son premier travail. Le second volume est la dernière Réponse préparée par Rancé et dans laquelle il croyait avoir péremptoirement réfuté le système de son adversaire. L'ouvrage est resté inédit. Il n'en existe aucune autre copie que la mienne. Pourquoi Rancé ne le publia-t-il pas? Il l'explique dans un *Premier avertissement*, en des termes qui l'honorent singulièrement et qui prouvent quelle délicatesse de sentiments gardait sous le froc et au milieu des plus rudes austérités, l'apôtre de la réforme.

« ... Je reçus la viste du R. P. Mabillon... Sa douceur et son honnêteté

(1) J'aurais dû y joindre mon exemplaire de l'édition d'Anacréon avec Scholies et commentaires en grec, dédiée au cardinal de Richelieu — (Paris, Dugast, 1639, in-8° de 8 f. prélimin. et 145 p.) Cette édition est rare, Rancé l'ayant détruite lui-même. Il avait treize ans quand il la publia! Etrange début dans cette carrière de la célébrité qu'il devait suivre si loin et si haut! Singulières prémices d'une vie qui s'acheva sur le lit de cendre du Trappiste!

me gagnèrent tellement le cœur que je n'eusse pas voulu dire une seule parole sur nulle matière qui eût été capable de lui déplaire. Comme il me parut tout à fait sincère dans les assurances qu'il me donna de son amitié, j'y répondis par des dispositions toutes semblables. Il se peut dire que la conversation que nous eûmes ensemble fut toute de cœur ; il en a parlé de même, et je n'ay perdu aucune occasion de m'en exprimer de la même manière.

« ... Cependant... je conserve ma Réponse. Elle subsiste dans son entier. S'il arrivoit dans la suite des temps qu'elle devint publique, je veux que l'on sçache qu'en cas qu'il s'y trouve quelques expressions moins douces et moins dignes de la considération que j'ay pour le R. P. Mabillon, je les désavoue et les change en d'autres qui marquent des dispositions toutes contraires. Au fond, j'ay toujours eu du respect et de la considération pour lui ; mes sentiments se sont augmentés dans les rencontres et je les conserveray jusqu'à la mort. »

N'est-ce pas touchant et l'on pourrait dire charmant, s'il ne s'agissait pas de l'austère Rancé ?

VARIA

Affiches, Annonces et Avis divers de la province du Perche.
— Alençon, Malassis le jeune, 1788-1789, in-8°.

Premier journal imprimé dans le département de l'Orne ; rare et curieux ; dirigé, croyons-nous, par l'abbé Burat. (M. de La Sicotière).

Journal du département de l'Orne, 1790-1791. — Alençon, Malassis fils, in-8°. Exemplaire défectueux, le seul connu. (Le même).

Summaire tressingulier de toute medecine et chirurgie, spécialement contre toutes maladies sourvenātes quotidienne-ment au corps humain, compose et approuve par maistre Jehan Goeurol, docteur en medecine et medecin du tres chrestien Roy de Frāce Frāoys premier de ce nom.

Item ung regime singulier contre la peste.

Item y a este adiousté une table pour plus facilement trouver le cōtenu dudit Summaire.

Le *Summaire* est le premier ouvrage imprimé à Alençon, chez Simon Dubois, en 1530. Il en parut presque en même temps d'autres éditions. Elles se ressemblent beaucoup et, si l'exemplaire que nous possédons n'est pas sorti des presses de Simon Dubois, non plus que celui de la bibliothèque d'Alençon, il donne du moins une idée assez exacte de leurs produits. Toutes les éditions

du *Summaire* sont extrêmement rares Gouevrot était de Bel-lème, et Houssemaine, l'auteur du *Régime* contre la peste, était, croyons-nous, d'Alençon (1).

Iacobi Artisiani Roiani, Alenconicæ Scholæ pædagogii, de Latinæ Syntaxeos ratione libri undecim, ad cives Alenconicos. — Cadomi, ex officinâ Philipporum, 1557, in-12 de 281 p. Jacques d'Artois fut le premier principal du collège d'Alençon. — Livre très rare. (M. de La Sicotière).

L'Histoire de la mission des Pères Capucins de la province de Toureine, au royaume de Maroque, par le R. P. Joseph, de Paris, capucin. — Nyort, veuve Jean Bureau, 1644. — (M. l'abbé Blin).

Livre curieux et rare, réimprimé à Tournay en 1888 (in-12 de XVIII p. n. ch. et 183). Il y est souvent question du P. Pierre d'Alençon, l'un des missionnaires.

Abécédaire moral ou Leçons tirées de l'Écriture Sainte... avec 31 gravures sur bois, par Godard père. — Alençon, Godard, libraire, 1818, in-12 de 104 p. Joli et rare volume. (M. de La Sicotière).

Les Chastes Martirs, tragédie chrestienne, par M^{lle} Cosnard. Paris, Augvstin Covrbé, MDCL, in-4° de 10 p. non ch. et 95 ch.

Seul exemplaire connu où se trouvent les vers d'hommage du grand Corneille à M^{lle} Cosnard.

M. de La Sicotière, à qui il appartient, avait pu y joindre : 1° La seconde édition des *Chastes Martirs*, sur l'imprimé, Paris, Augvstin Covrbé, MDCLI, in-12 de 5 p. non ch. et 69 ch. ; 2° La troisième, publiée par la *Société des Bibliophiles Normands*, avec une notice, Rouen, Cagniard, in-8° carré, MDCCCLXXXVIII ; 3° Une étude biographique et littéraire sur l'auteur, *Une Muse inconnue* (tirage à part d'un article publié dans notre *Bulletin*, 1883).

On voit que les hommages, tardifs il est vrai, n'ont pas manqué à la mémoire de cette Muse Sagienne.

M^{lle} Cosnard n'est pas le seul poète du diocèse ou même de la ville de Scès dont notre Exposition mettait en lumière les œuvres et le nom peu connus. Peu connus ! C'est là aux yeux des

(1) O. Desnos, *Mém. histor. sur Alençon*, t. II, p. 215 et 512.

bibliophiles un titre d'honneur *sui generis*, une sorte de noblesse à rebours, que je me permets de recommander à vos méditations. Permettez-moi d'ajouter qu'il n'est pas de travail plus amusant pour les autres et pour soi-même que la *restitution*, à l'aide de documents contemporains et surtout de ses œuvres, de la personnalité biographique et littéraire d'un de ces pauvres petits auteurs, si complètement morts après avoir rêvé l'immortalité. Demandez plutôt à notre confrère M. de Beaurepaire, le maître des *résurrectionnistes* ! Qui de nous n'a rencontré un de ces portraits sans nom, sans date, sans légende, sans grand mérite d'exécution, que les générations se transmettent, sans trop savoir pourquoi, et sur lesquels le regard et la pensée reviennent obstinément se fixer, avec le regret de ne pas connaître l'histoire de l'original : énigme irritante à la longue et dont on ne saura jamais le mot ?

Deux des tragédies de l'Argenténois Chrestien des Croix : *Rosemonde ou la Vengeance*, et *Amnon et Thamar*, imprimées et paginées séparément, 1603 et 1608. (M. de La Sicotière).

Auren septem Sapientum Græciæ dicta, distichis latinis in gratiam iuventutis reddita, et denuo Gallicis tetrastichis illustrata, par Christophe Loisel, d'Argentan et curé d'Aunou. — Paris, Libert, M.DC.XIV, in-12 de 64 p. (M. de La Sicotière).

Promptuaire d'Vnisons (Dictionnaire des rimes), ordonné et disposé méthodiquement pour tous ceux qui voudront composer promptement en vers françois, par Pierre le Gaygnard, seigneur de la Chaume et de la Vergne-sur-Seure, avec quelques autres *Poësies de son invention*. — Poitiers, Nicolas Covrtoys, M.D.LXXXV, in-8° de 42 p. n. ch. ; 438 et 48 p. ch.

Bel exempl., mar. r., de cet ouvrage, très rare quand il est suivi comme dans l'exemplaire exposé, des *Quelques sonnets et poemes pris aux œuvres de l'auteur*.

Le Gaygnard n'était pas Sagien, ni même Normand ; mais ce volume avait appartenu au chanoine Basire, de Scès, l'ami de Bertaut, poète lui-même, et est enrichi d'une foule d'additions de sa main. (M. de La Sicotière).

Les Palmes du Iuste, poème historique divisé en neuf livres... — Paris, Qvinet, M.DC XXXV, in-4° de 10 p. n. chiff. et 411 p. ch. Frontisp. gravé offrant le portrait de Louis XIII. — Tr. b. ex., vél. blanc.

Poesies morales et chrestiennes... — Paris, Savreux, M.DC.LX, in-4° de 16 p. n. chiffr. et 72 p. ch.

Ouvrages de Le Hayer du Perron, magistrat et poète Alençon-nais ; rares tous deux. (M. de La Sicotière).

Poème adressé à Barillon de Morangis, intendant de la Généralité d'Alençon. — Alençon, 1678 — probablement par Le Hayer. (Chapitre de la Cathédrale).

Poésies de Julien Riqueur, apothicaire à Seès. Recueil transcrit par Delestang, de Mortagne, auteur lui-même de nombreux écrits sur le Perche, mss, in-8°. (M. de La Sicotière).

Riqueur fut l'ami de Bertaut. Ses poèmes ne sont pas sans mérite. Nous leur avons consacré un compte-rendu détaillé dans le *Journal des Savants de Normandie*, 1846.

Aucune des anciennes éditions de Gautier Garguille, lequel s'appelait, en réalité, Hugues Quéru et était bien natif de Seès ou de Surdon, ainsi que nous avons pu l'établir (1). Edition dernière de ses chansons donnée par Edouard Fournier, en 1858, dans la *Bibliothèque Elzévirienne*.

Le Chrestien champestre en faveur des peuples de la campagne du diocèse de Seès, par Messire Enguerran Chevalier. — Caen, Poisson, 1672, in-12. (M. de La Sicotière).

Première édition rarissime. L'ouvrage fut vivement attaqué par Jean Le Noir, théologal de Seès, comme renfermant des expressions et même des propositions blâmables. L'auteur dut le retirer de la circulation. Il en donna une seconde édition. — Caen, Poisson, à Froiderue (*sic*), M.DC.LXXV, in-12. — (M. l'abbé Blin). Elle, aussi, est devenue assez rare.

Œuvres spirituelles de Messire Enguerand Le Chevalier, grand vicaire et supérieur du Séminaire de Séez. Recueilly (sic) en l'année 1721.

Manuscrit intéressant pour l'histoire de cet ecclésiastique, né à Bazoches-au-Houlme en 1631, mort au même lieu en 1697, et qui a joué un rôle considérable dans l'histoire de notre diocèse. (M. de La Sicotière).

Il est ainsi composé : *Avertissement*, non signé et qui paraît émaner d'un prêtre, ami de Chevalier ; — *Eloge funèbre de feu Messire Enguérand Le Chevalier* (abrégé) ; — *Lettres et réflexions* de Chevalier ; — travaux divers sur les retraites ; —

(1) Dans un mémoire lu à la Société des Antiquaires de Normandie, en 1888.

Poésies religieuses (strophes et sonnets dont voici le premier vers, remarquable parce qu'il n'est composé que de monosyllabes :

Mon Dieu seul est mon tout ; sans lui tout ne m'est rien !

Prose et vers — sont-ils bien de Chevalier lui-même ? — sont d'un mysticisme raffiné.

Jean Le Noir, chanoine théologal de Seès, né à Alençon, 1621-1692. Homme de science et de vertu, mais d'un caractère âpre, excessif, indiscipliné, janséniste passionné, il eut avec son évêque Rouxel de Médavy, de nombreuses et éclatantes querelles et finit tristement par mourir en prison. Il a laissé toute une bibliothèque d'ouvrages sur les matières de théologie et de discipline, qui firent beaucoup de bruit en leur temps et qu'on ne connaît plus. Ils mériteraient pourtant un examen et une analyse sincères. Ses *Factums* sont rares. Avaient exposé quelques-uns de ses ouvrages, MM. de Contades et de La Sicotière.

Flammes sacrées, par Renée Courtin. — Alençon, 1761, in-16. (M. de Contades).

IMPRESSIONS SAGIENNES

La nomenclature serait longue des ouvrages imprimés à Seès et souvent très bien imprimés, par Jean Briard et par sa veuve, pendant la première moitié du XVIII^e siècle. Elle sera rédigée quelque jour par un des savants ecclésiastiques que cette ville compte en si grand nombre. Nous ne connaissons pas d'imprimerie dans cette ville avant celle des Briard, et nous ne croyons pas qu'il y en ait eu dans notre siècle avant celle de Paul Brée qui dut être établie vers la fin de la Restauration. Encore les *Recherches historiques sur la ville, les Evêques et le diocèse de Séez*, par de Maurey d'Orville, qui parurent en 1829 et dont on pourrait s'étonner de n'avoir pas vu un seul exemplaire à l'Exposition de Seès, furent-elles imprimées à Caen, chez Chalopin. — (in-8^o de XIV p. non chiffr. et 415 p.), 3 pl. (1).

(1) On n'a pas assez remarqué que la plus grande et, il faut bien le dire, la meilleure partie de ce volume est extraite à peu près littéralement des articles sur les Evêques et sur les Abbayes du diocèse de Seès, publiés par Louis du Bois dans le *Journal de l'Orne*, 1806 et années suiv.

PORTRAITS

On pouvait espérer une exhibition plus complète des portraits de nos Évêques. J'ai noté en courant ceux de :

ROUXEL DE MÉDAVY, 1651-1670.

FORCOAL, 1670-1682, — (Évêché).

SAVARY, 1682-1698 (M. de La Sicotière).

TURGOT, 1710-1728 (M. de Contades).

NÉEL DE CHRISTOT, 1740-1775.

D'ARGENTRÉ, 1775.

DE BOISCHOLLET, 1802-1811.

Mgr TRÉGARO, 1881. — belle photographie.

Portrait du P. Eudes, gravé par Drevet, d'après Le Blond.

Portrait d'une dame de la Ferté-Sénéclerc, châtelaine de Fontaine-Riant. Ce portrait fut probablement confisqué nationalement. Pour l'utiliser, on substitua une balance à la rose qu'elle tenait du bout des doigts, et la gracieuse châtelaine, transformée en Justice, devint l'ornement du Tribunal de Paix. Les poètes d'autrefois n'auraient pas manqué de madrigaliser sur cette métamorphose de Flore en Thémis.

Portraits de la famille Le Paulmier (M. Chenel).

Nous avons parlé ailleurs de ceux de Rancé.

Nous voudrions voir l'iconographie des Évêques de Seès étudiée par quelques-uns de ceux de nos confrères qui habitent cette ville. Plus d'un, que nous pourrions nommer, s'en acquitterait à merveille.

La galerie de portraits qui se trouve à l'Évêché lui fournirait, à elle seule, une ample matière de recherches et d'observations.

A quelle époque remonte-t-elle ? Par quels peintres fut-elle exécutée ? Quel en fut le prix ? Existait-il de semblables galeries dans les autres Évêchés ? Il devrait être assez facile de reconnaître à quel Évêque s'arrêtent les portraits de fantaisie ; à quelle époque commencent les portraits copiés sur des originaux ou sur des gravures ; à quelle époque commencent ceux qui ont été peints d'après nature : trois catégories très distinctes.

La gravure, la lithographie, la photographie viendraient ensuite et fourniraient un assez grand nombre d'articles.

CARTES, VUES, PLANS, ETC.

Au hasard :

Très bel exemplaire, dans sa reliure primitive en vélin blanc et à grandes marges, de l'Atlas de Wisscher (Amsterdam, 1725 ; M. l'abbé Marais). — Recueil de cartes et plans divers (M. Guibout). Dans le nombre, le plan d'Alençon, exécuté par Lequeu, en 1770 (1), et un plan de la forêt d'Écouves, divisée en vingt-deux triages, qui est une vraie merveille de calligraphie. — Un autre plan, très élégamment illustré, de la forêt de Saint-Évroult et de celle d'Échauffour, XVIII^e siècle (M. de Contades). — Des cartes de l'ancien diocèse de Seès, notamment celle de Jaillot. — de belles photographies de la cathédrale. — des plans par terre des anciennes abbayes de Lonlay, La Trappe, Le Val-dieu, Saint-Évroult, extraits du *Monasticon gallicanum*, — etc.

Très curieuse pièce sous ce titre : *Vue de Seès, Ville Episcopate de Normandie, du côté du couchant, dédiée à Monseigneur Duplessis d'Argentré, Evêque de Seès, Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare, premier Aumônier de Monsieur, Frère du Roy.*

Cette pièce, que l'on a parfois prise pour une gravure (2), est en réalité un dessin destiné à la gravure et exécuté à la plume avec une singulière finesse. Il est ainsi signé au-dessous de la légende d'hommage : *Par son très humble et très obéissant serviteur, serviteur* (le mot est répété), *Le Bailly, feudiste, 1777.* Dimension : hauteur, 0,27 ; largeur, 0,475. Au milieu de la légende, les armes du prélat.

Nous avons là la vue de l'ancien Seès dans tout son développement, à l'ombre de sa vieille cathédrale aux clochers alors dissemblables d'architecture et inégaux de hauteur.

C'est une vue unique, précieuse sous tous les rapports et que tous désireront, comme moi, voir publier par son heureux et érudit possesseur, M. Dubois-Guchan. Nul ne peut en donner

(1) Il y a de ce plan curieux et peu commun aujourd'hui, deux tirages différents.

(2) Je l'avais moi-même signalée comme telle, mais, il est vrai, sans l'avoir vue de mes propres yeux, dans mon discours : *Les portefeuilles des Sociétés de province*, lu à la séance publique de la *Société Historique de l'Orne*, à Alençon, le 21 octobre 1886.

plus savamment et plus compétemment que lui la légende historique, mieux ressusciter devant nos yeux et notre esprit, dans son ensemble et ses détails, la vieille cité sagienne.

Il s'aiderait avec succès, pour un pareil travail, d'un *Plan général de la ville de Seès*, daté de 1785, contemporain par conséquent de son dessin, et appartenant à l'administration des Ponts et Chaussées.

Les plans dressés par M. Reboul, architecte, pour la restauration de la tour de Notre-Dame de Mortagne. Cette belle tour de la Renaissance, orgueil de la ville de Mortagne et reine, si l'on osait le dire, de toute la contrée qu'elle dominait à une très grande distance, avait été détruite par un incendie le 2 juillet 1887. Deux ans seulement se sont écoulés depuis ce lamentable sinistre, et déjà, grâce au zèle de l'administration municipale, à la générosité des fidèles, à l'active direction de M. Reboul, elle est relevée à une grande hauteur. Puisse-t-elle s'achever bientôt pour l'honneur de la religion, de l'art et du pays ! (1)

Album de photographies représentant des vues intérieures et extérieures de la cathédrale (M. de La Sicotière.)

Ces vues ont été prises sur les indications de M. Tournouër et pour servir à ses travaux sur l'histoire architectonique de la cathédrale qu'il étudie avec tant de zèle et de compétence. Tout le monde sait quels délicats problèmes soulève la date des constructions et reconstructions de ce bel édifice (2).

(1) La tour nouvelle sera plus complète que l'ancienne et plus conforme à la conception première de l'architecte fondateur.

Jérusalem renaît plus charmante et plus belle !

Athalie, ac. III, sc. 7.

Les plans de M. Reboul ont été fort remarqués à l'Exposition de Paris et loués par la presse d'art.

Les lignes qui précèdent étaient écrites et déjà même imprimées, quand un nouveau sinistre s'est produit, plus effroyable encore que le premier. Le 31 janvier 1890, la nouvelle tour s'est effondrée, entraînant dans sa chute une partie de la charmante église et ensevelissant sous ses ruines plusieurs malheureuses victimes. Avec un courage et un dévouement qu'on ne saurait trop admirer, l'administration municipale s'est immédiatement occupée des moyens de réparer autant que possible dans le présent et pour l'avenir cet immense désastre, et à l'heure où nous corrigeons cette épreuve (18 mars), elle paraît sur le point d'atteindre son but. Qu'elle reçoive et que son digne chef, notre vieil et excellent ami, M. Chartier, reçoive plus particulièrement encore l'hommage de nos profondes sympathies !

(2) Nous en avons touché nous-même quelques-uns dans notre étude sur la cathédrale de Seès, imprimée plusieurs fois, et finalement dans l'*Orne archéologique et pittoresque*.

OBJETS DIVERS

Notre embarras redouble ici, quoique, en dehors de la bibliographie, l'Exposition fût naturellement et heureusement — faut-il le dire ? — peu riche. Ses plus dévoués partisans avaient reculé devant l'impossibilité d'y faire à l'art, à l'archéologie, à la curiosité proprement dits la place qu'ils occupent d'ordinaire dans ces sortes d'exhibitions ; ainsi, ni meubles, ni tableaux, ni faïences, ni porcelaines, ni armes, ni bijoux, ni autographes, en dehors de la spécialité locale ; ils auraient évincé la bibliographie, si la bibliographie ne les eût pas évincés.

Des haches gauloises, en pierre polie, recueillies aux environs de Seès, quelques médailles romaines, d'autres objets gallo-romains en bronze ou en fer, des vases funéraires, des carreaux émaillés venant de la cathédrale et dont l'un rappelle les armes de Blanche de Castille, déjà reconnues sur un des vitraux, méritent l'attention. Il serait très utile, qu'on nous permette cette observation, que la provenance exacte de ces sortes d'objets fût toujours indiquée sur l'étiquette.

Plus importante est la découverte de ces moules à médailles romaines dans les fondations du Petit-Séminaire. Ils nous rappellent ceux que l'on trouva en si grande quantité sur le territoire de la Coulonche et la lisière d'Andaine, en 1853. Ces sortes de dépôts sont rares et peuvent donner lieu aux observations les plus intéressantes. Caylus tenait que ces moules servaient à fabriquer la monnaie officielle ; Hénin a cru, au contraire, qu'ils n'étaient employés que par des faussaires, dont le nombre paraît, en effet, avoir été très considérable sous les empereurs romains (1).

Officiels ou clandestins, les procédés du moulage sont faciles à déterminer. On formait de petites tablettes ou rondelles en argile, un peu plus grandes que la pièce que l'on voulait reproduire. On appliquait sur chacune des deux faces, ou entre deux de ces tablettes encore humides, une pièce dont l'empreinte se moulait en creux. Ces tablettes étaient ensuite rapprochées de manière à ménager entre elles les deux creux, tête et revers, de la pièce. On

(1) Les deux thèses ont été reprises, celles de Hénin par Poey d'Avant, et celle de Caylus par Hiver, dans deux articles intéressants que publia la *Revue de la Numismatique française*, année 1837, p. 165 et suiv.

en formait une sorte de rouleau ou cylindre qu'on lutait tout à l'entour avec de l'argile, et dans cette argile on creusait un sillon ou rainure pénétrant jusqu'au vide ou creux des moules. Le cylindre était mis au feu pour acquérir la dureté convenable. Restait à couler le métal en fusion dans le sillon formé par l'entaille des tablettes. On retirait les pièces, et l'on faisait disparaître l'appendice ou queue de métal formé par l'entaille, comme on le fait pour les balles de plomb fondues au moule.

Les moules trouvés à la Coulonche avaient tous servi à la confection de petits bronzes.

Ils étaient aux effigies de

DIOCLÉTIEN — an 284-305.

MAXIMIEN — 286-305.

CONSTANCE-CHLORE — 305.

Ceux que possède le Petit-Séminaire sont de divers modules, grand, moyen et petit bronze.

Il y en a vingt-deux aux effigies suivantes, les seules qu'on ait déchiffrées jusqu'ici (1).

NERVA-TRAJAN — an 98-117 (2).

HADRIEN — 117-138 (1).

ANTONIN LE PIEUX — 138-161 (4).

COMMODE — 180-192 (3).

SEPTIME-SÈVÈRE — 193-211 (1).

FAUSTINE, femme de Marc-Aurèle (3).

CRISPINE, femme de Commode (2).

Par leur importance et par leur rapprochement, ces deux découvertes faites sur le territoire de notre département, et qui n'ont point eu jusqu'ici la publicité qu'elles auraient mérité d'avoir, nous paraissent destinées à résoudre plusieurs des problèmes qu'avaient soulevés les moules du même genre trouvés ailleurs.

Ainsi, nous considérons comme désormais acquis à la science les points suivants, longtemps controversés :

1° Les Romains se servaient du moulage ou coulage, aussi bien que de la frappe pour fabriquer leurs monnaies ;

(1) Nous devons ce relevé à l'obligeance de notre savant collègue, M l'abbé Mallet, professeur au Petit-Séminaire.

2° Quoi qu'ait dit Plinè à cet égard, si les faussaires furent les premiers à employer le moulage, ce procédé fut ensuite officiellement employé par les empereurs eux-mêmes ;

3° Les moules trouvés à Seès auraient servi à la fabrication de monnaies authentiques ;

4° Il est probable que ces monnaies servaient à payer les soldats et qu'on les fabriquait dans des ateliers suivant les armées, au fur et à mesure des besoins ;

5° Il n'est pas exact que le moulage n'eût pour objet que l'émission de pièces d'un métal altéré, simulant des pièces d'argent à un titre supérieur ;

6° Le moulage fut employé bien avant Septime Sévère et reproduisit indistinctement beaucoup de types divers.

Tout cela me conduirait à reproduire le vœu que j'ai plusieurs fois exprimé, de voir dresser enfin par quelqu'un des savants professeurs que les deux séminaires de Seès comptent en grand nombre, un plan du Seès romain, tel que permettent de le restituer les découvertes d'antiquités faites dans l'enceinte de la ville actuelle à diverses époques. Monnaies, autres antiquités et surtout débris d'un temple, sous le sol même de la cathédrale ou tout à côté ; autres découvertes sous le Cavalier, près de l'église Saint-Pierre ; autres au Petit-Séminaire ; autres au Grand-Séminaire ; autres encore, sans nul doute, en d'autres points que nous ne pouvons préciser, tout cela compose un ensemble d'une certaine étendue, à l'intérieur duquel devaient exister des constructions, des rues, des voies de communication, sans compter les autres chemins qui, du dehors, devaient aboutir à cet établissement de Seès, réellement important et digne, croyons-nous, de plus d'attention qu'on n'y en a prêté jusqu'ici.

Lettre d'affiliation donnée par Frère Michel, prieur de la Chartreuse du Val-Dieu, à messire Henry d'Ornant, chevalier, seigneur de Sévilly. Diplôme sur velin, manuscrit. (M. de La Sicoitière.)

Lettres d'érection, par Mutius Vitelliscus, général de la Compagnie de Jésus, de la Congrégation de l'Assomption, dans la Chapelle du Collège d'Alençon, 1626.

Item, de la Congrégation de la Purification, 1648.

Item, par Goswin Nikel, de la Congrégation de l'Immaculée-Conception, 1652.

Ces trois diplômes sur grandes feuilles de vélin, avec bordures enluminées ; calligraphie italienne. (Le même.)

Bague trouvée dans le tombeau de Jacques de Silly, évêque de Seès (1512-1536). La pierre est blanche. On suppose, sans fondement peut-être, que ce serait une topaze décolorée par suite de son long séjour en terre.

Sceau d'un Patriarche arménien, découvert dans les fondations du transept gauche de la cathédrale de Seès, il y a quelques années. Il porte pour légende, en caractères arméniens très nets : *Gostantin Haïotz gathoghicos* ; c'est-à-dire « Constantin, catholikos des Arméniens, » et paraît, par son style, devoir être attribué au plus ancien des quatre patriarches de ce nom, Constantin I^{er} de Pazerpert, qui siégea de 1220 à 1267 ou 1269. On n'a d'ailleurs aucune trace d'un voyage fait en occident par lui ou par quelqu'un de ses homonymes. Reste donc la question, fort curieuse, de savoir par suite de quelles circonstances ce sceau a été apporté dans la cathédrale de Seès. On voit dans le champ le catholicos debout de face, la tête coiffée d'une mitre basse triangulaire, la barbe longue, tenant la croix, vêtu d'une robe et d'un long manteau agrafé sur la poitrine (1).

Moulages des petits bas-reliefs qui décorent les fonts de Saint-Évroult-de-Montfort (Orne). Ces bas-reliefs, fort curieux, représentent, deux par deux, les travaux des douze mois de l'année, avec les signes du Zodiaque au-dessus, fenaison, moisson, vendange, garde des troupeaux, etc. Le style est celui du XII^e siècle, mais il est permis de supposer que les traditions anciennes se seraient maintenues dans l'exécution des objets de décoration plus longtemps que dans l'architecture elle-même (2), et que ces reliefs ne remonteraient pas plus haut que le XIII^e ou même le commencement du XIV^e siècle. (M. Chenel.)

Moulages de diverses inscriptions.

Beau plat en cuivre repoussé représentant la grappe de Chanaan. (M. Chenel.)

Reliures diverses. (MM. Chenel, de Contades et autres.)

(1) Détails empruntés à une note envoyée à la *Société des Antiquaires de France* par M. Schlumberger et insérée dans le *Bulletin* de cette Société (2^e trimestre 1880. p. 112). Nous en devons la communication à l'obligeance de M. Duval, archiviste.

(2) Témoins les albâtres et les terres cuites, à dates précises, que l'on trouve dans nombre d'églises et dont le style est notablement plus ancien que ces dates.

M. l'abbé Dumaine, curé de Montsort d'Alençon, parmi d'autres pièces intéressantes nous avait envoyé deux vieilles gravures relatives aux fêtes données dans les Pays-Bas à ce François, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, frère de Henri III et de Charles IX, fiancé d'Élisabeth, duc d'Alençon, qui fut aussi pendant un certain temps duc de Brabant. On peut dire de lui qu'il eut plus d'honneurs que d'honneur, et qu'il mérita peu les hautes situations qu'il occupa ou auxquelles il aspira toute sa vie. Nous croyons ces curieuses gravures extraites d'un des Recueils illustrés qui furent publiés en son honneur pendant qu'il était en Flandre, pays classique des fêtes, des entrées et aussi des arts décoratifs et des volumes illustrés. Nous aurions pu, comme pendant, présenter *la joyeuse et magnifique entrée de Monseigneur François..... en sa très renommée ville d'Anvers*. — Anvers, Christophe Plantin, M. DXXXII, in-fol.

Je m'arrête ici, hors d'haleine. Ma visite à l'Exposition de Seès deviendrait un voyage autour du monde. J'en ai trop dit, sans en dire assez.

PHILOLOGIE

Nouvelles remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne.

(Suite).

S

Mots sur lesquels des remarques ont été faites en 1878 :

Sacquer, sacriste, savoir, sçion, segret, souil, sus.

Saccounter. — « Parler bas à l'oreille de quelqu'un » (Delestang).

Vieille locution normande. On trouve *saccoutement* dans notre Vauquelin de la Fresnaye.

Saffre ou **safre**, — gourmand.

Safre et *goinfre* sont parfois synonymes.

« Escopet jà n'en mengera
Il est trop *saffre* du museau. »
(Farce du Couturier.)

On serait tenté, en ce sens, de le faire venir d'*exavorus*; mais, dans d'autres cas, il justifie l'étymologie de La Monnoye (*saporus*).

« Tout le sert et dessert fut porté par les filles pucelles mariables du lieu, belles, je vous affie, *saffrettes*, blondettes, doulcettes et de bonne grâce. »
(RABELAIS, *Pantagruel*, liv. ix, ch. 2.)

« Elle est mignarde elle est *saffrette*. »
(Remi BELLEAU. *La Reconnuë*, act. 1, sc. 2.)

Saintir, — devenir saint.

La langue française admet difficilement certains néologismes comme « dérichir » pour : se ruiner et laisse tomber en désuétude, des archaïsmes comme « s'aiser » pour : se mettre à l'aise, « desacouarder » pour : s'enhardir, « défermer » pour : ouvrir, « rabonnir » pour : devenir bon, « peiner » pour : avoir de la peine, *saintir* pour devenir saint, etc.

Il semble qu'elle devrait garder comme enfants de son génie propre ces verbes expressifs qui la sauvent de l'odieuse et pédante périphrase et affirment sa qualité maîtresse, la clarté.

« Maint saint l'en a vœu morir
.....
Que dras communs tous jors vestissent
« N'onques pour le moins n'en *saintissent*. »

MM. Duméril, au mot *saintir*, font cette remarque : Il n'est employé que dans cette phrase : « les mains me *saintissent*, pour : les mains m'ouvrent. »

Quelle bonne gasconnade on pourrait faire sur les mains « *saintissantes* » du Normand mourant en contraste expiatoire avec ses mains « *saisissantes* » de nouveau-né ! Heureusement *saintir* est du patois de l'Ile de France. On lit dans la ballade des *Escoutans*, attribuée à Fr. Villon :

« A l'un convient vendre sa terre ;
Maint, sans *sainctir*, là se deterre,
Partie ou peu en demourra
De tout ce que vaillant aura. »

Samarigner, — donner un charivari.

Verbe actif.

On *samarigne* les veuves qui se remarient, surtout les vieilles qui épousent de jeunes gars.

On ne saurait chercher l'étymologie de ce verbe expressif qui n'a point de substantif dans le *cari-cari* de Du Cange, dans le *chalybarium* de Scaliger, ni dans le *carimarium* de Charles Nodier.

Ne serait-ce pas une prononciation vicieuse de *tabariner* ? Un auteur, comparant Térence et Plaute, dit quelque part que l'un garde toujours une simplicité majestueuse, tandis que l'autre tombe dans un *tabarinage* effronté.

Dans cet ordre d'idées, *tabouriner* ne serait pas loin.

On a dit jadis *sorner* pour : *berner*. Le bas-normand Trotterel semble avoir donné à ce verbe une signification plus énergique dans le sens de : houspiller, rosser, donner une *chorgne* (coup à la tête).

Bragard dit dans les *Corrivaux* :

Mais, mon amy, quand j'ay quelque peu vin en corne
Ha ! ha ! le bon Dieu scayt comme je frappe et *sorne*.

En ce sens *samarigner* pourrait être une forme fréquentative de *sorner*.

Sanctus, — la plus propre des tabatières.

Il y avait autrefois un prélat gourmet et délicat en toute chose, indulgent et courtois, aumônier, prodigue de son bien, propre comme l'hermine. Il partageait volontiers sa soupe, mais il serait mort de faim s'il avait fallu la manger à la gamelle. Il avait une tabatière, jouet permanent, innocentes délices. Il la maniait, la pressait, la polissait entre ses doigts, lui faisait faire le moulinet et la navette, l'ouvrait, pétrissait et lévigeait la poudre de tabac entre l'index et le pouce de la main droite, *souçait*, à la mode de Mortagne, refermait la tabatière, l'ouvrait de nouveau et finissait par absorber une prise. Des zélés, des naïfs, des archevêques et des excellences pris au miroir par ce petit manège suggestif, ouvraient leur boîte d'or ou d'écaille et la présentaient ouverte à mon délicat priseur, auquel ils pensaient faire politesse. Celui-ci hésitait, comme n'osant se hasarder dans un sentier crotté. Toutefois la courtoisie l'emportait. Ses doigts faisaient pincette, en prenaient le moins possible, puis en tapinois, tout doucement, se desserraient et éparpillaient ça et là, grain à grain, la poudre étrangère. Jamais, au grand jamais, il n'offrit à personne une prise de tabac.

Ce raffiné a eu plus propre que lui, c'est le brave et net ouvrier qui, dégouté du cornet de papier, de la touine et de la queue de rat, dégouté des *souaneurs* et de sa propre gamelle à pétun, inventa le *sanctus* et crampa la première phalange de son pouce droit pour y creuser le petit réservoir à tabac. Ce devait être un sacristain, habile à manier la tintenelle : *sanctus*, dit la main droite en secouant la petite poivrière de grais sur le revers de la main gauche et en jetant quelques grains de tabac au fond de la fossette ; *sanctus*, le trou se comble à moitié ; *sanctus*, rasière complète. Le nez est servi ! Et il hume son écot sans que personne ait mis le doigt dans la tabatière de son maître.

Saulx ou **sas**, — saule.

Les Normands ont obstinément conservé une de ces deux formes, bien que selon le dictionnaire de Trivoux, elle ne soit « ni la meilleure ni la plus ordinaire » et que « *saule* soit le seul qui se dise. C'était aussi l'avis de Ménage.

Saulx et *sas* sont regrettables comme plus près de l'étymologie.

Faut-il regretter aussi que le substantif soit rentré dans la règle générale qui, suivant le vieux grammairien Silvius (Dubois), « fait en général neutres les noms d'arbres, excepté une *sauls* ? » — « *La* » *sauls* avait déjà perdu son genre quand Marot parlait à François I^{er} de « *la* » grande closture de *saulx* « épais ». « *Le* » saule a conquis l'e muet, mais est resté masculin.

Sèche.

On donnait jadis ce nom par mépris aux sols marqués de six liards.

La *sèche* comme la maille était une monnaie de la plus petite espèce.

« Qu'ils n'ont pas vaillant une *sèche*. »

(*Roman de la Rose*, 12174.)

On dit en argot d'aspirant au baccalauréat et de candidat aux écoles : *piquer une sèche* pour : attraper un zéro dans une partie de l'examen et se faire mettre hors concours.

Seille, — seigle.

Prononciation et orthographe conformes à la prononciation du *gl* normand.

Se trouve dans Rabelais :

« Puis le grand galot courut après, tant qu'il attrapa les derniers et les abatoit comme *seille*, frapant à tors et à travers. »

(*Garg.*, liv. I, ch. XLIII.)

S'enfeloner, — s'enfler de colère.

On dit encore en patois Normand : *se floner*, un homme *floné* (voir ce mot).

On trouve dans Froissard : *s'enfeloner* dans le même sens :

« Le comte (de Foix) *s'enfelona* et, sans mot dire, il se partit de sa chambre. »

Sépeau, mieux **Cépeau**, — serrure de bois.

Ce mot, signalé par M. Pitou, doit avoir la même étymologie que *cep*. Les prisonniers étaient jadis maintenus dans des *ceps* (cippi), entraves de bois, fermées à clef, à secret, à coulisses ou à ressorts, susceptibles de devenir des instruments de torture.

Sicot et non **chicot**, — talon de scion taillé en pointe et en biseau, resté sur la souche après la coupe du taillis.

Même étymologie que *sicaire*, — *sica*, poignard.

Gouberville raconte que le jour de la Saint-Michel 1554, ses hommes trouvèrent « un jeune cerf mort dedans un buysson dedans les *siques* de la Boussaye. »

Les *siques* étaient probablement une jeune coupe.

Sieu de porte pour « seuil ».

Prononciation ancienne.

Métathèse :

« Je fîys relever le *sieul* de l'huys assis trop bas. »

(GOUBERVILLE.)

Sinats, Cinats, — couverture d'étable dans le dictionnaire de MM. Duméril, — remise couverte en paille suivant M. Pitou, — « plancher composé de percheaux et de paille, » selon Delestang.

Sinal et *sinaut* sont de vieilles locutions françaises.

On appelait probablement ainsi primitivement le toit circulaire d'une hutte.

En ce cas, le mot viendrait de *sinus* ou *sinum*, pot à beurre, que l'on trouve dans Pline et dans Varron.

Sing, — son de cloche.

Malgré le *glossarium mediæ et infimæ latinitatis* de Du Cange et les commentaires de certains philologues, *saint* ou *sing* n'a jamais signifié : cloche que par extension. En parlant des sonneries et des volées de cloches on a toujours dit et on dit encore : le premier *sing* (de la messe), le second *sing*, le dernier *sing*. Dans certains endroits on dit : « coup ». Le tintement n'est pas un *sing*.

Sing est le mot anglais : son ou chant. Henry Estienne (*Précellence du langage français*, page 186), lui donne sa véritable orthographe. Mais il se perd dans l'explication de *toc-sin* ou *toque-sing*, mot anglo-normand ou anglo-français qui signifie : « sonnerie par toc, » en opposition aux sonneries par volées et aux simples « coups » tirés à la corde.

Souater, — « se dit des petits cultivateurs qui s'associent, qui mettent en commun leurs chevaux pour faire une attelée » (Delestang).

Chacun trouve-t-il dans l'aide de son compagnon le *Solatum* de Du Cange ? *Souater* ne viendrait-il pas plutôt d'*assuescere*, s'accoutumer ensemble ? Il n'est « hingue » ou sauvagerie de « harigneux » qui tienne :

« *Assuetos tauri saltus, assueta leones,
Nec feritas illos impedit, antra petunt.* »
(OVID.)

Soubaud (Perche). — Gourmand, selon M. Pitou.

Comme « licheur, licheor, lichoux » (V. ms.) doit aussi bien signifier paillard que gourmand.

En ce cas, il viendrait du latin : *subo*.

Soulas, — consolation, *solacium*.

Vieux mot français. (Basselin, Le Houx, Vauquelin de la Fresnaye.)

C'est dans le sens bachique et joyeux de nos bons Virois que le cabaret est encore aujourd'hui appelé un débit de « consolation ».

Soulasser se dit d'une personne blessée ou faible qui soupire à petites haleinées. *Soulasser* vient alors de *sublevare*, dans le sens d'éprouver du soulagement.

Baif emploie le mot *soulasser* dans le sens de : pousser des soupirs amoureux.

« Quand vous *souldssiez* à requey
En plus d'une cachette ombreuse. »
(La ninfe Bièvre.)

Soullail, — soleil.

Forme d'orthographe phonétique qui se rapproche de la prononciation normande.

On la trouve dans la capitulation de « Danffronnt » à la date du 10 juillet 1413 :

« Le dit Clément le Bigot rendra le chastel de Danfront... se le dit Clément Bigot... n'a secours... entendu par bataille .. et se accordent pour attendre le dit secours l'espace de trois heures après ceo que par le dit secours par hérauts on autre personne sufficeant a ce commis leur aura esté fait assavoir dedens iceluy temps entre *soullail* levant et *soullail* rescoussant, troys heures ou paravant la dite bataille. »

Sour, — forme de *sous* (subter), encore usitée en Normandie.
Forme très ancienne.

« ... Mis deux pots garnis de poinçons et *sour*-chevrons... »
(Détail et estimation de réparations faites au « Dagon d'Argenthen » en 1440.)

Sourmite, — (abbé Fouet) « sournois ».

Subtermitellâ. Sous le bonnet, sous cape.

Sourséier, Sourscier, — scier au-dessus (Suprà).

Seïer, soyer, sont des formes anciennes de scier. On *sourséïait* au temps où l'on coupait avec la faucille les blés à moitié chaume.

S'ti, es'ti, celui, — **s'ti là**, — celui-là.

Il est curieux de retrouver une de ces vieilles formes encore si usitées chez nous dans la requête présentée le 22 « d'aoust » 1553 par Michel Servet à « mes très honorés seigneurs, messeigneurs les syndics et conseil de Genève. » Il rappelle que Constantin le Grand avait décidé que les accusations (civiles) contre les hérétiques « n'ariont point lieu ».

« Mais que toutes leurs questions seriont décidées par les églises et que *estil* qui seroyt convencu ou condamné par icèles, si ne voloyt se réduire par repentance, seroyt banni. »

Sû, ou mieux **Sux**, — sureau.

Suivant une ancienne tradition, Judas se serait pendu à une branche de sureau.

« DÉSEPOIR. — Je suis celluy par qui Judas
Se pendit en l'arbre du *seux*. »
(Moralité des enfants de maintenant.)

Dans ce passage, *seux* rime à *ceux*, ce qui détermine la prononciation au xvi^e siècle et explique l'ù circonflexe du patois Normand. En élidant l'e muet comme dans « meur », « seur », etc., reste *sux*, qui est la véritable orthographe

On trouve la forme *seur* dans une autre farce à peu près du même temps.

« COQUIBUS. — Quel congié ? Ce n'est qu'un baston
De *seur* qui est ainsi tortu. »
(Sotie du roy des sots.)

Au temps de Rutebeuf on disait : *séu*.

« Or ai Dieu renoié ne puet estre *léu*
Si ai laissié le basme, pris me sui au *séu*. »
(Miracle de Théophile.)

Subler, — forme de *siffler*.

Plus près que la forme vulgaire de l'étymologie : *sibilaire*.

Dans certains cantons on dit : *sûfier*.

Siler (Delestang) « se dit du cri de la couleuvre et des autres reptiles. » Donner une *silée*, c'est fouailler, cingler en paroles.

Supée.

« Les deux commères allaient tourner le coin de la rue ; elles s'arrêtèrent sans embarras et Babet à la langue bien pendue répondit d'un air de dignité offensée :

« — Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur l'aubergiste ?

« — Mesdames, il est d'usage que lorsqu'on a bu dans une compagnie douze pintes de cidre en payant, on vous donne la treizième « d'adject ». Je vous l'offre de bon cœur et je vais vous la faire servir si vous voulez rentrer pour la boire.

« — Grand merci, « monsieu ». Je n'sommes pas dans nos jours de « beuverie ».

Babet aurait dit : *supée* que le mot aurait été encore plus Normand ou plutôt Anglais.

Passe pour prendre le mot, mais suivre l'exemple est de trop.

Supposé que, **un Supposé**, — forme ablative conditionnelle employée fréquemment dans le patois Normand et dans d'autres.

« Riens ne me vault de me plaindre et crier
Q'on m'a robbé, *supposé que* prier
J'en sçay assez la manière et façon. »

(ROGER DE COLLERYE. *Épître à Marot*.)

Posé est un ablatif du même genre, mais au lieu de se rapporter à un conditionnel, il renferme une affirmation.

« Au temps que court flagorneux, bavereaux...
Vers les seigneurs sont les très-bien venüz
Posé qu'ils soient de toute bonté rudz, » etc.

(Id., *Rondeaux*.)

A suivre.

ESSAI
SUR LA BIBLIOGRAPHIE DE L'ABBAYE DE SAINT-ÉVROULT
ET
DU CANTON DE LA FERTÉ-FRESNEL

PAR M. L'ABBÉ ALBERT DESVAUX
Curé de la Trinité-des-Lettiers

ET
M. L'ABBÉ A.-L. LETACQ
Curé de Ticheville.

C'est à MM. Appert et de Contades qu'appartient l'idée en même temps que l'initiative d'une *Étude Bibliographique* sur chacun des cantons du département de l'Orne. C'était là une grosse entreprise : pour exhumer de l'oubli ou pour conserver à la postérité le nom et les travaux de nos écrivains locaux, ce n'était pas trop du concours de tous ceux qui se plaisent à étudier l'histoire de notre région et à remettre en lumière son glorieux passé. L'importance d'une œuvre si patriotique a été comprise : chacun s'est mis en besogne, portant autour de soi ses investigations ; les recherches ont été laborieuses, mais le travail n'a pas été stérile. Dans ce vaste champ parcouru à la hâte par MM. Frère, Lebreton, M^{me} Oursel et leurs devanciers, que de riches épis et de fleurs précieuses avaient été oubliés au milieu de plantes plus modestes qu'on n'avait pas daigné recueillir !

L'*Essai de bibliographie cantonale de la Ferté-Macé, Bagnoles et Juvigny*, est venu donner à la fois le plan le plus

rationnel et le modèle le plus achevé de ce genre de travail (1) MM. Appert et de Contades ont étudié successivement les cantons de Domfront (1887) et de Passais (1888). MM. Gustave Le Vavasseur et de Contades avaient publié en 1883 la bibliographie du canton de Briouze, en s'associant M. l'abbé Gaulier ; en 1884 ils faisaient paraître un travail analogue sur le canton d'Écouché (2). S'il est encore resté çà et là quelques omissions, faciles d'ailleurs à réparer, on peut dire que maintenant les principales sources de renseignements sont indiquées, les matériaux rassemblés, le travail presque ébauché pour ceux qui voudront désormais porter leurs études sur l'histoire des cantons objet de ces recherches.

Loin d'être achevée, cette entreprise ne fait que débiter : avant que l'œuvre ne soit terminée, il faudra encore du temps, des efforts persévérants et surtout des collaborateurs actifs dans tous les points du département qui restent à étudier. A notre avis l'une des meilleures conditions pour rendre aussi complète que possible ces travaux de bibliographie locale, c'est de les élaborer sur place. Ce serait assurément à Alençon et à Sées qu'il y aurait la plus riche à recueillir : il y a là des érudits aussi nombreux que zélés, et pourtant rien n'a encore été tenté de ce côté, non plus que pour tout l'arrondissement de Mortagne.

Aujourd'hui, à défaut d'ouvriers plus autorisés et sans autre recommandation que notre bonne volonté, nous venons ajouter aux savants travaux de nos devanciers cet *Essai sur la bibliogra-*

(1) Bibliothèque Ornaise. Canton de la Ferté-Macé, Bagnoles-les-Bains, canton de Juvigny-sous-Andaine. *Essai de bibliographie cantonale*, par MM. Jules Appert et le comte Gérard de Contades, membres de la *Société des Antiquaires de Normandie*. — Paris, Champion, 1882.

(2) A un point de vue plus spécial, M. l'abbé Letacq a fait paraître, en 1888, un *Essai sur la bibliographie botanique du département de l'Orne, avec Notice sur quelques botanistes Ornaïs*, et, en 1890, des *Recherches sur la bibliographie scientifique du département de l'Orne*. Le 2 juillet 1874, à la séance générale de la *Société de l'Histoire de Normandie*, M. de La Sicotière faisait une véritable étude de bibliographie percheronne dans un discours qui a été publié sous le titre de : *Coup d'œil sur les historiens du Perche* (Rouen, imp. Henri Boinel, 1874, in-8 de 20 pages). Plus récemment, M. Louis Duval, archiviste de l'Orne, a écrit sur cette matière une série de travaux des plus intéressants qui ont paru dans l'*Annuaire de l'Orne* et dans le *Bulletin de la Société scientifique Flammarion* d'Argentan. Depuis quelque temps, le Secrétaire de notre *Société Historique et Archéologique de l'Orne* donne dans le dernier *Bulletin* le catalogue des travaux publiés dans l'année par les auteurs du département ; c'est là une heureuse innovation dont nos successeurs pourront apprécier tout l'avantage.

phie de l'abbaye de Saint-Evrout et du canton de la Ferté-Fresnel. Cette gerbe que nous avons péniblement glanée est bien modeste assurément, elle fait piteuse mine près de celles qui l'ont précédée; mais à attendre un moissonneur plus expérimenté, peut-être fût-elle restée longtemps encore sur le sillon.

Sous peine de voir l'accessoire absorber le principal, nous avons dû, dans notre titre, donner la première place à la bibliographie de l'abbaye de Saint-Évrout, car les écrivains qu'elle a produits et les auteurs qui en ont parlé ont fourni la plupart de nos articles.

Parmi tant de doctes écrits, de morceaux d'éloquence ou de gracieuses poésies qui témoignent encore de la fécondité littéraire et de la hauteur intellectuelle du célèbre monastère, il eût été facile de choisir nombre de pages et de pièces curieuses, pour en former une sorte d'anthologie du plus haut intérêt. Des citations plus nombreuses, des détails biographiques agrémentés d'anecdotes, çà et là un bout de ces fines causeries qui sont devenues le charme de notre critique littéraire, et cette mise en scène plus coquette eût moins rebuté le lecteur qu'une sèche nomenclature. Mais n'est-ce pas trop demander à des écrivains de village; n'y aurait-il pas eu pour nous témérité à l'entreprendre? le paysan, à l'ordinaire, n'a l'expression ni variée ni facile et les délicatesses de la langue ne lui sont guère familières. Ce n'est que vulgaire sagesse pour un apprenti d'imiter son maître: voilà pourquoi nous avons cru bien faire de suivre en tout la marche adoptée par nos devanciers (1).

On trouvera inséré dans cette étude le nom de tous les moines de Saint-Évrout dont les œuvres sont restées ou dont le titre a été conservé.

Mais que d'illustrations dans les lettres, les sciences et les arts la célèbre abbaye n'a-t-elle pas produit, à tous les âges de son histoire, particulièrement au ^x^e et au ^x^e siècle et que nous avons dû passer sous silence? Sur ces bords brumeux de la Charentonne, qu'Ordéric Vital nous dépeint stériles et désolés, au pied de ces âpres coteaux couverts de bruyères et que dominent çà et là quelques bouquets de sapins d'un aspect funèbre, dans

(1) C'est uniquement pour en assurer la conservation que nous donnons en *Appendice* quelques morceaux écrits dans le pays, sans vouloir aucunement préjuger de leur mérite.

ce site empreint de mélancolie, au milieu de cette nature sauvage, les Muses chrétiennes semblaient avoir élu séjour. Le ^x^e et le ^{xiii}^e siècles furent l'âge d'or des trouvères : nul doute que les accords poétiques de Roger du Sap, Guérin de Séez, Guérin le Petit, Eudes du Sap, Eudes de Montreuil, Jean de Reims, Ordéric Vital et les autres n'aient été grandement prisés des pèlerins et des illustres visiteurs de l'abbaye. C'était le temps où deux moines, dont le nom n'est pas venu jusqu'à nous, mettaient en vers l'éloge de l'abbé Richard de Leicester (1), et cette vie de Saint-Évroult conservée à la Bibliothèque Nationale et récemment éditée par M. l'abbé Blin.

Alors comme de nos jours, l'ordre bénédictin, plein de zèle pour la splendeur du culte divin, cultivait l'art musical avec un soin particulier, comme un auxiliaire des plus propres à rehausser les pompes liturgiques. A Saint-Évroult, les doctes leçons d'Arnaud, doyen de Chartres, l'un des musiciens les plus renommés de son temps, avaient porté leurs fruits. Parmi les artistes dont se glorifiait le monastère, Ordéric signale Robert Gamaliel (*cantor egregius*), Guillaume Grégoire (*peritus cantor cujus opera ad canendum nobis adhuc valde prosunt*) également habile dans la calligraphie, l'éloquence et la musique, Hubert, Raoul, Guimond de Corneilles, Renault le Cauf et Robert de Prunerai, dont les succès furent le résultat des leçons ou des encouragements des abbés Mainier et Robert de Grandmesnil. La bibliothèque de l'abbaye possédait le manuscrit le plus complet du *Micrologus*, traité précieux dans lequel le moine Guy d'Arezzo consigna son système de gamme et de notation, et qui ne fut imprimé qu'en 1784.

Ascelin l'Ancien, Jean de Reims, Guimond de Corneilles, Renault le Grand, Geoffroy d'Orléans, qui devint plus tard abbé Croiland, enseignaient avec éclat les belles-lettres et la philosophie dans l'école du monastère. Sous la direction de saint Thierry et de l'abbé Osbern, des copistes habiles, Béranger, plus tard évêque de Venosa, les moines Goscelin, Raoul, Bernard, Turquetil et Richard peignirent et enluminèrent les nombreux manuscrits de la bibliothèque de Saint-Évroult, si estimés plus

(1) Mss. de la Bibliothèque de Rouen, ancien n° 98 de l'abbaye de Sain-Ouen.
Cfr. Dom Montfaucon. *Bib. bibl.*, II, 126.

tard par d'Achery, Mabillon et les autres érudits qui s'en servirent pour leurs grandes collections.

L'architecture et l'art décoratif y sont représentés par l'abbé Osbern, *sculpteur émérite*, Roger de Varennes, orfèvre habile, et surtout par Robert du Sap, surnommé Robert Nicolas et frère de l'abbé Roger du Sap. Ce fut lui qui construisit la basilique grandiose consacrée le 13 novembre 1099 par Gislebert Maminot, évêque de Lisieux, et dont les nobles débris témoignent encore du génie de son architecte.

Il n'est pas jusqu'à la médecine qui n'ait contribué à répandre au loin le renom de la célèbre abbaye. Goisbert de Chartres était dans le siècle un médecin en vogue (*famosus archiatus*); il continua sous l'habit religieux l'exercice de son art, donnant ses soins aux pauvres de la contrée et à tous les seigneurs du voisinage qui réclamaient à l'envie les lumières de sa science. Raoul, surnommé Male-Couronne, fils de Giroie d'Échauffour, seigneur de Saint-Martin-sur-Guiel (aujourd'hui Heugon), « était, nous dit Ordéric Vital, très versé dans la médecine. Il possédait dans cet art des secrets si merveilleux que les vieillards racontent encore avec admiration ses cures merveilleuses (1). » La grammaire, la dialectique, l'astronomie, les sciences physiques et la musique lui étaient familières. Après avoir fréquenté les plus célèbres universités de France et d'Italie, il suivait en dernier lieu les cours de médecine à Salerne. Dans cette école si renommée, Ordéric raconte qu'une femme seule lui disputait la palme du savoir. Raoul Male-Couronne avait eu dans le monde une vie assez agitée, lorsque brisant tout à coup avec les ambitions terrestres, il prend l'habit religieux à Marmoutiers, d'où il vient se fixer à l'abbaye d'Ouche. Tout entier aux œuvres de piété et de pénitence, il demande et obtient de Dieu, pour l'expiation de ses fautes, d'être frappé de la lèpre. Cette terrible maladie mettait une barrière infranchissable entre ses malheureuses victimes et le reste de l'humanité : Raoul se retire au milieu de la forêt, dans un site pittoresque qu'avait aimé saint Évrout. Là, sur le bord d'une fontaine encore bien

(1) De nos jours, au monastère de la Grande-Trappe, à quelques lieues de Saint-Évrout, le savant P. Debreyne, reprenant les traditions de Goisbert de Chartres et de Raoul Male-Couronne, fut pendant un demi-siècle la providence des malades de toute la contrée. Cfr. docteur Jousset. *Notice sur le P. Debreyne.*

connue des pèlerins, il trouve une vieille chapelle qu'il relève de ses ruines ; il la fait consacrer par l'évêque Hugues de Lisieux, en l'honneur de saint Évrault, de saint Benoit, de saint Maur et de saint Leufroi. Son neveu, Robert de Grandmesnil, ayant été dépossédé plus tard de l'abbaye de Saint-Évrault, le reclus retourne à Marmoutiers ; c'est là qu'il termine dans la méditation des vérités divines sa carrière si mouvementée.

Telle fut l'abbaye de Saint-Évrault jusqu'au jour de sa ruine : un foyer puissant de culture intellectuelle, dont l'influence véritablement civilisatrice se répandit dans toute la province. Pour arracher à l'oubli et remettre en lumière ceux qui dans ce désert ont uni les travaux de l'esprit aux labeurs de la vie monastique, il faudrait qu'une plume exercée se mette en devoir de donner une œuvre plus complète et plus savante que notre humb'e travail. Mais peut-être nos efforts ne resteront-ils pas sans résultat ; appliquant à notre modeste *Essai* le mot si souvent répété de Quintilien : « *Plus habet in recessu quam in fronte promissit*, » nous voulons espérer que de ces matériaux rassemblés sans art, un jour il sortira une histoire véritablement digne de la royale abbaye de Saint-Évrault, de ses gloires religieuses, de son illustration historique et de sa renommée littéraire.

ACHERY (dom Luc d') et dom MABILLON, religieux de la congrégation de saint Maur, de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.

— Vita ancti SEbrulti, abbatis Uticensis. Prologus et observationes auctoris.

— Vita Sancti Ansberti, monachi S. Ebruffi.

Pages 335 et 356 du tome I de l'ouvrage :

Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti, in sæculorum classes distributa, collegit domnus Lucas d'Achery, congr. S. Mauri monachus, ac cum eo edidit D. Joannes Mabillon, ejusdem congregationis, qui et universum opus notis, observationibus indicibus necessariis illustravit. — Venetiis — Apud Sebastianum Caletii. MDCCXXXIII

ALMANACH DE L'ORNE.

Fondé spécialement pour le département de l'Orne et destiné à la défense et à la propagation des principes religieux moraux

et sociaux, l'*Almanach de l'Orne* eut dans les premières années de sa publication pour rédacteur principal l'abbé Laurent, mort curé de Saint-Martin de Condé-sur-Noireau, alors professeur de rhétorique au collège d'Argentan. Il avait pour collaborateurs M. Gustave Le Vasseur et quelques amis dévoués. L'entreprise réussit et quand l'abbé Laurent mourut (juillet 1878), M. Le Vasseur rédigeait en grande partie l'*Almanach*. Il le rédige seul depuis cette époque.

Il contient un certain nombre d'articles intéressant le canton de la Ferté-Fresnel.

— Maison d'apprentissage et d'agriculture de N.-D. de Saint-Évroult, 1858, p. 130.

— Pèlerinage de Gacé à Saint-Évroult. Extrait du *Journal d'Argentan*, 1859, p. 139.

— Fête à Glos-la-Ferrière, 1863, p. 114.

— La musique de Glos au concours de Rouen, 1865, p. 121.

— Fête à la verrerie de Saint-Évroult, 1869, p. 116.

— Comice agricole à la Ferté-Fresnel, le 15 septembre 1877. Toast en vers par M. Gustave Le Vasseur ; 1878, p. 47 et suiv.

— Nécrologie : M. l'abbé Jamot (originaire de Heugon) ; 1879, p. 118.

— Comice agricole de la Ferté-Fresnel, le 24 juillet 1881. Toast en vers par M. Gustave Le Vasseur ; 1882, p. 47 et suiv.

— Comice agricole de la Ferté-Fresnel, les 19 et 30 août 1888. Toast en vers par M. Gustave Le Vasseur ; 1889, p. 51.

ANISY (Echaudé d').

— Extrait de chartes et autres actes normands ou anglo-normands qui se trouvent dans les archives du Calvados. — Caen, 1834, 2 vol. in-8.

Cet ouvrage contient près de trois cents actes authentiques, concessions, donations, échanges ou ventes relatifs à l'abbaye de Saint-Évroult.

Les deux tiers sont du XIII^e siècle, une trentaine seulement du XII^e siècle, et le reste est plus récent.

Ce travail a été publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, 1834, tom. VII et VIII.

ANNALES UTICENSES.

Cette chronique de l'abbaye de Saint-Évrout se réduit à une simple énumération, année par année, des principaux événements de l'histoire chrétienne, principalement des faits et des dates intéressant plus particulièrement la Normandie et l'abbaye de Saint-Évrout. Elle commence avec l'an I de l'ère chrétienne et elle se continue jusqu'à la prise de possession de l'abbaye par Félix de Brie, deuxième abbé commendataire, en 1503.

Elle a été publiée pour la première fois par M. L. Delisle, d'après les deux exemplaires de la Bibl. nat. (suppl. lat., 801, — résidu Saint-Germain, page 97, n° 5, art 8) Tome V de l'édition d'Ordéric Vital, d'Aug. Le Prévost.

Il existe un troisième manuscrit des *Annales* à la bibliothèque Sainte-Geneviève.

Cfr. Léopold Delisle.

ANTIPHONAIRE de l'abbaye de Saint-Évrout. — Manuscrit du XII^e siècle.

On n'y trouve qu'un seul chant en l'honneur de saint Évrout, avec la notation musicale du temps. (Bibliothèque nationale. Mss. lat. 10,508. Ancien supp. latin n° 1,017.

ARMOIRES de l'abbaye de Saint-Évrout.

Elles sont ainsi indiquées par d'Hozier : *Burelé d'or et d'azur de dix pièces, à l'escarboucle de huit rays fleurdéisée d'or, brochant sur le tout.*

Elles sont reproduites en tête de la légende de la planche de dom Germain insérée dans le *Monasticon Gallicanum*.

ARNOUL (XI^e siècle), chantre de l'église de Chartres et disciple de saint Fulbert, savant évêque de cette ville.

A la prière de Robert de Grandmesnil, abbé de Saint-Évrout, Arnoul avait composé une partie de l'Office de Saint-Évrout, avec la vie du saint confesseur qui y était insérée. Il avait été également chargé d'apprendre l'art musical à quelques jeunes religieux de Saint-Évrout. (V. Ord. Vital, lib. III, p. 96. — V. l'art. Guimond de Corneilles; dom Piolin : *supplément aux Petits Bollandistes*.)

ASCELIN LE JEUNE, prieur de Saint-Evrout, au XI^e siècle.

Il était neveu de cet Ascelin, qui après le pillage de Saint-Evrout par les troupes de Hugues, duc d'Orléans, était resté à la tête du monastère désolé. A son lit de mort, le vieillard confia à son neveu le gouvernement de la maison, mais si l'on en croit Ordéric Vital, l'ambition du jeune prieur et son amour du monde ne put s'accommoder longtemps de cette vie retirée. Abandonnant le monastère, il alla s'établir en France, où il se livra avec ardeur à l'étude, devint prêtre et s'acquit un haut renom de science. Dans son *Histoire générale des auteurs sacrés*, dom Cellier s'étend longuement sur les controverses d'Ascelin avec l'hérésiarque Bérenger, et il reproduit l'argumentation et une partie des lettres de l'ancien prieur de Saint-Evrout.

— Cfr. Ordéric Vital. Lib. VI, p. 109. — Dom Luc d'Achery — Migne, *Patrologie*. Tome CL. — Dom Cellier. Tome XX, 286-445. — Blin. *Vie des saints du diocèse de Séz* Tome I, p. 571.

BAILLET (Adrien), prêtre du diocèse de Beauvais, né en 1649, mort en 1706.

— Saint Évroul, abbé d'Ouche en Hyesmois, diocèse de Lisieux, lat. Ebrulfus Uticensis, in pago Oximensi.

Au tome III^e de l'ouvrage : *Les vies des saints*. Paris, 1704, 16 vol. in-8.

BARRUEL (l'abbé).

— Histoire du clergé de France pendant la Révolution. — Londres, 1794.

On trouve dans cet ouvrage les actes du martyre de M^e Jacques-Guillaume Bessin, prêtre insermenté, curé de Saint-Michel-de-Sommaire, mis à mort le 9 septembre 1792, dans une émeute populaire, à Laigle.

BESSIN (Alexandre-Jacques), arrière-neveu de dom Guillaume Bessin, naquit à Glos-la-Ferrière en 1734. Entré dans l'état ecclésiastique, il professa la rhétorique au collège d'Orléans, puis à celui de Versailles. C'est en ce dernier poste qu'il publia le *Manuel de l'Instituteur*. Il fut ensuite nommé curé de Plainville, au diocèse d'Évreux. Il se livra avec succès à la poésie et

dédia plusieurs pièces à l'Académie de Rouen et à Voltaire, qui ne lui ménageait pas les éloges. « L'abbé Bessin, écrivait-il, mériterait pour ses vers la première cure du Parnasse. »

L'abbé Bessin mourut à Plainville en 1810.

Les ouvrages qu'il a composés sont :

- Épître à M. le duc de Bouillon.
 - Mort du duc de Bourgogne. Poème, 1761.
 - L'École des Sages. Poème, 1766.
 - Le Prêtre ou idées du Sacerdoce.
- Poème inédit en quatre chants.

BESSIN (dom Guillaume), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Glos-la-Ferrière le 27 mars 1654, mort à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen le 18 octobre 1726. Il fit sa profession religieuse à l'abbaye de Jumièges, le 27 janvier 1674, et, après avoir terminé le cours de ses études, il professa avec succès la philosophie et la théologie dans les abbayes du Bec, de Saint-Martin de Sées et de Fécamp. Étant sous-prieur de N.-D. de Bonnes-Nouvelles, à Rouen, il publia son premier ouvrage qui a pour titre :

— Réflexions sur le nouveau système du R. P. Lamy, prêtre de l'Oratoire, touchant la dernière Pâque de Jésus-Christ. Signé : R. P. D. G. B. — Rouen, 1697, in-12.

Dom Denis de Sainte-Marthe, général de la congrégation de Saint-Maur, ayant publié en 1717 une *Nouvelle édition des œuvres de saint Grégoire le Grand*, ce fut dom Bessin qui rédigea la critique des lettres du grand docteur bénédictin, les enrichit de notes et les disposa selon l'ordre chronologique. Il donna la raison de cette disposition dans la dissertation qu'on voit en tête de cette nouvelle édition.

Le P. Julien Bellaize avait commencé la collection des Conciles de Normandie ; son travail était déjà assez avancé, lorsqu'il mourut en 1710. Dom Bessin continua son œuvre et la publia avec une *Épître dédicatoire au clergé de Normandie*.

— Concilia Rothomagensis provinciæ. Accedunt diæcesanæ synodi, pontificum epistolæ, regia pro Normanniæ clero diplomata, nec non alia monumenta. Ex illis non pauca hactenus inedita. Quæ prius edita fuerunt, ad manuscriptos codices recognita et emendata sunt ; collata quædam cum autographis ; dis-

posita omnia juxta chronologiæ ordinem et observationibus ubi convenit illustrata. — *Rothomagi, apud Franciscum Vaultier. In-f., 1717.*

Cet ouvrage est l'un des plus utiles à consulter pour l'histoire de la Normandie, à cause de l'abondance des matériaux qu'il renferme et des renseignements que l'on y trouve sur l'état religieux et moral de notre province aux différents siècles de son histoire.

De concert avec dom du Jardin, prieur de Saint-Évrout, dom Bessin avait revu le texte d'Ordéric Vital, pour une nouvelle édition des historiens de Normandie. Le manuscrit de ce travail, qui ne fut pas publié, est à la bibliothèque de Rouen et provient de l'abbaye de Saint-Ouen de cette ville. C'est une série de notes sur le texte d'André Duchesne. — Cfr. Le Cerf de la Vieville : *Hist. litt. de la congr. de St.-Maur.* — De La Rivière : *Éloge des Normands.* — Lebreton : *Biog. Norm.* — M^{me} Oursel : *Nouvelle biogr. Norm.* — Frère : *Manuel du bibliogr. Norm.* — Maurey d'Orville : *Recherches historiques, etc.* — *Supplément au dict. hist. de Moréri.* — Michaud : *Biogr. Universelle.*

BILLON (Jean-Baptiste-Benjamin), docteur en médecine, né à Vimoutiers le 21 mai 1812, mort à Lisieux le 14 mai 1864.

— Campanologie. Etude sur les cloches et les sonneries françaises et étrangères, par M. le docteur Billon, membre de l'Institut des provinces, avec une notice biographique par Charles Vasseur, secrétaire-général adjoint de la Société française d'archéologie. Caen, F. Leblanc-Hardel, imprimeur-libraire, rue Froide, 2, 1866. Ouvrage posthume, in-8° de XVIII-215 pages, avec planches.

Ce volume contient (p. 16) une notice sur les cloches de l'ancienne abbaye de Saint-Évrout, dont une, suivant M. Billon, serait encore dans le clocher de Saint-Nicolas-des-Lettiers, tandis qu'une autre du poids de 2,000 environ, transportée à Bocquency dans le même canton, y aurait subi des refontes.

BIOT (J.-B.), né à Paris le 21 avril 1774, membre de l'Académie des sciences et du Bureau des longitudes, mort à Paris le 3 février 1862.

— Relation d'un voyage dans le département de l'Orne, pour

constater la réalité d'un météore observé à Laigle, le 6 floréal an XI, lu à l'Institut le 22 messidor an XI (18 juillet 1803). *Paris, Beaudoin*, thermidor an XI (1803), in-4 de 47 pages.

« L'arrondissement dans lequel ces masses (les aérolithes) ont été lancées, dit l'auteur, a pour limites le château de Fontenil, le hameau de la Vassellerie et les villages de Saint-Pierre-de-Sommaire, Glos, Couvains, Gauville et Saint-Michel-de-Sommaire. »

Ce mémoire renferme une carte du territoire sur lequel a éclaté le météore et l'analyse chimique, faite par Thénard, des pierres tombées. Il a été inséré au *Magasin encyclopédique*, an XI, t. II, p. 408-415 ; dans le *Journal des Mines*, t. XIV ; dans les *Mémoires de l'Institut* (t. VI, sect. des sciences naturelles et physiques) ; et Vaugeois en a donné un résumé dans son *Histoire de L'Aigle*, p. 13.

Cfr. J.-B. Biot : *Mélanges scientifiques et littéraires*. — Arth. Mangin : *Les savants ill. de la France*, art. Biot ; J.-B. Biot : *Traité d'astronomie physique* ; F. Guizot : *Réponse à M. Biot lors de sa réception à l'Académie française* ; F. Arago : *Astronomie populaire* (1850). T. II et IV.

BLÉMUR (Jacqueline Bouette DE), née le 8 janvier 1618, prieure de l'abbaye de Sainte-Trinité de Caen, morte à l'abbaye de Châtillon le 24 mars 1696.

— Notice sur Saint-Évroult et ses miracles. Au t. VII, p. 563 de l'ouvrage : *Année bénédictine, ou les Vies des saints de l'ordre de Saint-Benoît pour tous les jours de l'année, 1667-1673*, 7 volumes in-4.

BLIN (l'abbé Jean Baptiste-Noël), né en 1828, curé de Durcet
— Vie de saint Évroult, abbé d'Ouche.

Vies des saints du diocèse de Séez et histoire de leur culte, 2 vol. in-8. Laigle, imprimerie Pascal Montauzé, 1873. Tome I, p. 522-616.

— Vie de saint Ansbert, moine de Saint-Évroult.

(*Ibid.* Tome I, p. 617-623.)

— Vie de saint Thierry, abbé du monastère de Saint-Évroult.

(*Ibid.* Tome II, p. 297-323.)

— Vie de saint Lanfranc, archevêque de Cantorbéry.

(*Ibid.* Tome II, p. 323-365.) — Lanfranc fut pendant trois ans prieur de Saint-Évroult.

— Notice sur Jacques-Guillaume Bessin, curé de Saint-Michel-de-Sommaire.

(*Les martyrs de la Révolution dans le diocèse de Séez* ; 3 vol. in-8. Bar-le-Duc, typ. des Célestins, 1876. Tom. I, chap. IV.)

— La vie de saint Évroult, en vers français du xii^e siècle, publiée pour la première fois, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, par l'abbé J.-B.-N. Blin, curé de Durcet. Appendice comprenant :

1^o Une vie de saint Évroult, d'après un manuscrit peint au xiii^e siècle. — Bibl. Mazarine. N^o 1337;

2^o La liste des églises et chapelles qui étaient à la nomination de l'abbé de Saint-Évroult. — Manuscrit de la Bibliot. nation. N^o 16,867;

3^o Un dictionnaire des mots les plus difficiles à entendre que l'on rencontre dans la vie de saint Évroult en vers français.

(*Bull. de la Soc. hist. et archéol. de l'Orne.* Tome VI, 1887.)

Bois (Louis du), né à Lisieux le 16 novembre 1773, mort à Mesnil-Durand (Calvados) le 9 juillet 1855, fut bibliothécaire de l'École centrale de l'Orne, sous-préfet de Bernay, puis de Vitré, et membre de plusieurs académies.

— Notice sur le manuscrit d'Ordéric Vital, déposé dans la bibliothèque publique d'Alençon : (*Magasin Encyclopédique*, prairial, an VIII, tome I, page 210.)

— Histoire de l'abbaye rôle de Saint-Évroul d'Ouche (sanctus Ebrulfus), diocèse de Lisieux, aujourd'hui département de l'Orne, au diocèse de Séez.

(*Archives annuelles de la Normandie, historiques, monumentales, littéraires et statistiques.* Tome II, p. 5-36. — Caen, Moncel, 1824-1826, 2 vol. in-8°.)

— Histoire de Lisieux et de l'arrondissement. — 2 vol. in-12, 1845. — *Lisieux, chez Durand, impr.-éditeur.* — Outre de nombreux renseignements très intéressants pour l'histoire cantonale de la Ferté-Fresnel, on trouve en cet ouvrage la reproduction de l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Évroult*, mentionnée ci-dessus (Voir l'art. Rostaing.)

-- Histoire de Normandie, par Ordéric Vital, traduite du latin. Caen, Moncel, 1826 et 1827. 4 vol. in-4.

Cette traduction est publiée sous le nom de M. Guizot et comprise dans la collection des mémoires sur l'histoire de France. — Paris, Brière, 31 vol. in-8.

— Ordéric Vital. Article rédigé par L. du Bois et inséré dans la *Biographie Universelle*, tome XXXIII.

— Ordéric Vital et son manuscrit autographe.

Journal de l'Orne, 25 prairial an XI (juin 1803).

— Notice sur l'abbaye de Saint-Évroult. *Journal de l'Orne*, 18 septembre et 20 octobre 1808.

— Notice biographique et littéraire sur Guillaume Bessin. *Journal de l'Orne*, 24 décembre 1809.

BOLLA, receveur d'enregistrement à la Ferté-Fresnel.

— Notice sur les bureaux d'enregistrement : La Ferté-Fresnel (Orne). *Annales de l'enregistrement et des domaines*, 1885, n° 9, p. 59-63. Abbeville, imp. A. Retaux.

BOULAND (l'abbé Philippe-Alexandre), né à Saint-Clair-de-Halouze le 2 mai 1847, curé d'Orville (canton de Vimoutiers.)

— Cantique à Notre-Dame du Vallet. — *Imprimerie Grigy, Vimoutiers*, 4 p. in-12.

BOUQUET (dom Martin).

— Ex vita sancti Ebrulfi, abbatiss Uticensis, auctore anonymo perantiquo.

Au tome III^e de l'ouvrage : *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, par dom Martin Bouquet, prêtre et religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur. — Nouvelle édition, par M. L. Delisle, membre de l'Institut. — Paris, Palmé. MDCCCLXIX.

Aux tomes IX, X, XI et XII, les continuateurs de dom Bouquet ont reproduit presque en entier l'*Histoire Ecclésiastique* d'Ordéric Vital.

BOUTEILLER (le docteur), médecin à la Ferté-Fresnel, ancien maire de cette commune, conseiller général de l'Orne, officier d'académie.

— Des oreillons et de leur métastase sur les ovaires. — *Thèse de doctorat*, 28 août 1866. — *Paris*.

— Tænia de plus de quatre mètres chez un enfant de cinq ans. Conservation de la santé. (*Mouvement médical*, 23 juin 1867.)

— Traitement des hémorroïdes par l'acide azotique concentré. (*Mouvement médical*, 26 mai 1867.)

— De la fécondation artificielle. (*Mouvement médical*, 13 oct. 1867.)

— Du traitement de l'eczéma variqueux. (*Ib.*, 15 déc. 1867.)

— De quelques préjugés médicaux dans les campagnes. (*La santé publique*, 7 octobre 1869.)

— La goutte sciatique et la culotte du bourreau de Lyon. (*Mouvement médical*, 31 août 1872.)

— Du traitement de l'angine diphthéritique par les balsamiques (*Progrès médical*, 3 avril 1875.)

— Du traitement du tétanos traumatique et de la chorée par les applications d'éther pulvérisé sur la colonne vertébrale. (*Ib.*, 4 oct. 1884.)

— La cloison des écoles mixtes. — *Alençon, impr. Marchand-Saillant, rue du Cours*, 1880, in-12.)

— Discours prononcé à la distribution des prix des élèves du Lycée d'Alençon, le 31 juillet 1887. — *Alençon, impr. typ. F. Guy*, 1887. in-12.

M. le docteur Bouteiller a de plus publié des articles divers dans la *Médecine contemporaine*, 1863-64, et dans le *Mouvement médical*, 1866-72.

BOUTEILLER (l'abbé François-Augustin), né à Heugon le 27 janvier 1838, clerc minoré, mort à Heugon le 31 juillet 1864.

L'abbé Bouteiller est, avec l'abbé Clinchamps, l'auteur des chœurs de la tragédie : *Daniel dans la fosse aux lions*, par M. le chanoine Maunoury, — *Paris, Poussielgue*, 1857, in-12 de 110 pages.

Il avait composé un grand nombre de poésies restées inédites. Nous donnons en Appendice sa *Légende de N.-D. du Chesné*, chapelle située sur la paroisse de Heugon. (V. art. Hamon.)

BUCELIN (dom Gabriel).

— *Menologium Benedictinum*. — Saint Évrout abbé d'Ouche, p. 890.

On trouve le nom de saint Évrout dans presque tous les martyrologes, mais à des jours différents.

Voir en particulier : le *Martyrologium Adonis*, publié par Giorgi, page 10 ; les *Acta Sanctorum* des Bollandistes, t. VII, page 769 et suivantes ; le *Martyrologe* du P. Chastelain, etc., etc.

BUREL (Jules-Éléonor), né en 1817, ordonné prêtre en 1841, successivement curé de Villers-en-Ouche et, en 1870, curé de la Ferté-Fresnel et doyen du canton, chanoine honoraire de Sées.

— M. Hurel, curé de Saint-Évrout-Notre-Dame-du-Bois : Article nécrologique. (*Semaine catholique de Sées*, 8 janvier 1880.)

CAHIER (le R. P.) de la Compagnie de Jésus.

— Les caractéristiques des saints dans l'art populaire. — Paris, 1867, 2 vol. grand in-4°. Voir pages 433, 599, 658 ce qui concerne saint Évrout et son iconographie.

CANEL (A.)

— Blason populaire de la Normandie. *Rouen, Lebrument ; Caen, Legost-Clérice*, 1859, 2 vol in-8, XXI-265, 198 pages.

Nous empruntons à cet ouvrage les anciens dictons populaires relatives aux communes du canton de la Ferté-Fresnel, en constatant que beaucoup d'entre eux sont complètement disparus du langage et du souvenir des habitants.

Anceins : Les mal commodes d'Anceins.

Couvains : Les plaideurs de Couvains.

Le Douet-Arthus : Les sorciers du Douet-Arthus qui font plus de tours que de miracles.

La Ferté-Fresnel : Les taquins de la Ferté-Fresnel.

Gauville : Gauville en Gauvillois ;

Les femmes accouchent au bout de trois mois,
Mais seulement la première fois.

Gauville a ce dicton commun avec Trun.

On dit encore : les plaideurs de Gauville.

Glos : Glos glorieux, Chambord (1) moqué d'eux.

(1) Chambord est une commune du département de l'Eure, voisine de Glos, et il paraîtrait qu'une rivalité aurait existé autrefois entre ces localités.

La Gonfrière : Les plats de la Gonfrière

Heugon : Les sauvages d'Heugon.

Monnay : Les cracques de Monnay.

Saint-Évrout : A Saint-Évrout, on mène les fous. Les fous de Saint-Évrout.

C'est une allusion au pouvoir miraculeux qu'exerçait saint Évrout pour la guérison des énérgumènes et des fous.

Saint-Michel-de-Sommaire : Les saints Michel-de-Sommaire sont quelquefois pires que le diable.

Saint-Nicolas-des-Lettiers : Les Nicolas.

Saint-Pierre-de-Sommaire : Les pierrots de Sommaire.

Touquettes : S'en aller au feu comme la poterie de Touquettes.

Villers : Les bégauts de Villers.

Le pays d'Ouche : C'est comme au pays d'Ouche, moins on a de terre et plus on est riche.

CARROUGES (dom Dominique), moine de l'abbaye de Saint-Évrout, passa ensuite à l'abbaye de Saint-Martin-de-Sées (XVII^e siècle).

Il composa un travail resté manuscrit qui a pour titre :

— Histoire de la royale abbaye de Saint-Martin de Séez, ordre de saint Benoît. — Manuscrit in-f. de 390 pages. (Bibl. de M. de La Sicotière.)

Au cours de cette histoire il parle d'un travail analogue qu'il avait précédemment composé sur l'abbaye de Saint-Évrout. Cette œuvre, que serait aujourd'hui si intéressante, n'est pas parvenue jusqu'à nous.

CARTES.

— Orne. Service Vicinal. Canton de la Ferté-Fresnel, dressé sur la demande du Conseil général, 1870. Gravé par Erhard. — Paris, imp. Aug. Bry, rue du Bac.

CARTULAIRES de l'abbaye de Saint Évrout.

Il y a à la Bibliothèque Nationale deux Cartulaires de l'abbaye de Saint-Évrout. L'un, composé de deux volumes in-4°, écrits au XIII^e siècle, est classé sous le n° 185 du fonds des Cartulaires. L'autre, qui provient de la collection de Monteil, est beaucoup

moins curieux. Il a été également transcrit au XIII^e siècle et il porte le n° 166 du même fonds. Ces renseignements sont empruntés à M. L. Delisle.

— Aux Archives départementales de l'Orne, la série H renferme de nombreux documents sur l'abbaye de Saint-Évroult.

CATALOGUE des manuscrits de la bibliothèque de Saint-Évroult, rédigé par un des moines en 1682. Ce catalogue appartient à la Bibliothèque Nationale, qui possède également quelques-uns des manuscrits qui y sont énumérés. Il se trouve au fol. 80 v° du manuscrit latin 10,062. Une reproduction de ce feuillet a été donnée dans l'*Album paléographique* de la Société de l'École des chartes (1886), pl. 31.

— Cfr. L. Delisle. — H. Omont.

CATALOGUS abbatum Sancti Ebrulfi, et benefactorum ad hoc pertinentium, avec LA VIE et les miracles de Saint-Évroult, in-4° mss. (Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, n° 728.)

CELLIER (le Rév. P. dom Rémy), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hidulphe, né à Bar-le-Duc en 1688, mort en 1761.

— Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques. — Paris, chez Nicolas Crapez, rue d'Enfer. MDCCLXXXII. 24 vol. in-4.

— Notice sur Ordéric Vital. Tome XXII, p. 237-245.

— Sur Ascelin le Jeune, qualifié moine du Bec par dom Cellier, ses controverses avec Bérenger, ses lettres. Tome XX, 286-445.

— Roger du Sap. — Jean, moine de Saint-Évroult. — Guimond de Corneilles. Tome XX, chapitre XXIV.

CHENNEVIÈRES-POINTEL (marquis Philippe DE), ancien conseiller général de Bellesme, membre de l'Institut, directeur honoraire des Beaux-Arts.

— Voyage de Bernardin de Saint-Pierre en Normandie, en 1775.

C'est une relation jusque-là inédite, dans laquelle le célèbre écrivain raconte avec un aimable laisser-aller ses impressions de

voyage sur les localités et pays qu'il traverse pour se rendre à la Trappe. Le canton de la Ferté-Fresnel, que parcourt Bernardin de Saint-Pierre, est pour lui le sujet de nombreuses observations, particulièrement son séjour à l'auberge de la Croix-Blanche, près Monnay, le 2 avril, et sa visite du lendemain à Glos et à Saint-Nicolas-de-Sommaire.

M. de Chennevières reproduit ensuite un extrait des *Voyages* d'Arthur Young, qui traversa également notre canton en octobre 1788. On n'y trouve rien de spécialement intéressant sur notre pays.

— *Voyages en France pendant les années 1787-88-89 et 90, etc.*, par Arthur Young, écuyer F. R. S., membre de plusieurs académies ; traduit de l'anglais par F. S. (Paris, Buisson, 1793.) 3 vol. in-8°. — *Bulletin de la Société géologique, agronomique et archéologique du Perche, établie à Bellesme.*

CHRÉTIEN (L.-J.)

— *Almanach Argenténois pour 1836 : Auteurs, savants et littérateurs du canton de la Ferté-Fresnel*, p. 192.

— *Almanach argenténois pour 1842. Notice sur le canton de la Ferté-Fresnel, sur les hommes de guerre qu'il a produits, tels que Fréculfe, baron de la Ferté et trois autres seigneurs du même lieu, le soldat N. Lochon de Gauville, sergent au 110^e de ligne, tué le 24 prairial an VII, après avoir mérité une haute réputation de valeur.*

Chrétien donne sur les noms des localités du canton des étymologies qui nous semblent un peu fantaisistes.

Nous en donnons un échantillon à titre de curiosité : « La Ferté, *Feritas, Firmitas Fraxinelli*, Ferté en langue celtique signifie lieu fermé. clos, forteresse.

Saint-Évrout-en-Ouche. Ouche vient de *Of Wood set chape Earth* (Ou-s-che), bout de terrain couvert de bois.

Glos vient de *glacis of side*. Penchant de terrain.

Villers-en-Ouche vient de *of Wood se chape Earth*. »

Ces étymologies sont extraites de l'ouvrage de Saint-Mars.

COENALIS (Robert Ceneau), théologien, historien et controversiste, né à Paris à la fin du xv^e siècle, fut en 1523 nommé évêque de Vence en Provence, puis de Riez, et enfin transféré au siège d'Avranches en 1532. Il mourut à Paris en 1560.

— Roberti Cœnalis, episcopi Arboricensis, Gallica historia, in duos dissecta tomos : quorum prior ad anthropologiam Gallici principatus, posterior ad soli chorographiam pertinet. *Parisis, apud Galeatum a Prato, ad primam columnam Regii Palatii.* In-folio. MDLVII.

Voir dans cet ouvrage des détails sur Saint-Évrout et son monastère. S. Ebrulfus. Perioche quarta. P. 157.

COURIOL (François-Joseph), né à Peyrus (Drôme), mort au Sap le 22 avril 1878.

— Voyage à la Chapelle du Vallet. — *Vimoutiers, impr. de Henri Chauvin*, 1839, in-12 de 15 pages, avec une petite gravure sur bois représentant l'extérieur de la chapelle, telle qu'elle était alors avant sa reconstruction récente.

— Notes manuscrites sur toutes les communes du canton de la Ferté-Fresnel — Ces notes sont en la possession de M. Veuclin, publiciste à Bernay.

— Histoire de la commune du Sap. — *Paris, Thunot et Cie*, 1868, in-12.

On trouve dans ce livre un chapitre sur Roger du Sap, abbé de Saint-Évrout, et différentes anecdotes extraites d'Ordéric Vital.

COURTEILLES (l'abbé DE), prêtre-sacristain de Saint-Germain d'Argentan, au XVII^e siècle.

— Éloge de saint Évrout.

Extrait de l'ouvrage intitulé : *Éloge des saints évêques du diocèse de Sées et de quelques autres particuliers dont on a eu les reliques ou qui y ont vécu.* — *Vies mises en français l'année 1681 par un prêtre anonyme.*

Ce travail n'est que la traduction d'une histoire du diocèse de Sées, écrite en latin par l'abbé Simon Prouverre, à la prière de M. de Forcoail, évêque de Sées, et dont le texte n'est pas parvenu jusqu'à nous.

DALLET (Auguste-Alexandre), né à Saint-Cyr-d'Estrancour (commune d'Avernes-Saint-Gourgon), le 2 mars 1843, membre de plusieurs Sociétés savantes.

— L'Église du Douet-Arthus. (*Bulletin de la Société Histo-*

rique et Archéologique de l'Orne, 1882, p. 195.) L'ancienne paroisse de Saint-Pierre du Douet-Arthus a été réunie à Heugon, en 1840.

— L'Église de Ternant. (*Bull. de la Soc. Hist. et Arch. de l'Orne*, 1886, p. 170-174.) Ternant a été réuni à la commune de Monnai en 1839.

— Ordéric Vital. (*Bulletin de la Soc. scient. Flammarion d'Argentan*, 1887, p. 243-247.

— L'Église de Saint-Pierre-de-Sommaire. (*Ibid.*, 1888, p. 30-32.) Saint-Pierre-de-Sommaire a été réuni à Saint-Nicolas-de-Sommaire.

— Les Ruines de Saint-Évrout. (*Bull. Soc. scientifique Flammarion*, 1889, janvier, février, avril, juin, juillet.

— L'Église de Saint-Nicolas-des-Laitiers. (*Ibid.*, 1889, décembre.)

— Villers-en-Ouche. (*Ibid.*, 1890, mars).

DAUNOU (P.-Cl.-Fr.), ancien oratorien, conventionnel, membre de l'Institut (1761-1840).

— Notice critique et littéraire sur Ordéric Vital et la traduction de son *Histoire Ecclésiastique*, par M. L. Dubois.

Journal des Savants. Année 1828, p. 151 à 160.

DAVID (F.), curé de Saint-Évrout-Notre-Dame-du-Bois. Ce fut au moment du Concordat qu'il succéda en cette qualité à dom Lemarchand, qui avait exercé les fonctions curiales pendant la période révolutionnaire. Il est l'auteur d'un petit manuscrit conservé au presbytère de Saint-Évrout et qui a pour titre :

— Détail des ossements renfermés dans les six capses transférées de l'Église abbatiale de Saint-Évrout dans celle de Notre-Dame-du-Bois, église paroissiale de Saint-Évrout, ossements reconnus et certifiés véritables par Louis-Georges Lemarchand, ancien religieux bénédictin de la dite abbaye de Saint-Évrout, et par plusieurs dignes de foy de la dite paroisse — Quinze frimaire, an XII, sept décembre mil huit cent trois. — F. David, prêtre et desservant de Saint-Évrout-N.-D.-du-Bois.

DELAPORTE (l'abbé Louis), né à Heugon le 23 octobre 1724, ordonné prêtre à Lisieux à la Saint-Mathieu 1751, successivement

vicaire à Heugon (1752), curé de Notre-Dame de Touquettes (1763), curé du Sap-André (1770). Sur la fin de ses jours il se retira à Heugon, où il mourut le 16 septembre 1792.

— Saint Marin, confesseur (4 septembre). C'est une vie inédite de ce saint, dont il ne reste que quelques fragments conservés par un des arrière-neveux de l'auteur, M. l'abbé Letacq, curé de Ticheville, et qui avait été rédigée d'après une vieille traduction des *Fleurs des Saints*, par Ribadeneira.

L'abbé Delaporte avait encore laissé un certain nombre de notes manuscrites sur l'histoire locale. Malheureusement presque tous ces documents sont aujourd'hui perdus.

On conserve aux archives de la paroisse du Sap-André une note de l'abbé Delaporte relative aux fondations de messes et services de l'église. Ms. de 12 p.

DELETANG (l'abbé Louis-Nicolas), né à Échauffour, décédé au même lieu le 8 juin 1868.

L'abbé Deletang avait acheté les restes de l'abbaye de Saint-Évroult et y avait établi une société de missionnaires diocésains, qui fut dissoute après quelques années d'une existence plus ou moins précaire.

— Saint-Évroult-Notre-Dame et l'Œuvre des Missions : Circulaire au clergé et aux fidèles du diocèse, *suivie d'une Lettre de Mgr Rousselet, évêque de Sées, et des statuts d'une Fondation de prières en faveur des souscripteurs, bienfaiteurs et fondateurs de l'Œuvre des Missions. Laigle, imp. de P.-F. Ginoux, juillet 1853, in-fol. de 8 p.*

— Projets de constitution de la congrégation de Marie-Immaculée. In-8, 30 pages, *Ginoux, imp., Laigle, 1854.*

DELISLE (Léopold), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, directeur de la Bibliothèque Nationale.

M. Léopold Delisle a publié, en 1855, le cinquième volume de l'édition d'Ordéric Vital, par Aug. Le Prévost. En tête de ce volume il a placé une *Notice sur Ordéric Vital*, qui est en même temps une étude magistrale sur l'histoire littéraire de l'abbaye de Saint-Évroult. Tome V, p. I-CVII.

— Cabinet des manuscrits, tome II, p. 403.

Enumération des manuscrits de Saint-Évroult qui se trouvent à la Bibliothèque Nationale.

— Article sur les manuscrits copiés par Ordéric Vital.

Bibliothèque de l'École des Chartes, 1873, t. XXXIV, p. 267-282 ; cf. 1886, t. XLVII, p. 629-632.

Pour préparer l'édition d'Ordéric Vital, M. Léopold Delisle avait eu comme correspondants dans l'Orne MM. de La Sicoitière, L.-J. Chrétien et Daulne.

DÉNOMBREMENT des héritages appartenant aux usagers de la forêt de Saint-Évroult, anciennement forêt d'Échauffour, de laquelle sont propriétaire Messieurs les abbés prieurs et religieux de l'abbaye royale du dit lieu de Saint-Évroult, rédigé en 1789 et divisé en quatre parties. Dom Ferdinand Lévêque, procureur.

Grand in-fol., 73 p., grand frontispice colorié avec un plan géométrique des bois et forêts de Saint-Évroult, où est comprise l'ancienne forêt d'Échauffour, dans laquelle les usagers exercent leurs droits.

(Bibl. de M. le c^{te} de Contades.)

DESROCHES (l'abbé)

— Notice sur saint Évroult et les miracles opérés par son intercession.

V. *Annales religieuses de l'Avranchin : Collégiale de Mortain. (Mém. de la Soc. des Ant. de Normandie, 17^e vol., p. 329.)*

DUCHESNE (André), historien Tourangeau (1584-1640).

— *Historiæ Normannorum scriptores antiqui. — Lutetiæ Parisiorum. MDCXIX. Apud Sebastianum Cramoisy, via Jacobea.*

On trouve dans cette collection, outre Guillaume de Jumièges, très intéressant pour l'histoire de Saint-Évroult, l'œuvre entière d'Ordéric Vital :

Orderici Vitalis Angligenæ, cænobii Uticensis monachi, historiæ ecclesiasticæ libri XIII in tres partes divisi.

EXPILLY (l'abbé J.-J. d'), statisticien et géographe provençal (1719-1793).

— Le pays d'Ouche.

Au tome V du *Dictionnaire géographique des Gaules*. 6 vol. in-f. — Desaint. Paris, 1762.

FRET (l'abbé L.-J.), chanoine honoraire de Sées, curé de Champs, mort le 9 novembre 1843.

— La Pélerine Percheronne, Normande et Beauceronne. — *Sées*, impr. de J. Valin, in-18 de 132 pages.

Dans cet ouvrage, l'historien percheron raconte le pillage de l'abbaye d'Ouche et l'enlèvement des reliques de saint Évrout par les troupes d'Hugues le Grand, duc d'Orléans, p. 14-17.

FORESTER (Thomas)

— The ecclesiastical history of England and Normandy by Ordericus Vitalis. Translated, with notes, and the introduction of Guizot, by Thomas Forester, M. A. London, Bohn, 1853 et 1854.

Cette traduction, comme le titre l'indique d'ailleurs, est faite sur celle de M. L. Dubois, insérée dans la *Collection des mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par M. Guizot.

FOURCROY (Antoine-François), né à Paris en 1755, membre de l'Académie des Sciences, mort le 16 décembre 1809.

— Mémoire sur les pierres tombées de l'atmosphère et spécialement sur celles tombées auprès de Laigle, département de l'Orne, le 6 floréal dernier, lu par le citoyen Fourcroy à la séance publique de la classe des sciences mathématiques et physiques de l'Institut, du 1^{er} messidor an XI.

Ce mémoire contient, outre la relation du phénomène, l'analyse chimique des pierres tombées : *Magasin Encyclopédique*, 9^e année, t. II, p. 508 et suiv.

GALERON (Jean-Frédéric), procureur du roi à Falaise, né à Laigle le 6 juillet 1794, mort à Falaise le 18 juillet 1838.

— Promenade aux ruines de Saint-Évrout. — *Revue Normande*, tome I, 1830, p. 172-186.

— Notes sur un reliquaire et quelques débris trouvés dans les ruines de l'abbaye de Saint-Évrout, 1830, in-8 de 12 pages.

(Extrait des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, tome V, 1829-1830, p. 156-186.

— Rapport sur les monuments historiques de l'arrondissement d'Argentan, par MM. de Caumont, Galeron, etc.

(*Ibid.*, tome IX, 1835, p. 431-494.)

GAUTIER DE JUMIÈGES, moine de Saint-Évrout. Ce fut l'un de ces calligraphes habiles si nombreux dans les monastères et dont les patients labeurs nous ont transmis les chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité. Gautier de Jumièges transcrivit les lettres de Sénèque et termina son travail par la pièce de vers suivante, qui se trouve à la bibliothèque d'Alençon, ms. n° 3, ancien 136 de la bibliothèque de Saint-Évrout :

Versus hujus libri scriptoris.

Quisquis ad egregios temptat conscendere mores
 Discat in hoc prato Senecæ discerpere flores.
 Nam nihil hic cernet carpendo præter honestum ;
 Omne sed hic viciū discet miserabile mestum.
 Ornat multorum dictamina philosophia :
 Effert et proprios per carmina virgo Talia.
 Hunc (id est senecam) studium sapiens laudat per singula verba.
 Et quibus est celebris vix inveniuntur acerba.
 Hac tu qui studiis sublimis philosophiæ
 Hæres, ferto gradum reserando claustra sophie.
 Morum discurrens hic invenies gravitatem,
 Et per prata viri vix concipies levitatem.
 Hæc animo memori studiosus conde frequenter,
 Dignus et hac vita vives prorsus sapienter.
 Jure virum talem laudamus versificando
 Laudet quisque magis factis sua dicta probando.
 At ne scriptoris nomen livore prematur,
Gemmeticensis in hac *Galterus* parte notatur.

— Cfr. M. Léopold Delisle.

GERMAIN (dom Michel), religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Près, à Paris.

— Le *Monasticon Gallicanum* ; collection de 168 pl., gravées sur cuivre, de vues topographiques des monastères bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, reproduction par les soins de M. Peigné-Delacourt, précédé d'une préface de L. Delisle. — Paris, 1882, 2 vol. in-4.

Cette ouvrage contient une planche représentant l'abbaye de Saint-Évrout telle qu'elle était dans la seconde moitié du *xvii*^e siècle, avec une légende explicative et les armoiries du monastère.

GIGAN (l'abbé Edouard), né à Lonlay-l'Abbaye en 1849, vicaire

à Saint-Jean de Laigle, curé de Saint-Évroutl-Notre-Dame-du-Bois en 1879.

— Archiconfrérie de la Charité Perpétuelle, par M. l'abbé Hurel, ancien curé de Saint-Évroutl-Notre-Dame-du-Bois. Nouvelle édition notablement augmentée. — *Notre-Dame de Lérins*, impr. M. Bernard, 1883.

— In festo Sancti Ebrulphi, Abbatis. Ad I Vesperas. Hymnus D. C. de Rostaing. Ad Vigiliis. Hymnus D. C. de Rostaing. — Ad Matutinas. Hymnus D. C. de Rostaing. — *Sééz*, impr. F. Montauzé, juin 1886.

GIRY (R. P. François), né en 1634, mort en 1688, religieux minime.

— Vie de saint Évroutl, abbé, à la p. 176 de l'ouvrage : *Vie des Saints*. — Paris, librairie Palmé, 1865.

GODESCARD (Jean-François), chanoine de Paris (1728-1800).

— Saint Évroutl, abbé d'Ouche en Hyesmois, au diocèse de Lisieux.

Au tome XII, p. 401 de l'ouvrage :

Vie des Pères, Martyrs et autres principaux Saints. Ouvrage traduit de l'anglais d'Alban Butler, par l'abbé Godescard, chanoine de Saint-Honoré.

Paris. 1763 à 1788, 12 vol. in-8.

GOUJON (le colonel).

— Compte-rendu d'une excursion de Bernay à la Ferté-Fresnel. Description des églises d'Anceins et de la Ferté-Fresnel, des châteaux de la Ferté-Fresnel. — *Annuaire des cinq départements de Normandie*, 1884, p. 145.

GONFROI, moine de Saint-Évroutl, prieur sous l'abbé Guérin des Essards, fut reçu à la profession religieuse par le bienheureux Thierry de Mathionville. Il fut assassiné à Rome, au monastère de Saint-Paul sur la route d'Ostie, au retour d'une mission près des Normands d'Apulie (1056). Ce fut lui qui composa un *Recueil de Sentences* sur divers sujets et un autre ouvrage indiqué au catalogue de Saint-Évroutl, sous ce titre : « *Liber Gunfridi prioris, qui incipit a sententia Gregorii de Pascha, cum*

aliis diversis sententiis, et contica Hugonis in uno volumine.
 Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* nous donnent autrement le titre de cet ouvrage : au lieu de *contica Hugonis*, ils ont écrit : *contra Hugonem*. Ils prétendent que Gonfroi, qu'ils appellent Onfroï (Humphridus), avait dirigé son livre peut-être contre Hugues d'Amiens, alors archevêque de Rouen, plus probablement contre le célèbre Hugues de Saint-Victor.

GRAVELLE-DÉSULIS (Pierre-Jacques), ancien archiviste de l'Orne, né à Crouttes, le 20 janvier 1795, mort à Alençon, le 14 avril 1882.

— Juridictions des Ferrons (*Annuaire de l'Orne* pour 1877).

« Les ferrons étaient les fabricants et les ouvriers qui se livraient à l'industrie du fer. Ils formaient une corporation très-fortement organisée, dont le centre était à Glos-la-Ferrière. »
 L. Duval. (*Notice sur Gravelle-Desulis*).

GRANDMESNIL (Robert DE), abbé de Saint-Évroult de 1059 à 1063.

Se trouvant à Orléans, il découvrit plusieurs documents intéressant son abbaye, qu'il fit reproduire avec le plus grand soin, par le moine Goscelin, habile calligraphe.

— Diploma et carta confirmationis et numeratio prædiorum monasterii Sancti Ebrulfi Uticensis per Carolum (Charles le Simple) regem Francorum, ubi monachi dicuntur sancti canonici.

Hanc exscribi curavit Aurelianus Robertus de Grantemesnil, secundus abbas, et de facto Ordericus cartas donationum Aureliani ab Helvino concellario retentas testatur.

— Bibl. d'Alençon, n° 14, Prov. Saint-Évroult, in-^o.

Cette chartre a été publiée par dom Mabillon, *Annales O. S. B.*, III, 694 ; dom Martène, *Ampl. Coll.*, I, 255 ; dom Bouquet, IX, 489 ; Ravaisson, *Rapports*, p. 363.

GUESDON (l'abbé Michel), né à Mantilly le 22 octobre 1814, curé de la Gonfrière puis de la Bellière, où il mourut en 1887. Étant curé de la Gonfrière, il publia :

— La Cité de Dieu et la Cité du Monde, poème en vingt-cinq chants, suivi de trois hymnes à Dieu sur la Création et sur la Rédemption ; et deux Odes sur l'Immaculée Conception. — Laigle, P.-F. Ginoux, 1857, in-12, xii-2^r pages.



— Un cantique à saint Latuin, paginé 261-264, a été publié postérieurement et encarté dans une circulaire de l'abbé Guesdon à ses confrères.

(Cfr. *Bibliographie du canton de Passais*, par MM. Jules Appert, le comte Gérard de Contades.)

GUETTARD (Jean-Étienne), né à Étampes le 22 septembre 1715, membre de l'Académie des Sciences, mort le 8 janvier 1786.

— Mémoire sur plusieurs rivières de Normandie qui entrent en terre et qui reparaissent ensuite et sur quelques autres de la France. *Mém. de l'Académie des Sciences*, 1758, II^e partie, tom. 120, p. 471-559.

Dans ce travail, p. 503-509, l'auteur décrit *de visu* la perte du Guiel (Waiolus), qu'il désigne à tort sous le nom de rivière du Sap-André. Le Guiel reçoit ses eaux de cinq fontaines situés sur la commune de la Trinité-des-Lettiers, arrose le Sap-André, Heugon, et disparaît sur le territoire de cette commune, au moulin du Chesné, pour sortir de terre deux kilomètres plus loin, à la fontaine de Ternant.

GUÉRIN DE SÉEZ, moine de Saint-Évroult, vécut au milieu du XII^e siècle, et devint prieur de Maule (1). Il accompagna Guérin des Essards dans son voyage à l'abbaye de Rebais, à la recherche des reliques de saint Évroult. Ordéric Vital vante son éloquence, son érudition et sa verve poétique. Il fit un recueil de sentences, inscrit au catalogue de la bibliothèque de Saint-Évroult sous le titre : *Gententie Garini Sagii, cum sententiis Origenis super contica*. « Cet ouvrage, nous dit Mabillon, est « divisé en deux parties, qui sont en deux manuscrits séparés. » La première renferme des explications morales de l'Écriture-Sainte, tirées des S.S. Pères ; la deuxième est une exposition particulière du livre des Cantiques, à la tête de laquelle on voit une préface presque entièrement semblable à celle de l'explication du même livre attribuée vulgairement à saint Grégoire le Grand. Mais le fonds des deux ouvrages est entièrement différent.

Cfr. — *Histoire littéraire de la France*. — Ordéric Vital, *Liber Sextus*.

(1) Bourg sur la Mauldre, dans le département de Seine-et-Oise.

GUÉRIN DES ESSARDS, surnommé Guérin le Petit, fils de Robert et de Gisèle, naquit aux Essards (1) l'an 1075. A l'âge de vingt ans (1095), il se fit moine à Saint-Évrout, et fut élu abbé en 1123, à la suite de la démission de Roger du Sap. Il assista en 1128 au concile de Rouen, et mourut le 20 juin 1137.

Guérin des Essards est l'auteur d'une espèce de Théologie composée avec des textes de l'Écriture-Sainte. Cet ouvrage, qui n'existe plus, figure sous le titre de « *Sententie Garini abbat* » au catalogue des volumes de la bibliothèque de Saint-Évrout dressé au milieu du XII^e siècle. (Manuscrit 801 du suppl. lat. (Bibliothèque Nat.) fol. 80).

Dans ce même catalogue figure sous le nom de *Mariale* un ouvrage qui existait encore à la bibliothèque de Saint-Évrout du temps de Mabillon.

C'était un manuscrit in-8° dont le titre complet était : « *Mariale, sive sermones pro quatuor festivitibus B. Mariæ*. Chacune des solennités a trois sermons particuliers, outre un sermon commun pour toutes les quatre. Selon Mabillon, il fut écrit à Saint-Évrout, sous Guérin le Petit, avant 1140, puisqu'il est mentionné à l'ancien catalogue. Suivant une note de ce catalogue, ces sermons ne devaient être lus qu'au chapitre, ce qui prouve que c'était un ouvrage domestique entrepris et dirigé sur les ordres de l'abbé, et qu'on pourrait attribuer à Guérin des Essards lui-même, avec assez de vraisemblance.

(Cfr. *Histoire littéraire de la France*).

Il ne nous reste de Guérin des Essards que la relation d'un miracle obtenu par l'intercession de saint Benoît et de sainte Esheldride en faveur d'un habitant d'Ely nommé Brieston. Cette pièce se trouve au livre VI d'Orderic Vital, et a été probablement écrite à l'abbaye de Thorney, dans le Combridgeshire.

(1) Les Essards, paroisse du diocèse de Lisieux réunie au diocèse de Sées, au moment du Concordat, et annexée à la paroisse de Monnay (canton de la Ferté-Fresnel). Comme elle se trouvait complètement enclavée dans le territoire de Verneusses (Eure), elle fut réunie comme commune au département de l'Eure, le 29 mai 1834. (V. *Ann. du département de l'Orne*, 1842.) Depuis la démolition de l'église, il y a une vingtaine d'années, la paroisse elle-même a été considérée comme faisant partie de fait de celle de Verneusses, bien qu'elle n'ait jamais été détachée du diocèse de Sées pour être incorporée à celui d'Évreux.

L'église des Essards, sous le titre de S. Pierre, était à la présentation de l'abbé de Saint-Évrout, et avait un revenu de 500 livres.

GUÉRIN (Mgr Paul), camérier de S. S. Léon XIII.

— Saint-Évroult de Bayeux, abbé du monastère d'Ouche, en Normandie ; histoire de son culte et de ses reliques.

Les Petits Bollandistes, Vies des Saints, 17 volumes in-8°. Paris, Bloud et Barral, libr.-éditeur, 1882.

Au Tom. XIV de cet ouvrage.

GUILLAUME de Jumièges, moine bénédictin de l'abbaye de Jumièges, au diocèse de Rouen.

— De restauratione monasterii sancti Ebrulfi, apud Uticum, per Willermum Geroianum et Robertum et Hugonem de Gren-temaisnilio nepotes suos.

Au livre septième, chapitre XXIII de l'ouvrage :

Willelmi Calculi Gemmeticensis monachi historiciæ Norman-norum libri VIII.

— De vita Sancti Ebrulfi. *Ibid. Lib. VII, cap. 25.*

L'Histoire de Normandie de Guillaume de Jumièges fait partie de la collection des écrivains normands d'André Duchesne.

GUILLAUME DU MERLE, moine de Saint-Évroult, naquit au Merlerault dans le commencement du XI^e siècle. Après avoir fait profession à l'abbaye de Saint-Évroult, il fut envoyé, vers 1075, au prieuré de Marchainville (ancien diocèse de Chartres), passa ensuite au monastère de Parnes, près Saint-Clair-s.-Epte, au diocèse de Beauvais. C'est là qu'il mourut vers la fin du XI^e siècle ou le commencement du XII^e siècle.

Le catalogue (1) des livres de la bibliothèque de Saint-Évroult dressé au milieu du XII^e siècle, mentionne deux ouvrages de ce moine.

— Omilie Willermi de Merula.

— Apocalypsis ejusdem.

Nous avons eu entre les mains à la bibliothèque d'Alençon, un manuscrit catalogué sous le n° 149. C'est un recueil peint en lettres gothiques sur parchemin, ayant pour titre : *Homélies pour le temps de l'Avent et pour plusieurs solennités chrétiennes.*

Il ne porte pas de nom d'auteur, mais on lit à la première page cette note qui est d'une écriture très différente de celle du manus-

(1) Manuscrit 801 du suppl. lat. (Bibl. Nat.), fol. 80 p.

crit : « Auctor doctus et satis elegans est et antiquus. Videtur esse Willermus de Merula, mon. Uticensis cujus homiliæ recensentur in veteri catalogo bibliothecæ Sancti Ebrulfi, initio sæculi 12 conscripto. » Une autre annotation, qui aurait été écrite par dom Mabillon, lorsqu'il obtint communication des manuscrits de S. Évrout, pour ses grandes œuvres sur l'ordre Bénédictin, porte ces mots : « Quis auctor ? Quantum conjicere licet, is forsan fuerit Willermus de Merula, mon. Uticensis, quem commendat Ordericus Vitalis.

Ce manuscrit serait tout ce qui nous reste de l'œuvre de Guillaume du Merle.

Etant au monastère de Parnes, il composa sur *les miracles de Saint-Josse* un mémoire qu'Orderic Vital appelle *dictamen egregium*.

Il écrivit aussi l'histoire de *l'Invention du corps de saint Josse* (Judocius), qui se fit à Parnes, sous Henri I^{er}, roi de France.

Cfr. Ravaisson, *Rapports*, p. 334 ; Léopold Delisle ; Orderic Vital, *Tom. II*, p. 142, 426 ; l'abbé Rombault (V. art. Rombault).

Rostaing appelle Guillaume du Merle : *Vir nobili posapiâ et scientiâ clarissimus*.

GUILLON (l'abbé Aimé), docteur en théologie.

— Les Martyrs de la Foi, pendant la Révolution Française.

3 vol. in-8°, G. Mathiot, Paris, 1824.

On trouve en cet ouvrage, le récit de la mort de Jacques-Guillaume Bessin, curé de Saint-Michel de Sommaire, massacré à Laigle, le 9 septembre 1792. *Tom. II*, p. 209.

M. de La Sicoitière possède une partie de la procédure. Cfr. E. De Beaurepaire, *Tribunal révolutionnaire de l'Orne*.

GUIMOND DE CORMEILLES, et RENAULT LE CAUF, moines de Saint-Évrout au XI^e siècle.

— L'office de Saint-Évrout avait été primitivement composé, à la demande de Robert de Grandmesnil, abbé de Saint-Évrout, par Arnoult, chantre de l'église de Chartres, et disciple de saint Fulbert. Deux jeunes moines, Hubert et Rodulphe, que l'abbé de Saint-Évrout avait envoyés à cet effet à Chartres, apprirent d'Arnoult lui-même le rythme et la mélodie de cet office.

Plus tard, le moine Renault (1) le Cauf fit un répons qui se chantait à vèpres, et sept antiennes insérées dans les antiphonaires de l'abbaye d'Ouche, avec plusieurs hymnes composées par l'abbé Roger du Sap et quelques autres religieux.

Sous le gouvernement de l'abbé Osbern, un moine nommé Guimond (*Wismundus*), très versé dans la littérature et l'art musical (*grammaticæ artis et musicæ peritissimus*), donna une nouvelle édition de l'office de Saint-Évrout.

Outre des chants mélodieux (*cantus dulcisonos*), que l'on trouve dans le tropaire (2) et dans l'antiphonaire, il corrigea la légende du saint Confesseur, et composa neuf nouvelles antiennes et trois répons, savoir : quatre antiennes pour les psaumes de vèpres et trois pour le second Nocturne, une pour le *Benedictus*, une autre pour le *Magnificat* des II^e vèpres, puis le quatrième, le huitième et le douzième répons.

En quittant le priorat de l'abbaye de N.-D. de Corneilles, pour devenir abbé de Saint-Évrout, Osbern avait amené avec lui ce moine Guimond, dont la science et l'habileté lui furent plusieurs fois d'un grand secours. Excommunié sur les instances de Robert de Grandmesnil, qui l'accusait d'avoir usurpé son siège, ce fut Guimond qu'il chargea d'écrire pour lui au pape Alexandre II, afin de faire lever l'anathème qui pesait sur lui, et d'obtenir l'investiture pontificale de son titre abbatial. Cette lettre, chef-d'œuvre d'éloquence et de diplomatie, nous a été conservée par Ordéric Vital. Elle fut transcrite par un jeune moine, nommé Bernard Mathieu, le plus habile calligraphe de l'abbaye. Guillaume, prêtre de Saint-André d'Échauffour, la porta à Rome où elle eut un plein succès.

A suivre.

(1) Dans sa notice sur Ordéric Vital M. Léopold Delisle désigne à tort ce religieux par le nom de Robert.

(2) In tropario. — Les *troparia* étaient, selon M. Aug. Le Prevost, des recueils de tropes, petites pièces de chant, qui précédaient l'*Introit*, dans les fêtes solennelles.

LE

PRIEURÉ DES BÉNÉDICTINES D'EXMES

Le voyageur qui monte la rue du Faubourg, ou *Grande Rue Notre-Dame*, de la vieille cité d'Exmes, aperçoit, à sa droite, en contrehaut de la voie, une importante construction, sans caractère architectural, en forme d'équerre. Ce sont les restes d'un prieuré de Bénédictines, autrefois riche, ruiné et détruit, en partie, à la Révolution. L'édifice actuel, n'est, en effet, qu'une très faible partie des bâtiments conventuels, tels qu'ils figurent sur un plan dressé en 1778 et dont l'original se trouve aux Archives communales d'Exmes.

Antérieurement à 1789 le couvent en question comprenait : un long corps de logis, perpendiculaire à la rue du faubourg, actuellement utilisé comme caserne de gendarmerie, puis, en retour d'équerre, la maison de M^{me} Duvelleray, alors à usage de Chapelle et sacristie, ainsi que l'indique encore la fenêtre, en plein cintre, percée dans une portion du mur Nord.

Aux deux extrémités de la façade Sud se détachaient deux ailes importantes reliées entr'elles par un édifice parallèle à la Chapelle. La construction affectait donc la forme d'un parallélogramme, renfermant une cour intérieure.

Le rez-de-chaussée des bâtiments conventuels était occupé par l'Église, la classe des élèves pensionnaires, le réfectoire, le cloître, le caveau, les deux dépenseries, la cuisine et le grand parloir. Trois cabinets et quatre chambres, dont celle du confesseur des

Dames, la chambre de la Supérieure, celle de la Sous-prieure, le dortoir des religieuses, composé d'une vingtaine de cellules, l'infirmerie pouvant contenir quatre lits, la bibliothèque renfermant 200 volumes, la pharmacie, le dortoir des pensionnaires comprenant dix-neuf lits, occupaient le 1^{er} étage. D'immenses greniers régnaient sur le tout.

Des bâtiments d'exploitation reliaient le monastère à la maison du fermier des Dames, aujourd'hui occupée par M. Bienvenu. Ils comprenaient de vastes caves pouvant contenir, outre des petits fûts, plus de vingt tonneaux et une douzaine de tonnes, le pressoir, le four, la laiterie, la buanderie et d'immenses granges où, pendant de longues années, les fermiers déposaient la part des céréales revenant à l'abbaye.

L'enclos renfermait en 1790, quatre vaches à lait, une génisse et deux veaux. La cour intérieure contenait une nombreuse basse-cour, la large provision de gros bois et bourrées et douze ruches de mouches à miel.

Dans un grand jardin potager étaient répandues quatorze autres ruches, tandis que la serre abritait les plantes et les outils du jardinage.

Le cimetière du Couvent se reconnaît encore à la tombe de M^{me} Mennon-Turbilly, l'une des abbesses.

Un mur d'enceinte, d'une grande étendue, faisait du Couvent une espèce de forteresse. L'entrée du monastère se trouvait où sont les degrés conduisant à la caserne.

L'enclos des religieuses comprenait la cour actuelle, nommée le Plant et la Cérisière, d'une superficie d'environ sept hectares et le tout, sis en *franche bourgeoisie*, relevant, en dernier lieu, de Monsieur, frère du roi Louis XVI, avait pour limites : la rue de la Hanne, la rue du faubourg, le chemin de ronde et les terres du seigneur de Montchauvel.

I.

Louise Rouxel de Médavy, abbesse de l'abbaye royale d'Almenèches, venait de réformer son monastère (1620). Sur la demande des habitants d'Argentan qui lui abandonnèrent une ancienne église ou chapelle, appelée Notre-Dame-de-la-Place, elle consentit à fonder dans leur ville une succursale et y envoya en décembre

1623, neuf de ses religieuses et plusieurs postulantes. Ainsi se trouva assurée l'instruction des jeunes filles de la bourgeoisie et de la noblesse de la cité.

Les mêmes besoins se faisaient sentir à Exmes alors chef-lieu d'une vicomté et siège d'un bailliage important. Catherine du Bouillonney, qui était religieuse professe de la maison d'Almenèches, demanda vers 1622, à sa très proche parente, M^{me} Rouxel de Médavy, l'autorisation de créer, à Exmes, un prieuré. La même demande fut adressée à Monseigneur Camus de Pontcarré, évêque de Séez, puis au Pape. Elle y avait joint : 1^o Une délibération des bourgeois d'Exmes sollicitant la création d'une communauté religieuse dans leur ville et lui concédant, éventuellement, la propriété des ruines de l'antique église de Notre-Dame-des-Loges, située dans le faubourg d'Exmes, ou Bourg-Neuf, qui avait été plusieurs fois saccagé par les guerres, puis restauré quelque temps auparavant. Le circuit de cette chapelle fut joint à la cession ; il était de peu de valeur et ne comprenait que le cimetière entourant l'édifice religieux. 2^o Une constitution de rente par les familles du Bouillonney et de Bernart de Courmesnil (200 livres) au profit de la communauté à fonder et qui devait en assurer, pour partie au moins, l'existence à l'origine. On y joignit la *Maladrerie* ou *Léproserie* d'Exmes dont les revenus s'élevaient à trente livres au 3 septembre 1626 et qui devait passer aux Lazaristes en 1679.

L'Évêque de Séez fit droit à cette demande, et, le 7 novembre 1629, donna son autorisation. Catherine du Bouillonney fut mise en possession de son monastère, le 6 janvier 1630, par Gervais Baroyre, vicaire général du Diocèse.

S'il faut en croire la Notice faisant suite à l'*Histoire ecclésiastique du diocèse de Séez*, de Marin Prouverre, et dont l'auteur n'était autre que Triger, chapelain des Bénédictines d'Exmes, en 1669, la date exacte de fondation remonterait au 8 janvier 1630.

Suivant cet écrivain, l'église de Notre-Dame-des-Loges fut restaurée et les bâtiments conventuels élevés avec les matériaux du château et de la chapelle qui avaient servi de retraite et d'oratoire à Ste-Opportune, fille des comtes d'Exmes, sous le vocable de laquelle le dit monastère fut fondé. Ce qui est certain c'est que la statue de Ste-Opportune, existant actuellement dans l'église Saint-André d'Exmes, provient de l'ancien monastère.

La même église possède, en outre, une relique de cette Sainte conservée à Exmes depuis des siècles. D'un autre côté le couvent est relaté dans les différents actes du tabellionnat d'Exmes sous le vocable de *Notre-Dame-des-Loges*.

S'il faut en croire M. le docteur Gallot (1) « pendant que l'on réparait l'église et que l'on construisait les bâtiments les plus nécessaires, les Religieuses habitèrent une maison près de l'église paroissiale. » C'est de là qu'elles furent conduites processionnellement au couvent où, d'après la règle de St-Benoit, elle devraient garder une clôture perpétuelle.

Que le prieuré d'Exmes ait relevé de l'abbaye d'Almenèches ainsi que cela semble résulter des documents puisés aux Archives de l'Orne (2) ou qu'il ait été absolument indépendant de cette abbaye ainsi que le soutient l'auteur que nous venons de citer, il n'en est pas moins sûr que les prieures successives furent à la nomination de l'Évêque et portèrent le nom de prieures perpétuelles (3). M. Gallot ajoute : « Cependant il paraît que les trois prieures qui succédèrent à Catherine du Bouillonney furent nommées à l'élection et que l'Évêque se contenta de confirmer le choix fait par la communauté. » Nos documents ne nous permettent pas de contrôler cette dernière assertion.

Les armes de l'abbaye d'Exmes étaient : d'Azur à deux crosses d'argent posées en pal et adossées (4).

Catherine du Bouillonney, fondatrice du couvent, en fut aussi la première prieure. Elle naquit tout à la fin du xvi^e siècle. Elle était fille de Jacques du Bouillonney, seigneur de la Boutonnière, Malnoyer, Orgères, le Vivier, Cropus, le Mesnil d'Occaignes, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, enseigne de la Compagnie du Maréchal de Fervacques, et de noble dame Catherine du Mesnil-Dot. Elle mourut en 1657. Armes : d'azur à neuf croisettes d'argent, 4 3 et 2.

Suzanne de Bernart succéda à Catherine du Bouillonney, sa tante. Elle naquit dans le premier quart du xvii^e siècle. Elle était fille de Jacques de Bernart, chevalier, seigneur de Cour-

(1) Notice manuscrite sur le Prieuré de Notre-Dame d'Exmes.

(2) Dossier du Monastère d'Exmes. Série H

(3) Il est vrai toutefois que, suivant l'usage du temps, le *prieuré* d'Exmes est souvent appelé *abbaye* de même que la *prieure perpétuelle* est presque constamment appelée *abbesse* ou encore *Madame d'Exmes*.

(4) Armorial général (Normandie — Alençon — page 780).

mesnil, les Astelles, St-Arnoult, Corbuisson, Avernes-Saint-Gourgon et de noble dame Claude du Bouillonney. Son élection fut confirmée par acte de Monseigneur François Rouxel de Médavy, évêque de Séez, donné à Vinoy, diocèse de Langres, le 22 août 1657. Elle fut mise en possession le deux septembre suivant par Robert Dufriche, vicaire général du diocèse. Les armes des de Bernart sont : *d'Azur au chevron de Sable, accompagné de trois trèfles de Sinople, 2 et 1.*

Catherine de Montagu d'O fut élue prieure après le décès de la précédente et cette élection fut confirmée par Monseigneur Turgot de Saint-Clair, évêque de Séez, le 23 février 1711. Elle fut mise en possession le 11 mars suivant par Nicolas Eumeneult, chanoine et pénitencier. Armes : *De Sable à trois mains Senes-tres, d'argent, posées 2 et 1.*

Marie de Hudebert fut mise en possession le 31 mars 1733 par Henri Drouet, curé de Chambois, doyen d'Exmes, délégué par Monseigneur Lallemand de Bez, suivant acte du 25 du même mois. Les Hudebert portent : *de Sable au fer à Moulin d'argent.*

Anne Françoise de Thirmois ou de Tyremois fut nommée par Monseigneur Lallemand et mise en possession le 8 juin 1738 par Jacques Esnault-Deshameaux, grand chantre et official du diocèse. La nouvelle abbesse appartenait à une famille originaire d'Argentan, anoblie au milieu du xvi^e siècle. Les de Thirmois étaient sieurs des Hautes-Noës, de Herqueville, de Saint-Bonnet, de Sacy, de Tertu. Armes : *d'Azur au Sautoir d'argent, chargé de cinq trompes (ou huchettes) de Sable, liés et enguichés de gueules, alias, liés de Sinople et enguichés de même.*

Marie de Bracques succéda à la précédente par nomination de l'évêque Néel de Christot, en date du 25 décembre 1743. Elle fut mise en possession par Charles-Adrien Leclerc, curé d'Avenelles, doyen d'Exmes, après avoir signé les Constitutions des Papes Innocent X et Alexandre VII. Elle quitta le couvent le 3 juin 1747 et fut nommée Supérieure de l'abbaye royale de Vignats. Les de Bracques étaient seigneurs des Brumanières, Miserville, les Barres et St-Arnoult. Blason : *d'Azur à la gerbe d'Or.*

Madeleine-Jeanne-Élisabeth de la Fresnaie de Saint-Aignan, religieuse professe de l'abbaye d'Almenèches fut nommée le 6 juillet 1747 et installée le 24 août suivant par Jacques Dadin,

chanoine et official de Séez. Elle était nièce de Monseigneur de Christot, évêque de Séez. Elle fut nommée, par ordre du Roi, le 3 août 1755, abbesse de l'abbaye d'Almenèches, transférée à Argentan par ordre royal de l'année 1736 et mourut en 1780.

Marie-Louise-Françoise-Henriette *de Mennon Turbilly*, religieuse professe de Vignats fut nommée le 18 août 1755 et mise en possession le 18 novembre suivant par Jacques de Brest, vicaire général du diocèse. Elle donna sa démission de prieure le 5 novembre 1782 et continua de résider au monastère jusqu'à sa mort. Sa famille, originaire du Maine, possédait les fiefs de Turbilly, Saint-Hilaire-le-Lierre, Semur, Saint-Georges-du-Rosay. Armes : d'Argent à trois croissants montants de gueules, celui de la pointe soutenant un chardon au naturel, ou suivant d'autres auteurs : d'or au chardon fleuri de gueules, tigé et feuillé de Sinople surmonté d'un croissant de gueules, pris en pal (1).

Catherine-Élisabeth *de Ruppierre (de Rupetrâ) de Vauferment* fut nommée après la résignation de la précédente et mise en possession par Dubrac, chanoine et promoteur en l'officialité, délégué de l'évêque Duplessis-d'Argentré. Elle fut expulsée de son couvent avec les religieuses à la Révolution. Elle comptait parmi les membres de la famille Guillaume de Ruppierre, évêque de Lisieux en 1191, envoyé par Richard, Cœur-de-Lion, en mission auprès du Pape Célestin III.

III

Parmi les Sous-prieures et dépositaires du couvent il convient de nommer :

Louise du Buat de Garnetot (1630-1666).

Charlotte de Mahiel (1675-1683).

Catherine le Georgelier (1675-1683).

(1) Voici les vers gravés sur la tombe de cette abbesse :

De piété, de vertus admirable assemblage,
Telle en ce monde était Louise de Turbilly :
Sa belle Âme est au Ciel, récompense du Sage
Sa dépouille mortelle en paix repose ici :
Quant aux traits généreux qui feraient son histoire,
L'Exmois reconnaissant en garde la mémoire.

Marie de Hudebert (1697-1728).
 Catherine de Montagu (1697-1701).
 Louise de Droullin (1710-1741).
 Marie-Louise Desdouits (1713-1747).
 Marguerite de Vauquelin (1747-1771).
 Catherine-Marie-Éléonore de Prépotin (1749).
 Madeleine de Prémèsnil (1758-1779).
 Anne de Robillard (1758-1781).
 Marguerite de l'Écluze (1769).
 Madeleine du Boitesselin (1772 au 4 juin 1787).
 Barbe Boudin (1782 et 1783).
 Charlotte-Victoire de Guerpel (1782 et 1783).
 Marie-Louise de Ruppierre (27 janvier 1783).
 Bernart de Courmesnil et Louise de Longlay (10 déc. 1787).

Voici, pour compléter la nomenclature ci-dessus, les noms des familles soit de l'aristocratie soit de la bourgeoisie qui ont eu des représentants à l'abbaye d'Exmes : du Buat, des Ventes, Simon, de Coulibœuf, de Launay, Canal, Levigueur, de Giverville, de Louvigny, de Cosselte, Goy, de Godet, Moreau, Leroy, de la Pallu, Dubois, Bouchard, Vigor, de la Londe, de Viel, Gouhier, de Pigace, Lehure, Lecerf, Coiffrel, d'Osmond, Lecomte, du Mesnil, Philippe, de Graindorge, Hersent, Lemièrre, Brière, Froger, de Ponchapelle, Deforge, de Bracques, du Closlange, de Martel, Dufresne, de Prépotin, Boulay, de Longlay du Tesson, de Beaurepaire, Cally, de Longlay du Buisson, de Robillard de Beaurepaire, de Vauferment, Jajolet, de Boisgenièvre, Caillé, Lamotte, Lautour, de Longlay de Sainte-Catherine.

IV

Nous pouvons déterminer exactement le nombre des religieuses du prieuré à un moment donné. Dans cinq contrats figurant aux minutes du tabellionnat d'Exmes, aux dates des 20 mars, 14 mai, 26 juin, 31 octobre et 25 novembre 1642, c'est-à-dire dans la douzième année d'existence du monastère, les Dames compa-
raissent au nombre de 21.

Si, d'un autre côté, on s'en rapporte à la déclaration passée le 11 septembre 1717 et qui se trouve aux Archives de l'Orne, il y

avait alors 22 religieuses de chœur, 4 sœurs converses, 4 valets et 4 servantes.

Lors de la visite pastorale de l'Évêque de Séez, le 30 avril 1764, on compte 23 religieuses de chœur, une novice et 8 sœurs converses.

Enfin lors de l'inventaire du monastère, le 27 février 1790, on relève 21 religieuses, dont une infirme et 9 sœurs converses.

Un chapelain, à la nomination de l'Évêque, était attaché à l'abbaye comme confesseur des Dames. Presque tous les confesseurs furent enterrés dans la chapelle. Les différents chapelains furent : Adam Poullain, prêtre, curé d'Exmes, Jean Laffiley (26 août 1666), Triger (14 mars 1669), Guillaume Fontaine (26 avril 1681), Louis-François Barbault (27 janvier 1729), Pistel, décédé le 12 mai 1742, Belzais, décédé le 10 avril 1749, Duhazé (de 1750 à 1755), Leboucher, prêtre curé de Saint-Arnoult (décédé le 24 juillet 1763), Royer (30 avril 1764), Béchet (15 mai 1766), Levavasseur (7 juillet 1779), Huet (19 janvier 1783, Collet (27 janvier 1790).

Un homme de loi était le conseil des Dames pour l'administration des affaires du dehors.

Le couvent recueillait d'anciennes pensionnaires, ainsi qu'en fait foi l'acte de décès de d^{me} de Vauquelin, inhumée dans le cloître des religieuses le 4 février 1753.

Les sœurs converses promettaient solennellement obéissance à toutes choses dues et raisonnables. Elles étaient employées aux différents services de la communauté, tels que confection des étoffes, lingerie, cuisine, et autres travaux ordinaires aux sœurs converses. Sous cette seule condition elles étaient reçues sans dot et avaient droit d'être inhumées, comme les sœurs tourières, nourries et entretenues tant en santé qu'en maladie et enterrées dans le cimetière des religieuses ; elles participaient tant de leur vivant qu'après leur mort à toutes les bonnes œuvres du couvent (1).

Des hommes se donnaient librement, en qualité de *frères associés*, à l'abbaye et servaient de domestiques. Un inventaire était dressé des différents objets mobiliers qu'ils apportaient et qu'ils conservaient la faculté de reprendre à leur sortie. Leur

(1) Acte au tabellionnat d'Exmes du 25 février 1704 concernant Anne Rupichet.

succession même n'était pas dévolue *de plano* à l'abbaye et retournait à leur famille naturelle (1). Les mêmes droits appartenaient aux sœurs converses.

A côté de ces serviteurs portant l'habit religieux il faut placer des journaliers tels que jardiniers et autres manœuvres des deux sexes, comme il s'en trouve dans toute maison riche. Ces derniers habitaient en dehors du couvent.

V

Nous connaissons maintenant la composition et le personnel de l'abbaye.

Étudions le Prieuré au point de vue de son administration intérieure et de ses relations avec la Société.

La fondatrice du couvent d'Exmes était une femme intelligente, énergique et tenace. Il s'agissait de créer, de toutes pièces, un établissement de grande importance avec des ressources minimales : elle se mit à l'œuvre dès le premier jour. A côté de l'église Notre-Dame-des-Loges à réédifier en partie, à approprier et à orner, il fallait élever les bâtiments conventuels pour abriter les premières religieuses au nombre d'une demi-douzaine environ. Jusqu'à sa mort elle ne perdit pas un instant de vue le but à atteindre ; c'est ainsi qu'elle fit construire avec l'aide et sous la surveillance de Suzanne de Bernart, sa nièce qui lui succéda, les *Dortoirs* du couvent, comme en faisait foi la pierre gravée sur les murs du bâtiment attestant que de 1630 à 1660 cet édifice fut érigé des économies et deniers de ces deux Dames et aussi avec la coopération de Louise du Buat de Garnetot, sous-prieure : « *Nam prima ante obitum nummos Sceundâ dirigente petras accumulavit.* »

Sans doute de nombreux immeubles bâtis avaient, pendant ce temps, été acquis des différents propriétaires, voisins du monastère, mais ces maisons étaient dans un état de vétusté et de délabrement tel qu'elles ne pouvaient servir ni à l'habitation ni même à l'exploitation (2). Quelle habileté, quel ordre ne fallut-il

(1) Acte au tabellionnat d'Exmes du 29 septembre 1697.

(2) Contrats au même tabellionnat des 13 février 1633 — 17 novembre 1636 — 9 avril 1650 — 16 mars 1699 — 28 février 1700.

pas pour réaliser, dans l'espace d'un demi siècle, tant d'acquisitions et d'améliorations ? C'est que l'activité soutenue et l'économie la mieux entendue ne cessaient de présider à tous les actes : chacun dans la mesure de ses moyens et de son intelligence, apportait sa pierre à l'édifice. C'est ce qui explique entre autres causes, l'étonnante prospérité des établissements de ce genre.

Les religieuses Bénédictines s'entouraient, surtout à l'origine, de fort peu de luxe, mais rien n'était trop beau pour orner leur chapelle et meubler leur sacristie. Le chœur des religieuses, à partir de 1741, fut lambrissé et entouré de stalles neuves, et s'il faut en croire la déclaration de témoins oculaires, la décoration intérieure de l'église, était d'une richesse remarquable tout, au moins à l'approche de la Révolution (1).

VI

Si Catherine du Bouillonney menait de front l'érection et l'embellissement de son couvent, cela ne l'empêchait pas de devenir le bailleur de fonds de nombreux particuliers et d'augmenter la fortune de son prieuré par des prêts et des acquisitions immobilières. C'est ainsi que l'on achetait les 31 octobre 1642, 21 juin 1613 et 20 juin 1680, neuf pièces de terre, édifiées de 23 corps de bâtiments, petits et grands, assis dans les communes de Chauffour et de Chagny, au prix de 3090 livres et qu'ainsi se formait le noyau de la ferme de la Thurée.

Les 14 avril 1640 et 1^{er} mars 1647, l'herbage de Villeneuve, à Chauffour, devenait la propriété conventuelle, moyennant des prix s'élevant ensemble à 5,195 livres, payées comptant. Cet herbage, grâce à des acquisitions postérieures, était loué 900 livres au 1^{er} mars 1698.

Voici maintenant la ferme d'Exmes, composée de pièces détachées, dont nous indiquerons ci-après la nomenclature et qui était louée 1,100 livres au 1^{er} mars 1739.

(1) Inventaire du monastère, dressé par le chevalier de Montchauvel, le 27 février 1790.

VII

Toute jeune fille entrant en religion s'obligeait à remplir les conditions d'obéissance, simplicité, pauvreté, chasteté, dévotion et religion, exigées par la règle de l'Ordre de St-Benoît, réformée, gardée en l'abbaye. Elle devait prendre les habits de religieuse, faire profession religieuse, en la forme accoutumée et vivre sous l'obéissance et le *bon plaisir* de la Supérieure. Elle entrait en noviciat et devenait sœur professe après l'an de probation. En échange de la dot à elle constituée par ses père et mère; frère, tuteur ou amis, le monastère s'engageait à la nourrir, *alimenter* et entretenir d'habits comme les autres religieuses.

Cette dot consistait soit en un capital, versé une fois pour toutes, lors de l'entrée de la postulante, soit en une pension viagère, plus ou moins élevée, suivant la situation de fortune et la générosité des parents de celle ci. Les pensions viagères de beaucoup plus nombreuses, varièrent de 30 livres à 900 livres; les dots en capital de 690 à 2,400 livres.

Le costume des sœurs consistait en un bonnet plissé ou tuyauté, surmonté d'un voile noir, en une robe noire, recouverte d'une pélerine blanche, serrée à la taille par une cordelière. Un chapelet pendait au côté.

Généralement les religieuses n'étaient possesseurs d'aucun argent. Cependant la constitution de dot stipulait quelquefois une faible somme réservée pour les *menus plaisirs* de la jeune fille et qu'elle employait vraisemblablement en bonnes œuvres (27 mai 1761).

L'Ordre des Bénédictines étant un Ordre cloîtré et n'ayant, par conséquent, pas de communication avec l'extérieur, la plupart du temps la Supérieure, accompagnée de la sœur prieure et de ses dépositaires, suffisait à passer presque tous les actes de la vie civile. Les religieuses ne comparaissaient le plus souvent que dans la réception de novices; le couvent entier venait alors accueillir la future religieuse et l'assurer de sa sympathie.

La vie religieuse étant le but principal de toute agglomération d'être humains réunis pour faire leur salut, les exercices de piété tenaient la plus large place dans la vie quotidienne, sans absorber toutefois la totalité des heures du jour. Un confesseur, choisi

fréquemment parmi les prêtres des communes voisines d'Exmes prodiguait aux dames les secours spirituels dont elles pouvaient avoir besoin, offrant le sacrifice de la messe, instruisant et confessant.

Le public était admis aux offices de la chapelle du couvent, où les chapelains revêtus, aux grandes fêtes, d'ornements magnifiques, officiaient avec une pompe que rehaussaient les chants des religieuses (1).

Quand les sœurs avaient accompli leurs devoirs religieux, les occupations journalières ne manquaient pas ; chacune d'elles avait, dans la maison, son attribution déterminée d'avance.

A côté de la Prieure perpétuelle chargée, avec la Sous-prieure et les dépositaires, de la direction de l'abbaye, voici la sœur lingère, puis la maîtresse des novices, l'infirmière, l'apothicaire, la cellière, la tourière ; celle-ci surveille la confection du pain, celle-là la roberie ; deux dames instruisent les jeunes pensionnaires.

L'instruction, en effet, était donnée aux jeunes filles de la bourgeoisie et de la noblesse d'Exmes et des environs. Un contrat du 14 mai 1642 nous fait connaître les conditions et le prix de la pension. Aux termes de cet acte le couvent s'engageait à prendre, pendant trois ans, M^{lle} Anne de Coullibœuf, fille mineure, à la charge de l'instruire, l'enseigner et nourrir pendant ce temps.

Le Seigneur d'Osmond prenait l'obligation d'entretenir sa pupille, d'habits, linge, chaussures et de lui donner un lit, un matelas et les *appartenances*. Le prix de la pension était de cent livres une fois payées.

Non seulement les Bénédictines prodiguaient aux enfants la nourriture de l'esprit mais elles venaient en aide à toutes les infortunes du peuple par des libéralités largement distribuées en des années de guerre, mauvaises récoltes et famine. C'est le propre de tout établissement de ce genre d'avoir attaché à ses flancs toute une clientèle de nécessiteux, sûrs de trouver un secours généreux et des mains toujours ouvertes. S'il faut en

(1) Dans son testament du 27 août 1752, M^{lle} Elisabeth Anne Marie de Vauquelin de Boisroger, donna aux religieuses, pour leur sacristie : une robe de damas, couleur de feu, garnie d'un point d'Espagne, d'argent et un jupon blanc, de satin, garni de fleurs d'or et autres couleurs.

croire des témoins oculaires, ces générosités avaient attiré à Exmes une population paresseuse et peu morale, habituée à trouver, chaque jour, au tour du couvent, partie de la nourriture nécessaire à ses besoins.

Les exercices de piété, l'instruction de la jeunesse et les bonnes œuvres se partageaient les journées des religieuses. Elles voyaient les années s'écouler ainsi paisiblement et sans secousse jusqu'au moment où il fallait payer tribut à la mort. Alors on revêtait, une dernière fois, ces femmes de leurs habits de religieuses et ensevelies, de la sorte, dans les insignes de leur ordre, munies de leurs vœux inscrits sur parchemin, elles s'endormaient pour l'Éternité avec la conscience du devoir accompli et l'espérance en une autre vie.

VIII

Aux trois premières abbesses qui gouvernèrent le prieuré pendant plus d'un siècle succédèrent quatre autres Supérieures dans le court espace de 22 ans. L'administration si économe, à l'origine, la discipline si sévère se relâchèrent sous M^{me} de Thirmois.

L'Évêque de Séez, Néel de Christot, dans la visite pastorale du mois de juillet 1741 trouva tous les lieux réguliers en bon état, mais les cours extérieures du couvent étaient dans une triste situation. Il n'y avait pas de logement pour recevoir l'Évêque ; il n'y avait pas de murs pour fermer la première cour. La porte d'entrée était en ruine ; l'appartement de l'abbesse et son parloir étaient fort malpropres.

Aux observations de l'Évêque M^{me} de Thirmois répondit qu'il ne restait pas assez de religieuses pour dire l'office, que le revenu du prieuré n'était pas suffisant pour leur permettre de subsister. En conséquence elle présenta une requête dans laquelle elle demanda la suppression du monastère et sa réunion à l'abbaye d'Almenêches. En attendant ce jour désiré, elle sollicitait l'autorisation de dire *Matines* le soir et la dispense pour ses religieuses de se lever le matin à quatre heures.

L'Évêque ne tint aucun compte de cette requête et enjoignit d'exécuter la règle monastique avec la dernière exactitude. Il se fit rendre compte des biens, revenus et charges de l'abbaye et trouva la fortune suffisante pour soutenir la régularité.

Par les dépenses qu'il fit et les soins qu'il se donna le prieuré d'Exmes devint une des plus jolies communautés du Diocèse. Il fit pratiquer, à ses frais, un logement pour l'Évêque ; rétablit la première cour tant dans ses murs que dans ses bâtiments et orna d'une manière convenable l'appartement de la prieure qui fut logée fort décemment.

Avec les successeurs de M^{me} de Thirmois et notamment M^{me} de Mennon Turbilly la discipline et l'ordre reparaissent et les visites rapprochées du même Évêque aux dates du 30 avril 1764-11 octobre 1767-2 décembre 1768, en même temps qu'elles prouvent la prédilection particulière du prélat pour son couvent favori, sont unanimes à reconnaître le bon état d'entretien du monastère augmenté de nouveaux et très beaux cloîtres érigés par les soins de cette dernière abbesse (1).

IX

Au respect des tiers les dames d'Exmes avaient deux modes de procéder : elles traitaient personnellement leurs affaires ou bien elles se faisaient représenter par des mandataires, le plus souvent des tabellions, des hommes de loi ou des avocats, surtout pour les matières litigieuses. La qualité et la capacité des élus étaient d'ailleurs toujours en rapport avec les difficultés de la mission à eux confiée.

Lorsque les religieuses réglaient elles-mêmes une affaire, le Conseil d'administration composé de la supérieure et des dépositaires se consultait sur le mode d'y procéder : on débattait l'utilité de l'acte, l'avantage que l'abbaye devait recueillir à sa réalisation. Une fois l'accord établi, la supérieure faisait assembler capitulairement, au son de la cloche, à la grille du parloir, les religieuses professes. Le projet était exposé devant ces femmes qui, peu au courant des affaires terrestres, s'en rapportaient à la décision de leur Mère. Le tabellion et les parties civiles contractantes étaient

(1) Nous devons les renseignements ci-dessus à l'amicale obligeance de M. du Motey, avocat à Alençon qui les a puisés dans un ouvrage rarissime de la bibliothèque de M. de La Sicotière, sénateur, intitulé : *Histoire de l'Église de Sées*, par l'abbé Le Bailly, chanoine semi-prébendé de l'Église cathédrale de Sées, pages 49-50-252-291-300 et 301. Cet ouvrage date de 1775.

Nous adressons ici à ces Messieurs, l'expression bien sincère de notre reconnaissance.

alors introduites à la grille du grand parloir. Après échange d'explications, l'acte rédigé était lu à haute voix. La plume passait alors à la supérieure et à ses dépositaires; venait ensuite la foule des religieuses, signant pêle-mêle, sans distinction, puis les autres comparants. Le notaire rendait l'acte parfait par l'apposition de son sceau. A ce moment les dépositaires, gardes des archives et du trésor, versaient ou recevaient les fonds selon qu'il s'agissait d'un acte où les Dames étaient débitrices ou créancières. Le dimanche suivant lecture était donnée de la convention à la porte des églises des paroisses des parties contractantes, à l'issue de la grand'messe, à haute voix par le prêtre desservant. Cette publicité donnée à l'acte lui imprimait, au respect des tiers, un caractère définitif (1).

X

Nous allons passer rapidement en revue les actes consentis directement par les religieuses et ceux qui étaient confiés à leurs hommes d'affaires.

Les baux, prorogations de baux authentiques ou sous seing privé figurent au notariat d'Exmes au nombre de cinquante.

Dans le principe les fermiers des religieuses sont des domestiques, des *métayers* auxquels le couvent fournit les semences et les animaux pour l'exploitation de la ferme. Au moyen d'une rétribution de cent livres pour chacune des deux fermes de la Thurée et de Chauffour-sous-Exmes, les Dames ont droit à tous les grains, aux fruits à cidre, au croît des animaux (24 février 1643).

Dans le bail du 14 mai 1698 nous nous trouvons en présence d'un cheptel : les semences sont fournies à moitié ; les blés devaient être rentrés dans les granges du couvent et les menus dans les granges de la ferme, le tout battu, à communs frais, et partagé au boisseau, par moitié ; quant aux menus grains ils devaient être divisés, sur le champ, à la gerbe ; les locataires devaient transporter la part des religieuses dans leur grange, sans en rien vendre ; mais ils avaient la moitié des poirés d'hiver, des cidres, des petits cidres, à la charge par eux d'*abienner* les fruits et de bêcher le pied des arbres. De plus un faible fermage était stipulé et les impôts restaient à la charge des locataires.

(1) Lecture à Exmes, le 28 novembre 1649, de contrat du 17 du même mois.

A partir du commencement du XVIII^e siècle, les baux, sauf quelques réserves et faisances, laissent au locataire une plus grande liberté d'action : la seule obligation à laquelle il soit astreint est de faire valoir en bon père de famille et de payer le prix stipulé.

Le prêt hypothécaire, tel qu'il existe de nos jours, fut rarement pratiqué par les abbesses d'Exmes qui le remplaçaient par ce que l'on appelle les constitutions de rentes. Un particulier avait-il besoin d'argent les religieuses lui fournissaient le capital demandé. A ce moyen il créait à leur profit, et sur tous ses biens, une rente représentant généralement un intérêt au taux de cinq pour cent de la somme empruntée.

Il arrivait parfois que les Bénédictines créaient elles-mêmes des rentes moyennant un capital à elles versé (8 juillet 1710) ou lorsqu'elles voulaient réparer un préjudice causé (11 décembre 1783).

Les constitutions de rentes, les quittances de capitaux et d'arrérages, les transports de créances, les quittances subrogatoires, les obligations figurent au tabellionnat, au nombre de cinquante. Les rentes sur particuliers s'élevaient, à la Révolution, à 680 livres, ainsi qu'en fait foi l'inventaire du monastère.

Les constitutions de dot, les reconnaissances de productions de titres, de sous-seings privés, les procurations, transactions, traités, accords, les prises de communications, les amortissements de rentes seigneuriales, les gages-plèges, démissions, ratifications, etc. s'élèvent à environ soixante-douze.

Enfin les ventes, reventes ou reconnaissances de ventes, échanges, sieffes, figurent pour le chiffre de vingt-neuf.

Si l'on ajoute à cette nomenclature, déjà longue, un acte de donation de 2000 livres faite au couvent, à charge de services religieux, par M^{re} Jacques Brunet, curé de Saint-Pierre-la-Rivière (20 mars 1642), on aura épuisé la liste des contrats reçus au tabellionnat du bailliage. Les Bénédictines ont encore traité des affaires devant les notaires de Nonant et d'Argentan ; nous n'en pouvons indiquer ici l'importance.

XI

Nous voici arrivé aux actes que les religieuses étaient obligées

d'abandonner à des mandataires. S'agissait-il de soutenir en justice un procès, convenait-il de rendre *aveu* au seigneur du Pin pour la ferme de la Thurée, de remplir les devoirs seigneuriaux et d'éviter, de la sorte, toute discussion avec ce seigneur (22 juin 1707) ; était-on contraint de rendre *aveu* au gouverneur de la province comme il arriva au 29 décembre 1727, lors de la nomination du duc du Maine ; l'affaire à traiter était-elle trop éloignée d'Exmes pour empêcher des femmes, des religieuses de se transporter à cet endroit, alors un *negotiorum gestor* était choisi par l'assemblée toute entière. L'avocat du monastère remettait à ce mandataire, quand il n'était pas lui-même fondé de pouvoirs, une consultation écrite, précisant les motifs du litige et apportant tous les soutiens de droit pour faire triompher la cause de ses clientes.

Passons en revue les motifs de ces procurations, au nombre de huit :

La première, du 6 février 1651, est donnée à un sieur Goujon. Il s'agit de faire opposition à l'instance intentée par le tabellion Bairel, mandataire de Moulinet, avocat à la Recette des Droits de notification de la vicomté d'Exmes et d'Argentan, demandant le droit de notification de plusieurs contrats d'acquêts faits par les religieuses, mentionnés en la réclamation de M^e Marœ, leur avocat, en date du 27 mai précédent. — Affaire de droit d'enregistrement.

La seconde du 17 avril 1674 nomme François Poidevin, procureur ordinaire, pour comparaître en la ville de Falaise devant Drouët, préposé par le roi pour l'amortissement du Tiers-État. Le mandataire devait affirmer et soutenir que le couvent n'avait aucun *bois taillis* dans la ville et paroisse d'Exmes, si ce n'est deux arpens et deux perches. — Autre affaire de droit fiscal.

La troisième procuration a pour nous un réel intérêt. Elle porte la date du 10 août 1679. Ainsi que nous l'avons vu les biens provenant de la Maladrerie d'Exmes, avaient été abandonnés à la fondatrice du monastère, ainsi que la chapelle dite de *Sainte-Marguerite* que les bourgeois d'Exmes possédaient de *toute antiquité*. A ce titre les religieuses touchaient d'un sieur Brunet, curé de Saint-Pierre-la-Rivière, une rente, en nature, comprenant 24 boisseaux de grain, moitié blé et moitié orge, dont ce dernier était tenu à la représentation de cette même Maladrerie, selon qu'il résulte de l'acte du 16 mars 1638.

Le prieuré resta propriétaire de ces biens à la charge formelle de remplir les devoirs de charité imposés par cette acquisition, jusqu'en l'année 1679. A cette époque l'Ordre religieux de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, revendiqua ces immeubles. Sur les instances des Carmélites un arrêt royal fut rendu en la Chambre de l'Arsenal de Paris, au cours de l'année 1678. Aux termes de cet arrêt les Bénédictines devaient restituer la Léproserie et les revenus perçus et payer les frais du procès. Pour terminer cette affaire l'abbesse nomma, à la date du 10 août 1679, un procureur chargé de passer contrats devant notaires publics. Le mandataire fut autorisé à obliger les Dames et leurs biens. Le résultat de ce procès fut le délaissement des biens et le paiement d'une indemnité aux Carmélites qui devaient rester peu de temps en possession de leur conquête. En effet un arrêt royal du 14 janvier 1695 réunissait à l'hôpital de Trun les biens et revenus de la Léproserie, aux charges rapportées en cet arrêt.

Cinq autres procurations (1^{er} octobre 1733, 26 décembre 1755, 31 octobre 1780, 19 août 1781, 29 novembre 1783) sont relatives exclusivement à la gestion des affaires, en général, de la Communauté.

L'extension des biens de l'abbaye ne permettait plus à des femmes d'entrer dans tous les détails d'une grande fortune. Les affaires d'ailleurs devenaient plus compliquées. Alors les abbesses nommèrent des procureurs généraux et spéciaux pour les remplacer. Les fondés de pouvoirs devaient poursuivre tous procès nés ou à naître jusqu'à jugement définitif; faire tous appels, oppositions, dires et soutiens, rendre aveux féodaux, donner *hommes vivant, mourant ou confisquant* aux seigneurs suzerains à qui ils étaient dus, répondre et procéder aux blâmes qui pouvaient être donnés contre ces aveux, assister ou délibérer au nom de la Communauté dans les Assemblées de paroisses dans lesquelles le couvent possédait des fonds de terre, pour réparations d'églises et de presbytères, refontes de cloches et autres affaires dans lesquelles l'abbaye était intéressée comme contribuable, à cause de ces mêmes fonds.

Enfin il nous reste à examiner une autre catégorie d'actes de la vie civile dans lesquels les Bénédictines se faisaient toujours représenter. Il arrivait souvent qu'une personne désirât donner comme marraine à son enfant la Supérieure ou une religieuse

du Prieuré. Ces Dames se prêtaient assez facilement à un pareil vœu, mais elles choisissaient pour les remplacer une personne agréée par la famille du nouveau-né. Des actes de baptêmes des 22 novembre 1722, 19 octobre 1725, 15 avril 1744, 23 janvier 1757, 24 septembre 1772), transcrits sur les registres de l'État civil en sont une preuve convaincante.

XII

Les recherches qui précèdent nous permettent de donner un résultat à ce travail et de dresser l'inventaire des biens conventuels, à l'époque de la Révolution.

Ces biens se divisent en deux catégories :

- 1° Les biens meubles.
- 2° Les biens immeubles.

§ I^{er}.

BIENS MEUBLES.

Ils comprenaient :

1° Les nombreux objets mobiliers, minutieusement décrits dans l'inventaire dressé par M. de Montchauvel, parmi lesquels figuraient 225 livres en espèces sonnantes, trente couverts d'argent, portant des armoiries diverses, quatre cuillers à ragoût et une à potage, le tout porté ici pour mémoire.

2° Les revenus des dots des vingt et une religieuses et que l'on ne peut estimer à moins de 2,100 livres, ci.. 2.100 livres.

3° Les rentes sur particuliers portées, dans la déclaration de l'abbesse, à 680 livres, ci 680

Ensemble du revenu des valeurs mobilières. 2.780 livres.

§ II.

BIENS IMMEUBLES

1° Les édifices conventuels, jardins potagers, herbages pâturables, formant l'entourage et la réserve du monastère, l'herbage du Parc Josse, le Parc Droullin, le Pré de l'Égusset, que les religieuses faisaient valoir, le tout déclaré à 1,400 livres, ci..... 1.400

A reporter.... 4.188 livres.

<i>Report....</i>	4.180 livres.
2° La ferme de la Thurée, louée aux frères Chardon, de la paroisse de Grébert, suivant bail en date du 17 novembre 1785, par le prix de 1,700 livres, outre la faisance de 6 chapons gras, six bons poulets à rôtir et la fourniture de six jours de harnais, ci.....	1.700
3° L'herbage de Villeneuve contenant environ 104 acres, loué à la famille Moulin, de Saint-Pierre-la-Rivière, par bail du 10 décembre 1787 et moyennant un fermage de 3,600 livres, avec réserves de fruits à pressurer, de bois de chauffage, et la nourriture d'une vache à l'année, ci.....	3.600
4° La ferme d'Exmes consistant en terres labou- rables, bâtiments d'habitation, écuries, étables, charreteries, bergeries, comprenant en fait de terres arables : 1° les Tours ; 2° la Sablonnière ; 3° les champs Hardy ; 4° la fosse Billette ; 5° la Costile de Chauffour ; 6° les champs Cosnard ; 7° la mare Louveresse ; 8° et la mare des Friches, et les pièces pâturables ci-après : 9° Les Vignes ; 10° le pré des Vignes ; 11° le pré d'Argentelles ; 12° les Londelles ; 13° les Petits Fossés ; 14° la Filasse ; 15° le champ d'Argentelles, le tout situé dans les communes d'Exmes, Chauffour-sous- Exmes et Argentelles ; 16° Enfin une maison, four, étable et écurie et une petite cour derrière, la <i>Cour Noël</i> , sise en la grand'rue d'Exmes, avec bergeries et bouveries tenant au mur du couvent, le tout loué à la famille Deschamps, de Lignéres, par bail du 20 mai 1783 et au sieur Couture, de Rézenlieu par convention du 27 janvier précédent, et moyennant des prix réunis s'élevant à 2,300 livres et les faisances ci-après : 1° 200 boisseaux de pommes à cidre ; 2° Nourriture de 12 moutons ; 3° Plantations de cinquante pommiers ; 4° Fournitures de cent bottes de paille ; 5° Cinq journées de harnais, ci.....	2.300
Ensemble du revenu de l'abbaye...	11.780 livres.

Une si belle proie ne devait pas échapper aux regards inquisi-
teurs des révolutionnaires. La loi du 17 août 1792 expulsa de
leurs couvents les religieux de tous ordres, confisqua leurs biens
et les réunit aux Domaines de la Nation.

Le samedi 29 septembre 1792, l'an IV^e de la Liberté et le I^{er} de
l'Égalité les citoyens Ignace-François Charpentier, maire,

Michel Cheron, officier municipal, André-François Cosnard, procureur de la Commune, procédèrent à l'expulsion des religieuses, laissant comme gardien du monastère le citoyen Brière. Les titres et papiers entassés dans une paille furent expédiés au district d'Argentan et sur la demande du citoyen Granger, curé constitutionnel, la municipalité demanda au district de lui laisser les objets garnissant la sacristie. Les cloches de la chapelle furent elles-mêmes portées à Argentan.

Bientôt l'État vendit à des tiers et à des prix généralement peu élevés les immeubles ainsi usurpés. Ce mode de procéder du Gouvernement ne devait pas donner aux acquéreurs une confiance illimitée dans la valeur de leur droits; en effet ces acquisitions, à titre précaire, étaient toujours à la merci d'un bouleversement social. Ce bouleversement, grâce à Dieu, ne se répéta pas une seconde fois et les événements de l'Europe pendant les dernières années du XVIII^e siècle et les quinze premières du siècle présent attirèrent les esprits vers des faits plus glorieux pour notre histoire nationale. Ceux qui osèrent en ces jours de troubles se rendre adjudicataires des biens conventuels le firent à des conditions très avantageuses : *Audaces fortuna juvavit*.

Cependant la propriété nouvelle ne fut efficacement stable en leurs mains que le jour où une indemnité de un milliard, accordée aux Émigrés, sous la Restauration, parut la réparation, bien faible, il est vrai, mais réelle pourtant, d'injustices commises en des jours malheureux à l'encontre d'une fraction de la Société française. Il était temps de jeter à jamais un voile épais sur ces misères.

XIII

La tourmente révolutionnaire dispersa aux quatre points de l'horizon les habitants naguère si paisibles du prieuré d'Exmes; ainsi la tempête agile, roule et dissémine les feuilles arrachées de leurs branches. Parmi ces femmes, les unes regagnèrent le toit paternel où les attendaient de nouvelles douleurs : l'obligation de fuir, dans l'émigration, la fureur des sectaires de la démagogie, les deuils de tous genres, la misère, la mort. Les autres ne purent se résoudre à quitter Exmes et se retirèrent chez des personnes riches et charitables. Elles furent astreintes à

se présenter, en personne, devant le Conseil général de la commune, pour y faire certifier, sur l'attestation de huit témoins, leur résidence depuis une époque déterminée jusqu'au jour de leur comparution.

Du 13 mars 1793 au 13 prairial an III, vingt-deux religieuses tant du monastère d'Exmes que des abbayes de Lisieux, d'Argentan et d'Alençon, et parmi lesquelles figuraient sept sœurs converses, se soumirent à cette prescription. Les sœurs converses entrèrent au service des particuliers en qualité de domestiques ; les religieuses professes firent l'éducation des enfants. C'est de ces dernières que le démagogue Levavasseur, instituteur d'Exmes, veut parler quand il s'écrie : « Les suggestions du royalisme et du fanatisme ont nui au succès de l'école communale ; elles ont été propagées par sept à huit religieuses réfractaires qui habitent la commune, se glissent furtivement dans presque toutes les maisons, corrompent l'esprit public et s'emparent de l'éducation de presque toutes les jeunes filles de la paroisse et des environs »

Les survivantes de ces femmes courageuses essayèrent de fonder, sous l'Empire et la Restauration, un pensionnat de jeunes filles, à Argentan, mais soit manque de capitaux, soit faute d'organisation et d'ordre, le succès ne répondit pas à leur attente.

XIV

La ruine du monastère, l'expulsion des Bénédictines et les événements qui ont causé cette ruine et cette expulsion sont restés gravés dans la mémoire du peuple d'Exmes. Tout ce qui a trait à cette époque troublée conserve encore un air mystérieux si agréable à l'imagination des masses populaires. La légende s'est emparée des faits et a vengé la mémoire des religieuses outragées.

On raconte qu'un homme impie, du nom d'Alexandre Darel, propriétaire des bâtiments de l'ancien monastère, entreprit de niveler les monticules de terre qui forment aujourd'hui la réserve des gendarmes.

Le travail de déblaiement mit à découvert quantité d'ossements humains. Ce fait ne nous surprendra pas si l'on se rappelle que l'abbaye, tout-à-fait dans le principe, était établie

près du cimetière de la seconde paroisse d'Exmes, groupée autour de Notre-Dame, paroisse et église brûlées lors de l'un des sièges d'Exmes. Les ouvriers travaillaient donc dans un lieu de sépulture. Sur l'ordre du maître les ossements furent abandonnés à la voirie ou jetés dans la fosse Billette et l'impiété de Darel, croyant avoir affaire aux dépouilles des nonnes, se traduisit en plaisanteries de mauvais goût et en actes sacrilèges. La nuit suivante Darel entendit, dans sa maison, une danse infernale : les lumières s'éteignaient au souffle d'êtres invisibles, les murs chancelaient sur leurs bases ; l'enfer tout entier s'était donné rendez-vous à l'ancienne abbaye.

Quelque temps après, le même individu voulut enlever la pierre qui recouvre la sépulture d'une des supérieures du couvent, M^{me} de Mennon Turbilly pour en faire un palier de porte. Six chevaux attelés sur le charriot eurent peine à mouvoir le véhicule dont les roues s'enfonçaient jusqu'au moyeu. Le lendemain, la conscience bourrelée de Darel le poussait à rapporter cette même pierre tombale et un seul cheval suffisait à cette besogne.

La mort du sacrilège suivit de près son acte de profanation.

Le peuple voulut y voir un châtiment céleste : c'est que tous les hommes quelles que soient leurs opinions religieuses ont le culte de ceux qui ont payé leur tribut à la mort.

A. CHOLLET.

REVUES

BULLETIN MENSUEL DE LA SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE FLAMMARION, ANNÉE 1889.

Parmi les chroniques, travaux et notes que renferme ce volume je signalerai spécialement : *Les Ruines de Saint-Évroult*, par M. A. Dallet, qui a réuni sous ce titre une notice sommaire de l'abbaye, un catalogue des abbés, la description de l'état actuel des ruines, terminée, en guise d'épilogue, par le vœu de voir paraître bientôt une histoire complète de ce célèbre monastère. Volontiers, il répète avec le fabuliste :

Travaillez prenez de la peine,
C'est le fonds qui manque le moins.

L'Hypnotisme par M. le Dr Frédéric Beaudouin, est un Mémoire très scientifique sur la nature, les phénomènes et l'explication rationnelle et physiologique des faits observés chez les sujets soumis à l'expérience. Ces faits choisis d'après une critique un peu éclectique, se résoudraient, après l'analyse du savant docteur, en phénomènes de contraction musculaire, produits par l'action des *réflexes* ; en phénomènes de connaissance, de sensation et d'imagination causés par l'hallucination, ou par l'acte *subjectif* passant à l'état *objectif*. Je ne doute pas, en mon particulier, que la puissance ou l'infirmité de l'homme à mettre ses imaginations à la place des réalités ne soit en effet l'explication de beaucoup de choses.

Les Rues du Vieil Argentan, se retracent sous la plume de M. E. Vimont, pour nous livrer passage. On y fait connaissance avec ceux qui les habitaient et avec le mouvement d'affaires et

de commerce qui les animèrent jadis. C'est ce qui donne une illusion de vie à ce tableau laborieusement établi sur pièces et documents anciens. Elles étaient étroites les vieilles rues ; et ces notes aussi se sont faites concises et serrées pour circuler plus vite.

Le Vimoutiers à l'époque gallo-romaine et mérovingienne, de M. Adrien Mellion est un aperçu sur l'étymologie du nom de cette localité et ses origines, avec indication des antiquités qu'on y a trouvées à diverses époques.

Les Principaux faits de l'histoire d'Argentan — Les Gouverneurs d'Argentan, par M. Eugène Vimont sont de très brèves notes chronologiques de 1045 à 1750, et, pour les gouverneurs, de 1572 à 1720.

Le Menhir, par mon excellent ami, M. Florentin-Loriot est une suggestion poétique. Avec les souvenirs de ces différents monuments qu'il connaît, par l'expérience ou l'histoire, il a composé un curieux rêve, semblable, j'imagine, à ceux qui visitaient les nuits des héros de l'Edda, où ces granitiques géants défilent, dans une procession féerique, en passant par tous les climats et toutes les altitudes. C'est d'ailleurs un morceau curieux, bien écrit dans le ton du sujet, et le frère bien reconnaissable d'une poésie de même titre.

La Soule. M. Jules Lecœur, cet observateur si fin et si passionné des mœurs et habitudes du Bocage Normand devait être tenté de faire, à son tour, le tableau de ce jeu brutal, si cher aux paysans Normands, précisément parce qu'il rapportait plaies et bosses. Mais s'il sait bien voir et raconter avec charme, M. Lecœur ne dédaigne pas de philosopher à ses heures. Après d'autres, il essaiera de percer le mystère qui cache les origines légendaires de ce jeu ; et ses *Recherches sur les noms des cours d'eau* indiquent un esprit d'analyse patiemment obstiné à faire jaillir l'origine des idées de la comparaison étymologique des noms usités chez différents peuples.

Un chef-lieu de canton pendant et après la Révolution —

Bazoches-au-Houlme, par M. E. Vimont, nous offre une réduction, à une échelle infinitésimale, de la sinistre tragédie de la fin du siècle dernier. Rien n'y manque : ni la municipalité jouant au Concile, à l'exemple de l'Assemblée nationale, et édictant des règles disciplinaires pour les offices de la paroisse, ni la profanation des tombeaux, le pillage des plombs du caveau, des vases et cuivres de l'église. Disette et famine, émeutes, alertes de la guerre civile, tout s'y retrouve en raccourci.

M. l'abbé Letacq, un des plus infatigables ouvriers que nous ayons, continue de publier ses recherches météorologiques et botaniques. Entre-temps, il fait à un brave paysan du Sap, François Hue, qui, observateur patient et minutieux, comme beaucoup de villageois, avait consigné ses remarques sur un cahier, l'honneur, bien inespéré sans doute par le bonhomme, de publier son manuscrit.

La bibliographie de nos écrivains ornaïens est tenue à jour avec une régularité et une fidélité que pourrait envier parfois notre *Bulletin*. On trouvera les indications utiles dans la Bibliographie annuelle de notre savant et dévoué secrétaire, M. H. Beaudouin. Je note seulement au passage les pages élogieuses consacrées à nos poètes, M. Gustave Le Vavasseur en tête, et les lignes bienveillantes où l'on annonce l'*Histoire de Falaise, Vicomté, Mairie, Baillage et Election*, in-16 XXXII-222 pages, et l'*Etrenne Mignonne de Falaise*, 1889, par M. Amédée Mériel, qui fidèlement passionné pour son clocher, continue d'amasser ses notes, avec une persévérance et une patience dignes d'éloges.

REVUE DU MAINE, TOME XXIV, ANNÉE 1888, SECOND SEMESTRE.

On est sûr d'avance, en ouvrant un volume de la *Revue du Maine*, d'y rencontrer des travaux remarquables où la richesse des documents et de l'érudition s'allie, avec bonheur, à la beauté de la forme. Cependant pressé par le temps et l'espace qui m'est accordé, je me bornerai à signaler spécialement ceux où l'on relève quelques faits relatifs à notre histoire ornaïse.

Dans la Bibliothèque et le Mobilier d'un lieutenant particulier au siège royal de Château-Gontier sous Louis XIII (1626-1627), par M. André Joubert, on trouve à l'inventaire parmi d'autres livres la *Paraphrase de Duval sur les Pseaumes de David*, couvert de parchemin, prisé 32 sols. Est-ce un ouvrage de notre évêque de Seès ? La convenance de nom et de temps pourraient le faire supposer. Mais je ne le vois pas figurer dans le volume où l'on a réuni ses œuvres, ni dans la liste de ses ouvrages que j'ai pu consulter. Il est vrai, que, au fond de ma campagne, je dispose de fort peu de moyens d'information. A d'autres, plus érudits, de décider.

La Note sur Antoine le Corvaisier de Courteilles et sur son Histoire des Évêques du Mans, par M. L. de La Sicotière, est une très-remarquable brochure qui, sous son humble titre, ne peut cacher l'érudition prodigieuse de notre vénéré Président. La vie de M. Le Corvaisier, obscure jusqu'alors, n'a pas plus de secrets pour lui que l'histoire de la composition de son livre et des contradictions qu'il lui suscita. La modeste célébrité de Le Corvaisier était en train de se perdre par le cours du temps. La brochure de M. de La Sicotière lui rendra un nouvel essor.

L'Essai sur l'Instruction primaire avant 1789 dans le doyenné de Grez-en-Bouère (diocèse de Laval), par M. l'abbé A. Angot, traite d'une matière qui est trop à l'ordre du jour pour n'en pas faire mention. La méthode de l'auteur de noter, par canton, les documents et renseignements sur ce sujet, paraît très favorable au groupement du plus grand nombre possible de faits sous la forme la plus concise.

Les Recherches sur les Fortifications du Maine, par M. Gabriel Fleury, sont une suite aux travaux de même espèce précédemment publiés par l'auteur. Relativement à ce genre de bâtisses du x^e au xii^e siècle, il sera peut-être difficile de trouver un meilleur guide. Cet habile archéologue a soigneusement étudié la question sur le terrain, et, d'ailleurs, il a eu la bonne fortune de rencontrer, près de lui, particulièrement dans le Sonnois, les forteresses des Talvas, les plus habiles ingénieurs de ces temps reculés. Une partie de ces forteresses bordent notre frontière, le ;

Talvas appartiennent à notre histoire et M. G. Fleury, par conséquent, est l'un de nos auteurs.

Dans le dernier chapitre des *Coesmes, seigneurs de Lucé et du Pruillé*, par MM. Victor Morin et l'abbé Ambroise Ledru, on trouve une lettre de Catherine de Médicis à la comtesse de Conty, où il est question de réserver l'évêché de Bayeux pour le second fils du Maréchal de Matignon.

Dans ce tome, M. R. Triger, signale aux lecteurs de la *Revue* le « *Petit Tableau des ravages faits par les huguenots dans l'ancien et le nouveau diocèse de Sées* », dernier ouvrage de M. le chanoine Blin, l'un des meilleurs historiens du diocèse de Sées, qui contient plusieurs détails inédits et des documents précieux. »

A propos du *Graduel de la bibliothèque de Limoges*, le R. D. Paul Piolin fournit quelques notes biographiques sur un nommé Pascal Hugonot qui fut abbé de N.-D. de Lonlay.

TOME XXV, ANNÉE 1889, 1^{er} SEMESTRE.

L'Étude historique et archéologique sur la nef de la cathédrale du Mans, par M. E. Lefebvre-Pontalis est un Mémoire remarquablement étudié, à ce qu'il paraît, avec une grande compétence, et digne, de tous points, d'être soigneusement consulté, non seulement au point de vue de l'histoire archéologique de la Cathédrale du Mans, mais encore, du développement de l'architecture religieuse en France. De belles gravures élucident le texte.

L'Invasion Anglaise dans le Maine, de 1417 à 1428, par M. l'abbé Robert Charles, publiée par M. l'abbé Froger, n'apporte peut être pas de faits nouveaux pour l'histoire de cette triste période. Mais beaucoup de faits de détail, qui ont eu notre contrée pour champ d'action, sont présentés ou racontés avec plus de couleur locale. Citons la surprise de la garnison anglaise de Sées, par Loré (1418), le petit combat de Mieuxcé (1418), le siège

de Domfront (1418), la reddition de Montmirail et de Beaumont-le-Chartif ou Chétif, au régent, depuis Charles VII (1420), le siège d'Alençon contre les Anglais (1421), le combat livré près de Moulins-la-Marche, entre un corps de Français, conduit par le comte d'Aumale, et Philippe Branch, capitaine anglais (1422), la bataille de Verneuil (1424), et la sépulture, à Saint-Martin-du-Vieux-Bellême, de sept fils de J. de Champagne, tués dans cette funeste affaire, la surprise, près de Seès, par Pierre-le-Parc, d'un convoi de l'armée de Salisbury (1425), la reddition de la Ferté-Bernard à Salisbury (1425), les armements de John Harpelay, bailli d'Alençon pour les Anglais, en vue du siège du Mans (1425), et la reprise du Mans par Talbot, commandant d'Alençon (1428).

Les Seigneurs du Lude au temps de la Féodalité, par M. le Dr J.-B. Candé, travail très curieux pour l'histoire des familles de Beaumont, de Brienne et de Vendôme, fournit de plus quelques indications spéciales à notre pays.

Richard I^{er}, vicomte de Beaumont, seigneur de Sainte-Suzanne, de Fresnay et du Lude accorda aux religieux de Saint-Martin de Seès, une exemption de droits de passage sur ses terres. Richard IV, vicomte de Beaumont et seigneur du Lude, épousa la sœur de Richer de Laigle. En 1345, la seigneurie de Vauvineux, en Pervenchères, avait passé dans la famille de Brienne, sans doute par une alliance avec la maison de Clinchamp. En tout cas, Geoffroi du Lude, avait, en qualité de seigneur de Vauvineux, un procès avec les religieux de Beaulieu, au sujet du droit de présentation à la chapelle de l'Erablay. Il fut terminé par des commissaires nommés par le roi Philippe VI. On sait, d'ailleurs, que la vicomté de Beaumont échut à la maison d'Alençon, par le mariage de Pierre II, comte d'Alençon, avec Marie Chamaillart, vicomtesse de Beaumont.

Le R. Dom Paul Piolin, dans un article biographique consacré à Jean de Clinchamp, prieur de Solesmes (un nom encore bien ornaïs, par parenthèse), nous apprend que, par commission spéciale d'Honorius IV, les évêques de Seès et de Lisieux furent chargés de lui donner la bénédiction abbatiale, à l'occasion de sa promotion à l'abbaye de Saint-Rémi de Rheims (1286).

Enfin il faut noter les articles bibliographiques sur les travaux de deux de nos plus renommés confrères. M. R. Triger a présenté aux lecteurs de la *Revue du Maine* : *La Chaux ; Notes et Souvenirs* « cette nouvelle brochure de M. de Contades » ; et M. l'abbé Esnault, à propos de *Louis de Frotté et des insurrections Normandes*, a pu dire avec autant de courtoisie que de justice du livre publié par M. de La Sicotière, qu'il « est un vrai monument, digne de l'auteur et du général royaliste. »

MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE D'EURE-ET-LOIR, TOME IX.

Ce volume où l'on trouve des travaux très savants et pleins d'intérêt, comme par exemple celui de l'abbé Sainsot sur *La Cathédrale de Chartres pendant la Terreur*; la *Broderie du XIV^e siècle représentant Charles V et sa famille*, par M. F. de Mély; la curieuse rectification topographique en faveur de *Loigny* contre *Patay*, par M. l'abbé Sainsot; ne nous apporte, en faveur de notre histoire locale, percheronne ou normande, qu'un bien faible contingent. Une *Note sur l'Église de la Croix-du-Perche*, par M. le comte de Kerdrian, est à signaler aux tenants de cette petite province et il en existe. De plus, à propos d'un *Catalogue des Évêques de Chartres*, M. René Merlet a trouvé à la Bibliothèque Nationale, dans un manuscrit du XII^e siècle (6042 latin), parmi plusieurs autres, une liste des évêques de Seès.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ PHILOMATIQUE VOSGIENNE, 14^e ANNÉE, 1888-89.

Il y a plaisir et profit à lire dans ce volume, au point de vue de l'histoire générale : *Les Entrées et Serments des ducs de Lorraine à Remiremont*, par Bernard Pluton, qui traite de personnages célèbres, dont le nom, d'ailleurs, est resté cher à Alençon, d'une abbaye illustre, et de coutumes antiques.

Jean de Joinville, compagnon et historien de Saint-Louis, à propos de *Saint-Nicolas de Lorraine*, par P. de Boureulle, est une étude littéraire fort intéressante sur un personnage resté

très sympathique ; la *Sigillographie de Saint-Dié*, par Edouard Perry et Gaston Save, un savant travail ; enfin les « *Mémoires de Madame la Comtesse Marie-Antoinette de Messey, chanoinesse de Remiremont*, publiés par l'abbé Chapelier, sont à ajouter à la collection des Mémoires pour servir à l'histoire de France, de la fin du siècle dernier au commencement de celui-ci. On croirait que l'illustre dame les a contés dans quelque délicat salon du xviii^e siècle, avant de les écrire, tant le style garde de politesse et d'urbanité, lors même que la colère serait le plus naturelle et le plus excusable.

P. BARRET.

NÉCROLOGIE

MONSIEUR ERNEST DE COURTILLOLES

Le 10 mars 1889, la mort enlevait presque subitement à l'affection des siens et aux sympathies de ses amis, l'un des membres les plus distingués de la *Société Historique et Archéologique de l'Orne*, M. ERNEST-FRANÇOIS-LOUIS DE COURTILLOLES.

Une foule très-nombreuse et très recueillie, composée non-seulement de parents, d'amis et de notabilités de la Sarthe, mais aussi de paysans, d'habitants de Saint-Rigomer-des-Bois, commune que M. de Courtilloles administrait comme maire, a accompagné à l'église sa dépouille mortelle.

M. le Curé, dans une touchante allocution, a rappelé les bienfaits que le défunt a multipliés autour de lui : la restauration de l'église, facilitée par ses largesses et dirigée avec le goût artistique le plus délicat ; une école libre, construite à ses frais ; des religieuses appelées à donner l'instruction aux jeunes filles et des soins permanents aux malades ; de nombreuses aumônes discrètement distribuées. Il a rappelé surtout avec quel courage et quelle résignation chrétienne M. de Courtilloles, frappé dans la force de l'âge, entouré de tout ce qui peut rendre la vie heureuse et désirable, a accompli son sacrifice.

Notre regretté confrère appartenait à une très ancienne famille de l'élection d'Argentan, fixée près d'Alençon au début du XVIII^e.

siècle, par le mariage de Pierre de Courtilloles des Orgeries avec Marthe Hébert de la Chevalerie. Plusieurs de ses membres ont occupé des situations élevées. François-Louis de Courtilloles, pendant de longues années président du présidial d'Alençon, fut le père du dernier lieutenant-général de notre bailliage.

Ce magistrat distingué, joignait à une science juridique profonde, des aptitudes assez rares à son époque. Il aimait l'archéologie et appartenait à ce titre, comme Odolant Desnos, à cette élite de chercheurs patients que nous pouvons justement appeler des précurseurs.

Le lieutenant-général dépouilla, en effet, toutes les minutes de l'ancien tabellionnat d'Alençon et remplit plusieurs registres des extraits qu'il en tira. Il rechercha de plus, classa et copia d'innombrables aveux concernant ses terres et seigneuries. Ces manuscrits précieux ne pouvaient tomber en de meilleures mains qu'en celles de son petit-fils, notre confrère, qui avait hérité de ses goûts développés par des études variées et par de remarquables aptitudes artistiques.

M. Ernest de Courtilloles a publié :

Recueil de documents relatifs à la tenue des États-Généraux du Grand Bailliage d'Alençon en 1789. — Cherbourg, 1866, in-8° de 387 pages.

Chronologie Historique des Grands Bailleurs d'Alençon. extrait du manuscrit inédit de P.-J. Odolant-Desnos. — Paris, 1872, brochure in-8° de 54 pages, annotée avec soin. Ce travail fut d'abord inséré dans le tome VIII de la *Revue Nobiliaire*.

Chronologie Historique des Seigneurs de Courtilloles, d'après le Cartulaire de l'Abbaye de Perseigne et les manuscrits conservés aux archives de Courtilloles. — Brochure in-4° de 4 pages.

Un oppidum dans le Saonois. — *Le Château de Mauny.* — Travail publié dans le Bulletin de la Société Historique du Maine.

Analyse de divers Actes du Tabellionnage d'Alençon. XV^e, XVI^e, XVII^e siècles, publiée dans le Bulletin de notre Société et interrompue par la mort de l'auteur.

M. de Courtilloles laisse de plus une histoire manuscrite fort intéressante de la commune de Saint-Rigomer-des-Bois et de nombreux travaux généalogiques. Bon dessinateur, collectionneur de mérite, il avait réuni un grand nombre d'objets anciens et artistiques, de même qu'il avait classé avec un soin extrême et une

méthode sûre ses précieuses archives et enrichi sa magnifique bibliothèque d'ouvrages de valeur. Mais, avant d'être archéologue, avant d'être artiste, M. de Courtilloles avait une qualité que ceux-là seuls qui l'ont connu dans l'intimité, peuvent bien apprécier, il avait pour les siens d'abord, pour ses amis ensuite, l'attachement le plus sûr et la bonté la plus aimable.

Qu'on nous permette d'évoquer en terminant un souvenir personnel : un mois avant sa mort, M. de Courtilloles, à l'occasion de communs souvenirs de famille, qui se rattachent à une église de campagne, nous parlait, dans une causerie charmante, de l'orientation des édifices religieux primitifs. Il nous faisait remarquer le soin avec lequel les architectes d'alors, mus par un sentiment religieux profond, ménageaient dans le chœur plusieurs fenêtres, de façon qu'en toute saison, le soleil pût dorer de ses rayons l'hostie consacrée au moment de l'élévation, touchant symbole de ce Soleil de justice qui éclairera toute âme droite au sortir de la vie.

Notre confrère a vu, au-delà de la tombe, ce Soleil dont il nous parlait si bien, nous en avons la ferme espérance. C'est là la consolation la plus haute que nous puissions offrir à Madame de Courtilloles et à ses enfants avec l'expression la plus vraie des regrets très-profonds de notre Société.

Henry du MOTÉY.

BIBLIOGRAPHIE

ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES BASQUES

PAR M. LE COMTE DE CHARENCEY

Les rapports déjà publiés par le Bulletin de notre *Société*, sur les ouvrages de M. le comte de Charencey, nous ont amenés plusieurs fois à remarquer la parenté qui semble exister entre la langue des Basques et les idiomes parlés dans l'ancienne Amérique. Notre savant confrère revient encore aujourd'hui sur cette observation, dans une brochure de 12 pages in-8° seulement, qui mériterait un compte rendu presque aussi long que la brochure elle-même.

Cet opusculé contient une communication adressée à la *Société de Géographie* et lue dans la séance du 2 mars 1888. M. de Charencey, se plaçant au seul point de vue de la linguistique, y affirme que les Basques et les Américains ont une origine commune; les différences de types qui existent entre ces diverses peuplades n'arrêtent point notre écrivain et, de fait, nous croyons comme lui que la similitude des langues est un *criterium* beaucoup plus sûr que la conformation physique pour reconnaître l'origine d'une race quelconque. Les formes corporelles se modifient facilement sous l'influence du climat, du régime alimentaire, des croisements et de mille autres causes semblables; mais la

langue, qui se transmet de génération en génération, reste ordinairement la même pour le fond, quelquefois après de longs siècles, tout en se modifiant cependant plus ou moins dans les détails. Il ne s'agit donc que de rechercher quelle a été la langue primitive d'un peuple dans sa forme la plus simple, et presque toujours cette étude nous fait reconnaître l'origine de ce peuple.

M. de Charencey conclut du langage des Basques qu'ils se sont établis, comme les Américains, dans le pays qu'ils habitent, pendant l'âge de pierre, c'est-à-dire dans un temps où les métaux étaient entièrement inconnus. La preuve qu'il en apporte, c'est que ce peuple a emprunté les noms de tous les métaux aux langues étrangères. Peut-être, sur ce point, pourrait-on reprocher à notre savant confrère d'avoir pris trop facilement pour des mots étrangers certains noms qui ressemblent à leurs synonymes espagnols, allemands, anglais, russes et autres. Il serait peut-être permis d'y voir simplement quelques liens de parenté entre ces langues et la langue basque. Les récents travaux de M. Bopp sur les langues japhétiques comparées, montrent que ces liens de parenté entre toutes les langues sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit généralement, mais qu'il faut souvent beaucoup de perspicacité pour les saisir, surtout s'il s'agit de comparer ensemble les trois grands groupes sémite, japhétique et chamite, très-différents l'un de l'autre, et toutefois possédant assez de liens communs pour prouver qu'ils viennent tous trois d'une seule et même source. Partant de ce principe, M. Bopp, afin de nous montrer les rapports merveilleux qui existent entre les diverses langues du rameau japhétique, s'appuie sur l'étude du sanscrit, du zend, ancienne langue sacrée des Perses, et de l'arménien primitif, trois langues mortes depuis une longue suite de siècles, et par suite ayant conservé plus que les autres leur cachet archaïque. En comparant ces études de M. Bopp avec celles de M. de Charencey, nous serions fort tentés de faire également de la langue basque et des anciennes langues américaines des rameaux du même groupe, ayant gardé plus ou moins leur cachet archaïque, non parce qu'elles sont mortes depuis longtemps, puisque quelques-unes sont encore vivantes aujourd'hui, mais parce que les peuples qui s'en servaient ont tous vécu un peu en dehors de la civilisation et des progrès qu'elle a fait faire aux autres langues.

Mais comment ces peuples frères se trouvent-ils aujourd'hui aussi éloignés l'un de l'autre : sont-ce les Basques qui ont émigré vers l'Amérique ? ou les vieux Américains ont-ils pu pousser une pointe jusqu'aux Pyrénées ? Il nous semble que la question est à tout jamais insoluble, mais il n'en est pas moins curieux de voir ces deux peuples du même sang, jetés ainsi depuis tant de siècles en face l'un de l'autre sur les deux bords opposés de l'Atlantique. Nous y trouvons, pour nous, une preuve encore palpable aujourd'hui de l'unité de la race humaine, si bien établie dans le récit de nos saintes Ecritures.

LA SOCIÉTÉ LIBRE DE L'EURE

La *Société libre de l'Eure*, depuis quelque temps en correspondance avec la nôtre, vient de nous envoyer, seulement pour ce qui regarde l'arrondissement de Bernay, jusqu'à cinquante-cinq brochures, traitant de sujets très-variés. Nous n'entreprendrons pas sans doute de commenter ni même d'analyser ces brochures, intéressantes il est vrai, mais en trop grand nombre pour qu'il nous soit permis de réserver à chacune dans ce compte-rendu, une place tant soit peu étendue. Nous nous bornerons donc à en donner simplement une idée.

Parmi les membres de la Société que nous venons de désigner, l'un de ceux qui ont le plus écrit dans ces dernières années est M. Malbranche, dont le nom figure si bien dans le monde savant par les souvenirs qu'il évoque. M. Malbranche nous a fourni dans l'envoi fait par la *Société de l'Eure*, l'histoire intéressante d'un procès de chasse au XVIII^e siècle, une *Causerie* sur quelques enseignes de Bernay, un rapport sur l'*Histoire de l'abbaye du Bec au XVIII^e siècle*, par M. l'abbé Porée, dont nous parlerons bientôt spécialement ; un autre rapport sur l'*Histoire de Roger-le-Grand*, par M. Boivin-Champeaux, ouvrage dont notre *Bulletin* lui-même a rendu compte, ainsi que d'un volume du même auteur sur *Guillaume de Longchamp*, que M. Malbranche a aussi analysé et commenté ; enfin un dernier rapport sur ce

qui s'est publié en 1887 sur le département de l'Eure complète le nombre des brochures que nous avons reçues de cet écrivain fécond.

Nous trouvons ensuite parmi les opuscules envoyés de Bernay, les comptes rendus des différentes réunions de la *Société de l'Eure*. On peut y remarquer un rapport sur l'assemblée générale des Sociétés savantes à Paris, en novembre 1884 et un autre sur le concours agricole qui se tint la même année à Broglie (Eure). Les concours de 1866 à Beaumesnil et de 1882 à Thiber ville, nous fournissent aussi chacun un rapport. M. le duc de Broglie en présidait un autre à Bernay même le 29 septembre 1878 ; il en avait auparavant présidé un à Broglie en 1865 et il s'en tint encore un au même lieu deux ans après, en 1867 ; celui de 1873 était à Bernay, présidé par M. le baron Sers, alors préfet de l'Eure ; un autre fut présidé par M. de Broglie, à Beaumesnil en 1875 et l'année suivante, 1876, il s'en tenait un à Brionne, sous la présidence du préfet de l'Eure, M. Tassin. Nos brochures nous font connaître les résultats de ces réunions, qu'il serait trop long d'énumérer ici. Faisons seulement remarquer que les matières traitées par la *Société de l'Eure* dans ces concours sont extrêmement variées : d'ailleurs, il est naturel qu'il en soit ainsi, cette Société ayant un programme très-étendu, comme l'indique assez par lui-même son nom de *Société libre d'Agriculture, Sciences, Arts et Belles-Lettres*. Un discours de M. de Broglie, prononcé en 1864, à l'ouverture de la section de la Société chargée de l'arrondissement de Bernay développe ce titre compliqué, avec le talent qui distingue toutes les productions du noble duc.

Nos brochures contiennent en outre deux autres discours du même orateur : l'un prononcé en 1875 dans une réunion de Sociétés savantes à Bernay ; l'autre, beaucoup plus important et plus connu, est celui qu'il prononça à l'Assemblée nationale en janvier 1873, à propos du projet de loi relatif au rétablissement du Conseil supérieur de l'enseignement public.

M. l'abbé Porée, curé de Bournainville, dont nous avons déjà prononcé le nom, nous présente dans quelques brochures : une *Visite à l'exposition d'art retrospectif à Caen* ; une biographie d'Auguste Le Prévôt, éditeur de notre historien de Normandie Orderic Vital ; un travail sur les Cordeliers de Bernay ; quelques documents sur le Président René de Longueil, marquis de

Maisons, mort en 1677 ; deux rapports sur les congrès des délégués des Sociétés savantes à la Sorbonne en 1878 et en 1881 ; la biographie d'un historien normand, Gabriel du Moulin, curé de Menneval, mort vers la fin du XVIII^e siècle ; une notice sur un vitrail de Sainte-Froy de Conches ; la biographie de l'architecte sculpteur Guillaume de la Tremblaye, qui vécut de 1644 à 1715. Le même auteur nous signale et nous décrit deux statues d'Hercule remarquables : l'une trouvée en 1840 dans les fondations du château du Thil, arrondissement des Andelys ; l'autre de Puget, ayant trois mètres de hauteur et représentant le héros au moment où il terrasse l'hydre de Lerne : cette dernière statue est actuellement au Musée de Rouen.

M. Boivin-Champeaux, déjà connu des lecteurs du *Bulletin*, et dont le fils est devenu notre compatriote, nous présente à son tour un Mémoire sur l'église de la Couture de Bernay, telle qu'elle était au XVIII^e siècle. Ancien premier président de la cour d'appel de Bourges, le même auteur lisait devant la *Société libre de l'Eure*, le 6 avril 1888, un rapport sur les droits et les obligations du fermier sortant, au point de vue civil et judiciaire. Comme historien, il présentait à la même *Société* le 24 mars 1889, un rapport étendu sur l'état de Bernay pendant la Ligue, et prononçait, le 15 décembre 1887, en présence de la *Société des Antiquaires de Normandie*, rassemblée à Caen, un discours sur Renouf Flambard, ministre des finances sous Guillaume-le-Roux, prêtre et légiste, qui s'était fait remarquer dès avant la mort de Guillaume-le-Conquérant, et qui mourut en 1128, sous le règne de Henri Beauclerc. C'est une célébrité normande peu connue, et pourtant digne de l'être, comme Roger-le-Grand et Guillaume de Longchamp, que M. Boivin-Champeaux a aussi tirés d'un oubli à peu près complet.

En 1885, notre magistrat, dans une réunion de la *Société de l'Histoire de Normandie*, avait parlé d'un personnage plus connu : c'était la reine Emma, fille de Richard II, surnommé *le Bon*, duc de Normandie, femme d'Ethelréd II, roi saxon d'Angleterre, et mère de saint Edouard le Confesseur, dont l'Église universelle célèbre la fête le 13 octobre : ce fut, comme on le sait, ce saint roi qui, par son testament laissa ses états à son cousin Guillaume-le-Conquérant. Nous ne connaissons rien de plus complet que la brochure de M. Boivin-Champeaux sur

cette reine. célèbre par sa fermeté, en face des princes danois et par son action puissante dans la révolution qui fit passer le trône d'Angleterre des princes saxons aux princes normands.

Nous avons encore un mémoire de M. Malbranche, déjà nommé, sur Languet de Gergy, abbé commendataire de Bernay de 1745 à 1750. Ce Mémoire fut lu en 1887 ; en 1873, il avait été précédé d'un autre du même auteur sur la situation de Bernay au temps de l'insurrection de mars 1792 ; et il fut suivi en 1888, d'un troisième qui avait pour sujet l'abbé Bessin, curé de Blainville, près Bernay, mort en 1810, après avoir été en rapport avec plusieurs hommes des plus célèbres de son temps : sa notice est très intéressante. M. Alexandre Malbranche était mort dès le 16 mai de cette année 1888, quelques mois avant la lecture de son travail, qui n'eut lieu devant la *Société* que le 30 décembre de la même année. L'éloge funèbre de cet écrivain fut fait par M. Eugène Niel, et lu dans la réunion du 23 juin 1889 : ce discours remplit une de nos brochures. Quelques années auparavant, M. Malbranche avait lui-même payé son tribut d'éloges à Bréant, poète assez peu connu, mais qui ne paraît pas cependant entièrement dénué de mérite et qui mourut en 1771. M. Eugène Péligot nous parle ensuite d'un second Bréant (Jean Robert), peut-être petit-fils du premier, attaché à l'administration des monnaies, savant distingué, membre de la *Société de l'Eure*. Nous ignorons l'époque précise de la mort de ce dernier, qui a toutefois dû survivre à la guerre de 1870.

Une histoire du canton de Thiberville, par M. Fournier forme un fascicule assez considérable. M. Christophe Allard nous annonce la biographie de deux Normands, jadis membres au XVIII^e siècle de l'Académie des Inscriptions ; mais il ne nous donne que celle de Louis Boivin, mort en 1724. Le même auteur nous signale et nous commente quelques inscriptions normandes du XVI^e siècle, relatives à la pensée de la mort. Nous trouvons ensuite un projet pour élever un monument à la Barre, dans l'arrondissement de Bernay, en l'honneur de Jean Davie, né en ce village, et inventeur de la méthode d'opération de la cataracte par extrait. Chacun sait combien cette méthode de guérison a préservé d'hommes de tous les âges d'une cécité complète. En 1884, il s'agissait encore d'élever un monument à Broglie, en l'honneur de Fresnel, physicien remarquable, mort en 1827

dont le nom est attaché à la découverte de la théorie de la lumière.

Les seigneurs de Beaumesnil de la maison de Lorraine, propriétaires de cette terre depuis 1458 jusqu'en 1604, fournissent la matière d'une brochure de M. Léon Germain, membre de la *Société d'Archéologie lorraine*. Plusieurs visites archéologiques furent faites en ces années dans le pays de Bernay : M. Louis Regnier nous rend compte de trois d'entre elles, l'une se fit en 1886, à Chars, Bouconvilliers, Nucourt et Magny-en-Vexin ; la seconde en septembre 1888, eut pour objet les monuments d'Évreux mêmes et la troisième, qui eut lieu immédiatement après, se dirigea sur Ferrières-Haut-Clocher, Claville, La Bonnevillle et Glisolles.

Une notice assez étendue sur l'hospice de Bernay est encore due à la plume de M. Malbranche, ainsi qu'une note sur la Bibliothèque publique de la même ville. Une autre note anonyme sur la situation administrative et financière des hospices de Bernay, Brionne et Harcourt tient de près aux travaux de M. Malbranche. Ajoutons une communication de M. Delarue, négociant, sur la consommation du charbon de terre. Enfin, la série de nos cinquante-cinq brochures se termine par un in-4° de 100 pages. C'est un Mémoire de M. Louis Regnier, déjà nommé, sur la Renaissance dans le Vexin et dans une partie du Parisis, Mémoire inspiré par l'ouvrage de M. Léon Palustre, sur la Renaissance en France.

Nous nous sommes bornés à indiquer les matières comprises dans ces brochures ; mais il faudrait se garder de croire que la plupart de ces écrits ne renferment que ce que semble indiquer leur titre. Nous avons au contraire été surpris et frappés du nombre de détails inédits qu'on pouvait y apprendre. Il est certain en général que les petits ouvrages semblables à ceux qui composent la collection dont nous venons de voir le contenu, renferment dans leur ensemble une mine de connaissances utiles, et il est bien malheureux que leur nombre incalculable, le peu de temps qu'on peut leur accorder, joint au peu d'espace qu'ils occupent dans les bibliothèques, les laissent, hélas ! trop souvent lettre morte pour la majorité de ceux qui pourraient en profiter.

L'abbé L. HOMMEY.



L'Ermitage du Bois de Flers, par MM. J. Appert, W. Challemel, 72 p. in-12. Flers-de-l'Orne, A. Lévesque, imprimeur, 1889.

C'est venir bien tard parler de cette charmante brochure dont les journaux ornaient, depuis longtemps, chanté les louanges aux quatre coins du département. Que peut-on dire par exemple, après M. Le Vavasseur (1) qui n'ait été déjà excellemment et spirituellement énoncé. Après tout, il y a une ressource, c'est de butiner parmi ces brillantes fleurs. « Abeille ou bourdon, qu'importe. Si quelqu'un, dit-il, a mérité d'être appelé « docte », c'est bien certainement M. Appert. J'entends par docte l'écrivain, le chercheur, le savant qui creuse son sujet, n'accepte rien sans contrôle, ne croit rien d'écoute, et veut voir, épeler et manier le document qu'il cite... M. Challemel l'a justement qualifié ; il est « docte. »

« Les qualités de science et de parfaite honnêteté historique qui distinguent M. Appert donnent au petit « livre » de 72 pages intitulé : *L'Ermitage du Bois de Flers*, une importance plus grande que ne semblent le comporter la nature et la stérilité du sujet. Celle-ci, d'ailleurs, a été gentiment parée et mignardement fleurie par le collaborateur, M. Challemel. Le moissonneur était doublé d'un jardinier. Je crois les voir côte à côte, assis sous les hêtres du Gouffre, tels que les a dépeints le fleuriste :

Tant que, bouclier vermeil,
Le Soleil
Jetait sa flamme agrandie
Sur le bord du firmament,
Allumant
Dans le Gouffre un incendie,

Nous restions là, tout songeurs,
O rongeurs
Du couchant plein de mystères !
Aux bois criblés de rayons,
Nous croyions
Voir errer des solitaires.

(1) *L'Écho de la Ferté-Macé*, 25 janvier au 1^{er} Février 1890.

Et le soir, des parchemins
 Dans les mains,
 Tous deux nous cherchions la trace
 Des souvenirs qu'en ses jeux
 Outrageux
 Marâtre Nature efface.

De là, s'élevant, à tire d'aile, M. Le Vavas seur embrasse d'un coup d'œil les ermitages Normands, et résume, de haut, leur histoire. Il dit, de sa façon originale, les causes de la ferveur et de la décadence de ces humbles institutions, et, après un dernier regard sur l'*Ermitage du Bois de Flers*, il conclut que « l'histoire de cette pieuse association qui naquit, vécut et mourut dans l'espace de trente-six ans, mérite une élégie encore plus qu'une chanson. » « L. Legendre l'a essayé dans sa ballade, mais la matière n'en est que plus neuve ». Patience ! elle ne restera pas informe ; et l'ouvrier me paraît trouvé. En attendant, laissons à L. Legendre la consolation d'avoir trouvé refuge chez un concitoyen. Cela ne se refuse pas à Flers.

P. BARRET.

Notre histoire locale peut revendiquer une part dans les *Documents relatifs à la Marine Normande et à ses armements, aux xvi^e et xvii^e siècles pour le Canada, l'Afrique, les Antilles, le Brésil et les Indes* que viennent de publier MM. Charles et Paul Bréard pour la Société de l'Histoire de Normandie.

Le savant travail de M. Léon de La Sicotière nous a fait connaître quelle part prirent nos ancêtres à la colonisation du Canada. Les établissements que quelques uns des nôtres avaient formés à Saint-Domingue, sont moins connus et mériteraient d'être l'objet des recherches de ceux d'entre nous qui ont la facilité de consulter les Archives de la Marine, aujourd'hui accessibles à tous et si riches en documents historiques.

La publication nouvelle de M. M. Bréard assigne une place importante dans l'histoire des établissements français au Canada, à une famille de notre pays, originaire de Chambois, les Godet sieurs des Marets, du Parc et des Recouvrais. Claude de Godet, écuyer, sieur des Marets, (ou des Marais), fils de Cléophas de

Godet, avocat, vivant en 1592, s'allia sous le règne de Henri IV à la famille Gravé, célèbre dans nos annales maritimes.

Beau-frère de Robert Gravé, capitaine entretenu de la marine qui commanda l'un des vaisseaux de l'expédition dirigée vers les îles de la Sonde, Claude de Godet fut entraîné dans le courant qui poussait les Gravé vers les entreprises maritimes et commerciales dont le Canada était alors le but pour les Normands et les Bretons. Nous l'y trouvons dès 1609, et il ne cessa pas d'y être mêlé. Il fut pourvu en 1620 de la charge de capitaine de la côte de Touque. C'est de lui qu'il s'agit dans la relation de l'expédition envoyée sous les ordres de Champlain au Canada, en 1620. Son arrivée dans la colonie et son séjour à Québec, en 1623, sont notés par Champlain. On ignore la date et le lieu de la mort de Claude de Godet. Peut-être mourut-il en mer, comme son beau-frère, Robert Gravé. Ce qu'on sait c'est que sa femme était veuve en 1627 et que François de Godet, leur fils, né à Honfleur le 1^{er} décembre 1616, fut emmené par son grand-père, Dupont-Gravé, dans l'expédition qu'il fit en 1627, 1628 et 1629 sur les bords du Saint-Laurent. Champlain nous le représente traitant avec les Indiens et hivernant dans les magasins établis à Québec. Revenu en France, François de Godet devint officier dans le régiment d'Enghien et fut tué au combat de la porte Saint-Antoine le 2 juillet 1652. De son mariage avec Marie de La Marck, fille naturelle de Louis de La Marck, marquis de Maurie, gouverneur de Caen, naquit Paul de Godet des Marais, l'un des directeurs de Saint-Cyr, confesseur de M^{me} de Maintenon et depuis évêque de Chartres.

Ces simples indications suffisent, croyons-nous, à donner une idée de l'intérêt que présentent les documents publiés par MM. Charles et Paul Bréard.

LOUIS DUVAL.

Notice sur les Fondateurs de la Sainte-Famille de Séez, par M. l'abbé J. Rombault, chanoine honoraire, aumônier des Carmélites d'Alençon, brochure. Solesmes, imprimerie Saint-Pierre, 1889.

L'auteur, dans un style clair et pieux comme le veut le sujet, va nous faire assister à la fondation et au développement d'une

communauté religieuse. La façon dont il plaira à Dieu de se servir d'humbles instruments pour le triomphe de ses desseins sera un sujet de consolante instruction et d'édification.

Le but de cette communauté, appelée les Sœurs de la Sainte-Famille est d'honorer « les mystères du Verbe incarné, sa vie « cachée, ses travaux apostoliques, ses humiliations et sa mort. » Telle est la définition qui nous est donnée tout d'abord.

Marie-Thérèse Ragueneau, née à Saint-Germain-de-Martigny, le 31 juillet 1777, dans l'ancienne province du Perche, fut choisie pour en être la principale fondatrice. Elle était dès son enfance d'une piété toute particulière envers l'Eucharistie. Le démon qui pressentait la sainte mission qu'elle aurait à accomplir s'efforçait de la perdre. Elle sut résister. Elle fut déterminée plus spécialement à se consacrer entièrement à Dieu par la vue des malheurs de la France en 1790 et 1794, après le schisme constitutionnel décrété par l'Assemblée Constituante et que devait augmenter la tourmente révolutionnaire. Elle fut témoin de la profanation de l'église de Saint-Germain-de-Martigny et elle a depuis assuré « que cet événement et la pensée qui s'en est suivie, « *de se consacrer à Dieu en esprit de réparation*, avait été la « vraie origine de la création de l'Institut des Filles de la Charité. » Après quelques épreuves intérieures, elle se perfectionne dans la Sainteté. Mais voici qu'elle rencontre celui qui devait être son coopérateur dans cette sainte œuvre, M. Villeroy, alors vicaire général à Séez (1796). Il avait refusé de prêter le serment civique et c'est dans un oratoire secret que la R. M. Marie-Thérèse eut le bonheur de le rencontrer.

A cette époque, en 1800, les prêtres catholiques ne disaient pas encore la messe dans les églises « Une voix intérieure, fit connaître à Marie-Thérèse Ragueneau que Dieu avait choisi l'abbé « Villeroy pour la conduire au terme de ses desseins ». Elle quitta Moulins et vint habiter Séez. Elle continue sa sanctification et elle ne va pas tarder à attirer à elle un grand nombre d'âmes. On nous fait connaître alors les difficultés qu'elle rencontra dans l'accomplissement de ses pieuses résolutions et les épreuves qu'elle traversa victorieusement, soutenue par sa foi et par l'autorité religieuse et les vertus de M. Villeroy. C'est un des passages les plus remarquables à notre avis dans cette histoire édifiante. Dieu récompensa bientôt de telles luttes pour sa cause et

M^{lle} Ledoyen, par ses libéralités, vint permettre l'établissement de cette naissante communauté. M. Villeroy donna un règlement à la Société, et un nom : *Filles de la Sainte-Famille*. Cette protection n'avait pas lieu sans rencontrer quelques contradictions. Marie-Thérèse fut élue supérieure avec ses filles, comme Jésus à Nazareth, « elle croissait en grâce et en vertu ». En 1812, elles obtinrent de conserver le Saint-Sacrement dans leur oratoire. Elles y priaient et s'y sacrifiaient pour obtenir la fin des épreuves qui abreuyaient l'Église (1814-1815). Dans une note, l'auteur nous apprend la façon inqualifiable dont on reçut à Sées les Allemands envahisseurs.

Nous assistons ensuite aux dernières années et à la mort de M. Villeroy. La R. M. Marie-Thérèse donne un costume à ses Filles et bâtit un monastère. Son œuvre est achevée. Se sentant malade, elle fait ses dernières recommandations et après une cruelle agonie, « elle s'en va protéger du haut du Ciel sa chère Communauté. »

Nous avons voulu suivre en détails l'histoire de cette fondation. Il faudrait de plus nombreuses citations pour faire ressortir l'action de la Providence, qui aime, nous l'avons dit, à se servir pour ses actes bien souvent des humbles et des petits, pénétrés d'une foi ardente que rien n'arrête et qui savent triompher de toutes les difficultés.

BONNEAU LAVARANNE.

Plusieurs journaux et notamment l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, n° du 10 avril 1890, annonçant que M. Castellant, du Plessis-Belleville (Oise), met en ce moment la dernière main à une *Histoire de la vie, des œuvres et de l'influence de J. J. Rousseau jusqu'à nos jours*.

Pour bien établir et réserver les droits de chacun, la *Société Historique* de l'Orne croit devoir rappeler ici qu'un de ses membres, M. Henri Beaudouin, a terminé entièrement, sur ce même sujet, un ouvrage considérable, qui formera deux volumes in-8°, d'environ 500 pages chacun; deux extraits en ont même déjà paru : l'un *Jean-Jacques Rousseau et le Centenaire de 1789*, dans la *Revue du Monde Catholique*, n° de juillet et septembre 1889; l'autre, *Jean Jacques Rousseau et la famille de Luxembourg*, dans le *Bulletin* de notre *Société Historique*, 4^e trimestre de 1889.

Il a été fait des tirages à part de ces deux articles importants.

L. DE L.

ESSAI

SUR LA BIBLIOGRAPHIE DE L'ABBAYE DE SAINT-ÉVROULT

ET

DU CANTON DE LA FERTÉ-FRESNEL

PAR M^r L'ABBÉ ALBERT DESVAUX

Curé de la Trinité-des-Lettiers

ET

M. L'ABBÉ A.-L. LETACQ

Curé de Ticheville.

—

(Suite).

GUIZOT (F.-P.-G.), professeur au collège de France, ancien ministre du roi Louis-Philippe et membre de l'Académie Française, mort en 1874.

En 1825, M. Guizot donna dans sa grande *Collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France* une traduction de l'*Histoire Ecclesiastique* d'Ordéric Vital. Cette traduction qui comprend quatre volumes est l'œuvre de M. L. du Bois (V. art. du Bois).

Au commencement du quatrième volume (p. I-XVIII), se trouve une notice sur Ordéric Vital, composée par M. Guizot lui-même.

La traduction de Guillaume de Jumièges qui fait suite à celle d'Ordéric Vital est également l'œuvre de Louis du Bois.

GUYON DE VAULOGER, ancien maire d'Argentan.

— Notice archéologique sur le canton de la Ferté-Fresnel. *Annuaire de l'Orne*, 1857.

HAMON (l'abbé), curé de Saint-Sulpice, à Paris, mort en 1874.

— Notice sur Notre-Dame du Vallet, Notre-Dame du Bois, Notre-Dame de l'Immaculée-Conception, à Heugon (sanctuaires situés dans le canton de la Ferté-Fresnel).

Ces notices se trouvent au V^e volume de l'ouvrage *Notre-Dame de France, ou histoire du culte de la Sainte-Vierge en France depuis l'origine du Christianisme jusqu'à nos jours*, par M. le curé de Saint-Sulpice, à Paris. 7 vol. in-8° avec gravures Paris, Plon, imp.-éditeur.

HENNETON (dom Pierre-Joseph-Aubin), moine de l'abbaye de Saint-Évroult, prieur claustral de 1778 à 1789.

Dans la seconde partie du XVIII^e siècle, un courant d'idées jansénistes et hostiles au Saint-Siège avait fait abandonner la liturgie romaine au plus grand nombre des églises de France.

Contrairement aux principes de droit canonique formulés dans les bulles de saint Pie V, bon nombre d'évêques s'étaient arrogé le droit d'imposer à leurs diocèses une nouvelle forme pour la prière publique. Léonor II, de Matignon, en 1704, puis M. Ignace de Brancas, en 1750, avaient publié de nouveaux bréviaires pour le diocèse de Lisieux. En 1738, Jacques Lallemant, évêque de Sées, en avait agi de même.

La Congrégation de Saint-Maur était entrée dans ce mouvement. Dès lors ce ne fut plus que changements continuels dans le Missel, le Rituel et le Bréviaire.

Sous le priorat de dom Rostaing, l'Office de Saint-Évroult composé autrefois par Guimond de Cormeilles avait été complètement remanié. Dom Henneton crut devoir encore le modifier. et en 1779, il publia un nouvel Office de Saint-Évroult, dont on conserve encore un exemplaire aux archives de la paroisse de Saint-Évroult-Notre-Dame-du-Bois.

— *Officium sancti Ebrulfi, abbatis. Parisiis, ex typographia Philippi Dionysii Pierres, congregationis Sancti Mauri Typographi. Via San-Jacobeae, MDCCLXXIX.*

— *Officium S. Benedicti, in utroque festo. In-folio.*

HIPPEAU (C.).

— Le gouvernement de Normandie au XVII et au XVIII^e siècle. Documents inédits tirés des Archives du château d'Har-court, cahier de 1789. — *Caen, impr. Goussiaume et Delaporte*, 1868.

On trouve au Tom. V de cet ouvrage les cahiers de doléances des paroisses de Saint-Pierre des Essarts, de Heugon, de N.-D. de Touquettes, et de Ternant, avec beaucoup de détails intéressants sur l'état des classes populaires dans notre région, pendant ces deux siècles.

HOMMEY (l'abbé L.), prêtre habitué à St-Léonard d'Alençon, secrétaire-adjoint de la Soc. hist. et arch. de l'Orne.

— Vie de Saint-Évrault, écrite par un témoin oculaire de ses dernières années et de sa mort. Manuscrit de la bibl. d'Alençon, n° 11. — Dissertation sur ce manuscrit, texte latin, avec une introduction française. (*Bull. de la Soc. hist. et arch. de l'Orne*. Tome VI, 1887, p. 261-297).

HUGUES DE LA FERTÉ, poète normand.

Hugues de la Ferté, est issu de la famille des seigneurs de la Ferté-Fresnel, il mourut dans la seconde partie du XIII^e siècle. Le manuscrit de la Bibliothèque nationale qui renferme ses œuvres, lui donne la qualification de *Messire*. Nous empruntons à l'abbé de la Rue les citations qui suivent. Les gloires nationales, la fidélité au roi, sont les sujets favoris de notre trouvère. Dans une de ses chansons, il attaque les princes et les barons dont la Ligue tendait à priver la reine Blanche de la régence du royaume. Après l'éloge des vertus de cette princesse, de sa tendresse pour son *petit enfanchon*, il reproche aux barons leur incapacité en fait de gouvernement, et leur dit que tous ensemble, ils ne seraient pas propres à gouverner une bourgade :

Que vont querant cil fol barons bregier
Qui ne viennent à madame servir,
Qui mieus saurait tout le monde justicier
Qu'entreus trestous d'un povre bourg joïr!
Et del tresor sele a fait son plaisir
Ne voi qu'a eus en ataigne,
Conquise en la justice roumaine;
Si qu'ele fait Barons pour maus tenir,
Et les pluseurs en une horc saintir.

Le poète termine sa pièce en s'adressant à Pierre de Dreux, duc de Bretagne, qui dans Bellesme tenait tête à l'armée royale, commandée par la régente elle-même, accompagnée du jeune roi Saint-Louis :

Dex ! li las de Bretaigne.
 Trouvera il jamais ou il temoigne,
 S'ensi li veut toute terre roli?
 Donc ne sai je qu'il puisse devenir.

Dans une autre chanson contre Pierre Mauclers, Hugues de la Ferté le représente comme *doré d'envie, freté de félonie, et indigne de faire chevalerie*.

Deux autres chansons paraissent faites dans les premières années de la majorité de Saint-Louis, et le trouvère adresse au jeune roi des conseils pour se mettre en garde contre les anglais, et le comte de Champagne Thibaut (1), dont il jalousait peut-être un peu les succès poétiques.

HUREL (l'abbé Emmanuel), né à Crouttes, le 25 décembre 1811, missionnaire de la communauté de Saint-Évrout, puis curé de cette paroisse, mort le 19 décembre 1879.

— Archiconfrérie de la Charité Perpétuelle. — Petite brochure in-32. N.-Dame de Lérins. — Imp. Marie Bernard, 1878.

ICONOGRAPHIE.

— Vue de l'ancienne abbaye de Saint-Évrout. Em. Vaucanu delinea vit. (*Annuaire des cinq départements de Normandie* 1885, p. 86.)

— Vase trouvé à Saint-Évrout. (*Ibid.* p. 87.)

Ce reliquaie est également reproduit dans l'*Abécédaire d'Archéologie*, de M. de Caumont (*Arch. relig.*).

— Chapelle de N.-D. du Vallet. Petite gravure sur bois placée en tête d'une Notice sur ce pèlerinage. (*V. art.* Couriol.)

— Vue des ruines de l'abbaye de Saint-Évrout. — Détails de l'architecture de l'abbaye. — Eglise N.-D.-du-Bois. — Ruines du chapitre (planche double). — Adoration des Rois, Circoncision : bas-reliefs. — Chasses et Reliquaires. — Détails des chasses. — Ces planches sont insérées dans l'*Orne archéologique et pittoresque*, par MM. de La Sicotière et Poulet-Malassis.

(1). Cfr. Villemain. *Tableau de la Littérature au Moyen-Age*.

— Vue d'ensemble de la royale abbaye de Saint-Évroutl-en-Ouche, avec légende. (*Monasticon Gallicanum*).

— Reliquaire trouvé à Saint-Évroutl.

— Objets en cuivre émaillé trouvés à Saint-Évroutl.

(*Mémoires de la Soc. des Antiq. de Norm. Dép. de l'Orne*. 2 vol. in-8 avec atlas de 41 pl. in-fol., 1829-30-35, publiés sous la direction du baron Séguier, préfet de l'Orne).

— Saint-Évroutl guérissant les malades. — Dessin de M^{lle} Elise de Maussion, d'après un tableau de l'ancienne abbaye, actuellement dans l'église de N.-D.-du-Bois. Ce dessin a été reproduit à cent exemplaires par la phototypie.

JADARD (H.)

— Edmond du Boulay, historiographe et poète du xvr^e siècle, originaire de Monnai (Orne), mort en 1557. Recherches sur sa noblesse, ses alliances, sa postérité et fac-simile de ses armoiries. Reims, 1883, in-8° de 63 p

Extrait des *Mém. de l'Académie nationale de Reims*. T. LXX, 1883, p. 309-372.

JARDIN (Dom Charles-François DU), moine de Saint-Évroutl, fut prieur claustral de 1717 à 1723, et passa ensuite à l'abbaye de Fécamp.

Selon Louis du Bois, dom du Jardin serait l'auteur des notes et des additions faites au *Compendium* de dom Rostaing. Ce savant religieux, plein de zèle pour tout ce qui intéressait les illustrations de sa chère abbaye, avait commencé sur Ordéric Vital un travail qui servit à dom Bessin pour son édition projetée de cet historien. En 1722, il avait dans ce but, corrigé avec le plus grand soin le texte d'Orderic Vital donné par Duchesne, sur ce qui restait à Saint-Évroutl du manuscrit autographe du moine historien. A cette époque, Behaut, libraire à Rouen, devait donner une nouvelle édition des historiens de Normandie, et dom Bessin s'était chargé de réviser les textes de concert avec dom du Jardin, son ancien collègue à l'abbaye de Fécamp, où ils avaient donné ensemble un cours de Théologie. Dom du Jardin avait aussi revu, sur les manuscrits de Saint-Évroutl, les textes de Dudon de Saint-Quentin et de Guillaume de Jumièges. Les deux collaborateurs y avaient joint quelques annotations. Cette œuvre ne fut pas publiée.

Dans une note que nous signale M. Veucelin, et que du Bois dit avoir eue en sa possession, du Jardin s'exprime ainsi sur ce travail, le 3 mars 1723 : « C'est à quoi j'ai travaillé assidument vers la fin de 1722 et au commencement de 1723, afin que le libraire pût donner une édition plus correcte de ces trois anciens historiens de notre Normandie, qui font presque tout le volume de Duchesne ». (V. l'art. Dom Bessin).

— Cfr. du Bois. *Histoire de Lisieux*. Tome II. Liv. IV. — La Notice qui se trouve en tête de la traduction d'Orderic Vital dans la collection de M. Guizot. — *Biographie universelle* XXXII, 57. Étant à l'abbaye de Fécamp, dom du Jardin était préposé à la direction de l'hospice dépendant de l'abbaye. Il composa sur cet établissement une monographie, dont un manuscrit est conservé à la bibliothèque de la ville de Montivilliers (Seine-Inférieure). Il provient de l'abbaye des Bénédictines de Notre-Dame de Montivilliers, et porte le n° 19.

— Histoire de l'Hôtel-Dieu de Saint-Antoine de Fécamp, par dom Charles du Jardin, religieux bénédictin, directeur du dit Hôtel-Dieu, en 1731. XVIII^e siècle. Papier. 6 feuillets.

Cfr. *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques de France*, publié par le Ministère de l'Instruction publique.

JEAN DE REIMS naquit en la ville dont il porte le nom, de Ildebert et de Poncia.

Il entra de jeune âge à l'abbaye de Saint-Évroult, et fut reçu à la profession religieuse, en 1042, par l'abbé Mainier, en même temps que Serlon d'Orgères qui devint abbé d'Ouche et évêque de Séz, Roger du Sap, qui lui succéda dans cette charge, et Godefroy d'Orléans, qui fut par la suite abbé de Croiland. Jean de Reims fut envoyé en mission à Rome, en 1090, il exerça quelque temps la charge de sous-prieur, et mourut de la pierre, le 23 mars 1125. Orderic Vital fit son épitaphe en vers. Le moine chroniqueur n'a pas assez d'éloges pour célébrer les œuvres et le génie littéraire de celui dont il fut le disciple :

Ingenio subtilis erat, cito carmen agebat,
Metro seu prosà pangens quæcumque volebat.

Plurima de Christo, de virgine matre Maria,
Carmina devote dictavit, honorificeque
Plurima de sanctis pulchre reboavit amicis.
Versificæ sancti vitam descripsit Ebrulfi.

Les ouvrages de Jean de Reims se trouvaient réunis dans un manuscrit, qui portait le n° 129, dans la bibliothèque de Saint-Évroult.

Voici, d'après un catalogue de 1682, le titre des œuvres renfermées en ce manuscrit :

Joannis Remensis plura opuscula. — Versus de beata Maria secundum alphabeti litteras. — De passione Domini poema. — Ad Garinum abbatem Uticensem de prioribus Abbatibus Utici, et monasterii restauratione, necnon de donariis principum, nobilium et aliorum piorum virorum. — Aliud de tota vita Christi. — De sancto Valentino martyre. — Vita sancti Ebrulfi, itidem metrica. Præfatio præfert nomen ejus et nuncupationem ejus ad Radulfum, abbatem Sagiensem, qui postmodum fuit episcopus Roffensis ac demum Cantuariensis archiepiscopus. — Collectanea ex patribus de Deo, de Trinitate, de Verbo incarnato, de angelis et hominibus, de assertionem nostræ fidei et hæresibus oppositis. — De modo intelligendi imo et tractandi sacram scripturam, et de tropis quæ ibidem reperiuntur. — Animalium plurium allegoricæ explicationes.

On ne connaît plus de Jean de Reims que l'építaphe en vers de Pierre de Maule, conservée par Ordéric Vital.

— Cfr. Léopold Delisle. — Ordéric Vital.

JEAN DE SAINT-ÉVROULT, haut doyen de la cathédrale de Lisieux, devint chancelier de l'Église de Paris. Il mourut le 21 mars 1255. La *Chronique d'Ouche* mentionne ainsi son décès. « 1255. Obiit Johannes de Sancto Ebrulfo, decanus Lexoviensis, qui multa bona nobis fecit. »

Ce personnage avait de son temps un grand renom de science, mais il ne nous est resté de lui que deux recueils manuscrits de sermons, dont l'un est incomplet. Ils appartenaient à la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Évroult et sont maintenant déposés à la Bibliothèque d'Alençon.

— Sermones magistri Johannis de Sancto Ebrulfo, decani Lexoviensis et cancellarii Parisiensis, qui obiit anno 1255, et forsitan ejus autographum est.

(Bibl. d'Alençon, n° 153. — Prov. Saint-Évroult, in-folio, XIII^e siècle).



— Sermones festuales magistri Johannis Decani Lexoviensis.
 — A la fin on lit ces mots : « Expliciunt sermones cancellarii super psalterium. » Le commencement du manuscrit a été enlevé.
 (Bibl. d'Alençon; n° 154. — Prov. Saint-Évroult, in-fol. XIII^e siècle).

Du Bois (*Histoire de Lisieux, tom. II, liv. VI*), indique parmi les œuvres de Jean de Saint-Évroult plusieurs sermons en langue latine, sous le titre général de « *Sermones de sanctis et de tempore*, et une *Glose* latine sur les livres bibliques. « Je crois, dit-il, que c'est elle qui se trouve en grande partie parmi ceux des manuscrits de Saint-Évroult que je pus recouvrer en 1799 à Laigle et que je fis transporter à la bibliothèque d'Alençon. »

Nous pensons plutôt que la *Glose* en question est l'œuvre de Jean, prieur de l'abbaye d'Ouche. Dans l'ancien catalogue de la bibliothèque de ce monastère, elle est indiquée ainsi : « *Psalterium glosatum Johannis prioris* » tandis que lorsqu'il s'agit du doyen de Lisieux, il est désigné par ce titre, comme on le voit ci-dessus.

JEAN, prieur de Saint-Évroult. Comme Ordéric Vital n'a rien dit de ce moine, il n'est connu que par l'insertion de l'un de ses ouvrages au catalogue de la bibliothèque de Saint-Évroult.

— « *Psalterium glosatum Johannis prioris*. »

D'après l'opinion d'un bénédictin du XVII^e siècle, que M. L. Delisle regarde comme une conjecture un peu hasardée, ce serait cette *Glose* du prieur Jean que l'on posséderait encore au manuscrit n° 13, de la bibliothèque d'Alençon, avec une mention qui y est jointe. « *Psalterium glosatum. — Cum istud opus dignissimum totum in propheta contineatur, considerandum est imprimis* ». Ce manuscrit portait le n° 55 à la bibliothèque de Saint-Évroult. C'est un petit in-folio, sur parchemin, de 131 feuillets, en écriture du XII^e siècle. — Cfr. Léopold Delisle. — *Hist. lit. de la France*. Tom. XI, p. 15 et suiv.

JOURNAL du Sap, la Ferté-Fresnel, Gacé, et de l'arrondissement d'Argentan.

Ce journal fondé par le Dr Yver, en 1887, se publie à Flers. Il est hebdomadaire et rédigé dans les idées républicaines.

LANFRANC, né à Pavie en 1003, prieur de Saint-Évroult de 1046 à 1049, du Bec en 1050, premier abbé de Saint-Étienne de Caen, en 1063, nommé en 1070 à l'archevêché de Cantorbéry, où il mourut en 1089.

M. l'abbé Blin, dans sa *Vie des Saints du diocèse de Sées*, a pensé que les trois années que Lanfranc a passées à Saint-Évroult, lorsqu'il vint rétablir ce monastère, et les différents séjours qu'il y fit par la suite pour y rétablir l'ordre, l'autorisaient à lui donner rang parmi les saints personnages qui ont illustré le diocèse de Sées. Nous l'inscrivons au même titre dans notre catalogue bibliographique, bien que la plupart de ses écrits soient probablement postérieurs à son séjour à Saint-Évroult.

La vie de Lanfranc est trop connue, les historiens qui en ont parlé sont trop nombreux, pour que nous songions même à effleurer ce sujet. Nous nous contenterons d'indiquer d'après l'édition de dom d'Achéry (1648) le titre des ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous et qu'on lui attribue généralement.

- Commentaire sur les Épitres de Saint-Paul.
- Traité du Corps et du Sang du Seigneur.
- Des Notes sur les Conférences de Cassien (1).
- Des Statuts.
- Soixante Lettres.
- Un Discours prononcé en 1076, au Concile de Vinchester.
- Traité du Secret de la Confession.
- Les Sentences.

Cfr. — *Vie de Lanfranc*, par Milon Crispin, moine du Bec.
 — Dom Cellier, *Histoire Générale*. — Dom Rivet, *Histoire Littéraire*. — Migne, *Patrologie*, tom. CL. — Ordéric Vital, *Histoire Ecclés.*, tom. I, II, III. — L'abbé Blin, *Vies des Saints du diocèse de Sées*, tom. II. — *Lanfranc*, par A. Charma (Sept. 1849).

LEFORESTIER DU BOIS DE LA VILLE (Edouard), docteur en

(1) D'après ce que dit M. l'abbé Blin (*Vie des Saints du diocèse de Sées*, tom. II, p. 156), on pourrait conclure que l'original de ce travail, écrit de la main de Lanfranc, se trouverait à la bibliothèque de l'évêché de Sées. C'est un manuscrit qui porte pour titre : « *Decem collationes Johannis Cassiani*, » et vers la fin de la dernière conférence, on lit ces mots : « *Lanfrancus huc usque correxit.* » Mais les manuscrits n° 15 de la bibliothèque du Mans, et n° 136 de la bibliothèque d'Alençon portent la même note.

médecine, né à Glos-la-Ferrière, le 9 janvier 1809, mort à Laigle le 26 juillet 1866.

— Des symptômes et des causes de l'hydrothorax. — Thèse présentée et soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris le 7 novembre 1840. 45 p. in-4°, Paris, 1840, n° 163.

— Fungiphagie du canton de Laigle ou usage gastronomique de quelques espèces de champignons propres à cette localité ; impr. et lith. E. De Broise, 1865, in-12 de 24 p., avec 8 pl. dessinées par Alphonse Lebas.

LEHOUT-COURVAL (l'abbé Albéric-Gesner), né au Sap le 16 octobre 1819, mort à Sées le 10 juillet 1885, ancien supérieur du Petit Séminaire, chanoine honoraire.

— Pèlerinage à N.-D. du Vallet, suivi de la Vie et des Litanies de Saint-Antoine de Padoue, par un prêtre du diocèse de Sées. J. Valin, imprimeur à Sées, in-32 de 72 p. (sans date ni nom d'auteur).

— Pèlerinage à Notre-Dame du Vallet. Petit ouvrage populaire composé par un prêtre du diocèse de Sées et publié avec l'approbation de Mgr l'Évêque. Deuxième édition. En vente chez Ed. Courval, libraire au Sap, 1883, in-32 de 95 p. (Imp. à Bar-le-Duc. Typ. de l'Œuvre de Saint-Paul).

LELONG (Jacques), religieux de la congrégation de l'Oratoire de Paris (1665-1721).

— Bibliothèque historique de la France — Paris, 1768, 5 vol. in-folio.

Au tome I^{er}, livre deuxième, page 772 et suivantes : *Remarques sur quelques travaux des moines de l'abbaye de Saint-Évroult.*

LETACQ (Arthur-Louis), né à Heugon le 20 octobre 1855, prêtre en 1879, successivement professeur au collège de Mortagne, vicaire à Écouché, curé de Saint-Germain-d'Aulnay, et curé de Ticheville en 1885. Membre-fondateur de la Société française de Botanique.

— Statistique botanique du département de l'Orne. — (*Écho de l'Orne*, n° des 24, 31 mai, 21 juin, 5 juillet 1877).

— Courses botaniques aux environs de Sées. (*Feuille des jeunes Naturalistes*, n° du 1^{er} septembre 1877).

— Note sur le *Dorycnium decumbens* trouvé à Heugon. (*Feuille des jeunes Naturalistes*, n° du 1^{er} décembre 1878).

— De la Géographie botanique du département de l'Orne. (*Bull. de la Société Scientifique d'Argentan. Tom. I. Mars 1883*).

— Ouvrages publiés sur la Flore de l'Orne. (*Ibid. Tom. I 1883*, n° 5).

— Paul Alexandre : Notice nécrologique. (*Ibid. Tom. I, 1883*, n° 6).

— Observations sur la Géographie botanique, à propos d'un article paru dans *The natural History Journal* (sept. 1883). — (*Ibid. Tom. I, 1883*, n° 12).

— Plantes rares ou nouvelles pour le département de l'Orne. (*Ibid. Tom. II, 1884*, n° 2).

— Bryologie des environs d'Écouché. (*Ibid. Tom. II, 1884*, n° de mai, juin et juillet).

— Clé synoptique des Characées, par Otto Nordstedt : Mémoire traduit sur les textes latin et allemand. (*Revue de botanique janvier 1885*).

Tirage à part, in-8° de 16 p. ; Auch, impr. G. Foix, 1885.

— Recherches sur la distribution géographique des Muscinées dans le département de l'Orne et Catalogue méthodique des espèces récoltées dans cette région. (*Revue de botanique*, 4^e année, juillet, août, septembre, octobre, novembre 1885).

Tirage à part in-8° de 60 pages. Auch., impr. et lith. G. Foix, 1885.

— Note sur un cas de tératologie végétale présenté par le *Cytisus Adami* Desl. (*Bull. de la Soc. Scient. d'Argentan. Déc. 1885*).

— Observations sur quelques espèces de Muscinées rares ou critiques, récemment découvertes aux environs de Vimoutiers (Orne). Note lue à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie, Vimoutiers, le 5 juillet 1885. (*Bull. de la Soc. Linnéenne de Normandie, 1884-1885*, p. 49-58).

Tirage à part, in-8° de 12 p. Caen, F. Leblanc-Hardel, 1885.

— Liste des Muscinées rares ou peu communes récoltées lors de l'excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Chambois, le 4 juillet 1885. (*Bull. de la Soc. Linnéenne de Normandie, 1884-1885*, p. 145).

— Météorologie et histoire naturelle : Causerie scientifique. (*Journal de l'Orne*, 7 juillet 1887).

— Note sur l'herbier de Charles-Louis Pichonnier. (*Bulletin de la Soc. Scient. Flammarion*, juillet, août 1887).

Tirage à part, in-8° de 19 p. *Argentan*, impr. du *Journal de l'Orne*.

— Contributions à la flore phanérogamique, du département de l'Orne. Note sur la station des *Drosera rotundifolia*, L., *D. Longifolia* L., *D. intermedia* Hayne à la Trappe (Orne). (*Ibid.* octobre 1887).

Tirage à part, in-8° de 11 p. — *Argentan*, impr. du *Journal de l'Orne*, 1888.

— Les Sphaignes d'Europe. Étude critique et description de ces végétaux par C. Warnstorf. Ouvrage traduit de l'allemand avec la permission de l'auteur. (*Revue de botanique*, 1887-88. Tom. IV, p. 217-272 et 355-389).

Tirage à part, in-8 de 101 p. Auch, G. Foix, 1888

— Notice sur quelques faits de tératologie végétale. (*Bull. de la Société Flammarion d'Argentan*. Décembre 1887).

— A.-H. Dutertre : sa vie, ses travaux botaniques aux environs d'Alençon. (*Ibid.* Janvier 1888).

Tirage à part, in-8° de 8 pages. Imp. du *Journal de l'Orne*, *Argentan*, 1888.

— Note sur la *Flore populaire de la Normandie*, par M. Charles Joret.

(*Journal de l'Orne*, n° des 2 et 16 Février 1888).

— Résumé des observations de Météorologie agricole faites à Ticheville pendant l'année 1887. (*Bull. de la Soc. Flammarion d'Argentan*, janvier 1888).

— Des noms vulgaires de plantes usités dans les cantons de Vimoutiers et de la Ferté-Fresnel. (*Ibid.* Avril et Mai 1888).

Tirage à part, in-8° de 12 p. *Argentan*, 1888. Impr. du *Journal de l'Orne*.

— Liste des Muscinées récoltées par la Société Linnéenne de Normandie aux environs de Bellême (Orne) et de Mamers (Sarthe), les samedi 30 juin, et dimanche 1^{er} juillet 1888. (*Bull. de la Soc. Linn. Norm.* 1887-1887, p. 175-177).

— Notices sur quelques botanistes ornaïs et Essai sur la bibliographie botanique du département de l'Orne. — Mémoire lu à

141
~~14~~

la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie, à Bellême, le 1^{er} juillet 1888. (*Bull. Soc. Linn. Norm.* 1887-88, p. 228-291).

Tirage à part, in-8°, 66 p., 1888. Caen, impr. Henri Delesques

— Liste des plantes phanérogames observées en fleurs du 21 novembre au 14 décembre 1888. (*Bull. de la Société des Amis des Sciences naturelles de Rouen* Procès-verbal de la séance du 20 décembre 1888).

— E. Deplanche d'Argentan, sa vie, ses travaux scientifiques *Annuaire d'Argentan pour 1889*, p. LV-LIX.

— Le Cygne sauvage commun. Notes sur trois jeunes individus de cette espèce tués à Ticheville, le 9 décembre 1888. (*Bull. de la Soc. Flammarion*, février 1889).

— Les Spores des Sphaignes, d'après les récentes observations de M. Warnstorf. (*Bull. de la Soc. Linn. Norm.* 1888-89). p. 27-33.

Tirage à part, in-8° de 7 pages. Caen, impr. Henri Delesques.

— Note sur les Mousses et les Hépatiques des environs de Bagnoles, et observations sur la végétation bryologique des grès quartzeux siluriens dans le département de l'Orne. (*Bull. Soc. Linn. Norm.* 1888-89, p. 34-50).

Tirage à part, in-8°, 1889. Caen, impr. H. Delesques, 17 p.

— Météorologie agricole de la vallée de la Touque, pour la partie comprise dans le département de l'Orne, ou Résumé des observations faites à Champ-Haut, Gacé, Ticheville en 1888. — (*Bull. de la Soc. Scient. Flammarion*, avril et mai 1888).

Tirage à part, in-8° de 20 p. Argentan, impr. du *Journal de l'Orne*.

— Observations sur la météorologie agricole du Pays d'Ouche, extraites du *Journal d'un Paysan*, François Hue (du Sap), avec notes et remarques par MM. E. Veuclin et l'abbé A.-L. Letacq. *Ibid*, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre 1889.

— Note sur le Gui de chêne, et sur quelques stations du Gui, dans le département de l'Orne. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.* 1888-89, p. 171-174).

— Sur une nouvelle station du *Lathrœa Squammaria* dans le département de l'Orne. *Bull. de la Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*. Procès-verbal de la Séance du 4 juillet 1889.

— Deuxième note sur les Spores des Sphaignes. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.* 1888-89, p. 195).

— Notice sur la Géographie botanique des environs de Sées. *Annuaire Normand pour 1890.*

Tirage à part, Caen, Henri Delesques, 1890, in-8° de 15 p.

— Climat de Seès déduit des observations faites à la station météorologique de cette ville pendant la période (1876-1885), et publiées dans les *Notices sur les travaux de la Commission scientifique de l'Orne.* — *Annuaire Normand pour 1890*

Ces deux derniers travaux ont été présentés au Congrès de l'Association normande, tenu à Seès, du 2 au 6 octobre 1889.

— Météorologie populaire du pays d'Auge (Environs de Vimoutiers) ou Recueil de pronostics, proverbes, dictons, préjugés des habitants de cette région sur le temps, l'agriculture, la marche de la végétation et les phénomènes qui dépendent du climat. *Annuaire d'Argentan pour 1890*, p. XLVIII-LVIII. — Reproduit dans le *Bull. de la Soc. Scientifique d'Argentan*, n° de janvier et février 1890.

Tirage à part, Argentan, impr. du Journal de l'Orne, 1890, in-8° de 12 p.

— Notice sur les travaux scientifiques du R. P. Duparquet, missionnaire en Afrique. (*Bul. Soc. scientifique d'Argentan*, Mars 1890, p. 49-57.

Tirage à part, Argentan, impr. du Journal de l'Orne, 1890, in-8° de 11 p.

— Observations critiques sur le Mémoire intitulé : *Expériences sur la Germination et l'Implantation du Gui*, par M. Charles Guérin. *Revue de Botanique*, Mai 1890, p. 283.

— Notice sur la vie et les travaux de P.-M. Duhamel, botaniste à Camembert (Orne). *Revue de Botanique*, mai 1890, p. 284-290.

Tirage à part, Toulouse, impr. Vialelle, 1890, in-8° de 7 p.

— Bibliographie italienne. Sur le nouvel ouvrage du professeur E. di Poggio, intitulé : *Manuale di Botanica comparata ed origine delle piante coltivate, aduso della quinta classe gimasiale.* Milano, 1890, *Revue de Botanique*, 1890.

— Recherches sur la bibliographie scientifique du département de l'Orne, 1890.

— Dictionnaire de bryologie contenant l'explication en français de tous les termes employés dans l'étude des Mousses, des Sphai-



gnes et des Hépatiques avec leurs synonymes latins, allemands, anglais, suédois, italiens et espagnols, par M. F. Gravet, auteur de la *Flore bryologique de Belgique*, et M. l'abbé A.-L. Letacq. (En préparation).

Cfr. M^{me} Oursel : *Nouvelle biographie Normande* ; *NOVITATES NATURÆ : Bibliographie neuer Erscheinungen aller Lander auf dem Gebiete der Naturgeschichte und der exacten Wissenschaften*, herausgegeben von R. Friedlander. 1890, n° 8.

LETELLIER (Michel-Jacques), né à Marnefer, le 23 août 1817, professeur de sciences à l'École Normale et au Lycée d'Alençon (1839-1886), fondateur et conservateur du Musée de cette ville, officier de l'Instruction Publique, attaché au service de la carte géologique de France.

— Excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Alençon le samedi 3 et le dimanche 4 juillet 1869. — *Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie*. 2^e Série. Tom. IV.

Tirage à part in-8° de 27 p. — Caen, F. Leblanc-Hardel, 1870.

— Note sur les recherches de charbon de terre dans l'Orne, au XVIII^e siècle. — *Ibid*, 2^e série, tom. IX. Reproduit avec quelques modifications dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*, 1883.

— Le Gui de poirier. *Journal d'Alençon*, février 1875.

— Note sur le Musée d'histoire naturelle d'Alençon. — *Association Française pour l'avancement des Sciences. Congrès du Havre*, 1877.

— Deuxième excursion de la Société Linnéenne de Normandie à Alençon, le 15 et 16 juin 1878 *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 3^e série, 2^e vol.

Tirage à part, in-8° de 42 p. Caen, Leblanc-Hardel, 1878.

Cette brochure renferme le *Catalogue méthodique des espèces des genres VOLUTA et LYRIA*, composant la collection conchyliologique du D^r Prévost, d'Alençon, et le compte-rendu de l'excursion botanique, par M. Duterte.

— Notice géologique sur les terrains traversés par le chemin de fer d'Alençon à Domfront. Première partie. D'Alençon à Prez-en-Pail. Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie, à Alençon, le 16 juin 1878. — *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.* 1877-78, p. 340-351.



— Terrains des environs d'Alençon. Notes Géologiques. — Extrait des *Mémoires de la Société Géologique de Normandie*. Tom. VII (sans date).

— Éloge historique de Conté. Discours prononcé à la distribution des prix du Lycée d'Alençon en 1879. *Journal d'Alençon* du 7 août 1879.

— Note sur le quartzite des environs d'Alençon. — *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1881-82, p. 15-22.

Tirage à part, in-8° de 8 p. Caen, F. Leblanc-Hardel, 1882.

— Notice biographique sur le docteur Prévost. — *Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1883-84, p. 9-14.

— Études géologiques sur les deux cantons d'Alençon, avec carte au 80.000°. — *Association Française pour l'avancement des Sciences* ; Congrès de Toulouse, 1887. Gr. in-8 de 12 pages.

— Études géologiques sur les deux cantons d'Alençon. (*Bull. de la Soc. Linn. de Norm.*, 1888-89, p. 305-420 avec table et carte géologique au 40,000°).

Tirage à part in-8° de 120 p. Caen, impr. Delesques, 1889.

Mémoire lu à la séance publique de la Société Linnéenne de Normandie à Bellême, le 1^{er} juillet 1888.

LEVESQUE (Dom Ferdinand), ancien professeur de mathématiques à l'école militaire de Tyron dans le Perche, moine de Saint-Évroult, fut nommé prieur claustral en 1789. Il eut la douleur de voir sa communauté dispersée, la magnifique bibliothèque amassée avec tant de soins par ses prédécesseurs et enrichie des travaux des moines, jetée dans des tombereaux et en partie livrée au pillage. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait fait imprimer, en 1789, de nouveaux livres liturgiques. Nous n'en avons pas trouvé d'exemplaires, à moins qu'il ne faille lui attribuer un fascicule in-4°, sans date, ni indication d'éditeur, que l'on conserve à la cure de Saint-Évroult et qui contient :

— Office pour la fête de la Translation des Reliques.

— Messe du 29 décembre (dies natalis S. Ebrulfi).

— Messe votive de Saint-Évroult.

MABILLON (dom Jean), bénédictin de la congrégation de S. Maur, religieux de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, à Paris, né en 1622, mort en 1707.

— Vie de saint Évrout, les monastères qu'il établit, sa mort, et dissertation sur les obscurités que présente son histoire.

Au tom. I des *Annales Ordinis S. Benedicti*, auctore Domni Johanne Mabillon, mon. ejusdem ordinis congr. S. Mauri. — *Lutetiæ Parisiorum. Sumptibus Caroli Robustel, via Jacobeā, ad imaginem Arboris Palmæ. MDCCVI.*

— Uticense monasterium S. Petri et S. Ebrulfi, (S. Évrout) in Normannia.

Ibid., tom. III, 307.

— Sancti Ebrulfi et aliorum corpora alio asportata.

Ibid., tom. III, 506.

— Caroli Simplicis pro eo (monasterio) diploma.

Ibid., tom. III, 694.

MANUSCRITS.

Moins d'un siècle après son rétablissement en 1050, l'abbaye de Saint-Évrout possédait une bibliothèque relativement considérable pour cette époque. Le catalogue sommaire composé vers le milieu du XII^e siècle énumère près de cent cinquante manuscrits (1). Ce Catalogue porte comme titre : *Hæc sunt volumina quæ in Bibliotheca Sancti Ebrulfi continentur.*

Un autre Catalogue fut dressé par un des moines en 1682 (V. art. CATALOGUE). En même temps que ceux de la plupart des grands monastères de Normandie, les manuscrits de Saint-Évrout furent inventoriés par Dom Julien Bellaize (2). Ce travail de Dom Bellaize a été utilisé par Dom Montfaucon pour la liste des manuscrits de Saint-Évrout qu'il a publiée dans sa *Bibliotheca bibliothecarum mss.*, (tom. II, p. 1267-1273). C'était l'époque où les Bénédictins de la congrégation de S. Maur publiaient leurs grands travaux. Plusieurs manuscrits de S. Évrout furent transportés à cette occasion à Saint-Ouen de Rouen. Ils y étaient encore en 1790, au moment de la suppression des ordres religieux. C'est ce qui explique comment des manuscrits de Saint-Évrout se trouvent maintenant à la bibliothèque de Rouen. Le plus grand nombre toutefois fait maintenant partie de la bibliothèque d'Alençon. Chassés de leur abbaye

(1) D'après le manuscrit 801 du suppl. lat. (Bibliothèque Nationale), fol. 80, v. (L. Delisle).

(2) Bibl. Nat. ms. lat. 13073, fol. 1-65. (H.-Omont).

par la Révolution, les moines de Saint-Évrout se partagèrent un certain nombre de manuscrits, d'autres furent vendus à l'encan comme choses sans valeur ou brûlés sur la place publique de la bourgade, la plus grande partie fut entassée dans des charrettes avec les livres de la bibliothèque et transportée au district de Laigle. Louis du Bois les retrouva en 1799, jetés pêle-mêle dans un grenier de la mairie de Laigle, d'où il les envoya à Alençon.

Nous empruntons au travail de M. H. Omont la nomenclature des manuscrits de l'abbaye de Saint-Évrout qui sont maintenant à Alençon et la description de ceux qui présentent quelques particularités remarquables.

N^{os} 1, 2, 3, 6, 7, 10, 11, 12, 13, 14, 16, 18, 19, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 32, 46, 54, 55, 56, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 67, 68, 69, 70, 72, 73, 76, 77, 78, 80, 81, 82, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 93, 94, 96, 98, 99, 105, 106, 107, 128, 133, 134, 135, 139, 140, 142, 143, 144, 149, 150, 151, 153, 154, 158, 173, 174, 175.

Les fol. 26-32 du ms. I du XII semblent écrits de la main d'Ordéric Vital.

Le numéro 3 contient les *Senecæ opuscula*. Il contient les vers de Gautier de Jumièges à la louange de Sénèque (V. art. GAUTIER de Jumièges).

Fol. 162. Note sur des professions de religieux à Saint-Évrout, le 5 août 1543 : Cleriadus Erat, Jacques de Launay, Nicolas Gastey, Jehan de Pluyes et Robert Le Roy.

« Plusieurs feuilles de ce manuscrit semblent écrites de la main d'Ordéric Vital. » H. O. Il est particulièrement intéressant par une vie en vers de S. Laumer, et l'histoire de la translation des reliques de ce saint abbé.

— Cfr. Mabillon. *Act. Sanct. O. S. B. I*, 339, 345; l'abbé Blin. *Vie des S. S. du dioc. de Sées*.

10. Parchemin, XII^e siècle. Fol. 81. *Redditus Sancti Ebrulfi quos in Anglia habet*.

11. S. Ambrosii opuscula et Vita S. Ebrulfi. XII^e siècle.

Ce manuscrit a été l'objet des observations et des études de MM. Léopold Delisle et l'abbé Hommey. On lit au bas du dernier feuillet : Presté à nos R. R. P. P. de Saint-Ouen pour l'édition de S. Ambroise, ce 10 août 1679.

12. De consolatione Ancii Bætii, etc. Gloses marginales et interlinéaires.

Au dessous du titre, on lit en écriture du XIII^e siècle : « Robertus Pruneriensis (1) has glosulas esse laudem sui operis respuit. »

55. Manuscrit du XV^e siècle. Au verso du dernier feuillet, on lit : « Ego frater Michael, abbas, emi istum librum fratri... »

Il s'agit ici tout probablement de Michel de Philippe, qui fut abbé de Saint-Évrout de 1408 à 1438, assista au Concile de Constance, fut ensuite incarcéré à Falaise, où il mourut le 23 mars 1439.

56. Petri Lombardi commentarius in XIV epistolas Pauli. Parchemin. XIII^e siècle. Au bas du fol. I, on voit dessiné à l'encre rouge un personnage assis, tenant un rouleau sur ses genoux, et prenant de l'encre à un encrier fixé au mur ; avec son nom : « Rainaldus prior. »

106. « Inventaire des titres, lettres et escriptures concernant les droicts et revenus de l'abbaye royale de Saint-Évrout, ordre de saint Benoist. »

A la fin du procès-verbal, du 23 juillet 1789 : « Tous les titres et papiers concernant les biens de la manse abbatiale, ainsi que tous les diplômes et chartes... ont été tirés des archives communes et déposés dans un endroit commun pour leur sûreté dans la crainte du pillage dont l'abbaye est menacée... Le treizième jour d'août, tous les titres en papiers ont été remis au chartrier en présence de Dom Capron, prieur... »

Ce dom Capron, prieur, n'est mentionné dans aucune liste des prieurs de Saint-Évrout, qui donnent toutes à la même époque le nom de dom Lévêque.

126. Lectionarium Uticense. XIII^e siècle. Parchemin, 136 feuillets.

128. Lectionarium Uticense. Fol. 26 v^o. Vita S. Ebrulfi. XIV^e siècle. Parchemin, 216 feuillets.

149. Sermones varii. (V. art. Guillaume du Merle).

156. Petri Lombardi Sent. XIII s.

Sur le verso du dernier feuillet, on lit : « Anno Domini M^o CCC^o quinquagesimo primo fuit factum hoc inventorium de omnibus quæ pertinent », et plus bas, en écriture du XIII^e siècle : « Johannes de Buiretiensis est coquibertus conardus. »

(1) Robert de Prunerai, moine de Saint-Évrout, prieur de Noyon-sur-Andelle, abbé de Thorney, en Angleterre. V. Ord. Vit. Tom. III, IV, V.

M. Ravaisson, dans ses *Rapports* a publié plusieurs extraits des manuscrits de Saint-Évroult :

Dans le n° 2, fol. 118 : « Monocordum domni Enchiriadis », fol. 119 : « Mensura domni Guidonis », *Rapports*, p. p. 369, 371.

Dom Mabillon a reproduit l'*Histoire de la translation des Reliques de S. Laumer* (n° 6, fol. 143), AA. S. S. O. S. B., I, 345 ; l'acrostiche d'Adhémar de Saint-Cybard, (n° 18, fol. 17) *Analecta*, tom. I, p. 418. Le n° I contient une pièce de 156 vers qui a été insérée par Ed. du Méril dans ses *Poésies populaires latines* (1847), p. 102-107.

Un sermon de Beaudoin, archevêque de Canterbury sur l'Ave Maria (N. 17, fol. 121) a été imprimé dans la *Bibliotheca vet. script. ord. Cisterc.* de Bertrand Tissier, 1662, p. 28.

Dom Martène a donné le rite des épreuves judiciaires d'après le fol. 109 du mss. 20 : « Ordo ad iudicium faciendum. » *De antiq. eccl. ritibus*, 1736, II, 398. (V. L. du Bois. *Histoire de Lisieux*, tom. II).

Enfin dom d'Achery a inséré dans ses *Acta Sanctorum* des poésies sur saint Willibrod, saint Athelvode, et des hymnes qu'il a trouvées dans la Bibliothèque de Saint-Évroult.

Acta S. S. O. S. B., III, 619, V, 608, 624, 625, 628.

La bibliothèque de Rouen possède dix-huit mss. de Saint-Évroult, celle de Caen un. La Bibliothèque Nationale en possède treize, dont le plus remarquable porte le n° 10913 du fonds latin. C'est le texte original d'une partie de l'*Histoire d'Ordéric Vital*, écrit de la main de l'auteur. Après avoir été transporté de Saint-Évroult à Laigle, de Laigle à Alençon en 1799, il fut acheté en 1847 par la Bibliothèque du Roi.

MALBRANCHE (F.-A.)

— L'abbé Bessin, curé de Plainville, près Bernay, 1889. (Ouvrage posthume).

(Cfr. Art. Bessin Alexandre).

MARTÈNE (dom Edmond), religieux bénédictin de la congrégation de S. Maur, né à Saint-Jean-de-Lasne en 1654, mort en 1739.

— *Veterum scriptorum et monumentorum historicorum, dogmaticorum, moralium amplissima collectio*.

Tom. I, p. 255 : *Diploma Caroli Simplicis regis pro monasterio S. Ebrulfi*.

P. 1335: Carta Ludovici regis Francorum, de patronatu ecclesiæ de Sappo.

MASSE (Joseph-Nicolas), né à Moulicent (1) le 20 fructidor an VIII (7 septembre 1800), docteur en médecine de la Faculté de Paris, professeur d'anatomie et de médecine opératoire, mort à Paris.

— Compte-rendu de l'ambulance établie dans les bâtiments de l'ancien trésor.... et destinée aux cholériques. Paris, 1832 ; (*Journal des Savants*).

— Thèse soutenue le 29 août 1838. A cette époque on traitait très sommairement plusieurs questions fixées par le Jury. Masse eut les suivantes :

1° Faire connaître les variétés de l'Urticaire, établir leur diagnostic.

2° Comparer les avantages et les méthodes de traitement employées contre la péritonite puerpérale.

3° Du tissu cellulaire. Ce tissu a-t-il une structure différente des autres tissus ? A quel élément organique faut-il le rappeler ?

4° Comment reconnaître si les dragées vertes ont été colorées par l'arséniate de cuivre ?

— Petit atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain, par J.-N. Masse. Paris, Savy, 1843.

— Dito, 2^e Edition, Paris, Baillière, 1846.

— Dito, 3^e Édition, *Id.*, 1851.

— Dito, 4^e Édition, *Id.*, 1859.

— Petit atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain, destiné à compléter tous les traités d'anatomie descriptive, par J.-N. Masse, docteur en médecine, professeur d'anatomie. Ouvrage adopté par le Conseil de l'Instruction publique. 5^e Édit., contenant 113 planches dont 11 nouvelles. Paris, J.-B. Baillière, 1862. in-12.

— Petit atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain, par le Dr J.-N. Masse, professeur d'anatomie. Ouvrage adopté

(1) Le père du Dr Masse, d'abord instituteur à Moulicent, était venu vers 1805 exercer ses fonctions à Glos-la-Ferrière, où il est mort le 9 août 1838. Son fils avait ainsi habité cette commune jusqu'au moment où il commença ses études classiques ; voilà pourquoi les biographies médicales le mentionnent généralement comme étant de Glos, et pourquoi aussi nous l'inscrivons dans la bibliographie de la Ferté-Fresnel. — Avant d'aller à Paris étudier la médecine, J.-N. Masse, sans être engagé dans les Ordres, avait professé la cinquième et la sixième au Petit Séminaire de Seès, la première année de la fondation de cet établissement (21 novembre 1820-juin 1821). Cfr. : *Notice sur l'Eglise de l'Immaculée-Conception et le Petit Séminaire de Seès*, par l'abbé J. Rombault (1876), p. 15 et 33.



par le Conseil supérieur de l'Instruction publique. Nouvelle édition, Paris, F. Savy, 1873, in-12.

— Petit atlas complet d'anatomie descriptive du corps humain. Septième édition augmentée de tableaux synoptiques d'anatomie descriptive. Un vol. in-18, demi-reliure, composé de 113 pl., comprenant 5 à 600 figures dessinées d'après nature et gravées sur acier avec un texte explicatif, 116 p. Paris, F. Savy, 1879, in-12.

— Pequeno atlas completo de anatomia descriptiva do corpo humano, par J.-N. Masse. Nova edição traduzida em portuguez, pelo Dr Francisco-Antonio Alves. Pariz, em Casa de V.^a J.-P. Aillaud, Guillard et C.^a, 1873, in-12. (Traduction portugaise de l'ouvrage précédent).

— Vollständiger Hand-Atlas der menschlichen Anatomie. Deutsch bearbeitet von F.-V. Assmann. 1 Ausflage, Leipzig, 1844 ; 432 p. in-8°, mit 112 Tafeln. (Traduction allemande).

— Dito ; 2 Ausflage, Leipzig, 1853 ; 422 p. in-8° mit 113 Tafeln.

— Anatomie synoptique ou Résumé complet d'anatomie descriptive du corps humain, comprenant l'exposition succincte de toutes les aponévroses, par J.-N. Masse, docteur en médecine, professeur d'anatomie. Paris, librairie de Méquignon-Marvis, fils, 1844, in-12. (Extrait du *Petit Atlas*).

— Dito ; nouvelle édition, Paris, F. Savy, 1867, in-12.

— Dito ; nouvelle édition publiée par Savy, 1869, in-12.

— Traité pratique d'anatomie descriptive, mis en rapport avec l'atlas d'anatomie, Paris, J.-B. Baillière, 1858, in-8° de XII-704 p.

Cfr. : Otto Lorenz : *Catalogue général de la librairie française* : M^{me} Oursel : *Nouvelle biographie normande* ; *Biographisches Lexicon der hervorragenden Aertze aller Zeiten und Volker*. Ce dernier ouvrage indique une traduction anglaise du *Petit atlas*, éditée à New-York en 1845.

MAUREY D'ORVILLE (Pierre-Claude chevalier de), né à Planches le 10 mars 1763, professeur à Brunswick pendant la Révolution, décédé à Sées.

— Recherches historiques sur la ville, les évêques et le diocèse de Séez. — Séez, chez P. Brée, impr. de Mgr. l'Évêque. 1829. in-8° de 414 pages.

On trouve dans cet ouvrage des Notices sur l'abbaye de Saint-Évroult (p. 309-313), sur Ordéric Vital (p. 352), sur la Vie de Saint-Évroult (p. 356-359), et sur la Ferté-Fresnel, p. 284.

MAURY (Alfred), membre de l'Institut.

— Les forêts de la Gaule et de l'Ancienne France. — Paris, Librairie philosophique de Lagrange, rue Saint-André-des-Arts, 1867.

P. 293 et suiv., on trouve une description et une étude sur la forêt de Saint-Évrout.

MENARD (dom Hugues), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, mort à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, le 21 janvier 1624.

— Martyrologium Benedictinum. Observations sur la Vie de Saint-Évrout. Pag. 427 et suivantes.

MICHEL (Eugène), ancien instituteur à Sérans (Orne), né à Gauville en 1853.

— Les crues de l'Orne à Écouché, en 1881. *Bull. de la Société Flammarion d'Argentan*, 1885, p. 143.

MIGNE (l'abbé).

— Notice sur Saint-Évrout.

A la page 967 du 40^e vol. de l'*Encyclopédie Théologique*.

— Histoire Ecclésiastique d'Ordéric Vital, reproduite d'après les textes de Duchesne et de dom Bouquet, dans le tome CLXXXVIII de la *Patrologie*.

— Notice sur Ascelin le Jeune, prieur de Saint-Évrout, au XI^e siècle. Ses controverses avec l'hérésiarque Bérenger.

Tom. CL. de la *Patrologie*.

— Notice sur l'abbaye de Saint-Évrout, dans le *Dictionnaire des abbayes, des pèlerinages, d'iconographie, etc.*

MISSALE adusum Sancti Ebrulfi, in-folio, p. vél., XI sc. 262 f. reliure moderne en basane avec fers à froid.

Ce manuscrit est déposé à la bibliothèque de Rouen, et sur le catalogue il est indiqué comme provenant de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen. Mais comme son titre l'indique suffisamment, il appartenait primitivement à l'abbaye de Saint-Évrout.

MONSTIER (Arthur du), prêtre et religieux du Couvent des Récollets de Rouen, au XVII^e siècle.

— Uticum vulgo Saint-Évrout.

Neustria pia, seu de omnibus abbatibus et prioratibus totius Normanniæ, etc. auctore R. Patre Arturio du Monstier, Rhotomagensi ordinis fratrum minorum rectorum presbytero. — Rotomagi, apud Johannem Berthelin, bibliopolam, in viâ Judæorum.

MDCLXIII. Un vol. in-f., p. 84-130.

On peut trouver encore quelques renseignements utiles sur le sujet qui nous intéresse, dans les autres ouvrages de cet auteur : *Neustria Christiana* ; *Neustria Sancta* ; *Neustria Miscellanea* (Mss. de la Bibl. Nat.).

MOULIN (Gabriel DU), né à Bernay vers 1575, mort en 1662, curé de Menneval, près Bernay.

— Description de la Province d'Ouche.

Ce chapitre se trouve dans le *Discours sur la Normandie*, placé en tête du grand ouvrage de Gabriel du Moulin :

Histoire générale de Normandie contenant les choses mémorables advenues depuis les premières courses des Normands payens, tant en France qu'aux autres pays, de ceux qui s'emparèrent du pays de Neustrie, sous Charles le Simple, avec l'histoire de leurs ducs, leur généalogie et leurs conquêtes, tant en France, Italie, Angleterre, qu'en Orient, jusques à la réunion de la Normandie à la couronne de France ; Rouen. Jean Osmont, 1631. In-f. de 56 et 564 pages.

Cet ouvrage, comme tous ceux des historiens normands et percherons, postérieurs à Ordéric Vital, reproduit toute la partie du récit du moine de Saint-Évroult qui a trait à l'histoire locale.

Pour se convaincre de la vérité de cette observation, il suffit de parcourir l'*Histoire de Normandie* de Depping, les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, d'Odolant-Desnos, l'*Histoire du Perche* de René Courtin, l'*Histoire des pays et comtés du Perche et duchés d'Alençon*, par G. Bry de la Clergerie, l'*Histoire des Évêques de Lisieux* de Noël Deshays, etc., etc.

MOULINET (Claude DU), plus connu dans le monde savant sous le nom de l'abbé des Thuilleries, est né à Essay en 1661 ; il mourut à Paris, le 13 mai 1728.

L'abbé des Thuilleries a composé de nombreux travaux intéressants l'histoire du diocèse de Séez, en partie perdus aujourd'hui.

d'hui. Il est en particulier l'auteur de l'article : *Saint-Évrout*, dans le *Dictionnaire géographique des Gaules et de la France*, par d'Expilly.

NIEL (Eugène), propriétaire de la ferme du Chesné à Heugon, membre de l'Académie de Rouen, vice-président de la Société des Amis des Sciences naturelles de cette ville.

— Herborisations aux environs de Saint-Évrout-N.-D.-du-Bois. (*Bull. de la Soc. Bot. de France, Compte-rendu des séances*. T. XXXI, p. 112. 1888).

— *Phyllosticta Nielana*. C. Roum. *Revue Mycologique*. Avril 1888.

Espèce nouvelle trouvée à Heugon, par M. Niel, sur les feuilles vivantes du *Polygonum bistorta*.

— Fossiles de l'étage cénomaniens recueillis à Heugon. *Bull. de la Soc. des Amis des Sciences naturelles de Rouen*. 1886, p. 104.

On trouve dans ce dernier recueil une grande quantité de plantes rares, surtout de champignons signalés à Heugon par M. Niel.

OBITUARIUM.

L'obituaire ancien de Saint-Évrout, ainsi que les diptiques, dont parle Ordéric Vital (Tom. II, 100, 129), et sur lesquels on inscrivait le nom des morts, ont été perdus. Cependant on trouve à la Bibliothèque Nationale un obituaire du XIII^e siècle.

Il fait partie du manuscrit catalogué sous le n° 801 du supplément latin (fol. I).

Ce manuscrit contient différents documents intéressants pour l'histoire de l'abbaye de Saint-Évrout, entre autres :

- N° 2. Note sur l'anniversaire de Hugues de Grentemesnil
- N° 5. Note sur la translation du bras de Saint-Évrout.
- N° 6. Catalogue des livres de l'abbaye de Saint-Évrout.
- N° 12. Notes liturgiques, parmi lesquelles s'en trouve une relative à la dédicace de l'Église de Saint-Évrout, en 1099.
- N° 15. Tableau chronologique avec les annales de l'abbaye. Cfr. L. Delisle.

ORDÉRIC VITAL (Ordericus Vitalis Angligena), né le 16 février

1075, près Shrewsburg (Angleterre), mort à l'abbaye de Saint-Évrout vers le milieu du XII^e siècle.

« L'un des plus illustres historiens du Moyen-Age », comme l'appelle M. Léopold Delisle, il est surtout la gloire de cette abbaye d'Ouche, célèbre entre tous les monastères de Normandie. Il fut véritablement le père de notre histoire provinciale, et ses écrits ont été une source féconde, où sont venus puiser tour à tour, tous ceux qui se sont occupés de la Normandie, de ses institutions, de ses gloires, de ses monuments et de ses souvenirs.

Odélérius son père, vassal de Roger de Montgommery, comte de Bellesme, suivit son seigneur à la conquête de l'Angleterre, et s'établit en ce pays, dans un fief dépendant de la puissante maison de Bellesme. De sorte que, si Ordéric est Anglais par le lieu de sa naissance, et aussi, disons-le, par les souvenirs du cœur (1), il nous appartient par son origine et sa famille, tout aussi bien que par sa vie et ses travaux.

Il entra en 1080 à l'école de Shrewsbury, pour s'y faire initier aux connaissances premières. En 1085, âgé seulement de dix ans, il quitte sa famille et l'Angleterre pour entrer à l'abbaye d'Ouche. Gilbert, évêque de Lisieux lui confère le sous-diaconat, le 15 mars 1091 ; il est promu au diaconat par Serlon d'Orgères, évêque de Séez et ancien abbé de Saint-Évrout, le 26 mars 1093. L'abbé Roger du Sap l'envoie à Rouen, où il est ordonné prêtre, le 21 décembre 1107, par Guillaume Bonne-Ame, archevêque de Rouen. A soixante-six ans il termine son *Histoire Ecclésiastique*, et les infirmités l'obligent à donner à sa vieillesse un repos bien mérité.

Tous ces détails sur sa Vie. Ordéric Vital nous les donne lui-même au livre XIII de son ouvrage. Après avoir admiré

(1) Ordéric Vital a toujours conservé pour l'Angleterre un véritable attachement patriotique, il lui fait une large part dans ses chroniques. Après le nom d'Ordéric qu'il reçut au baptême, celui de Vital qui lui fut donné à son entrée en religion il ajoute celui d'*Angligena* qui lui rappelle sa patrie absente. A soixante-six ans, ce souvenir est toujours aussi vif dans son âme et sur le point de mettre terme à ses travaux, le vieil historien laisse tomber de sa plume des lignes vibrantes d'émotion sur son pays, sa famille, ses premières années et le cruel moment des séparations. En lisant ces pages empreintes d'une touchante mélancolie, comme le pays où elles ont été tracées, involontairement il nous vient à l'esprit ce héros, antique, qui lui aussi sur le point d'expirer, donne un dernier souvenir à la douce patrie qu'il ne reverra plus,

..... et dulcis moriens reminiscitur Argos.

l'érudition du savant historien, nous retrouvons, dans ce paragraphe tout intime, la véritable physionomie de ce moine dont la vie façonnée par la règle bénédictine, a été toute d'obéissance, d'humilité, de prière, et de sacrifices adoucis par les espérances divines.

Ordéric Vital était également versé dans la théologie, la philosophie l'histoire et les belles lettres. Les grands auteurs de l'antiquité profane et sacrée lui étaient familiers, et le disciple se montre digne de tels maîtres. Plusieurs de ses épisodes historiques sont des compositions de l'ordre le plus élevé, et de véritables modèles du genre. « Ce que notre auteur excelle à peindre, écrit M. Le Prévost, ce sont les inspirations de la foi religieuse, d'une foi ardente, pure et même souvent éclairée, telles qu'elles existaient dans son propre cœur. Je ne pense pas qu'aucun de ses devanciers, de ses contemporains, de ses successeurs même, ait mieux peint que lui le véritable chrétien. Ailleurs, il tombe trop souvent dans le pédantisme, dans l'exagération, dans l'ignorance des ressorts politiques ; mais là, il est sur son terrain, et l'inspiration coule de source. »

Ordéric Vital a fait entrer dans son œuvre différents morceaux de poésie de sa façon : prières, éloges, récits des fêtes religieuses, épitaphes d'abbés ou autres personnages illustres.

Dans ces morceaux littéraires, à côté de nombreux défauts qu'il faut surtout attribuer au goût de l'époque, on trouve quelquefois une inspiration, une verve et un style vraiment remarquables.

Ajoutons encore ce que M. Guizot, bon juge en pareille matière, écrivait sur l'*Histoire* du moine de Saint-Évroult : « Aucun livre ne contient sur l'histoire des XI^e et XII^e siècles, sur l'état politique, civil et religieux de la société en Occident, sur les mœurs féodales, monastiques et populaires, tant et de si précieux renseignements. »

Le travail historique d'Ordéric Vital a pour titre :

— Orderici Vitalis historiae ecclesiasticæ libri tredecim.

Cet ouvrage dont les chapitres ont été composés à des intervalles assez considérables a été édité plusieurs fois.

Guillaume Vallin, moine de Saint-Évroult. en avait préparé une édition, sur l'ordre de l'abbé Félix de Brie. Cette tentative n'eut pas de résultat, non plus que le projet de La Croix du

Maine. (Cfr. Art. Guillaume VALLIN. — *Histoire littéraire de la France*, XII. 203).

André Duchesne publia pour la première fois l'*Histoire Ecclesiastique* d'Ordéric, en 1619, et l'inséra dans sa collection des historiens de Normandie. (V. art. DUCHESNE).

Ainsi qu'il a été dit à l'article de cet écrivain, dom Bessin aidé de dom du Jardin, prieur de Saint-Évroult, avait aussi préparé une édition qui est restée à l'état de projet.

(Cfr. Art. DU JARDIN. — *Histoire Litt. de la France*, XII. — *Histoire de la Congr. de S. Maur.* — *Biogr. Univ.*, XXXII, 55).

Ceux qui ont réédité et augmenté l'ouvrage de dom Bouquet : « *Recueil des historiens des Gaules et de la France* » ont donné place dans ce recueil aux passages les plus intéressants de l'*Histoire* d'Ordéric Vital

(Cfr. Léopold Delisle).

Dans la collection des historiens qui ont parlé de la conquête de l'Angleterre « *Historiæ Anglicanæ circatempus conquestus Angliæ* » Lond. 1807, in-4°, M. Fr. Moseres a également donné des fragments de l'historien normand.

M. L. du Bois a traduit l'*Histoire* d'Ordéric Vital ; et ce travail a paru (1825) dans la *Collection des Mémoires relatifs à l'Histoire de France*, publiée par M. Guizot.

M. Thomas Forester a commencé, en 1853, la publication d'une traduction anglaise de l'*Histoire Ecclésiastique* (V. art. FORESTER.)

M. Migne l'a reproduite au tome CLXXXVIII de sa *Patrologie*.

(Cfr. M. Léopold Delisle.)

Enfin le travail le plus complet, le plus scientifique, véritable monument d'érudition élevé à la mémoire du moine chroniqueur, c'est l'édition de l'*Histoire Ecclésiastique*, par M. Auguste Le Prévost, publiée par la Société de l'Histoire de France, de 1838 à 1855.

(V. Art. L. DELISLE. — Art. LE PRÉVOST.)

Les manuscrits de l'œuvre d'Ordéric Vital les plus connus sont :

— Le manuscrit de Saint-Évroult, 3 vol. Bibl. Nationale. N° 5506, 1135.

— Le mss. de la reine de Suède.

Bibl. du Vatican, n° 703, in-4°, 49 fol.

— Le mss. de S. Germain. Bibl. Nat. fonds Saint-Germain, latin, n° 462.

C'est celui sur lequel a travaillé Guillaume Vallin, et en tête duquel se trouve la préface composée par lui (V. Art. VALLIN).

— Mss. de sir Th. Phillips, à Middelchill (Angleterre).

— Mss. de Menars. Bibl. Nat., collection Dupuy, n° 875.

— Mss. de Bigot. Bibl. Nat., ancien fonds latin, n° 5122, in-f., 620 fol.

— Mss. de Mareste d'Alge. Bibl. Nat., ancien fonds latin, n° 5123.

— Mss. de Baluze. Bibl. Nat., ancien fonds latin, n° 5124.

— Mss. de S. Ouen de Rouen. Bibl. de Rouen, n° 3-4, f. norm

— Mss. de Berne. Bibl. de Berne, n° 555.

Cfr. Léopold Delisle. — H. Omont.

PIOLIN (Dom Paul), bénédictin de l'abbaye de Solesmes, né en 1817.

— Vie de Saint-Évrout.

Supplément aux Vies des Saints et spécialement aux petits Bollandistes, d'après les documents hagiographiques les plus récents. — 3 vol., gr. in-8. 1887.

Tome 3, 29 décembre.

PITRAY (Paul de Simard), né au château de Livet, à Beaufay, en 1866.

— Orties Blanches. *Paris, Alphonse Lemerre, passage Choiseul, MDCCCLXXXIX.*

P. 44. — Sur les ruines de l'abbaye de Saint-Évrout, nov. 1884.

P. 128. — L'Oiseau bleu du Vertbois. Ballade, nov. 1884.

Le Vertbois, propriété de M. le baron d'Ivry, est un château situé sur la commune de Saint-Nicolas-des-Lettiers.

PRÉVOST (Auguste LE), né à Bernay, le 3 juin 1787, ancien député de l'Eure, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, mort à la Vaupalière, près Rouen, le 16 juillet 1859.

— Orderici Vitalis Angligenæ Cænobii Uticensis monachi, *Historiæ Ecclesiasticæ libri tredecim ; ex voteris codicis Uticensis*

collatione emendavit, et suas animadversiones adjecit Augustus Le Prevost. — *Parisis, apud Julium Renouard et socios, Gallicæ Historiæ societatis bibliopolas, via dicta de Tournon, 5 vol. in-8.*

« Ce fut en 1833, nous dit M. l'abbé Porée (1), qu'Auguste Le Prevost commença à préparer, pour la Société de l'Histoire de France dont il était l'un des fondateurs, sa magistrale édition d'Ordéric Vital ; il voulut réviser le texte, expliquer les obscurités, rétablir la chronologie dans l'œuvre du moine de Saint-Évroult qui donne sur l'histoire du XI^e et du XII^e siècle tant et de si précieux témoignages. »

Ce but fut atteint au-delà de toute espérance, car « dès le premier instant, écrit M. Léopold Delisle (2), on apprécia à sa juste valeur le mérite du texte établi par M. Le Prevost, avec le concours actif de son ami et confrère M. Guérard....

Le public remarqua surtout les savants commentaires dans lesquels l'éditeur, à l'aide de documents souvent connus de lui seul, éclaircissait les obscurités du texte et traitait d'une manière originale les points les plus difficiles de la chronologie, de l'histoire et de la géographie du moyen-âge. »

Le tome I parut en 1838, le II^e en 1840, le III^e en 1845, le quatrième en 1852, le V^e était sur le point d'être terminé, quand M. Le Prevost fut atteint de l'infirmité la plus pénible pour un homme d'étude, la cécité, qui mit fin à ses savants travaux. M. L. Delisle termina son œuvre et publia en 1855 le V^e volume précédé d'une *Notice sur Ordéric Vital* et suivi d'un *Appendice* et de la *Table générale*.

PSALTERIUM, cum canticis et hymnis.

Manuscrit, parchemin du XII^e, n° 70 de la bibliothèque d'Evreux.

— Fol. 114. Litanies des Saints, dans lesquels on a ajouté en marge au XIV^e siècle le nom des S. S. Évroul, Maur et Leufroi.

— Fol. 149. Hymne noté en neumes, en l'honneur de saint Évroult :

« Summi Regis potentia... »

œuvre d'un auteur inconnu.

Ce manuscrit provient de l'abbaye de N.-D. de Lyre.

(1) *Auguste Le Prevost, archéologue et historien*, par M. l'abbé Porée, curé de Bournainville, inspecteur de la Société Française d'Archéologie. — *Bernay, 1881.*

(2) *Notice sur Ordéric Vital.*

PSALTERIUM Anglo-Saxonicum Gallicanum et PSALTERIUM de Hebræo translatum a Sancto Hieronymo.

In-4, vél. VIII sc, 160 fol. reliure peau de truie.

Outre la double version latine des Psaumes, ce manuscrit contient un ÉTAT DES REVENUS de l'abbaye de Saint-Évrout.

Primitivement propriété de l'abbaye de Saint-Évrout, ce manuscrit était passé à l'abbaye Saint-Ouen de Rouen, probablement en même temps que le Missel dont il a été parlé ci-dessus. Il est maintenant déposé à la bibliothèque de Rouen. Les Bénédictins le font remonter jusqu'au VII^e ou au VIII^e siècle, au plus tard.

QUÉRU (M^{lle} Alphonsine), née à Saint-Évrout-N.-D.-du-Bois, en 1834, morte en 1863.

— L'Ame au pied de la Croix. — *L'Aigle. imprimerie de P.-F. Ginoux*, in-12 de 340 p. (sans date)

L'approbation donnée à l'ouvrage par Mgr Rousselet, évêque de Séez, est datée de 1862. Ce travail ne fut publié qu'après la mort de M^{lle} Quéru, et l'on y joignit une notice sur l'auteur, p. 7-14.

QUÉVILLY (Henri), juge de paix à Beaumesnil (Eure).

— Note sur la baronnie de la Ferté-Fresnel et sur ses seigneurs. (*Annuaire Normand*, publié par l'Association Normande, 1884, p. 218-226.)

— Excursion de l'Association Normande à Ticheville, le Sap, le Douet-Arthus, Saint-Évrout et Gacé. (*Annuaire Normand*, 1885, pages 80-89 et 100-105)

QUIQUEMELLE (Georges-Alfred), né à Heugon le 12 octobre 1863, lauréat de l'Institut international des Beaux-Arts de France (1889).

— Agriculture et Industrie: Le Fromage de Camembert. *Bull. de la Soc. Scientifique Flammarion*, 1883, p. 13, 38, 60.

— Plantes dangereuses aux animaux. *Ibid.*, 1883, p. 144, 175.

— Le Douet-Arthus. — Les Rivières souterraines de Heugon et des environs. *Ibid.*, 1885, p. 375-379.

— Azurs et Nuages (Poésie), avec une préface de Eugène Longuet. *Paris, Librairie universelle, 41, rue de Seine, Bibliothèque des Abeilles Normandes*, 1889, in-8° de 104 p.



M. Gustave Le Vavas seur a publié sur ce recueil une intéressante critique littéraire dans le *Journal d'Alençon* du 14 décembre 1889.

— Le Cidre rouge (chanson). *Le Cidre et le Poiré*, 1^{er} janvier 1890. 1^{re} Année, p. 257.

RENAUT DE LA ROCHE, prieur de Saint-Évroult en 1066.

Dom de Rostaing rapporte qu'il y avait de son temps à la bibliothèque de l'abbaye des *Commentaires*, des *Traités*, et des *Dialogues* manuscrits en grand nombre que l'on savait de science certaine être l'œuvre d'anciens religieux de la maison, « *quorum auctores fuere monachi Uticenses, id ex certis notis colligitur.* » (1) Parmi ces auteurs, il cite Guérin le Petit, Guérin de Sééz, le prieur Jean et Guillaume du Merle, auxquels nous avons consacré chacun son article en ce travail. Il mentionne ensuite un moine nommé Renault (*Rainaldus item prior*), qu'il qualifie également du titre de prieur.

Au cours de son histoire, Ordéric fait passer sous nos yeux plusieurs religieux de ce nom dont quelques-uns eurent réputation de science pour leurs contemporains. Il ne paraît pas que Renault le Cauf ait jamais eu le titre de prieur, et nous venons de voir que ses travaux ne rentrent pas dans la catégorie indiquée par dom Rostaing. Dans le nombre des religieux qui s'attachèrent à la fortune de Robert de Grandmesnil leur abbé, et qui le suivirent dans son exil, au fond de la Calabre, nous voyons figurer Renault, surnommé *Capreolus*, et Renault le Grand, regardé comme un habile littérateur, *grammaticæ artis peritus* (2).

Un autre Renault, fils d'Ernault, seigneur d'Échauffour fut reçu à la profession religieuse dès l'âge de quinze ans, par l'abbé Osbern, qui lui donna le nom de Benoît. Il professa la littérature et la musique à l'école du monastère. Dans un enseignement plein de charme, il savait mettre à la portée de ses disciples les trésors de son érudition ; mais dans ses controverses avec les novateurs, sa vigoureuse dialectique prenait une allure plus martiale, et il poursuivait sans merci tous leurs sophismes. Souffrant patiemment depuis de longues années d'une pénible infirmité,

(1) Dom de Rostaing. *Historiæ regaliæ abbatiæ Sancti Ebrulfi Uticensis compendium*. Cap. VII. *Academia*. Mss. de la bibliothèque de Rouen.

(2) Ord. Vital. II, p. 86.

il était pour tous le modèle le plus parfait de l'observance religieuse (1). Renault du Sap, disciple de saint Thierry ; le moine Renault qui conduisit Ordéric Vital en France ; Renault, élu abbé de Saint-Évroult, en 1189, et déposé en 1214, (2) s'adonnèrent avec succès à l'étude des sciences sacrées et profanes, mais on ne voit nulle part qu'aucun de ces personnages ait porté le titre de prieur, ni qu'il ait laissé d'écrits.

Nous croyons qu'il s'agit ici de Renault de la Roche (3), religieux d'une piété et d'une science éminente (4), que les moines de Saint-Évroult avaient place à leur tête à la mort de l'abbé Osbern en 1066. Sa prélature n'eut d'ailleurs que peu de durée, car malgré leur résistance, les moines se virent contraints de recevoir, pour abbé, Mainier d'Echauffour, installé par Hugues, évêque de Lisieux, en vertu des ordres du duc de Normandie, — Réginald ou Renaud de la Roche fut nommé premier abbé de Grestain (près Honfleur), par Herluin de Conteville, fondateur de cette abbaye.

RICHARD DE LEICESTER, abbé de Saint-Évroult (1138-1140). Il serait d'origine anglaise selon les auteurs du *Gallia Christiana*, et nous ne voyons pas pourquoi M. Léopold Delisle prétend que cette opinion semble incompatible avec le texte d'Ordéric Vital. Pendant seize ans, Richard fit partie du chapitre séculier de Notre-Dame-des-Prés, près la ville de Leicester. Il succéda, en 1138, à Guérin des Essards dans la charge abbatiale, assista l'année suivante à un concile tenu à Rome, de là, il passa en Angleterre, au moment de Noël, pour régler des intérêts concernant l'abbaye. Épuisé de fatigue, il tomba malade au commencement du carême, et mourut le 15 mai, selon Ordéric Vital, ou plutôt le 9 mai 1140, d'après le *Gallia Christiana* et des documents contemporains. Il fut inhumé à l'abbaye de Thorney, dans le Cambridgeshire.

Cet abbé très-versé dans la littérature latine et anglaise est l'auteur d'un recueil de sentences, porté au catalogue de la

(1) Ord. Vital, II, 108-111.

(2) *Annales Ulenses*.

(3) La Roche, près la Trinité des Lettiers, canton de Gacé. La Roche était le siège d'une vavassorerie relevant du fief de Cisey, et unie en 1716, à la seigneurie des Lettiers.

(4) Ord. Vital. Liber III.

bibliothèque de Saint-Évroult, sous le titre : *Sententie domni Ricardi abbatis*.

RIGAUD (Eudes), archevêque de Rouen (1248-1269).

— Regestum visitationum archiepiscopi Rothomagensis. — (Journal des Visites pastorales d'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen.)

MCCXLVIII-MCCLXIX, publié pour la première fois, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, par Th. Bonnin. — Rouen. Aug. Le Brument, libr.-éditeur. MDCCCIII.

On trouve dans cet important document, le récit des trois visites faites par Eudes Rigaud, à l'abbaye de Saint-Évroult, et dans les prieurés et monastères qui en dépendaient.

RIVET (Dom Antoine Rivet de la Grange), moine bénédictin de la congrégation de S. Maur (1683-1749).

— Histoire littéraire de la France par les religieux bénédictins de la Congr. de S. Maur.

(Paris 1733-63, 12 vol. in-4° ; continuée par les Membres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, tomes XIII à XXIII. Paris, 1814-1856, 11 vol. in-4° .

On trouve dans ce grand travail des Notices sur Ordéric Vital, Guérin des Essards, Guérin de Séez, le prieur Humphroi, Roger du Sap, Jean, prieur de Saint-Évroult, Ascelin le Jeune etc. Voir tome XI, XX etc.

ROGER DU SAP et EUDES DU SAP.

Roger du Sap, fils de Gervais de Montreuil et d'Emma, quitta le siècle vers l'an 1071, pour se faire moine à l'abbaye d'Ouche avec ses deux frères Robert et Eudes. Robert, surnommé Nicolas, était un habile architecte mais un homme sans lettres, tandis qu'au témoignage d'Ordéric Vital, Roger excellait dans la littérature, les beaux arts et surtout la poésie. Il fut élu abbé de Saint-Évroult en 1091, mais à cause d'un conflit de juridiction avec l'évêque de Lisieux, il ne pût être béni que le 29 août 1098. Ce fut lui qui décida Ordéric Vital à écrire son *Histoire Ecclesiastique*. Il composa plusieurs hymnes en l'honneur de Saint-Évroult. A son exemple, un certain nombre de religieux se livrèrent à la poésie, en particulier Eudes (1), dont Ordéric Vital

(1) Eudes de Montreuil composa, en 1118, l'épithame en vers d'Ansoud de Maule.

nous a conservé quelques vers. Les écrits de Roger du Sap ne sont pas parvenus jusqu'à nous. Il mourut le 13 janvier 1126. Ordéric Vital a composé son épitaphe en vers hexamètres.

ROMBAULT (l'abbé Joseph-Pierre), né au Merlerault le 21 août 1826, ancien supérieur du Petit Séminaire de Sées, chanoine honoraire, curé de Messei.

— L'Ecole monastique de Saint-Évroutl aux XI^e et XII^e siècles. (*Semaine Catholique de Sées*, 8 mai 1879).

— Guillaume du Merle, moine de Saint-Évroutl, au XI^e siècle. (*Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne*. Tom. I, 1882, p. 29-32).

ROSTAING (Dom Charles-François DE), prieur de Saint-Évroutl de 1684 à 1687.

Dans une lettre du 3 mars 1690, dom Rostaing parle d'une histoire de l'abbaye de Saint-Évroutl, qu'il avait composée pour le monastère. Le manuscrit de cette histoire appartient aujourd'hui à la bibliothèque de Rouen, et provient de la collection de L. du Bois, de Lisieux.

Le travail de dom Rostaing resté inédit a pour titre :

— *Historiæ regalis Abbatiae Sancti Ebrulfi Uticensis compendium* ; in-4^o de 125 pages.

On lit à la page 23 : « Hæc historia composita et conscripta fuit, exceptis quibusdam addimentis a R. P. Domino Carolo Francisco de Rostaing, priore hujus monasterii, anno 1684 et sequentibus. » La note et les additions dont il est ici parlé seraient l'œuvre de dom du Jardin.

(Voir notre article sur dom du Jardin. — Cfr. Frère. *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Rouen*).

Dom Rostaing est l'auteur de trois hymnes insérées dans l'Office publié par dom Henneçon.

Elles ont été imprimées en 1887 chez F. Montauzé, à Sées, par les soins de M. Gigan, curé actuel de Saint-Évroutl.

(V. les articles : Gigan, Rombault).

RUE (l'abbé de la), chanoine de Bayeux, professeur à la Faculté des lettres de Caen, mort en 1835.

— Essais historiques sur les bardes, les Jongleurs et les Trou-

vères Normands et Anglo-Normands. 3 vol. in-8, Mancel, Caen, 1834.

Notice sur Hugues de la Ferté. V. Tom. III, p. 201.

Notice sur Vatriquet de Couvains. V. tom. III, p. 240-245.

RUPPIÈRE (Charles-Thomas-Augustin de Glos de Rupprière) (1), docteur en théologie à l'Université de Caen et curé de la paroisse de Saint-Michel de Rouen, naquit en 1695, à Glos-la-Ferrière.

Il fut l'un des poètes latins les plus assidus aux concours ouverts par l'Académie des Palinods de Rouen, où il obtint plusieurs couronnes.

Les pièces de poésie qui lui méritèrent cette distinction avaient pour titre :

Arion. 1715.

Saint-Malo. 1718.

La Peste de Marseille. 1721.

Le Système de Copernic. 1722.

L'abbé de Rupprière mourut vers 1755, à Glos-la-Ferrière.

SAINTE-MARTHE (Scévola DE), Louis de Sainte-Marthe, frères jumeaux, nés en 1571, morts le 1^{er} en 1650, le 2^e en 1656, auteurs du *Gallia Christiania*. DENIS DE SAINTE-MARTHE, général de la Congr. de S. Maur, compléta et refondit cet ouvrage (1650-1725), continué de nos jours par dom P. Piolin, de l'abbaye de Solesmes.

— Histoire de l'abbaye d'Ouche et des abbés de Saint-Évroult.

Au Tom XI (p. 814) du *Gallia Christiana*. — Parisiis. Ex. Typ. Regia. MDCCLIX. 12 vol. in-f.

(1) La famille de Rupprière, originaire de Rupprière (Ruperia) Calvados, s'était établie par la suite à Glos-la-Ferrière et à Mardilly (canton de Gacé). Lors de la recherche de la noblesse ordonnée par Colbert, elle fut reconnue de très-ancienne noblesse, et maintenue dans ses titres et privilèges.

(V. Recherche de la noblesse de Normandie, faite par les sieurs commissaires départis dans les trois généralités de la dite province : Rouen, Caen et Alençon : en exception des ordres du Roy par son arait du Conseil d'État du 22^e jour de mars 1666),

Manuscrit du comte d'Osmond. Bibliothèque de M^{me} la comtesse de Nollent, au château de Rézenlieu. — V. Recherche de la Noblesse de la Généralité d'Alençon, par de Marle, intendant, sur les notes de Léon Malart et de la Varende, dressée en 1666. — Bibl. Nat., cabinet des titres inv. 753.

Ce manuscrit est beaucoup moins détaillé que le premier.

Les de Rupprière portaient : d'azur aux trois pals d'or.

SAUSSAYE (André du), curé de Saint-Leu et de Saint-Gilles, à Paris.

— Martyrologium Gallicanum. *Luteliæ Parisiorum. Sumpt. Steph Richer.* MDCXXXVII, 2 vol. in-fol.

— Vita S. Theodorici, primi abbatis Sancti Ebrulfi. Tom. I, p. 485.

Vita S. Ebrulfi. Tom. II, p. 1053.

SÉGUIN (Richard), négociant à Vire.

L'ouvrage indiqué ici et publié sous son nom est extrait des manuscrits de l'abbé Lefranc, prêtre massacré aux Carmes en 1792.

— Notice sur Pierre Fresnel, originaire de la Ferté-Fresnel, et issu de la famille des barons seigneurs de cette paroisse.

Pierre Fresnel fut successivement chanoine de Rouen, en 1386, évêque de Meaux, en 1391, puis ambassadeur de Charles VI près la République de Gènes et conseiller d'État, il devint évêque de Noyon en 1409, et transféré à l'évêché de Lisieux en 1415.

A la page 132 de l'*Histoire du Pays d'Auge, des évêques et comte de Lisieux.* A Vire, chez Adam, impr. du Roi, 1832.

Cfr. — Formeville : *Histoire de l'Évêché de Lisieux.* Tom. II, p. 156 à 162. — *Histoire de la maison d'Harcourt.* Tom. I, p. 150 à 213 et *passim.* — *Gallia Christiana.* Tom. VIII, in episc. Meldensibus. — Ibid. Tom. III, in episc. Novium. — *Histoire Ecclésiastique* de Fleury Tom. XXI, pag. 104. — *Histoire de France* du P. Daniel. Tom. V. — L. du Bois : *Histoire de Lisieux.* Tom. I, p. 415.

SEMAINE CATHOLIQUE DE SÉES.

— Notices sur les principaux martyrs du diocèse de Seès, pendant la Révolution, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet. M. Bessin, curé de Saint-Michel-de-Sommaire (n° du 29 décembre 1866).

— M. l'abbé Fortin, curé de Belfonds (n° du 20 mai 1869).

Fortin (l'abbé Léandre-Léonard), né à Heugon le 29 septembre 1802, prêtre le 5 avril 1828, vicaire à Écouché, puis curé de Belfonds, où il est mort le 16 mai 1869. — L'abbé Fortin avait entrepris la restauration du sanctuaire de Clérai, dédié à Saint-Latuin (*Vies des Saints du diocèse de Seès*, T. I, p. 92) ; il a été inhumé dans le chœur de cette église.

116

— Notice nécrologique sur M. l'abbé Primois, curé de N.-D. d'Alençon (n° du 4 janvier 1872).

Cette notice, qui est de M. l'abbé Dumaine alors premier vicaire de N.-D. d'Alençon, contient un fragment du discours prononcé par M. l'abbé Jamot aux obsèques de M. Primois.

M. l'abbé Primois (Eugène), né à Glos-la-Ferrière le 28 décembre 1811, ordonné prêtre le 9 juin 1838, successivement vicaire à Saint-Léonard d'Alençon curé de Saint-Symphorien-des-Bruyères, curé de Rasnes, curé-archiprêtre de N.-D. d'Alençon, est mort le 29 décembre 1871.

— Notice nécrologique sur M. l'abbé Jamot (n° du 7 mars 1878).

M. Jamot (Arsène), né à Heugon le 4 juillet 1803, fut successivement vicaire à Longny, curé de Marchainville, vicaire à Aavernes-Saint-Gourgon, vicaire à Saint-Léonard d'Alençon, curé de cette paroisse, curé-archiprêtre de N.-D. d'Alençon, chanoine titulaire et vicaire général. Il est mort à Sées le 4 mars 1878.

Dans sa brochure intitulée : *Notre-Dame d'Alençon, ses parties remarquables, ses curés depuis 1060* etc. (Mamers, Fleury et Dangin, in-12 de 48 p. 1885, 2^e édit.) M. l'abbé Dumaine a donné des notes biographiques sur M. Jamot, M. Primois, et M. Emile Gosnet, ancien curé de Glos-la-Ferrière, qui se sont succédés dans la cure de N.-D. d'Alençon.

SERAIS (l'abbé Th.), originaire de la Ferté-Macé, curé de Rouellé, mort le 12 septembre 1689.

— Nécrologie. *Domfront, Liard*, 1880, in-8 de 8 pages.

Notice nécrologique sur l'abbé Hurel, curé de Saint-Évrout. (*Essai de Bibliographie cantonale : canton de la Ferté-Macé*, par Jules Appert et le comte Gérard de Contades).

SERLON d'Orgères.

Serlon né à Orgères (canton de Gacé), fit de bonne heure profession à l'abbaye de Saint-Évrout, dont il devint abbé en 1089, selon la *Chronique* de ce monastère. Il fut sacré évêque de Séez, le 22 juin 1091, gouverna cette église pendant 32 ans au milieu de grandes difficultés, et mourut à Séez, le 27 octobre 1123.

L'ancien bréviaire de Séez dit de ce prélat qu'il était *pius et*

eloquens. Nous ne pouvons juger de son éloquence que par le discours qu'il prononça le 8 avril 1105, à Carentan, devant Henri I^{er}, roi d'Angleterre, et qu'Ordéric Vital nous a conservé (V. Ord. Vital, IV, 204). Le moine historien fait de son ancien abbé le plus pompeux éloge, et ne ménage pas ceux qui furent ses adversaires dans sa carrière aussi politique que religieuse.

Tel n'est pas le jugement que porte sur lui Odolant-Desnos, le savant auteur des *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*. Il a consigné son sentiment tout au long, dans une brochure devenue rare, et que l'on consulte avec intérêt :

— Dissertation sur Serlon, évêque de Séez et Raoul (1), mort archevêque de Cantorbéry, par Pierre-Joseph Odolant-Desnos. *Alençon*, 1785, in-8° de 81 pages.

SICOTIÈRE (Léon de LA) et POULET-MALASSIS.

— Le département de l'Orne archéologique et pittoresque. — Laigle, J.-F. Beuzelin, 1845-51, in-fol. de 304 pages.

Notice sur Saint-Évroult et le monastère d'Ouche, avec six planches de vues et dessins, p. 79-98.

Cette notice a été composée par De Douet. — Cfr. Art. *Icographie*.

SICOTIÈRE (Léon de LA), sénateur de l'Orne, président de la Société historique et archéologique de l'Orne.

— Les Brie, abbés de Saint-Évroult et le poète Sagon. (*Bull. de la Soc. hist. et arch. de l'Orne*, 1883, tom. II, p. 39-42).

STABENRATH (Charles DE), né aux Iles d'Hyères, juge d'instruction à Rouen, secrétaire de l'Académie de cette ville, mort en 1841.

— Notice sur Ordéric Vital. *Evreux*, 1831, 8 pages.

SURIUS (Laurent), de Lubeck, religieux de la Chartreuse de Cologne (1522-1578).

— Vita S. Ebrulfi, confessoris, a quodam discipulo, aut amico familiari conscripta, sed per F. Laurentium Surium, mutato stylo absque historiæ detrimento, redacta in compendium.

Au tome V de l'ouvrage :

(1) Raoul d'Escures, abbé de Saint-Martin de Séez, ami de Serlon, et comme lui adversaire déclaré de Robert de Bellesme.

De probatis Sanctorum vitis, quas tam ex mss. codicibus, quam ex editis authoribus, R. P. Laurentius Surius, Carthusianæ Coloniensis pofessus primum edidit, et in duodecim menses distribuit. — Coloniæ Agrippinæ. Sumpt. Johannis Kreps et Hermanni Mylii.

Anno CIDIDCXVIII, 4 vol.

TAILLANDEAU (Dom Joseph), moine de l'abbaye de Saint-Évrout, prieur claustral de 1636 à 1642.

Il remplit avec le plus grand zèle les devoirs de sa charge ; en 1638, il fit faire beaucoup de réparations à la maison, et en '641, il fit imprimer un *rituel* que l'on conserve encore aux archives de la paroisse de Saint-Évrout-N.-D.-du-Bois.

— Ritus et ordo conficiendi aquam benedictam, tempore mortalitatis, seu etiam furoris hominum, vel rabiei bestiarum, in monasterio Sancti Ebrulfi de Utico, ordinis S. Benedicti, adamussim observandus. — *Parisiis. Apud Guillelmum Sassier via Cluniaëensi, sub signo. B. Mariæ prope Sorbonam. MDCXLI.*

Ce rituel se trouve aussi à la bibliothèque du Grand Séminaire de Sées. Cfr. *Catal. de l'Exposition bibliographique de Sées du 2 au 6 octobre 1889*, in-12 de 32 p. Sées, Montauzé, 1889, p. 11.

TERRÈDE (Simon-Pierre-Antoine), docteur en médecine, juge de paix de Laigle, député à l'Assemblée législative, mort à Laigle vers 1798.

— Examen analytique des eaux minérales des environs de Laigle, en Haute-Normandie, avec leurs propriétés dans les maladies, par M. Terrède, D^r en médecine, médecin ordinaire de la ville de Laigle. A Amsterdam et Paris, Vincent, 1776, in-12, de IV et 183 p. Dédié au D^r Raulin.

On trouve dans cet ouvrage l'analyse chimique et les propriétés médicales des sources de Gauville et de Saint-Évrout. Cfr. Louis Duval. *Annuaire de l'Orne*, 1880.

TRIGAN (Charles), Docteur en Sorbonne, curé de Digoville (Manche), né à Querqueville le 20 août 1694, mort le 12 février 1764.

— Histoire Ecclésiastique de la province de Normandie, avec des observations critiques et historiques, par un docteur en Sor-

bonne. — A Caen, chez Pierre Chalepin, imprimeur-libraire, rue Froide-rüe, proche l'Église Notre-Dame. MDCCLIX.

Cet ouvrage devait avoir huit volumes, quatre seulement ont paru. Dans le premier volume, l'auteur raconte la vie de saint Évrout, l'histoire de ses premières années, sa retraite au Monastère des deux Jumeaux, puis dans la forêt d'Ouche, la fondation du monastère qui prit son nom, enfin la mort du saint confesseur. Pages 124-180.

Au tome quatrième, se trouve une notice sur Guérin des Essards, abbé de Saint-Évrout, sa bénédiction par l'Évêque de Lisieux, sa présence au Concile de Rouen en l'an 1129, et sa mort.

C'est aussi dans le quatrième volume de l'*Histoire Ecclésiastique* de Trigan, que l'on trouve les lettres d'Arnoul, évêque de Lisieux à Bernard, abbé de Saint-Évrout, et à Robert de Blangis, son successeur, ainsi que la bulle d'Alexandre III, en faveur de l'abbaye d'Ouche.

VAL (R. DU).

Chrétien, de Joué-du-Plain, dit de cet auteur (*Almanach Argenténois pour 1836*, p. 193). « Naturaliste et auteur ascétique né à Rugles en 1491, mort à Glos-la-Ferrière en 1564. Nous avons de lui une *Histoire Naturelle* et plusieurs ouvrages de piété » Tous ces ouvrages nous sont inconnus.

VALLÉE (l'abbé François), né à Heugon le 19 mai 1755, curé de Saint-Évrout-N.-D.-du-Bois, où il mourut le 13 juillet 1822.

En 1818, l'abbé Vallée a publié sur les guérisons opérées à la fontaine de Saint-Évrout un écrit, que nous avons le regret de n'avoir pu nous procurer.

Cfr. Louis Dubois : *Histoire de Lisieux*.

VALLIN (Guillaume), moine de Saint-Evrout, vivait au xvi^e siècle.

A cette époque, l'abbaye de Saint-Évrout avait pour abbé commendataire Félix de Brie, installé en vertu d'un arrêté de l'Échiquier de Rouen, en date du 4 janvier 1506, et contre le vœu des religieux, qui avaient élu un abbé régulier en la personne de Guillaume de Hellenvilliers. Pour se faire pardonner cette intrusion et se concilier l'esprit des moines aigris par la mauvaise

140

administration de Auger de Brie son oncle et prédécesseur, Félix de Brie donna tous ses soins pour faire renaitre l'ordre et la régularité dans son bénéfice. Voulant faire revivre les traditions littéraires qui avaient jeté un si vif éclat sur cette abbaye au Moyen-Age, il chargea l'un des moines, Guillaume Vallin de faire imprimer l'œuvre d'Ordéric Vital. Celui-ci confronta tous les manuscrits qu'il put se procurer. Il fit précéder son travail d'une épître dédicatoire à l'abbé de Brie. Cette épître a été insérée dans l'édition d'Ordéric Vital de M. Le Prévost, à l'Appendice ajouté par M. L. Delisle, mais le travail de Guillaume Vallin, pour des motifs restés inconnus, n'a jamais été imprimé.

Le manuscrit sur parchemin forme un in-folio de 150 feuillets écrits sur deux colonnes et se trouvent à la Bibliothèque Nationale, fonds Saint-Germain latin, n° 462.

Cfr. M. Léopold Delisle. — M. de La Sicotière. — H. Omont.

WATRIQUET, poète et ménestrel en titre de comte de Blois, naquit à Couvains vers la fin du XIII^e siècle.

— Dits de Watricquet de Couvin, publiés d'après les manuscrits de Paris et de Bruxelles par Aug. Scheler; un vol. gr. in-8°. Paris, Letouzey et Ané, édit., rue du Vieux-Colombier.

Ce qui nous reste des œuvres de Watricquet consiste en vingt *Ditiés*, et fut composé de 1319 à 1327. La poésie française qui allait bientôt passer à une période de décadence produisait alors dans tous les genres des œuvres sans nombre. Ce ne fut pas seulement dans la capitale qu'on écrivit : en province, des poètes se distinguèrent dans les dialectes picard, wallon, bourguignon, provençal et normand. De ce nombre fut notre Watricquet (1).

Dans le *Ditié des enseignements d'un jeune prince*, et dans le *Ditié de loyauté*, notre poète s'inspire encore de l'esprit de chevalerie et d'un ton de moraliste qui commençait à n'être plus dans le goût du jour.

C'est ainsi que débute le *Ditié des enseignements d'un jeune prince*, dans lequel le poète s'adresse au roi lui-même :

Commencer vueil à toi, jeune fleur de jověnte,
Si la bonne nature entoure toi se desmente,
Mets à honeur conquere, cors, avoir et entente ;
Fais ta vie odorer comme fleur de bonne ente ;

(1) Roquefort. *Glossaire de la langue romane*. Discours préliminaire.

Hardement te semant et vigneurs sa parente
En la cour de prouee ou les bons ont leur rente,
Illuec est suretez qui aux bons se présente,
Valeurs et courtoisie qui n'ont pensée lente.

.....
Si tu veux cheminer de haut honeur la sente,
Loiautez te menra, c'est une vertuz gente
Par la cointance aux preus qui valeurs atalente.

Le *Ditié des trois Vertus* est conçu dans cet esprit satirique qui allait être comme le cachet distinctif de la poésie du XIV^e siècle. « Car, dit M. Littré (1), même à l'époque la plus florissante des chansons héroïques animées par l'enthousiasme chevaleresque et religieux, l'esprit railleur et sceptique propre à la nation française se faisait jour dans certains poèmes héroï-comiques qui les parodiaient et faisaient rire des grands coups de lance, des exploits merveilleux et des prodigieux héros. »

Ce *Ditié des trois Vertus* est le récit d'un songe dans lequel le poète assiste à une fête splendide que le pape donne à tous les grands de la terre pour célébrer le mariage des Evêques avec la Loyauté, des grands Seigneurs avec la Charité, et du Peuple avec la Vérité.

C'est l'âge d'or et le triomphe de la justice sur la terre: tous s'arment pour la Croisade que prêche le Pape et que commande le Roi. Mais au milieu du tumulte de cette foule enthousiasmée, le poète s'éveille et voit que tout cela n'est qu'un rêve.

Cfr. de la Rue. *Histoire des Trouvères et Troubadours Normands*.

VATTIER (Pierre), orientaliste français naquit à Monnay (2), en 1623, et mourut à Paris le 17 avril 1667.

Il fut le médecin et le conseiller de Gaston, duc d'Orléans. Il professa l'arabe au Collège de France. Ce fut un savant laborieux, mais les spécialistes qui ont lu ses travaux assurent qu'ils sont loin de mériter à leur auteur l'éloge un peu hyperbolique que lui adressait un savant de son époque, Samuel Bochart :

(1) Littré. *Histoire de la langue française*. I. 23.

(2) Tous les auteurs normands qui ont parlé de Vattier, ainsi que presque tous les dictionnaires de biographie, d'histoire, et les auteurs de bibliographie assignent Monnay, comme le lieu de naissance de Pierre Vattier. Quelques-uns cependant de nos jours le font naître à Montreuil-l'Argilé (Eure). C'est, croyons-nous, une erreur. Elle vient sans doute de ce qu'une partie de la famille de Vattier ayant été habiter Montreuil, cette localité est le lieu de naissance de Louis et de Jean Boyvin, les deux plus illustres membres de cette famille.

132
172

« Viribus ingenii potest super astra volare. »

Les écrits originaux de Pierre Vattier sont :

— Nouvelles pensées sur la nature des passions. — *Paris*, 1659, in-4°.

— Le cœur détrôné, discours de l'usage du foie, où il est montré que le cœur ne fait pas le sang. — *Paris*, 1660, in-8°.

Vattier est plus connu par ses traductions dont voici les titres :

— Histoire mahométane ou les 49 Khalifes du Macine (El Macin), avec un

— Sommaire de l'histoire des Musulmans en Espagne, extrait de Rodrigue-Ximénès. — *Paris*, 1657, in-4°.

— Histoire du grand Tamerlan, traduit d'Achamed, fils de Gueraspé. — *Paris*, 1658, in-8°.

— Avicennæ de morbis mentis. — *Paris*, 1659, in-8°.

— Logique du fils de Sina, communément appelé Avicenne. — *Paris*, 1658, in-8°.

— L'élégie de Tograi avec quelques sentences tirées des poètes arabes. — *Paris*, in-8°, 1660.

— L'Onésicrite musulman par Gadorhachaman, fils de Nasar. *Paris*, 1664, in-12.

— L'Égypte de Murtadi, fils du Gayiphe. — *Paris*, 1666, in-12.

Vattier avait encore fait une traduction latine complète des œuvres d'Avicenne, dont il ne publia qu'un livre. Il a aussi travaillé à l'édition de *Galien*, de R. Chartier.

Cfr. *Biographie* de Hœfer. — Goujet : *Mémoires sur le Collège royal*. Tom. III. — M^{me} Oursel : *Nouvelle Biographie Normande*, etc.

Marie Vattier, sœur de Pierre Vattier, eut deux fils, dont nous dirons ici quelques mots, bien qu'ils soient nés en dehors du canton de la Ferté-Fresnel, mais cependant dans son voisinage à Montreuil-l'Argillé (Eure).

Louis Boyvin naquit le 20 mars 1649 ; il était fils d'un avocat de Montreuil-l'Argillé et de Marie Vattier de Monnay. Il composa de savantes dissertations qui sont insérées dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (Tom. III et IV), dont il était membre. Il fit sur Flavius Josèphe un grand travail dont on conserve le manuscrit à la Bibliothèque Nationale. Il mourut à Paris, le 22 avril 1724.

Son frère Jean Boyvin de Villeneuve naquit le 28 mars 1663. Il était déjà membre de l'Académie des Inscriptions, conservateur de la bibliothèque du Roi, quand il fut reçu à l'Académie Française.

Il composa plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions* (Tom. I à VII), un poème latin et français sur la *Chronologie*. (*Le Conservateur*, févr. 1757), une traduction en vers français de la *Batrachomyomachie* d'Homère, plusieurs autres traductions d'auteurs grecs, et quelques Mémoires écrits en latin. Il mourut à Paris, le 28 octobre 1726.

VAUGEOIS (Jean-François-Gabriel), né à Tourouvre le 15 avril 1750, mort à Laigle le 1^{er} juin 1839.

— Histoire des Antiquités de la ville de L'Aigle et de ses environs. Ouvrage posthume. — *L'Aigle*, P.-E. Brédif, imprimeur-libraire, rue du Maure, 1841, in-8° de 590 pages.

On trouve dans cet ouvrage de nombreux renseignements sur le climat, les productions, la géographie physique, les usages et coutumes, l'histoire religieuse et civile du canton de la Ferté-Fresnel.

VEUCLIN (Ernest-Victor), né à Verneusses (Eure), le 1^{er} juin 1846, publiciste et imprimeur à Bernay.

— La ruine de l'abbaye de Saint-Évroult. — Communication faite au Congrès de l'Association Normande tenu à Vimoutiers, en 1884.

Annuaire normand, 1885, p. 90-104.

— Les grands événements au Village sous l'ancien régime. — *La Fonte des Cloches*. — *Veublin*, Bernay, 1888, 44 pages.

Dans ce travail, il est question des cloches de plusieurs églises du canton de la Ferté-Fresnel.

Monnai, p. 9 ; N.-D.-du-Bois, p. 18 ; Villers-en-Ouche, p. 21 ; Anceins, p. 36 ; les Essards-en-Ouche, p. 37.

— Nouvelles glanes historiques sur l'Instruction publique avant et pendant la Révolution. — *Veublin*, Bernay, 1888.

On trouve dans cette étude des documents intéressants sur les Petites Écoles de Monnai (page 18 et suivantes) et de la Ferté-Fresnel (page 50 et suiv.).

— Récits Villageois en patois Normand du pays d'Ouche (cantons de Beamesnil, la Ferté-Fresnel et Broglie). — *Veucelin, Bernay*, 1887, in-12, 32 pages.

— Quelques notes inédites sur la Maladrerie de Saint-Michel du Val-Boutry à Saint-Évrout.

On conserve aux archives de l'hospice de Bernay le plan de la terre du Val-Boutry. C'est un in-folio de 1765.

Saint-Michel du Val-Boutry, paroisse de Notre-Dame-du-Bois, au diocèse d'Evreux, était une ancienne léproserie réunie à l'hôpital de Bernay, par arrêt du Conseil du Roi, 24 janvier 1698.

— Quelques notes inédites sur le Juge des Ferrons de Normandie et les Ferronniers de Bernay au XVIII^e siècle. — *Bernay, imprimé par V.-E. Veucelin, en l'an 1889.*

Glos-la-Ferrière était le centre de cette juridiction corporative. L'assemblée des ferons se réunissait pour les élections annuelles du juge des ferons dans la chapelle de la Maladrerie de Glos, le dimanche d'après la saint Jean-Baptiste.

(Archives de l'Orne, S. G. 51).

— Ville de Bernay. — Quelques notes inédites sur la Confrérie de saint Eloi, au XVIII^e siècle. — *Bernay, Veucelin*, 1889.

Ces notes présentent un certain intérêt pour l'histoire de Glos-la-Ferrière.

Vossius (Gérard-Jean), né en 1577 près d'Heidelberg, mort à Amsterdam en 1649.

— De historicis latinis.

Au livre deuxième, chap. XXIII de cet ouvrage, on trouve une série de renseignements intéressants pour l'histoire de l'abbaye de Saint-Évrout.

Toutes les œuvres de Vossius, dont la plupart ont été condamnées par la Congrégation de l'*Index*, ont été imprimées à Amsterdam, en 9 vol. in-fol.

145

APPENDICE

LA LÉGENDE DE N.-D. DU CHESNÉ

PAR M. L'ABBÉ BOUTEILLER

*Qui de luce vigilaverit ad illam, non
laborabit.*

I

Sur la colline solitaire,
A l'ombre d'antiques sapins,
Je sais un joli sanctuaire
Trop ignoré des pèlerins :
Celle qu'en ces lieux on vénère,
Douce à tout cœur infortuné
D'un pauvre artisan fut la mère
C'est Notre-Dame du Chesné.

II

Dans Nazareth où le Messie,
Le Dieu né de son chaste sein,
Travaillait armé d'une scie,
La Vierge dévidait du lin.
Les bruyants fuseaux dès l'aurore
Sous son toit avaient résonné,
Le soir, ils résonnaient encore
O Notre-Dame du Chesné.



III

Comme vous, gens de la campagne
Humble femme, elle préférerait
La mince obole que l'on gagne,
A s'occuper dans le secret,
Aux parures d'or et de soie,
Qu'en notre siècle efféminé,
Le riche paresseux déploie
Loin de son temple du Chesné.

IV

Mais pourquoi sur cette colline
Ce monument plein de fraîcheur,
Qui vers la rivière s'incline,
Comme aux bords d'un vase, une fleur.
Que dit sa dévote légende,
Aux lèvres du vieux prosterné,
Quand de cœur il se recommande
A Notre-Dame du Chesné.

V

Le vieux dit : pour la foi naïve,
Nous ne valons pas nos aïeux,
Que leur confiance était vive
En la bonne Reine des Cieux.
Par eux de son auguste image
Un tronc d'arbre fut couronné.
Ils la nommaient comme à notre âge
La Notre-Dame du Chesné.

VI

Et tous ensemble aux grandes fêtes,
Ils couraient se mettre à genoux,
Ils couraient incliner leurs têtes,
Sous son regard pour eux si doux.
Puis après de longues prières,
Chacun joyeux s'en retournait,
Disant : Veillez sur nos chaumières
O Notre-Dame du Chesnai.



VII

Lorsque dans un temps plein d'alarmes,
Des prêtres on versa le sang,
Sainte Marie eut moins de charmes
Pour l'œil du timide passant.
Son nom jadis si populaire
A l'oubli resta condamné ;
C'était un crime que vous plaie
O Notre-Dame du Chesné.

VIII

Partout les méchants de ce monde,
Détrônaient alors le vrai Dieu
Pour asseoir une femme immonde
Sur tous les autels du saint Lieu.
Votre abri pourtant bien modeste
Ne devait pas être épargné.
Il eut aussi son jour funeste
O Notre-Dame du Chesné.

IX

Je me souviens de cette aurore
Qui se leva si triste, hélas !
Puisque la mère qu'on implore
Fut le jouet d'enfants ingrats.
L'un d'eux cueillit sur son passage
Un caillou qui fut destiné
A frapper en son doux visage
La Notre-Dame du Chesné.

X

Et celle qui fait notre joie
Tomba sur le chemin pierreux,
Mais d'un grand trouble, il fut la proie,
Le cœur de l'enfant malheureux.
Dès l'instant même de son crime,
Nouveau Caïn, d'effroi miné,
Il s'enfuit loin de sa victime
De Notre-Dame du Chesné.

XI

Que le remords est implacable !
 Pour le perdre on s'échappe à tort ;
 Sa voix à l'oreille coupable
 N'en sait retentir que plus fort,
 Aussi bien des ans s'écoulèrent
 Sans paix pour notre infortuné.
 Toujours les rêves le troublèrent
 Dans sa demeure du Chesné.

XII

Touchant aux jours de sa vieillesse,
 Aveugle et brisé de regret,
 Il résolut dans sa détresse
 D'expier son ancien forfait.
 Il voulut qu'à l'endroit du crime
 Des monuments le mieux orné
 Fut érigé pour sa victime
 Pour Notre-Dame du Chesné !

XIII

Et les ouvriers s'empressèrent,
 Et sitôt qu'ils eurent fini,
 A Dominique ils l'annoncèrent
 Et son trouble enfin fut banni.
 Sur les bords de notre vallée,
 Où vous avez déjà trôné,
 Vous trônez, belle Immaculée,
 O Notre-Dame du Chesné.

XIV

Puissent les enfants de cet âge
 Au lieu de vous injurier,
 Vous rendre le plus pur hommage,
 Et matin et soir vous prier.
 Car vous aimer dès cette vie,
 C'est vouloir être couronné
 Là-haut dans la sainte patrie
 O Notre-Dame du Chesné.

Heugon, 7 Septembre 1860.

ERRATA

Page 53, Ligne 18, après *critique littéraire* ajouter : *auraient sans doute donné plus de relief à notre travail,*

- Pages 55, Lignes 12 : au lieu de *archiates*, lisez *archiater*.
— 56, — 17 : au lieu de *promissit*, lisez *promittit*.
— 56, — 25 : au lieu de *Vita ancti SEbrulfi*, lisez *Vita sancti*
— 56, — 27 : au lieu de *S. Ebruffi*, lisez *Ebrulfi*. [Ebrulfi.
— 60, — 34 : au lieu de *diæcesanæ*, lisez *diæcesanæ*.
— 63, — 26 : au lieu de *rôle*, lisez *royale*.
— 67, — 17 : au lieu de *Carrouges*, lisez *Carrouget*.
— 67, — 27 : au lieu de *Cartes*, lisez *Carte*.
— 77, — 4 et 3 : au lieu de *Contica*, lisez *Cantica*.
— 78, — 25 : au lieu de *Gententie*, lisez *Sententie*.
— 78, — 26 : au lieu de *Contica*, lisez *Cantica*.
— 79, — 28 : au lieu de *Eshebride*, lisez *Ethebride*.
— 79, — 30 : au lieu de *Combridgeshire*, lisez *Cambridgeshire*.
— 80, — 13 : au lieu de *historiæ*, lisez *historiæ*.
— 81, — 2 : au lieu de *homiliæ*, lisez *homiliæ*.
— 81, — 3 : au lieu de *bibliothecæ*, lisez *bibliothecæ*.
— 81, — 20 : au lieu de *posapiâ*, lisez *prosapiâ*.
— 82, — 7 : au lieu de *grammaticæ*, lisez *grammaticæ*.
— 82, — 7 : au lieu de *musicæ*, lisez *musicæ*.
-

NOTICE

SUR

LA VISITATION D'ALENÇON

L'Ordre de la Visitation fondé à Annecy, en l'an 1610, par Saint-François de Sales, évêque de Genève, et Sainte-Jeanne-Françoise Frémyot, veuve du baron de Chantal (1), avait pour but la prière et la bienfaisance : après avoir accompli dans le cloître les exercices de piété prescrits par leurs constitutions, les religieuses changeaient leurs habits monastiques contre des vêtements séculiers pour se répandre discrètement dans la ville savoisienne, où elles faisaient l'aumône et assistaient les malades. Ce plan de vie intéressant, qui apportait un allègement aux souffrances des infortunés, fut cependant très vivement critiqué par le cardinal de Lyon, qui alla jusqu'à défendre aux Visitandines, qui venaient d'établir dans son diocèse le deuxième monastère de l'Ordre (2 février 1615), de sortir de leur couvent, même pour accomplir des œuvres de charité.

M. l'abbé Bougaud, dans son histoire remarquable de Sainte Chantal, rapporte ainsi l'incident soulevé par M. de Marquemont, incident qui devait bouleverser tous les plans charitables des fondateurs de la Visitation :

(1) M^{me} de Chantal avait 28 ans lorsque son mari mourut des suites d'un accident de chasse. Des six enfants, nés de cette union, quatre étaient vivants : trois filles et un fils, Ceise-Bénigne de Rabutin. Celui-ci épousa Marie de Coulanges, de laquelle il eut Marie de Rabutin, devenue la célèbre Marquise de Sévigné.

« En établissant son Institut, Saint-François de Sales avait fait une chose qui nous paraît aujourd'hui très simple, qui alors était très hardie : il avait supprimé la clôture. Ces religieuses, que jusque-là le monde n'avait pas vues, qui depuis la bulle de Boniface VIII, vivaient cachées derrière d'impénétrables grilles, le saint évêque avait conçu le projet de les faire sortir du cloître et de les envoyer, comme des mères, dans les greniers et les mansardes du pauvre. L'idée avait épouvanté Mgr de Marquemont. Il estimait qu'à Lyon et dans les autres villes de France, la visite des pauvres ne se pouvait pas continuer sans danger, et que d'ailleurs une vie si pure et si vertueuse ne devait pas rester à l'état de simple congrégation, mais avoir la dignité d'un Ordre religieux, et par conséquent d'une entière clôture ; car d'imaginer un Ordre religieux de femmes sans clôture, l'idée même ne lui en venait pas. Il défendit donc aux sœurs de visiter les pauvres, leur ordonna provisoirement de garder la clôture, et comme le mot de Visitation ne signifiait plus rien, du moment où l'on ne visitait plus les pauvres, il émit le désir que la maison de Lyon s'appelât désormais maison de la Présentation. » (Vol. I, p. 507).

M^{me} de Chantal qui avait établi, en personne, le monastère de Lyon, fut fort contrariée de l'attitude de M. de Marquemont. Elle écrivit des lettres pressantes à l'évêque de Genève, en le priant d'user de l'influence morale qu'il pouvait avoir sur le cardinal pour lui faire rapporter une décision qu'elle jugeait néfaste pour l'avenir de leur œuvre. Deux entretiens eurent lieu entre les deux prélats, l'un à Lyon, l'autre à Genève, mais, malgré les arguments solides de Saint François de Sales, le cardinal ne voulut rien entendre. Toutefois, à titre transactionnel, il autorisa l'Ordre à conserver son titre primitif de *Visitation*.

Nous ne nous préoccupons pas, comme M. l'abbé Bougaud, de rechercher si la transformation de la Visitation en Ordre cloîtré, doit ou non provoquer des regrets à la Société ; cette question, sujette à des controverses passionnées, ne saurait être examinée dans notre notice. Disons seulement qu'en créant les Filles de la Charité, Saint-Vincent de Paul montra, quelques années plus tard, combien les scrupules du cardinal de Lyon étaient peu justifiés.

Avant de pénétrer dans l'histoire particulière du monastère d'Alençon, il nous paraît opportun de jeter un coup d'œil rapide

sur les constitutions qui régissent l'Ordre de la Visitation. Leur connaissance facilitera l'interprétation des lettres curieuses que nous avons à présenter, lettres émanant du couvent alençonnais et déposées à la bibliothèque de Rennes, au moment de la tourmente révolutionnaire (1) :

« Les sœurs se divisent en trois rangs : les *sœurs de chœur*, destinées à chanter l'office ; les *associées*, dispensées de l'office à cause de la faiblesse de leur santé, mais en tout égales aux premières ; et enfin les *sœurs converses*, qui portent un voile blanc, n'ont pas voix au chapitre, sont employées aux gros ouvrages, mais font les trois vœux et sont autant religieuses que les autres. La clôture est entière, selon les prescriptions du concile de Trente. Des sœurs tourières, qui ne font publiquement que le vœu d'obéissance, sont chargées du service extérieur de la maison.

« Chaque monastère est gouverné par une supérieure, élue par toutes les sœurs, au scrutin secret et à la majorité absolue des voix.

« La supérieure est élue pour trois ans, au bout desquels elle est rééligible pour trois autres années encore ; mais après ce temps, pour quelque raison que ce soit, sans exception aucune, elle doit être déposée. Il faut de toute nécessité qu'elle aille réapprendre à obéir ; sa place est alors marquée par la règle au tout dernier rang.

« Un conseil de quatre sœurs, choisies par la supérieure parmi les plus anciennes, lui est donné pour l'aider dans le gouvernement de la maison. Une *assistante* la remplace quand elle s'absente.

« Toutes les maisons de l'Ordre sont indépendantes les unes des autres, sans autres rapports que des rapports de charité et d'union de prières. Des circulaires envoyées de temps en temps tiennent l'Ordre entier au courant de ce qui se passe dans chaque monastère. Il n'y a point de supérieur général, ni de visiteurs généraux, ni de chapitre où se réunissent les mères supérieures de l'Ordre. Chaque couvent est placé sous la surveillance directe et

(1) La bibliothèque de Rennes possède également des lettres adressées aux Visitandines de Rennes par les monastères suivants : Rome, Bourges, Vercell, Avignon, Nantes, Soleure, La Flèche, Le Puy, Dieppe, Abbeville, Vannes, Périgueux, Nancy, Sisteron, Massa, Le Mans et Valence. La conservation de ces documents n'est assurément due qu'au soin qu'on avait pris de les faire relier.

immédiate de l'évêque diocésain. Cette règle importante, mille fois discutée pendant la vie du saint fondateur, remise en question après sa mort, mais maintenue énergiquement par sainte Chantal, agitée de nouveau après la mort de la sainte, a fini par prévaloir, et l'Ordre n'a jamais eu à s'en repentir.

« Deux prêtres sont préposés par l'évêque à la garde du monastère : l'un avec le titre de supérieur, l'autre avec celui de confesseur. » (Vie de Sainte Chantal. T. I, p. 547).

Complétons ces renseignements préliminaires par la généalogie du monastère de Mamers qui donna naissance à celui d'Alençon :

- 1° Annecy, en Savoie, 1^{er} de l'Ordre, établi le 6 juin 1610 ;
- 2° Moulins, en Bourbonnais, 3^e de l'Ordre, sorti d'Annecy, établi le 25 août 1616 ;
- 3° Nevers, en Nivernais, 8^e de l'Ordre ; la supérieure et l'assistante étaient du monastère d'Annecy et les autres sœurs de celui de Moulins ;
- 4° Blois, en Touraine, 23^e de l'Ordre, la supérieure était d'Annecy et les sœurs du monastère de Nevers. Établi le 4 novembre 1625 ;
- 5° Mamers, au diocèse du Mans, 62^e de l'Ordre, sorti de Blois ; la supérieure (1) était du monastère de Nevers. Établi le 29 Novembre 1633 (supprimé).

*
* *

L'Institut de Saint-François de Sales, dont les débuts avaient été fort difficiles, tant à cause de sa constitution, qu'il avait fallu remanier dès les premières années, que par sa situation économique peu florissante, ne tarda pas cependant à se répandre sur tous les points de la France et de quelques pays étrangers. Lorsque le nombre des religieuses, fixé à 33 par la règle, était dépassé dans une maison, il s'en échappait une petite colonie qui allait ordinairement à peu de distance, dans une ville voisine, fonder une maison distincte de la première et qui, à son tour, envoyait des essaims. On comptait déjà 86 monastères de l'Ordre à la mort de M^{me} de Chantal, survenue à Moulins le 13 décembre 1641.

En 1658, les habitants d'Alençon sollicitèrent de la Reine

(1) Sœur Jeanne-Agnès Provanchère.

Anne d'Autriche, la permission d'avoir dans leur ville une communauté de Visitandines. La reine-mère accueillit leur demande avec bienveillance, provoqua un avis favorable de l'évêque du Mans, Philibert-Emmanuel de Beaumanoir de Lavardin, et fit expédier par Louis XIV les lettres patentes autorisant l'établissement des Visitandines dans la ville d'Alençon. Ces lettres royales, datées du 9 octobre 1658, ayant été notifiées au monastère le plus voisin, celui de Mamers, la supérieure, M^{me} Marguerite-Agnès Juchereau, désigna pour fonder le nouveau couvent (127^e de l'Ordre), M^{me} Anne-Elisabeth Loquet ; elle amenait avec elle sept religieuses de chœur, trois novices et une sœur converse. Les sœurs arrivèrent à Alençon le 7 ou le 8 juin 1659 (1) et auraient habité une maison située rue du Mans, si l'on s'en rapporte aux « Mémoires historiques d'Alençon. » Sans vouloir révoquer en doute l'assertion de M. Odolant Desnos, nous devons déclarer que les documents relatifs à cette première installation nous font totalement défaut. Dans tous les cas, les Visitandines ne durent pas en profiter bien longtemps, des pièces authentiques nous les montrant installées dès la fin de 1659 ou le commencement de 1660, sur la place des Poulies, où elles avaient acquis plusieurs maisons.

Les fonctionnaires des finances ayant suscité de grandes difficultés au sujet de l'établissement de la place des Poulies, les sœurs durent, vers 1663, s'adresser au Roi pour les faire lever. Ce fut alors que Louis XIV signa les lettres patentes suivantes dont nous devons la communication à notre aimable et érudit confrère, M. Louis Duval, archiviste du département de l'Orne :

« Louis, par la grâce de Dieu, Roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut,

« Nos bien amées les Religieuses de l'ordre et maison de la Visitation de Sainte Marie d'Alençon Nous ont fait remontrer que, depuis quelques années, elles ont été apelées en lad. ville par les Maire, Echevins et habitants catholiques d'icelle, pour s'y establir et faire bâtir une maison dud. ordre en laquelle, dès lors, plusieurs filles de condition se presenterent pour estre reçues en icelle, et y vivre religieusement sous la règle et constitution du dit ordre ; ce qui auroit été agréé et autorisé par notre amé

(1) Le 7 juin, d'après M. Odolant Desnos ; le 8 juin, selon M. l'abbé Bougaud.

et féal conseiller en nos conseils, le sieur de Beaumanoir, évesque du Mans, ainsi qu'il est plus au long porté par la permission qui leur en fut dès lors accordée par acte pour ce expédié le neuvième jour d'octobre mil six cent cinquante huit, à la prière et recommandation de la Reine, nostre très honorée dame et mère. Depuis lequel temps, quelques religieuses du dit ordre et institut ayant été apellées en lad. ville d'Alençon pour commencer le dit établissement, elles y ont été si gratuitement reçues par les officiers et habitants de lad. ville, et ont si heureusement réussy dans Iceluy, qu'à présent les dittes exposantes ayant acquis, dans le fauxbourg de Montsor de la d. ville d'Alençon, une grande maison et quelques lieux commodes pour le bastiment et établissement de leur église et couvent auquel elles ont à présent nombre de religieuses professes, lesquelles, par les dots qu'elles ont aporté en icelle, sont en estat de subcister fort commodément. Et, comme nous reconnoissons tous les jours que l'un des principaux moyens qui nous peut tous les jours servir, tant pour la conservation de nostre personne, de la famille Royale, que pour la paix et tranquillité de nostre royaume, dont les bonnes et saintes prières qui se font tous les jours à Dieu dans toutes les maisons religieuses qui, de temps en temps, s'établissent en nostre royaume, pays, terres et seigneuries de notre obéissance, particulièrement dans les maisons de cet ordre et institut de la Visitation de Sainte Marie, dans lequel nombre de bonnes et vertueuses filles vivent en une piété et singulière dévotion très recommandable; ce qui n'a pourtant point empesché qu'elles n'ayent été traversées en leur établissement par les gens de nos comptes de Normandie, qui ont non-seulement désiré qu'elles rapportassent des lettres portant permission de leur établissement, mais encore que les dites lettres portassent amortissement des lieux, terres et héritages qu'elles ont acquis pour enclorre dans leur battiment, et faute de ce, on les a menacées que s'y elles faisoient un plus grand établissement de les contraindre de se retirer en d'autres maisons du dit ordre; ce qui oblige les exposantes à recourir à nous et à nous supplier, très humblement, de vouloir agréer et confirmer leur dit établissement avec les acquisitions qu'elles ont pour ce faites, et leur accorder nos lettres en ce cas nécessaires. En ces causes, sçavoir faisons que, par l'avis de nostre conseil, auquel nous avons fait voir la

requête que les Maire, Echevins et habitants de la ditte ville d'Allençon, nous ont eux-mêmes présentée pour nous supplier de vouloir permettre que les religieuses dudit ordre de la Visitation de Sainte-Marie fussent établie en la ditte ville, fauxbourg d'icelle, et qu'elles pussent y construire une maison du dit ordre; le consentement du dit sieur évesque du Mans pour l'establissement de la dite maison et monastère des religieuses de cet ordre de la Visitation de Sainte Marie, accordé sur la requête des dits Maire, Echevins et habitants de la ditte ville d'Allençon, et autres pièces justificatives du fonds que les dittes religieuses possèdent aujourd'hui pour subvenir aux nécessités de la ditte maison, et attachées sous le contresel de nostre chancellerie; voulant d'ailleurs favorablement traiter les dittes exposantes et contribuer, autant qu'il nous sera possible, pour la plus grande gloire de Dieu et l'augmentation de son église, à l'establissement et augmentation de cette maison religieuse; nous avons iceluy establissement de la ditte maison religieuse de la Visitation Sainte Marie en nostre ditte ville d'Allençon, fait ce sur la permission qui leur en a été accordée à la prière et supplication des maire, échevins et habitants de la ditte ville, agréé, confirmé et aprouvé de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royales, par ces présentes signées de nostre main, agréons, confirmons et aprouvons, et lequel en temps que besoin est ou seroit, nous leur avons de nouveau permis et permettons pour y faire, par elles et celles qui leur succéderont au dit monastère, tous les exercices et fonctions de leur règle et institut, ainsy que font les autres religieuses du dit ordre establies en plusieurs lieux et endroits de nostre royaume, sous l'autorité du sieur évesque du Mans et direction de leur supérieure, et suivant les clauses et conditions portez par les dits consentements, et sans néanmoins qu'au moyen du présent establissement, elles puissent prétendre aucun amortissement, sy ce n'est pour la maison et closture où elles sont establies. Sy donnons en mandement à nos amez et féaux conseillers, les gens tenans nostre cour du Parlement de Rouen, Bailly d'Allençon, ou son lieutenant au dit lieu, et à tous autres nos officiers qu'il apartiendra, que ces présentes ils aient à faire registrer, et du contenu en icelles jouir et user les dites exposantes, et celles qui leur succéderont au dit monastère, pleinement, paisiblement et perpétuellement, et sans souffrir

qu'il leur soit fait, mis ny donné aucun trouble ny empeschement ; au contraire, nonobstant quelconques ordonnances, règlements, arrests et autres choses à ce contraire. auxquelles aux dérogatoires des dérogatoires cy contenues, nous avons dérogé et dérogeons par ces présentes, pour ce regard seulement et sans tirer à conséquence. Car tel est notre plaisir ; et asfin que ce soit chose constante et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces présentes, sauf en autre chose nostre droit et l'autrui en tout. Donné à Fontainebleau, au mois de juillet, l'an de grâce mil six cent soixante-quatre, de notre règne le vingt-deuxième. Signé : LOUIS. Et sur le reply : Par le Roy : Phéliepeaux et scellées sur lacs de soye du grand sceau de cire verte.

« Collationné sur la copie estant aux registres de la Cour attachée à la minutte de l'arrest d'enregistrement des dites lettres patentes du dix-huitième jour de décembre mil six cens soixante-quatre, par nous, Conseiller du Roy, greffier en chef civil et criminel du Parlement de Normandie.

« ANTHAULT. »

Si les obstacles auxquels les Visitandines s'étaient heurtées dans les premiers temps de leur établissement à Alençon avaient été aplanis selon leurs désirs, elles remarquèrent bientôt que le monastère devenait beaucoup trop exigü pour recevoir les professes dont le nombre allait toujours croissant. Dans le but de remédier à cet inconvénient, elles firent l'acquisition, vers 1672, d'une maison relativement importante, laquelle forme aujourd'hui une annexe de l'hôtel de la Préfecture de l'Orne ; cette construction avait été bâtie en 1630, par Ch. Fromont de la Benardière. Mais, au moment où elles se disposaient à en prendre possession, une difficulté insurmontable vint encore contrarier leurs projets, ainsi que le rapporte la supérieure, M^{me} Françoise d'Erard de Ray, dans une lettre circulaire datée du 11 janvier 1681 :

« L'espérance que nous avons de nous éjouir de l'acquet que nous fismes il y a plus de 8 ans (1) et lequel on avoit toujours eu l'intention de faire dès le commencement de l'établissement, estant planté et basti de manière à nous y loger du soir au lende-

(1) C'est-à-dire avant 1673 et non en 1675, comme l'écrit M. Odolant Desnos.

main, nous avoit jusqu'alors tenues en suspens, et en cette veüe nous suportons plus patiemment l'incommodité de nous voir sept ou huit dans une même chambre. Mais, comme nous estions sur le point d'y entrer, la croix plantée et les clefs en main, S. A R. Madame de Guise, usant de son pouvoir et de son autorité, nous obligea de luy céder nos droits et nous fist aussi prendre résolution de trouver quelque moyen de nous rassembler dans un même corps de logis, en nous séparant les unes des autres ; à cet effet, nous avons pratiqué quelques cellules dans une galerie ruinée et dans des gallas. Vous jugez bien que ce ne peut estre de superbes palais, ni quelque chose de trop solide, mais vous en jugerez encore mieux, quand vous scaurez qu'on les a faites de toutes les vieilles fenestres, portes et bouts de bois, qui jusqu'alors avaient esté inutiles...»

Cette transformation, on le voit, était trop rudimentaire pour que les sœurs pussent s'en contenter bien longtemps. Grâce aux dots importantes apportées par les nouvelles professes, grâce aussi aux libéralités de quelques bienfaiteurs, notamment de M^{me} Jacques Favier du Boulay, femme de l'intendant, qui à elle seule avait fait un don de 3,000 livres, les Visitandines avaient pu réunir une somme relativement considérable, dont elles ne tardèrent pas à trouver l'emploi. En effet, elles décidèrent de couper court à toutes leurs infortunes en achetant en 1678 ou 1679, un emplacement assez vaste où, cette fois, elles feraient construire un véritable monastère. Ce terrain était situé non loin de leur vieille habitation et une partie leur en avait été fieffée, le 10 décembre 1663, par le bureau des finances. Une lettre circulaire donne sur cette acquisition quelques détails que nous aurons occasion de compléter plus loin :

« De notre monastère d'Alençon, ce 29^e mars 1679

« Nos très honorées et très chères sœurs,

« Nous supplions notre seigneur d'être pour jamais l'unique objet de notre amour. Celuy que nous avons pour vos aymables charités nous presse de vous aller rendre nos devoirs et nous donner la consolation de vous entretenir cordialement de toutes nos nouvelles. Permettez que nous commencions par celle qui nous est la plus agréable et la plus avantageuse, puisque c'est

l'heureuse réélection que nous fîmes l'année passée de notre très parfaitement honorée mère (1). Nous avons fait une trop douce expérience du plaisir qu'il y a d'être sous son gouvernement, pour ne nous en pas procurer la continuation aussi longtemps que nous le peuvent permettre nos saintes observances. Elle nous en est un modèle si accompli, que nous trouvons dans ses exemples, aussi bien que dans ses paroles (sans aller chercher au dehors), ce qui nous est nécessaire pour nous animer à la pratique des solides vertus. Elle les possède toutes si éminemment, que l'on ne sauroit à laquelle donner le prix. Vous jugerez cependant, nos chères sœurs, que son humilité y tient le premier rang, puisqu'elle nous empêche de vous en donner une connoissance plus particulière, et de crainte qu'elle ne supprimast cette lettre, il nous faut contenter de vous dire que notre seigneur répand incessamment des bénédictions très spéciales sur sa digne conduite et que nous voilà enfin à bout de plusieurs grandes affaires dont sa charité avoit parlé dans sa dernière à votre très honorée mère. Les épineuses difficultés qui s'opposoient à nos entreprises, avoient besoin d'un jugement aussi solide et prudent que le sien pour les vaincre, et pour nous faire avoir une place que nous avons acquise pour nous bâtir, scituée dans le plus bel air du monde ; elle nous revient à onze mille deux cents livres, quoy qu'elle n'aye que 52 toises en largeur, et 68 de longueur ; mais il y a des jardins et des prés où s'étendre à l'avenir tant que l'on voudra. Nous avons ajouté à cette acquisition celle d'un champ qui est tout proche, qui nous coûte 250 livres et dans lequel nous trouvons la menüe pierre nécessaire pour notre bâtiment, que nous espérons commencer lorsque nos murs de clôture seront achevés (2). Il ne se peut comprendre, nos très aimées sœurs, avec combien de soin et zèle cette très honorée mère travaille incessamment pour l'utilité de notre communauté qui lui en sera éternellement redevable, aussy bien qu'à Monsieur le Président de Ray, son frère, lequel en tout rencontre, nous honore de sa protection, prenant nos intérêts comme les siens propres, d'une manière si généreuse et si obligeante, qu'il faudrait une plume plus éloquente que la nôtre pour exprimer les véritables

(1) M^{me} Françoise Thérèse d'Erard de Ray.

(2) La première pierre des constructions fut posée en 1680 par un petit garçon pauvre que les sœurs gardèrent avec elles pendant plusieurs années.

sentimens de reconnoissance que nous en avons (1). Nous mettons aux nombres des avantages qu'il nous a procurez, celui de posséder parmi nous deux de mes demoiselles ses filles, qui nous sont des gages très précieux de sa bien-veillance ; l'aînée a pris la place de notre unique novice, laquelle a fait sa sainte profession en son temps et nous espérons que quand celui de cette aymable sœur sera accompli, sa chère cadette aura le bonheur de prendre notre saint habit qu'elle passionne d'avoir depuis longtemps, attendant son âge qu'elle n'aura qu'au mois d'octobre prochain. »

L'effectif du monastère était à cette date de : « 26 professes du voile noir, quatre du blanc, une novice, une tourière, la bonne dame veufve qui est avec nous depuis plusieurs années et dix pensionnaires. »

Puisque nous venons de lire les espérances de la Visitation au sujet des demoiselles d'Erard de Ray, il nous semble intéressant de reproduire la relation de la fête intime qui eut lieu au monastère, en 1679 ou 1680, à l'occasion de la profession de l'aînée de ces demoiselles, et de la prise d'habit de sa jeune sœur :

« L'aînée fit la sainte profession en son temps avec un entier contentement de sa part et de la nôtre. A cette cérémonie fut jointe, à même jour et à même heure, celle de la prise d'habit de sa chère cadette. Monsieur le Président, leur père, dont l'affection pour cette maison est incomparable, aussi bien que sa générosité, nous fit présent la veille de ce jour solennel d'une très-belle lampe d'argent estimée de tous ceux qui la voyent à plus de 500 livres, et ce qui en est de plus agréable est la manière dont nous fusmes surprises en recevant cette libéralité, à quoy nous ne nous attendions point, notre chère sœur la sacristaine ayant paré sa chapelle à son ordinaire y trouva, quelques moments après, cet ornement qu'elle n'y avoit point fait mettre, et au même instant nous le faisant voir.

L'année de cette chère novice expirée, elle offrit à Dieu le sacrifice de ses vœux ; Son Altesse Royale Madame de Guyse lui

(1) Les libéralités de cette famille en faveur des établissemens religieux furent, en effet, nombreuses et importantes. Le troisième supérieur du séminaire de Seès, Augustin d'Erard de Ray, prévôt du chapitre, qui jouissait d'une fortune considérable, institua le séminaire son principal héritier, lors de sa mort arrivée en 1723. (Louis Duval. — Notes historiques sur la ville de Seès au XVIII^e siècle. — 1890,

donna le voile noir avec une consolation sensible de cette vertueuse princesse, qui donna de grands éloges à la ferveur et dévotion avec laquelle cette jeune victime se consacroit au Seigneur. Nous ne fusmes pas plutost sorties de la grande messe, qui fut chantée très solemnellement, que nous eusmes l'honneur de nous voir servies au Réfectoire par notre grande Princesse et les Dames de sa Cour, qui furent témoins de la magnificence avec laquelle nous fusmes traitées, mais avec tant d'abondance que Son A. R. disoit que nous en aurions bien pour quinze jours. Elle même, à la sortie de notre diner, prit le sien dans notre chambre de communauté, au milieu de notre récréation, où nous eusmes le plaisir, à notre tour, de voir les profusions que M. le Président avoit faites pour la traiter à la Royale avec toutes les Dames de sa suite. Elle voulut aussi que notre très honorée mère, avec la nouvelle professe, eussent place à la table. Ce n'est pas le premier repas magnifique qu'elle eust pris dans notre maison, Madame la comtesse de Carrouge luy ayant fait quelques jours auparavant une colation soupante où rien de beau ni d'excellent n'estoit oublié : ce fut à l'occasion de la vesture de son aimable fille aînée, âgée seulement de quinze ans, laquelle a voulu se donner à Dieu malgré les offres et les avantages que le monde et messieurs ses Parents luy présentoient. »

Cette même lettre du 11 janvier 1681, à laquelle nous avons emprunté le récit qu'on vient de lire, parle aussi des prières faites au monastère pour feu Madame de Lanchal, femme d'un Trésorier de France « à laquelle nous avons des obligations sans pareilles, tant pour ses bienfaits que pour les peines qu'elle s'est donnée pour faciliter notre établissement en cette ville, ayant employé son pouvoir et celui de ses amis, qui estoient fort puissants, à lever tous les obstacles qu'on y mettoit, et depuis elle nous a toujours donné des marques d'affection les plus obligeantes du monde. » Cette dame donna « par testament la somme de cent écus et des dentelles du point de France et de Flandre » pour être inhumée dans le cimetière de la Visitation.

Les passages de l'importante lettre du 11 janvier 1681, que nous avons déjà transcrits, étoient l'œuvre probable de la sœur assistante. Le dernier qu'il nous reste à relever est dû à M^{me} d'Erard de Ray ; il présente la situation financière de l'établissement au moment où, conformément aux constitutions de l'Ordre, cette su-

périeure était contrainte de se retirer. En effet, élue en 1675, le samedi après l'Ascension, puis réélue en 1678, ses fonctions qui ne pouvaient excéder six années, expiraient dans les premiers mois de l'année 1681 :

« La fin de celle-cy, ma très honorée sœur, me va faire entrer dans le détail que j'avois toujours prétendu vous faire de l'état auquel je laisse cette maison pour le spirituel et temporel. Ce dernier est presque au même estat que nous le trouvâmes à notre élection, les fonds n'étant augmentez ny diminués, à raison de l'acquêts que nous avons fait d'une place à nous bastir des mieux située et dans le plus bel air du monde, à joindre l'espérance qu'un jour nous pourrions avoir la commodité de l'eau en bas de l'enclos, en nous étendant comme on le peut faire de tous côtés. On y auroit en effet pensé si nos moyens avoient secondé nos désirs, mais nous trouvâmes d'abord qu'onze mil deux cens livres estoit une somme assez considérable pour le seul achapt du terrain qui n'est que de cent toises en longueur par un bout, de soixante douze en l'autre, et de cinquante en large. Nous avons crû nous devoir retrancher à faire enclore cet espace de murailles qui sont si parfaitement bien et solidement faites, que si le reste du bastiment leur ressemble, on peut dire que c'est un ouvrage à durer jusqu'à la fin des siècles, sans qu'il eut besoin de réparations, excepté néanmoins vingt toises du côté où l'on pourra faire l'église. Proche cet héritage, nous avons achepté le champ dont on avoit parlé dans la dernière, et qui nous coûte 250 livres, dans lequel se trouve de la pierre à chaux et de blocage très belle, suffisamment pour continuer le bastiment et dont on pourra faire des voutes, qui nous espargneront la pierre de Hertré qui est beaucoup plus chère. La découverte de ce champ a été difficile, et a augmenté le prix employé à nos murailles, qui est de 5525 li., dans lequel est compris la dépense pour un fourneau à la chaux que nous faisons dans notre enclos, et pour le paiement des journaliers qui l'ont déserté. Il coutera encore bon pour le mettre en estat de nous être utile, puisqu'une partie de ce terrain est fort ingrat et de nul rapport; mais nos chagrins la-dessus pourront être dedommagés par le plaisir de nous voir jouissantes de l'eau d'une bonne fontaine qu'on nous assure avoir veue autrefois en ce lieu. Cette commodité doit être comptée pour quelque chose, nous aurions déjà satisfait le désir que nous en avons, si

nous n'avions point craint que le continuel passage des harnois ne défit en un jour ce qui auroit été fait en plusieurs, il ne s'en passa guère qu'il ne soit en marche pour l'amas de matériaux, et c'est une commodité que nous n'avons pas crû trop acheter, mettant 500 livres pour le monter. Notre sœur l'économe trouve son compte dans ce ménage puisqu'elle a déjà beaucoup plus profité qu'elle n'auroit fait, si elle avoit continué à se servir de charrois, dont elle avoit fait l'expérience l'espace de 3 ou 4 mois. Dans le sus-dit acquêts et autres despences cy-dessus nommées est entré les aumônes charitables qui nous ont été faites par Messieurs les parents de quatre novices auxquelles nous avons donné le voile noir. Nous laissons encore quelque somme pour commencer l'édifice, dans laquelle est comprise plus de 7876 l. d'espargne d'arrérages. Ce profit n'empesche pas qu'il n'y ait plus grande somme et nombre d'années qui nous sont deues que lorsque j'entrai en charge et qui sont si difficiles à tirer, que nous en pouvons dire une grande partie tout-à-fait desespérée, tant pour le principal que pour l'intérêt Il en faut faire, malgré nous 112 livres à une demoiselle que nous avons trouvée peu traitable dans ce que nous avons acquis d'elle, et qui, par surcroît, voulut que ce fut une clause essentielle qu'on luy gardât le fond et par suite luy faire la rente jusqu'après sa mort, ou l'établissement d'une de mes demoiselles ses filles, à laquelle naturellement nous aurions bien souhaité une vocation, mais comme Dieu ne l'a pas disposée à recevoir ce don, priez-le tout au moins qu'il la pourvoie ailleurs. A notre élection nous trouvâmes 4000 livres de dette dont nous avons acquitté la maison.... »

Puis passant aux dons faits à la communauté par « les sœurs novices et petites sœurs (1) » M^{me} d'Erard ajoute : « Par leur moyen, notre bibliothèque se trouve augmentée de nombre de livres pour remplacer une partie de ceux que, volontairement, nous avons bien voulu rendre à Madame de St-Pater; et notre sacristie se trouve, par les mêmes, enrichie d'une très belle plaque de vermeil doré à mettre sur la fenestre de la communion, d'une

(1) M^{me} d'Erard adresse aussi des remerciements aux mères Doreau et Amelot, supérieures de Nevers et du faubourg St-Jacques, de Paris, la première pour ses fréquents envois de porcelaines et de faïences qui, depuis 12 ans, suffisaient aux besoins de la communauté, et la seconde pour ses cadeaux consistant en « une croix d'ambre des mieux travaillées qui se voyent, une escharpe brodée à porter le Saint-Sacrement, un grand et beau messel et plusieurs livres très utiles. »

aube et d'un surplis avec grande dentelle, et nous pourrions mettre en ligne de compte, plusieurs accomodements qui monteraient bien à une somme considérable. A cela je dois joindre un parement de satin violet avec de la dentelle d'or de Milan, une chasuble et un voile de velours noir, l'un et l'autre garnis d'une dentelle d'or fin, qui sont de quelque argent donné par les parents de nos sœurs, de nos petits ménages, et des bienfaits de quelques uns de nos amis, au nombre desquels nous devons mettre pour la première et la plus illustre Madame du Boulay-Favier, notre digne bienfaitrice. Tout de nouveau, nous tenons d'elle 500 livres qu'elle nous donna à la prise d'habit de notre sœur de Carouge, sa petite-fille, nous promettant encore si la seconde sœur de cette aînée étoit religieuse, comme elle en a le désir, elle luy feroit le même don. Ce dernier n'est que dans l'espérance des temps à venir, et ce premier fondé sur celle que notre jeune novice se rendra digne, par sa fidélité, de faire la sainte profession ; ce doit estre au mois d'octobre où celle-cy fera ses vœux, si elle persévère dans les dispositions où nous avons la joie de la voir, aussi bien que sa cadette qui entrera au noviciat à trois mois d'icy. Elle a pour compagne une jolie demoiselle qui ne passionne pas moins le même bon heur, son âge moins avancé que son esprit, sa sagesse et sa raison, retarde encore de deux ans l'exécution de ses désirs. Il nous reste encore deux enfants de six à sept ans, les plus jolies du monde, et, si on en juge par les apparences, ce sont déjà deux petites filles de Saint-François de Salles, l'une desquelles est une troisième fille de Madame la Comtesse de Carouge. Les petites comme les grandes sont le nombre de trente-neuf, dont il y en a vingt-sept professes du voile noir, trois du blanc, dix novices, une bonne dame qui vit parmy nous exemplairement, une tourière, une fille au Tour qu'on a prise par charité, et un pauvre petit garçon qu'on a tiré de misère en veüe de faire quelque œuvre pieuse pour nous attirer les bénédictions de Dieu en commençant nostre bastiment. »

M^{me} d'Erard nous fait connaitre enfin que les sœurs filaient et teignaient les étoffes dont elles avaient besoin, blanchissaient la cire, fabriquaient des cierges et de la chandelle, mais qu'elles avaient dû abandonner la fabrication du Point-de-France, parce que ce travail altérait la santé des religieuses, et que la vente de la dentelle se faisait à des prix infimes.

Grâce à l'excellente administration de M^{me} d'Erard, la situation du monastère était donc des plus prospères ; aussi les Visitandines résolurent-elles d'agrandir leur domaine comme le faisaient d'ailleurs pressentir les lettres que nous avons reproduites.

« En 1681, elles acquirent plusieurs jardins et maisons qui composent la cour dont la grande porte est sur la place des Poulies. Comme dans ce terrain se trouvoit plusieurs ruelles pour exploiter les maisons et héritages par elles acquises, elles obtinrent de messieurs du Bureau des Finances, en 1682, la permission de mettre ces ruelles dans leur enclos, à condition d'en faire de pareilles, au delà de leurs murailles, pour exploiter les maisons et jardins scituez proche du grand pré, qui touche à la rivière, et nommé pour lors le pré royal, ce qui a été exécuté ; et le dernier bout de la ditte ruelle se terminoit par une porte entre le jardin de Monsieur Boulard, maître entrepreneur, et une grande chambre sur la place des Poulies qui servoit d'église aux dittes religieuses, le tout à la rectitude de la grande porte de la ditte cour située sur la place des Poulies. » (Arch. dép.)

Néanmoins, cette question de ruelles donna naissance à une foule de difficultés, et même de procès, dont on retrouve les pièces justificatives dans les huit ou dix grosses liasses qui composent le fonds de la Visitation aux Archives de l'Orne. Une de ces pièces mérite d'être signalée : c'est l'autorisation donnée aux sœurs, par l'abbaye de Saint-Martin de Sées, d'enfermer dans leurs murailles une ruelle qui faisait séparation entre le fief du roi et celui de Saint-Isiges, appartenant aux capucins de Sées. Cette permission fait l'objet d'une délibération consignée au registre des capitulaires, et prise le « dimanche quatorzième jour du mois de juin de l'année mil six cents quatrevingt deux » sous la présidence du « révérend père Dom Nicolas Haudinau, abbé de ce monastère de Saint-Martin de Séez, de l'ordre de Saint-Benoit, congrégation de Saint-Maur. »

Ce fut seulement en 1687 que les Visitandines purent réunir les capitaux nécessaires pour commencer l'édifice projeté. Dans le but de surveiller les travaux de construction qui devaient durer plusieurs années, elles prirent le parti de venir s'installer, en 1688, dans l'une des maisons acquises en 1681, et englobées dans leurs nouvelles clôtures. M^{me} de Château-Thierry, supérieure à cette époque, nous a laissé dans une lettre circulaire l'effectif de

la communauté au 31 Mars 1668, c'est-à-dire quelques semaines avant le départ de la place des Poulies : « Vingt-neuf professes du voile noir, quatre du blanc, trois novices, dont une est pour le rang de sœur domestique; deux sœurs tourières, neuf pensionnaires, une femme de service, un jardinier, une fille que l'on nourrit par charité, et le petit pauvre qui a planté la première pierre de nostre bâtiment, qui sera bien occupé de loger 51 personnes qui composent cette communauté. »

M^{me} de Chateau-Thierry qui avait fait aménager, d'une manière convenable, l'habitation provisoire. n'eut pas l'avantage de présider à sa prise de possession. Ses fonctions de supérieure expirant à l'Ascension de 1688 (1), les sœurs appelèrent pour lui succéder M^{me} Jeanne Agnès La Vie, religieuse du monastère de Mamers. Ce fut cette dernière qui raconta, dans une lettre du 27 mars 1689, tous les détails relatifs à la translation.

« Celuy (attachement) que nous avons si justement pour nos chères sœurs de Mamers, nous a fait faire un fort grand sacrifice de les quitter, pour venir dans ce cher monastère, quo y que nous y ayions trouvé une communauté fort accomplie, étant composée de personnes qui ne respirent que la perfection de notre sainte Vocation... Nous avons bien sujet de bénir Dieu d'avoir en la personne de nos chères déposées, de grands apuys, pour m'aider à faire son œuvre, et augmenter les accommodements dont nous avons besoin dans cette maison que nous pouvons appeler naissante, puisque nous ne l'avons habitée que l'année passée (2), que nous fîmes notre translation avec beaucoup de tranquillité. Nous commençames par le transport des os de nos précieuses desfuntes, qui se fit avec grande cérémonie de notre part et de celle des ecclésiastiques qui nous accompagnèrent ayant évité que les Séculiers en eussent connaissance, dans la crainte d'une trop grande confusion. Monseigneur notre digne Prélat, nous donna la permission de sortir, avec plusieurs de nos sœurs, pour accompagner ces saints déposts que nous ne pouvions pas porter nous-mêmes à cause de l'éloignement des lieux, ayant pris des hommes que l'on avoit fait habiller fort

(1) Nous la retrouvons supérieure en 1711; elle fut remplacée probablement par M^{me} Elisabeth de Fyé, supérieure en 1716.

(2) C'est-à-dire en 1688 et non le 11 janvier 1681 comme le rapporte M. Odolent-Desnos.

proprement : Quatre religieuses portant seulement les quatre coins des draps qui couvroient les quaiesses. Le lendemain, l'on fit l'office fort solennellement, faisant dire une grande messe, après que, de notre côté, nous avions récité l'office des morts ; puis, nous commençâmes par déloger nos infirmes et pensionnaires, qui allèrent les premières prendre possession de nostre nouveau bâtiment, pendant que nous travaillions, de notre mieux, à faire le transport des meubles ; ce qui ne se fit pas, sans que les séculiers voulussent contenter leur curiosité, et il fallut deux jours avant que la Communauté fut renfermée, leur donner permission d'entrer dans notre clôture, crainte de les fâcher.... Nous nous donnâmes de bon cœur le baiser de paix avec attendrissement, et ensuite, nous trouvâmes notre dîner qui avoit été préparé dans notre beau réfectoire qui sembloit admirable à nos sœurs, après avoir été trente ans dans un lieu fort étroit et incommode. Nous travaillons encore tous les jours, ma très honorée sœur, à rendre notre demeure plus agréable, faisant dresser notre jardin qui étoit depuis bien des années sans culture. Nous sommes situées dans le plus bel air du monde, ayant des vœues charmantes. Son Altesse Royale, Madame de Guise, qui nous a honorées d'une visite, nous a fort félicitées de nous voir élargies, et dans un si agréable bâtiment que nos sœurs aiment sur tout ayant trouvé chacune une cellule, aspirant fort à cette douceur. »

Aussitôt que les Visitandines furent installées dans leur nouvelle habitation, M^{me} La Vie, supérieure, fit commencer l'édifice projeté depuis si longtemps. Quelques extraits d'une lettre datée du 16 mars 1690 nous initieront aux premiers travaux :

« Nous lui devons (à s^r La Vie) des reconnoissances infinies de tous les soins et peines qu'elle s'est donnée, non seulement pour l'avancement de nos âmes à la perfection dans le vray esprit de nos saints Fondateurs, qu'elle possède parfaitement, mais encore pour le zèle infatigable avec lequel elle s'est portée dans la suite des affaires temporelles de cette maison afin de nous mettre à couvert d'un plus grand nombre de pertes que celles que nous avons faites par le malheur des temps et l'insolvabilité de nos débiteurs, joint à celle que nous faisons sur la maison que nous avons quittée depuis deux ans pour entrer en celle-cy qui nous avoit coûté dix-huit mille livres, et qui ne nous est à présent de nulle valeur ne se trouvant personne qui la veuille achepter,

ny la louer ; d'où sensuit qu'il n'a pas falu un moindre courage et confiance en la divine Providence que celle de cette chère mère, pour avoir entrepris un bâtiment de quatrevingt douze pieds de longueur, sur vingt de large et trente de hauteur, y compris l'entablement, dans lequel se trouvera un très beau grenier, quatre ou cinq celules au dessous, et une chambre de quarante pieds destinée pour les ornemens de la sacristie ; l'estage bas, qui est une galerie naturelle au plan de notre bâtiment pour conduire à ceux qui se feront à l'avenir, doit servir à présent d'une chapelle qui règne sous la chambre de la sacristie, un chœur et avant-chœur dans lequel nous entrerons droit à la descente de notre grand escalier sans sortir. Cette unique mère ayant trouvé par ce moyen celui de nous tirer de l'incommodité que nous recevions d'aller en tous temps et saisons, exposées aux injures de l'air, gagner un chœur fort éloigné de notre corps de logis, si petit et si humide, aussi bien que la chapelle que les séculiers, comme nous, quitterons avec joye ce lieu destiné à l'usage des lexives, pour nous éjouir, avec une vraie reconnoissance, du fruit des labeurs de cette très aimée mère qui nous donnera la consolation de nous y conduire avant l'Assension ; toutes choses étans disposées à cet effet, jusqu'aux chaizes du chœur qui sont au nombre de quarante ; elle a fait ménager dans cette nouvelle chapelle une place dans le massif de la muraille, pour y mettre un autel dédié à notre saint Fondateur, et tout ce qui se doit faire, tant pour le tableau que pour les ornemens. Sa charité en fait la despense sur des petits présens et sur quelques autres ouvrages de tapisserie que l'on a travaillé dans la maison, de sorte que ma sœur l'Économe n'en doit point faire mention dans son compte, non plus que de quatre arcades vitrées dans notre cloître, que nous devons encore à cette très honorée mère. Nous avons besoin de son intelligence pour dresser notre jardin où elle a fait travailler incessamment depuis que nous avons la grâce de la posséder, et avec tant de succès que d'un champ qui avoit ses hauts et ses bas, et dont la pluspart n'étoit que du tuf, on a fait un jardin qui sera un jour des plus beaux et des plus réguliers qui se voyent. L'on travaille à présent à une terrasse dont les veües donnent sur la ville et sur les campagnes autant qu'elles se peuvent étendre, bornée d'une allée de charmes. Il y a encore de l'ouvrage avant que de voir le tout en sa dernière

perfection, mais toutes choses sont si bien disposées pour y arriver, qu'il n'y aura plus que du plaisir. Nous en trouvons d'autant plus dans ces promenades et dans notre nouvelle habitation, quoique nos cellules ne soient qu'en gallas, que nous avons esté vingt neuf ans dans les détroits d'une maison et closture si furieusement petits et resserez, que nous ne sçavons pas comment nous avons pu à peine y passer une année. »

La communauté se composait au 16 mars 1690 de trente-une professes du voile noir, cinq du blanc, deux tourières, six petites pensionnaires.

La question des ruelles enclavées dans la propriété des Visi-tandines qui avait causé tant d'ennuis en 1682, reparait avec les nouvelles acquisitions, faites en 1714, d'un sieur Sautel, aubergiste à Alençon, et se composant « de maisons et jardins scituez proche le pré royal et pour lors connu sous le titre de pré du domaine ». Nous ignorons comment fut réglé le procès survenu, en cette circonstance, entre les religieuses et M^{me} Olivier, héritière du maître entrepreneur Boulard dont nous avons déjà parlé.

A la date du 17 décembre 1753 (1), nous trouvons une lettre de M^{me} Catherine Élisabeth Buat de la Croix, supérieure, rendant compte des fêtes qui eurent lieu au monastère, le 16 août de la même année à l'occusion d'un « *triduo* ». Nous ferons certains emprunts à ce document épistolaire, car il renferme quelques renseignements intéressants sur la chapelle :

« Notre église ne comprend que 35 pieds sur 25 de large.... L'autel de notre église est vis-à-vis de notre grille, le tabernacle bien doré est à la moderne. Le tableau qui est au-dessus étant fort ancien, l'on garnit de glace ce qui reste de vuide depuis le haut du Tabernacle jusqu'au plafond. Le sanctuaire n'eut pas besoin d'ornements, deux statues, en grandeur naturelle, accompagnant le maître-autel, dans deux niches bien dorées, et deux croisées remplissant le vuide qui reste jusqu'aux oratoires de notre saint Fondateur et de notre bienheureuse mère. Cette dernière a été construite à l'occasion de la cérémonie ; elle est de

(1) Le recueil de Rennes possède aussi un « abrégé de la vie et des vertus » de sœur Marie-Suzanne de la Broise-Méniljean, fille d'un ancien aide de camp du maréchal de Gréqy, et de Françoise de Tournebu. Cette religieuse mourut au monastère d'Alençon, le 17 septembre 1753, à l'âge de 64 ans.

même grandeur que celle de notre saint Fondateur, mais elle la surpasse de beaucoup dans le bon goût. Le tableau de l'autel est haut de six pieds sur quatre de large ; il représente la bienheureuse montant au ciel, accompagnée, dans les nues, par plusieurs anges et têtes de chérubins qui paroissent se réjouir de son triomphe. Aux deux côtés de l'oratoire, sont deux tableaux représentant, dans l'un la bienheureuse donnant l'aumône, et dans l'autre passant par dessus le corps de son fils (1). Le fond de la chapelle est en blanc de plomb, une gloire représentée en haut, avec des rayons et des filets d'or, les bordures des tableaux dorés, les corniches et les chapiteaux et bazes des colonnes qui l'accompagnent de même. »

Selon le témoignage de M. Odolent Desnos, la chapelle fut boisée en 1782.

La Révolution de 1792 fermant tous les monastères, les Visitationnaires durent abandonner le domaine dont la création avait absorbé une grande partie de leur fortune. La propriété, inscrite aux biens nationaux, fut affectée, par arrêté du 18 fructidor an XI à la sénatorerie de Caen qui avait son siège à Alençon, et dont M. Rœderer fut nommé titulaire, avec une dotation de 24,660 fr. Le Gouvernement, d'après M. l'abbé Gautier, consacra une somme de 26,000 fr. pour l'aménagement du palais sénatorial (2). Les changements apportés dans l'immeuble et ses dépen-

(1) M. l'abbé Bougaud, racontant les adieux de M^{me} de Chantal à sa famille nous fournit la légende de ce tableau :

« Après que les cœurs eurent été épuisés de tendresse, M^{me} de Chantal, pour mettre fin à une scène déchirante qui l'accablait, se dégagea vivement des bras de son fils, et voulut passer outre. Ce fut alors que Celse-Bénigne, désespéré de ne pouvoir retenir sa mère, se coucha en travers de la porte en disant : « Eh bien, ma mère, si je ne puis vous retenir, du moins vous passerez sur le corps de votre fils ! » A ces mots, M^{me} de Chantal sentit son cœur se briser, et ne pouvant plus soutenir le poids de sa douleur, elle s'arrêta et laissa couler librement ses larmes. Le bon M. Robert, qui assistait à cette scène déchirante, craignant que M^{me} de Chantal ne faiblît au moment suprême : « Eh quoi, Madame, dit-il, les pleurs d'un enfant vous pourront ébranler ? — Non, reprit la sainte, en souriant à travers ses larmes, mais que voulez-vous, je suis mère ! » Et les yeux au ciel, nouvel Abraham, elle passa sur le corps de son fils. »

L'impression pénible, ressentie à la lecture de cette anecdote, se trouve adoucie lorsqu'on voit M^{me} de Chantal sortir du cloître pour surveiller les intérêts de sa famille, faire contracter des unions honorables à ses enfants et même, à l'époque du mariage d'une de ses filles avec M. de Thorens « dresser le ménage de sa petite baronne. » Toutefois, nous ne ressentons qu'une admiration médiocre pour ce bon M. Robert que les pleurs d'un enfant, séparé de sa mère, ne sauraient émouvoir.

(2) Histoire d'Alençon, 1805.

dances furent si considérables, que l'Ermite de la Chaussée d'Antin, de passage dans la ville, écrivait en 1826 : « Si quelque nouvel Epiménide se réveillait à Alençon, il aurait quelque peine à reconnaître un ancien couvent de Visitandines dans l'hôtel et les jolis jardins de la Sénatorerie, près le Pont-Neuf (1). »

Réunie au domaine de la couronne, par ordonnance du 4 juin 1814, la Sénatorerie fut convertie plus tard en caserne d'infanterie. Les jardins vendus à diverses personnes forment tout un quartier nouveau.

*
* *

M^{me} Jeanne-Victoire Dumoulin, supérieure des Visitandines au moment de leur dispersion en 1792, reparut à Alençon en 1809, et commença à réunir les sœurs de son ancienne communauté. Onze d'entr'elles étaient décédées pendant cette absence de dix-sept années (2). Elles s'établirent dans une maison actuellement appartenant à M. de Langle, rue de la Mairie, et installèrent leur chapelle au premier étage d'une construction placée à droite de la grille de cette propriété. Toutefois, le couvent ne fut officiellement reconnu qu'en 1812, époque à laquelle M^{me} Dumoulin fut canoniquement réélue supérieure pour trois années. Les ressources de la communauté étaient des plus précaires, sa fortune ayant été engloutie dans le monastère transformé en ce séjour enchanteur où les gais flon-flons des bals et des fêtes, donnés par M. Røderer, avaient remplacé le silence et l'austérité du cloître.

Cependant les Visitandines envoyèrent le 6 septembre 1818 à Mayenne une petite colonie pour y fonder le 178^e couvent de l'Ordre. M^{me} Françoise-Monique Martin en fut la première supérieure.

A l'avènement de Charles X, les sœurs eurent un moment l'espoir de recouvrer leur ancienne propriété de la sénatorerie, mais toutes les démarches qu'elles firent dans ce but demeurèrent sans résultat.

Enfin, en 1826, leur situation matérielle ne s'étant pas améliorée, vivant dans une extrême indigence, elles résolurent de se

(1) Étienne Jouy, tome 25, p. 116.

(2) Leurs noms sont conservés au monastère de Mayenne.

disperser dans les autres monastères. A cet effet, la supérieure, M^{me} Marie Madeleine Desjouis. sollicita des couvents de l'Ordre un asile pour les vingt sœurs qui composaient la communauté d'Alençon. Elles furent reçues dans les monastères suivants qui avaient répondu favorablement à la demande de M^{me} Desjouis :

1^{er} Monastère de Paris, 1 sœur ; 3^e Monastère de Paris, 2 sœurs (y compris la supérieure) ; Rennes, 3 sœurs ; Mayenne, 1 sœur ; Nantes, 2 sœurs ; Orléans, 2 sœurs ; Poitiers, 2 sœurs ; Rouen, 1 sœur ; Caen, 2 sœurs ; Troyes, 1 sœur ; Le Mans, 2 sœurs ; Valence, 1 sœur.

Ainsi finit la Visitation d'Alençon dont la dispersion, suivant les archives de Mayenne, causa les plus grands regrets aux habitants de la ville.

CHARLES VÉREL

JOUÉ-DU-BOIS

PAROISSE — FIEFS — COMMUNE

Du XV^e Siècle à la fin du XVIII^e Siècle.

INTRODUCTION

APERÇU GÉOGRAPHIQUE. — « *La commune de Joué-du-Bois (1) est située sur la ligne de faite des collines de Normandie qui séparent le bassin de l'Océan de celui de la Manche.*

« *Cette ligne y pénètre par la pointe S.-E., qui s'appuie sur Lignéres-la-Doucelle, passe par le grand axe de l'église et s'avancant au S. va sortir entre La Chaux et le Mont-du-Four, sur Rânes.*

« *Avant son entrée, elle a franchi le sommet du Monthard dont l'altitude, la plus élevée de la contrée, atteint 372^m; ensuite, sur Joué-du-Bois, elle offre les sommets ou plateaux de l'Aune, 325^m; du Haut-Désert, 319^m; du Rocher-Thébert, 333^m; de la Noë, 316^m; de l'Église, 310^m; du Theil, 302^m; du Hamel, 326^m; de La Safarière, 321^m; du Bois-Gautier, 309^m, et contournant les sources de la Gourbe à l'O., du ruisseau du Moulin-Couillard (2) à l'E., elle va faire coude au signal du Mont-du-Four, haut de 316^m.*

« *Entre ces hauteurs, généralement boisées, s'ouvrent des vallées moyennement profondes, le plus souvent à coteaux assez peu inclinés pour admettre la culture; et, au fond de ces vallées, coulent de petits ruisseaux, qui se rendent, à l'O., dans la Gourbe, à l'E., dans l'Udon.*

« *En nombre d'endroits, les vallées s'étranglent par le rapprochement des coteaux, et avec peu de travail, on a pu, autrefois,*

(1) Joué-du-Bois (canton de Carrouges, Orne) fait la séparation, par sa limite méridionale, des départements de l'Orne et de la Mayenne.

(2) Il est plus connu à Joué-du-Bois sous le nom de ruisseau de la Héronnière ou des Pucés.

former de nombreux étangs qui furent les réservoirs d'eau de quantité de forges et de moulins. Aujourd'hui, beaucoup sont desséchés (1) et remplacés par des prairies la plupart marécageuses et des amas de tourbe qu'on a, sans succès, tenté d'exploiter.

« L'ensemble du territoire de Joué-du-Bois est donc très accidenté et très varié d'aspect. Il en est autrement de sa nature. On n'y voit partout que du granite, et toujours le même, et toujours décomposé à la surface. En vain y cherche-t-on quelques minéraux accidentels; il n'y a rien.

« Le type de ce granite est une roche bleuâtre, appelée dans le pays pierre verte. Elle se compose de quartz grisâtre, amorphe, de feldspath orthose blanchâtre et de mica noir. A ces éléments essentiels, s'ajoutent de petits cristaux ou amas d'amphibole, et par place, des noyaux appelés nœuds, formés d'éléments granitiques très fins, constituant de larges taches noires. Certains de ces nœuds font le désespoir des ouvriers, à cause de leur dureté ou de leur faible adhérence.

« On trouve dans les carrières des monolithes de plusieurs mètres cubes, parfaitement homogènes. Les piliers des bas côtés de l'église sont des colonnes cylindriques dont les fûts ont 2^m de hauteur et 0,50 environ de diamètre, tous d'une seule pièce (2).

« Dans les massifs, les surfaces rapprochées du contact de l'air subissent d'abord une première altération; elles perdent la couleur bleuâtre et blanchissent sensiblement. A la longue, l'altération s'accroît dans les blocs qui contiennent des nœuds. L'amphibole fournit du fer oxydé, et la roche s'imprègne d'une couleur rougeâtre, celle de la rouille, en ne perdant que peu de sa dureté. C'est ce qui a formé le granite rouge du pays. Ce granite est d'un fort bon usage, et il a été très employé dans la localité, à en juger par la surface. Toutefois je soupçonne le bleu de passer quelquefois au rouge. On l'emploie aussi pour varier et orner les constructions importantes. La tour de l'église est construite en assises alternativement bleues et rouges, d'un bon effet.

« Enfin le feldspath arrive à se transformer en kaolin, que les pluies délayent et emportent, et il reste un gravier de quartz

(1) Plusieurs l'ont été en vertu de la loi du 14 frimaire an II. Fr. Robichon du Mesnil entama, à ce propos, devant le tribunal d'Alençon, un procès qu'il perdit.

(2) On rencontre même parfois des blocs de dix mètres de longueur sur cinq à six d'épaisseur. Les croix des Calvaires de Séez, de Saint-Gervais-du-Perron, de Préz-en-Pail, de Champsecret, etc., sont sorties de ces carrières.

mêlé d'argile et de fragments de granite qu'on emploie à tous les usages du sable (1). »

Les origines de Joué-du-Bois sont, faute de documents anciens, incertaines et obscures. La présence de monuments mégalithiques permet seule de faire remonter l'occupation du pays à des temps très reculés. M. de Contades a décrit et fait dessiner le dolmen du Bois-des-Vallées, vulgairement appelé : Pierre-au-Loup, celui des Grandières et le menhir de l'Outre (2). Il conviendrait, peut-être, d'y ajouter deux autres dolmens découverts, l'un, au sud de La Conillière, et l'autre au Fief Boitard.

D'anciens chemins, portant encore le nom de chemin perré, doivent avoir été les premières voies de communication de la contrée, et mériteraient une étude particulière. D'autres routes ont été tracées à diverses époques, mais toutes étaient à la fin du siècle dernier en très-mauvais état d'entretien et présentaient des passages difficiles. Elles sont avantageusement remplacées aujourd'hui.

En pénétrant, jadis, sur le territoire de Joué-du-Bois par le chemin de La Ferté, on remarquait près de l'oratoire de La Fenderie, l'usine aux poêles, et, plus loin, le fourneau des seigneurs de la Chaux. Au delà du hameau de La Vallée, on longeait la forge et l'étang de La Brousse et l'on débouchait dans le bourg à La Croix du Rosaire.

D'un autre côté, le voyageur suivant l'ancienne route par la Bouvrie, la Hersonnière et l'Illière, apercevait, au-delà des prairies, le manoir et les hautes futaies du Belle, et, longeant les étangs de Besnard et leur moulin banal, arrivait, après avoir traversé les bois de Blanfil, aux grandes forges de Carrouges. S'il inclinait sur la gauche, il découvrait les usines du Champ-de-la-Pierre et de Rânes. En allant du côté de St-Georges, il rencontrait les petites forges portatives des de Recalde et les grands moulins de La Chaux. Partout on entendait le bruit joyeux d'une industrie, centre de commerce et d'activité.

(1) Ce sable de granite (sable arène) forme par places des bancs qu'on exploite. Il est très estimé pour les constructions.

Pour ce qui précède, nous avons fait appel au concours bienveillant d'un savant très expert en ces questions, M. Letellier, ancien professeur au lycée d'Alençon.

Il nous a très obligeamment rédigé cet aperçu géologique que nous reproduisons textuellement, en y ajoutant seulement quelques notes.

(2) *Les monuments mégalithiques de Joué-du-Bois*, par le comte G. de Contades, Paris, H. Champion, 1886.

Maintenant tout est mort, tout se tait, et le bruit strident des poèleries, et le son puissant et sourd du lourd marteau des forges. Les feux des hauts-fourneaux sont éteints; les arbres de couche des roues de moulin pourrissent sur leurs tourillons. Ces ruines produisent un serrement de cœur, au milieu de ces paysages rians; il semblerait qu'une armée dévastatrice a passé par là.

L'exploitation du granite est la seule industrie qui subsiste. Les Viretons (1) qui nous apportèrent, il y a environ deux cents ans, une méthode plus facile de le travailler, n'ont pas quitté le pays. Les Giffaut, les Moulin et les Mauduit de N.-D. du Champ-du-Bout ont maintenant pour compagnons d'autres ouvriers venus de Condé-sur-Sarthe et de la Bretagne. Mais la difficulté des communications, l'éloignement des lignes de chemins de fer nuisent et nuiront de plus en plus à la prospérité de nos carrières.

Aussi, Joué-du-Bois, qui avait une moyenne de 45 naissances pendant la période décennale de 1722 à 1732, de 48, pendant celle de 1732 à 1742, et comptait 1523 habitants en 1831, n'en a plus que 1073 aujourd'hui. Nos quatre-vingts villages se dépeuplent. Le Mont-Drouet, au lieu de sept feux, n'en a plus que deux; le Plessis du Belle, la Fosse-au-Petit, où l'on voyait trois habitations, la Bruyère de St-Jacques qui en possédait deux, et plusieurs autres anciens villages sont déserts.

C'est de ce petit pays que nous essayons de retracer l'histoire, du moins depuis l'époque qui nous a laissé quelques documents jusqu'au commencement de la Révolution, du xv^e à la fin du xviii^e siècle. Nous en grouperons les chapitres sous trois chefs principaux : La Paroisse, les Fiefs, la Commune.

Le Pouillé de Séez et les Archives de l'Évêché, celles de la fabrique et de la mairie de Joué-du-Bois, quelques pièces dues à l'obligeance de M. Retout, maire, et divers papiers de famille nous ont fourni presque exclusivement les matériaux de notre travail. Nous prions ceux qui nous ont procuré ces précieuses communications d'agréer nos sincères remerciements.

Nous devons une reconnaissance spéciale à M. l'abbé Barret, curé de Mieuxcé, qui nous a prêté son bienveillant concours et s'est fait notre collaborateur.

(1) Habitants de Vire (Calvados).

CHAPITRE I. — LA PAROISSE

Sommaire : I. ÉGLISE. — II. CURE : revenus, oblations, dîme, privilèges. — III. LES CURÉS : contestations entre les présentateurs, trois curés à la fois. — IV. MICHEL HUBERT : protestantisme, restauration de l'église, clergé. — V. MICHEL ROBICHON : chapelle du Rosaire, François Robichon, il est appelé devant le Parlement de Rouen et condamné à l'exil. — VI. VAUCLIN DE LA LANDE : la vie religieuse et les vocations ecclésiastiques au XVII^e siècle.

I. ÉGLISE. — Au spirituel, Joué-du-Bois a toujours fait partie du diocèse de Séez. Depuis le Concordat, cette paroisse a passé de l'ancien doyenné d'Annebecq à celui de Carrouges.

Dès le principe, la vieille église fut mise sous la protection de St-Jean-Baptiste ; mais à la fin du XVII^e siècle, on ne savait plus « si elle avait été consacrée ou bénite. La dédicace en était célébrée comme à la cathédrale (1) ». Le portail de la nef, avant la construction de la tour, était du XIII^e siècle ; la tour avait été bâtie vers la fin du XV^e pour appuyer la défense du manoir, à en juger par quelques meurtrières pratiquées dans les étages inférieurs. Le chœur remontait au XI^e siècle, ainsi que la base de la nef.

Dans la démolition du chœur, nous avons retrouvé des débris sculptés ayant servi à un sanctuaire primitif, et sous la tour, la majeure partie d'un cercueil d'une pierre rouge étrangère au pays.

Rendue toute difforme par ses réparations multiples, devenue d'ailleurs peu solide et insuffisante, cette église, composée de pièces et de morceaux, a été détruite en 1877.

L'église neuve qui la remplace est romane comme celle qui l'a précédée. Elle est due à la générosité publique, à la science de

(1) Procès-verbal d'une visite épiscopale de 1700.

M. Prempain fils, architecte, et un peu à l'activité de celui qui écrit ces lignes. Monseigneur Abel Germain, évêque de Coutances, l'a consacrée le 27 Mars 1881 (1).

S'il fallait en croire les vieillards, le trésor de l'église de Joué-du-Bois aurait été fort riche avant la Révolution. A cette époque, deux grands tableaux cintrés auraient été transportés à Falaise ; une belle croix « d'argent » vendue en vertu de la loi du 18 brumaire, an II, et les plus beaux ornements brûlés sur le cimetière.

Des richesses anciennes, il est resté un petit calice Louis XIII ayant appartenu à J. Coupry, curé-doyen d'Annebecq. La croix de cuivre ciselé, que l'on remarque présentement au-dessus des fonts du baptême, ainsi que la garniture Louis XIII qui orne le maître-autel, sont un souvenir de la générosité de M. l'abbé Dufriche-Desgenettes, curé de N.-D. des Victoires à Paris.

Les autels étaient en majeure partie du commencement du siècle. Avec de mauvais bois blanc, on avait façonné des rétables plus ou moins grecs, qu'un artiste de Paris, M. Nail, ami de M. Desgenettes, peignit de son mieux. Les statues étaient grossières et les tableaux pourris. Sous les paliers de ces autels, nous avons retrouvé quelques débris d'anges en bois bien travaillés. Il y avait aussi, sous un revêtement de chêne, trois autels en pierre primitivement consacrés. Celui de la chapelle de Joué, fut brisé en 1841, ce qui occasionna la mort d'un ouvrier, malheureusement pris et écrasé sous les blocs de granit dont il était formé.

A l'entrée de la nef, on avait encore élevé deux petits autels, dédié l'un, à la Sainte Vierge, l'autre à Saint-Etienne.

La croix de Malte, gravée sur presque toutes les pierres d'angle de la vieille tour, débris certains d'anciennes pierres tombales, témoignait du culte religieux qu'on eut autrefois pour les morts.

II. CURE. — Les moyens d'existence du clergé sont actuellement le traitement fourni par l'État et les honoraires des messes, sépultures et services. Avant la Révolution, un curé possédait les revenus de quelques terres, les dîmes ou une partie des dîmes de la paroisse, et enfin les oblations. Suivant la rumeur publique, l'apa-

(1) *La Semaine Catholique* de Séez a rendu compte de la cérémonie qui eut lieu à cette occasion, (7 avril 1881).

nage de la cure de Joué-du-Bois aurait été considérable ; à tort, on lui attribue communément un vaste territoire sis au midi du bourg ; mais les déclarations faites aux évêques et archidiacres nous apprennent qu'elle posséda seulement le pré de la Queue à la Hersonnière, et celui de l'Aumône du côté du Theil. Les chapelains qui acquittaient les fondations jouissaient des champs du Rosaire et de quelques autres petits coins de terre.

Dans notre paroisse, les oblations n'ont jamais été considérables. Du XVI^e siècle au commencement du XIX^e, les honoraires des messes n'ont guère atteint plus de 12 sols, et les mariages, baptêmes, sépultures étaient presque entièrement gratuits, par suite de la générosité des titulaires qui se refusaient à exiger les droits curiaux réglés par l'Évêque. Aussi, dans l'inventaire adressé en 1701 à Mgr Louis d'Aquin, on lit : « Casuel nul ; le plus souvent rien. »

Dans chaque localité existait le droit de prélever annuellement une partie de tous les produits en grains, fruits, toison des brebis, etc. Cette redevance légale faite au clergé par les fidèles est connue sous le nom de dime (1). Très productive en apparence, elle ne fournissait à la plupart des curés que de modestes avantages. Celui de Joué-du-Bois, pourtant « seul décimateur » d'un territoire de plus de 2,000 hectares, n'eut au total qu'un revenu de 7 à 800 l. (2). Nous savons, il est vrai, que la plupart de nos prédécesseurs n'ont pas été exigeants sous ce rapport, et que volontiers ils fermèrent les yeux sur les fraudes. Souvent aussi, ils affermaient la perception de certains *traits* de dime. J. Leroy de la Couprie jouit longtemps d'un bail de cette espèce dans les villages qui l'avoisinaient. Les Curés, possesseurs de revenus personnels, comme les Robichon, les de la Lande et les Lysieux, ont pu avoir un train de maison, multiplier les bonnes œuvres, les fondations et les embellissements ; les autres, surtout les Engerrand, ont été dans un état voisin de la pauvreté et ont toujours crié misère.

(1) L'ordonnance de Philippe-Auguste (1219), l'article 50 de l'ordonnance de Blois (1579), l'article 29 de l'édit de Melun, (fév. 1580), les articles 117 et 118 du règlement de la Cour (6 avril 1666) ont réglé cette délicate question. L'arrêt de 1784 s'est contenté d'expliquer les ordonnances antérieures.

(2) L'annuaire de l'Orne (1882) le cote, nous ne savons pourquoi, à 4,000 l. Le chiffre de 7 à 800 l. a été pris par nous sur les procès-verbaux des évêques et des archidiacres.

Le presbytère de Joué-du-Bois était une construction de quelque importance. En arrivant au bourg par le chemin de Lignéres, le voyageur apercevait à sa droite une vaste cour fermée par un beau portail dont il reste encore un pilier ; on y pénétrait ordinairement par la petite porte cintrée accolée à la grande. Tout autour étaient rangés les greniers, le pressoir, le fournil, la grange dimeresse, les écuries et la maison curiale.

III. LES CURÉS. — La nomination aux cures et bénéfices exigeait alors des formalités inusitées aujourd'hui. A tout seigneur patron, ecclésiastique ou laïque, revenait le droit de présenter un sujet à l'évêque.

La première nomination que nous avons retrouvée est celle de Jehan de Broon, présenté par Ambroise de Beaurepaire en 1458.

Le 30 Juin 1485, André de Beaurepaire fut proposé par son frère, seigneur et patron de Joué-du-Bois.

André de Beaurepaire eut pour successeur immédiat messire Jehan Daliphard démissionnaire en 1530. — Alors naquirent sur le droit de patronage de vives contestations entre la veuve de Ambroise de Beaurepaire, Ambroise Suzanne de Lamboul, et ses trois gendres. La veuve proposait à cause de sa dot, et les gendres à cause de l'héritage qu'ils avaient fait, en 1515, de François de Beaurepaire, leur beau-frère. Aussi, à cette époque, il est assez difficile de distinguer le véritable curé.

En 1530, à Jehan Daliphard succéda Bertrand de Cobar présenté par Edmond de Cobar, sieur de Loucé, patron à cause de Marguerite de Beaurepaire qu'il avait épousée au commencement du siècle. Mais en même temps un autre candidat, du nom de Jehan Leverrier, était proposé par Jehan Leverrier.

Suzanne de Lamboul, veuve de Ambroise de Beaurepaire, « seigneur temporel à cause de sa dot » proposa, le 20 février 1540, Louis de Banville et en 1541 Amaury de Varainville. On voulait, à cette époque, mettre à la retraite Maître Bertrand de Cobar, regardé comme incapable d'administrer sa paroisse. Mais le vieux curé ne voulut pas donner sa démission. Mme de Beaurepaire, n'osant contrarier Maître de Cobar, oncle de sa fille, soutint mollement sa présentation. L'évêque prescrivit une enquête qui conclut à l'incapacité. Mme de Beaurepaire, informée de ces résultats, négligea d'agir, et l'évêque usa de son droit de

dévolution (1) en nommant à la cure, le 19 Août 1540, François d'Ignebœuf, qui, imitant Louis de Banville, laissa Bertrand de Cobar jouir de son bénéfice jusqu'au 27 Mai 1543.

La querelle n'en continua pas moins. Les héritiers de Fr. de Beaurepaire, malgré les termes précis des lots de 1515, prétendaient tous posséder le droit de présenter à la cure. Maître Pierre de Banville fut le candidat d'Isabelle de Cobar; Maître Gilles Desgués celui de Jean Le Verrier et Maître Michel de Cobar celui de M. des Buats.

Joué-du-Bois eut donc en même temps trois curés; et comme les seigneurs avaient en grande estime leur titre de patron, aucun d'eux ne voulait céder.

Les prêtres proposés se montrèrent plus raisonnables. Gilles Desgués donna sa démission. Malheureusement, le 4 Août 1546, Jean Le Verrier lui désigna un successeur dans la personne de Josselin Le Verrier.

Michel de Cobar suivit l'exemple de Gilles Desgués, mais en 1547, Pierre Bazilière, soutenu par M. des Buats, continua les prétentions de Michel de Cobar.

Enfin, au 18 Mars 1547, la difficulté entraînait en voie d'apaisement. L'évêque après examen des droits des trois prétendants, prononça que Josselin Le Verrier, Pierre Bazilière et Pierre de Banville étaient inhábiles, et Jean de Valborel fut présenté par Jean Le Verrier. Pierre de Banville continuait seul de prolonger une résistance à laquelle sa mort arrivée le 25 Août 1548 mit un terme. Jean de Valborel devint seul possesseur de la cure en réunissant sur sa tête tous les droits désirables : *jura juribus addendo* dit le Pouillé (2). Toutefois il fallut une nouvelle présentation et une nouvelle institution.

Le 10 Janvier 1553, ce prêtre résigna sa cure en faveur de Jean Guillochin, curé de Saint-Ouen, au diocèse du Mans, que présenta Josselin Le Verrier, nouveau seigneur patron, de concert avec sa mère Suzanne de Beaurepaire.

Après M^e Guillochin, mort le 26 Janvier 1556, Joué-du-Bois eut pour curé Fr. Le Verrier, sur la présentation, non plus de Josselin Le Verrier, qui était à la guerre d'Italie, mais sur celle de sa mère, Suzanne de Beaurepaire, veuve de Jean Le Verrier.

(1) Droit de conférer un bénéfice qui passait au supérieur lorsque le collateur ordinaire négligeait de le conférer.

(2) Pouillé de Séez.

Le seigneur des Buats n'agréa pas cette nomination, et au 4 mars de la même année, Nicolas des Buats, prêtre, éleva de fortes oppositions, affirmant que la présentation à la cure lui appartenait par « droit de rang ». C'était renouveler les contestations qui avaient désolé l'Église de Joué-du-Bois dix ans plus tôt. Jean Renaut, le protégé de M. des Buats, fut éconduit.

IV. MICHEL HUBERT. — La mort de Fr. Le Verrier (1566) amena à la cure de Joué-du-Bois Michel Hubert, comme nous l'apprend la pièce suivante :

« Révérend Père en Dieu, Monseigneur Monsieur l'Évêque de Sées ou ses vicaires, honneur et révérence avecque due obéissance : salut. Nous, Josselin Leverrier, chevallier de l'ordre du roy, seigneur et patron de l'église paroissial de Saint-Jean-Baptiste de Jouey du Boys et seigneur de Champscray, du Bois Josselin et de Saint-Denis. Et comme il soit ainsy que la cure de la dicte église de Saint Jehan Baptiste de Jouey du Boys est de présent vacante par la mort et trépas de deffunt maistre François Le Verrier, prêtre, en son vivant curé de la dite église et paroisse, et à vous, Monseigneur en appartienne la colation, et à nous la présentation, toutefois et quantes quelle vacque, en raison de notre titre et seigneurie de Jouey du Boys, vot plaisir soit admettre et pourvoir maistre Michel Hubert, maistre aux arts, savoir comme idoyne et suffisant, lequel nous vous présentons, en luy baillant la jouissance du spirituel et temporel et des fruits et revenus d'icelle. Et mande icelluy y être mis en possession d'elle et actuelle. En témoins de quoy nous avons signé ces présentes de mon seing.

« Le premier septembre mil cinq cent soixante et six, honnête et scientifique personne, savant maître Jean Boymalle, prêtre et vicaire d'aprésent de la dicte paroisse, témoin. » (1)

A cette époque, le protestantisme fit à Joué-du-Bois son apparition et bouleversa, en quelques jours, ce que les catholiques avaient péniblement édifié en plusieurs siècles. On vit la chapelle de la Raitière brûlée, l'église paroissiale dévastée et convertie en temple, les prêtres obligés de sauver leur vie par la fuite, le culte et les cérémonies saintes interrompus pendant plusieurs années, enfin partout la désolation et le pillage.

(1) Archives de l'Évêché.

En conséquence de cette persécution, M^e Michel Hubert, nommé en 1566, ne prit possession de son bénéfice qu'à la fin de l'année 1570. Ce prêtre était jeune, intelligent, zélé et favorisé d'une certaine aisance. Son administration releva la paroisse. Il commença par procurer à sa sacristie et à son église le mobilier nécessaire au culte, en linges, ornements et livres liturgiques.

Dix ans plus tard, le seigneur patron, Josselin Le Verrier, cédant enfin aux sollicitations de son curé, prit l'heureuse détermination de restaurer sa chapelle de Joué, qui en avait du reste le plus pressant besoin.

Elle était située au Nord au dessous du chœur ; on la disposa de manière à prendre toute l'arcade (1) sans obstruer les fenêtres supérieures. Elle fut fondée « en l'honneur de Dieu Trinité en Paradis, et mémoire de M. saint Hubert et de M^{me} sainte Suzanne ». Le linteau qui couronnait la porte d'entrée a été remplacé, en 1878, au côté Est de la tour de l'église. Il est chargé de trois écussons comprenant : celui du milieu, les armes pleines des Le Verrier, et les deux autres, les alliances de Jean et Josselin Le Verrier (2).

Ce fut pour M^e Hubert l'occasion de stimuler le zèle de ses paroissiens

A la suite d'événements que nous avons racontés ailleurs (3), le sanctuaire de la Raitière fut rebâti en 1585. Vers 1590, on entreprit la réparation générale de l'église ; les parties supérieures des murailles de la nef furent relevées et les petites ouvertures romanes du midi remplacées par ces larges fenêtres en anse de panier, communes en Italie, et très répandues en France pendant les deux derniers siècles. Les habitants, plus heureux depuis l'avènement de Henri IV, s'empressèrent d'offrir chacun leur obole, ce qui permit aux trésoriers de commencer la réfection des lambris. L'entreprise était onéreuse ; on la mena à bonne fin en 1595, comme nous l'apprend l'inscription que nous relevons sur un des bardeaux :

« IHS

(1) Des arcades semblables se voient encore à Sainte-Marguerite-de-Carrouges et à Orgères (canton de Couptrain, Mayenne).

(2) Voir M. J. Appert : *Le fief de la Chauz et les familles Le Verrier*, p. 14.

(3) *La Chapelle de la Raitière*, dans le *Bulletin de la Société historique de l'Orne*, t. VIII, p. 17.

« En l'an mil cinq cens quatre vingtz et quinze, M^e Guillaume Beroust prêtre et Thomas Aumouette-Villière Thésauriers ont fait faire le lambris de cette Église lesquels vous prient de prier Dieu pour eux leurs amis vivans et trépassés. »

Depuis 15 ans, on le voit, les travaux menés à bien avaient été considérables. Michel Hubert termina la série en commençant ce rétable du maître-autel que, cent ans plus tard, l'évêque de Séz trouva « fort beau, doré et en très bon état. »

Cette église restaurée avec tant de zèle était remplie aux jours des solennités religieuses par un brillant clergé. A la fin du xvi^e siècle, en effet, les prêtres nés dans la paroisse étaient nombreux. Nous avons relevé les noms de Claude Couptry, Guillaume Broust, Jean Retout, Etienne Le Verrier et Ambroise Dalifard. Un acte, passé à la Carneille, nous en désigne cinq autres. L'acte il est vrai, est de 1603, mais il est facile de remarquer, par le contexte et par une vérification sur les actes de décès, que Estienne Guillochin, vicaire à la Carneille, Estienne Le Vannier, vicaire de Joué-du-Bois, M^{es} Christophe Chauvin, François Guillouard et Michel Robichon ne sont point de jeunes prêtres. Le dernier, pour ne citer qu'un exemple, est mort à l'âge de 68 ans (1628).

Un autre acte de 1604 nous parle de M^e Mathurin Catois, qui appartenait à cette honorable famille dont les membres ont été sacristains et collecteurs d'impôts jusqu'à la Révolution.

Ainsi, au moment même où la guerre religieuse était la plus violente, Joué-du-Bois montrait un grand zèle pour la religion catholique ; ses jeunes gens se préparaient au sacerdoce, se vouant au célibat volontaire, malgré les déclamations des huguenots.

A M^e Hubert, succéda Sébastien Bisson (1603). Ce protégé de Jean de Broon n'était pas originaire de la paroisse ; il n'en fut pas mieux accueilli par les chapelains qui, tout en relevant l'éclat des cérémonies, occasionnèrent quelquefois de regrettables difficultés. Le nouveau titulaire, dégoûté, renonça à son bénéfice, le 7 avril 1606, et Michel Robichon fut nommé.

V. MICHEL ROBICHON. — Michel Robichon était le neveu de feu M^e Michel Hubert et membre de cette vieille famille aisée qui habite le Mesnil de Joué-du-Bois depuis plus de six cents ans.

Son premier souci fut de bâtir en l'honneur de N.-D. du Rosaire, une vaste et riche chapelle. A cet effet, il réclama et obtint de Jean de Broon, seigneur patron, et des paroissiens, l'autorisation nécessaire. Contrairement aux idées du temps, on suivit, dans cette construction, le style roman qui n'existait plus qu'au chœur. Au-dessus de l'autel en granit rouge, se voyait une fenêtre que l'on ferma plus tard pour donner place à un médiocre rétable. A la porte d'entrée était un curieux linteau chargé d'un écusson surmonté de la croix.

Pour remplir ses promesses et engagements envers les trésoriers et paroissiens de Joué-du-Bois, le 26 septembre 1618, le pieux curé, désireux d'assurer l'entretien de l'édifice qu'il venait d'élever, donna, par acte notarié, une propriété qu'il possédait au bourg (1).

M^{es} François Robichon, curé de Joué-du-Bois et Michel Robichon, curé de la Chaux, en avaient augmenté les revenus vers le milieu du siècle. Aussi, sur les rapports favorables du curé de la paroisse et du doyen d'Annebecq, Monseigneur, après le règlement des articles, en autorisa l'exécution (2). La dévotion à N.-D. du Rosaire prit alors une édifiante extension. Transmise de génération en génération, elle est parvenue jusqu'à nous. La Révolution a suspendu le cours des cérémonies publiques sans les détruire entièrement. En effet, pendant cinquante ans, après le rétablissement de la paix religieuse, la messe du Rosaire a été chantée tous les premiers dimanches du mois et chaque soir du même jour, la paroisse est allée processionnellement à cette jolie croix de confrérie que le pieux curé avait érigée sur l'ancien chemin de la Ferté-Macé (1614) (3).

A ces œuvres premières, d'autres auraient succédé certainement; mais usé avant l'âge, Michel Robichon devint grabataire. Un acte de 1626 le déclare « en son lit retenu en une longue maladie. » L'évêque de Séez communiqua à la cour de Rome, avec un avis favorable, la supplique par laquelle il sollicitait la nomination de son frère François Robichon. Le Souverain Pontife délivra une procuration apostolique et autorisa l'institu-

(1) Jean Engerrand en acheta deux lots qui produiraient maintenant 800 fr. de rentes (Doct. Gallot). On trouvera les clauses principales de l'acte de fondation au chapitre du *Trésor*.

(2) Archives de l'évêché.

(3) Sur cette croix est gravé un bâton de bannière et un petit fanon.

tion désirée (23 mai 1626). Enfin l'évêque, après l'examen de la procuration apostolique, procéda à la collation du bénéfice (1). Une seule chose manquait à toutes ces formalités : l'approbation du seigneur patron.

Jusqu'à la mort du vieux curé, arrivée le 7 décembre 1628, il n'y eut pas de réclamations, mais, aussitôt après, la veuve de Jacques de Broon, seigneur temporel, trouvant lésés ses droits de proposition, écrivit à l'évêque qui écouta ses plaintes et nomma M^{re} Jean Ledonney. François Robichon, fort de sa possession, éconduisit le protégé de M^{re} de Broon et garda la cure jusqu'en 1645. (2)

Que s'est-il passé pendant cette période de plus de seize années ? Comment et pourquoi le curé de Joué-du-Bois a-t-il été cité à la barre du Parlement de Rouen et condamné à l'exil ? (3) Il ne nous est pas facile de l'établir. Tout cependant nous porte à croire que ce malheur eut pour causes des raisons politiques, peut-être la révolte des Nu-Pieds.

VI. VAUCLIN DE LA LANDE. — A François Robichon succéda, le 29 juin 1645, Guillaume de La Lande. Le Pouillé et les registres de la paroisse sont d'accord sur ce point. Il était écuyer et sieur du Détroit. Son nom entier, si nous en croyons un *délibéré* (4), était Guillaume Vauclin de la Lande. Son administration vigilante, ses vertus sacerdotales lui concilièrent le respect de ses paroissiens, de son clergé et des membres même de la noblesse locale, car lui aussi est noble et écuyer, il n'oublie pas de le rappeler (5). Enfin, ce qui ne devait pas nuire à son influence, son nom était connu. Au siècle précédent (1530), un de ses ancêtres, Louis de La Lande, avait possédé une partie du vieux manoir.

Pendant la gestion de M. de La Lande, c'est par centaines que l'on possède, non seulement les *délibérés*, mais encore les contrats

(1) Archives de l'évêché.

(2) Maîtres Etienne Gérard, Mathurin Catois, François Catois, Michel Chauvin, Thomas Guillouard et Guillaume Broust sont les seuls prêtres dont il nous a été donné de relever les noms sur nos registres, à cette époque.

(3) Pouillé de Séez.

(4) Registre des *délibérés* (Archives de la mairie).

(5) Alexandre de la Lande, neveu du nouveau curé, épousera Marguerite Landois (1695).

de vente, les *brevets*, les comptes des trésoriers et les procès-verbaux des visites de M. l'Archidiacre du Houleme, « Gervais Bazire, prêtre, licencié en droit et chanoine de l'église cathédrale de Sais. » Ce ne sont plus des feuilles détachées après lesquelles il faut péniblement courir, mais des registres cousus et couverts de solide parchemin. Il en est ainsi pendant 60 ans, de 1645 à 1705. (1)

Nos vieux registres constatent le zèle de ce vigilant curé, pour tout ce qui regarde le culte. Chaque année voit des améliorations nouvelles : la sacristie reconstruite, la nef blanchie à neuf, le tabernacle réparé, les retables dorés, les autels restaurés dans le goût de l'époque, des achats de tableaux, chapes et ornements. Le curé paie de sa personne. Une année, il avance à la fabrique plus de deux cents livres. La base de la tour est reprise (1670), et les murs du cimetière, relevés par deux fois, reçoivent, en 1645, ces recouvrements Louis XIII, qui ont été remplacés sur une partie des murs du cimetière neuf. Les planchers de la tour sont renouvelés en 1663.

L'administration pastorale de M. de La Lande jouit d'un éclat exceptionnel par le grand nombre de prêtres et de clercs qui furent alors attachés à l'église et à la paroisse de Joué-du-Bois ou qui en sortirent. On se croirait presque dans un monastère, et M. de La Lande pouvait se faire parfois l'illusion d'être un supérieur de communauté et avoir l'occasion d'en exercer la charge. Son zèle sacerdotal a dû certainement influencer sur cette extraordinaire fécondité de vocations ecclésiastiques.

Nous donnerons, aux *Pièces justificatives*, la liste de tous les noms que nous avons découverts, afin que les familles aient la joie de reconnaître les sujets qui leur ont appartenu, et le moyen de préciser l'époque à laquelle vécurent ces personnages dont les ancêtres leur ont vaguement parlé.

Il n'est pas une famille un peu aisée qui n'ait donné à l'Église plusieurs de ses membres. Presque tous nos villages ont eu des prêtres. On montre encore les appartements qu'ils ont occupés au Bas-Désert, à la Vallée, à la Fontenelle, à la Fouquière, aux Rochers, etc. La paroisse se ressentit de cette abondance. Aussi la visite épiscopale de Mathurin Savary (juin 1692), signale 800 communicants ; et de leur côté, en mentionnant de nombreuses

(1) Registres des *délibérés* ou procès-verbaux des assemblées des paroissiens réunis en commun au son de la cloche. (Archives de la Mairie).

fondations, nos registres indiquent suffisamment l'esprit de foi qui existait alors.

A la même époque, la noblesse de Joué-du-Bois exerce la charité, s'occupe de la réparation de divers sanctuaires, de pieuses fondations, et tient sur les fonts du baptême les enfants pauvres.

Cependant tout ne fut pas parfait. Trop souvent nos registres signalent des faiblesses d'autant plus facilement constatées, que l'on faisait une véritable enquête sur la paternité. Loin de dissimuler le nom du père putatif, on l'inscrivait tout au long, avec preuves à l'appui. Le séducteur aujourd'hui, par une faveur singulière de la loi, est assuré du silence et de l'impunité ; on osait alors protéger la faiblesse de la femme, et assurer les droits de l'enfant.

M^e Guillaume de La Lande décéda, le 16 décembre 1703, dans sa 88^e année, et fut inhumé en présence de M^{es} Jean Coupry et Michel Levannier, prêtres. Le deuil était conduit par Jean-Alexandre de La Lande, son neveu. Les autres prêtres de la paroisse, Thomas Catois, vicaire de Lougé, Zacharie Guérin, vicaire de La Ferté-Macé, Étienne Gérard et Bernard de Récalde n'avaient pas été prévenus. Jean Gérard, Jean Berout, ancien curé de La Chaux, Claude Desanières et Mathurin Manson ne parurent pas à la cérémonie à cause du grand froid.

Son ministère avait duré cinquante-neuf années. Le déclin d'une longue et faible vieillesse amena forcément quelque ralentissement dans la direction de la paroisse. Monseigneur Louis d'Aquin le constata dans sa visite de 1701, et, sur son ordre, on donna à Joué-du-Bois une mission de plusieurs semaines avec le concours des prêtres séculiers des environs.

CHAPITRE II. — DU DROIT DE PATRONAGE

Sommaire : I. LE CANDIDAT DU SEIGNEUR DE BASMONT : M^e Jean Guimard, temporisations de l'Évêque, sommations par ministère de notaire et exploits d'huissier, examen, refus définitif de l'Évêque de Sées. — II. APPEL AU MÉTROPOLITAIN : sentence favorable et collation définitive de la cure de Joué-du-Bois à M^e Jean Guimard, sa mort.

I. LE CANDIDAT DU SEIGNEUR DE BASMONT. — De nos jours, les plus petites cures vacantes sont pourvues avec facilité ; l'Évêque, juge unique, choisit librement, à la charge de sa conscience, ceux qu'il croit les plus dignes.

Il était loin d'en être ainsi il y a deux cents ans. Non seulement il ne lui était pas loisible de faire une élection à sa guise, mais il ne pouvait même que difficilement refuser les incapables ou les indignes, présentés par des patrons plus ou moins bien intentionnés.

En 1703, un de Basmont, successeur du marquis de Broon, avait à user, pour la première fois, de son droit de présentation à la cure de Joué-du-Bois. M^e Guimard, curé du Champ-de-la-Pierre, fils et frère des hommes d'affaires du château, tenté par les avantages d'un bénéfice plus considérable, désirait échanger contre celle de Joué-du-Bois la cure qu'il occupait depuis 20 ans. Germain de Basmont entra dans ses vues et adressa à l'évêque de Sées la proposition suivante :

« Du quatrième-Janvier 1704. (1) —Devant nous Pierre Dufrou, notaire et gardenotte royal héréditaire en la ville de Sées, exerçant le notariat apostolique au dit Sées et y demeurant sousigné, le dernier jour de décembre 1703 après midy, au manoir seigneurial du Champ-de-la-Pierre, paroisse du même nom, fut présent

(1) Registre du greffe des Insinuations ecclésiastiques du diocèse de Sées, f^o 108, v^o.

en sa personne Germain Ricœur, écuyer, seigneur du *Bas Mont Monrond*, Champ-de-la-Pierre, Heurteventière de Joué-du-Bois, demeurant ordinairement en son manoir seigneurial du Champ-de-la-Pierre, lequel, attendu la vacance du bénéfice cure de Saint-Jean de Joué-du-Bois, au dit diocèse, arrivée par la mort de Messire Guillaume de Lalande, prêtre, dernier curé paysible possesseur du dit lieu, arrivée depuis environ 15 jours, et connaissant les bonnes vies, mœurs et capacités de Maître Jean Guymard, prêtre curé du dit lieu du Champ-de-la-Pierre, a pour ces causes le dit seigneur du *Bas-Mont*, à raison de son dit fief de la Heurteventière, volontairement déclaré qu'il présente et nomme le dit sieur Guimard au dit bénéfice du dit Joué-du-Bois, suppliant très humblement Monseigneur l'illustrissime et révérendissime Louis d'Aquin, par permission divine et du Saint-Siège apostolique Evêque de Sées, conseiller du roy en tous ses conseils, collateur ordinaire de la dite cure, de luy en donner la Collation et Institution pour en vertu d'icelle prendre par le dit sieur Guimard la possession corporelle, réelle et actuelle du dit bénéfice de Joué-du-Bois, fruits et revenus, circonstances et dépendances, jouir du tout sans aucune réserve de la même manière qu'a fait ou dû faire le dit sieur de Lalande, jurant et affirmant le dit seigneur du Champ-de-la-Pierre, en son âme et conscience, aussy bien que le dit sieur Guimard à ce présent et assistant, qu'en la présente il n'est intervenu ny n'interviendra aucun dol, fraude, simonie ny paction illicite.

« Fait présence de Jean Ernult et Étienne Adnat, demeurant savoir : le dit Jean Ernult à Rânes et le dit Adnat à Joué-du-Bois. »

Muni de cette pièce et d'un certificat de bonne vie rédigé par M^e de Mésange, curé de Sarceaux et doyen d'Écouché, Jean Guimard se présente au palais épiscopal.

De son côté, l'Evêque avait pris ses informations ; sa visite de 1701 l'avait peut-être suffisamment éclairé. Le curé du Champ-de-la-Pierre reçut de nombreuses observations. On lui fit avec indulgence et courtoisie l'exposé des motifs qui devaient l'engager à se contenter de son bénéfice. Il ne voulut rien entendre. Proposé pour Joué-du-Bois, il lui fallait Joué-du-Bois.

Dès le lendemain, pour dissiper les soupçons, il fait rédiger un certificat où il est représenté comme le plus vigilant des pasteurs

(*vigilantissimus*¹), le modèle du clergé (*cœterorum vivendi norma*) et de mœurs irréprochables (*irreprehensibilibus moribus*). Un mois durant, le curé battit la campagne pour recueillir des signatures ; de Saint-Sauveur-de-Carrouges à Lougé, et de Beauvain à Joué-du-Plain, il visita tous les presbytères. A peu près partout, si nous en croyons le texte du certificat, on fit au confrère l'aumône d'une paraphe. Michel du Fay, curé de Saint-Pierre de Putanges et doyen de Briouze, souscrivit et appuya l'assertion des dix-sept curés signataires de l'acte.

Cependant les instances s'étaient inutilement multipliées à l'Évêché. Jean Guimard s'y rendit de nouveau au cours du mois de janvier. Il avait apporté toutes ses pièces, et espérait le succès. Mais après avoir renouvelé ses observations premières, le prélat exigea un examen. Il eut lieu devant M^e du Mesnil et de Château-Thierry, grands vicaires. Le curé fut satisfait de ses réponses ; mais l'Évêque, les regardant comme insuffisantes, continua ses refus.

D'instances en instances, on arriva au 8 Avril 1704.

Jusqu'alors la querelle s'était traitée à peu près à l'amiable. Ce jour-là elle prit une forme publique :

« Pierre du Frou, nottaire gardenotte royal héréditaire en la ville de Sées, reçu au baillage d'Essey et exerçant le notariat apostolique du dit Sées, y demeurant, soussigné, certifie que ce jourd'hui, huitième jour d'Avril 1704, sur les 6 h. 1/2 après midy, à la requête de M^e Jean Guimard, prêtre curé du Champ-de-la-Pierre, y demeurant, lequel aux fins du présent a fait élection de domicile pour 24 heures seulement en la maison de M^e Tanne-guy Aubert, paroisse de Saint-Pierre du dit Sées. Je me suis transporté au pallais épiscopal de la dite ville où étant, j'ai fait très humble supplication et néanmoins réquisition à Mgr l'Illustrissime et révérendissime Messire Louis d'Aquin, par permission divine et autorité du Saint-Siège évêque de Sées, conseiller du roy en tous ses conseils, de donner au dit Guimard la collation de la cure de Joué-du-Bois sur la présentation qui luy en aurait été faite par Germain Ricœur, escuyer, seigneur et patron du dit lieu par acte passé devant nous notaire, le dernier décembre dernier, insinué au greffe des insinuations ecclésiastiques du dit diocèse, le quatrième de janvier ensuivant, ainsi qu'il résulte de l'extrait qui luy en a été délivré par le greffier des dites insinua-

tions, dont du tout j'ai donné copie à mondit seigneur par abondance de droit. Mon dit seigneur étant bien informé de la dite présentation, étant demeuré saisi, ainsi que le dit Guimard, de la première grosse d'icelle, ensemble de l'attestation de ses vies et mœurs escripte et signée de la main du sieur de Mésange, curé de Sarceaux et doyen d'Écouché, lorsqu'il présenta à Sa Grandeur ses titres pour obtenir la dite collation, quelques jours après la dite présentation, et à laquelle attestation le dit Guimard adjouxta celle de dix-sept curés de son voisinage, en date du 5^e du dit mois de janvier, autorisée et légalisée de M^e Michel du Fay, curé de Putanges et doyen de Briouze, faisant les fonctions de doyen, par acte du 2^e février aussy dernier, dont j'ai pareillement donné copie à Monseigneur, le suppliant très humblement de se souvenir de toutes les soumissions du dit réquerant, car quoy qu'il soit pourvu de la dite cure du Champ-de-la-Pierre depuis plus de vingt années, que sa conduite ait été et soit sans reproches, il a non seulement dit avoir justifié la dite attestation du dit sieur doyen d'Écouché, outre celle qu'il représente du dit jour 5^e de janvier dernier, mais d'avantage, Mgr lui ayant prescrit de subir un examen devant Messieurs Dumesnil et de Chateau-Tierry, ses grands vicaires, il a aussi dit s'y être soumis, et il s'en rapporterait volontiers à l'honneur et au serment des dits sieurs grands vicaires pour établir qu'ils l'ont trouvé capable et qu'ils ont été contents de ses réponses sur les interrogations qu'ils lui ont faites, en sorte que le dit Guimard ne peut comprendre les mottifs du refus à moins qu'il ne plaise à mon dit seigneur de les expliquer, par protestation de prendre son silence pour un refus et en ce cas de se pourvoir ainsi qu'il appartiendra.

Présence de etc... »

Signé : GUIMARD, etc.

« Et étant entré au palais épiscopal, après avoir requis le suisse de nous faire monter à l'appartement de Monseigneur, sur ce, le dit suisse nous a déclaré que l'heure était indue, et néanmoins, à la juste instance du dit M^e Guimard, Mgr avait eu l'indulgence de nous faire donner l'entrée dans son cabinet, où nous susdit notaire avons trouvé sa Grandeur incommodée et disant cependant son bréviaire. Après quoy elle nous a dit qu'à sept heures du soir, il n'était plus temps de faire des requisions,

que l'empressement du dit M^e Guimard était d'autant plus suspect d'ambition et de simonie pour le dit bénéfice, qu'il est d'une valeur plus considérable que le sien, que son droit ne saurait courir de risques pour ce retardement, que l'année courante est l'année du déport (1), et qu'après cela on ne saurait comment excuser de cupidité pour le revenu du dit bénéfice tous les empressements du dit M^e Guimard, pourquoi mon dit seigneur a ajouté qu'il n'est point refusant de donner au dit M^e Guimard la collation du dit bénéfice quand il aura fait preuve à Mgr que luy Guimard est digne de le posséder, et que s'il veut prendre une heure plus convenable, le dit seigneur l'entendra et luy fera plus ample réponse et qu'il l'exhorte en attendant, par tout ce qu'il doit à son caractère, de consulter Dieu et non point l'argent. »

Suivent les signatures.

Du 8 Avril au 31 Mai suivant, M^e Guimard continua ses sollicitations et surtout il les fit continuer. De son côté, l'Évêque procéda à une enquête, et s'affermir dans l'idée d'éloigner de la cure de Joué-du-Bois un prêtre qu'il regardait comme incapable. Mais ni les temporisations, ni les avis, ni les remontrances ne découragèrent le prétendant. Voulant amener son supérieur à lui signer, avant la fin du sixième mois, un refus formel il fit jouer toutes ses batteries.

La première attaque fut conçue en ces termes : « Pierre Dufrou, nottaire, soussigné, certifie que ce jourd'hui dernier jour de May 1704, sur les trois heures d'après midy, à la requête de M^e Jean Guymard, j'ai par réitération très humblement supplié et requis Mgr l'Illustrissime et révérendissime Messire Louis d'Aquin, par permission divine et autorité du Saint-Siège évêque de Sées conseiller du roy en tous ses conseils en son palais épiscopal et parlant à sa personne, de donner au dit requérant la collation du dit bénéfice cure de Joué-du-Bois sur la présentation qui luy a été faite ou de vouloir bien dire et déclarer et employer au présent acte les causes et motifs du refus que mon dit seigneur en a fait jusqu'à présent, car quelque attention que le dit requérant ait eu sur sa conduite, il n'a pu comprendre les raisons qui ont pu porter mon dit seigneur à ce refus tant par rapport à ses mœurs qu'à sa suffisance.

(1) Droit qu'avaient les évêques de prendre la première année du revenu des églises qui vauaient par la mort.

« Sur le premier chef, le requérant a eu l'honneur de présenter à Sa Grandeur une attestation authentique du sieur doyen d'Écouché dont mon dit seigneur a jugé à propos de demeurer saisi ainsi que de son acte de présentation à la dite cure.

• Le requérant a joint à cette première attestation celle de dix-sept curés de son voisinage, homologuée par le sieur doyen de Putanges, qui de son chef a rendu un troisième témoignage en faveur du dit requérant.

« Il y a vingt années qu'il est paisible possesseur de la cure du Champ-de-la-Pierre contiguë de celle de Joué-du-Bois dont les habitants, en la plupart, ont été depuis longtemps sous sa direction, à la prière du feu sieur de la Lande, dernier curé de la dite paroisse.

• Dans toutes les visites des sieurs Archidiacres il n'y a eu ni plaintes, ni reproches contre la conduite du dit requérant, mais davantage Sa Grandeur ayant, depuis trois à quatre années, établi une mission dans la dite paroisse de Joué-du-Bois, le requérant fut choisi pour l'un des missionnaires par ceux qu'elle avait proposés, et en fit les fonctions pendant tout le cours de la dite mission.

« Quoique les faits soient notoires et supposent dans la personne du requérant une capacité suffisante, cependant mon dit seigneur lui ayant encore prescrit la nécessité de subir un examen dont il aurait deub naturellement être dispensé, il y a satisfait avec toute la soumission possible, et il est à la connaissance de quantité de personnes d'honneur et de probité que les sieurs Dumesnil et de Chasteautierry, grands vicaires, ses examinateurs l'ont trouvé capable et ont été satisfaits de ses réponses.

« Au surplus, le requérant croit n'avoir rien obmis de son devoir et de ses soumissions pour engager mon dit seigneur à lui accorder cette acte de justice. Et si après quantité de réquisitions verbales, il a été obligé d'employer le ministère de nous susdit nottaire apostolique, suivant l'acte de réquisition du 8^e d'avril dernier, il y a été contraint par la nécessité de conserver ses droits. Et enfin depuis ce temps-là, il a encore requis plusieurs fois, et en personne, et par ses amis, la collation du dit bénéfice, tellement qu'après tant de délai, il est aujourd'hui forcé d'agir avec la très humble réquisition par les voyes de droit aux fins d'obtenir la dite collation, ou de dire et déclarer présentement

par mon dit seigneur les causes de son refus, aux fins de se pourvoir ainsi qu'il appartiendra, par protestation de prendre le silence de mon dit seigneur pour un refus actuel. »

« A quoy a été répondu de la part de mon dit seigneur que dans le sus dit acte il y a beaucoup de choses supposées, que premièrement jamais le suppliant n'a été employé dans aucune commission par l'aveu et consentement de mon dit seigneur évêque, quoy qu'il eût dans une mission certains emplois auxquels toutes sortes de personnes peuvent être appelées et qui ne sont nullement un témoignage ny de sciences ny de mœurs bien saintes et bien ecclésiastiques; 2° qu'il est faux que le suppliant ayt justifié de ses mœurs par devant le dit seigneur Évêque de Sées et que l'attestation prétendue et mendée de dix-sept curés n'a point été représentée en original au dit seigneur Évêque comme il est de l'ordre de le faire, qu'ainsy il ignore sy elle n'est point supposée, d'autant plus qu'entre les noms de ceux qu'on luy a dit l'avoir signée, il y en a pour le plus grand nombre de personnes dont la conduite ne rend pas leur témoignage bien recevable, et que des autres personnes qui ont dit avoir signé le dit témoignage, quelques-uns ont assuré mon dit seigneur l'Évêque ne l'avoir pas donnée, et d'autres luy ont avoué ne connaître le dit suppliant que sur les relations étrangères et de personnes peu croyables. C'est apparemment en partie pour ces raisons que le suppliant n'a point présenté, comme il debvait l'avoir fait, ce témoignage en original, et de fait le dit seigneur est obligé d'avouer qu'il a plusieurs fois esprouvé que des personnes, constamment très mauvaises et les plus corrompues, trouvent avec beaucoup plus de facilité les témoignages les plus nombreux de gens qui s'y laissent engager légèrement par une fausse compassion et plus souvent encore par un intérêt commun. D'ailleurs, il est très véritable que Dieu permet souvent qu'un évêque, appelé par la Providence, pour veiller sur son clergé et sur son troupeau, connaisse quelquefois des conduites très malheureuses dans ceux qui sont confiés à ses soins, qui ne lui permettraient pas en conscience de leur donner la garde d'un troupeau considérable, quoyque les conduites malheureuses ne soient pas publiquement connues ou qu'elles soient dissimulées par beaucoup de personnes, ce que le dit seigneur Évêque déclare seulement au dit sieur Guimard afin de lui faire sentir qu'il lui serait plus avantageux d'avoir l'approba-

tion de son évêque que de luy causer devant Dieu des gémissements dont le saint apôtre dit qu'ils sont si fort à craindre quand ils viennent de la part des pasteurs, et de faire tant d'ostentation de cette prétendue attestation de dix-sept personnes. — 3° Que le requérant n'est pas du doyenné d'Écouché. — 4° Que le dit requérant, s'il était bien instruit des mœurs de l'Église, sceaurait qu'un évêque est particulièrement en droit d'examiner la doctrine de ses curés, et qu'à l'esgard du suppliant le dit seigneur Évêque y est d'autant plus obligé qu'il ne l'a point reçu dans sa première cure, et que par tout ce que le dit seigneur Évêque a recogneu et appris dans ses visites, il a tout lieu de douter de la suffisance du dit sieur Guimard, surtout pour l'instruction et le gouvernement de peuples nombreux et peu instruits. — 5° Qu'il ne comprend pas comment le dit suppliant ose soubstenir qu'il a satisfait les personnes devant lesquelles il dit s'être présenté à l'examen, veu que le dit examen se fait par voye d'escrits secrets que les sieurs examinateurs gardent très fidèlement et soubz l'obligation la plus étroite. — 6° Déclare le dit seigneur n'avoir apporté tout ce que dessus que pour la vérité et nullement pour donner un refus au suppliant ; qu'il ne le refuse ny ne l'admet ainsy qu'il luy a déjà fait connoître par sa réponse à la première requisition ; qu'il peut quand il lui plaira se présenter pour être examiné en présence du dit seigneur Évêque, ce qu'y se fera avec toute la gravité que le suppliant peut désirer, et pourquoy le dit seigneur Évêque luy donnera jour et heure, quand le suppliant le désirera en prenant cependant un temps compatible avec les autres devoirs de l'épiscopat, et pour en même temps faire apparoir au dit seigneur, par des témoignages irréprochables et non suspects, de sa bonne conduite personnelle et de sa capacité dans le gouvernement des âmes. Là, en même temps, exhorte mon dit seigneur, parce qu'il y a de plus saint, de considérer que la charge dont il s'agit est formidable aux anges même, et l'a exorté de ne la point rechercher par des voyes odieuses, par les impressions de la chair, du sang et de l'inhérest, par un vain point d'honneur, par de mauvais conseils qui ne sont qu'en trop grand nombre, de n'y point venir *que seul*, et non accompagné d'avocats, d'huissiers de notaires, consultants et de toutes sortes d'officiers de justice, de sollicitateurs, de personnes puissantes qui tantôt menacent le dit seigneur Évêque, tantôt le sollicitent par d'autres voyes, mais de venir

avec une volonté sincère de ne chercher que Jésus-Christ dans l'humilité, avec une juste crainte d'une si grande charge, dans le dessein d'apprendre la volonté et les desseins de Dieu sur sa personne par la bouche de ses supérieurs, résolu de les écouter avec docilité, avec patience, et de ne les point regarder comme ses ennemis, parce qu'ils luy diront ses vérités avec charité et avec une bonté paternelle. Enfin le dit seigneur a protesté au suppliant n'avoir pour luy qu'une bonne volonté pleine et entière, et ne prendre d'autre inthérêt dans toute cette affaire que celui de la conscience, de leur commun salut et de celui des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ dont le divin Pasteur demandera compte à ses ministres au jour du jugement. Et a le dit seigneur Evêque fait signer la présente réponse par M^e Claude Caudron, prêtre chanoine prébendé de Coulombiers en l'église cathédrale de Sées, et son aumônier pour la maladie du sieur de la Guespière, son secrétaire ordinaire, présence des dits témoins. »

Suivent les signatures.

« Dont du tout nous avons accordé acte pour servir et valloir ce qu'il appartiendra, et nous sommes retiré du dit palais épiscopal sur les six heures et demie du soir, ayant été toujours occupé aux actes de réponses cy-dessus, depuis l'heure cy-devant marquée jusques à présent, et ont les dits témoins signés avec nous nottaire, tant en l'original qu'il convient délivrer au dit sieur Guimard, qu'au registre demeuré vers nous qu'au présent qu'il convient de laisser au dit seigneur Evêque. »

Suivent les signatures.

M^e Guimard continue la procédure par le nouveau document qui suit :

« Et au même instant, étant de retour en notre bureau, le dit sieur Guimard y étant et ayant eu communication de la présente réponse, a dit que dans la mission qui s'est faite à Joué-du-Bois, il y a exercé toutes les fonctions de son ministère et qu'il n'est pas présumable, sous le bon plaisir de mon dit seigneur, que le dit requérant y ait été appelé sans son ordre et son consentement.

« Que la copie qu'il a donnée de son attestation de vie et mœurs est conforme à l'original dûment signé, et que sy lui requérant ne l'a pas mise entre les mains de mon dit seigneur, c'est parce

que il luy a retenu son acte de présentation au dit bénéfice et une première attestation de vie et de mœurs du sieur doyen d'Écouché.

« Que des dix-sept curés quy ont signé la deuxième attestation homologuée et confirmée par le doyen rural, il n'en connaît aucun dont la vie et les mœurs soient gâtées et contre lesquels il y ait ou plaintes ou dénonciations à son officialité ; c'est un point et des faits dont les éclaircissements sont faciles.

« Qu'il ne sait point ce que mon dit seigneur a pu esprouver par les ressources de la Providence, ny de quelle manière et par quelles raisons il a le malheur de lui causer des gémissements, puisqu'il ose dire que sa conduite est sans reproche et que s'il a produit trois attestations de ses vie et mœurs, ce n'a point été par ostentation, mais seulement pour lever les mauvaises impressions que les ennemys du dit réquerant ont données à mon dit seigneur.

« Qu'il a ozé soustenir avec raison avoir pleinement satisfait à l'examen des sieurs du Mesnil et de Chasteautierry, grands vicaires, parce qu'ils luy ont rendu la justice de s'en expliquer ainsi avec deux personnes d'honneur et de distinction.

« Qu'il est vrai que depuis cinq mois, mon dit seigneur ne veut refuser ny admettre le dit réquerant. Et c'est aussi, sous son bon plaisir, le sujet de ses plaintes, parce que cette incertitude luy fait consumer son temps et luy oste les moyens aux pourvoy que la loi autorise.

« Que luy requérant n'a jamais refusé de subir un second examen devant mon dit seigneur, qu'il s'y est présenté plusieurs fois avec tout le respect et la soumission possible, tant auparavant que depuis son acte de réquisition du huitième d'Avril dernier.

« Qu'il est encore tout prêt de subir l'examen et même pour le faire avec ordre, mon dit seigneur voudra bien faire employer par nous sus dit notaire apostolique ses demandes et questions et les réponses de luy requérant. Et si c'est par sa commodité d'y procéder de présent, de fixer par mon dit seigneur un bref délai pour cet effet, ayant égard que depuis cinq mois, il lui demande avec autant de soumission que de modération cet acte de justice.

« Et enfin qu'il reçoit avec respect les exhortations de mon dit seigneur et qu'il tâchera d'en profiter sans écouter les impres-

sions de la chair et du sang ny de vains points d'honneur. Mais mon dit seigneur doit trouver bon que dans la conduite de cette affaire, il aye consulté des plus habiles advocats du parlement qui luy ont prescrit la voie qu'il est obligé de tenir, d'autant plus que n'ayant jamais eu ny procès ny affaires, il a besoin de leurs conseils, et qu'au reste ses démarches sont bien éloignées de ce que mon dit seigneur veut bien lui imputer sur le mauvais exposé de quelques personnes mal intentionnées contre le dit requérant. Pourquoy et avec sa soumission ordinaire, il supplie très humblement mon dit seigneur ou de lui accorder la collation ou de luy donner un acte de refus, par protestation de prendre ses réponses dans les termes qu'elles sont conçues pour un refus actuel et de se pourvoir ainsi qu'il appartiendra. »

Suivent les signatures.

« Et attendu l'heure indue et qu'il est demain jour de dimanche, nous avôns, du consentement du dit Guymard, remis à lundy prochain neuf, à dix heures du matin, pour nous transporter de rechef avec lui au dit palais épiscopal pour donner copie et communication de sa réponse cy dessus à mon dit seigneur et recevoir de Sa Grandeur celle qu'elle trouvera à propos de faire. »

« Et le dit jour de lundy, 2^e jour de juin, sus dit an 1704, sur les dix heures du matin, nous étant transporté avec le dit sieur Guymard au pallais épiscopal, en exécution du renvoy ci-dessus, où étant, a été répondu de la part de mon dit seigneur que le suppléant allègue faussement qu'il luy a retenu son acte de présentation au dit bénéfice, que mon dit seigneur lui enjoint sous les peines de droit, de lui représenter une attestation de vie et de mœurs en original et que sa justice en puisse être satisfaite. Que faussement le dit suppliant allègue que la dite attestation est homologuée et confirmée par le doyen rural, puisque le doyen du dit canton est mort, que la place n'a pas encore été remplie par mon dit seigneur, et que nul autre doyen ni autre personne sans un pouvoir spécial ne peut faire aucune fonction de doyen hors de son district. Mon dit seigneur n'a point donné cette commission à personne, on ne la lui a pas même demandée, et l'attestation de rechercher des témoignages des personnes qui n'ont point été en droit de veiller sur votre conduite et de faire des perquisitions est une chose suspecte et qui doit affaiblir un témoignage de cette nature.

« A esté ajouté de la part de mon dit seigneur que nul ennemy du suppliant ne luy a donné des impressions contre luy, que peut-être Dieu aurait fait la grâce au dit seigneur de ne se point laisser surprendre à de telles impressions sy facilement, que le suppliant l'avance sans se faire aucun scrupule de suspecter à son Évêque une si grande facilité à se laisser prévenir dans le mal ; que loin d'avoir esté en danger de se laisser prévenir par les ennemis du suppliant, il n'a été exposé depuis cinq mois entiers qu'à se défendre des sollicitations et des menaces dont il a été accablé par les amis du suppliant aussy bien que par tous les autres, lesquelles par les saints canons sont qualifiées d'adresses ambitieuses, qu'il est présentement défendu d'employer pour entrer dans les bénéfices.

« A encore esté dit de la part du dit seigneur qu'il est très vrai que le suppliant n'a pas été jugé capable à l'examen, il y a 5 mois, pour posséder le bénéfice en question ainsi que le seigneur Évêque le luy a déclaré dès lors, et qu'il est présentement faux que depuis ce temps-là jusqu'à présent, ny avant son acte de réquisition du huitième Avril dernier, ny depuis le dit acte, le dit suppliant se soit présenté en nulle manière au monde à l'examen, quoyque mon dit seigneur par sa réponse au dit acte du 8^e Avril dernier eût fait connaître au dit suppliant qu'il était prêt de le recevoir, quand il luy aurait fait apparaître de sa doctrine et de ses mœurs, suivant les règles canoniques. Que si le suppliant s'était présenté pour le dit examen, le dit seigneur le lui aurait accordé comme il le fait à présent sur l'offre que le suppliant luy fait de subir le dit examen, pourquoy mon dit seigneur luy déclare qu'il n'a qu'à se trouver demain matin, troisième jour du présent mois en sa maison épiscopalle, sur les sept heures du matin, où il sera examiné en présence de mon dit seigneur ; après quoy il lui donnera ou une collation s'il est jugé digne tant par sa science et doctrine que pour les mœurs, ou un acte de refus, pour être renvoyé par devant Monseigneur l'Archevêque de Rouen selon les règles de l'Église. Et a mon dit seigneur fait signer la dite présente réponse par le dit sieur Caudron. »

Suivent les signatures.

L'examen eut lieu au jour fixé.

« Le mardi troisième du mois de juin, s'est présenté devant

nous M^e Jean Guymard, lequel nous a prié de le faire une seconde fois examiner en notre présence, ce que nous avons bien voulu faire et avons pour cela prié Messire Robert Got, chanoine et archidiacre de Bellemois en notre Église cathédrale, de vouloir prendre cette peine. Le dit sieur Got n'ayant jamais été examinateur du dit suppliant.

D. — Premièrement, le dit sieur Got a demandé au dit suppliant combien il y a de raisons nécessaires pour rendre canonique et légitime une translation d'une église à une autre ?

R. — A quoy le dit sieur curé a répondu que la *première* et principale, c'est l'utilité de l'Église. — La *seconde* est lorsqu'un homme ne se porte pas bien, il peut changer d'air. — La *troisième* s'il avait de fors ennemis dans la paroisse et qu'il y fut en danger de sa vie.

D. — Secondement, a demandé le dit sieur Got à quel péché s'expose un homme qui passe d'une église à une autre ?

R. — A quoy le dit sieur curé a répondu que si les raisons ne s'y trouvent point, il croit que cet homme s'expose à être mal entré dans l'Église et à l'intrusion.

D. — Luy a été demandé qu'est ce qu'intrusion ?

R. — A répondu que c'est un homme qui entre dans l'Église par des voyes indirectes et non canoniques.

D. — Luy a été demandé qu'est ce que l'indulgence ?

R. — A quoy a répondu que l'indulgence n'est autre chose qu'une remise qui efface la peine temporelle due à nos péchés.

D. — Luy a été demandé si l'on peut prouver par quelques textes de l'Écriture l'institution de l'Indulgence ?

R. — A quoy n'a pu répondre.

D. — Est-il de foy qu'il y ait un sacrifice dans la nouvelle loi ?

R. — Oui.

D. — Peut-on le prouver par l'Écriture ?

R. — A quoy n'a pu répondre.

D. — A été par nous-même demandé au dit sieur requérant quelles sont les fondements de notre sainte foy ?

R. — A quoy nous a répondu que ce sont les mystères.

D. — Qu'est-ce que l'Écriture sainte ?

R. — C'est une œuvre que les sacrés écrivains ont écrit, le Saint-Esprit leur dictant.

D. — Quels sont les sacrés écrivains ?

R. — Esdras est un de ceux qui nous ont donné les saintes Écritures.

D. — Qu'estait Esdras ?

R. — Il fallait que ce fût une personne qui eût en ce temps-là la conduite du peuple de Dieu.

D. — Qu'est-ce que le peuple de Dieu ?

R. — En ce temps-là c'étaient les Juifs.

D. — Par où sait-on que c'étaient les Juifs ?

R. — C'est par l'Écriture.

D. — Par quelle partie de l'Écriture ?

R. — Il croit l'avoir vu dans le Pentateuque.

D. — Qu'est-ce que le Pentateuque ?

R. — Ce sont les cinq livres de Moïse.

D. — Combien y a-t-il de natures en J.-C. ?

R. — Deux, la nature divine et la nature humaine.

D. — Combien de volontés en N.-S.-J.-C. ?

R. — Il n'y en a qu'une pour les deux natures (1).

D. — Quels sont les hérétiques qui sont tombés dans l'erreur touchant la volonté et la personne de N.-S. ?

R. — N'a pu répondre.

D. — Par quels témoignages de l'Écriture pourriez-vous prouver ce que vous venez de répondre touchant les deux natures, la volonté divine et la personne de N. S. J.-C. ?

R. — N'a pu répondre.

D. — Qu'est-ce que la puissance ?

R. — C'est avoir le pouvoir d'administrer un sacrement.

D. — De qui reçoit-il ce pouvoir ?

R. — De l'Église.

(1) Le curé, pauvre clerc dans la circonstance, reproduisait dans cette réponse l'hérésie des monothélites.

D. — Est-ce de l'assemblée des fidèles qu'on appelle l'Église ?

R. — N'a pu répondre.

D. — Quel péché fait un curé qui ne fait pas le prône souvent à ses paroissiens ?

R. — A répondu qu'un curé qui négligerait de faire le prône par trois ou quatre dimanches de suite pécherait mortellement.

D. — Combien de fois par mois il l'a fait dans la paroisse du Champ-de-la-Pierre ?

R. — Presque tous les dimanches et le catéchisme aussi tous les dimanches.

D. — Luy avons demandé ce que c'est qu'un sermon ?

R. — C'est une remontrance qu'on fait au peuple.

D. — Quelle différence y a-t-il entre sermon et prône ?

R. — Le prône est une chose familière sans division et d'une manière plus intelligible pour le peuple que le sermon qui est une chose plus relevée.

D. — Combien de fois l'année avez-vous fait des sermons dans la paroisse du Champ-de-la-Pierre ou dans d'autres paroisses ?

R. — A répondu de ne prêcher pas.

D. — Nous luy avons demandé s'il est permis sans un ordre exprès de l'Évêque de dire vêpres le matin, en suite de la messe ou de ne les point dire l'après midy sous prétexte qu'il ne se trouve que peu de monde ?

R. — A répondu que non.

D. — Comment doit-on supputer les degrés d'affinité et de consanguinité ?

R. — La consanguinité n'est autre chose que lorsqu'il n'y a point de sang mêlé et l'affinité suppose qu'il y a du sang mêlé, et à l'égard de la manière de supputer les degrés d'affinité et de consanguinité il faut mettre un petit écrit où l'on mette la souche.

D. — Par où peut-on prouver qu'il faut refuser l'absolution aux pécheurs qui ne veulent point quitter l'habitude du péché ?

R. — A dit par ces paroles qu'il vient d'entendre dire à Monseigneur l'Évêque : *Relinque munus tuum ad altare.*

D. — Luy a été demandé d'où sont tirées ces paroles ?

R. — Du concile de Trente.

D. — Quelles sont les marques d'une véritable contrition ?

R. — Lorsqu'elle est souveraine, intérieure, surnaturelle, universelle

D. — Quelles sont les conditions d'une véritable contrition ?

R. — Ce sont celles qui viennent d'être rapportées.

D. — Comment peut-on prouver que J.-C. a institué la confession ?

R. — Confitemini alterutrum

D. — Il luy a été demandé où il a trouvé ce passage de N.-S. ?

R. — A dit ne s'en point souvenir.

Lesquelles demandes et réponses faites ainsi que dessus et lues en présence du dit M^e Jean Guymard, nous avons fait dresser le présent verbal par l'un de nos secrétaires et l'avons signé avec le dit sieur Got et le dit M^{me} Jean Guymard en notre Palais Episcopal ce mardy troisième juin de la présente année 1704 pour y faire les réflexions nécessaires pour faire justice au dit suppliant avec connaissance de cause. »

Suivent les signatures.

M^e Guimard, de bon gré ou à contre cœur, peu importe, y apposa aussi la sienne. Mais dès le lendemain, au point du jour, il était à Carrouges, où il faisait rédiger par le notaire du lieu la protestation suivante contre le procès-verbal d'examen.

• Devant nous notaire royal héréditaire au siège de Carrouges... soussigné. Le mercredi quatrième jour de juin l'an 1704, en notre étude, au bourg de Carrouges, est comparu sur les sept heures du matin M^e Jean Guimard, prêtre, curé de la paroisse du Champ de la Pierre... lequel a déclaré qu'il réclame contre, en prétexte et nullité de certain manuscrit du fait et de la main du sieur Caudron aumônier de Mgr l'Illustrissime et Révérendissime Evêque de Sées en forme de demandes, réponses, au pied duquel le dit sieur Guimard a été obligé de donner sa signature, le jour d'hier, une heure après midy, pressé par l'ordre, présence et autorité de mon dit seigneur sous prétexte de lui accorder le visa de la dite cure de Joué-du-Bois. Lequel acte le dit sieur

Guimard n'a pu se défendre de signer, se trouvant poussé à bout par les ordres de mon dit Seigneur et renfermé dans un appartement particulier et retiré de son palais épiscopal, où sa Grandeur l'a fait conduire, y ayant convoqué après le dit sieur Caudron avec le sieur Got prestre. En présence et à l'injonction desquels, sa Grandeur a fait signer le dit écrit au dit sieur Guimard, après cinq à six heures d'examen précipitée et faite à reprises alternatives tantôt par Monseigneur, tantôt par le dit sieur Got, sans lui avoir donné aucunes lectures précédentes à sa signature, de sorte qu'il ne pouvait savoir que contenait le dit escript. C'est pour cette raison et autres à suplérer que le dit sieur curé ce voit obligé de réclamer contre et de révoquer le dit escript, comme de fait il réclame contre et le révoque par le présent et le déclare nul comme s'il n'avait été fait. Dont il nous a requiz a faire résistance aux conclusions par luy prises cy devant, par les réquisitions qu'il a faites à Mgr, par le ministère du dit sieur Lefrou, de s'en rapporter pour sa capacité aux témoignages et bonne foy de Messieurs du Mesnil et de Châteauthierry, vicaires généraux de Monseigneur, devant lesquels, par ordre de sa Grandeur, le dit sieur Guimard a été cy devant examiné, ce qu'il a requis et signé en la minutte des présentes, présence de Pierre Herbinière, de la paroisse de S^{te} Marie la Robert, âgé de 60 ans, et Pierre François Gauthier de la paroisse de S^{te} Marguerite de Carrouges, âgé de 27 ans, témoins qui ont aussi signé avec lui sieur Guimard et nous notaire en la dite minutte. Contrôlé à Carrouges par Chennerel, le dit jour et an, qui a reçu dix sols.

Signé : Besniard avec un paraphe. Et scellé à Carrouges, le 4^e juin 1704. Signé Chennerel avec paraphe qui a reçu dix sols. » (1)

De son côté, le notaire Dufrou se rendit au palais épiscopal pour solliciter et arracher le refus si ardemment sollicité. Voici la pièce par laquelle se termina la seconde campagne.

« Et le mercredi 4^e jour de juin, au dit an 1704, sur les dix heures du matin, nous notaire sus dit, sommes de rechef transporté à la réquisition du dit sieur Guimard, au palais épiscopal, où étant, nous avons réitéré la supplication et réquisition cy devant faite à mon dit Seigneur, parlant à sa personne, de don-

(1) Cette protestation fut signifiée à l'évêque par exploit de M^e Gérard, premier huissier audiencier royal à Alençon, daté du 5 juin 1704.

ner au dit Guimard la dite collation du dit bénéfice de Joué-du-Bois, ou un acte de refus aux présentations cy devant par lui faites.

« Pourquoi de la part de mon dit Seigneur a esté répondu qu'il a employé tout ce qu'un soin paternel a pu luy suggérer de mieux et de facilités pour trouver le suppliant suffisamment capable; que dès il y a cinq mois, il fut jugé incapable par les sieurs examinateurs proposés par mon dit Seigneur, que depuis ce temps-là, il luy a laissé les cinq mois entiers pour étudier; qu'il a eu l'indulgence de lui donner hier une audience très favorable pour l'examiner lui-même et le faire examiner par une personne qui n'était pas du nombre des premiers examinateurs, qui avaient trouvé le dit Guimard peu capable; qu'on ne luy a fait que les demandes les plus simples et les plus communes, en langue française, sans objections et sans difficultés, par forme de questions, toutes choses d'usage, la plupart contenues dans les catéchismes; que le dit Seigneur y a pensé devant Dieu depuis hier jusqu'à l'heure présente; qu'il a même cherché s'il pouvait trouver quelque tempéramment pour apaiser les difficultés de sa conscience sur cela que luy Guimard soit suffisamment instruit lui-même pour instruire un peuple nombreux qui inanque d'instruction depuis longtemps, et dans lequel il peut se trouver de grandes difficultés sur le gouvernement des âmes et des consciences, dans le peuple de la paroisse de Joué-du-Bois dont luy Guimard demande de se charger; que d'ailleurs le dit M. Guimard demeurant en la paroisse du Champ de la Pierre, dont le peuple est en petit nombre, il aura de quoy y vivre ainsi qu'il l'a vu depuis 20 ans, sans risquer de prendre une plus grande charge; que par ce refus il ne sera fait aussi aucun tort au patron laïque, parce qu'il est dans les six mois de sa nomination et que par le droit de ses états il peut varier, que sur ce fondement beaucoup de canonistes prétendent que les évêques ne sont point obligés de donner de raison de refus du sujet présenté par un patron laïque; d'avantage, que lui-même Guimard n'a point représenté d'atestation originale de vie et mœurs au dit seigneur Évêque, quoique de telles pièces ne puissent être reçues que pour luy être présentées, parce que, selon les règles canoniques et même suivant la jurisprudence civile, les attestations de vie et mœurs données par des curés et même par des doyens ne sont admissibles, quand elles sortent du diocèse, qu'avec le certificat

apposé du seigneur Evêque, par lequel il témoigne que l'on peut *ajouter foi* en justice et hors de justice au témoignage des personnes dont le mérite ne peut pas être connu hors le diocèse, qu'enfin le dit seigneur Evêque, par les raisons dont il rend volontiers compte à Mgr l'Archevêque de Rouen et auxquelles raisons il peut ajouter des particulières, se trouve dans la nécessité d'accorder le présent acte de refus au suppliant et se pourvoir par devant la personne de mon dit Seigneur, son métropolitain, sur la conscience duquel il croira la sienne parfaitement dégagée, ayant d'ailleurs de bonnes intentions pour lui-même Jean Guimard ; priant aussi mon dit Seigneur l'Archevêque de se donner la peine d'examiner les réquisitions précédentes de M^e Jean Guimard et les réponses que mon dit Seigneur l'Evêque y a fait. Et a Monseigneur fait signer le présent par les personnes présentes. »

Suivent les signatures.

« Dont du tout nous avons accordé acte et de la protestation faite par le dit sieur Guimard de se pourvoir sur les dites réquisitions et réponses ainsi qu'il appartiendra et qu'il trouvera à propos. Fait présence des dits Tifort et Maire, témoins qui ont signé avec nous dit nottaire, tant au registre demeuré vers nous, que dans l'original qu'il convient délivrer au dit sieur Guimard. »

Suivent les signatures.

II. APPEL AU MÉTROPOLITAIN. — La cause fut donc portée au tribunal du Métropolitain. Suivant le Droit, le patron d'une église ne peut être frustré du privilège de la présentation, et d'un autre côté, il faut des motifs graves et prévus par les *Canons* pour refuser le prêtre soumis à l'approbation de l'Evêque. D'après le texte de la Glose, il ne suffit pas de dire : Tel ou tel est mauvais ; il faut, à l'appui de son affirmation, des preuves évidentes. *Qui crimina objicit ea probare debet* (1). C'est probablement ce qui n'eut pas lieu en la circonstance. En conséquence, les grands vicaires rendirent leur jugement en ces termes :

« Nous, vicaires généraux pour les affaires temporelles et spirituelles de notre Illustrissime père et seigneur en J.-C., Jacques Nicolas, archevêque de Rouen, primat de Normandie. Nous fai-

(1) André : *Dictionnaire de Droit Canonique*.

sons connaître qu'après avoir examiné nous-mêmes les lettres de nomination et présentation à l'Église paroissiale de Saint-Jean de Joué-du-Bois, au diocèse de Séez, délivrées par Germain Ricœur escuyer, patron de la dite Église paroissiale, en faveur de M^e Jean Guymard, prêtre, curé de l'Église paroissiale du Champ-de-la-Pierre au même diocèse, par suite de la vacance du siège arrivée à la mort de M^e Guillaume de la Lande, prêtre, dernier curé, et rédigées en présence de Pierre Dufrou, notaire apostolique royal du diocèse de Séez, le dernier jour de décembre 1703 ; et après avoir également examiné plusieurs pièces publiques du même Pierre Dufrou à la date du 8 avril, 31 mai et 4 juin de la présente année, au moyen desquelles nous avons vu que M^e Guymard avait bien des fois sollicité l'Illustrissime et Révérendissime Evêque de Séez de lui en donner la collation et institution, essayant toujours des refus pour incapacité ou manque de certificats convenables de bonne vie et mœurs ; après avoir nous-mêmes pris connaissance des lettres prouvant la capacité et la moralité du dit Jean Guymard ; en vertu de l'autorité supérieure et métropolitaine de notre Illustrissime Archevêque sus-nommé, dont nous sommes revêtus en cette affaire, pour la louange et gloire de Dieu, nous avons donné et conféré, donnons et conférons par les présentes la dite Eglise vacante au dit Guymard présent et réquérant comme ayant été trouvé et étant suffisamment capable et instruit dans l'examen qu'il a subi, et catholique et orthodoxe.

« A la condition cependant qu'il passera trois mois soit au Séminaire Archiépiscopal de Rouen, soit à celui du diocèse de Séez, en y entrant soit le 20 octobre, soit le 1^{er} mai. Sera sauf le droit de déport. En conséquence, en vertu de l'autorité de Celui dont nous avons parlé plus haut, nous ordonnons au premier notaire apostolique royal, de donner et introduire en possession corporelle, réelle et actuelle de la dite Eglise de St-Jean de Joué-du-Bois, le même Jean Guymard.

« Donné à Rouen, l'an du Seigneur 1704, le 10 novembre, en présence de M^{rs} Jacques Mathieu et Robert Hubert prêtres, domiciliés en la paroisse de St-Pierre de Rouen, témoins, appelés aux prémisses du jugement et ayant soussigné la minute avec nous. De Tourouvre vicaire général, de Héricourt vicaire général. » (1)

(1) Le texte latin sera donné aux Pièces justificatives.

L'installation se fit dans les formes ordinaires, le vingt novembre.

« Devant nous, Pierre Dufrou, nottaire. gardenotte, royal, héréditaire, de la ville de Sées, reçu au baillage d'Essey et exerçant le notariat apostolique du dit Sées y demeurant soussigné. Le jeudi, 20^e jour de novembre 1704, avant midy, au devant de la grande et principale porte de l'Église de St-Jean de Joué-du-Bois, au diocèse du dit Sées, où nous nous sommes transportés... a iceluy sieur Guimard, revêtu du surplis, déclaré prendre, comme en effet il a pris et aprehendé en personne la possession corporelle, réelle et actuelle de la dite cure de Joué-du-Bois et de tous les droits, fruits, revenus, circonstance et dépendance, et ce par la libre entrée dans la dite Eglise, prenant de l'eau bénite, aspergeant d'icelle les assistants, se prosternant devant le crucifix et principal autel, baisant icelui, touchant les fonts baptismaux, sonnant les cloches, faisant la montrée et la lecture de la dite collation et de la présente que nous avons hautement publiée, déclarons que nous installons comme de fait nous avons mis et installé le dit s^r Guimard en la dite possession ; faite au surplus par les autres formalités en tel cas prescrites et ordinaires, dont du tout nous luy avons accordé acte et de ce qu'il n'a été formé aucune opposition. Le tout pour luy servir et valoir ce qu'il apartiendra et sans préjudicier à la prise de possession cy devant faite du temporel de la dite cure, en exécution de l'arest de la Cour que le dit s^r Guimard aurait obtenu sur les actes du dit refus, par lequel arest il était autorisé de prendre possession civile du dit bénéfice pour la conservation de ses droits, comme il résulte de l'acte qui en aurait été fait et dont le dit sieur Guimard est porteur. Fait et arrêté en la dite église de Joué-du-Bois, présence de Maistre Guy Ledos, prêtre, curé de Vieux-Pont et René Ricœur équier, sieur du Basmont, maistre Estienne Gérard prêtre déservant la dite cure, maistre Claude Désanière, prêtre déservant ausy au dit lieu, M^e Michel Le Vannier, M^e Julien Gautier, prestre de la dite paroisse, Gatien Jean Lizieux, Marin Gautier, René Chauvin, Jean Baptiste Gérard, Maturin Adnas et autres paroissiens du dit lieu témoins. La minutte signée: Jean Guymard, Ledos, E. Gérard, C de Sanière, M. Levannier, J. Couptry, J. Gautier, René Ricœur, M. Gautier, J. Lizieux, J. Chauvin, J. Gérard, M. Adnas, J. B. Gérard et

du Frou notaire et marqué d'une marque autour de laquelle est escript: Marque de Mathurin de Sanière, syndic de la dite paroisse qui a dit ne savoir signer. Et icelle minute contrôlée le dit jour et an par Guilmin auquel a été payé trois livres. La présente délivrée pour première expédition au dit sieur Guimard auquel a été rendu sa dite collation adverty de l'insinuation, le dit jour et an. Signé Dufrou avec paraphe et au dessous est écrit : le présent a été insinué et enregistré au registre du greffe des insinuations ecclésiastiques du diocèse de Sées par moi greffier sous-signé ce vingt novembre mil sept cent quatre, signé Dennecey avec paraphe et au-dessous est escript : reçu soixante sols y compris le controlle et paraphe. Sellé du seau des notaires apostoliques le dit jour et an avec un seau apposé. »

A la suite, de la main même de M^e Guimard, on lit : « Je soubsigné certifie que les deux copies cy devant écrites sont conformes à leurs originaux dont je suis saisi. Ce huitième d'avril mil sept cent cinq. »

M^e Guimard ne jouit pas longtemps d'une victoire aussi péniblement gagnée que peu méritée par son savoir. Il mourut le 22 mars 1708, à l'âge de 55 ans. A son inhumation, présidée par le doyen d'Annebecq, curé de Rânes, on vit la charité de Sainte-Marguerite de Carrouges guidée par Mathieu Simon, son chapelain, et l'abbé J. Durand, beau-frère de Jacques Guillochin.

Ce ministère de courte durée fut surtout exercé par les vicaires Etienne Gérard de la Conillère et Julien Gautier du Haut-Désert. M^e Guimard ne nous a laissé que quelques lignes de sa maigre écriture. Ceux qui perdirent le plus à sa mort furent deux de ses frères, dont l'un, Guillaume, avait épousé Catherine Robichon du Mesnil et l'autre, Mathieu-René, avait négocié le mariage de M^e François Radigois, procureur héréditaire au bailiage et vicomté d'Essay avec damoiselle Marie-Françoise Busnel de Joué-du-Bois.

C. MACÉ

Curé de Joué-du-Bois.

A suivre.

BIBLIOGRAPHIE DU DÉPARTEMENT DE L'ORNE

PENDANT L'ANNÉE 1889.

ACADÉMIE DE CAEN, département de l'Orne. *Bulletin de l'Instruction primaire*, publié sous la direction de l'Inspecteur d'Académie, tome XVIII, année 1889. In-8°, Alençon, Guy.

ALMANACH DE L'AVENIR DE L'ORNE, pour l'année 1890. In-8° carré, 60 p. Guy.

ALMANACH DE L'ORNE, pour 1890. In-16 carré, 160 p. Alençon, Renaut-De Broise.

ALMANACH DU BON FRANÇAIS, du département de l'Orne, pour 1890. In-18, 176 p. avec gravures. Paris, 2 et 5, rue St-Simon.

Publication de la Bibliographie Catholique.

ANGOT DES ROTOIRS (G.) *Gustave Le Vavas seur et l'École Normande*.

Moniteur Universel du 26 septembre 1889.

ANNUAIRE ADMINISTRATIF ET HISTORIQUE du département de l'Orne, pour 1890. Petit in-8°. 1^{re} partie, 209 p.; 2^e partie (historique), 111 p. Alençon, Guy.

Publié par M. L. Duval, archiviste du département. (Voir ce nom).

ANNUAIRE ADMINISTRATIF, STATISTIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL d'Argentan et de son arrondissement, pour 1890. In-8°, 150 et LXII p. (Nombreux articles de littérateurs et d'historiens de l'Orne). Argentan, imprimerie du *Journal de l'Orne*.

ANNUAIRE des cinq départements de l'ancienne Normandie, publié par l'Association Normande, pour l'année 1889. In-8°, cvi-546 p. Caen, Delesques ; Rouen, Lestringant.

ANNUAIRE du Comice agricole de l'arrondissement d'Alençon, 1889. In-8°, 56 p. Alençon, Renaut-De Broise.

ANNUAIRE du Comice agricole de l'arrondissement de Domfront, 1889. In-8°, 167 p. Flers, veuve Follope.

ANTOINE (H.) *La science du pauvre*; sermon de charité prononcé à Alençon dans l'église de Saint-Léonard, en faveur de la Conférence de Saint-Vincent de Paul, le 12 mars 1889. In-8°, 19 p. Alençon, Renaut-De Broise.

APPERT (J.) et CHALLEMEL (W.) *L'Ermitage du bois de Flers*. In-12, 72 p. Flers-de-l'Orne, A. Lévesque

ASSOCIATION amicale des anciens élèves de Sainte-Marie de Tinchebray (comptes-rendus). In-8°, 1887, iv-12 p.; 1888, 37 p.; 1889, 49 p. Caen, Valin.

ASTROLOGUE (L') de la Beauce et du Perche pour 1889. In-16, 256 p. Chartres, Garnier.

AUX BIENFAITEURS DE L'ÉCOLE LIBRE DE SEÈS, rapport du comité. In-8°, 4 p. Seès, Montauzé.

BANQUET offert par MM. les instituteurs et M^{mes} les institutrices du département de l'Orne, à M. Bricon, inspecteur d'académie honoraire. In-18, 15 p. Alençon, Guy.

BARRET (P.), curé de Mieuxcé. *Comptes-rendus des revues adressées à la Société historique et archéologique de l'Orne*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— J.-J. Rousseau et le centenaire de 1789, par M. H. Beaudouin.

— *Le Revenant du château de Flers*, par M. E. Foucault.

Même revue. (Voyez catalogue de l'exposition de Seès).

BEAUCHÈNE (C^{ie} DE). *Notice sur Sept-Forges et ses Seigneurs*. Bulletin de la Société historique de l'Orne.

BEAUDOUIN (Edouard), professeur à la Faculté de Droit de Grenoble. *La Recommandation et la Justice Seigneuriale*. In-8°, 99 p. Grenoble, Allier.

Annales de l'enseignement supérieur de Grenoble.

BEAUDOUIN (D^r Frédéric). *L'Hypnotisme*.

Bulletin de la Société Flammarion.

BEAUDOUIN (Henri). *Jean-Jacques Rousseau et le Centenaire de 1789*.

Revue du Monde Catholique.

— *Jean-Jacques Rousseau et la famille de Luxembourg*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Bibliographie du département de l'Orne pendant l'année 1888*.

Même revue.

— *Articles de bibliographie*.

Même revue.

BENET (Armand), archiviste du département du Calvados. *Travaux de peinture exécutés à la Carneille (Orne) en 1413, par Etienne Tranchant*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

BERNIER (R. P.), prêtre de Sainte-Marie-de-Tinchebray. *Notice sur la vie du T. R. P. Duval, religieux de Sainte-Marie-de-Tinchebray*. In-8°, 15 p. La Chapelle-Montligeon.

BIRÉ (Edm.) *Louis de Frotté et les Insurrections Normandes par M. L. de La Sicotière*.

Samedi-Revue.

BISSON (Alexandre). *Mam'zelle Pioupiou*, vaudeville militaire en 5 actes et 8 tableaux ; musique de M. W. Chaumet In-18 jésus, 198 p. Paris, Tresse et Stock.

BISSON (A) et BUREAU-JATTIOT. *La Veillée de Noces*, opéra-comique en 3 actes. In-18 jésus, 129 p. Paris, Tresse et Stock.

BISSON (A.) et A. MARRE. *Les Surprises du Divorce*, comédie en 3 actes. In-18 Jésus, 159 p. Paris, Tresse et Stock.

BLACHER (Philippe-Amédée). *Conseils et Poésies diverses*. In-12, 38 p. Bellême, Ginoux.

BLANCHETIÈRE (L.) *Les Ruines du Château féodal de Billy (Allier)*. In-8°, 7 p. Caen, Delesques.

— *Actualités*. In-8°, 4 p. Janvier 1890.

BORD (G.) *Le comte de Puisaye et l'Insurrection Girondine en Normandie, an II*.

Revue de la Révolution, mai 1888.

BOUQUEREL (E) *La marquise de Boynes* (article nécrologique).

Semaine catholique de Séez, 31 octobre 1889.

BROC (Vicomte H. de). *La France sous l'ancien régime*. Deuxième partie. *Les usages et les mœurs*. In-8°, 552 p. Paris, Plon et Nourrit.

— *Chronique de l'église de Saint-Aignan-sur-Erre (vers)*.
Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Les Cahiers de 1789 dans le bailliage d'Alençon*.

Même revue.

CAISSE DE SECOURS des prêtres du diocèse de Séez (*comptendu*). In-8°, 48 p. Séez, Montauzé.

CANDÉ (D^r J.-B) *Les seigneurs du Lude au temps de la féodalité*. (Quelques faits sont relatifs au département actuel de l'Orne).

Revue du Maine, t. XXV (1889).

CARTULAIRE de l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe, publié d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par la *Société historique et archéologique de l'Orne*. In-8°, vii-665 p. Alençon, Renaut-De Broise.

— Édition spéciale du même *Cartulaire*, par M. le Comte de Charencey.

CATALOGUE de l'exposition bibliographique de Seès (par M. l'abbé Barret). In-8°, 31 p.; autre tirage avec supplément, 32 p. Seès, Montauzé.

CATALOGUE du troupeau de race pure Durham (shorthorns improved) qui sera mis en vente à la Vacherie nationale de Corbon (ancienne Vacherie du Pin) le 1^{er} mars 1889. In-8°, 127 p. Paris, imprimerie nationale.

CATALOGUE général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements, t. X... Flers, Domfront, Argentan, etc. In-8°, 557 p. Paris, Plon et Nourrit.

Publication du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts.

CHALLEMEL (Wilfrid). *Midi et demi* (vers).

Bulletin de la Société historique de l'Orne (Voyez APPERT).

CHARENCEY (comte H. de). *Ethnographie euskarienne, Étude sur l'origine des Basques*. In-8°, 12 p. Paris, Imprimeries réunies.

— *Vocabulario Tzotzil-Español*, dialecto de los Indios de la parte oriental del estado de Chiapas (Mexico). In-8°, 27 p. Orléans. Georges Jacob.

— *Arte en lengua Mixteca*, compuesta por el padre fray Antonio de los Reyes, de la orden de Predicadores, vicario de Tepuzculula. Publié par le comte de Charencey. In-8°, 96 p. Alençon, Renaut-De Broise.

— *Articles de bibliographie*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

Voyez CARTULAIRE.

CHARLES (abbé). *L'invasion anglaise dans le Maine*, de 1417 à 1428. (Bon nombre d'événements concernant des lieux appartenant aujourd'hui au département de l'Orne).

Revue du Maine, t. XXV (1889).

CHENNEVIÈRES (Ph. de). *Souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts*. Cinquième partie. Grand in-8°, 126 p.

Extrait de l'*Artiste*.

— *L'école de dessin de Rouen, de 1837 à 1857.*

Revue de l'Art français.

CHRISTOPHLE (Monsieur), *gouverneur du Crédit foncier de France.* In-8°, 15 p. Paris, Cusset.

COMPTE-RENDU des conférences ecclésiastiques de l'année 1888 dans le diocèse de Séez. In-8°, 51 p. Séez, Montauzé.

CONFRÉRIE de Notre Dame des Champs, érigée dans l'église Saint-Eloi de Caligny. In-32, 32 p. Séez, Montauzé.

CONSEIL GÉNÉRAL DE L'ORNE, session d'avril 1889. *Rapport du préfet et procès-verbaux des séances.* In-8°, 230 p. Alençon, Guy.

— Session d'août 1889. *Rapport du préfet et procès-verbaux des séances.* In-8°, 562-CCCLIX p. Alençon, Guy.

CONTADES (C^{te} G. de). *Le comte d'Orsay, physiologie d'un roi de la mode.* In-12 Jésus, 161 p. Paris, Quantin.

— *La désorganisation de l'armée en Normandie.*

Revue de la Révolution, mars 1888.

— *Trois lettres de Nicolas Vauquelin, sieur des Yveteaux.*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

CORBIÈRE (L.), professeur de sciences naturelles au lycée de Cherbourg. *Excursion botanique du Mont Saint-Michel à Granville (4 au 7 août 1888).* In-8°, 15 p. Caen, Delesques.

CORDIER (E) *Espoirs et regrets.* In-16, 230 p. Alençon, Guy.

COULOMBES (Le R. P.), religieux de Sainte-Marie de Tinchebray, supérieur de l'institution libre Saint-Eloi, à Mortagne. (Article nécrologique).

Semaine Catholique de Séez, 13 juin 1889.

COURTILLOLES (E. de). *Analyse de divers actes du tabellionage d'Alençon (xv^e et xvi^e siècles).*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

COURVAL (Lehoult). *Histoire moderne à l'usage de la jeunesse* 9^e édit., t. II. In-16, 493 p. Tours, Mame.

— *Histoire romaine à l'usage de la jeunesse*, 15^e édit. In-16, 311 p. Paris, Poussielgue.

— *Histoire ancienne à l'usage de la jeunesse*, 18^e édit. In-18, 257 p. Paris, Poussielgue.

COURVAL et LEJARD. *De viris illustribus urbis Romæ*. Notis illustrarunt ac sententiis quæ christianos mores minus decent expurgarunt. A. Courval et J. Lejard, 6^e édit. In-18, xvi-263 p. Paris, Poussielgue.

DALLEY (Alexandre). *Saint-Germain d'Aulnai*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Les Ruines de Saint-Évroult*.

Bulletin de la Société Flammarion.

— *L'Église de Saint-Nicolas-des-Laitiers*.

Même revue.

DAUGER (vicomte). Article nécrologique.

Semaine Catholique de Séez, 16 mai 1889.

DELAPORTE (V.), S. J. *Poésies*. In-18 jésus, 32 p. avec gravures. Paris, Duret.

— (*Œuvres choisies (poésie et prose) du P. J.-B. Fougeray, S. J. (1856-1888)*), recueillies par le P. V. Delaporte, S. J. In-8°, 329 p. Paris, Retaux-Bray.

— *Gallia pœnitens et devota* (poème). In-8°, 16 p. avec gravures. Paris, Dumoulin.

— *Récits et Légendes*, deuxième série. In-12. Paris, Retaux-Bray.

— *Les Prix et les Récompenses de Collège*, discours prononcé à la distribution des prix du collège de l'Immaculée-Conception, à Paris-Vaugirard, le 1^{er} août 1888. In-8°, 25 p. Paris, Retaux-Bray.

— *De la Prédication*.

— *De la Poésie française en 1789*.

— *La Congrégation*.

— *Des Aveugles*, par un voyant.

— *Les Impressions de M. Jules Lemaître*.

— *Paysages du Morbihan*.

— *Articles de bibliographie*.

Études religieuses, philosophiques, etc... des Jésuites.

SAINTÉ-DELPHINE (*La Révérende mère*), par une de ses filles.
In-8°, 3 p. Séez, Montauzé.

DESAUNEY (*Félix*), ancien supérieur du *Petit Séminaire de la Ferté-Macé*. (Article nécrologique).

Semaine Catholique de Séez, 26 décembre 1889.

DESHAYES-DUBUISSON (*M^{lle} A.*) *Plis de feuilles de roses*, petite comédie de salon. In-8°, 16 p. Le Mans, Lebrault.

Revue du Maine.

DESNOS. *Sur un cas d'atrophie musculaire des quatre membres, à évolution très-rapide, survenue pendant la grossesse et consécutivement à des vomissements incoercibles*, par MM. Desnos, Pinard et Joffroy. In-8°, 8 p. Paris, Alcan-Lévy.

Union médicale.

DESPIERRES (G.) *Histoire de la faïence de Saint-Denis-sur-Sarthon*. In-4°, vi-58 p. Paris, Laurent.

DESVAUX, curé de la Trinité-des-Laitiers. *Causerie sur la 57^e session du congrès provincial de l'Association normande, tenue à Seès*.

Journal de l'Orne, 17 octobre 1889.

— *L'abbaye d'Almenêches et le château d'O*. In-8°, 38 p. Caen, Delesques.

Annuaire normand.

— *Les dix mille Martyrs crucifiés sur le mont Ararath, leur culte et leurs reliques au pays d'Ouche*. In-12, 45 p. Bellême, Le Vayer.

DIDE (R.) *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, par M. L. de La Sicotière.

La Révolution française.

DUGUÉ DE LA FAUCONNERIE, député de l'Orne. *Ni alliances ni obstructions*, discours de M. Dugué de la Fauconnerie à ses électeurs (20 octobre 1889). In-8°, 15 p. Paris, Lefebvre.

DUHAMEL. *Observations sur la maladie de deux pommiers*. Bulletin de la Société linnéenne de Normandie.

DUPLAIS (M^{me} L.) *Bagnoles de l'Orne*, 2^e édit. In-12, 36 p. Paris, chez l'auteur.

DUVAL (Louis), archiviste du département de l'Orne. *Cahiers de doléances du Tiers-État des paroisses de la châtellenie de Mortagne et Annexes au cahiers du Perche, en 1789*.

Annuaire de l'Orne de 1888.

— *Mémoires sur l'état des Paroisses de l'élection d'Argentan en 1788*.

Annales de l'Orne de 1889 et de 1890.

— *Notes sur la Paroisse et sur les Seigneurs de Sai, antérieurement à la fin du XIII^e siècle*. In-4°, 30 p. Argentan, imp. du Journal de l'Orne

— *Domfront aux XII^e et XIII^e siècles*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Articles de bibliographie*.

Même revue.

— *La ville épiscopale de Seès en 1789*.

Bulletin de la Société Flammarion.

— *La rencontre de Richard Cœur-de-Lion avec Roger d'Argentan; les Sarrasins de Domfront*. In-8°, 11 p. Imprimerie du Journal de l'Orne.

Annuaire de l'Orne pour 1890.

— *Nos poètes ornaïs*.

Courrier de Flers, septembre 1889.

— *Fragments sur l'histoire civile de la ville épiscopale de Seès au XVIII^e siècle*. In-8°, 45 p. Caen, Delesques.

Annuaire normand.

— *Éphémérides de la moyenne Normandie et du Perche en 1789*. In-12, 234 p. Alençon, Guy.

Voyez ANNUAIRE du département de l'Orne et ENQUÊTE philologique.

DUVAL (R. P. Victor-François), de la Compagnie des prêtres de Sainte-Marie de Tinchebray. (Article nécrologique).

Semaine Catholique de Séez, 7 mars 1889.

ÉDOUARD (R. P.), d'Alençon, capucin. *Les capucins de Rouen pendant les pestes du XVII^e siècle*. In-8°, 64 p. Paris, Mersch.

Extrait des Annales franciscaines.

— *Conférences sur la règle du Tiers-Ordre de Saint-François et nombreux articles historiques et ascétiques*.

Annales franciscaines.

— *Le plus ancien poème en l'honneur de Saint-François*.

Miscellanea franciscana de Foligno (Italie).

— *Une légende inédite de Saint-François*.

Même revue.

ÉLÉMENTS D'HISTOIRE NATURELLE, par M. l'abbé E. C., curé-doyen d'Exmes, ancien professeur. — *Zoologie*, 4^e édit. In-18, xii-316 p. avec figures. Paris, Poussieigue.

ENQUÊTE (L') philologique de 1812 dans les arrondissements d'Alençon et de Mortagne. Vocabulaire, grammaire et phonétique, publié et annoté par L. Duval. In-8°, 88 p. Alençon, Renaut-De Broise.

Bulletin de la Société philologique.

ENTREVAN. *En face d'une affiche*. In-18, 18 p. Alençon, Herpin.

ESNAULT (l'abbé). *Pièce d'enquête, en date du 9 avril 1688, sur l'état d'esprit de Florence Harasque, etc.*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, par L. de La Sicotière, sénateur.

Revue du Maine.

FONTENAY, (DE) ancien supérieur du Grand-Séminaire de Séez.

Éloge funèbre de M. Jean-Victor Ricœur de Bamont, prononcé dans l'église du Champ-de-la-Pierre, le 2 décembre 1862. In-8°, 23 p. Paris, Roussel.

FOUCAULT (Eugène). *Le Revenant du château de Flers*. In-8°, 34 p. Flers, Lévesque.

FRANCE (A.). *Louis de Frotté et les insurrections Normandes*, par M. de La Sicotière.

Le Temps, 24 mars 1889.

FUSTER (Ch.). *Quelques poètes Normands*. In-8°, 12 p. Paris, Goupy et Jourdan.

GASTÉ (Armand). *Les Insurrections populaires en Normandie au xv^e siècle pendant l'occupation anglaise et la question d'Olivier Basselin*. Mémoire lu devant l'Académie des Sciences morales et politiques, le 30 mars 1889. In-8°, 38 p. Paris, Picard.

Compte-rendu de l'Académie des Sciences morales et politiques, et Annales de la Faculté des Lettres de Caen.

— *Les Insurrections populaires...* (comme ci-dessus) suivies des « *Compagnons du Vau-de-Vire* » des « *Compagnons Galois* » et de documents inédits. In-8°, 80 p. Caen, Delesques.

GASTÉ (Maurice DE). *La loi du 29 mai 1874 sur l'élevage et la reproduction des chevaux, ses résultats, ses lacunes*. In-8°. Paris, Schiller.

GERMINADES (Les), ou les aventures d'un Concierger. In-8°, 48 p. Alençon, Renaut-De Broise.

GODET, curé du Pas-Saint-Lhomer. *Le château de Villebon et Sully*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

GOURDEL (l'abbé), curé de Saint-Hilaire de Briouze. *Manuel de la préparation à la première Communion*. In-32. Chez l'auteur, et chez Pichard, libraire à Mortagne.

— *Le Salut de la France par le Sacré-Cœur*. In-32. Chez l'auteur et chez Lefoyer, libraire à Argentan.

— *Manuel du servant de Messe*, suivi du *Petit rituel des*

laïques, 2^e édition. Petit in-18. Chez l'auteur et chez Montauzé, imprimeur à Séez.

GUILLOUARD (L.). Professeur à la Faculté de droit de Caen. *Traité du contrat de mariage*. In-8°. Tome III, 2^e édition, 589 p. Tome IV, 2^e édition, 576 p. Paris, Pedone-Lauriel.

— *Traité de la Vente et de l'échange*. In-8°. Tome I, 521 p. Paris, Pedone-Lauriel.

— *Discours prononcé le 6 août 1889 à l'inauguration du monument des enfants du Calvados tués à l'ennemi en 1870-1871*. In-8°, 15 p. Caen, imprimerie spéciale.

HOMMEY (l'abbé). *Articles de bibliographie*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

HOORNAERT (H.). *Un poète Normand*. Paul Harel.

Revue générale (belge).

JORET (Charles). *Compte-rendu critique de la nouvelle Biographie Normande, par M^{me} N. N. Oursel*.

Revue historique.

JOUBERT (André). *Louis de Frotté et les Insurrections normandes, par M. de La Sicotière*. In-8°, 12 p. Angers. Germain et Grassin.

Revue de l'Anjou.

JOUBERT (F.). *Richard Lenoir*. In-8°, nouvelle édition, 141 p., grav. Tours, Mame.

LABBÉ, etc. *Des calculs du rein et de la néphrotomie, et sur la trachéotomie et la laryngotomie du docteur Melchor Torres, par les docteurs Labbé, Boyer, Duval, Bonnet, Richard, Gillet, Blanchard*. In-8°, 48 p. Paris, Davy.

LACROIX (J.-A.). *Du domicile de secours des enfants assistés*. In-8°, 28 p. Alençon, Guy.

LA FERRIÈRE (H. DE). *Amour mondain, amour mystique (récit normand du commencement du XVII^e siècle)*. In-18, 328 p. Calmann-Lévy.

LAINÉ de Néel. *Réflexion sur le soleil*. In-8°, 16 p. Bellême, Ginoux.

LANGLAIS (G.), professeur départemental d'agriculture à Alençon. Chaire d'agriculture de l'Orne. *Compte-rendu des cultures entreprises et des résultats obtenus dans les champs de démonstration en 1888-1889*. In-8°, 36 p. Alençon, Guy.

LA SICOTIÈRE (L. DE) sénateur. *Les Nu-pieds de Mantilly (1639-1644)*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Articles de bibliographie*.

Même revue.

— M. Benoît Vacquerie (1794-1886), (article nécrologique et bibliographique).

Même revue.

— *Étude historique et critique de l'ouvrage de M. Port : la Vendée angevine, les origines, l'insurrection, etc.* In-8°, 40 p. Angers, Germain et Grassin.

Revue de l'Anjou.

LAVAL (DE). *Les orages dans l'Orne*.

Bulletin de la Société Flammarion.

LE BIHAN (A.). *Une excursion à Jersey*. In-12, 132 p. Alençon, Herpin.

LECOEUR (Jules), (pseudonyme de M. Tirard). *Scènes du Bocage : la Soule*.

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Recherches sur les noms des cours d'eau*.

Même revue.

LE FAVERAIS (H.). *La ville et le château de Domfront*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

LEFÉBURE (L.). *De l'organisation de la charité à Paris*. Conférence faite à la Société d'Économie sociale. In-8°, 52 p. et 5 cartogrammes. Paris, impr. Levé.

Extrait de la *Réforme Sociale*.

LE HÉRICHER (Edouard). *Une prétendue insurrection en Basse Normandie (xv^e siècle)*. In-8°. Avranches, Gibert.

Voyez GASTÉ.

LEJARD (J.), ancien supérieur du Petit-Séminaire de Séez. *Phædri fabulæ* ; recensuit ac notis illustravit. J. Lejard, 5^e édition. In-18, 76 p. Paris, Poussielgue.

— *Prosodie latine de Le Chevalier*, revue corrigée et complétée par J. Lejard, 7^e édition, in-18, 95 p. Paris, Poussielgue.

Voyez COURVAL.

LEMARQUANT (H.). *Liste des Artistes du département de l'Orne qui ont exposé au Salon des Beaux-Arts en 1889*.

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Liste des artistes originaires du département de l'Orne qui ont envoyé leurs œuvres à l'exposition universelle de 1889*.

Même revue.

— *Noms des députés aux États généraux de 1789 représentant les bailliages d'Alençon et du Perche qui ont formé le département de l'Orne*.

Même revue.

— *Rattachement au canton de Putanges de la commune de Ménil-Jean*.

Même revue.

L'ÉPINOIS (H. DE). *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, par L. de La Sicotière.

Le Monde, 5 octobre 1889.

LESCURE (DE). *La Chouannerie normande et son dernier historien* (L. de La Sicotière).

Correspondant.

LETACQ (A. L.), curé de Ticheville. *E. Delaplanche d'Argentan, sa vie, ses travaux scientifiques*.

Annuaire d'Argentan.

— *Les Spores des Sphaignes d'après les récentes observations de M. Warnstorf*. In-8°, 8 p.

Bulletin de la Société Linnéenne de Normandie.

— *Deuxième note sur les Spores des Sphaignes.*

Même revue.

— *Note sur le gui du chêne et sur quelques stations du gui dans le département de l'Orne.*

Même revue.

— *Le Cygne sauvage commun. Note sur trois jeunes individus tués à Ticheville le 9 décembre 1888.*

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Météorologie agricole de la vallée de la Touque, pour la partie comprise dans le département de l'Orne.*

Même revue.

— *Observations sur la météorologie agricole du pays d'Ouche, extraites du journal d'un paysan, (François Hue, du Sap).*

Même revue.

— *Articles de bibliographie.*

Même revue.

— *Sur une nouvelle station du Lathrœa squamaria dans le département de l'Orne.*

Bulletin de la Société des amis des sciences naturelles de Rouen.

— *Notice sur la géographie botanique des environs de Sées.* In-8°, 15 p. Caen, Delesques.

Extrait de l'*Annuaire normand*.

— *Notice sur la vie et les travaux de P. M. Duhamel, de Camembert.* In-8°, 7 p. Toulouse, Vialette.

Extrait de la Revue de botanique.

— *Météorologie populaire du Pays d'Auge (environs de Vimoutiers).* In-8°, 12 p. Argentan, imprimerie du Journal de l'Orne.

Revue Flammarion.

LETELLIER (Augustin), professeur de sciences naturelles au lycée de Caen. *Recherches sur la pourpre produite par le purpura lapillus.* In-4°, 4 p. Paris, Gauthier-Villars et fils, 1889.

Extrait du compte-rendu des séances de l'académie des sciences et tiré à part.

LE VAVASSEUR (G.). *Poésies complètes*, tome IV. In-8°, 450 p
Paris, Lemerre. Alençon, imp. Renaut-De Broise.

— *Philologie.*

Bulletin de la Société historique de l'Orne

— *Louis de Frotté et les insurrections normandes*, par L.
de La Sicotière, sénateur de l'Orne.

Même revue.

— *Rapport sur les travaux de la Société historique et archéologique de l'Orne, pendant l'année 1888.*

Même revue.

— *Jean Courtecuisse*, poésie.

Même revue.

— *Le vieil Argentan*, par E. Vimont. (Article bibliographique).

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Symphor Vaudoré*. Petit in-8°, 16 p.

Avenir du Calvados du 19 juillet 1889.

LIARD (E.). *Ménil-Hermey.*

Bulletin de la Société Flammarion.

LORIOT (Ch.-Florentin). *Le Château de Talvas*, poésie.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Le Menhir.*

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Explorations et Missions dans l'Afrique équatoriale*. In-12,
372 p. Paris, Gaume.

MACÉ (C.), curé de Joué-du-Bois. *La Chapelle de la Raitière, en la paroisse de Joué-du-Bois.*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

MACKAU (baron de), député de l'Orne. *L'Union, préface de la victoire*. Discours prononcé par M. le baron de Mackau à la dernière réunion de l'Union des Droites (12 juillet 1889). In-16.
Paris, Warmont.

MAGNÉ (R. P. Émile), prêtre de Sainte-Marie de Tinchebray.
Article nécrologique.

Semaine Catholique de Séez, 12 décembre 1889.

MARAIS (Hector), ancien chanoine de Séez. *Le Mois de Saint-Joseph.* (Ouvrage posthume). In-18, 146 p. Vignettes et gravures. Lille, impr. de Saint-Augustin.

MARCÈRE (DE), sénateur. *Le cardinal de Bonnechose et la Société contemporaine.* In-8°, 56 p.

Nouvelle Revue (1887).

MARCHAND (E.), maire d'Alençon. *Rapport et délibérations de la Chambre de commerce d'Alençon sur les nouveaux tarifs des chemins de fer de l'Ouest.* In-4°, 20 p. Alençon, Guy.

MARLET (Léon). *Le comté de Montgomery.* In-8°, 188 p. Paris, Picard.

MAUNOURY (A. F.), chanoine de Séez. *Preuves populaires de l'existence de Dieu*, 4^e édition. In-32, 64 p. Paris, Poussielgue.

— *Grammaire de la langue grecque*, 25^e édition. In-8°. Paris, Delagrave.

— *Cours de Versions graduées sur la grammaire grecque à l'usage des commençants*, 2^e édition. In-12, 11-104 p. Paris, Delagrave.

— *Thèmes gradués sur la grammaire grecque, avec dictionnaire*, 17^e édition. In-12, 242 p. Paris, Delagrave.

— *Petite Anthologie, ou Recueil de fables, descriptions, épigrammes, pensées contenant les racines de la langue grecque*, 27^e édition. In-12, VIII, 128 p. Paris, Poussielgue et Delagrave.

— *Petite Anthologie, etc.* (édition abrégée), in-12, 36 p. Paris, Poussielgue et Delagrave.

— *Monseigneur Saussol.*

Semaine Catholique de Séez, 6 août 1889.

MELLION (Adrien). *Association pomologique de l'Ouest*, réunion de 1888.

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Vimoutiers à l'époque gallo-romaine et mérovingienne.*
Même revue.

— *Les Déserts.* In-18 Jésus, iv-291 p. avec 23 gravures. Paris, Hachette.

Bibliothèque des Merveilles.

MÉRIEL (Amédée) *Histoire de Falaise, vicomté, mairie, baili-
age, élection.* In-16, xxiv, 224 p. Bellême, Levayer.

— *Étrenne mignonne de Falaise pour 1889* In-16, 200 p.
Bellême, Levayer.

MÉROUVEL (Charles). *La Vierge de la Madeleine.* In-18 Jésus,
Paris, Dentu

MESSAGER (LE) *de la Beauce et du Perche.* Almanach comi-
que illustré de l'Orne pour 1889. In-16, 180 p. Chartres, Langlois.

MILET (E). *Au poète des Bucoliques. - Sur un vieil orme*
(vers).

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

MOTÉY (Henri DU), avocat, docteur en droit. *La ville, le châ-
teau et le pays d'Exmes pendant l'occupation anglaise (1417-
1449).*

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Annuaire du bailliage et de la ville d'Exmes pour 1889.*
Même revue.

— *Le château d'Argenteils. — Les insurrections normandes
en Basse-Normandie au xv^e siècle, pendant l'occupation
anglaise.*

Journal d'Alençon, 19 décembre 1889.

— *Une nuit de Noël en Alsace.* Nouvelle.

Journal d'Alençon, 24 décembre 1889.

MOUCHEL. *Notice sur les cuivres de Bois-Thorel et d'Aube.*
In-12, 96 p. Alençon, Guy.

MOULIN (H.). *Esquisse de quelques monuments anciens
d'architecture religieuse dans le Passais Normand.*

Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie.

MURIE (Romule). *Quelques mots sur les familles Veniard et la Roque, de Cerisi.*

Courrier de Flers, 1888.

NANTEUIL (de la Barre DE). *Le Pêril social. Que faire pour le conjurer en assurant à la France la prospérité et le calme ?* In-8°, 51 p. Paris, Plon et Nourrit.

NEUFVILLE (Martin le Neuf DE). *Droit rural. Commentaire de la loi du 6 avril 1889, etc.* In-8°, 16 p. Paris, Pedone-Lauriel.

Extrait de la France Judiciaire.

NOTRE-DAME-DU-BON-CONSEIL et sa pieuse union. Église du Ménilbroult (Orne). In-32, 8 p. Séez, Montauzé.

OMONT (Henri). *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Tom. II. (Rouen. Alençon).* In-8°, xi-736 p. Paris, Plon et Nourrit.

ORDO divini officii recitandi sacrique peragendi, ad usum diœcesis sagiensis, pro anno Domini 1890. In-12, 176 p. Séez, Montauzé.

PELLERIN (Albert). *Quilly et ses seigneurs.* In-8°, 118 p. Alençon, Renaut-De Broise.

PONTMARTIN (A. DE). *Louis de Frotté et les insurrections normandes, par M. L. de La Sicotière.*

Gazette de France, 19 mai 1889.

PORT (A.). *La Vendée angevine ; les origines, l'insurrection.* Lettre à M. de La Sicotière. In-8°, 17 p. Angers, Germain et Grassin.

Revue de l'Anjou.

PROVOST, curé de Mortagne. *Fleurs des Petits Bollandistes. Vies des Saints pour tous les jours de l'année.* 2 vol. in-8°, tome I, xii-526 p. Tome II, 534 p. Paris, Bloud et Barral.

PUYRAYMOND (Camille). *Biographie du comte de Lévis-Mirepoix.* In-8°, 4 p. Alençon, Renaut De Broise.

QUEVILLY. *Luttes et événements militaires entre les seigneurs du pays d'Ouche en 1136.*

Annuaire normand.

¹ QUIQUEMEILLE (Georges), né à Heugon. *Azurs et Nuages* (poésies) avec préface, par Eugène Longuet. In-8°, 104 p. Paris, librairie universelle.

— *Le Cidre rouge* (chanson). *Le Cidre et le Poiré*.

RICHARD. *Guide du voyageur en France*. III, réseau de l'Ouest. In-16, xvi-231 p. avec 3 cartes et 16 planches. Paris, Hachette.

ROEDERER (comte). *Rapport sur l'industrie chevaline dans l'Orne*. In-8°, 16 p. Renaut-De Broise.

Extrait du procès-verbal du Conseil général, tiré à part.

ROMBAULT (J.), curé de Messei. *Notice sur les fondateurs de la Sainte-Famille de Sées*. In-8°, 56 p. Solesmes, impr. Saint-Pierre.

— Louis Guillaume Perreaux, ingénieur-mécanicien (1816-1889), article nécrologique.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Articles de bibliographie*.

Même bulletin et *Semaine Catholique de Sées*.

ROSE (R. P.) provincial des Rédemptoristes. — Article nécrologique.

Semaine Catholique de Sées, 14 et 21 novembre 1889.

ROZIER (Th.), commis d'inspection académique. *Histoire du département de l'Orne*. In-12, 44 p. Lagny, imp. Colin.

RUPRICH-ROBERT (V.). *L'Architecture normande aux XI^e et XII^e siècles en Normandie et en Angleterre*. In-folio, 2 vol. illustrés. Tome I, vii-295 p. et 48 planches; tome II, 27 p., 126 planches. Paris, Motteroz.

SAINT-AIGNAN-SUR-ERRE (*L'église de*).

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

SOCIÉTÉ COLOMBOPHILE. (*Les Courriers Alençonnais*). *Compte-rendu général des concours de l'année 1889*, 2 p. in-4°. Programme des lâchers d'entraînement et de concours pour l'année 1890, 1 placard. Alençon, Herpin.

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS établie entre les cantonniers des chemins vicinaux du département de l'Orne. *Compte-rendu de l'Assemblée générale du 2 juin 1889. Procès-verbal.* In-8° 38 p. Alençon, Herpin, 1889.

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS des médecins de l'Orne. *Compte-rendu.* In-8°, 20 p. Alençon, Renaut-De Broise.

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS des ouvriers de la ville d'Alençon. *Compte-rendu.* In-8°, 31 p. Alençon, Guy.

SOCIÉTÉ RÉGIONALE des pharmaciens de la Sarthe, de l'Orne et de la Mayenne. Bulletin donnant le compte-rendu de l'Assemblée de mai 1888. In-8°, 20 p. Le Mans, Drouin.

SOCIÉTÉ DE SECOURS MUTUELS des Sapeurs-Pompiers de la ville d'Alençon, année 1888-1889. In-8°, 11 p. Renaut-De Broise.

SONNETS en l'honneur de Gustave Le Vavas seur. In-8°, 20 p. Alençon, Renaut-De Broise.

STATUTS de la Société des Courses de Nonant. In-8°, 8 p. Alençon, Renaut-De Broise.

STUD-BOOK percheron de France, publié par la Société hippique percheronne. Tome IV, 1^{er} fascicule, Étalons. In-8°, LXXX-468 p. Nogent-le-Rotrou, Lecomte.

THOMAS (Dr L.), né à Ticheville. *Dictionnaire abrégé des sciences médicales.* In-12, XIII-647 p. Paris, Lecrosnier et Babé.

TOURNOUER (Henri). *Deux documents inédits pour servir à l'histoire de la ville de Sées.* (L'un du 27 mai 1433, l'autre de janvier 1463).

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

TOUROUDE, aumônier de l'Adoration d'Alençon L'*Hypnotisme, ses phénomènes et ses dangers.* In-12, 277 p. Paris, Bloud et Barral.

TRÉGARO (Mgr), évêque de Séez. *Mandement pour le Carême.* In-4°, 24 p. Séez, Montauzé.

— *Lettre à M. Thévenet, ministre de la Justice et des Cultes. Semaine Catholique de Séez, 12 septembre 1889.*

— *Lettre pastorale au clergé et aux fidèles*. In-4°, 8 p. Séez, Montauzé.

— *Lettre au clergé du diocèse de Séez*. In-4°, 2 p.

Ces lettres sont aussi dans la *Semaine Catholique de Séez*.

TRIGER (Robert). *La Chaux, notes et souvenirs, par le comte de Contades*.

Revue du Maine.

— *Note nécrologique sur le comte de Saint-Paterne*.

Même revue.

VAGNEUX (Henri). *A travers le pays d'Auge*. In-12, 246 p. Paris, Dentu.

VÉREL (Charles). *Les Alchimistes de Flers*.

Bulletin de la Société historique de l'Orne.

— *Bohémiennes* Paroles de Miss Ehrton, musique de Charles Vérel, in-8°. 4 p. Rennes.

— Articles divers dans la *Gazette Sténographique*, revue mensuelle paraissant à Rennes et dont M. Vérel est le directeur.

VIENNE (Emile). *Les Poètes de l'Orne à G. Le Vavas seur*.

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Les Pommiers à Ville-d'Avray*.

Même revue.

VIGNERAL (comte DE). *Les Normands dans les Deux-Siciles. Esquisse historique*. In-16, iv-48 p. Alençon, Renaut-De Broise.

— *Un exemple à suivre. L'abbé Coulombet (1766)* In-16, 16 p. Alençon, Renaut-De Broise.

— *A propos du Concours hippique d'Alençon*. In-16, 34 p. Alençon, Renaut-De Broise.

VIMONT (E.), professeur au collège d'Argentan. *Histoire du vieil Argentan*. In-16, 224 p. Argentan, imprimerie du *Journal de l'Orne*.

— *Les rues du vieil Argentan*.

Bulletin de la Société Flammarion.

— *Principaux faits de l'histoire d'Argentan. — Les Gouverneurs d'Argentan.*

Même revue.

— *Une bourgade dans l'Orne pendant la Révolution. La Chapelle-Mauvoisin.*

Même revue.

— *Un ancien chef-lieu de canton pendant et après la Révolution. Bazoches-au-Houlme.*

Même revue.

— *Articles de bibliographie.*

Même revue.

WALLON (Henri). *Les Représentants du peuple en mission et la justice révolutionnaire dans les départements en l'an II (1793-1794). Tome I, l'Orne.* In-8°.

WELSCHININGER (H.) *Adam Lux et Charlotte Corday.* In-8°, 27 p. Amiens, Delattre-Lenul.

— *Louis de Frotté et les insurrections normandes, par L. de La Sicotière.*

Bulletin critique.

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES

Publications ayant commencé à paraître en 1889. (Voir pour les autres le 2^e Bulletin de 1888 et le 2^e Bulletin de 1889).

BULLETIN de l'Œuvre expiatoire (en faveur des âmes du Purgatoire). Mensuel in-8°. La Chapelle-Montligeon (Orne), imp. de l'Œuvre.

BULLETIN DU SYNDICAT des Agriculteurs de l'Orne. Paraissant le 20 de chaque mois. 1^{re} année, 1889, 100 p. in-8°. Alençon, Herpin.

LE CIDRE ET LE POIRÉ. Revue mensuelle des intérêts pomo-

logiques, organe des comices et syndicats agricoles, et des sociétés horticoles de France, paraissant le 1^{er} de chaque mois. 1^{re} année, du 1^{er} mai 1889 au 1^{er} avril 1890. 1 vol. grand in-8° de 384 pages. Argentan, imprimerie du *Journal de l'Orne*, 1889-1890.

LA CROIX DE L'ORNE. Supplément à la *Croix de Paris*. Paraissant tous les jours, excepté le dimanche. Petit in-folio, 4 p. Domfront, Gaigé.

INDICATEUR (L') DE L'OUEST. Journal politique, d'information et de publicité, paraissant tous les dimanches (Sarthe, Eure-et-Loir, Indre-et-Loire, Loir-et-Cher, Maine-et-Loire, Mayenne, Orne). In-folio, 12 p. Le Mans, Leguicheux.

RÉVEIL DE VIMOUTIERS ET DE LA VALLÉE D'AUGE (LE). Journal hebdomadaire, politique et d'annonces, littéraire, industriel, commercial et agricole. In-folio, 4 p. Argentan, Tormage et Triolet.

CHRONIQUE

LES FOUILLES DE SAINT-CÉNERI

Il y a cinquante ans, Paul Delasalle publiait, dans son *Excursion à Saint-Céneri-le-Géré*, les impressions de sa visite. « Les ruines militaires, disait-il, s'effacent chaque jour. En dehors de l'enceinte principale s'élève une motte qui domine toute la vallée et qu'entourent des monceaux de décombres. Il serait d'autant plus permis d'y voir un *tumulus* gaulois, que des antiquités gauloises ont été découvertes dans les environs de Saint-Céneri. Quelques blocs de maçonnerie assis sur les rochers, ou perdus au milieu des habitations modernes, dont les enduits lézardés contrastent avec leur ciment indestructible, sont tout ce qui nous reste de cette forteresse qui résista à Guillaume-le-Conquérant et périt sous le comte d'Arundel. L'antiquaire n'a plus rien à chercher à Saint-Céneri pour ses collections. »

Le sceau du silence, mis sur ces ruines par le chroniqueur un peu présomptueux, a été brisé, et la vieille forteresse des Giroie et d'Ambroise de Loré a pris un renouveau de célébrité. Pendant quelques jours, on a pu lire, aux *faits divers* des journaux de Paris et de la province, l'annonce de découvertes merveilleuses. Il y a eu bien des exagérations; mais la curiosité publique était piquée, et le nombre des visiteurs qui sont venus, quelques-uns de très-loin, a été considérable. Dans ce *Bulletin* qui ne fait, ni de la réclame, ni du roman, mais de l'histoire, il suffit d'exposer simplement les faits.

Lorsque, à l'entrée du village de Saint-Céneri, par la route d'Alençon, on prend le vieux chemin qui porte le nom de *Rue du Château*, on aperçoit à gauche, au dessous de la maison d'école, une motte antique, l'emplacement du vieux donjon, avec les quartiers de murs que la mine a fait sauter, et un peu plus loin, au milieu des lilas, un espace rectangulaire où surgissent encore, au ras du sol, des restes de murailles.

Ces terrains, depuis longtemps en friche et couverts de ronces et de débris, viennent d'être achetés tout récemment par une dame du Mans, qui a fait faire quelques défrichements et quelques fouilles.

Elles ont ramené au jour des découvertes curieuses, mais non pas celles qu'on eût sans doute désirées le plus, car la légende populaire parle d'une poule et de ses poussins, en or massif, ensevelis sous les ruines.

C'est sur le troisième monticule, comprenant les restes de l'édifice rectangulaire dont j'ai parlé, que les travaux ont été poursuivis avec le plus de suite. La base des murs cachés sous les touffes de lilas est encore visible sur tout le pourtour de cette ancienne construction. Faits en blocage d'une épaisseur d'environ soixante centimètres, ils enferment une superficie intérieure de 14 m. 50 de longueur sur 5 m. 50 de largeur.

La moitié environ de cet espace a été fouillée; on y a trouvé des squelettes et de nombreux ossements enterrés à la profondeur moyenne d'un mètre. L'orientation des squelettes ainsi que celle de l'édifice est du N.-O. au S.-E.

Au 21 mai, trois squelettes étaient visibles. L'orientation, l'attitude des corps, les os des avant-bras croisés sur la poitrine, tout annonçait des personnes qui avaient été ensevelies suivant l'usage du temps. Cependant nulle part on n'a retrouvé de traces de cercueils ni de vêtements. Quelques débris de vases, des fragments de charbon, pourraient faire croire qu'on avait déposé, à côté des ossements, quelques-uns de ces vases funéraires communs dans les sépultures du moyen-âge. Les tombes avaient été creusées entre les affleurements de la roche granitique qui forme le massif de ces collines.

Outre les squelettes, une douzaine de crânes, de nombreux ossements épars dans toutes les directions ou accumulés dans l'angle N.-E. prouvent que ce terrain avait été plus d'une fois remué.

Le 25 mai, les premières fouilles étaient restées dans l'état, et l'on n'avait rouvert qu'une sépulture nouvelle.

Située à peu près au milieu de l'emplacement décrit, elle paraît avoir été faite avec plus de soin que les précédentes.

Une grosse pierre posée sur champ formait la tête de la sépulture, les côtés avaient été maçonnés. Le squelette très-entier et à peu près intact était orienté et disposé comme les autres. Sur un des côtés, reposaient des fragments de crâne et une petite mâchoire d'enfant. On a conclu de là que c'était une sépulture de femme, d'une pauvre mère, saisie sans doute par la mort en mettant au jour son enfant, hypothèse d'ailleurs confirmée, quant au sexe, par l'examen des ossements. Cependant ici, pas plus qu'ailleurs, il n'y avait de traces de cercueil, de vêtements ni d'objets précieux (1).

Enfin, dans ma visite du 3 juin, j'ai constaté l'existence d'une nouvelle tombe qu'on venait de déblayer. Faisant suite à la précédente, et construite de la même façon, elle présentait cette particularité, que le crâne d'un des squelettes touchait aux pieds de l'autre, indice presque certain d'une double sépulture faite en même temps.

On a recueilli, dans ces fouilles, un boulet en pierre, d'un décimètre de diamètre environ, un bout de fer de flèche, terminé en carreau, et deux petites pièces de monnaie qui semblent être des deniers. L'un fut ramassé sur le squelette même. Il ne m'a pas été possible de les avoir assez longtemps entre les mains pour les étudier. La légende de l'un est en caractères gothiques et on peut l'attribuer au ^{xv}^e siècle, l'autre m'a paru être un double tournois, avec légende en petites capitales romaines et par conséquent d'une époque postérieure.

Quelle était la destination du bâtiment où l'on a retrouvé ces restes humains? Dans mon opinion c'était la chapelle du château. L'existence de cette chapelle nous est connue par plusieurs actes. Gervais de Saint-Cénéri, en 1223, « pour rémunérer le service religieux célébré dans la chapelle de son château de Saint-Cénéri, donna à l'Église de Saint-Cénéri la somme annuelle de 25 sous tournois » (2). Mais on ne savait plus où fixer, d'une façon précise, l'emplacement de cette chapelle. L'abbé Persigan, d'après une

(1) Ce squelette a été mesuré et a près de deux mètres de longueur.

(2) Saint-Cénéri-le-Géré, par l'abbé Persigan, p. 101.

tradition populaire, la plaçait bien au-dessous du château, à gauche de la route de la Poôté (1). Il me semble que les dimensions de l'édifice, le nombre et le caractère des sépultures, l'absence d'ossements sur l'emplacement probable de l'autel, la proximité du château sont des preuves suffisantes qui permettent d'affirmer que là s'élevait la chapelle du château de Saint-Céneri.

De son côté, M. le curé de Saint-Céneri, en faisant déblayer les ruines qui sont au-dessous de l'église, avait recueilli une vieille pièce de monnaie, de cet ancien type appelé les *grands blancs*.

Un peu fruste sur les bords, usée et déformée par l'usage, elle était assez difficile à lire et à déterminer. Je désespérais d'y parvenir, quand j'eus la bonne fortune de la communiquer à notre érudit vice-président, M. Lecoindre. Au moyen de la comparaison avec les pièces de son riche médaillier, et des renseignements fournis par les ouvrages spéciaux de sa bibliothèque, il est devenu possible de la décrire exactement.

C'est une pièce de Philippe le Bon, duc de Bourgogne (1419-1467). Elle porte, au droit, l'Écu de Bourgogne, écartelé et couronné, avec la légende : *PHILIPVS DVX BVRGVNDIE*; au revers, la croix cantonnée d'une fleur de lys et d'un lion, avec la légende : *Sit nomen Domini benedictum*.

« Les monnaies de Bourgogne avaient cours légal en France et en Normandie. (Ordonnances de Charles VI et de Henri V d'Angleterre, datées de 1419). » (2) Quand on pense quel mélange de soldats et d'aventuriers de toute nation bataillèrent durant ces tristes temps à Saint-Céneri, il n'y a rien d'étonnant d'y retrouver, avec cette pièce, un indice de leur passage, hélas! aussi, de cette triste alliance de Philippe le Bon avec les Anglais.

P. BARRET.

(1) Saint-Céneri-le-Géré, par l'abbé Persigan, p. 174.

(2) Renseignements fournis par M. E. Lecoindre. Je le prie d'agréer mes vifs et sincères remerciements.

PROCÈS-VERBAUX

Séance du 14 Avril 1890

PRÉSIDENCE DE M. LE VAVASSEUR

Invitation par la Société française d'Archéologie à la Société de l'Orne de prendre part au Congrès archéologique qui sera tenu à Brives, du 17 au 24 juin 1890.

Désignation des membres choisis pour assister aux Réunions des Sociétés savantes et des Sociétés des Beaux-Arts, à Paris. M. Duval soumet à la Société le mémoire qu'il se propose de lire à la Réunion des Beaux-Arts. Ce mémoire intitulé : *Institutions en faveur des Beaux-Arts créées dans le département de l'Orne*, est unanimement approuvé.

La Société, appelée à choisir le lieu de sa prochaine réunion générale annuelle, décide qu'elle se réunira à Mortagne. Dès maintenant, elle fait appel au concours de ceux de ses membres qui habitent le Perche et seraient à même de préparer des travaux sur cette région.

Sont admis comme membres de la Société, M^{me} la baronne de Sainte-Preuve, M. du Mesnil de Montchauveau, M. Chollet, juge de paix à Exmes et M. Georges Lecointre.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 13 FÉVRIER

1^o Publications individuelles.

1. *Les Ruines du château féodal de Billy (Allier)*, par M. L. Blanchetière, in-8°, 1887.

2. *Actualités*, par le même, janvier 1890.
3. *Instructions adressées par le Comité des travaux historiques et scientifiques aux correspondants du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. — Littérature latine et Histoire du moyen âge*, par L. Delisle, in-8°, 1890.
4. *Histoire de Falaise*, par M. Mériel, in-16, 1889.
5. *La rencontre de Richard, Cœur de Lion, avec Roger d'Argentan. — Les Sarrasins de Domfront*, par M. L. Duval, in-8°, 1890.
6. *L'enquête philosophique de 1812 dans les arrondissements d'Alençon et de Mortagne*, publiée et annotée par M. Duval, in-8°, 1890.

2° Publications collectives.

1. *Séance publique de l'Académie des sciences, Agriculture, Arts et Belles Lettres d'Aix (Bouches-du-Rhône)*, en 1888.
2. *Séance publique de la même Académie*, en 1889.
3. *Mémoires de la même Académie*, tom. XIV, 1889, 1 vol. in-8°.
4. *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, tom. III (année 1889), 1 vol.
5. *Bulletin de la Société des beaux-arts de Caen*, 1889, 2° cahier.
6. *Bulletin de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, octobre-décembre 1889.
7. *Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, février 1890.
8. *Bulletin de la Société Flammariion*, janvier et février 1890.
9. *Congrès archéologique de France. — Séances générales tenues à Soissons et à Laon, en 1887, par la Société française d'archéologie*, 1888, 1 vol.
10. *Revue historique et archéologique du Maine*, 2° semestre de 1889.
11. *Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie. Procès-verbaux, Bibliographie, etc.*, p. 249 à 352.

12. *Bulletin de la Société normande de Géographie*, janvier et février 1890.

13. *Bulletin de la Société d'Horticulture de l'Orne*, 1^{er} et 2^e semestres de 1889.

14. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 4^e trimestres de 1889.

15. *L'Intermédiaire des chercheurs et curieux*, 10 février 1890, numéro-spécimen.

16. *Bibliographie universelle*, février et mars 1890.

17. *Bulletin de l'amateur d'ouvrages anciens et modernes*, mars-avril 1890.

Séance du 10 mai 1890.

PRÉSIDENCE DE M. LECOINTRE

M. Lecointre informe la Société que les membres, qui ont reçu, il y a cinq ou six ans, les deux premières feuilles du Cartulaire, n'ont répondu qu'en très petit nombre à l'invitation qui leur a été adressée de renvoyer ces deux feuilles pour le brochage. Il a donc été nécessaire de les faire réimprimer. La Société approuve ce qui a été fait et donne, à MM. Lecointre et l'abbé Hommey, pleins pouvoirs de fixer le nombre d'exemplaires, qui pourra être mis en vente, de déterminer le prix de la vente, de s'entendre avec les librairies ; en un mot, de décider de tout ce qui concerne le Cartulaire.

M. Le Vasseur écrit à la Société une lettre relative à un objet d'art qu'un groupe d'amis, presque exclusivement composé de membres de la Société, se propose d'offrir à M. de La Sicotière. M. Le Vasseur expose dans sa lettre qu'une médaille commémorative, décernée au nom de la Société historique et archéologique de l'Orne à son cher président, avait paru être l'objet d'art le plus convenable à offrir ; qu'un exemplaire en or en sera donné à M. de La Sicotière, et un exemplaire en bronze à chacun des souscripteurs.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 14 AVRIL

1° Publications individuelles.

1. *Les Capucins de Rouen pendant les pestes du xvii^e siècle*, par le P. Édouard, d'Alençon, capucin, in-8°, 1890.
2. *L'abbaye d'Almenèches et le château d'O*, par M. l'abbé Albert Desvaux, in-8°, 1890.
3. *Météorologie populaire du Pays, d'Auge (environs de Vimoutiers)*, par M. l'abbé Letacq, in-8°, 1890.
4. *Notice sur la Géographie botanique des environs de Sées*, par le même, in-8°, 1890.
5. *Notice sur la vie et les travaux de P. M. Duhamel, de Camembert (Orne)*, par le même, in-8°, 1890.
6. *La France préhistorique*, par M. Cartailhac, analyse par M. Édouard Prette, in-8°, 1890. — Envoi de l'Académie des sciences et belles-lettres d'Angers.

2° Publications collectives.

1. *Analecta Bollandiana*, 1890, fascicule 1^{er}.
2. *Académie des sciences et belles-lettres d'Angers*. — 1^o Statuts ; 2^o Séance solennelle de rentrée du 22 décembre 1888.
3. *Bulletin de la Société Flammarien*, mars et avril 1890.
4. *Bulletin de la Commission historique de la Mayenne*, 2^e trimestre de 1890.
5. *Revue des provinces de l'Ouest*, 1^{er} mai 1890.
6. *Gazette sténographique de Rennes*, 1^{er} avril et mai 1890. M. Ch. Verel, directeur de cette revue offre gracieusement d'en faire l'envoi gratuit à la Société.
7. *Catalogue Bridoux*, avril 1890.

Séance du 2 juin 1890

PRÉSIDENCE DE M. LE VAVASSEUR

La Société décide que la médaille commémorative décernée à M. de La Sicotière, lui sera remise à la séance générale annuelle, qui aura lieu à Mortagne.

M. l'abbé Barret entretient la Société des fouilles et des découvertes de squelettes faites sur l'emplacement de la chapelle de l'ancien château de St-Céneri. M. Barret est invité à faire de sa communication l'objet d'une note qui sera insérée au Bulletin.

Admission de membres : M. Lefébure, ancien député ; M. l'abbé Chichou, curé d'Exmes.

OUVRAGES REÇUS DEPUIS LA SÉANCE DU 10 MAI

1° Publications individuelles.

1. *Les dix mille martyrs crucifiés sur le mont Ararath, leur culte et leurs reliques au pays d'Ouches*, par M. l'abbé Albert Desvaux, petit in-8°, 1890.

2. *Droit rural, commentaire sur la loi du 6 avril 1889*, par M. Martin Le Neuf de Neuville, in-8°, 1890.

3. *Fragments sur l'histoire écrite de la ville épiscopale de Sées au XVIII^e siècle*, par M. Louis Duval, in-8°, 1890.

4. *Ephémérides de la moyenne Normandie et du Perche en 1789*, par le même, in-12, 1890.

5. *Les Germinades ou les Aventures d'un concierge*, in-8°, 1890.

6. *Plan de la place forte de Falaise*, par M. Mériel.

2° Publications collectives.

1. *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, 1^{er} trimestre 1890.

2. *Bulletin de la Société de statistique, etc., des Deux-Sèvres*, janvier-mars 1890.

3. *Bulletin de la Société Flammarion*, mai 1890.

4. *Bulletin de la Société normande de Géographie*, mars-avril 1890.

5. *Gazette sténographique*, juin 1890.

6. *Bibliographie universelle*, août 1890.

PHILOLOGIE

Nouvelles remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne.

(Suite).

T

Tabaquière, — tabatière.

C'est encore ici le patois qui conserve, tandis que le français académique dénature.

Tabatière ne peut venir de tabac que par fausse euphonie, en remplaçant par un *t* le *c* final.

On a dit autrefois : *Tabaquière*.

« Une *tabaquière* de bois. »

(Berthod., *Paris burlesque*).

Tabatière est du « parlorisme » bourgeois, qui a failli faire passer en usage : un *cintième*.

Tabut. — Tracas, difficulté, embarras, tourment.

Vieux mot.

Vient-il du celtique *Tarabusti*, dont nous avons gardé *Tarabuster* ?

Peut-être. *Tabuster* est dans Rabelais. *Tabuter* et *Tabut* se trouvent dans Nicot et dans Cotgrave. Huet cite le mot. Crétin

l'emploi dans le sens de : tapage nocturne. Montaigne parle quelque part d'un savant entouré d'un *tabut* de valets pleins de licence.

Les « fagoteurs de tabus », auxquels frère Jean des Ertommeures fermait la porte de l'abbaye de Thélème, n'étaient autres que ceux que nous appelons « les faiseurs d'embarras ».

L'argot moderne a conservé le mot en le généralisant un peu et en l'altérant à peine.

Etre soi-même ou mettre quelqu'un dans le *tabat* (et non dans le *tabac*), c'est le mettre dans l'embarras, la chicane et les coups.

Voir Delvom., dict. de la langue verte au mot : *Tabac*.

On trouve la forme *tabor* dans le roman de Renaud de Montauban, par Huon de Villeneuve :

« Gardez qu'il ni ait noise, ni *tabor*, ni criée. »

Nous voilà bien près de *Tabour* (tambour) et de *Tabourin*, instruments de tapage par excellence.

Tantaluser. — Très curieuse expression du patois normand qui signifie : amuser (un créancier, un amoureux, un importun), payer en monnaie de singe, en espérances, en promesses, en mirages, en choses promises montrées de loin et non livrées

Tantaluser quelqu'un, c'est lui faire subir le supplice de Tantale.

Tambanée de soupe (Delestang)

Tambourinée, de *Tympanum*.

On peut dire : une *tambourinée* de soupe, soit que l'on fasse allusion à la grandeur de l'écuelle qui contient la ration, soit à l'état du ventre qui l'a absorbée.

Tantouiller, — fréquentatif de *Touiller*.

Trainer comme torchon « tonaille » ou « patouille » dans l'eau ou dans la fange.

« L'on te deuroit en un putel
Touiller cum un viex panuflé. »

(*Roman de la Rose*, V, 7021-7022).

Taonnant, — agaçant comme un *taon*.

Et non *tannant*, comme l'écrit le dictionnaire de l'Académie.

L'orthographe *hennant* de Charles Nodier est encore plus inadmissible.

Taribondin, — gros, court, ramassé, « bouju » comme un baril de trente pots.

Dans les sobriquets populaires appliqués aux habitants des communes de l'arrondissement d'Argentan, recueillis par Chrétien de Joué-du-Plain, on trouve celui de *Taribondins* appliqué à ceux d'Avernes-sous-Exmes.

Teurtre — pour : tordre.

Forme du patois normand. Ancienne.

« Le Dimanche XVIII (Août 1555), la relevée sur les IIII heures, je me *teurty* le pied dextre au jardin à poiriers. »

(GOUBERVILLE).

En langage de buandières, un *teurt* de linge est la pièce de linge tordue que l'on met sur le chevalet pour la laisser égoutter.

« En *teurdant*, elle s'est baissée
Puis la pongnée est échappée
Et à l'envers est cheute... »

(Farce du CUVIER).

Teyau, Tigot (Larchamp).

Tronc de chou, tureau, tronçon.

Teyau doit être une prononciation vicieuse de : *tuyau*.

Tigot, tige décapitée. « bougon ».

(Voir Trou).

Tézi-tézant.

« Aller » Tézi-tézant, « tout doucement, tout en paix », dit M. Jules Lecœur, dans ses excellentes *Esquisses du Bocage normand*.

Dans ce sens, ne doit-on pas écrire : *Taisi-taisant* ? Ce serait un participe présent composé, de la famille de : *Clopin-clopant*.

Taisant, dans Alain Chartier : signifie : silencieux.

« Dieu sçait s'ils y étoient *taisans*. »

dit-il des oiseaux en liberté dans le bocage.

Thomas, — *Matula*.

Ailleurs, on dit un *Bourdaloue*. Ici, nulle irrévérence. La ganse a donné son nom au chapeau, dont la forme a prêté à l'équivoque.

Pour *Thomas*, l'étymologie est plus scabreuse. Quelque irrè-

vérencieuse qu'elle soit, il semble qu'on doive la chercher dans l'*O filii* de Pâques.

Vidé, *Thomas*, vidé l'as-tu ?

Le sans-gêne de nos ancêtres s'en est permis bien d'autres avec le latin d'Église qui leur était familier.

Le *Thomas* n'est point d'ailleurs dans nos campagnes un meuble honteux enfermé dans sa table. Comme le parapluie, c'est un objet de luxe et il se pavane volontiers dans son aristocratie de porcelaine sur l'appui des fenêtres entre les géraniums et les roses du Bengale.

Tignot (Larchamp).

Homme d'appétit capricieux qui « frustule, fruchine » (Picard) ou « brinote ».

« Brinoter », grignoter, ronger son « grignon » brin à brin.

Tignonner est un vieux verbe français qui signifie : *Frisoter*.

Une coquette à frisons est obligée de se faire tignonner tous les jours.

Tirer en portrait. *Trahere, Traducere*.

L'expression est ancienne.

« Toutes lesquelles choses se peuvent autant exprimer en traduisant comme un peintre peut représenter l'âme avec le corps de celui qu'il entreprend *tirer* d'après le naturel. »

(JOACHIM DU BELLAY. *Illustration de la langue française*, chap. VI).

Ritrato en italien veut dire : portrait. De là, *tirer* à quelqu'un pour : lui ressembler.

« Ne seriez-vous point le fils du seigneur Ascaigne Tortouvelle ? vous lui *retirez* fort. »

(FR D'AMBOISE. *Les Napolitaines*, act. V, sc. II).

Torche, — *Torques*.

On appelle en Normandie *Torche*, le lien ou « collier » de paille ou de foin qui serre la gerbe ou la botte.

Torche est aussi le cadre de paille tordue qui maintient le lit de marc étendu sur le tablier du pressoir.

En Picardie, on nomme *Torche* le bât rustique d'un baudet. C'est sa partie pour le tout, le collier (*torques*) pour le harnais complet.

Torner, — tourner.

Prononciation ancienne.

« Le vieil Saturne auprès du ciel estoilé *torne*. »

(BAIF. *Poisons*).

Toucher, — conduire des animaux en les frappant du fouet ou du bâton.

« Maistre *Janotus*... se transporta au logis de Gargantua *touchant* devant soy trois bedeaux à rouge muzeau. »

(RABEL. *Pant.* chap. XVIII).

Toudre, — tousser.

Ancienne forme.

« Je tous de froid, de faim je *baaïlle*. »

(BUTEBEUF. *La pauvreté*).

Les bergers employent la forme : *Téguer*. Les brebis *tégnent*.

Trouiller, — chiffonner (Voir *Tantouiller*).

Touaille et *Touaillon* signifie proprement en vieux français : serviette à s'essuyer les mains « manuterge ».

Les premiers linges destinés à cet usage étaient parfois peluchés comme nos modernes serviettes de toilette. Legrand-d'Aussy, dans son *Histoire de la vie privée des François*, fait mention de *lintea ad manus tergendas villosa*, désignée dans la constitution de St-Anségise pour le monastère de Fontenelle.

On a appelé : *Touaille* l'essuie-mains mobile, enroulée et suspendue à la porte de certains réfectoires.

Touiller se trouve souvent dans le sens de : chiffonner, souiller.

« Dy-moi doncques, sans point mentir
Pourquoi Monsieur t'a fait vestir
Sa robe. On l'a bien *touillée*. »

(Farce nouvelle d'un gentilhomme).

« O frère terre, à toute heure souillée
Du corps des tiens et en leur sang *touillée*. »

Tout plein, beaucoup, en grande quantité. *Plané*.

« May (1604). Au commencement de ce mois, coururent à Paris des chiens enragés qui effrayent le peuple et en mordent *tout plein*. »

(*Journal de l'Estoile*).

Treffouët, bûche de Noël.

L'étymologie, *Tref de feu*, *Trabs foci*, me paraît la meilleure, bien que la plus savante. « Poutre de feu, Traverse de feu » s'appliquent aussi bien à la bûche en question que la périphrase bourgeoise « Derrière de feu ».

Pour que l'explication « bûche de trois fouées » fût la bonne, il faudrait que l'explication « Treffouët » s'appliquât seulement à la bûche de Noël.

Treuffle, — trèfle.

Les paysans normands qui disent : « du *treuffle* », se conforment à l'ancienne orthographe.

Au chapitre IV de Pantagruel, Rabelais parle de l'île Ennasin où « les hommes et les femmes.... ont le nez en figure d'un as de treuffles ».

Trézeler, — faire un « trézian », bâtir une pyramide avec trois fagots, trois gerbes, etc. et par extension avec un plus grand nombre.

Trézeler les cloches signifiait jadis sonner à trois. Le « Quarillion » ou « Quarillon » exigent quatre cloches.

En langage de maçon, *Trésillonner*, *Etrésillonner* signifie : étançonner.

« On appelle *Trésillon* ou *Etrésillon*, un morceau de bois que l'on met entre des ais nouvellement sciés pour les faire tenir en état et les faire sécher plus aisément et sans gauchir. »

(*Dict. de TRÉVOUX*).

Tribarder (Delestang).

A l'actif et au propre, mettre un bâton dans les roues ou barrer un passage que l'on veut interdire.

Au figuré et au neutre, aller de travers.

Le *tribard* est un fort et court bâton.

« A donc Marquet, grand bastonnier de la confrairie des fouaciers.... ensemble lui jecta un gros *tribard* qu'il portoit sous son escelle... »

(PANTAGRUEL. Liv. I, chap. XXV).

Tricoter, — trier, vétiller s'embarrasser, jouer des jambes, — *Tricari*, « triquer » (tricher ?).

L'ordonnance du bureau de la ville de Paris, chap. 12, art. 18, enjoint aux marchands de bois flotté de faire *triquer* leur bois et de le faire empiler séparément.

Elle défend aux marchands, en général, de *triquer* ni mêler leurs marchandises de différents prix.

Nous disons : *Tricoter* pour : choisir dans le tas, « éluer » (v. ce mot). On *tricote* les beaux fruits dans un panier, les *tricots* dans un fagot, etc.

Les « stéreurs » qui, dans certaines villes, jaugent le bois livré par les marchands, contrôlent le *triquage*.

Tricoter veut aussi dire : danser.

Dans ce sens, il vient du roman : *Tresche* ou *tresque*, tresse, enlacement.

On lit dans le roman d'Alexandre :

« Qui oult menestrels sonner maint instrument et danser et *tresquer*. »

Un sonnet de Pétrarque parle des fillettes et des barbons qui :

« *Vanno trescando* ».

(Voir H. ESTIENNE. *Préexcellence du langage françois*, p 279).

« Mes vers enfantés
Sont de nature et non point avortés
Les bois les crient et mon bouc qui *tricote*
Sautille donc au fredon de leur note. »

(VAUQUELIN DE LA FRESNAYE. *Fortuniau*).

« Le faune et son troupelet
De satyres nous incitent
Tricoter au flageolet. »

(Id., id.).

« Nymphes et forestières
Avec les pieds chenins au soir joignant les bois,
Les passepieds en rond encor dix mille fois
Tricoterons à l'accord des rivières. »

(Id. Liv. 2, farc. X).

L'Alphésibée de Virgile tricotait :

« Saltantes Satyros imitabitur Alphesibœus. »

Les *Tricotets* ou *Tricotins* avaient une mauvaise réputation. Ce devait être une danse tournante, une sorte de gaillarde ou de *volte encanaillée*, une bourrée avec familiarités.

(Voir au sujet de la gaillarde et de la volte, L'*Ochésographie* de Jean Tabourot et la curieuse étude de M. Ludovic Cellier : *Les origines de l'Opéra et le ballet de la Reine* (1581). M. Duval, archiviste du département de l'Orne, a quelque part un curieux chapitre sur les *Tricotins*).

« Mademoiselle, à ce qu'on dit,
 Voulant maintenir son crédit....
 Donna l'autre soir aux flambeaux
 Un bal aux dames de Bordeaux....
 De vin on y but mainte pipe
 On y joua grande guenipe,
 On y chanta divers motets
 Et l'on dansa les *tricolets*. »

(LORET. *Muze historique*, 8 octobre 1650).

Tricouses, Trique-houses, — houseaux de toile blanche, sortes de guêtres qui, au temps des culottes courtes, remplaçaient les bas et « housaient » les jambes des paysans pauvres.

On a peut-être dit jadis : *Trique-houses*, bottes à danser, par antiphrase, comme on dirait aujourd'hui d'un haut de chausses percé : « Culotte a ma'ger d'la chai ».

Tricouses et « gamaches » paraissent être synonymes.

Trôles, — souliers percés, sabots plats, d'où

Trôler, — traîner ses savates en les faisant grincer.

Du vieux verbe français *Trôler*, rôder, vagabonder, traîner.

Ne pas confondre avec *Troller*, clayonner et *Trolle*, clayon.

Trotter un cheval.

En langage de Maquignon, *trotter* est un verbe actif comme « tomber » dans l'argot des lutteurs.

On lit dans une enquête tirée du Mss. de Thomassin, à propos d'une femme condamnée à la peine des adultères :

« Fuil TROTTATA per magnam carreriam. »

Trou de chou, Tronc, Trognon.

Nos bonnes gens qui répètent, sans les comprendre, les mots appris « d'écoute », les « pédagoguandiants » qui ont lu Collumelle et Ménage, disent indifféremment l'un ou l'autre en l'appliquant à la tige du chou vert et au rebut « trônqué » du

chou-pomme. Il y a pourtant une distinction à faire. Elle a échappé au subtil Ménage, lequel était pourtant d'un pays de choux.

Thyrus signifie proprement : tige ou branche. Pantagruel, *doctor in utroque*, nourri de Collumelle aussi bien que d'Opian, Polybe ou Aristotele, « s'escuroit » les dents après dîner « avec un trou de lentisque ». Certes, il n'eût pas pu le faire avec l'épluchure des légumes du pot-au-feu. Le rebut de la marmite ne pouvait être qu'un *tronc*, un *trognon*, le fragment d'un tout mutilé, *truncus*, *truncatus*. Peut-être eût-il difficilement fait un cure-dents d'un *trou* de chou vert du pays ou de chou du Poitou. Trop de moëlle. Mais il eût pu en faire une canne comme celles que l'on vend aujourd'hui à Jersey. Celles-ci sont des *Trous*, *Thyrsi*.

Trouiller, — ronronner comme un « trouil ».

On appelle proprement « trouil » (*trenil* ?), un devoir et par extension un rouet.

Truc, — mot très complexe.

Il signifie proprement : tromperie, tricherie et par extension : mendicité.

Trucher et *tricher* sont presque synonymes ; le moderne : *Truquer* est de la même famille.

« Tant ont reubé, tant ont *trécié*. »
(HÉLIGNAND).

On trouve dans Roger de Collerye :

« Qu'y vaut le songer ? Pas le *truc*. »

Peut-être peut-on traduire : Que vaut le rêve ? Pas la pratique.

Un *truc* est une façon de se tirer d'affaire en la prenant par le bon bout, au besoin en tournant la difficulté ou la loi.

C'est parfois une finesse innocente.

« En bel accueil n'a d'autre *trule*
Ce sachiés ne autre encloeuve
Fors qu'il est plein d'envoiseure. »
(*Roman de la Rose*. V, 435-438).

Un *truc* en outillage de chemin de fer est un camion sur lequel

on charge un colis pesant avec des grues, des poulies, des « treuils », etc.

Un *truc*, en argot de théâtre est une machine, une surprise, un changement à vue qui charme et trompe l'œil, souvent à l'aide de combinaisons et de ressorts ingénieux et compliqués.

Dans la « Moralité des enfants de maintenant ». *Discipline* dit aux *Escoliers de Jabien* :

« Je ne dy que par courtoisie
Tout cecy, sans vous parforcer ;
Pas ne vous debvez courroucer
Si de vous adviser m'acquitte. »

Malduit lui répond :

« *Truc*, avant ; ce n'est que redicte
De toute cette prescherie. »

Traduction libre :

— Ce que vous en dis, c'est de bonne amitié. Je ne vous force pas. Ne vous fâchez pas, si je vous donne de bons conseils.

— Des bêtises ! Après ? vous rabâchez avec vos sermons.

A suivre

JOUÉ-DU-BOIS

PAROISSE — FIEFS — COMMUNE

Du XV^e Siècle à la fin du XVIII^e Siècle.

(Suite).

CHAPITRE III. — LES DERNIERS CURÉS AVANT 1789.

Sommaire : I. M^e DU FOUR DU CHESNÉ. — II. M^e ANDRÉ LEBOUCHER. — III. M^e JEAN LYSIEUX — IV. RÉPARATION DE L'ÉGLISE — V. RECONSTRUCTION DU PRESBYTÈRE. — VI. M^e ENGERRAND ET SON FRÈRE.

I. M^e DUFOUR DU CHESNÉ — Le 26 juin 1708, « René Ricœur, escuyer, seigneur du Basmond, du Champ-de-la-Pierre et de Joué-du-Bois, demurant ordinairement en son manoir seigneurial dudit lieu du Champ-de-la-Pierre », présenta à la cure de Joué-du-Bois « Charles Dufour, prêtre, originaire de la paroisse de Vimoutiers, diocèse de Lizieux et ci-devant vicaire de la paroisse de Bourmainville, au même diocèse (1). »

Agréé par Louis d'Aquin, évêque de Seès, il ne prit possession que quelques mois après sa nomination.

Pendant les onze années de son ministère, M^e Dufour du Chesné (2), vit réédifier, vers 1716, par les soins de M^e Poullain de Beauchêne, avocat et bailli de notre haute justice, la chapelle St-Jacques-le-Mayeur. Grâce aux soins dévoués de ses deux vicaires, H.-Fr. Gérard et Julien Gauthier, Jean Lysieux prit

(1) L'acte de présentation fut rédigé le 26 juin 1708 par René Dufour, notaire garde-note royal en la ville de Séez, reçu au bailliage d'Essay, en présence de M^e Pierre Alexandre, exorciste, originaire de Sainte-Marguerite de Carrouges.

(2) Il nous a fallu le document suivant pour savoir que M^e Dufour et M^e Du Chesne, était une seule et même personne.

« Le premier jour de mars 1720, nous avons baptisé Jacques-René Du Chesné-Dufour, sorti du mariage de Pierre Du Chesné-Dufour, sieur de Montfort et de demoiselle Magdeleine Bouley ; le parrain, messire Jacques de Lonlay, escuyer, seigneur des Buats et autres lieux ; la marraine, dame Renée Biseul, épouse de messire René Riqueur, escuyer, seigneur du Champ-de-la-Pierre et autres lieux »

les premières leçons de latin et devint acolyte en 1719. En 1711, Guillaume, Michel et Ambroise Broust reçurent le sous-diaconat, Claude Chauvin du Bas-Désert et Jean Daliphard parvinrent au sacerdoce, ainsi que deux membres de la famille Etienne du Belle, Alexandre-François et Pierre.

Les pieuses associations continuaient d'être en honneur, nous en avons pour garant un diplôme de confrère du Saint Sacrement, délivré à André Catois, le 13 décembre 1713 (1).

Les registres de la paroisse étaient contrôlés, en 1720, par Vincent de Sééz, aux émoluments de cent sols par vacation, et, peu après, par le bailli et procureur fiscal de la haute justice de Joué-de-Bois (2). Nous y avons relevé que André Pichon, curé de Magny, fit, en 1709, l'inhumation de Jeanne de Cagnou, en présence de Fr. Robichon, son fils, de Guillaume Guymard, son neveu, et de la charité de Sainte-Marguerite conduite par M^e Alexandre.

II. M^e ANDRÉ LÉBOUCHER. — Après la mort de M^e du Chesné, René Ricœur de Basmont proposa un docteur en Sorbonne, M^e J. Morel (3), curé de St-Germain, au diocèse de Bayeux. Mgr Turgot ne voulut pas du docteur. Loin de s'entêter comme l'avait fait son père, le seigneur patron présenta, le 6 mai, M^e André Léboucher, curé de Vieux-Pont.

Monseigneur, flatté de ce bon vouloir, mit, pour l'acceptation du nouveau curé, la plus grande célérité. Le 17 mai, l'institution

(1) André Catois avait accepté trois jours d'Adoration : le dimanche dans l'Octave du Saint-Sacrement, le jour de l'Ascension et le jour de l'Assomption. Ses heures étaient huit heures du matin et dix heures du soir. Le directeur de la confrérie était le curé Villers, près Caen. Pendant ses heures d'adoration, le confrère devait : 1^o s'unir aux intentions de J.-C. ; 2^o honorer le Sauveur du monde ; 3^o réparer les injures des impies ; 4^o multiplier les demandes.

(2) Un double de ces registres était envoyé à Falaise (1736). Quiconque se servait de feuilles non paraphées était sujet à une amende (1739).

(3) Morel (Grégoire), fils de Thomas Morel et de Catherine Maugnier, né à Alençon, le 7 mars 1664, docteur en théologie, vicaire de Saint-Médard de Paris, présenté à la cure de N.-D. d'Alençon par l'abbé de Lonlay, et refusé par la duchesse de Guise, curé de St-Germain-le-Vasson, mort à Alençon, où il s'était retiré, le 4 décembre 1550, était un janséniste déclaré et un appelant obstiné de la bulle *Unigenitus*. Il a laissé un volume d'oraisons funèbres (in-12. RICHARD-POISSON, Caen) et quelques ouvrages anonymes. La riche bibliothèque de M. de La Sicotière renferme une histoire manuscrite de sa vie.

fut accordée ; le Pouillé et le registre des insinuations sont d'accord sur ce point (1).

Les quatorze années passées par M^e André Leboucher, à la tête de la paroisse de Joué-du-Bois, ne nous ont laissé rien d'intéressant.

Longtemps E. Gérard demeura le bras droit du nouveau curé, comme il l'avait été de ses prédécesseurs. De 1729 à 1732, le vicaire Du Val rédigea les actes en style ampoulé et prétentieux (2).

André Leboucher mourut le 7 septembre 1734, à deux heures de l'après-midi. On l'inhuma le lendemain. Deslandes, son vicaire, Lefebvre, curé de Beauvain, P. Moutiers, curé de Rânes, et Guillaume Martel, prieur de Saint-Hilaire, assistaient à la cérémonie funèbre.

Dans l'espace de trente ans, trois titulaires s'étaient succédé à la cure de Joué-du-Bois. En parcourant les registres et papiers qu'ils ont laissés, nous avons remarqué des points de discipline que nous croyons devoir mentionner ici : Les droits de chacun étaient parfaitement limités par de sages ordonnances que tous respectaient avec fidélité. Les ondoiements étaient rares aussi bien que les baptêmes sous condition. Après enquêtes relatées dans de longs procès-verbaux, le prêtre s'en tenait au baptême donné par la sage-femme. L'on prenait toujours des précautions rigoureuses pour assurer l'éducation chrétienne de l'enfant. Un

(1) Archives de l'évêché. Voir aux *Pièces justificatives* l'acte de présentation.

(2) Voici durant cette époque les noms des enfants de Joué-du-Bois qui furent honorés de la cléricature :

Claude Chauvin, vicaire de Saint-Martin-l'Aiguillon ; H. Fr. Gérard, vicaire d'abord de Joué-du-Bois et ensuite de Sainte-Marie-la-Robert ; Guillaume Broust, Nicolas Broust, de la Beslière ; Ambroise et Etienne Broust ; Jean-Baptiste Broust, domicilié à Joué-du-Bois, où il mourut en 1735, âgé de 54 ans ; H. Fr. de Récalde, curé de la Motte-Fouquet et ensuite de Colombiers ; Julien Gauthier, curé de Longuenoë ; Herbinière, présent en 1734, à la sépulture du sieur du Haut-Désert ; François Guillouard, curé de La Chaux, démissionnaire et retiré à la Vallée, village de Joué-du-Bois, où il mourut en 1743, à l'âge de 44 ans. On voit encore sa pierre tombale dans l'église, devant la grille du chœur. En 1736, il avait marié son frère, J. Th., à Marie-Anne du Bois, fille de Jacques, écuyer, et de Renée-Charlotte-Marie. Un autre de ses frères, Pierre, sieur de Glatigny, avocat du Grand Conseil, conseiller du roi, lieutenant des eaux et forêts de Caen, avait épousé, en 1736, M^{lle} de Brossard.

Pierre Estienne, curé de la Poterie, résidait souvent au Belle ; Michel Broust échangeait la chapellenie de Saint-Jacques contre la cure de Beaumesnil ; François Engerrand, oncle et parrain de notre futur curé, recevait, en 1733, la tonsure.

jour, on se refusa même à baptiser le nouveau-né d'une fille du Ménil-Gondouin et une personne sûre dut se porter garant et promettre de faire « bonne et suffisante garde ».

Aux mariages, les formalités étaient minutieuses, une dispense du 3^e au 4^e degré coûtait 18 livres, celle de publication de deux bans quelques sous. Le consentement des parents était requis, et pour s'en passer il fallait *intimation* préalable (1). Nous plaçons aux pièces justificatives un acte de mariage très intéressant.

III. M^e JEAN LYSIEUX. — René Ricœur de Basmont allait, pour la troisième fois, user de son droit de patron. Les prêtres originaires de Joué-de-Bois, éloignés de cette cure depuis un siècle, y rentrèrent en la personne de M^e Jean Lysieux. Né en 1690, il était le parent des Challemel, des Robichon et des Guérin-Raitière, ou pour mieux dire de toutes nos familles aisées. Il fut agréé, sans difficulté, par l'évêque de Séez.

M^e Lysieux est le premier des curés de Joué-du-Bois, dont la renommée soit parvenue jusqu'à la génération actuelle. On sait qu'il reconstruisit le presbytère, en partie à ses frais. La petite croix de la Maladrerie rappelle le soin qu'il mit à inhumer, loin du bourg, les pestiférés du Hamel et de la Retoudière (1747). Beaucoup le regardent comme un saint, et nous avons été témoin de la déception de ceux qui comptaient trouver son corps intact, lors du dernier déblaiement de la place (1878).

On raconte, à propos de sa grande charité, le fait suivant :

Un soir d'hiver, un malheureux se présenta piteusement à la porte de la cure, le chapeau bas et un bissac sous le bras. Depuis quinze jours, gardien de sa femme malade, il n'avait pu se rendre à son travail ordinaire ; le pain manquait à la maison et les enfants pleuraient la faim. Notre infortuné rencontra le domestique et lui dit le motif de sa visite. L'accueil fut loin d'être gracieux : on lui répondit avec mauvaise humeur qu'il ne fallait pas s'attarder, le grenier ayant été balayé la veille pour une dernière aumône.

Le pauvre honteux se retirait tristement quand M^e Lysieux apparut. Le domestique reçut l'ordre d'aller au grenier. Mais,

(1) L'acte de mariage de Pierre de Voine, écuyer, avec Fr.-Marguerite du Bois, contient un spécimen de cette formalité.

raconte l'histoire populaire, quel ne fut pas son ébahissement de le trouver plein, à ne pouvoir ouvrir la porte.

Il y a vingt ans, on rappelait encore, dans les récits villageois, que les pauvres se présentaient chez le charitable pasteur avec des paniers et des poches. Ceux qu'il ne pouvait secourir, il les recommandait à son évêque, et, par son évêque, aux âmes compatissantes, ainsi que le témoignent les certificats par lesquels le droit fut concédé à plusieurs de quêter dans tout le doyenné d'Annebecq.

C'était une lourde charge d'être, à trente-huit ans, curé d'une paroisse dont les naissances montaient à 45, de 1722 à 1732 et à 48, de 1732 à 1742, avec une moyenne de 33 décès. L'activité commerciale en tous genres était florissante alors, comme l'indiquent nos registres qui inscrivent constamment des noms de marchands des quatre saisons, de camelotiers, de moissonneurs, de maîtres de forges, marteleurs, forgerons, charbonniers, bûcherons, *hourlottiers* et tanneurs (1).

Nous allons voir comment M^e Lysieux s'en acquitta à son honneur.

Étienne Gérard, son vénérable vicaire, étant trop âgé (2), aussi bien que Claude Desanière des Grandières (3), il rappela, de Sainte-Marie, son cousin, H. F. Gérard, lui adjoignit J. F. Ernult jusqu'en 1741, Thomas Clouet pendant deux ans et enfin M^e Guernon.

H. F. Gérard, décédé en 1751, à l'âge de 56 ans, fut remplacé par Jean Delaunay, de la Carneille.

Par le zèle et les leçons de ces prêtres, Michel Berout put devenir le successeur de son oncle Guillaume, à la Beslière, Jacques Julien, obtenir la cure de Proust, et Ambroise devenir « curé de Beaumesnil (Calvados) ».

De son côté, Charles de Livet (un Robichon), sous-diacre en 1743, alla rejoindre son frère, bailli de la haute justice de Fontaine-Riant, fut nommé curé de Saint-Ouen de Séez et enfin chanoine. Pierre Fr. Le Meunier eut la chapellenie de N.-D. de

(1) Des tanneries étaient établies au Theil, au Mesnil (étang de Montguérin) et à la Villière. Les fosses maçonnées de cette dernière servent de réservoirs aux jours de pêches.

(2) Décédé en 1744, dans sa 78^e année.

(3) Décédé en 1743, à 83 ans.

Grâces, en la Motte-Fouquet ; André Lemeunier, sieur de la Besnardière, le vicariat de Joué-du-Bois (1763-1770) ; Etienne Lemeunier, sieur de la Martinière, la prestimonie des Falconer après son oncle André (1756) ; Fr. Engerrand, sous-diacre en 1736, obtint un bénéfice à Beauvain, et son filleul, Fr. Engerrand, desservit le Belle en attendant le vicariat de Rânes et la succession de son protecteur, M^e Lysieux.

Cependant la vie religieuse si brillante à la fin du ^{xviii}e siècle, était en voie de décroissance. Le jansénisme étendait jusqu'à Joué-du-Bois sa glaciale influence, dont les effets se sont continués jusqu'en 1850.

Aussi quand Néel de Christot, successeur de Mgr Lallemand, visita Joué-du-Bois (1746), le chiffre des *paschalisants* avait diminué considérablement. On lui présenta à confirmer 421 personnes, dont 135 hommes de 40, 30 et 20 ans et 178 femmes. En ce nombre, 64 garçons de 12 à 25 ans et 44 filles du même âge n'avaient pas fait de première communion. M^e Lysieux et ses collaborateurs résistèrent mal au mouvement qui entraîna une grande partie du clergé français. Pourtant l'esprit de foi demeura au sein de nos populations et même trois jeunes filles de Joué-du-Bois entrèrent en religion : Mlle Robichon alla aux Ursulines de Falaise, et Mlle Marie-Madeleine Guillonard la Vallée, aux Ursulines de Vire, où elle rejoignit une de ses tantes (1765) (1).

IV. RÉPARATION DE L'ÉGLISE. — Cependant l'église avait un pressant besoin de réparations. Tout le pignon du chœur menaçant ruine, il fallut songer à le reconstruire. Le nouveau curé, après avoir réuni les fonds nécessaires, s'assura dans la personne de Joseph Gallot, un entrepreneur consciencieux (2). Le 18 août 1742, il sollicita de sa grandeur Mgr l'évêque de Séez les autorisations nécessaires, demandant en même temps la permission de transporter le saint sacrement dans la nef et d'y célébrer l'office divin.

(1) Vers 1753 eut lieu la seconde confirmation par Néel de Christot. En 1762, le même prélat confirma, à Rânes, 102 garçons et 104 filles de Joué-du-Bois, et en 1769, au même lieu, 109 garçons et 110 filles. Rouxel de Médavi avait conféré le sacrement de confirmation en 1651, et Mgr Savary, en 1692. Cette dernière année, par la volonté expresse de l'évêque, Dionne Rétout changea son nom paten en celui de Marthe (Registres paroissiaux).

(2) Il venait de bâtir le logis de la Noë appartenant à la famille Lysieux.

M. de Brest, vicaire général, commit à la visite de l'église M. Pierre Nugues, curé de Sevray, doyen d'Annebecq. Le procès-verbal de visite est daté du 23 août 1742, avant midi : « En présence de M^e Lizieux, curé, et Etienne Gérard, prêtres de la dite paroisse » et plusieurs habitants d'icelle », selon notre dite commission, en date du 18 du présent mois et an, nous avons visité l'église au-dehors et au-dedans ; au-dehors, avons trouvé le *guable* ou pignon de la dite église vis-à-vis du maître-autel à moitié tombé et croulé ; le reste menaçant une ruine évidente, de sorte qu'il faut que le dit *guable* soit réédifié de nouveau jusqu'aux fondements. Au-dedans, y avons remarqué le tabernacle transporté sans aucune rupture sur un autel de la Vierge situé au haut de la nef, dans lequel le dit sieur curé a posé cy-devant le saint ciboire avec le saint sacrement. Lequel transport du tabernacle et du saint ciboire n'a été fait par le dit sieur curé que pour éviter un plus grand désordre et une ruine entière du tabernacle avec profanation du saint cyboire ; de plus, avons remarqué que la messe paroissiale et le saint office peut être célébré décentement dans la nef au dit autel de la sainte Vierge. De plus, avons ordonné que le sieur curé fera placer avec des carreaux en planches une séparation entre le chœur et la nef pour la décence et conservation du saint sacrement. Au reste, la nef ayant assez d'étendue pour que les peuples y puissent assister à l'office divin (1) ».

La réparation se fit avec rapidité. Au commencement de février, tout était prêt. M^e Lysieux en prévint son évêque. Le prélat députa pour examiner l'état de ces travaux M. le curé de Rânes qui dressa de sa visite le procès-verbal suivant :

« Nous, soussigné, curé de Rânes, assisté de M^e François Guillouard, prêtre de la paroisse de Joué-du-Bois, pris pour notre greffier en cette part, nous sommes transporté dans l'église de Saint-Jean de Joué-du-Bois, en vertu de l'ordre qui nous a été adressé en date du 11 février dernier, de la part de M. l'abbé de Brest, grand vicaire de Mgr l'Illustrissime et Révérendissime évêque de Séez, et à la prière de M. le curé de Sévrey, doyen d'Annebecq, où nous avons trouvé le maître-autel en bonne et due réparation avec un marchepied neuf et fort beau et bon, en

(1) Archives de l'évêché de Séez.

état d'y transporter le tabernacle avec le Très Saint Sacrement, de même qu'il y était ci-devant avec décence ; à l'égard du *gâble* derrière le maître-autel, bien réparé, ayant été abattu jusqu'à un demi-pied au-dessous de l'autel, de sorte que le dit autel n'ayant été endommagé, nous estimons qu'il n'est pas nécessaire d'une nouvelle bénédiction et que l'on peut, quand Mgr et MM. les grands vicaires le jugeront à propos, y transporter le tabernacle et le Très Saint Sacrement qui sont actuellement dans la nef sur l'autel de la Vierge.

Le tout fait en présence des témoins soussignés le 7 mars 1743 (1).

V. CONSTRUCTION DU PRESBYTÈRE. — L'église réparée, le curé dut reconstruire le presbytère. L'affaire n'alla pas sans difficultés. Tout d'abord, on fit dresser plans et devis avec les coupes et détails nécessaires par M. Leprise, de Falaise, architecte. La dépense s'élevait à la somme de 4,372 fr. M^e Lysieux en fit son rapport aux administrateurs de la commune. Ceux-ci trouvèrent dispendieux les plans proposés et déclarèrent que la vieille maison pouvait encore aller. Afin de répondre au premier argument, le curé promit 1000 livres sur ses propres revenus ; pour détruire le second, il manda de Falaise des experts-jurés nommés par le tribunal. Noël André, escuyer, sieur de la Fresnaye, subdélégué de l'intendant d'Alençon à Falaise, et l'architecte vinrent eux-mêmes. L'expertise conclut à la démolition de l'ancien presbytère et l'intendant de la généralité d'Alençon, Delevignen, éclairé par les conclusions des rapporteurs, prescrivit l'adjudication au rabais, ordonna affiches et publications et déclara que la dépense était à la charge des habitants, à l'exception des mille livres promises par le curé.

Le subdélégué fixa l'adjudication au samedi 30 septembre, jour de marché. Ce jour-là, plusieurs entrepreneurs se rendirent à Falaise ; M. de la Fresnaye leur communiqua les plans, devis et cahier des charges. Mais François Robichon, sieur de Livet, syndic de la paroisse de Joué-du-Bois, survenant alors, fit connaître au subdélégué l'intention des habitants qui, ayant fait, de gré à gré, un marché avec un entrepreneur connu, voulaient

(1) Archives de l'évêché.

lui concéder l'adjudication. Le procédé était légal, seulement il fallait l'approbation écrite de l'architecte et du curé. Ils étaient absents tous deux. F. Robichon demanda et obtint un sursis de huit jours seulement.

Deux délibérations vont nous apprendre ce qui se passa à Joué-du-Bois et comment on arriva à une entente. Effrayés par la dépense, les paroissiens demandaient des réductions. M^e Lysieux résista fortement ; la tradition parle encore de cette lutte et la juge d'une manière défavorable aux paroissiens. Le curé crut prudent de faire des concessions. En voici la preuve :

« Aujourd'huy dimanche, huitième jour d'octobre mil sept cent quarante-un, à l'issue des vêpres de la paroisse de *Joué-du-Bois* se sont assemblés les habitants en général, les présents faisant fort pour les absents, pour délibérer des affaires de la dite paroisse, en particulier de la construction du presbytère du dit lieu, en présence de M^e Jean Lysieux, curé de la dite paroisse et de son consentement. C'est à sçavoir qu'yceluy sieur curé aurait requis une visite d'experts pour constater la défectuosité du dit presbytère et bâtimens en dépendant. Ce qui a été exécuté et visite faite des dits experts qui en auraient dressé procès-verbal, par lequel il est porté qu'il tombe en charge aux dits habitants de faire démolir l'ancien et d'en refaire un neuf de la façon cy-après expliquée, qui serait composé d'une cuisine et office, salle à costé, chambres sur les dits appartemens dans lesquels il y aurait quatre croisées à chaque, une autre spacieuse croisée pour éclairer l'escalier à monter dans les dites chambres, ce qui occasionnerait une grande dépense, ce qui serait inutile. A été convenu entre les parties, curé et habitants, que les dits appartemens ne seront composés que de deux croisées chacun, et quant au fournil, a été aussi convenu que le dit sieur curé se servira de l'ancien, et que les héritiers du dit sieur curé ne seront point responsables qu'au pied et perche, comme tous les autres, des augmentations que ses successeurs pourraient demander ; et pour à l'égard de la croisée de l'escalier, elle sera de la même proportion que les autres. Pourra aussi le dit sieur curé faire construire un bûcher si bon luy semble ; bien entendu que ce sera à ses frais.

Fait et arrêté double le dit jour et an.

Signé : Lysieux, curé de Joué-du-Bois, du Bois-Tesselin, de

Récalde, Gérard, Thomas Lisieux, Catois, Guillochin, Catois, Gérard, Catois, Gérard, et marque de Jean Brout.

En second lieu, les habitants désiraient un entrepreneur de leur choix, et un travail fait en maçonnerie solide, à chaux et à sable, et non en terre.

Le même jour, en assemblée générale, on passa donc le marché suivant :

« Aujourd'huy dimanche, vingt-neuf octobre mil sept cent quarante-un, à l'issue des vêpres de Joué-du-Bois, à la cloche sonnante, se sont assemblés les habitants en général, les présents faisant fort pour les absents, d'une part, et M. Joseph Gallot, architecte et entrepreneur de bâtiments, d'autre part, demeurant ordinairement à Sées (1), paroisse de Saint-Gervais, lesquels ont fait et convenu ce qui suit : C'est à sçavoir que moy, dit sieur Gallot, promets et m'oblige envers les susdits habitants de faire et construire une maison presbitérale au dit lieu, sur les mêmes emplacements de l'ancien, suivant et conformément au devis et plan qui en ont été faits en présence de Monsieur de la Fresnaye, subdélégué à Falaise, à la réserve de la boulangerie et de quatre croisées de moins, suivant la convention d'entre le sieur curé de la paroisse et les susdits habitants. Lequel bâtiment sera fait et parfait en toutes circonstances et en état d'estre reçu après visite faite, dont la parfaite construction sera dans la Toussaint mille sept cent quarante-deux ; en sorte que le dit sieur Gallot le rendra fermant à clef et généralement parfait comme il est ci-devant dit, au moyen et parce que les susdits habitants, en général, se sont soumis et obligés lui payer la somme de *quinze cents livres*, avec cinq tonneaux de chaux rendus sur le lieu, sans comprendre en ce les *mil livres* que M^e Jean Lysieux, curé de la dite paroisse payera au dit Gallot, en outre la somme susdite à fur et à mesure du travail entre les mains d'un préposé qui sera nommé par le général, lequel en retirera acquit du sieur Gallot. Bien entendu que tout le dit travail sera fait à chaux et à sable, quoy qu'il soit dit dans le devis que le blocage serait fait en terre. Il a été convenu qu'il sera composé d'un tiers de chaux et des deux tiers de sable. Fait et arrêté double, le dit jour et an que dessus. Bien

(1) En 1743, au baptême d'une fille de Fr. Chesnel, entrepreneur de bâtiments, à Alençon, Joseph Gallot est dit de Saint-Martin Bocheville, bourgeois de Rouen.

entendu que les frais du devis et du *parfait jugé* seront payés par le dit sieur Gallot, suivant la taxe de M. de la Fresnaye. Signé : Gallot, Lysieux, curé de Joué-du-Bois, Chauvin, de Récalde, du Bois-Tesselin, Gérard, Brout, Guérin, Catois, Gérard, Manson, Dalifard, Gérard. Gautier, Catois et Robichon de Livet. »

Le devis exigeait bois sans roulure ni gelivures et une foule de détails onéreux ; nous avons lieu de croire que l'entrepreneur passa légèrement sur une partie de ces conditions.

Le subdélégué de Falaise n'eut qu'à ratifier le marché. En effet, aucun entrepreneur ne pouvait proposer de rabais (1).

En 1746, la reconstruction était achevée ; et M^e Lysieux avait la satisfaction de faire les honneurs de sa nouvelle maison à son évêque, Louis-François Néel de Christol.

Après un ministère fructueux, M^e Lysieux, entouré de l'affection de ses paroissiens, chéri des pauvres, honoré de l'amitié de ses confrères et de l'estime du neveu de Claude Desanière, M^e Fr. Pierre Anceume, régent au collège d'Alençon (2), s'éteignit, le 26 novembre 1772, dans sa 77^e année. M^e Debrais, curé de Râncs et doyen d'Annebecq, présida à son inhumation. Son corps fut déposé devant l'autel du Rosaire, sous une pierre blanche replacée dans la nouvelle église, au pied de l'autel de la Vierge (3).

(1) Archives de la mairie de Joué-du-Bois (devis).

(2) Sa mère, sœur de Cl. Desanière, était partie des Grandières en Joué-du-Bois.

(3) Un mémoire de Guérin Raitière, un de ses neveux par alliance, fournit quelques détails sur sa succession : « Pour la succession de M. le curé de Joué-du-Bois, mort le 26, enterré le 27 novembre.

« Le 29 novembre, pour dépense de bouche en allant consulter M. de la Cor-	
derie	17 s.
Le 30 novembre pour aller à Carrouges prier le notaire de déli-	
vrer une copie de la fondation.....	17
Pour la délivrance de la dite fondation.....	24 l.
Pour trois avis à Falaise.....	18
Pour nourriture et dépense pour ferrer un cheval.....	11 6 6 d.
	56 l. 3 s. 6 d.

Puis plus bas :

« Reçu 150 l. pour donner à M. le prieur (1) et de Blot 24 l. pour le même prieur. Son cher père lui avait donné 36 h. pour aller à Falaise (2).

(1) Le prieur, dont il est ici parlé, était le prieur du Mesnil, parent de M. Lysieux. En 1767, il avait assisté au mariage de sa nièce Huard avec Raitière.

(2) Papiers de Raitière.

VI. FR. ENGERRAND ET SON FRÈRE. — M^e François-Nicolas Engerrand, né à Joué-du-Bois en 1735, et tenu sur les fonts du baptême par Fr. Engerrand, sous-diacre, et Cécile d'Origny, dame de la Poterie et Joué-du-Bois, lui succéda.

Présenté par M. de Vitrey de Bâmont, le 21 décembre 1772, il reçut institution et collation de Mgr Néel de Christot, le 5 janvier 1773, et prit possession, le 16 avril suivant (1).

Pendant la vacance, M^e André Lemeunier ayant quitté Joué-du-Bois, le vieil abbé Delaunay de la Carneille remplit les fonctions d'administrateur, et bientôt l'abbé Chauvière, nommé par l'autorité épiscopale, s'occupa de la paroisse. Ce prêtre signa *desservant* comme l'avaient fait Claude Desanière et Etienne Gérard après la mort de M^e de la Lande. Les rédactions sont remarquables par leur belle calligraphie et leur français enfin correct. M^e J. Guillouard devint son vicaire.

Curé de Joué-du-Bois à 38 ans, Fr. Engerrand se promettait une longue et fructueuse carrière.

Du 16 avril au 30 juillet 1773, M^e Delaunay et André Engerrand, chapelain de Beauvain, lui prêtèrent leur concours. Un ancien vicaire, Gervais-Mathurin Guernon, originaire de Sainte-Marguerite, rentre dans la paroisse, assiste au mariage du sieur de la Héronnière, à l'inhumation de Pierre Gauthier du Haut-Désert (2), dont il était le cousin, et meurt quelques mois après à la Villière.

Au cours de juillet apparut, avec sa jolie petite écriture, l'abbé de Saint-Martin, le futur martyr de Pont-Ecrépin (3). Son vicaariat de sept années est resté mémorable. Malgré un siècle écoulé, plusieurs savent encore l'énergie et le zèle *du petit* de Saint-Martin. sans avoir oublié son *grassement*. Il prêchait avec ardeur, catéchisait avec vigilance, stimulait et punissait vigoureusement les enfants, recourant volontiers à l'instrument traditionnel loué par le sage de l'Ecriture.

M^e Fr. Engerrand obtint la restauration de la chapelle de Joué

(1) L'acte de présentation fut rédigé par Fr. Guil. Dupont, notaire royal à Argentan et notaire apostolique de l'évêché de Sées.

(2) Pierre du Haut-Désert avait épousé la sœur de Dominicain Nicolas Lettard du Parc, prieur de l'abbaye royale de Perseigne, ordre de Cîteaux, qui baptisa, le 25 mai 1784, le fils du sieur de l'Aître-Gautier et de Marie Challemeil. Un de Récalde était un des religieux de ce monastère, à la même époque.

(3) *Les Martyrs pendant la Révolution*, par M. l'abbé Blin, t. I, p. 29.

si négligée depuis de longues années. Madame d'Amanville dut seule, après d'infructueuses tentatives, en supporter les frais. Car ayant découvert qu'un seigneur de la Reslière avait droit de séance dans la chapelle de Joué, elle avait écrit à M. de Chambray, pour lui demander de contribuer à cette restauration. Avec la courtoisie ordinaire de la haute société, M. de Chambray remontra à M^{me} d'Amanville qu'elle faisait erreur, la Beslière de Joué-du-Bois étant un fief tout différent de celui sis en la paroisse de la Beslière relevant de sa seigneurie (1).

La chapelle restaurée fut bénite :

« Ce 4 septembre 1775, je, prêtre curé de Joué-du-Bois, sous-signé, ai béni la chapelle de Joué qui est sous l'invocation de saint Hubert, interdite depuis près de cent ans, après quoi j'ai dit une messe haute, en présence de M^e Huard du Plessis, chapelain de saint Michel et du saint Rosaire (2). »

Malheureusement attaqué d'une grave maladie, qui lui rendait difficile l'usage de la parole, Fr. Engerrand donna sa démission en faveur de Jean Engerrand, son frère. Le souverain pontife, le seigneur patron et l'évêque approuvèrent un changement qui permit au digne prêtre de continuer à habiter « le manoir presbytéral » où il décéda le 30 octobre 1787, à l'âge de 52 ans (3).

M^e Jean Engerrand, né en 1749, nommé par L. Jacqueline Estienne du Taillis, dame du Belle et Julien Robichon du Mesnil installé le 4 novembre 1785, n'avait pas la fermeté de caractère nécessaire en ces temps malheureux et difficiles. Le vicaire, M^e Besniard, découragé, s'éloigna discrètement en 1788, devint chanoine de Carrouges et fut l'un des martyrs de la Révolution. L'abbé Vains, né à Séez, le 4 mai 1757, quitta le vicariat de Mieucxé dans l'espoir de recueillir, avec celui de Joué-du-Bois, la prestimonie du Rosaire qui lui revenait à titre de proche parent, après la mort de M^e Huard (4).

(1) La Beslière, canton de Mortrée (Orne).

(2) Archives de la fabrique.

(3) A son inhumation très solennelle, on vit M^e Renut, curé de la Chaux, de Brais, curé de Rânes, de Robillard, curé du Champ-de-la-Pierre, Riblier, Vic. de Saint-Martin, Trocherie, titulaire des Buards, Ernult, prêtre, L'Orguelieux, chapelain de Rânes et Anceaume, curé-doyen de Saint-Georges d'Annebecq.

(4) En 1742, l'avocat Vains, sieur de la Pigeonnière, en la Ferté-Macé, avait usé de son droit de présentation à la chapelle du Rosaire, en faveur de Jean Lysieux, son cousin.

Pendant la Révolution, Vains prêta serment à la constitution civile et entraîna son curé, Jean Engerrand, dans la même faute. Cette double défection attrista les fidèles et rendit plus douloureuses les scènes inoubliables de la Terreur.

CHAPITRE IV. — LE TRÉSOR.

Sommaire : I. REVENUS : Locations, quêtes, donations. — II. ADMINISTRATION : Comptabilité, écritures, trésoriers. — III. DÉPENSES : Honoraires de messe, *mise*, luminaire, meubles, tableaux. — IV. VALEUR DES MARCHANDISES : Salaire des ouvriers. — V. CLOCHES. — VI. VISITES DE L'ARCHIDIACRE : Procès-verbaux. — VII. PARTICIPATION DES HABITANTS DANS LA GESTION DES AFFAIRES DU TRÉSOR : Délibérations. — VIII. VISITES ÉPISCOPALES : Procès-verbaux. — IX. FONDATIONS.

I. REVENUS. — L'église, ou mieux une partie de l'église, était le principal terrain que le trésor eût à exploiter ; les trois chapelles adjacentes appartenaient aux seigneurs de Joué, du Belle, à la famille Robichon ; et le chœur restait au clergé. Une nef de 99 mètres superficiels formait donc le premier chapitre de l'actif ordinaire, et quel maigre chapitre ! Alors, en effet, deux bancs, ceux de Claude Guillouard l'Estang et de Guillouard la Rivière seuls *fieffés*, payaient la modeste somme de 20 sols.

On quêtait, il est vrai, dans une partie de la nef ; un employé de l'église passait dans les rangs avec une coquille, afin de percevoir les deniers des personnes qui assistaient aux offices. Le bénéfice était minime. En 1656, la coquille valut au trésor 7 l. 10 sols ; si elle produisit, en 1659, 12 l. 4 sols, elle redescendit quelque temps après à 40 sols. Une partie des assistants restaient debout, comme cela se pratique encore en certaines églises de la contrée.

On « gageait » (affermais) aussi certaines places à un ou plusieurs individus qui, en sous-baillant ou en quêtant, réalisaient au profit de la fabrique une somme relativement considérable puisqu'elle s'élève, en 1656, à 63 l. 17 sols. Heureusement, quelques fondations et des legs particuliers assurèrent des rentes supplémentaires qui permirent de faire face aux dépenses néces-

saires. Les fidèles y ajoutèrent souvent des offrandes mobilières d'un prix plus ou moins grand. Ainsi, en 1654, Madame de Joué donna une aube de lin en compensation de la cire fournie par la fabrique « lors de l'inhumation de son fils, M. de Saint-Roch. »

II. ADMINISTRATION. — Quoique pauvre, le trésor n'en avait pas moins une administration soignée. La comptabilité de cette époque suivait des règles précises qu'il fallait minutieusement observer. L'acte même le moins important exigeait de nombreuses formalités (1).

Les deux trésoriers, nommés chaque année par le *général assemblé*, devaient être agréés par l'archidiacre lors de sa visite annuelle. Ils avaient « à tenir un compte exact des recettes et de la mise et à employer une vigilance entière à faire rentrer des fonds dont ils devenaient responsables ». Quand leur gestion arrivait à sa fin, les comptes étaient examinés et approuvés dans leur totalité ou seulement en partie, suivant les bons ou mauvais résultats du contrôle. L'examen devait être passé par l'envoyé de l'évêque, ordinairement l'archidiacre, qui leur donnait « décharge » ou les condamnait à diverses obligations. Le trésorier ancien remettait alors les titres de la fabrique à son successeur. A la mort du curé, la remise se faisait aux mains d'un procureur du roi (2).

(1) Le 17 septembre 1775, après délibération et enchères publiques, le « curé, trésoriers et habitants » adjugèrent à F. Blot, aubergiste de Joué-du-Bois, les fruits du cimetière et du Clos de la Maladrerie pour la somme de 24 l., payable dans la quinzaine. (*Archives de la fabrique*). La vente d'un pommier sec réclamait autant de formalités (1778).

(2) « Copie du récépissé que j'ai donné à M. de Boisperrey comme trésorier concernant les titres du trésor, lesquelles pièces il faudra mettre au coffre et en porter la remise sur le registre du trésor.

Comme trésorier de l'église paroissiale de Saint-Jean de Joué-du-Bois, j'ai reçu de M. de Boisperrey, exécutant le testament de feu M^r Jean Lysieux, décédé, curé de Joué-du-Bois, du nombre des pièces trouvées et repertoriées à sa succession, celles qui suivent, savoir :

La troisième liasse dix-neuf pièces, cy.....	3 l. 19 p.
La cinquième liasse six pièces, cy.....	5 l. 6 p.
La dix-septième liasse trente-neuf pièces, cy.....	18 l. 39 p.
La dix-huitième liasse cinq pièces, cy.....	17 l. 5 p.
La trentième liasse huit pièces, cy.....	30 l. 8 p.
La trente-et-unième liasse onze pièces, cy.....	31 l. 11 p.

Toutes lesquelles liasses et pièces m'ont été remises par M. le Procureur du Roy comme concernant le trésor de notre fabrique et pour être reçues au coffre du dit trésor à ma diligence. Ce 7 avril 1773.

GUÉRIN DE LA RAITIÈRE. »

La charge de trésorier, bien qu'elle occasionnât plus d'ennuis que de profits, plus de responsabilité que d'agrément, ne manqua jamais de titulaires. En 1643, Louis Estienne, écuyer, sieur du Taillis et Guillaume Guérin la Vallée, trésoriers, présentèrent leurs comptes à l'archidiacre qui les signa avec M^e Pierre de Lonlay. En l'an 1657, François Langlois, écuyer, sieur de Joué, et Claude Guillouard de la Rivière remplirent les mêmes fonctions. Leurs comptes, admirablement calligraphiés, ont une clarté merveilleuse. Presque tous les trésoriers agissaient de la même manière, aussi leurs registres nous donnent, par la variété et l'élégance des écritures, la preuve vivante du degré d'instruction qu'on recevait à Joué-du-Bois à cette époque.

D'après le compte de 1656 (1), les rentes de cette année se montèrent à la somme de cent quinze livres, un sol, six deniers. Grâce à de nouvelles générosités, les revenus augmentèrent, mais toutefois d'une manière si modérée qu'ils n'ont jamais atteint 200 livres. Il n'est pas besoin d'ajouter ici que le trésor n'avait presque rien au commencement du XVII^e siècle ; les perturbations engendrées au siècle précédent par le protestantisme avaient mis le désarroi dans toutes les églises de la contrée.

III. DÉPENSES. — Les revenus du trésor n'étaient pas exempts de charges régulières. Ainsi, en 1656, il fallait prélever tout d'abord les honoraires bien modestes, il est vrai, de 17 messes. En plusieurs circonstances, ils nous ont paru s'élever à 10 sols, et ceux de la recommandation à 5 sols ; mais la suite de nos observations nous porte à croire que ces honoraires, non tarifés par l'autorité supérieure, varièrent beaucoup. Le grand nombre de prêtres qui résida à Joué-du-Bois dut les rendre peu exigeants. Ce qui nous le prouve en particulier est la fondation par laquelle M^e Michel Chauvin, prêtre, sollicita et obtint à perpétuité une messe basse tous les mardis de chaque semaine, pour le pré de la Queue et une pièce de terre labourable située à la Hersonnière, donnés « par contrat passé devant Jean le Rouge, tabellion à Carrouges, le 9 février 1659 ». Or, Jean Gérard, le locataire, ne servait que 23 livres chaque année. Les honoraires furent donc réduits à près de huit sols, probablement moins encore, car,

(1) Voir aux *Pièces justificatives* le détail de ce compte.

d'après le contrat, « il fallait chanter un *libera* à la fin d'icelle (messe), au bout du tombeau du dit feu messire Michel Chauvin, qui est inhumé dans la dite église, devant l'image du crucifix, et recommander son âme aux prières de l'église ».

D'après un document de 1660, les honoraires des messes de cette fondation furent fixés « à 14 l. chacun an ». Une autre pièce de 1669 indique 11 messes payées à M. le curé par les trésoriers « à raison de 9 sols par chaque messe », tandis que deux messes du Saint-Rosaire avaient 25 sols d'honoraires en 1671.

Les recettes du trésor ne permettaient pas de dépenses considérables. La *mise* d'une année ordinaire (1656) atteignit seulement 35 l. 8 sols 6 deniers, mais quelquefois elle s'éleva à des sommes importantes. Les comptes du trésor au XVII^e siècle nous ont fourni, sur les usages d'autrefois, d'intéressants détails.

Ainsi on n'entretenait pas de lampe devant le saint sacrement en 1645 (1) ; on se servait de chandelle de suif quand on le portait aux malades. Au Belle, on acheta même de la *rousine* pour le luminaire. On façonnait à Joué-du-Bois les pains nécessaires pour la sainte communion avec des fers gravés, propriété d'une famille qui ne cessa sa fabrication qu'à l'avènement de M. Loublier (1851). Les chapes étaient nombreuses et plus communes que maintenant ; aucune couleur ne faisait défaut.

Un crucifix était placé devant la chaire. On distribuait du pain bénit, aux frais du trésor ; un gros cierge, qui coûta 41 sols de façon en 1652, était allumé aux fêtes de Pâques.

On devait parfois avoir un luminaire spécial ; à la Saint-Jean, en 1665, on le paya 20 sols ; « à la Saint-Sacrement », il fut de 19 sols en 1672 ; un autre au Grand Rosaire coûta 20 sols en 1663.

Pendant le carême, on plaçait les armes de la Passion aux pieds du crucifix. En 1671, le peintre reçut, pour ce travail, 60 sols. Pour 30 sols, le même artiste avait refait l'agneau du tableau de saint Jean-Baptiste. Aucun employé du chœur ne recevait d'honoraires du trésor. Si celui-ci fournissait aubes, ceintures, surplis, ornements, encens et cierges au curé et aux vicaires, il était contraint de ne pas agir avec la même générosité à l'égard des

(1) Les vicaires déclarèrent qu'il y aurait eu péril de mort à en installer une à cause de l'élévation de la voûte.

chapelains et des prêtres habitués. Pendant la vacance (1643-1644) (1), alors que Claude Lenoir administrait la paroisse, les prêtres habitués protestèrent contre cette parcimonie du trésor à leur endroit et s'abstinrent d'apporter leur surplis et de prendre part à la psalmodie. Ils reçurent, en 1644, l'ordre formel de se conduire d'une manière plus édifiante, d'apporter leur surplis et d'aider à la psalmodie les fêtes et dimanches, « car, ajoute l'archidiacre, le contraire était chose scandaleuse et opposée à leurs charges et fonctions de chapelains ». En 1663, ils payèrent au trésor, pour les luminaires de leurs messes, 6 l. 61 sols de cire. Quand ils refusèrent de s'acquitter de leurs dettes, les trésoriers en adressèrent des plaintes à l'archidiacre.

C'est encore à l'aide de ces comptes du trésor que nous avons pu nous former une idée du mobilier de l'église et du soin qu'on en prenait.

En 1652, on acheta les deux confessionnaux qui existent encore, du moins dans leurs parties intérieures. Avec une petite armoire que nous avons conservée, ils coûtèrent 115 l. 10 sols.

On acquit, en 1671, pour 28 l., deux tableaux que l'on plaça, l'un devant l'image de la sainte Vierge, l'autre devant saint Étienne.

La tour avait ses deux cloches et de plus une horloge, à laquelle on remit, en 1669, un *quadran* de 40 sols.

IV. VALEUR DES MARCHANDISES. — Vingt-cinq années de comptes (1643-1672) nous fournissent des estimations nombreuses de travaux et d'objets divers. Nous en transcrivons quelques-unes. Elles compléteront les récits des vieillards qui nous parlent constamment du bouleversement complet, opéré, au commencement du second empire, dans la valeur des produits et le salaire des ouvriers. Au commencement du siècle, comme du temps de Louis XIV, des ouvriers ont été payés 6, 12 et 15 sols par jour. Un tonneau de cidre valut 30 l. à Joué-du-Bois comme aux alentours, et une livre de viande 3 et 4 sols. Jusqu'à cette époque, les prix anciens demeurèrent stables malgré la Révolution, l'Empire, la Restauration et le règne de Louis-Philippe. Si des années de disette ou

(1) M^r Fr. Robichon, ancien curé, vivait encore. Il a acheté et vendu des parcelles de terre à cette époque ; de sorte que nous nous demandons si jamais il a sub l'exil auquel il avait été condamné.

des guerres malheureuses amenèrent des secousses, elles n'interrompirent le cours ordinaire que momentanément.

En 1660 et les années qui suivent ou précèdent, le trésorier de la fabrique de Joué-du-Bois paya un maçon 13 sols la journée, un couvreur 13 sols 2 deniers et une couturière 3 sols et demi et 4 sols. Dix-huit sols de chandelle suffisent à l'illumination de Noël (offices de la nuit) et à l'entretien de l'église pendant une année entière ; avec 44 sols, on peut donner le dîner à « tous ceux qui avaient aidé à monter les cloches ». Celui qui alla chercher un tonneau de chaux de 12 l. 1 sol prit, pour son harnais, 41 sols, 2 sols pour sa dépense et 18 sols pour éteindre la chaux. Deux mille d'ardoises, en 1660, coûtèrent 14 l. et 4 sols avec un surplus de 20 sols pour le transport.

Avec 35 l. 10 sols, on acheta, en 1656, « un psautier, un processionnal, une étolle et des chappes blanches, rouges et noires ». Une livre d'encens coûte 4 sols, une *quanelle* pour la fontaine 7 sols. Le trésorier demanda 30 sols pour deux voyages à l'alaise, afin de faire rentrer l'argent des trésoriers et des pauvres.

V. CLOCHES. — Dans l'espace de trente-cinq ans (1661-1696), cinq fois les cloches ont été ou cassées ou imparfaitement accordées ; cinq fois on les a fait refondre.

Une première fois, « en mai 1561, se sont réunis MM. (suit un grand nombre de noms), les présents faisant fort pour les absents, lesquels, après avoir délibéré, ont consenti et voulu que messire René-François de Broon, chevalier, seigneur fondateur de la paroisse de Joué-du-Bois, Champ-de-la-Pierre, Saint-André de Messey, des Fourneaux, Saint-Laurent de X... et autres lieux, nomme la grosse cloche avec noble damoiselle Marie de Saint-Remy de la Motte-Fouquet, marraine. Et, pour la petite cloche, ont nommé messire Henry de Broon, chevalier et seigneur fondateur de Saint-Patrice, Joué-du-Bois, Aligny et autres lieux et seigneureries, et, pour marraine, noble damoiselle Suzanne Matrop de Tressaints et ce présent François Langlois, escuyer, seigneur de Joué-du-Bois, qui a déclaré et confessé la qualité de seigneurs de Joué-du-Bois aux dits sieurs des Fourneaux et d'Aligny et la qualité de patron (1). »

(1) Voici le mémoire des dépenses pour la refonte des cloches, en 1661 :

« Pour le suif à faire le moule des cloches..... 3 l. 2 sols.

En 1666, la grosse cloche se casse, et il faut la refondre. L'opération coûta 12 écus de principal et 30 sols d'accessoire. C'était presque pour rien ; aussi l'on recommençait en 1669.

La fonte se faisait ordinairement sur la place. Nous en avons retrouvé, à l'endroit où est maintenant la tour, des vestiges non équivoques. Afin d'atteindre le degré de chaleur nécessaire, les fondeurs allumaient un véritable brasier, qui n'était pas sans danger. En effet, après la refonte de 1669, le général assemblé fut obligé de voter une indemnité à M^e Michel Levannier, prêtre, dont la maison avait été ainsi fortement endommagée.

Cette fois on avait pris beaucoup de précautions et de garanties pour obtenir « bon métal, bonne fonte et bon accord » (délibérés). Peine inutile ! Les cloches cassaient comme verre.

« En juillet 1685, les habitants ont consenti à donner 40 livres à Abel Audouin de la ville d'Angers, de la paroisse Saint-Pierre, et à J.-B. Roch de Langres, en Champagne, autre fondeur de cloches, lesquels se sont solidairement obligés à faire fondre la dite grosse cloche dans la quinzaine de septembre prochain, la rendre bien sonnante, battante et d'accord avec la petite. Le

Pour de la bourre pour les dits moules.....	8 sols.
Pour avoir tiré de la terre et fait les vidanges du cimetière contre la chapelle du Belle (1).....	12 sols.
Pour le <i>métail</i> et <i>estain</i> pour fondre les dites cloches et pour le port du dit <i>métail</i> venant de Caen.....	73 l. 9 sols.
Pour avoir voiture, de la terre (argile) et fagots pour les dites cloches	15 sols 6 den.
Pour avoir chauffé le four pour sécher le bois.....	15 sols.
Pour deux douzaines d' <i>ocre fin</i> pour les moules des dites cloches..	4 sols.
Pour la dépense du jour que les cloches furent fondues.....	44 sols.
Plus pour avoir accord du métal à Marin Josselin, fondeur.....	7 l. 12 sols.
Pour le fondeur pour avoir fait fondre les dites cloches.....	42 l.
Pour avoir envoyé du bois pour fondre les dites cloches.....	30 sols.
Pour avoir acheté du bois à chauffer le four.....	5 l. 5 sols.
Pour du charbon.....	4 l. 1 sol.
id. id.	23 sols.
Pour avoir été quérir la Romaine à peser les cloches.....	6 sols.
Pour du parfum à bénir les cloches.....	20 sols.
Pour avoir du cuir de Paris à pendre les battans.....	12 sols.
Pour la ferrure.....	8 l. 4 sols.

Et en 1663, on voit de plus :

« Pour le maçon qui a fait le four pour fondre les cloches....	53 sols.
Pour avoir fait les hunes des cloches.....	6 l. 10 sols.
Le maréchal de Beaudouet pour avoir accommodé le <i>batail</i> et le <i>marteller</i>	4 l.
Pour les autres ferrures.....	7 l. »

(1) Nous avons, lors du déblaiement de 1878, découvert cette terre calcinée.

trésorier est autorisé à acheter le métal et à faire les autres dépenses pour la fonte de la dite cloche, laquelle somme sera délivrée aussitôt la cloche fondue et jugée d'accord. »

L'année suivante, en may 1686, iut présent M^e Thiboust, maître fondeur de la ville du Mans, paroisse Saint-Benoist, qui refondit la grosse cloche ; le métal coûta 14 sols la livre. Il fut accordé un an de garantie. On paya en deux termes : 22 livres après le travail et 22 après l'expiration de la garantie.

« Enfin, le 11 juin 1696, à l'issue des vêpres, cloches sonnantes, devant nous, Claude Desanières, prêtre, vicaire de la paroisse, se sont assemblés les paroissiens.... ils sont convenus avec Jacques Turmelle, maître-fondeur, domicilié en la ville d'Argentan, grande-rue Sainte-Thomas, proche de la Croix Blanche, lequel est obligé de fondre bien la grosse cloche à ses périls, et la mettre d'accord avec l'autre et mettre les armes du sieur marquis de Broon, patron de l'église de Joué-du-Bois, pourquoi ils se sont obligés de payer la somme de 30 livres pour tout droit, peine et vacation, à cette fin lui sera fourni les matériaux nécessaires sur le lieu. »

La façon d'un rouet pour cloche coûta 40 sols. La façon des cordes, 25 sols.

Au siècle suivant, on recommençait :

« Le 29 juillet 1779, ont été bénites par nous curé de Joué-du-Bois soussigné, deux cloches, la première nommée Marie-Jacqueline par messire Jacques-René Ricœur de Bâmont, capitaine de cavalerie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis, seigneur patron de cette paroisse, et par noble dame Marie-Françoise du Coudray de Bâmont ; la seconde cloche, nommée Jacqueline-Pélagie, par messire Jacques-Constantin du Bois, du Bois-Tesselin, chevalier, seigneur et patron du Belle, seigneur haut justicier de Joué-du-Bois, ancien mousquetaire du roy, et par noble demoiselle Ricœur de Vitrey... » Le reste est laissé en blanc (1).

Une des cloches était brisée dès l'année suivante. La fabrique se déclara dans l'impossibilité de couvrir la dépense de la refonte et la commanda néanmoins. Quand les fondeurs réclamèrent

(1) Archives de la fabrique.

leur salaire, on se décida à adresser à Monseigneur l'Intendant de la généralité d'Alençon une supplique ainsi conçue :

« Monseigneur l'Intendant de la généralité d'Alençon,

Supplient humblement les habitants en général de la paroisse de Joué-du Bois..... A ce qu'il vous plaise leur accorder une somme au moins de trois cents livres pour la refonte et déchet de la dite cloche, laquelle somme sera assise au marc la livre de la taille, et levée sur les taillables de la dite paroisse et sur ceux qui y ont des biens fonds et avancée par cinq des plus haut cotisés après ceux qui ont fait la dernière avance pour *les chemins* comme étant leur rang pour les avances de la dite somme, lesquels en feront la cueillette lorsqu'il vous aura plu la taxer. En leur accordant leurs justes demandes, ils ne cesseront de prier pour votre prospérité.

« Fait à Joué-du-Bois, en présence des et signée des dits habitants suivant les règlements, le cinq janvier mil sept cent quatre-vingt-trois.

« F. Engerrand, curé de Joué-du-Bois, Jean Engerrand, vicaire de Joué-du-Bois, Du Bois-Tesselin, Lemeunier-des-Champs, Gauttier de l'Altre-Gauttier, Jacques Engerrand, Louis-Jacques Guérin, Estienne Guillochin, Etienne Gérard, Daniel Engerrand, François Robichon-du-Mesnil, J. Rousse, J. Dalifard, trésorier, Urbain Fromont, J. Challemel-du-Plessis, syndic. »

En marge, l'Intendant écrivit :

« Avant faire droit, il sera convoqué une assemblée de tous les possédants fonds qui y seront appelés tant par annonces au prosne que par billets de convocation envoyés aux propriétaires, lesquels délibéreront sur l'objet de la présente requête, pour leur délibération avec le marché fait pour la refonte de la cloche nous être renvoyée pour être par nous statué ce qu'il appartiendra.

« A Alençon, ce 7 janvier 1783 (1). »

Le curé exécuta les ordres de l'Intendant, et le 9 février, il rédigea la délibération qui suit :

« Aujourd'hui dimanche 9 février 1783, à l'issue et sortie des vêpres paroissiales de Joué-du-Bois se sont assemblés en général

(1) Archives de la fabrique.

les habitants de la dite paroisse au son de la cloche en la manière accoutumée et au lieu ordinaire..... Les dits habitants assemblés, comme il est dit cy-dessus, ont consenti et consentent d'un commun accord et d'une voix unanime, vu la modicité des revenus du trésor, qu'il y ait une somme au moins de 300 livres prise et levée au marc la livre sur les habitants et possédants fonds en la dite paroisse, laquelle somme sera avancée par cinq des plus haut cotisés après ceux qui ont fait les avances pour les chemins, de laquelle somme les dits cinq haut cotisés feront la cueillette.

« Fait et arrêté en présence de nous curé, syndic et trésoriers de la paroisse.

« Suivent dix-huit signatures et celle du syndic, J. Duplessis (1). Nous apprenons ici avec quelle promptitude on traitait autrefois les affaires publiques (la requête ne resta que deux jours à Alençon) et avec quelles précautions l'on répartissait les impôts ; comment s'entretenaient nos vieux chemins et le luxe de publicité requise pour asseoir un impôt extraordinaire.

VI. VISITES DE L'ARCHIDIACRE. — Dans le cours de ses visites, l'Archidiacre contrôlait la régularité des comptes de la fabrique et jugeait les différends.

En 1643, il ordonna aux trésoriers de poursuivre Mlle du Belle qui s'était refusait à payer les luminaires de sa chapelle. La poursuite eut son effet puisque, dans le compte suivant, nous avons remarqué cette ligne « 15 sols pour achat de rousine pour faire de la bougie pour la chapelle du Belle à quoy le trésor est obligé, suivant les deux arrêts rendus par la cour contre Étienne Coupry, ancien chapelain du Belle et doyen d'Annebecq en 1657 (2). » Plus loin on lit :

« Celui qui dira, pour la fondation Michel Chauvin, une messe basse tous les mardis, est ordonné par l'Archidiacre de la com-

(1) Cette cloche fut enlevée durant la Révolution. La clochette de l'autel probablement fondue à la même époque porte d'un côté une fleur de lys, de l'autre la marque estampée du fondeur Pierre Bessin, qui est un coq hardi.

(2) Vingt ans plus tard, les trésoriers furent également autorisés et contraints de poursuivre Jean Coupry, doyen d'Annebecq et curé de Saint-Georges « pour mettre en leurs mains l'arrêt de la cour par lui obtenu pour dix livres de rente à prendre sur les héritiers de feu Mlle du Belle, données au profit du dit chapelain (du Belle) et du trésor, pour lequel il lui sera baillé bon reçu. » (Archives de la fabrique).

mencer à huit heures du matin au plus tard, afin que les parents du défunt y assistent (1). » En 1671, l'archidiacre reçoit et approuve un amortissement fait par François Chauvin, l'aisné. En 1647, on lui fait observer que, lors du trépas d'une personne, l'on sonnait démesurément les cloches, avec ennui des voisins et danger de les casser ; alors il rend une ordonnance par laquelle il est prescrit « que l'on ne sonnerait pas de nuit, et qu'après avoir tinté les coups pour avertir du trépas de la personne décédée, on donnerait trois volées de chacune une demi-heure environ, et lors de l'enterrement, la même affaire et durant le service si besoin est. »

Le même jour, ayant appris que les deniers quêtés pour dire la messe Saint-Jean-Baptiste étaient mal administrés, il ordonne de les déposer désormais entre les mains du curé ou vicaire.

En 1648, Guillaume Guérin reçut ordre de rendre compte de la quête de la messe Saint-Jean-Baptiste et des trépassés, et Jehan Herbinière, de celle du Rosaire. En 1663, l'Archidiacre approuva une dépense de 60 sols à laquelle le trésor avait été taxé pour les pauvres par l'autorité civile (2).

Nous donnons ici un des procès-verbaux rédigés à la suite d'une visite :

« Le présent compte-rendu par M^e Michel Robichon, prêtre, et Michel Chauvin, trésoriers de l'église paroissiale de Joué-du-Bois, a été vu et examiné par nous Gervais Bazire, prêtre, licencié en droit, archidiacre du Houlme et chanoine de l'église cathédrale de Saïs, qui s'est monté en rentes à la somme de trois

(1) Une procédure eut lieu entre les habitants de Joué-du-Bois et leur curé, au sujet de la célébration d'une première messe le dimanche (1681). (Renseignements fournis par M. Darpentigny), greffier de la justice de paix à Putanges.

(2) L'autorité civile s'ingérait fréquemment dans l'administration du trésor, commandant des poursuites et envoyant des sergents qui couchaient leurs ordonnances sur les registres (1673). Vers 1660, l'Intendant prescrivit aux habitants de Joué-du-Bois de procéder à la nomination de nouveaux trésoriers, le délai ayant été dépassé sans autorisation. Le 21 janvier 1773, fut rendu un arrêt du procureur du roi prescrivant aux trésoriers de la fabrique de présenter immédiatement leurs comptes. Le mémoire, très bien exposé par Guérin Raitière, comprit la gestion de huit années conformément aux trois avis pris à Falaise par Raitière du consentement et par procuration de ses cohéritiers. Les recettes ne s'élevèrent qu'à la somme de 163 l., car M^{me} d'Amanville, fille et héritière d'Urbain Langlois, avait refusé de verser une rente due à la chapelle du Belle sans titulaire depuis 1762, et douze bancs seulement étaient loués à M. du Bois-Tesselin et aux principaux habitants.

cent quarante livres un sol (il y avait deux années), et la mise et dépense à la somme de deux cent quatre-vingt-six livres seize sols, et partant les recettes s'élèvent au-dessus des mises à la somme de 63 l. 10 sols. Ce à quoy les avons condamnés, sauf leur recours sur les redevables, à la charge et décharge aux trésoriers de poursuivre la clôture des comptes le jour de la Toussaint, ce fait, nous venons interdire et défendre d'y toucher ; fait ce 5^e jour de juin 1668. Présent le sieur curé, M^e Estienne et Jean Broust, Pierre Léger, prêtres, Marin Gauthier, François Louin et Michel Catois. »

L'archidiacre était payé 20 sols, son greffier 3 sols d'abord et plus tard 5 sols.

En 1672, après la mort de l'évêque, les vicaires capitulaires, administrateurs du diocèse, députèrent pour la visite, M. le curé de Rânes, doyen d'Annebecq, qui rédigea le procès-verbal suivant :

« Du neuvième juillet mil six cent soixante-douze, devant nous Jacques Héron, prêtre, curé de Rasnes et doyen d'Annebecq, vice-gérant de Monsieur l'Archidiacre du Houlme, suivant la commission de Monsieur le Grand Vicaire de Séez, à nous adressée, le siège épiscopal vacant, après la visite faite en l'église de Joué-du-Bois, présents Guillaume de la Lande, prêtre, escuyer, curé du dit lieu, les paroissiens, *Jean Coupry*, prêtre, Jean Guillouard, trésoriers, pour eux et pour défunt François Chauvin et Louis Guillouard, cy-devant trésoriers du trésor et fabrique du dit lieu, nous ont présenté leurs comptes pour les deux années dernières jusqu'à ce jour. Ce que nous avons vu et examiné et calculé présence du dit curé, et nous avons trouvé que la *recepte* se monte à la somme de neuf vingts onze livres neufs sols dix deniers, et la mise, y compris le dernier *debet*, se monte à la somme six vingts quatorze livres onze sols, et partant, sauf erreur de calcul, la *recepte* excède la mise de la somme de vingt-six livres dix-huit sols dix deniers, en quoy nous les avons condamnés envers le dit trésor, sauf pour eux de se faire payer les derniers comptes et sans *recuts*. Les dits trésoriers destitués, et mis en leur place les personnes de... (rien d'écrit). A l'égard de la nomination vacante et de la constatation par les dits trésoriers, nous avons renvoyé à dimanche prochain par devant le général. Pour

la nomination des trésoriers a été nommé les personnes de François Louin et Michel Cathois, pour vaquer à la dite charge.... »

VII. PARTICIPATION DES HABITANTS DANS LA GESTION DES AFFAIRES DU TRÉSOR. — Les paroissiens nommaient les trésoriers, sauf acceptation par l'Archidiacre. Ils supportaient difficilement les infractions aux décisions arrêtées et à leur droit de contrôle. En voici quelques exemples :

« 1° Le dimanche 18 février 1646, les habitants de Joué-du-Bois, réunis pour les affaires concernant le trésor de la fabrique, ont déclaré qu'ils n'entendent dorénavant que Louis Étienne, écuyer, sieur du Taillis, ne pourra gérer ou négocier aucune affaire des choses concernant le dit trésor suivant et conformément à la sentence de l'Archidiacre du Houlme en date du 9 mai dernier, faisant la visite de la dite église, et qu'ils veulent que les personnes nommées sur le registre prennent, dès à présent, le soin du trésor. »

On se le tint pour dit, et Louis Étienne remit les registres et les deniers de la fabrique aux nouveaux titulaires.

« 2° En 1692, les habitants délibèrent sur l'assignation qui a été commise par J. Daliphard, sergent ordinaire de Carrouges, à la requête de Jean Broust et de Jean Catois, trésoriers de cette église, et consentent que la somme de 48 livres 10 sols demeure en surséance entre les mains de son trésorier sans préjudice du surplus de leurs comptes cy-devant rendus en attendant la restitution qui en est due et que les paroissiens prétendent être due par le chapelain de la fondation de feu M^e Michel Robichon, curé de la Chaux, et de Jean Robichon, son frère, ou par leurs héritiers qui seront poursuivis par Jean Broust, en sa qualité de procureur »

« 3° Le 15 mars 1778, en présence des habitants assemblés, MM. le Curé, les prêtres et trésoriers se sont assemblés au banc de l'œuvre et ensuite au presbytère, pour cause de grand froid, afin de délibérer sur la réception de compte que rendent au trésor et fabrique, Louis-Jacques Guérin, sieur de La Vallée, et Jean Ernout, trésoriers, pour les années, depuis 1773 jusques y compris 1777, à laquelle assemblée ont été présents M^e F. Nicolas Engerand, curé, M^e Jean Delaunay, M^e Pierre-François Lemeunier, sieur de La Martinière, prêtres habitués, Jean-Toussaint Chal-

mel, sieur du Plessis, Julien Gautier, sieur de l'Altre-Gautier, Alexandre Lemeunier, sieur Deschamps, le sieur Marin Esnu, Jean Fouret, Étienne Gérard, Jean Dalifard, François David, Urbain Fromond, Michel Levannier et Jacques Samson, tous habitants de la paroisse, les présents faisant fort pour les absents, lesquels ont accordé acte aux trésoriers de la présentation du compte qu'ils rendent de leur administration pendant les cinq années et de ce que, par l'arrêté du compte, les dits trésoriers se trouvent redevables pour reliquat d'une somme de 890 livres cinq sols deux deniers, laquelle somme les dits trésoriers s'engagent à verser aux mains de Julien Gauthier qui leur succède aux dites fonctions, ce faisant les dits sieurs de la Vallée et Jean Ernout bien valablement déchargés.

« Et en ce qui touche les représentations faites par M. le Curé qui, pendant la précédente gestion des dits sieurs, avait échangé une vieille croix contre une neuve sans préalablement avoir pris la forme d'une délibération ; et pour raison de l'eschange il déclare avoir payé de retour 72 livres ; quoique les dits sieurs trésoriers et habitants assemblés soient en état de soutenir que, sans autorisation, il n'y a rien de valable, pour le bien de la paix, ils consentent et agréent le dit échange.

« En ce qui touche la déclaration faite par le dit sieur curé que la feute dame du Belle avait donné au trésor de la dite église la somme de 200 livres et comme le dit sieur curé déclare en avoir employé le montant en trois chapes noires et deux chasubles de couleur et quatre palles suivant la quittance de la sœur Cauvin, religieuse Solertisme de l'Hôtel-Dieu de Falaise, en date du les dits habitants, quoique la dépense ait été faite sans autorisation, en déchargent le dit sieur curé.

Et en ce qui touche les fondations, il a été convenu qu'il sera dressé incessamment un tableau qui sera affiché dans la sacristie, et que les services des dites fondations seront annoncés au plus prochain dimanche de leur échéance, et que les dits sieurs curé et prêtres qui les auront acquittés seront payés du passé par le dit trésor sur leur déclaration et quittance (1). Et comme le dit sieur

(1) Cette mesure n'était pas une innovation. En effet, par quittance du 22 janvier 1775, nous savons que M^e Delaunay, prêtre, avait reçu de M. de la Raitière, trésorier de l'église de Joué-du-Bois, 62 l. 34 sols pour les messes de M^e Thomas Guilloard (années 1773 et 1774), 4 l. pour messes de M^{mes} des Chardières, 10 l. pour celles de M. de La Lande, ancien curé de ce lieu, et 14 l. pour celles de M^e Jean Boismalle, prêtre.

curé déclare avoir versé 72 livres pour la croix, les habitants lui donnent acte de ce qu'il renonce à rien exiger à cet égard. Et d'autant que les dits sieurs habitants ont représenté à M. le Curé qu'il s'emparait des luminaires des défunts, le dit sieur curé ayant répondu qu'il se conformait à l'usage, les dits habitants lui ayant soutenu le contraire, le dit sieur curé, pour éviter toutes contestations pour le bien de la paix et sans préjudice aux droits et usage de la dite cure et aux droits de ses successeurs, a déclaré que personnellement il consent que la moitié des dits luminaires restent au trésor et qu'il disposerait de l'autre moitié à son gré, ce qui a été consenti. De plus, le dit sieur curé a déclaré que, sans préjudice à ses successeurs, il consent généreusement, quoiqu'il ne soit pas obligé, à fournir le vin de toutes les messes pendant toute son existence. Ensuite toutes les pièces et quittances sont remises au nouveau trésorier pour être remis au coffre, après qu'il sera rempli du dit reliquat, n'entendant le dit sieur curé et habitants de rien innover (1). »

Dans le second *délibéré*, nous trouvons le tarif du fossoyeur-sonneur et un certain nombre de clauses qui devaient mettre la fabrique à couvert contre les réclamations des parties intéressées et les décrets du parlement sur la police des cimetières.

« Aujourd'hui dimanche dix-huitième jour de novembre mil sept cent quatre-vingt-un, issue et sortie des vêpres paroissiales de Joué-du-Bois.... se sont assemblé les trésoriers en charge du trésor et fabrique de Joué-du-Bois et les habitants en général de la dite paroisse au son de la cloche en la manière accoutumée, les présents faisant fort pour les absents, pour délibérer des affaires concernant les fosses pour enterrer les défunts, et notamment pour élire un fossoyeur et sonneur pour les dits défunts et même tant pour mettre au rabais les dites fosses à faire en le simmetière de Joué-du-Bois, que pour sonner les cloches en mort pour ceux que Dieu appellera à son commandement. Pour cet effet s'est présenté François Catois, sacriste de la dite église de Joué-du-Bois, qui les a mises à cinquante sols ; si est aussi présenté Louis Guillochin, journalier, qui les a mises à quarante sols ; par le dit Catois à trente-cinq sols et par le dit Guillochin à trente, par le dit Catois, sacriste, à la somme de vingt sols ; à ce

(1) Archives de la fabrique.

dernier adjudgé par nous curé, trésorier et habitants de la dite paroisse à la charge par le dit Catois de faire les dites fosses pour les deffunts en le dit simmetière de Joué-du-Bois et sonner les cloches en mort pour eux à commencer comme de ce présent pour et continuer à l'avenir, sans y manquer. Et sera tenu, en cas d'absence ou maladie, mettre un homme en son lieu et place : faute par lui de le faire. le sieur curé ou les trésoriers en charge pourront mettre une personne pour faire les dites fosses à ses frais et dépens, se conformera pour faire les dites fosses à l'arest du parlement de Rouen, en date du 23 juillet mil sept cent quatre-vingt-un, à nous envoyé par le procureur général du roi et lut au prosne de notre grande messe paroissiale de Joué-du-Bois. Le dit Catois, sacriste, se fera payer tant pour chaque fosse que pour sonner les cloches en mort pour chaque défunt la somme de vingt sols par les héritiers ou représentant chaque défunt à commencer depuis l'âge de treize ans jusqu'au dernier âge ; et en cas de refus des héritiers ou représentant le défunt, le dit fossoyeur pourra les contraindre au paiement même par justice. Les pauvres qui n'auraient pas le moyen de payer les salaires du dit fossoyeur, le dit fossoyeur fera connaître au sieur curé et au trésorier en charge la pauvreté des héritiers ou représentant le dit défunt pour, par eux, estre ordonné qu'il prenne et persoive cette somme du procureur de la charité, et sur le champ, il lui expédiera quittance de la somme qu'il percevra. Et pour les fosses des petits enfants depuis le premier âge jusqu'à celui de sept ans ont été également mises au rabais par le dit François Catois, sacriste, à la somme de quinze sols ; par le dit Louis Guillochin à la somme de douze sols ; par le dit François Catois à la somme de dix sols et par le dit Louis Guillochin à la somme de neuf sols. Reste adjudgé par préférence au dit Catois, sacriste de Joué-du-Bois. par nous curé, trésorier et habitants de la dite paroisse de Joué-du-Bois, à la charge par le dit Catois de faire les dites fosses de la longueur, profondeur et largeur convenable et de sonner les cloches en mort pour les dits enfants qui viendront à mourir au-dessous de sept ans jusqu'à celui de treize. Les enfants que les nourrices apporteront de Paris en cette dite paroisse et qui viendront à mourir, les fosses en ont été réservées à faire au dit François Catois, sacriste, sans que le dit fossoyeur puisse y rien demander ni prétendre.

« Le dit adjudicataire se réserve la liberté de se décharger de son obligation toutes fois et quantes en faisant avertir un mois avant.

« Fait et aresté ce dit jour et an que dessus.

« Signé : F. Engerrand, curé de Joué-du-Bois, du Bois-Tesselin, Lemeunier des Champs (1). »

VIII. VISITES ÉPISCOPALES. — Les visites de l'Evêque ne portaient pas seulement sur la gestion du trésor ; elles embrassaient absolument toutes les branches de l'administration ecclésiastique. Il veillait au bon ordre et à la conservation de tout ce qui concernait le culte et les cérémonies. L'ensemble des questions posées en la circonstance s'élevait alors au chiffre de 440. Nous avons relevé sur le mémoire rédigé à l'occasion de la visite épiscopale de Louis d'Aquin, en 1701, les points les plus intéressants.

- Hosties renouvelées tous les quinze jours ; pas de dais pour porter le saint sacrement aux malades ; ornements en nombre suffisant ; le change de nappes pour les autels ; deux aubes avec de la dentelle et une unie, avec amicts, ceintures, etc. ; trois corporaux et un petit pour mettre dessous le saint sacrement au tabernacle ; sept purificatoires ; quatre nappes pour attacher au balustre pour la communion selon que le temps le requiert ; un surplis pour aller porter le saint sacrement aux malades.

« La chapelle du Rosaire (2) a ses ornements et linges particuliers confiés à la garde du chapelain, vases sacrés d'argent, soleil, ciboire, boîte pour porter le saint sacrement aux malades, deux calices. Les chandeliers sont en bois peint.

« Pour la procession, une croix de bois couverte de *ficelles* d'argent, mais point de bannière ; il y a ceinture ou litre funèbre avec les armoiries du patron ; on sonne chaque jour l'*Angelus* gratis ; le cimetière n'est pas fermé à clef à cause du monde qui arrive par plusieurs endroits. L'œuvre n'a de revenu fixe que 50 ou 60 livres, sur quoi il faut entretenir la nef, fournir la cire, les livres nécessaires pour le service divin et faire les réfections du cimetière. Ce revenu ne consiste pas en fonds, mais vient de la

(1) Archives de la fabrique.

(2) Cette chapelle s'appelait aussi la chapelle de la « confrairie ».

charité publique. En 1701, la coquille produit souvent un seul liard par quête. Il n'y a point de tronc; le trésor est tenu de payer, chaque année, aux prêtres qui font les services en messes basses dont l'église est chargée, 60 livres, faute de quoi les héritiers feraient saisie de leurs biens.

« Il y a des fondations de rentes dans les chapelles pour six prêtres, dont l'une se nomme la chapelle du Belle, et les dits prêtres de la paroisse, suivant le désir du sieur fondateur en ont chacun 41 livres, à charge de dire une messe haute tous les jours et y assister tous en habit de chœur, pour chanter et se fournir d'ornements. L'autre nommée de Saint-Hubert, ou de Joué, où six prêtres de la dite paroisse comme dessus qui ont chacun douze livres environ par chacun an pour dire une messe tous les jours et paient décimes. Les fondateurs ou représentants ci-dessus sont obligés d'entretenir les dites chapelles de réfection et réparations. Et sont en très méchant état, n'ayant le pouvoir de plaider contre. Et ont leurs bancs et droit de sépulture en les dites chapelles. En la dite chapelle du Belle, il y a une fenêtre maçonnée de pierre et une petite vitre très obscure et une petite porte à y entrer. Il y a encore une chapelle en forme de prestimonie, fondée par des particuliers qui présentent un chapelain de leur famille, tant paternel que maternel, à côté du chœur, dont le chapelain est obligé d'entretenir de réparations et réfection, et de dire cinq messes par semaine, et de faire sonner l'*Angelus* au soir, et faire des prières et le salut de la Vierge, et y réciter un rosaire selon l'intention du fondateur, et y dire en outre une haute messe tous les mois et fêtes de la Vierge et aux deux fêtes saint Michel, et y faire dire les sept psaumes à la Toussaint à de petits garçons de la paroisse. Et 32 sols pour le prédicateur qui prêche la Passion et payer les décimes: dont le revenu consiste en de grandes carrées de logis de grand entretien, couvertes partie d'ardoises et de paille, et en terre labourable et prés et bois taillis dont je ne sais pas nom, et ont les héritiers du fondateur droit de sépulture en la dite chapelle. Le tout peut valoir pour le fonds 80 ou 90 livres de rente, sans compter cy peu de rentes qui peuvent y être.

« Il y a sept prêtres originaires de la paroisse avecque le sieur curé, tous du diocèse de Séez, sçavoir :

« M^e Guillaume de la Lande, prêtre curé de Joué-du-Bois, âgé de quatre-vingt-cinq ans ;

« Estienne Gérard, prêtre vicaire, âgé de 34 ans environ ;

« Claude Desanière, prêtre vicaire, âgé de 35 ans environ ;

« Jean Beroust, prêtre, âgé de près de quatre-vingts ans ;

« Michel Levannier, prêtre, âgé de soixante-huit ans ou environ ;

« Jean Gérard, prêtre, âgé de soixante-sept ans (1) ;

« Jean Couppry, prêtre, âgé de 55 ans ou environ ;

« Mathurin Manson, prêtre, âgé de 55 ans ou environ ;

« Pour leurs vies et mœurs, plus gens de bien que moy dont il n'y a pas un docteur en théologie, ont étudié en l'Université d'Alençon, ont toujours servi en la paroisse, se sont disposés aux ordres en les séminaires de Sées, autant de temps qu'ils ont été obligés pour recevoir les ordres, chacun demeure chacun chez soi avec leur père, mère, frères et sœurs ; ils assistent aux services en surplis et *sotane*.

« Aux dimanches et fêtes, grand'messe à l'heure ordonnée par les canons, constitutions ecclésiastiques et ordonnance du roi et des magistrats. Le retour des processions se fait *tellement que tellement*. »

On était assidu aux conférences ecclésiastiques en chaque endroit, excepté le curé à cause de son âge. La mission avait été donnée 15 mois auparavant ; il y avait 4 à 5 seigneurs temporels, 7 à 800 communians. « Ceux qui donnaient le meilleur exemple étaient les plus dévots ».

Les pauvres honteux étaient nombreux. Mathurin Manson montrait aux enfants sans aucun salaire.

Cette année-là, il n'y avait pas de maîtresse d'école, ni de médecin, mais un chirurgien et des sages-femmes (2).

Si l'on en croit le rapporteur, il n'y avait ni blasphémateurs, ni jureurs, ni impies, ni concubinaires, ni femmes de mauvaise vie, ni sorciers, ni inimitiés, ni superstition, ni usures. Tout était parfait ; il y avait seulement quelques petits différends. Heureux temps ! mais les réponses ont-elles été aussi exactes que

(1) Il fut chargé par M^e de la Lande du soin de la sacristie. En sortant de charge, il dressa un inventaire de l'état du linge et des ornements. — V. Pièces justificatives.

(2) Suzanne Retout, sage-femme en 1674.

charitables ? L'évêque précédent avait porté une ordonnance ; on s'était dispensé de l'exécuter. On fera de même pour une partie des ordonnances postérieures.

Ce questionnaire, divisé en deux chapitres, dont le premier contient 43 numéros et le second 30, devait être retourné à l'Évêque huit jours avant la visite épiscopale. On fut fidèle à la recommandation, puisque la pièce en question est du 12 juillet, et la visite du 1^{er} août, ainsi que le constate le procès-verbal suivant :

« L'an mil sept cent un, le premier août, nous Louis d'Aquin nous étant transporté dans la paroisse de Saint-Jean de Joué-du-Bois, doyenné d'Anebec, de notre dit diocèse, pour y faire notre visite épiscopale, dûment indiquée à ce jourd'huy, tant pour le spirituel que pour le temporel, accompagné du sieur Bernard, chanoine de Sées, de notre secrétaire soussigné et de nos aumôniers. Où étant arrivés, avons été reçus par M^e Guillaume de La Lande, prêtre du lieu et du diocèse de Séez, curé de la dite paroisse, et conduits processionnellement en l'église paroissiale de Saint-Jean de Joué-du-Bois, où étant, après les prières ordinaires, avons fait une exhortation aux paroissiens ; ensuite nous avons fait l'absoute générale des vivants et des morts. Puis, ayant interrogé ou fait interroger devant nous les enfants sur le catéchisme, nous nous sommes informés de l'état des écoles, sur quoi on nous a dit que M^e Mathurin Manson enseigne la jeunesse.

Ensuite nous avons administré le sacrement de confirmation, puis en procédant à notre dite visite, avons trouvé comme il est porté aux articles suivants (1) :

Soleil. — D'argent.

Fonts baptismaux. — La cuvette de plomb, mais assez propre.

Saint-Chrême. Huile des cathécumènes. — Les boîtes et ampoules fort propres, d'argent.

Registres des baptêmes, mariages et sépultures. — En état.

Église. — Le chœur pavé et lambrizé, la nef aussi.

Bancs de l'église. — Il y en a un.

Maître d'école. — Mathurin Manson et Catherine Lorel que

(1) Pour abrégé, on ne citera que les articles qui ne sont pas mentionnés dans le rapport précédent ou l'ordonnance qui suit.

nous avons nommée sur le témoignage et la réquisition du sieur curé pour être maîtresse d'école et enseigner les petites filles.

Compte des marguilliers. — Le dernier rendu est du 10 juillet par lequel il paraît que la recette monte à 299 l. 15 sols, la mise à celle de 82 l. 13 sols, partant, Jean Cuiller et François Gauthier, trésoriers, doivent 217 livres que nous les condamnons de payer au dit trésor pour être incessamment employées suivant et conformément à notre procès-verbal et ordonnance rendue en conséquence.

Revenus de la fabrique. — 127 livres. Charges à prendre là-dessus.

De quoi et de tout ce que dessus, nous avons dressé le présent procès-verbal les jours, an et lieu susdits.

Sur lequel présent procès-verbal de visites, nous avons ordonné et ordonnons comme s'ensuit : Que dans la Guibray prochaine, on fera dorer le dedans de la botte qui sert à porter le saint viatique aux malades, et le dedans de la coupe du ciboire, consacrer la pierre du grand autel et mettre sur les deux autels de la nef des pierres consacrées et des croix et chandeliers et pareillement une pierre consacrée sur l'autel de la chapelle du Baile, que le plus tôt qu'il sera possible, on fera faire quelques fenêtres pour donner du jour à la nef, de laquelle auparavant cela, on fera visiter par des experts, le mur qui est du côté de l'Évangile qui est étayé et qui menace ruine. On fera paver la sacristie et les chapelles qui ne le sont pas, dont on fera en outre les réparations bien et dûment et les recrépis en blanchissant, que même on travaillera sur la couverture ainsi que sur celle du chœur et de la nef et du clocher.... et que incessamment on ôtera, pour les enterrer dans le cimetière, deux petites figures qui sont au chœur de la chapelle du Baile et une autre qui est petite aussi dans la chapelle de Joué, qui demeure interdite à moins qu'on ne la décore dans six mois ; nous ordonnons qu'on en démolira l'autel. Ordonnons que dans six mois elle sera rétablie pour y faire les divins offices déceimment sous les peines de droit. »

Lorsque, sept ans plus tard, le même Évêque revint à Joué-du-Bois accompagné du sieur de Courtouse, docteur en théologie, chanoine et archidiacre du Corbonnais et son promoteur en cette partie, il fut reçu par M^e Étienne Gérard et Julien Gauthier, prêtres vicaires et originaires de la paroisse. Alors il manquait

une petite charnière aux vases des saintes huiles des infirmes, quelques barreaux à la grille du confessionnal, des lambris à la nef, du pavé à la sacristie, et un carton pour la préparation et l'action de grâces avant et après la messe, le précédent ayant été brûlé dans l'incendie de la sacristie. Un des calices appartenait au sieur Couprie, prêtre; les livres avaient besoin d'être raccommodés. Le maître d'école était Julien Gauthier. M^e Étienne Gérard, trésorier en charge avec le feu sieur curé ne peut rendre ses comptes n'ayant point les titres et n'ayant rien reçu : ces comptes n'avaient pas été rendus depuis M^e Guillaume de La Lande. L'Évêque se plaignit de ne trouver inventaire, ni des ornements, ni des titres et papiers. Il exigea une table des objets et fondations de l'église dans la sacristie et un coffre fermant à deux clefs différentes, dont le sieur curé en a une et le trésorier l'autre. La chapelle du Rosaire, fondée de 5 messes la semaine, était en état; celle du Saint-Sauveur, fondée d'une messe haute tous les jours, avait des murs menaçant ruine et un sommier tombé. Celle de saint Hubert, fondée d'une messe basse chaque jour, était tout en désordre de la couverture au pavé. Les murailles du cimetière avaient des brèches.

Une ordonnance épiscopale fut, comme à l'ordinaire, la conséquence de cette visite (1).

En 1746, Louis-François Néel de Christot vint sur l'invitation de M^e Lysieux visiter Joué-du-Bois, et fit rédiger le procès-verbal suivant :

« (1746). Nous, Louis-François Néel de Christot, par la grâce de Dieu et l'autorité du Saint-Siège apostolique, Évêque de Séez, conseiller du roy en tous ses conseils et son conseiller d'honneur au parlement de Rouen, assisté du sieur de Beaurepaire, licentié de Sorbonne et grand archidiacre en notre église cathédrale, faisant notre visite épiscopale à cejourd'hui dûment indiqué dans l'église de Saint-Jean-Baptiste de Joué-du-Bois, après avoir été reçu à la manière accoutumée par M^e Jean Lysieux, prêtre, curé de la dite paroisse, avons procédé à notre dite visite; et d'abord nous avons fait notre prière devant le grand autel pendant que le dit sieur curé a chanté les oraisons, après quoi nous avons été conduit processionnellement aux fonts bap-

(1) Archives de l'évêché.

tismaux, où nous avons trouvé les eaux baptismales décemment enfermées dans un vase de plomb. Après les avoir encensées, nous avons fait la procession autour de l'église et nous avons fait l'absoute des morts dans le cimetière. Après quoi, étant rentré dans la dite église, elle nous a paru assez belle. L'autel, le tabernacle et le tableau sont en bon état. Le chœur et la nef sont lambrissés ; il y a deux ailes des deux côtés du chœur : celle du côté de l'Évangile est en très mauvaise réparation. Le Seigneur en partie de la paroisse et présentateur au bénéfice est René Ricœur de Basmont, gentilhomme servant du roy. M. le Curé est seul gros décimateur. M. Henry-François Gérard, prêtre, est vicaire de la paroisse. Le trésor peut valoir 30 livres de revenus. Il y a environ 700 communicants. Au côté gauche du chœur est une petite sacristie où nous avons trouvé deux calices et patènes dorés ; le ciboire et le soleil le sont aussi. Trois chasubles pour les fêtes et trois quotidiennes blanches, trois rouges, une violette et une noire, dix-huit nappes d'autel et plusieurs serviettes. Nous avons ordonné qu'on fera raccommoder la chapelle qui est à main gauche du chœur, appelée la chapelle de Joué et qu'on la mettra dans un état décent, qu'on fera raccommoder les lambris du chœur et de la nef, qu'on fera mettre des jalousies au confessionnal, qu'on fera blanchir en entier la dite église, qu'on achètera tous les ornements et les linges nécessaires et qu'on prendra incessamment tous les livres nouveaux afin de se conformer dans l'office divin au rit du diocèse (1).

Après quoi, nous avons donné la bénédiction du saint sacrement (2).

IX. FONDATIONS. — Josselin Le Verrier et Michel Robichon avaient établi les deux plus importantes. A leur exemple, Michel Chauvin donna un pré et quelques pièces de terre labou-rable.

Thomas Guillouard, aîné, le pré de la Noë à Brais (vingt livres) par acte du 16 mars 1649, passé à Carrouges.

(1) L'empressement pour la liturgie nouvelle agréée par le chapitre et imposée par Mgr Lallemand, n'avait pas été grand. Malgré la pressante circulaire de 1737, les livres nouveaux étaient encore à acquérir en 1746.

(2) Archives de l'évêché. Avant la Révolution, les fondations étaient nombreuses à Joué-du-Bois.

Mathurin Catois s'assura 4 messes basses.

Jean Dalifard et son frère en fondèrent huit pour 6 livres de rente.

Le sieur de la Pichardière légua 4 livres de rente et M^e de La Lande 4 livres 10 sols à prendre sur Gilles Le Noir (fief des Bissons), suivant le contrat passé devant Jean le Rouge, tabellion à Carrouges, à la charge de faire dire 4 messes du Rosaire aux quatre fêtes solennelles de la sainte Vierge, et à la fin de la messe un *libera* (1660).

Enfin Mathurin Guérin fit en faveur du trésor deux contrats de rentes également passés à Carrouges, et plusieurs autres agissent de la même manière. Les tabellions prenaient si peu cher ! 20 sols par acte ! c'était un plaisir de les faire travailler !

En 1645, on ne parle que de rentes dues au trésor. Louis Guillohard en amortit une à la décharge de Simon Restout.

Jean Guillochin en accepta une pour Macé (Mathieu) Guillochin son père ; Guillaume Dalifard, pour Mathurin Catois, prêtre, et Nicolas Restout, pour Marin Broust. Jean Gérard et Mathurin Christophe, Michel Gérard et Jean Gérard, les Gautier du Haut-Désert firent de semblables reconnaissances.

Ces fondations suscitèrent beaucoup de difficultés. En 1680, M^e de La Lande, curé de Joué-du-Bois, et M. le Curé de Rânes, présentateur à cause de sa parenté avec la famille Robichon, se trouvèrent en désaccord. La pièce suivante nous en donnera les motifs :

« Le 19^e jour de juin 1680, après midi, au bourg de Lignièrès, devant nous Jullien Broussin, notaire et tabellion en la cour royale du Mans.

• Fut présent Messire Guillaume de La Lande, prêtre, escuyer, curé de la paroisse de Jouey-du-Bois et trésorier du trésor de la dite paroisse en ces dites qualités : Comme ainsi soit que deffunt M^e Michel Robichon, en son vivant prêtre curé de la paroisse de la Chaux, et deffunt Jean Robichon, sieur du Mesnil, son père, ayant fondé, dans la chapelle du Rosaire de la dite église paroissiale, deux messes à estre dites par chaque semaine en la dite chapelle, suivant qu'il est porté par le contrat de fondation passé devant le tabellion de Carrouges, le 24^e jour de juin l'an 1675 et dont le sieur curé de Rânes doit être présentateur pendant sa vie et le trésorier en charge en la dite paroisse de Joué-du-Bois,

après la mort du dit curé de Rânes. Et parce que la dite fondation porte expressément que le plus pauvre prêtre de la dite paroisse de bonne vie et mœurs sera nommé de préférence à l'exercice d'icelle, et que ce nonobstant, le dit sieur curé de Rânes y a nommé M^e Jean Coupery, prêtre, qui est un peu plus riche et le mieux accommodé en la dite paroisse, ayant beaucoup de biens de son patrimoine. A ces causes et attendu que la dite présentation et nomination est tout à fait nulle et contraire à l'intention du fondateur. Et le dit sieur de La Lande, considérant que le dit sieur curé de Rânes, qui en a usé de la sorte, doit être privé d'user de son droit du moins pour cette fois. Et dans cette considération, le dit sieur de La Lande se servant du droit à lui subsidiairement donné par le dit fondateur, il a nommé et présenté M^e Zacharie Guérin, prêtre de bonne vie et mœurs, comme le plus pauvre prêtre de la dite paroisse auquel conséquemment l'exercice de la dite fondation appartient de préférence au dit Coupery, autre prêtre de la dite paroisse ; à laquelle le dit sieur La Lande prie Mgr l'ill. et rév. évêque de Séez, qu'il lui en accorde collation et toutes provisions au nécessaire, dont le présent fait irréprochable de vérité ; Gérard et Mathurin Addenal de la dite paroisse de Joué-du-Bois, témoins soussignés avec le dit sieur de La Lande et nous notaire.

« Signé : J. BROUSSIN. »

Une seconde difficulté vint d'une absence de régularité dans les comptes du trésorier de la fondation. .

Un Robichon, également nommé Michel, premier titulaire de cette prestimonie, s'était cru dispensé, probablement à cause de son titre, de déposer au trésor dont il était le comptable les sommes dues par les siens en vertu de cette fondation. Quand le curé Guillaume de La Lande en eut connaissance, il fit des réclamations immédiates, déposa ses réserves et rédigea même un long rapport à Monsieur le bailli de Caen ou à son lieutenant au siège de Falaise, expliquant le bon droit du trésor et donnant comme preuve de la justice de sa demande la conduite du nouveau titulaire, M^e Pierre Robichon qui, depuis cinq ans, versait scrupuleusement la rente entière bien qu'il fût en possession de ce titre de chapelain dont son cousin avait joui longtemps.

Le curé de La Lande eut gain de cause et, dans la suite, les Robichon s'acquittèrent fidèlement de leur obligation.

Au XVIII^e siècle, toutes les fondations de Joué-du-Bois furent réduites sur la proposition de M^e Lisieux. Les pièces relatives à la réduction de la fondation du Rosaire feront connaître non seulement la manière dont on procédait, mais encore une partie des clauses constitutives de cette riche prestimonie (1).

Le 24 novembre 1751, M^e Jean Lysieux adresse une supplique à l'évêque de Sées et fait remarquer la manière dont les charges ont été augmentées sans augmentation de revenus. Il dit que le chapelain, si on acceptait cette augmentation de charges, se trouverait obligé de dire cinq messes par semaine sans compter les autres obligations, ce qui lui serait onéreux.

Et pour que Monseigneur se décide à faire une réduction, M^e Lysieux rappelle que précédemment les sieurs chapelains ne disaient que trois messes chaque semaine par une permission verbale que le prédécesseur du dernier chapelain disait avoir obtenue de défunt Mgr Turgot. Ce qui l'a engagé, étant un des plus proches parents à la desservir, à n'avoir dit et fait dire que trois messes par semaine depuis la première semaine de may de l'année 1741 jusqu'à ce jour.

« A ces causes, je supplie votre Grandeur, vu le peu de revenu, qui n'est que de 175 à 180 livres. trouvant 24 livres de rente en moins suivant la fondation, et ne pouvant connaître les héritiers de ceux qui étaient obligés les faire, qu'il ne soit célébré que trois messes et que celle qui se dit en l'église de la Ferté-Macé soit célébrée à l'avenir en la chapelle du fondateur qui est érigée dans notre église, que les hautes messes soient dites basses ; de dispenser de faire le salut tous les soirs après le soleil couché où il s'y trouverait personne ou peu de personnes. Il serait bien impossible de trouver non seulement dans notre bourg, mais dans notre paroisse quatre enfants clercs qui voulussent s'y assujettir, ce serait une grande *suggestion* (sic) à un chapelain d'y être obligé, le revenu n'est pas assez considérable ; de disposer aussi des 25 sols le jour de la Toussaint pour les enfants, où il y a plus d'abus que de mérite, des 30 sols pour le prédicateur et des 5 sols pour M. l'Archidiacre qui est bien payé pour la visite de notre église.

« Présenté le 24 de novembre 1751.

« Signé : J. Lysieux, curé de Joué-du-Bois. »

(1) Nous donnerons plus tard au chapitre des chapelles les pièces qui ont rapport à la réduction de la fondation de saint Roch.

Le prélat, se conformant aux règles de prudences dictées par les saints canons, prit la décision suivante :

« Nous, Évêque de Sées, vu la requête ci-dessus, avant faire droit, avons commis le sieur curé de Rânes pour dresser procès-verbal des titres, revenus et charges de la fondation mentionnée dans la dite requête. La requête et notre présente ordonnance seront lues par trois dimanches consécutifs au prône de la messe paroissiale de Joué-du-Bois pour après le certificat des dites publications, ensemble le procès-verbal, être par nous ordonné ce qu'il appartiendra.

« Donné à Sées, ce 28 novembre mil sept cent cinquante-et-un. »

L'évêque de Séez fut obéi, ainsi que le constate le certificat de l'abbé Delaunay, vicaire de la paroisse.

Plus de six mois après, l'enquête ordonnée se fit par les soins de M. le curé de Rasnes, dont nous citons le curieux procès-verbal, notablement en désaccord avec la supplique de M^e Lysieux.

« Aujourd'hui lundi 21 août 1752, en la maison presbytérale de Joué-du-Bois, sur les deux heures d'après-midy, nous Pierre de Brais, prêtre, curé de la paroisse de Rânes, commissaire député par Monseigneur l'Illustrissime et Révérendissime Évêque de Sées, suivant son ordonnance du 28 novembre dernier, pour dresser procès-verbal des titres, revenus et charges de la chapelle du saint Rosaire bâtie et construite au côté droit du chœur de l'église de Joué-du-Bois. Étant assisté de M^e Jacques Guillaume, chapelain de Rasnes notre vicaire que nous avons prié d'être notre greffier en cette partie, avons procédé à l'examen d'yceux ainsi qu'il en suit :

« 1^o Il nous a été représenté par les héritiers du sieur Henry Gérard, prêtre, dernier titulaire d'ycelle chapelle, le consentement des habitants de Joué-du-Bois, en date du 5 mai 1613, pour la construction d'y celle chapelle aux charges d'être bâtie entretenue et réparée par le sieur fondateur et ses ayants-cause.

« 2^o Le titre de fondation et dotation en date du 26 septembre 1618, par lequel, M^e Michel Robichon, prêtre, curé de Joué-du-Bois, donna à la dite chapelle du saint Rosaire, une maison, un pressoir, une grange, un *pray* et plusieurs pièces de terre labourables qui valent de revenu annuel cent soixante-et-cinq livres, six poulets, un quartier de mouton, trente livres de beurre sans sel et qua-

rante *gleux* de longue paille que le fermier doit faire employer chaque an sur les bâtiments à ses frais, comme il est justifié tant par le bail qu'en avait fait le dit sieur Henry Gérard, dernier titulaire à Jean Catois, devant le notaire d'Orgères, le 15 novembre 1749, qui s'était retenu deux pièces de terre et un petit *Bosquet taillable*. ainsi que par la déclaration de M^e Jean Lysieux, prêtre, curé de Joué-du-Bois, titulaire actuel d'y celle chapelle ; plus le dit sieur fondateur a donné par le même titre de dotation 39 livres de rente en différentes parties et d'autant qu'il s'en est trouvé une de 24 livres perdue, les héritiers du dernier titulaire consentent la faire et payer à l'avenir. Ce qui fait que le revenu annuel et actuel de la dite chapelle monte à la somme de 240 livres, six poulets, un quartier de mouton et 30 livres de beurre sans sel, de 40 *gleux* de longue paille qui sont employés aux frais du fermier sur les bâtiments de la dite chapelle : Pourquoi le chapelain est obligé par le susdit titre de fondation de dire et célébrer deux messes par chaque semaine dans la dite chapelle et d'en faire dire une troisième dans l'église de la Ferté-Macé, aussy chaque semaine, de dire encore et célébrer dans la dite chapelle une haute messe à chaque fête de Notre-Dame et deux aux deux fêtes de saint Michel, en étant le patron, de donner tous les ans douze livres à 4 enfants clercs pour assister à la célébration des dites messes de Notre-Dame et de saint Michel et chanter, après le soleil couché, le salut avec le *De Profundis*, l'oraison de la Sainte Vierge et celle des défunts, de donner en outre au jour de vendredi-saint 30 sols à celui qui prêche la passion de N. S., 25 sols au jour et fête de la Toussaint aux enfants de la dite paroisse pour dire *les sept psaumes*, aussy à l'intention du dit sieur fondateur et 5 sols à M. l'Archidiacre qui fera la visite de la dite chapelle du saint Rosaire, de payer encore pour les décimes 46 sols.

« Par le dit acte de donation, le sieur fondateur s'est réservé la liberté et le pouvoir d'augmenter ou diminuer le service divin, en augmentant le revenu ; par son testament du 9 janvier 1625, il a augmenté le service de deux messes par semaine et a donné pour ce, le même pressoir et le même pray qu'il avait donné par son titre de dotation, d'où il s'en suit qu'il a augmenté le service sans avoir augmenté le revenu. Quant aux réparations des bâtiments de la ferme de la dite chapelle, on estime que les 40 *gleux*

que le fermier est obligé de faire employer à ses frais chacun an pourraient suffire pour l'entretien de ceux qui sont en paille ; pour ceux qui sont en *tuilles* et ardoises, ils sont censés être aujourd'hui en bon état, les héritiers du dernier titulaire devant les y mettre et pour les entretenir dans le même état, on pense qu'une somme de 15 livres par chacun an peut suffire. Et sont tous les revenus et charges que nous avons pu trouver.

« Le présent fait et arrêté aux présences du sieur Louis-François Vaincs de la Pigeonnière (1), présentateur d'ycelle chapelle qui a déclaré, sous le bon plaisir de sa grandeur, ne vouloir s'opposer à la réduction des deux messes augmentées par chacune semaine, par le testament du dit sieur fondateur, attendu qu'il paraît qu'il n'a point augmenté les revenus puisqu'il donne par son dernier testament ce qu'il avait donné par son titre de dotation. Consent encore le dit sieur de la Pigeonnière que la messe qui se doit dire dans l'église de la Ferté-Macé, le soit à l'avenir dans la dite chapelle du saint Rosaire et au surplus désire que la fondation soit exécutée en tout son contenu suivant et au désir du défunt sieur donateur.

« GUILLAUME, vicaire de Rânes ;
VAINCS, notaire royal ; P. de
BRAIS, curé de Rânes. »

L'Évêque de Sées confirma les conclusions de ce rapport.

(1) La Pigeonnière, commune de la Ferté-Macé (Orne).

C. MACÉ

Curé de Joué-du-Bois.

A suivre.

AUBRI-LE-PANTHOU

SON ÉGLISE, SON CHATEAU ET SES SEIGNEURS

I

Ce lieu est nommé Alberivieus par Ordéric Vital, et Auberi-le-Pantol au XIII^e siècle. L'administration civile écrit aujourd'hui Aubri-le-Panthou. A l'évêché on remplace le i par un y, ce qui donne Aubry-le-Panthou ; mais vulgairement cette localité est connue sous le nom d'Osmond.

La commune d'Aubri-le-Panthou, s'est accrue le 23 janvier 1822, par la réunion de St-Denis-des-Ifs à son territoire.

C'est la commune la plus méridionale du canton de Vimoutiers ; elle est distante du chef-lieu de 13 kilomètres. Son sol est généralement montueux et accidenté. La rivière de la Vie qui la traverse du Sud au Nord, coule dans une fertile et large vallée. Ses principaux affluents sur le territoire qui nous occupe, sont : à gauche les ruisseaux de St-Denis, des Foudulais et de Chanteloup ; à droite ceux de la vallée du Bourg, du Val-Fortin et d'Osmond. Quelques-uns de ces derniers sont bordés de pentes escarpées, occupées par des pâturages de médiocre qualité et par

des champs pierreux, où il faut deux hommes pour conduire la charrue et bien souvent quatre ou cinq chevaux pour la trainer, tant le terrain a de cohésion.

Ces co/eaux peu productifs sont une exception ; car le sol est généralement de bonne qualité. Les vallées possèdent de riches prairies ; les pentes qui les environnent sont couvertes de pâturages et plantées d'arbres fruitiers d'une luxuriante végétation ; enfin sur les sommets se trouvent quelques bouquets de bois.

La superficie de la commune est de 685 hectares, qui se divisaient ainsi qu'il suit vers 1830 : Labours, 281 hectares ; prairies et pâtures, 330 hectares ; taillis et futaies, 47 hectares ; bruyères, 4 hectares ; chemins, 16 hectares ; rivières, 1 hectare. Le surplus était occupé par des bâtiments, pépinières, mares, etc.

Comme dans la plupart des communes rurales de la contrée, la population a beaucoup diminué à Aubri-le Panthou. Ainsi en 1816 on y comptait 336 habitants, et 80 à St-Denis-des-Ifs, total 416. Le dénombrement de 1886, n'en donne plus que 247. C'est donc une diminution de 169 habitants en 70 ans, soit 40, 62 0/0. En divisant la superficie par la population, nous obtiendrons la densité de cette dernière ; soit un habitant par 2 hectares 93 ares ; 36 habitants par kilomètre carré ou 100 hectares.

II

Avant 1789 la paroisse d'Aubri-le-Panthou dépendait de la généralité d'Alençon et de l'élection d'Argentan pour l'administration et les finances. Au point de vue religieux elle faisait partie du diocèse de Lisieux, archidiaconé de Gacé, doyenné de Vimoutiers. Les pouillés du xiv^e siècle en attribuent le patronage au seigneur de Prûlay ; ceux des xvi^e et xviii^e siècles, simplement au seigneur sans désignation de lieu. La taxe des décimes était de xxxv livres. La cure était un bénéfice rapportant annuellement 684 livres (1).

Au commencement du dernier siècle, l'église d'Aubri-le Panthou était située au sommet de la Vallée-du-Bourg, dans un lieu que l'on nomme actuellement les Moutiers. Nous ignorons

(1). De Formeville, *Histoire de l'ancien diocèse de Lisieux*.

quel a été le motif de son déplacement (1). Mais il est bien probable, que c'était pour la mettre à portée des châtelains d'Osmond.

L'église actuelle dédiée à St-Germai, évêque d'Auxerre, s'élève au sommet d'une colline, entre deux affluents de la Vie, dans un lieu parfaitement isolé; pas de hameau, pas de ferme, pas une seule habitation dans le voisinage; l'école et le presbytère s'en trouvent à une assez grande distance. Le cimetière dans lequel elle est située, est longé au midi par un chemin vicinal; à l'ouest, c'est la sapaie d'Osmond qui le borde; au nord, se trouve un herbager et à l'est, le cimetière privé de la famille d'Osmond, planté d'arbres de haut jet, sapins et autres à feuillage persistant.

Cette église qui fut commencée en 1732, ne fut terminée qu'en 1736; puis consacrée en 1738, par Messire Poidevin curé-doyen de Vimoutiers (2). Elle forme un rectangle de 22 mètres de longueur, sur 8 mètres de largeur, avec une abside semi-circulaire à l'est, dans laquelle se trouve la sacristie; puis une tour à peu-près carrée, d'environ 6 mètres de côté, qui forme avant corps à l'occident. Le chœur et la nef sont bâtis sur la même ligne. Les murs latéraux construits en blocage, sont appuyés par six contreforts. Deux autres contreforts sont placés sur les angles occidentaux, proche la tour. Les fenêtres qui les percent sont au nombre de dix (cinq de chaque côté). Ce sont de ces vilaines ouvertures cintrées, évasées à l'intérieur, tel qu'on les faisait au XVIII^e siècle.

La tour appareillée en pierre de taille, est surmontée d'une toiture en forme de hache, revêtue d'ardoises; elle a pour couronnement un élégant lanternon. Cette tour renferme deux cloches modernes. Voici ce que nous avons pu lire des inscriptions qui sont sur leur pourtour :

1823 JAI ETE BENITE PAR M^r FRANCOIS LARUELLE CURE
DAUBRI LE PANTHOU ET NOMMEE MARIE CELESTINE PAR
MESSIRE FRANCOIS CHARLES LE PREVOST DE LA MOIS
SONNIERE CHEVALIER DE S^t LOUIS CHEF DE BATAILLON AU
26^e DINFANTERIE DE LIGNE ET PAR NOBLE DAME MARIE
ANNE FRANCOISE PIERRE DES CLOSETS SON EPOUSE

(1). Couriol. Notes manuscrites.

(2) Couriol, notes manuscrites.

. . . . JAI ETE BENITE PAR MONSIEUR THOMAS FRANCOIS
 PRIEUR CURE DE AUBRI LE PANTHOU ET NOMMEE MA
 RIE PAULINE ROBERTE PAR M^r ROBERT JEAN ANTOINE
 OMER DES CORCHES MARQUIS DE S^{te} CROIX ET PAR
 HENRIETTE PAULINE ELFRIDE DE MONTAGU

A l'intérieur, les charpentes apparentes ont été remplacées par des tirants en fer rond. La voûte est cintrée et construite en merrain. L'autel supérieur est surmonté d'un rétable dont les colonnes unies à chapiteaux corinthiens, soutiennent un entablement à amortissement semi-circulaire, accompagné d'urnes d'où sortent des flammes. Le tableau central date de 1854, il est signé : *H. d'après Van-d'Ich.*

Dans le cimetière à l'orient de l'église, nous avons remarqué la tombe de Le Prévost de la Moissonnière, que l'on accuse, mais sans preuves suffisantes, d'avoir fait partie de la bande de chouans, qui fusillèrent le mercredi 15 janvier 1800, les malheureux conseillers municipaux du Sap. L'inscription en est ainsi conçue :

*Ci gît
 Dans l'attente d'une heureuse résurrection
 C^{ment} - F^{çois} - Ch^{los}
 Le Prévost de la Moissonnière
 Chevalier de St-Louis
 Et de St-Ferdinand d'Espagne
 Officier de la légion d'honneur
 Décédé le 18 mars 1864
 86 ans.*

Le cimetière de la famille d'Osmond, qui n'est séparé que par une grille en fer de celui de la commune, renferme une dizaine de monuments funèbres, disséminés parmi les grands arbres de la futaie. Ces tombeaux qui se trouvent souvent deux à deux, se composent d'une table de marbre surmontée d'une croix. La couleur est noire pour les hommes et blanche pour les femmes.

Comme plusieurs de ces illustres défunts, sont des personnages qui ont joué un certain rôle dans notre histoire, nous croyons devoir donner les inscriptions gravées sur les pierres tumulaires qui les recouvrent.

Charles Eustache Gabriel.
Marquis d'Osmond.
Lieutenant général de cavalerie.
Menin de S. A. R. le Dauphin.
Chevalier de l'ordre militaire de St-Louis.
Officier de la légion d'honneur.
Chevalier de l'ordre Royal.
Des Saints Maurice et Lazare
De Sardaigne et de St-Ferdinand d'Espagne
Né à Versailles le 27 janvier 1787
Décédé à Paris le 8 octobre 1862.

Marie Angélique Aimée Caroilon
Des Tillères
Marquise d'Osmond.
Décédée à Paris le 2 août 1853
56 ans.

Charlotte Eléonore Adelaïde
D'Osmond
Comtesse de Boigne
Née à Versailles le 19 février 1791.
Décédée à Paris le 10 mai 1866.

Hélène Dillon
Marquise d'Osmond
Décédée à Paris le
10 mai 1831.

René Eustache
Marquis d'Osmond
Lieutenant général
Pair de France
Né le 17 décembre 1751,
Mort le 22 février 1838.

Marie Joseph Eustache
D'Osmond Lieutenant général
Commandeur de l'ordre royal de St-Louis.
Né le 6 mai 1756 à St-Domingue
Décédé à Pont-Chartrain le 1^{er} octobre 1839.

Anne Marie Marthe
Gilberte des Voisins
Vicomtesse d'Osmond
Décédée le 6 mai 1833
Priez Dieu pour le repos
De son âme.

M. Claude Caroilon
Des Tillères né à Langres
Département de la Haute-Marne
Le 14 Juin 1748
Décédé à Paris
Le 23 mai 1814.

Francisca Petra des Tillères
Nata Mogollon obiit
Vigesima quarta die
Mensis februarii anno 1812
Delectissimae conjugii
Formâ animâ que prefulgenti
Amœnitatis consorti
Bonis ac miseris præcipue flebili
Hoc amoris monumentum
Memor ac mœrens in perpetuum
Dicabat conjux... Destillères

III

Dans l'échancrure profonde d'un étroit vallon, au pied d'une côte abrupte, couverte de noirs sapins ; vu a distance, le château d'Osmond avec ses teintes rouges et blanches, ses élégantes tourelles et ses combles ardoisés, semble une perle d'architecture moderne, perdue au milieu des vertes prairies du Pays d'Auge.

Ce château, un des plus beaux du département de l'Orne, fut construit dans les années, 1858-1859 et 1860, par les ordres et aux frais de M. Charles-Eustache-Gabriel, marquis d'Osmond, sous la direction de M^r Caron, architecte à Paris.

Le plan présente un parallélogramme de 38 mètres de longueur sur 16 mètres 30 de largeur. La façade principale est tournée au nord, vers la vallée de la Vie ; le corps du logis se compose d'un entresol, d'un rez-de-chaussée, d'un premier étage et d'un second en mansardes, avec des combles au dessus. Les matériaux employés sont la pierre blanche pour les angles et la bordure des ouvertures. Toutes les fenêtres sont surmontées d'archivoltes et divisées en quatre compartiments par des meneaux en pierre formant la croix.

Le centre de la façade nord forme une saillie de peu d'étendue. La large porte d'entrée à deux vantaux, qui s'ouvre dans cette partie de l'édifice, est accompagnée de tourelles polygonales. Ces tourelles qui ne partent que du premier sont bâties en encorbellement, et forment de riches culs-de-lampe ; elles se terminent à leur sommet par une plate forme munie d'un parapet découpé à jour, et communiquent entre-elles par une galerie également ajourée en forme de X.

Le perron est précédé par un escalier en pierre blanche de onze marches. Sur le fronton on voit les armes de la famille d'Osmond : *De gueules au vol d'argent, semé d'hermines*. Couronne de marquis ; supports, deux lionnes ; puis la légende, *Nihil obstat*, inscrite sur une sorte de banderole.

Aux extrémités les ailes ne forment qu'une faible saillie, sur toute la hauteur de l'édifice ; mais les pavillons qui les accompagnent, et qui du reste sont moins élevés que l'ensemble de la construction forment une avance assez prononcée vers le nord.

La façade méridionale est flanquée de trois tourelles d'inégale

grosseur ; celle du milieu étant plus considérable. Ces tourelles qui sont ajourées par d'étroites fenêtres surmontées d'archivoltes en forme d'accent-circonflexe, se terminent par des plates-formes où les créneaux tiennent lieu de parapet.

Le 29 mars 1889, lors de notre visite au château d'Osmond, il était presque entièrement démeublé.

L'entresol est occupé par divers locaux de service : caves, bûchers, buanderie, lingerie, office, cuisine, logement du concierge, etc.

Le rez-de-chaussée comprend un vaste et imposant vestibule, qui est orné de trois arcades cintrées, soutenues par d'énormes colonnes en marbre rose, d'ordre ionique. Le pavage, composé de marbre, d'ardoise et de pierre blanche, produit un grand effet. Une magnifique lanterne à verres de différentes couleurs, est attachée à la voûte et descend près de la porte d'entrée. Au fond se trouve un escalier monumental en bois de chêne, sur lequel on remarque de nombreuses et charmantes sculptures. Cet escalier, en spirale, s'arrête au premier et est remplacé aux étages supérieurs par plusieurs autres de moindre importance.

A droite du vestibule s'ouvre le grand salon, richement décoré, que suit la salle de billard. Du même côté, mais au midi, se trouve la grande salle à manger ; vaste pièce où sont encore appendus plusieurs portraits des membres de la famille d'Osmond, parmi lesquels nous avons remarqué : Charles-Eustache-Gabriel, marquis d'Osmond et Angélique-Aimée Caroilon des Tillères, son épouse, Eustache-Joseph, vicomte d'Osmond ; René-Eustache, marquis d'Osmond, pair de France ambassadeur à Londres, et Hélène Dillon son épouse ; Gabriel d'Osmond, évêque de Comminges et comte de Lyon ; Antoine-Eustache d'Osmond, évêque de Comminges et de Nancy ; Eustache-Renuiphe d'Osmond, propriétaire actuel.

Du côté opposé, c'est-à-dire au levant, sur la façade nord, se trouve le fumoir, à qui fait suite la chambre de M^r le Comte. La bibliothèque dont les rayons sont entièrement vides, est placée au sud. Nous avons remarqué dans cette pièce, gisant sur le parquet, les portraits de deux marquises d'Osmond. Ce sont ceux de Marie-Louise de Pardieu et de Charlotte de Montmorency-Laval.

Le premier est occupé par des chambres de maîtres, parmi

lesquelles nous avons surtout remarqué celles du duc de Maillé, gendre du défunt marquis d'Osmond.

Au second, des chambres d'amis, qui n'offrent rien d'intéressant à signaler. C'est aussi à cet étage que se trouve la chapelle dont le mobilier a disparu, à l'exception de l'autel adossé contre le fronton méridional.

Sous les combles, sont les chambres des domestiques.

Le château n'a pas de lanterne ou belvédère, mais nous devons dire que sa vue est très limitée au midi ; car la sombre sapaie qui le domine, n'en est éloignée que de quelques mètres, au nord-est, une côte très élevée empêche de découvrir le paysage environnant mais au nord-ouest, la vue peut s'étendre à une vingtaine de kilomètres sur la vallée de la Vie vers Livarot.

L'ancien château qui a été converti en écuries, ne remonte pas au delà du dernier siècle. C'est une construction rectangulaire, avec rez-de-chaussée, premier et mansardes. Les étages sont percés de chacun sept fenêtres, sur chaque face. La toiture est surmontée d'un clocheton, dans lequel sont les timbres de l'horloge.

Il n'y a pas de parc proprement dit à Osmond, ni d'avenues de grands arbres, l'accompagnement ordinaire de nos châteaux normands ; peut-être le propriétaire voulait-il en créer, mais quand la mort le frappa, le château était à peine achevé.

M^r. Roblet, jardinier de mérite, lauréat de plusieurs expositions d'horticulture, arrivé dès le début des constructions, est le véritable créateur des jardins et des serres d'Osmond, où il est parvenu à obtenir des raisins en pleine maturité au mois de juillet, et des figues rivales de celles de la Provence.

IV

Le premier seigneur d'Aubri que nous connaissions, est Guillaume, surnommé Pantol ou Panthou. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de copier textuellement les curieux et longs détails qu'Ordéric-Vital, nous a laissés au sujet de ce personnage. (1).

« L'an de l'Incarnation de notre Seigneur-Jésus-Christ 1074,

(1). Tome 2, traduction Guizot

du temps de Guillaume-le-Grand, roi des Anglais et duc de Normandie, le chevalier Guillaume surnommé Pantol, de l'avis du vénérable Mainier, son ami et avec la concession du Comte Roger son seigneur donna à St-Évrault les églises de Noron, dont l'une bâtie en l'honneur de St-Pierre, et l'autre en l'honneur de St-Cyr, martyr. Alors il donna aussi toute la dime de Noron, son propre Plessis, une partie du bois de Pont-Ogeret et sa part d'une terre appelée Molinx, et d'une autre située au delà du torrent, et que l'on appelle vulgairement Ruplices. Il concéda ensuite le fief de Guillaume de Maloi, dans lequel sont compris environ trente acres de terres. En conséquence, il reçut de la charité des moines trente livres rouennaises pour entreprendre le voyage de St-Gilles. Le même chevalier donna à St-Pierre toute la terre que Gaultier, fils de Rufa avait vendue au moine Robert, ce qui fit que ce moine lui donna cent sous rouennais. En outre le même Guillaume donna aux moines, dans le même lieu, soixante acres de terre, le moulin du Hommet, et la dime de la moitié du moulin de Noron. Il donna aussi l'église d'Emienville (1) avec la dime et tous les revenus appartenant à l'église; et, dans le même lieu, la terre d'un vavasseur, et deux gerbes de la dime de sa propriété et de tous ses hommes du Ménil-Baclei (2) et toute la dime du moulin de Roiville (3). Il donna à St-Pierre toute la terre que sa mère Béatrix possédait dans son domaine des Fossés, et les hôtes de l'aumône de St-Germain d'Aubri (4). Sa sœur Helvis donna à St-Pierre tous ses droits sur Aubri, que le même Guillaume, concéda alors. Il y joignit encore dans le même lieu, la dime de ses hommes, Raimbault, Robert l'hérétique et Gualon, fils de Saffred. Le même Guillaume donna en outre à St-Pierre de Noron toutes les églises et les dîmes de tous les lieux, tant en Angleterre qu'en Normandie, ou en tous pays où il ferait des acquisitions, et la dime de toutes ses possessions, c'est-à-dire des juments, des vaches et des fromages, et de tout ce qui est sujet à la dime. Il concéda semblablement tout ce que ses hommes voudraient donner ou vendre à St-Évrault, sauf toutefois le service qui lui était dû; en outre il donna toute

(1). Près Troarn, Calvados.

(2). Canton de Livarot, Calvados.

(3). Canton de Vimoutiers, Orne.

(4). Aujourd'hui Aubri-le-Panthou, canton de Vimoutiers, Orne.

une partie de son bien, de sorte que les moines de St-Évroult en eurent la moitié après sa mort, et les moines de Noron une autre moitié. »

« Guillaume Pantol et Lesline sa femme, donnèrent librement comme nous l'avons dit, toutes ces choses à Dieu, pour leur salut et celui de leurs amis. Ils confirmèrent généralement cette concession, dans le Chapitre de St-Évroult, en présence du convent réuni et de plusieurs témoins. Alors Guillaume donna de la main à la main quarante marcs d'argent pour subvenir aux besoins des frères qui devaient se rendre à Noron pour y construire leur maison. »

« L'abbé Mainier, le prieur Foulques et Guillaume Pantol, se rendirent alors auprès du Comte Roger, qui demeurait à Bel-lème ; ils le prièrent humblement de confirmer par sa concession les donations du chevalier Guillaume. Ce comte vertueux et libéral, accueillit avec bonté une si juste demande, et approuva tout ce qu'ils désiraient en présence de tous ceux qui se trouvaient alors à sa cour pour diverses affaires. On y célébrait à ce moment la fête de St-Léonard, confesseur ; et pour cette solennité, le comte, naturellement magnifique, avait invité beaucoup de monde, Hoélin, évêque du Mans ; Hugues, évêque de Lisieux et Robert, évêque de Sées ; Ainard, abbé de St-Pierre-sur-Dives ; Durand de Troarn ; Robert, de St-Martin de Sées et Hugues, de Lonlai ; Emma, abbesse d'Almenèches ; Hervée, chapelain de l'évêque de Lisieux ; Roger Faidel ; Hugues, fils de Foucault ; Robert, fils de Théodelin ; Roger Goulâfre ; et plusieurs autres, tant clercs que laïques, furent présents à cette concession. »

« L'an de l'Incarnation du seigneur 1077, le noble abbé Robert, frère de Hugues de Grand-Menil, alla en Normandie pour une entrevue avec Guillaume, roi des Anglais, et accorda à ce monarque le pardon qu'il lui demandait, pour l'avoir autrefois injustement exilé. Philippe, roi des Français, s'était adressé à Robert, par ce qu'il voulait lui donner l'évêché de Chartres ; mais comme les Français n'aiment pas à obéir à des Normands, ce siège fut occupé par Goisfred, neveu d'Eustache, comte de Boulogne. En conséquence l'illustre Robert, après avoir assisté à la sainte dédicace des églises de Caen, de Bayeux et du Bec, qui eurent lieu cette même année, eut une entrevue avec le roi Guillaume, ainsi qu'avec quelques uns de ses amis et des parents

qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années; il regagna ensuite la Pouille, et emmena avec lui Guillaume Pantol, Robert de Cordai, son neveu et quelques autres chevaliers de distinction. Alors Robert-Guiscard commandait en Calabre, et venait d'en acquérir le duché de Gisulphe, duc de Salerne. Il était fils d'un certain Tancredi de Hauteville, homme de rang médiocre, mais comme il était de grand cœur et que la fortune l'avait heureusement secondé, il avait conquis l'Italie. De concert avec ses frères, et ceux de ses compatriotes qui l'avaient joint; il contenait fortement les habitants de la Pouille. Il l'emportait sur tous ses voisins par l'éclat de ses grands exploits, et devenu puissamment riche, il étendait sans cesse sa domination. Il reçut honorablement Guillaume Pantol, lui promit beaucoup de choses, et, à cause de son mérite, essaya de le retenir avec lui. Le jour de Pâques, il le fit au diner asseoir auprès de lui, et lui promit trois villes s'il voulait rester en Italie et ne pas le quitter. »

« Cependant la comtesse Mabile (1) était morte frappée du glaive de Hugues de Saugei, chevalier naturellement violent, ce meurtre occasionna le retour de Guillaume Pantol, qui revint de la Pouille et fit naître de grands troubles. On avait accusé Guillaume du crime de trahison, et plusieurs de ses rivaux étaient devenus pour lui des ennemis redoutables. Mabile s'était emparée du château de Perrai, qui avait été donné à Pantol. Cette vexation avait fait naître entre eux, une haine opiniâtre. C'est pourquoi on soupçonnait qu'il n'avait pas été étranger à l'assassinat de la comtesse, surtout en remarquant qu'il était très lié avec Hugues de Saugei, et ils avaient ensemble de fréquents entretiens. En conséquence le comte Roger et ses fils se saisirent de toutes ses terres, et le firent poursuivre afin de le faire condamner à mort; mais Guillaume, sa femme et ses enfants se réfugièrent à Ouche, et y restèrent longtemps sous la protection des moines, tout en éprouvant de grandes frayeurs. Ce chevalier niait hardiment, le crime dont on l'accusait, nul ne pouvait le convaincre d'après des indices certains ni réfuter ses dénégations; il demanda à se purger légalement de cette action. Enfin de l'avis de plusieurs grands seigneurs, il fut arrêté à la cour du roi que l'inculpé, pour se laver de la tache du forfait qui lui

(1). Mabile de Bellême.

était imputé, irait subir à Rouen, en présence du clergé, l'épreuve du fer chaud. C'est ce qui eut lieu. Il porta de sa main nue le fer étincelant, et par la permission de Dieu, sans aucune brûlure. En conséquence le clergé et tout le peuple chantèrent les louanges de Dieu à haute voix. Les ennemis malveillants de Pantol étaient en armes à ce spectacle, afin que, s'il était reconnu coupable par le jugement du feu, ils le punissent par le glaive et lui coupassent la tête. Dans ces circonstances critiques, qui tourmentèrent beaucoup Guillaume et ses amis, il reçut de grandes consolations de la part de l'abbé Mainier et des moines d'Ouche, qui l'aiderent de tous leurs efforts auprès de Dieu et des hommes. C'est ce qui rendit leur amitié plus grande et plus ferme. Aussi donna-t-il à St-Évroult quatre des manteaux précieux qu'il avait apportés de la Pouille : on en fit pour les chantes de l'église, quatre chapes, qui jusqu'à ce jour, y ont servi à donner de l'éclat au service divin. Après la mort de Guillaume, roi des Anglais, Guillaume Pantol retourna en Pouille, en rapporta à son retour les reliques du bienheureux Nicolas, confesseur du Christ et les plaça dans l'église de St-Pierre de Noron, pour la décoration du lieu. Ensuite il donna aux moines qui y demeuraient, un manoir en Angleterre, nommé Traditon, un moulin, l'église du même village, qui appartenaient à la même église. »

« L'an de l'Incarnation 1112, c'est-à-dire la douzième année du règne de Henry, roi des Anglais, et la quatrième année de Louis, roi des Français, Guillaume Pantol vint à Ouche, quarante ans après avoir commencé le monastère de Noron ; fidèle à son ancienne amitié, et se rappelant les dons qu'il avait faits, comme nous l'avons dit ci-dessus, il les recensa tous, et, dans une réunion générale des moines, il les confirma expressément, ainsi que sa femme Lesline. Alors, Philippe, Yvon et Arnoul ses fils, concédèrent aussi tout ce que leur père avait donné aux moines de St-Évroult ; tous réunis, Guillaume, Lesline et leurs trois fils, Philippe, Yvon et Arnoul, déposèrent la donation sur l'autel. Quatre des évêques qui occupèrent le siège de Sées, Robert, Gérard, Serlon, et Jean, Robert-le-Chauve, Goisfred, Ascelin et plusieurs autres moines religieux habitèrent le couvent de Noron, vivant avec charité dans la crainte de Dieu, et donnant aux peuples l'exemple des vertus. Guillaume Pantol vécut longtemps

il honora les pauvres et le clergé, fit beaucoup d'aumônes, se montra constamment magnanime, fit courageusement tête à tous ses ennemis, et resta toujours puissant, par sa richesse et ses terres. Il fit don de soixante marcs d'argent pour commencer la construction de la nouvelle église d'Ouche; il entreprit ce bel ouvrage à la louange de Dieu; mais la mort l'empêcha de le terminer. Ses fils obtinrent son patrimoine, Philippe en Normandie, et Robert en Angleterre, mais ils n'eurent pas le mérite de leur père pour continuer ses entreprises. »

Suivant M^r Guyon de Vauloger, le fief d'Aubri-le-Panthou appartenait au XIII^e siècle, à l'illustre maison de Bailleul, qui le donna à cette époque à l'abbaye de Silli (1).

Au commencement du XV^e siècle, Guillaume Larçonneur était seigneur de Roiville, Brétel et Aubri-le-Panthou, il échangea cette dernière terre le 22 septembre 1409, avec Colin Paynel, contre celle de Médavy; mais dès 1430, Aubri-le-Panthou, appartenait de nouveau aux Larçonneur, dans la personne de Marie Larçonneur (2), qui avait épousé en premières noces, vers 1415, Alain de Vieuxville, chevalier, seigneur de la Mothe-Beaussey, en Bretagne (3).

Alain de Vieuxville étant mort sans postérité, quelque temps après son mariage, ses biens passèrent non sans difficulté à sa veuve Marie Larçonneur, à qui ses héritiers intentèrent un procès qui fut renvoyé devant le parlement de Rennes, le 20 novembre 1428, par le duc Jean V de Bretagne. Mais à cette époque Marie Larçonneur était déjà remariée à Jean Rouxel, écuyer du duc de Bretagne, dont il avait reçu les terres et seigneuries de Plessis-Morvant en cette province.

Marie Larçonneur, mourut au château de Médavy, le 16 juillet 1460, quelque temps après son second mari, Jean Rouxel (4). Les lots faits entre ses sept enfants datent de cette époque.

L'ainé, Alain Rouxel, eut Plessis-Morvant en Bretagne, Roiville, Brétel et Aubri-le-Panthou, en Normandie. Il vendit Roiville à son cousin germain Christophe Gouhier, écuyer sieur d'Ectat, dont les descendants l'ont possédé longtemps.

(1). *Annuaire de l'Orne* pour 1858.

(2). Victor de Diguères, *Familles illustres de Normandie*.

(3). Victor de Diguères *Familles illustres de Normandie*.

(4). Victor de Diguères, *Familles illustres de Normandie*.

Le troisième des fils de Jean Rouxel, Olivier Rouxel, devenu par échange avec Pierre Rouxel, son neveu, seigneur d'Aubri-le-Panthou, vendit cette terre en 1470, probablement à Jean Belin qui du reste en était propriétaire en 1474. (1).

La famille Belin, ne dut posséder Aubri-le-Panthou, que bien peu de temps; car vers 1520, elle appartenait à Jacques Rouxel premier du nom, qui se disait seigneur de Médavy, le Crocq et Aubri-le-Panthou. Ce Jacques Rouxel avait épousé en 1523, Françoise de Pierrefite.

René Rouxel, 5^e fils de Jacques Rouxel et de Françoise de Pierrefite, seigneur de St-Bazile, Médavy et Aubri-le-Panthou, naquit en 1526. Grièvement blessé à la désastreuse bataille de St-Quentin, il mourut des suites de ses blessures au mois de janvier 1558, à Montreuil en Picardie. Il ordonna que son corps fût apporté à Camembert. Il avait épousé vers 1552, Françoise Le Viel, veuve de Maurice Gouhier, sieur de Fontenai et des Champeaux, qui mourut avant lui, et dont il eut un fils, mort quelque temps avant sa mère; comme elle, il fut inhumé dans l'église de Camembert. L'épouse du sieur de Calménil ayant détruit les armoiries placées sur la tombe de cet enfant, il y eut un procès, duquel il résulta que le seigneur de Rouxel, précédait le seigneur de Calménil dans les honneurs de la dite église. (2).

René Rouxel étant mort sans postérité légitime; ses biens furent partagés le 22 février 1565. Son frère Frédéric Rouxel, 8^e fils de Jacques Rouxel et de Françoise de Pierrefite, eut dans son lot Pierrefite et Aubri-le-Panthou. Il épousa, le 22 mai 1571, devant les notaires d'Essai, Marguerite Labbé, dame de la Rozière, fille de Philippe Labbé, sieur de la Rozière, et de dame Nicole Vallix de Prestal et du Ménil-Froger. Une fille unique née de ce mariage, Françoise Rouxel, épousa le 7 janvier 1598, Antoine Osmond, seigneur de Beuvilliers et du Ménil-Tison, auquel elle porta en dot Aubri-le-Panthou, Pierrefite, Ménil-Froger et diverses autres seigneuries.

L'illustre famille de Rouxel de Médavy, dont plusieurs membres se sont illustrés dans les armes et la prélature portait pour armes : *D'argent, à trois coqs de Gueules, crélés, membrés et bequés d'or.*

(1). Pouillés de Lisieux.

(2). Germain, *Histoire d'Argentan*.

V

Comme nous venons de le voir, Antoine d'Osmond, après son mariage avec Françoise-Rouxel de Médavy, se trouva possesseur d'Aubri-le-Panthou (1); mais avant de suivre sa lignée, nous croyons bon de donner la généalogie de cette illustre famille, d'après Moréri, la Chesnaye des Bois, de Magny et autres.

La famille d'Osmond était établie en Normandie dès le x^e siècle. Les anciennes chroniques la font descendre d'Osmond des Centvilles, gouverneur de Richard I^{er} duc de Normandie, qui fit échapper son jeune maître de la ville de Laon, où le roi de France, Louis IV d'Outremer le retenait dans une sorte de captivité. Le prince feignant d'être malade, la surveillance à son égard se ralentit. Osmond qui veillait à sa conservation, l'enveloppa dans un paquet d'herbes vertes, et l'emporta de nuit, sur un cheval au château de Coucy, appartenant à un des oncles de Richard.

On trouve un Osmond dans la liste des compagnons, qui suivirent Guillaume duc de Normandie à la conquête de l'Angleterre en 1066. Un Jean d'Osmond, prit part aux croisades entre les années 1096 et 1290 (2).

Moréri fait remonter la filiation à :

I. Richard Osmond, écuyer, seigneur du Ménil-Eudes et du Castelier, qui épousa vers 1160, Alix de Guespré, de laquelle il eut :

II. Rodolphe Osmond, seigneur de Guespré, qui se signala au service de Philippe Auguste, roi de France. Il épousa en 1210, noble damoiselle Marguerite de Montgommery, de laquelle il eut Jean qui suit et Louis seigneur d'Assy.

(1). Du moins en partie, car nous voyons dans l'*Annuaire de l'Orne* pour 1878, que Guillaume de Maunoury, escuyer, sieur d'Aubry, tenait du comte de Montgommery, un quart de fief appelé d'Aubri-le-Panthou-en-Exmois, situé en la paroisse du dit lieu d'Aubry, à cause de l'eschange, faite par les prédécesseurs du dict seigneur, comte de Montgommery, contre le fief de Médavy, ci-devant tenu du dit comte, et à présent relevant du roy, à cause duquel fief d'Aubry, le sieur de Maunoury est tenu de faire foy et hominage, reliefs, treizièmes, aydes féaux et coutumiers et autres droits.

(2). De Magny : *Nobiliaire de Normandie*.

III. Jean Osmond, seigneur du Ménil-Eudes, du Castelier, de Creully et autres lieux. Il épousa en 1260, Gasparde de la Roque, fille unique de Gaspard de la Roque, seigneur de la Roque, de Ménil-Eudes, du Castelier, de Creully, etc. et de Pierrette de Pierrefite, dont il eut Jean qui suit.

IV. Jean Osmond, 11^e du nom, écuyer, seigneur de la Roque, du Ménil-Eudes, du Castelier et autres lieux, officier des arbalétriers de Philippe-le-Bel, avait épousé le 1^{er} mai 1298, Jeanne de Boucquetot, fille unique de François de Boucquetot, seigneur du Breuil, du Millouet, etc., et d'Élisabeth de Franqueville, dont il eut six fils et trois filles: 1^o Robert qui suit; 2^o Marguerite, mariée à Jean de Méry, seigneur de Criquebeuf, 3^o Catherine, mariée à Colin de Borel: 4^o Thomine, mariée à Pierre de Beaumont, seigneur de Beautincour; 5^o Pierre; 6^o Louis; 7^o Jean et 8^o Raulin, tués au service de Philippe-de-Valois, sans avoir été mariés, 9^o Jean-François, qui épousa Marie Dacy, dont-il eut deux filles: Jeanne, mariée à Jean d'Heudreville, seigneur de la Factière et Catherine, mariée à Jacques de Bagnard, seigneur du Guert.

V. Robert Osmond, seigneur de la Roque, etc., fut fait chevalier par le roi Jean-le-Bon. Il avait épousé le 18 Juillet 1360, Alix de Bures, fille unique d'Alexandre de Bures, seigneur de Beuvillier, de Thuit-Signol, de Conches, etc., et de Marguerite Le Comte dont il eut: 1^o Louis qui suit; 2^o Jean qui avait épousé en 1410, Perrette de Franqueville, dont il eut François qui formera la première branche cadette, sous le nom d'Osmond-Thuit-Signol, qui subsistait encore en 1758, en la personne de Louis Osmond, capitaine au régiment de Penthievre; et François Osmond, chanoine au chapitre de Rouen, et grand vicaire de l'évêché de Lisieux.

VI. Louis Osmond, seigneur de Beuvillier, de Millouet, de Malicorne, etc., fut lieutenant des archers de la garde du roi de France, Charles VI. Il avait épousé, en premier mariage, le 2 Juillet 1420. Anne de Tournebut. dont il n'eut point d'enfants. Il convola en secondes noces le 1^{er} septembre 1436, avec Marguerite du Ménil, fille de François du Ménil et d'Anne Le Veneur, de laquelle il eut François qui suit:

VII. François Osmond, seigneur de Beuvillier, de Malicorne et du Millouet, fut capitaine de cinquante hommes d'armes. Il mourut en 1534, après avoir fait une fondation en 1520, de 100 livres tournois de rente, à l'Hôtel-Dieu de Lisieux. Puis il fit en 1525, une donation de plusieurs maisons, situées dans la ville de Lisieux, aux jacobins de cette dite ville, à condition qu'ils feraient construire dans leur église un caveau qui servirait de sépulture à sa famille. Il avait épousé le 24 février 1497. noble damoiselle Robine Fortin, fille unique de Raulet Fortin, seigneur de Cantelou, de St-Germain de Marolles, etc., et de Guillemette Le Prévost, de laquelle il eut : 1° Jean qui suit ; 2° Thomas, mort chevalier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem ; 3° Jean, chanoine au chapitre de Lisieux ; 4° Jeanne, mariée à Jacques de Foulques, seigneur de Mennetot ; 5° Françoise et 6° Catherine, religieuse à l'abbaye aux dames de Lisieux.

VIII, Jean Osmond, 3^e du nom, chevalier, seigneur de Malicorne, de Beuvillier et de Marolles, commanda dans la province de Normandie pour le roi François 1^{er}. Il avait épousé le 28 juin 1536, Catherine de Sabrevois, fille de Claude de Sabrevois, seigneur d'Ecluselles, gouverneur de la ville et Château de Dreux, et de Catherine de Clinchamp, de laquelle il eut : 1° Charles qui suit ; 2° Jeanne, mariée à Robert de Berthin, seigneur de Vaudeloges ; 3° Jacques, capitaine de 50 hommes d'armes, tué à la bataille de St-Denis, le 12 novembre 1567, 4° Anne, morte jeune ; 5° Françoise, mariée à Jacques Le Roy, seigneur de la Duennerie ; 6° René, qui avait épousé le 1^{er} juillet 1575, Catherine de la Rivière, fille de François de la Rivière et de Marguerite de Dreux, descendante de Robert, comte de Dreux, cinquième fils de Louis-le-Gros, roi de France, duquel mariage naquit en 1578, Louis Osmond, qui forma la seconde branche cadette, qui a été éteinte en 1757 en la personne de Louis Osmond, mort sans postérité. Il était mestre de camp de Cavalerie, chevalier des Ordres de St-Louis et de St-Lazare, gentilhomme de la Chambre de Louis-Henri, duc de Bourbon, grand maître de France, gouverneur de Bourgogne.

IX. Charles Osmond, chevalier, seigneur de Beuvillier et de beaucoup d'autres lieux, se signala en plusieurs occasions dans

lès armées de Henri III. Il avait épousé le 3 juin 1571, Catherine de Hautemer, fille de Claude de Hautemer, seigneur de Clerbec, etc., frère du maréchal de Fervacques et de Guillemette de Martainville, dont il eut; 1° Antoine qui suit; 2° Louis, mort chevalier de l'ordre de St-Jean de Jérusalem; 3° Françoise, mariée à Louis Le Roy, seigneur du Homme; 4° Marguerite, morte jeune.

X. Antoine Osmond, seigneur de Beuvillier, d'Aubri-le-Panthou de Pierrefite et autres lieux, se signala au service de Henri IV. Il avait épousé le 7 janvier 1598. Françoise de Rouxel, fille unique de Frédéric de Rouxel, comte de Grancey, maréchal des camps et armées du roi, seigneur d'Aubri-le-Panthou, Ménil-Froger, Pierrefite, La Rozière, etc., de laquelle Françoise de Rouxel il eut; 1° Guillaume qui suit, 2° Louis, mort jeune; 3° Jean, chanoine du Chapitre de Lisieux; 4° Gabriel, bénédictin à l'abbaye de Cormeilles; 5° Antoine, chevalier de Malte; 6° Robert, mort jeune; 7° Anne, mariée à Hector de Bernort, marquis d'Avernes; 8° Suzanne, et 9° Marguerite, religieuses à l'abbaye aux dames de Lisieux; 10° Catherine, religieuse à l'abbaye d'Almenèches.

XI. Guillaume Osmond, chevalier, seigneur d'Aubri-le-Panthou, du Ménil-Froger, de la Frénaye-Fayel, de Pierrefite, de Montizon, d'Argentelles, etc., Il obtint, par lettres patentes que ses terres fussent réunies, et se signala dans les armées du roi Louis XIII. Il avait épousé le 8 juin 1632, Charlotte de Laval-Montmorency, fille de Gabriel de Laval, baron de Faigue, gentilhomme de la chambre du roi et chevalier des ordres, et d'Anne Vielle. De laquelle Charlotte de Laval, il eut un grand nombre d'enfants, savoir: 1° Jean, qui suit; 2° Anne; 3° Françoise; 4° Barbe; 5° Marie; 6° Catherine, mortes jeunes; 7° Hélène; 8° Louise, religieuses à l'abbaye de Chaise-Dieu, près Laigle; 9° Charlotte, religieuse à l'abbaye de Briosne; 10° Michelle, religieuse à l'abbaye de Villers-Canivet; 11° Hélène, religieuse à la Visitation de Caen; 12° Catherine, abbesse de l'abbaye royale d'Essey; 13° Marguerite, mariée à François de Ravetot, seigneur de Vitry; 14° Jean Baptiste, chevalier de l'ordre de Malte, commandeur de Vaillanpont, capitaine de vaisseau, se

signala en plusieurs batailles navales au service de Louis XIV; 15° François, mort jeune; 16° Jean, chanoine de Lisieux; 17° Gabriel, qui avait épousé le 13 août 1662, Marie Doynel, fille de François Doynel, maréchal des Camps et Armées du roi Louis XIII, conseiller en tous ses conseils, et de Renée de Logé, dont il eut trois fils et douze filles : Charles-François, Eustache-Antoine et Robert, tous trois morts jeunes; Charlotte, Renée, Elisabeth; mortes jeunes; Marie-Catherine, mariée à Léonor de Sérent, baron d'Andrieu; Anne et Angélique, religieuses à l'abbaye de Chaise-Dieu; Marie et Jeanne, religieuses à l'abbaye de Villers-Canivet; Françoise mariée à Henri-René d'Osmond, son cousin germain; Magdelène, mariée à David de Bouvet, seigneur de Louvigny, Anne-Gabriel, mariée à François-Dominique de Cardevac, marquis d'Havrincourt, brigadier des armées du roi, gouverneur de la ville de Hesdin.

XII. Jean, IV du nom, seigneur de Mesnil-Froger et probablement d'Aubri-le-Panthou, avait épousé en premières noces le 5 mai 1664, Anne de St-Pierre, fille de François de St-Pierre, baron de St-Julien et de Christine de Vassy-Bressé, en second mariage, il épousa, Anne-Renée de Mallard, fille de Léon de Mallard, Baron de Boitron, chevalier des ordres du roi et d'Anne de Nolent. Il n'eut de son premier mariage, que René-Henri qui suit. Les enfants du second lit furent : 1° Charlotte, mariée à Jean de la Rue, seigneur de Bernières; 2° Marie, religieuse à l'abbaye de Chaise-Dieu; 3° Jeanne, religieuse au prieuré d'Exmes; 4° Eustache, comte de Boitron et de Médavy, qui forma la seconde branche cadette sous le nom d'Osmond-Médavy. Il fit plusieurs campagnes en qualité d'aide de camp du duc de Vendôme. Il épousa le 25 mai 1714, Marie-Louise de Pardieu, fille de Louis de Pardieu, marquis de Maucombe et de Marie Le Veneur. De laquelle Louise de Pardieu, il eut : 1° Barnabé-Louis-Gabriel, capitaine de cavalerie dans le régiment de Royal-Cravates; 2° Charles-Antoine-Gabriel, chanoine et comte de Lyon, grand vicaire de l'évêché de Nevers; 3° Louis-Eustache, lieutenant de vaisseau, marié en Amérique, avec Marie Cavelier, fille de François Cavelier et de Marguerite de Pardieu; 4° Eustache-Louis, chevalier de Malte, lieutenant de vaisseau, major de la marine à Dunkerque; 5° Anne, mariée en 1734, à

François d'Oilliamson, marquis de Courcy; 6^e Gabrielle, restée fille.

XIII. René-Henri, marquis d'Osmond, chevalier, seigneur d'Aubri-le-Panthou, la Fresnaye-Fayel, Mênil-Froger, etc., maréchal des Camps et Armées du roi, chevalier de l'ordre Royal et militaire de St-Louis. Au mois de mars 1719 il obtint des Lettres-Patentes en forme de charte, pour l'érection en marquisat des terres d'Aubri-le-Panthou, de la Fresnaye-Fayel, du Mênil-Froger et de Roiville, sous la dénomination de marquisat d'Osmond. Ces lettres furent enregistrées au parlement de Rouen le 4 décembre 1720, et en la chambre des Comptes de Normandie, le 26 février 1724. (17) Il avait épousé le 15 mai 1697, Françoise-

(17). Voici ce que nous trouvons à ce sujet dans le *nobiliaire de Normandie* par de Magny : « Louis par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre : A tous présents et à venir, salut. Comme nous ne pouvons donner de marques plus certaines de notre estime à ceux de nos sujets dont l'ancienne noblesse soutenue par leur mérite les distingua du commun, qu'en leur accordant des titres d'honneur qui puissent faire connaître à la postérité les mérites de ceux à qui nous avons accordé ces grâces, et considérant la haute naissance et les bonnes qualités de notre cher et bien-aimé René-Henri d'Osmond. Brigadier de nos Camps et Armées, Mestre de Camp de Dragons et Chevalier de Saint-Louis, issu d'une des plus anciennes et nobles maisons de notre province de Normandie, dont les ancêtres ont toujours été attachés au service de leurs souverains, et ont toujours servi dans les armées des Rois nos prédécesseurs, etc.; que le dit d'Osmond pour soutenir l'honneur de sa famille est entré au service dès sa plus tendre enfance, qu'il s'est trouvé à divers batailles et combats, entre autres celle de Heilberg, où il a eu la cuisse emportée. etc.; que nous sommes informé qu'il y a des enfants, dont les cadets sont déjà Chevaliers de Malte; sachant aussi qu'il possède dans notre province de Normandie les terres d'Aubri-le-Panthou, de la Fresnaye-Fayel, lesquelles relèvent de nous à cause de notre Comté et Châtellenie d'Exmes, celles de Mênil Froger, et de Royville, lesquelles terres avec haute moyenne en basse justice sont ensemble d'un revenu considérable et sont capables de soutenir le titre de Marquisat etc., etc.,

A ces causes, voulant favorablement traiter le dit sieur Osmond, faire connaître à ses descendants l'estime que nous faisons de sa personne et élever sa maison par un nouveau titre d'honneur qui puisse passer à la postérité, avons joint, uni et annexé les dites terres et seigneuries d'Aubri-le-Panthou, de la Fresnaye-Fayel, du Mênil-Froger et de Royville avec toutes leurs dépendances, pour ne faire à l'avenir qu'une seule et même terre, laquelle par grâce spéciale, pleine puissance et autorité, créons, érigeons, décorons, et instituons en titre, nom et dignité de Marquisat, sous le nom d'Osmond, pour lui et ses enfants, descendants nés et à naître en légitime mariage, voulons et nous plaît, qu'il puisse se dire qualifier, Marquis d'Osmond, en tous actes, etc.

Signé : Louis.

Les dites lettres ont été enregistrées à la Cour des Comptes, Aides et Finance de Normandie le 26 février 1724.

d'Osmond, sa cousine germaine, fille de Gabriel d'Osmond, et de Marie Doynel, de laquelle il a eu : 1° Jean-René, qui suit : 2° Germain-Eustache, mort jeune ; 3° Eustache-Louis, chevalier de Malte ; 4° Charlotte, et 5° Françoise, mortes jeunes ; 6° Renée-Gabrielle, morte religieuse à l'abbaye royale de St-Louis ; 7° Louise-Aimée-Jeanne, mariée en 1733, à Henri d'Écorches, seigneur de Ste-Croix-du-Ménil-Gonfroy ; 8° Charlotte-Françoise, mariée en 1744 à Louis de Perrochel, seigneur de Saint-Aubin ; 9° Marie-Cécile-Henriette, reçue chanoinesse de Remiremont, en 1751.

XIV. Jean René, marquis d'Osmond, chevalier de l'ordre Royal et militaire de St-Louis, gouverneur pour le roi de la ville d'Argentan, avait épousé le 5 février 1737 Marie-Thérèse Turgot, dame d'Urville, des Landes etc., fille de Charles-Claude de Turgot, seigneur des Tourailles, etc., et de Anne de Saraly de laquelle il n'eut pas d'enfants.

XV. Eustache d'Osmond, fils de Jean IV du nom et de Anne-Renée de Mallard. né le 5 novembre 1683, créé comte de Boitron par Lettres-Patentes du mois de janvier 1720, avait épousé le 5 janvier 1714, Marie-Louise de Pardieu de Maucombe, qui l'a rendu père de quatre enfants : 1° Gabriel-Barnabé d'Osmond, chambellan de Monseigneur le duc d'Orléans, marié à Rose-Thérèse de Thère ; dont il n'eut que deux filles ; 2° Louis-Eustache d'Osmond, qui a continué la descendance ; 3° Charles-Gabriel d'Osmond, évêque de Comminges et comte de Lyon ; 4° Eustache-Louis d'Osmond, chevalier de Malte, et Lieutenant des vaisseaux du roi.

XVI. Louis-Eustache d'Osmond, comte de Boitron, capitaine de frégate, avait épousé en 1750, Marie-Élisabeth Cavalier de la Garenne, dont il eut entre-autres enfants. 1° René-Eustache d'Osmond, qui suit : 2° Antoine-Eustache d'Osmond, chevalier des ordres de Monsieur, évêque de Comminges ; 3° Marie-Joseph-Eustache, vicomte d'Osmond, Lieutenant-Général des armées du roi, commandeur de St-Louis, qui épousa en 1795, Anne-Marie-Marthe des Voisins.

XVII. René-Eustache, devenu marquis d'Osmond, par suite de

la mort du chef de la branche aînée né le 17 décembre 1757, entra de bonne heure au service militaire et devint colonel au second régiment d'Orléans, (cavalerie) en 1780. Au moment où éclata la révolution Française, il était ministre plénipotentiaire à la Haye. Après sa rentrée en France sous la première Restauration, il fut promu le 22 juin 1814, au grade de Lieutenant Général et chargé de diverses ambassades, en Russie, en Piémont et en Angleterre. Pour le récompenser de ses services, Louis XVIII, l'éleva à la dignité de Pair de France, par Ordonnance Royale, en date du 17 août 1815. Il mourut à Paris, le 22 février 1838. De son mariage avec Hélène Dillon, sont nés deux enfants; 1° Adèle d'Osmond, mariée au général, comte de Boigne; 2° Charles qui suit.

XVIII. Charles-Eustache-Gabriel, marquis d'Osmond, Lieutenant-Général de cavalerie, officier de la Légion d'honneur, chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis, chevalier de l'ordre de St-Maurice et Lazare de Sardaigne, Menin de monseigneur le Dauphin, naquit à Versailles le 27 juin 1787 et mourut à Paris le 8 octobre 1862. Il avait épousé le 25 novembre 1817, Marie-Angélique Caroilon des Tillères, dont il eut: 1° Jeanne-Eustachine d'Osmond, mariée le 15 octobre 1845 au duc de Maillé; 2° Rainulphe qui suit.

XIX. Rainulphe-Eustache, comte ou marquis d'Osmond, marié à Marie de Maleissye, dont un fils: Auguste-Désiré-Eustache, comte ou marquis d'Osmond, né le 15 août 1855, qui n'est pas marié au moment où nous écrivons ces lignes.

VI

A la mort de Jean-René, second marquis d'Osmond, le domaine d'Aubri-le-Panthou passa à la famille des Corches de Ste-Croix du Ménil-Gonfroy, en la personne de :

I. Henri des Corches, seigneur de Ste-Croix, qui avait épousé en 1733, Louise-Aimée-Jeanne d'Osmond, fille de René-Henri, marquis d'Osmond et de Françoise d'Osmond. De ce mariage naquit entre autres enfants.

II. Louis-Henri des Corches, marquis de Ste-Croix, chevalier, seigneur de Ste-Croix du Ménil-Gonfroy, Aubri-le-Panthou, la Fresnaye-Fayel, Roiville, etc., Gentilhomme de la Chambre de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême, ministre de France à Liège, ministre plénipotentiaire de France à Varsovie en 1791 ; il naquit vers 1748, et mourut à Ste-Croix le 2 octobre 1830. Il avait épousé le 6 février 1775, Marie-Victoire Talon, dont-il eut :

III. 1° Robert-Jean-Antoine-Omer des Corches, marquis de Ste-Croix, capitaine de cavalerie, député de l'Orne au corps législatif de 1852 à 1857, commandeur de la Légion d'honneur, né en 1784 et décédé à Versailles, le 11 décembre 1861 ; 2° Cécile-Augustine-Euphémie des Corches de Ste-Croix, née au château du Pin-au-Haras, le 4 février 1781, décédée au château de Rézenlieu près Gacé, le 17 janvier 1870. Elle avait épousé John de Montagu Humphris, né à Philadelphie le 12 octobre 1772, décédé au château d'Osmond, le 11 mars 1851. De ce mariage naquirent deux filles : l'une, Henriette-Pauline-Elfride de Montagu Humphris, qui épousa le marquis de Malherbe, général de brigade, mourut à Paris le 27 janvier 1878, et repose dans le cimetière de Ste-Croix du Ménil-Gonfroy, près de son mari, de son fils et d'un grand nombre de ses ancêtres ; l'autre, Marie-Robertine-Euphémie de Montagu Humphris a épousé le comte de Nollent, propriétaire à Rézenlieu.

Madame de Montagu Humphris, hérita après la mort de son père, qui, comme nous l'avons vu, arriva le 2 octobre 1830, du domaine d'Aubri-le-Panthou, qu'elle posséda jusqu'en 1856. Mais à cette époque, elle vendit cette belle propriété à Charles-Eustache-Gabriel, marquis d'Osmond, qui y fit faire les magnifiques constructions que nous admirons aujourd'hui. Par ses dispositions testamentaires, celui-ci ayant légué Osmond à son petit-fils, Auguste-Désiré-Eustache d'Osmond, ce dernier se trouva à la mort de son aïeul, arrivée le 8 octobre 1862, héritier de ce domaine, qui a été vendu par adjudication, le jeudi, 31 janvier 1889, en l'étude de M^e Souquet, notaire à Vimoutiers, à M^e Hébert, marchand de biens, à St-Maure-des-Fossés, près Paris.

Ce dernier ayant revendu en détail. M^r Rainulphe-Eustache

d'Osmond, père du précédent propriétaire en a acquis le château et une partie de ses dépendances.

A la fin du dernier siècle, Aubry-le-Panthou possédait encore un notariat, qui remontait à une haute antiquité, car dès 1594, on trouve les tabellions d'Aubri-le-Panthou et de St-Pierre-la-Rivière (1). Mais en 1795 M^e Fleury, originaire de Conches, qui y était notaire à cette époque transféra son étude à Vimoutiers(2).

VII

Comme nous l'avons dit au commencement de cette étude, l'ancienne commune de St-Denis-des-Ifs a été supprimée et son territoire réuni à celle d'Aubri-le-Panthou.

St-Denis-des-Ifs, était, avant l'époque de la Révolution française, une paroisse de la généralité d'Alençon, élection d'Argentan. Au point de vue religieux elle faisait partie du diocèse de Sées, archidiaconé et doyenné d'Exmes. L'abbé de Silli présentait à la cure.

Cette ancienne, paroisse qui s'étendait sur la rive gauche de la Vie, était peu considérable comme superficie. Sa population, en 1743 sous le curé Aury, était d'environ 90 habitants. En 1810 elle était composée ainsi qu'il suit : Garçons, 19 ; filles, 27 ; hommes mariés, 10 ; femmes mariées, 10 ; veufs, 3 ; veuves, 3 ; total 72 habitants.

La masse d'impôt qu'elle payait l'an IX de la République, s'élevait à la somme de 2.388 fr. 28, qui se divisaient ainsi qu'il suit : foncière, 2.218 fr. 51 ; personnelle-mobilière, 85 fr. 05 ; portes et fenêtres, 64 fr. 75 ; patentes, 19 fr. 95.

L'église qui s'élevait sur le penchant oriental d'un des coteaux qui dominant la Vie, était dédiée à St-Denis, elle est détruite depuis un certain nombre d'années, Il y a peu de temps on voyait encore dans le cimetière où était située cette église plusieurs ifs et une grande croix de bois.

Nous ignorons à quelle époque l'illustre famille de Rupières, qui portait pour armes : *Pallé d'or et d'argent*, avec devise :

(1). Couriol, notes manuscrites.

(2). Alfred Brion, Histoire de Vimoutiers, 1869.

Superbia inanes, supports deux lions, entra en possession de la seigneurie de St-Denis-des-Ifs ; mais nous savons que haut et puissant seigneur Philippe de Rupières, chevalier baron de Survie, seigneur de Ratprune, la Cressonnière, St-Denis-des-Ifs, St-Pierre-la-Rivière, etc, capitaine d'une compagnie de cheval-légers en était possesseur vers 1636.

Philippe de Rupières se maria deux fois. Il eut de Françoise de Mailloc : 1° Françoise de Rupières, qui épousa le 24 décembre 1657, à St-Jean d'Angély, Jean Baptiste Goth d'Albert, marquis de Rouillac, dont elle eut un fils, mort à la Cressonnière, près Orbec, le 8 septembre 1861 ; 2° Renée de Rupières, qui épousa le 12 février 1664, Charles-Alexandre-Albert de Melun, vicomte de Gand, dont elle eut cinq garçons et trois filles. Le premier, Alexandre, qui fut baron de Survie, avait épousé en 1690, Elisabeth de Rohan-Mont-Bazon.

Françoise de Rupières étant morte vers 1661, sans laisser de postérité, sa sœur Renée, épouse du vicomte de Gand ; se trouva seule héritière de la riche maison de Rupières. C'est ainsi que nous voyons son mari rendre aveu au roi, le 9 août 1673, de son plein fief de haubert de Survie et de ses autres fiefs de St-Denis-des-Ifs, de St-Pierre-la-Rivière, etc., lesquels fiefs étaient possédés par les prédécesseurs de sa femme. Nous avons puisé ces documents dans le dictionnaire de Moréri, dans la *Vie de nos pères en basse Normandie* par M^r Victor des Diguères ; puis plus particulièrement, dans les notes manuscrites de Couriol ; mais ils ne se concilient nullement comme date avec l'inscription que l'on voit sur la tombe de Renée de Rupières, placée dans le chœur de l'église de la Cressonnière. Cette inscription que nous croyons erronée, est ainsi conçue d'après la statistique monumentale du département du Calvados, par Arcisse de Caumont :

Cy-Gist
Très haute et
Très puissante Dame
Madame Renée de Rupierre
Veuve de très haut et très
Puissant seigneur Monseigneur
Charles de Melun et comte de . . .
. . . . Seigneur des terres
Et Prairies de Dompvast
Vallencourt Survie
La Cressonnière et autres lieux
Laquelle décéda
. . . . 1751 âgée
De 53 ans
Priez Dieu
Pour son âme.

La famille de Melun paraît avoir conservé la seigneurie de St-Denis-des-Ifs jusqu'à l'époque de la Révolution. Une descendante, mariée à un Monsieur des Corailles, à qui elle avait apporté près de 200.000 francs de rentes, est morte aux environs du château de Navarre, près Evreux, au commencement de notre siècle dans un état voisin de la misère.

Nous terminons ici cet article sur une des communes du canton qui nous a vu naître il y a près de 50 ans. Nous ne voulions pas faire une histoire locale complète ; pour cela il faudrait habiter les lieux pendant longtemps, puiser dans les archives communales et départementales ; mais nous avons voulu seulement faire connaître ce petit coin du Pays-d'Auge, ses monuments et ses seigneurs. Nous demandons indulgence à nos savants confrères et aux autres lecteurs, pour les fautes et les erreurs qui pourraient s'y être glissées, et qui du reste étaient à peu-près inévitables dans un travail de ce genre.

Le Bos le 25 décembre 1889.

A. DALLET.

LE CARNET

D'UN CHEVAU-LÉGER DU ROI

1682-1734

Dernièrement, je m'entretenais avec notre honorable Président honoraire, M. de La Sicotière, de choses sur lesquelles son érudition est intarissable et toujours nouvelle, je veux parler de l'histoire locale. — Qui de nous n'en possède quelque lambeau ? Ce sont, pour la plupart, des souvenirs si familiers qu'on les regarde comme dépourvus d'intérêt pour les autres. Tels ces vieux meubles, d'anciennes estampes, des feuillets jaunis : à force de les voir, on oublie les dates qu'ils rappellent et le trait d'union qu'ils ont, quelquefois, avec l'histoire générale.

C'est ainsi qu'en classant de vieux papiers de famille, j'ai trouvé un petit cahier portant cette inscription, d'une écriture blanchie par les années :

- Route qu'a suivie la compagnie
 - « en allant en Allemagne, en 1734,
 - « au siège et campagne de Philipsbourg.
 - Gardé par curiosité. »
-

« Pierre-Jean Prouverre, écuyer, sieur de la Cressonnière,
« Cheveau-léger du Roi,
« Chevalier de l'Ordre militaire de St-Louis. »

— Envoyez-nous cela, me répétait notre bon Président, pour qui le moindre écrit, quand les années l'ont consacré, devient

une trouvaille. Envoyez-nous cela : les menus détails historiques ont leur prix ; ajoutés à d'autres, ils complètent un renseignement, comme dans une tapisserie, chaque point concourt à l'achèvement du tableau.

Je lui obéis.

Mon seul regret est de ne pouvoir offrir, aujourd'hui, à la société littéraire, qui m'a fait l'honneur de m'admettre parmi ses membres, que quelques feuillets du carnet d'un cheveu-léger du Roi Louis XV, simple itinéraire de troupes appelées à faire, en 1733, une campagne en Allemagne, sous la conduite du Maréchal duc de Berwick (1). Puissent les petits documents emprunter aux grandes actions l'attrait des menus de l'histoire !

Pour faciliter l'intelligence de ce qui va suivre, il importe d'expliquer brièvement ce que les troupes françaises allaient faire sur le Rhin en 1733.

C'était la guerre pour la succession de Pologne. Louis XV régnait sur la France. Il avait pour Ministre Fleury, économe, laborieux, probe, mais dépourvu des hautes qualités de l'homme d'État. La France, sous son gouvernement, vivait au jour le jour. En 1733, Fleury soutenait la Pologne contre la Russie, l'Autriche et la Prusse. Inquiets des intentions de leurs voisins, les Polonais cherchaient à régénérer leur pays en se donnant un roi national. Cette prétention si légitime devait amener la guerre entre les puissances rivales. C'est alors que le Maréchal de Berwick fut envoyé sur le Rhin avec 80,000 hommes.

Le cheveu-léger du Roi, le chevalier de la Cressonnière, faisait partie de ces 80,000 hommes et c'est leur itinéraire qu'il va nous retracer :

Je copie le manuscrit textuellement.

« La route que la compagnie des chevaux légers de la Garde du Roi a suivie en 1734, pour aller en Allemagne, et ce qui s'est passé pendant cette campagne.

« Elle est partie le 21 avril, au dit an, de Versailles, et a esté à Saint-Denis, où il y a 5 lieues, à Claye 6 lieues. A Meaux, 4. Séjour à la Ferté-sous-Jouare, 4. A Château-Thierry, 6. Séjour, à Dormans 4, à Épernay 5, à Châlons-sur-Marne 7. Séjour. A

(1) Berwick (Duc de), fils naturel de Jacques II, Maréchal de France, tué au siège de Philipsbourg, en 1734.

Courtison, 3. A Sainte-Menehoul, 7. A Clermont, 3, et de Rare-Courtot à Verdun, 5. Séjour à Mars-la-Tour, 7. A Metz, 4. Séjour. A Desme, 6. A Vic, 4. Séjour. A la Garde, 3, et à Mézière, 1. A Sarrebourg, 6. A Phalsbourg, 4. Séjour. A Saverne, 2, où il y a château appartenant à M. le Cardinal de Rohan. A Oxel, 3. A Haguenau, 4. A Benent, village. 6. A l'autre bourg, 3. Séjour, où nous avons campé. A Kermesen, 7. Séjour et campé

« Là, nous avons passé le Rhin, le 25 mai, et sommes allés camper à Kisloc, où il y a cinq lieues. Le 31, l'on a fait partir tous les équipages du camp général. Le dit jour, l'on a fait un détachement de dix mille hommes pour aller à Bruxelles, château de l'Évesque de Spire, pour y aller quérir de l'avoine qui y était

« Le 2 juin, toutes les troupes ont décampé de Kisloc. La cavalerie a repassé le Rhin et est amenée camper à Spire, le dit jour, où il y a 5 lieues, et l'infanterie est restée de l'autre côté, dans les lignes, pour faire le siège de Philipsbourg.

« La nuit, du premier au deux, la tranchée a été ouverte, et les garde-suisses ont attaqué la redoute, qui est de ce côté y cy du Rhin, qu'ils ne purent emporter. La même nuit, le prince de Lixin fut tué d'un coup d'épée. La nuit du deux au trois, les garde-suisses firent une seconde attaque à la redoute et l'emportèrent. Le huit, il est party un détachement de cavalerie, qui a été deux nuits et trois jours dehors, et a été du côté des lignes d'Helbron, et ont fait contribuer un village. Ils sont rentrés au camp le 10^e, au soir. La nuit du 8 au 9, l'on a pris prisonniers un officier de la garnison de Philipsbourg, avec neuf à dix soldats. Le 12, M. le Maréchal de Berwick fut tué à la tranchée d'un coup de canon qui lui emporta tout le haut de la teste, estant à donner ses ordres. Sa cervelle a rejailly sur son fils et son gendre, et M. Duras y a été blessé le même jour. Le 16^e, MM. d'Asfeld et de Nouailles ont reçu la nouvelle qu'ils étaient Maréchaux de France, et le commandement à M. d'Asfeld de l'armée.

« Le 17^e, on a ôté un détachement pour favoriser le fourrage de la grande armée, où il y avait à craindre les ennemis. Les détachements passèrent et repassèrent le Rhin, sur le pont de Philipsbourg, le même jour.

« La nuit du 24 au 25 mars, l'on prit la moitié de l'ouvrage à Corne, et la nuit du 26 au 27, l'on fit une seconde attaque et l'on prit le reste de l'ouvrage, dont l'on est demeuré maître.

« Le premier de juillet, toute la maison du Roy, la gendarmerie et les dragons passèrent le Rhin et couchèrent aux lignes pour les secourir, en cas que le Prince Eugenne (sic) y voulut donner attaque, ainsi qu'il le faisait paroistre. Le 2, toutes les mêmes troupes partirent des lignes sur les dix heures, et repassèrent le Rhin ; le tout composait 77 escadrons.

« Le 3, l'on a décampé de Spire, et l'on est venu camper à Gesbiensteing, une demye lieue de Spire, pour être plus à portée de secourir les lignes, si l'on voulait les attaquer.

« Le 9, l'on a fait un détachement de 400 maîtres de la maison du Roy, de 300 de la gendarmerie, qui ont été couchés aux lignes, à l'occasion du feu de réjouissance que l'on y fit pour la victoire remportée en Italie contre l'armée de l'Empereur, où il a été défait entièrement (1), et y a perdu deux généraux de marque, qui sont le général Merey et le prince de Wittemberg.

« Le même jour, le Rhin a grossi extraordinairement jusqu'au onze, que l'on ne pouvoit plus aller au pont qu'en bateau.

« La nuit du 14 mars, l'on a fait l'attaque de l'ouvrage couronné, que l'on a emporté et demeuré maître. Les ennemis y ont perdu cinq cents hommes, quatre cents de tués sur la place, quatre-vingt-un pris prisonniers, et le reste s'est noyé ; et cinq pièces de canon que l'on leur a prises dans cet ouvrage. »

Son journal terminé, le cheval-léger de la Cressonnière, en homme ponctuel et minutieux, n'a pas manqué de noter les étapes du retour de la compagnie. Aussi peut-on lire, à la suite de la prise de Philipsbourg :

« La route que la compagnie des chevaux-légers a suivie en s'en retournant de campagne, en l'année 1734, depuis Shlingen jusqu'à Versailles.

« Elle a décampé le 6 octobre, et venue à Strasbourg, où il y a cinq lieux ; à Vasselone et Merlin, 5 ; à Saverne, 3 ; à Falsebourg, 4 ; à Messure et Lagarde, 7 ; à Vic-Maresse, 3 — séjour ; à Ville, 6 ; à Toul, 4 — séjour ; à Vaucouleurs, 4 — sur Meuse ; à Bonnet et Maudre, 4 ; à Joinville, 4 — séjour ; à Saint-Dizier, 6 ; à

(1) Bataille de Parme, 29 juin 1734. L'action fut très sanglante ; les Autrichiens perdirent 10,000 hommes, les Français 4,000.

GÉNÉRAUX : Coigny, maréchal de France. M^{lle} de Coigny, nièce de son petit-fils, a été immortalisée par A. Chénier, sous le nom de *la jeune captive* ; le maréchal de Broglie.

Vitry-le-Français, 6 ; à Châlons, 7 — séjour ; à Epernay, 7 — sur Marne ; à Dormans, 5 ; à Château-Thierry, 4 — séjour ; à la Ferté-sous-Jouarre, 6 ; à Meaux, 4 — séjour ; à Claye, 4 ; à Saint-Denys, 6 ; à Versailles, 5. »

Ces étapes, des troupes françaises, en 1734, n'intéresseront que les hommes du métier ; aussi est-ce à eux que je les adresse particulièrement.

Les chevaux-légers de la Garde du Roi formaient une compagnie dont le nom, aussi bien que le nombre, n'ont pas toujours été les mêmes.

De tout temps, nos rois ont eu une garde. C'est d'ailleurs un usage universel chez les souverains.

Philippe Auguste, qui gagna la célèbre bataille de Bouvines, institua *les sergents d'Armes* (1180-1223). Cette garde était assez nombreuse, comme on le voyait par un monument qui était à l'entrée de l'église Sainte-Catherine de la Couture, à Paris ; c'étaient deux pierres où on lisait une inscription qui faisait mention des sergents d'Armes.

P. Daniel. « Des troupes qui ont
« composé en divers temps la Garde
« des Rois de France ».

Philippe de Valois réduisit cette garde au nombre de cent (1323).

Il y eut ensuite *les cent gentilshommes ordinaires de la Maison du Roi*. Ces gentilshommes étaient des plus qualifiés. Leur solde était de vingt écus par mois, depuis le règne de Louis XI jusqu'à celui de François I^{er}.

Une des fonctions des cent gentilshommes était d'être auprès du Roi un jour de bataille, et de faire la garde autour de sa personne, quand il était à l'armée.

La liste des capitaines de cette garde nous a été conservée. On y remarque :

Louis de Vendôme,
Louis de Brézé, comte de Maulevrier,
Duc de Longueville,
Jacques de la Trémouille,
Marquis de Vaux (1611), etc., etc.

L'uniforme était un habit bleu, galonné d'argent, doublure, veste, culotte et bas rouges.

Le capitaine devait être derrière Sa Majesté, et il ne cédait sa place à personne.

Il n'était permis à aucun officier, ni particulier, de parler au Roi quand il était sorti de sa chambre, sans la permission du capitaine. S'il arrivait la nuit quelque courrier qui voulût parler au Roi, on devait le mener au capitaine, qui se levait et faisait avertir Sa Majesté par le premier gentilhomme de la chambre.

En 1600, ou vers 1600, on organisa les *Gardes-du-corps*.

Viennent ensuite les *Gendarmes de la Garde du Roi* (1682). Le capitaine-lieutenant de la compagnie était François de Rohan, prince de Soubise, duc de Frontenay. Charles-Honoré d'Albert, duc de Chevreuse (1673).

Il faut remonter jusqu'au xvi^e siècle pour trouver l'institution du corps d'élite des *Cheveau-Légers* du Roi (Voir plus loin les notes de M. Henry du Motey).

Capitaine-lieutenant de la compagnie, le Marquis de Torcy, brigadier des armées du Roi.

Le duc de Chevreuse (1692).

Honoré d'Albert, duc de Montfort (1703).

Le duc de Chaulnes (1704).

Il y en eut d'autres, mais la liste en serait longue.

Je transcris une des lettres de service qui appelait auprès de Sa Majesté un cent cheveau-légers de la Garde du Roi, en 1713.

« Versailles, ce 10 mars 1713.

« Monsieur mon Compagnon,

« Je vous fais cette lettre pour vous dire que le Roy, considérant la dépense à laquelle votre long séjour à Paris vous oblige, et comptant sur votre régularité à vous rendre au jour qu'il m'ordonne de vous marquer pour l'Assemblée de la compagnie, Sa Majesté a bien voulu la retarder jusqu'au vingt du mois d'avril, auquel jour son intention est que vous vous rendiez, en bon équipage d'armes et de chevaux, de continuer à vous exhorter à la même exactitude que je vous ai recommandé par ma précédente, à quoi m'assurant que vous ne manquerez. Je suis, Monsieur mon Compagnon,

« Votre affectionné serviteur,

« LE DUC DE CHAULNES. »

Outre l'honneur d'être au service personnel du Roy, les chevaux-légers jouissaient de Franchises, Exemptions et Privilèges à eux attribués par les Édits et Déclarations de Sa Majesté, ainsi que l'atteste le certificat que je transcris sur pièce originale :

« *Extrait de l'Estat des officiers de la compagnie des deux cents chevaux légers de la garde ordinaire du Roy.*

« *Fait et arrêté en l'année mille sept cens treize, et reçu au Greffe de la Cour des Aydes, suivant l'Arrest d'icelle du seizième jour d'octobre mil sept cens treize, pour jouir par les y dénommés des Franchises, Exemptions et Privilèges à eux attribués par les Édits et Déclarations du Roy, vérifiés en la dite Cour, Arrests et Réglemens d'icelle.*

« *Chevaux légers.*

« *Pierre-Jean Prouverre, escuyer, sieur de la Cressonnière, demeurant à Granval.*

« *Délivré le trente mars mil sept cens quinze.*

« *Collationné.* »

Dans les états de service de Pierre-Jean Prouverre, se trouvent des certificats de recette de magasin, imprimés en caractères magnifiques, sur papier de luxe : j'en transcris un parce qu'il fait connaître l'équipement et l'armement d'un cheval léger de la Garde du Roy de 1731.

Une belle gravure de l'Écusson royal sert de frontispice : on y a figuré la couronne, trois fleurs de lys, entre des Étendards, des Drapeaux, des piques, tambours, carquois et trompettes.

« *Chevaux légers de la Garde du Roy.*

« *Recette du Magasin pour l'année 1731.*

« *Monsieur de la Cressonnière a remis au Magasin de la compagnie : Son habit, veste et surtout, son ceinturon, sa housse, ses chaperons, chapeau et plume, harnois complet, sa cuirasse, ses bretelles, sa capotte, ses pistolets, son sabre.*

« *Et ce entre nos mains, le 30 du mois de may.*

« *Signé : BINOT.* »

Maintenant que le cheval-léger Pierre-Jean Prouverre, écuyer, sieur de la Cressonnière, a rendu son fourniment, si mes lecteurs ont bien voulu s'intéresser à sa carrière, il me reste à leur

apprendre qu'il avait loyalement et fidèlement servi Sa Majesté, comme ses compagnons d'armes, ainsi que l'atteste le capitaine-lieutenant de la compagnie :

« Nous, Honoré-Charles d'Albert, duc de Montfort, pair de France, maréchal des camps et armées du Roy, et capitaine-lieutenant de la compagnie des deux cents chevaux légers de la Garde ordinaire de Sa Majesté.

« Certifions, à tous, qu'il appartiendra que Pierre-Jean Prouverre, sieur de la Cressionnière, est l'un des chevaux-légers de la dite compagnie, qu'il a fait la campagne de 1703, et a bien servy.

« En foi de quoi, nous lui avons fait expédier le présent certificat, signé de notre main, scellé du cachet de nos armes et contresigné par notre secrétaire. Donné au camp de Vesper, le neuf octobre mil sept cent trois.

« Le duc de Montfort.

« Par Monseigneur, Marras. »

En compulsant ces pièces historiques revêtues de grands noms et paraphées de signatures, dont l'ampleur révèle la dignité des personnes qui les ont tracées, j'éprouvais une respectueuse admiration pour ces belles vies de guerriers au service de nos rois et de la France.

Tirer des archives particulières quelques feuilles volantes, qui sont marquées au coin du dévouement militaire et de l'amour de la patrie, n'est-ce pas, à la fois, honorer le passé et fournir des exemples au présent ?

La notice qu'on vient de lire n'a pas d'autre but.

DE VAUDICHON.

P.-S. — Cet article était soumis au Comité de lecture du *Bulletin*, lorsque M. de La Sicotière m'a transmis des notes de M. Henry du Motey, sur les Prouverre et les cheveu-légers de la Garde du Roi.

Je les accueille avec gratitude, je me pare de la science d'un confrère aussi obligeant qu'instruit, et je suis heureux de pouvoir compléter le carnet d'un cheveu-léger par de si précieux documents.

DE V.

LES PROUVERRE

Pierre-Jean Prouverre, écuyer, sieur de la Cressonnière, appartenait à une famille ancienne et distinguée, dont on trouve la trace à Argentan dès le début du xv^e siècle. A cette époque, elle était fixée sur la paroisse de Saint-Martin, où demeurait encore au début du xvi^e siècle Nicolas Prouverre, qui avait épousé Jacqueline Byard.

Dès le milieu de ce siècle, les Prouverre occupent les situations les plus considérées et fournissent plusieurs hommes dont le nom, à des titres divers, mérite d'être conservé dans les annales argentanaises. C'est, en premier lieu, le Père Marin Prouverre, sieur de Bicheteaux, prieur des Dominicains d'Argentan, auteur de l'Histoire ecclésiastique du diocèse de Séez, qui mourut en 1634. C'est ensuite ce Jean Prouverre, sieur du Lougrenn, qui, avec sa digne épouse, Barbe Angot des Mézerets, s'enferma si courageusement, en 1638, nous dit M. Victor des Digières, pendant la peste qui décimait Argentan, dans l'hôpital où étaient entassés les malheureux pestiférés.

N'omettons pas Nicolas Prouverre, qui était avocat du Roi en 1609, ni surtout le chroniqueur argentanais par excellence, le trésorier émérite de l'église Saint-Germain, Thomas Prouverre, sieur de Bordeaux, cet homme de bien, ce chrétien si plein de droiture, cet esprit fin et délié qui a laissé un *journal* d'une inestimable valeur. Le sieur de Bordeaux eut un fils Simon Prouverre, ecclésiastique distingué, qui écrivit une histoire du diocèse de Séez, et une fille Jeanne mariée à un garde du corps qui fut la mère de Jean Hérouard, docteur en théologie et grand archidiacre du Houlme.

Les Prouverre qui, par leurs charges et leurs alliances, occupaient, comme plusieurs autres familles, un rang à part dans la bourgeoisie argentanaise, devaient naturellement parvenir à la noblesse. Dès le début du xvii^e siècle, ils prenaient des noms de

terre, des noms de seigneuries comme dit le sieur de Bordeaux et, vers 1638, René Prouverre, sieur de la Cressonnière, nommé officier de fauconnerie dans la maison du Roi, faisait un pas de plus que ces devanciers vers les honneurs. Ce René Prouverre entra dans les gendarmes de la garde du Roi et acquit ainsi le droit de s'intituler écuyer. Il épousa damoiselle Marguerite le Brun de Breuilly et en eut un fils Jean Prouverre, sieur de la Cressonnière, père de Jean-René-Charles Prouverre de la Cressonnière et du cheveu-léger, dont nous nous occupons.

Jean-René-Charles de la Cressonnière mourut à Argentan en mai 1760, après avoir acquis la terre et seigneurie des Tourailles, de Marie-Anne Turgot des Tourailles, marquise d'Osmond. Marie-Marguerite Prouverre de la Cressonnière, dame des Tourailles, sa fille, apporta en mariage cette seigneurie très importante à M^e Jacques-Alexandre de Vaudichon, grand-père de notre honorable confrère.

Quant à Pierre-Jean Prouverre de la Cressonnière, il entra dans les cheveu-légers de la garde du Roi, et c'est ici le lieu de dire quelques mots de ce corps d'élite :

Les cheveu-légers de la garde dataient de la fin du xvi^e siècle, et, en 1575, le sire d'O, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, les commandait. Au xviii^e siècle, la compagnie des cheveu-légers formait quatre brigades qui faisaient tour à tour le service auprès de la personne du Roi, et un règlement disposait que, pour entrer dans ce corps, on devait faire preuve d'une noblesse centenaire constatée par les généalogistes. Il est vrai qu'on apportait dans ces preuves toute la complaisance désirable quand il s'agissait d'anciennes familles pouvant établir des services militaires antérieurs.

Les étendards des cheveu-légers étaient déposés, en temps de paix, dans la ruelle du lit du Roi ; ils étaient en taffetas blanc, brodé d'or et d'argent. Au milieu était un cartouche octogone dans lequel on voyait la foudre avec ces mots : *Sensere gigantes* (1). Les armes offensives de ce corps étaient le sabre, le

(1) Cette devise *sensere gigantes* se lit encore à Versailles sur le balcon en fer forgé de l'ancien hôtel des cheveu-légers, rue Satory.

Notre note sur les Prouverre a été rédigée au moyen des anciens registres paroissiaux de Saint-Germain et de Saint-Martin d'Argentan et de la notice sur les Prouverre insérée dans *la Vie de nos pères* en Basse-Normandie, excellent travail de M. Victor des Diguères.

fusil et les pistolets ; les armes défensives, une plaque de fer ou plastron et une calotte de fer. L'uniforme des cheveu-légers de la garde qui faisaient partie dans l'ordre des préséances après les gendarmes de la maison rouge du Roi, était habit écarlate, doublure blanche, parements blancs, poches en travers, galons d'or en plein et brandebourgs d'or sur le tout, boutonnieres d'argent, boutons d'or et d'argent, ceinturon blanc brodé d'or avec un petit brodé d'argent au milieu, veste blanche, galonnée et bordée d'or, plumes et cocarde blanches, bottes fortes. L'équipage du cheval était de drap écarlate galonné d'or.

Les familles argentanaïses fournirent un certain nombre de cheveu-légers de la garde, parmi lesquels nous pouvons citer : Jean le Marchand, écuyer, sieur des Lignerries, mort en 1743 ; Jean-Gédéon le Marchand des Lignerries, marié, en 1737, à Marie de Mailloc ; Jacques le Marchand, écuyer, sieur de Louvagny, en 1754 ; Jacques de Thieullin, mort en 1778 ; Jacques-Philippe, écuyer, sieur du Moncel, mort en 1725 ; Jacques du Bois, écuyer, sieur de Trévent, marié, en 1747, à Charlotte Goupil de Préfelin.

Pour en revenir au sieur de la Cressonnière, il habitait, dans les loisirs que lui laissait son service, la paroisse de Grandval. C'est là, croyons-nous, qu'il mourut après avoir *bien servi*, suivant l'expression même du duc de Montfort, sa patrie et son Roi.

HENRY DU MOTÉY.

DOCUMENTS SUR VERNEUIL

COMMUNICATION DE M. ARMAND BÉNET

PARCHEMINIERS DE VERNEUIL

Statuts et ordonnances de 1574, confirmés en 1677.

A Messieurs

Messieurs les maire échevins de la ville de Verneuil.

Suplient humblement Louis Villette l'aîné, Henry Guilles, Pierre Villette et Marguerin Frary, maîtres du mestier de parcheminier mégissier en cette ville, y demeurans.

Disans que dès l'année 1574, le 28 aoust, les anciens statutz et ordonnances dud. mestier auroient esté homologuéz devant M^r Taboureau, vostre devancier maire, pour jouir des libertez d'icelluy mestier conformément à icelles par les prédessesseurs des supplians, maîtres dud. mestier, sous les auspices et confrairie du bien heureux Sainct Blaize, en l'église Saint Pierre de ceste ville, où le service divin d'icelle confrairie a tousjours depuis esté et est encor de présent cellébré, encor que depuis quelques années les supplians, à cause du décedz de leurs prédécesseurs maîtres du mesme mestier, n'estans restez seullement que deux, sçavoir les pères desd. Villette et dud. Guilles, ayent quasy comme discontinué, ne pouvans pas tenir seulz corps de confrairie pour vacquer à la jurande et faire les fonctions requises au désir des dites ordonnances, ce qui leur a causé et cause encor de grands inthérests aux supplians, estans obligez d'estre garnis de parchemin, prest et bien apresté, mesmes d'en faire la visite et d'en rapporter les malversations par devant vous.

Ce considéré, mesdits sieurs, il vous plaise ordonner que lesd. statuts dud. mestier de parcheminier mégissier en ceste ville seront et demeureront homologués pour par les supplians s'esjouir du contenu en icelles, selon leur forme et teneur, pour leur servir de loy comme auparavant, prestz qu'ilz sont de les exécuter selon leur forme et teneur, mesmes, sy le desirez, qu'elles seront registrées en vostre greffe, et vous ferez justice.

Signé : L. Villette, P. Villette, Frary, H. Guilles.

Soit communiqué au Procureur seindic pour, luy ouy, estre ordonné ce que de raison. Faict à Verneuil, ce cinquiesme jour de novembre 1677.

LE MERCIER.

Le Procureur seindiq de la ville et communeauté de Verneuil, qui a eu communication de la requeste cy dessus présentée par les mégisiers et parcheminiers de la dite ville, ensemble des ordonnances de leur métier, en dable du vingt huitiesme aoust mil cinq cent soixante quatorze, n'enpesche point que les dites ordonnances ne sois homologuées, et que les dits suppliant ne s'éjouissent de le fait d'icelles. Ce cinquiesme jour de novembre mil six cent soixante dix sept.

Lepetit.

Gratis.

Du vingt neufiesme jour de novembre mil six cent soixante dix sept, à Verneuil, devant nous, Azarias Le Mercier, sieur de la Trongne, conseiller du roy, coneur au grenier et magasin à sel de Verneuil, chambres de Laigle et Brezoles, maire, juge polliticq, civil et criminel de la ville et banlieue dud. Verneuil, où estoient présens M^{es} Jean Heron, Georges Noe, François de Gueroult, esquier, sieur du Lentis, conseiller du roy, président en l'eslection dud. Verneuil, et Laurens Drouin, eschevins de lad. ville.

Sur la requeste en escript présentée par Louis Villette l'aisné, Henry Guilles, Pierre Villette et Marguerin Frasry, tous maistres du mestier de parcheminier mégissier en ceste ville, y demeurans. narrative que dès le vingt huitiesme jour d'aoust de l'année 1574, les jurez maistres dud. mestier auroient présenté des articles devant M^e Guillaume Taboureau, lors maire de ceste ville, aux

fins de leur estre fait des reglemens, statuts et ordonnances pour l'érection d'une confrairie d'icelluy mestier, sous les auspices du bien heureux Saint Blaize, en l'église Saint Pierre dud. Verneuil, et pour eux gouverner au fait dud. mestier de parcheminier mégissier, ce qui leur auroit esté octroyé, comme il aparoist par les ordonnances et statutz deument signéz et scelléez, atachéez à lad. requeste; et qu'au dit temps le corps dud. mestier et confrairye ainsy estably estoit composé de neuf ou dix maistres travaillans, mais que par la suite des temps lesd. maistres estans diminuez par leurs décedz, ne seroit resté que les deffunctz pères desd. Villette et Guilles; et qu'à raison qu'ilz n'estoient que deux, ne pouvant tenir corps de confrairie, auroient esté comme obligé de négliger les règles de leurs d. statutz, à l'exception du service divin d'icelle confrairie qu'ilz n'ont néanmoins discontinué de faire célébrer et payer annuellement, comme ilz font encor de présent, de leurs propres deniers, n'y ayant aucun revenu, comme il y avoit au commencement de lad. érection par les réceptions et maistrises des aspirans aud. mestier, qui estoient employez aux honoraires dud. service divin; et qu'à présent estans en nombre compétant de faire led. corps et confrairie, et exécuter les règles de leursd. statutz pour l'intérêt de Dieu, du Roy, du bien publicq de lad. ville, par la manufacture et bon apprest de leurs parchemins et vellins, conformément à icelles ordonnances, ilz nous auroient présenté leurd. requeste, aux fins de l'homologation de leursd. statutz et ordonnances, et pour estre à l'advenir exécuté selon leur forme et teneur, aux submissions par eux de s'y bien et deument conformer sous les peynes et amendes y déclarez, et qu'à lad. fin elles seront registrées au greffe de ce siège.

Veu lesquelles ordonnances et statutz dessus dattez, contenant seize articles en deux cahiers et demy de parchemin escript, signez en fin Taboureau, Percheron, Rouillard, et scelleez, et lad. requeste signée desd. supplians, au pied de laquelle est nostre ordonnance de communiquer au procureur sindiq de ceste ville et les conclusions dud. procureur sindiq, signées Lepetit, le tout en datte du cinquiesme de ce mois et an.

Le tout meurement deslibéré avec lesd. sieurs eschevins nos confrères, en la présence de M^e Pierre Lepetit, sieur de la Brossette, procureur sindiq de lad. ville, et suivant ses conclusions, faisant droict sur icelle requeste, nous avons homologué et homo-

logons lesditz statutz et ordonnances dud. mestier de parcheminier mégissier, devant dattiez, selon leur forme et teneur, enjoinct aux maistres dud. mestier, présens et avenir, et à tous qu'il apartiendra, les bien et deument observer et garder de point en point, sur les paines y contenues, ordonné que le présent acte y demeurera joinct et annexé à la fin d'icelles pour estre ainsy que lesd. statutz exécuttz et leur servir de loy, en ce qui concernera led. mestier, mesmes que coppie desdites ordonnances deument collationnées de nostre greffier demeurera pareillement attachée à ces présentes pour y avoir recours sy besoing estoit. Donct etc.

Suivent les signatures : Lemercier, J. Heron, George Noe, François de Guérault, L. Drouin.

Coppie des statutz et ordonnances des parcheminiers mégissiers.

A tous ceux qui ces présentes lettres verront ou orront, Guillaume Taboureau, maire de Verneuil, salut. Comme à nous, au droict de nostre office, entr'autres nos droictz, privilèges, prérogatives, dignitez, franchises et libertez, compette et apartienne à donner ordre, provision et pollice en tous et chacuns les mestiers dont l'on œuvre et use en la ville dud. Verneuil, faire, instituer, establir par delibération sur chacun mestier ordonnances, afin d'éviter aux abus et falsetez qui s'y pouroient commettre au préjudice du bien publicq, et soit ainsy que de naguères les maistres ouvriers du mestier de parcheminier, eux voullans rendre de la confrairie M^r Saint Blaize, fondée en ceste ville de Verneuil, avecq les maistres jurez du mestier de pelletier en l'église de Saint Pierre dud. Verneuil, en l'honneur de Dieu et de mondit s^r Saint Blaize, soient tournez par devers nous et nos pairs et conseillers pour ce congrégez et assemblez, et nous ayans faict desclaration que déjà piéça ilz avoient de bonne volonté voulu eux rendre de lad. confrairie pour éviter aux fraudes et abus qui se pouroient commettre aud. mestier, sy ainsy estoit souffert eu préjudice du bien publicq et les délinquans demeurer impugnis, pour raison de quoy nous eussent les maistres dud. mestier présenté articles pour sur iceux leur estre donné

règlement, et que leur voulsissions faire et bail'ler ordonnances par lesquelles ilz se puissent entièrement et à l'advenir leur régler et gouverner eu faict dud. mestier, desquelz articles nous eussions advisez et regardez avec plusieurs de nosd. pairs et conseillers et bourgeois en lad. ville, par l'advis et opinion desquelz nous eussions aucuns desd. articles corigez et montrez ausd. maistres dud. mestier pour les voir et visiter et en faire leur raport et signer lesd. articles qu'ilz voiroient estre bons, utiles et profitables pour le bien publiq. Lesquelz maistres et ouvriers se seroient présentez dès le xxiii^e jour d'aoust dernier passé an présent 1574, qui auroient remis lesd. articles d'eux signez au greffe ; sçavoir est, Estienne Massieu, Nicolas Guilles, Jean Avelin, Jean Dospelay, Jean Maréchal le jeune, Jean Villette, Estienne Massieu le jeune, Nicolas Guilles le jeune et Colas d'Aubigneaux, tous maistres et ouvriers dud. mestier, nous requérans règlement leur estre par nous donné ; sçavoir faisons que ce jour d'huy samedy xxviii^e dud. mois d'aoust aud. an 1574, aud. Verneuil, devant nous susd. maire, en la présence d'honorable homme M^e Claude Couronné, licentié ès loix, nostre lieutenant général, et d'honorables hommes M^e François Madeline et Pierre Aubery, partie de nos pairs et eschevins, M^e Jean Taboureau, l'un de nos conseillers, honorables hommes Jean Beudin et Jean Dieuxit, advocats postullans aud. Verneuil, et autres notables bourgeois de lad. ville, et de Nicolas Guilles et Jean Avelin, deux maistres dud. mestier de parcheminier, en la présence desquelz dessus nommez nous avons fait faire lecture desd. articles, après laquelle faicte nous ont uniformément raporté en leurs advis et consciences, sauf led. Couronné, que c'estoit le bien, proffit et utilité dud. mestier et de la chose publique que le contenu esditz articles fussent baillez pour ordonnances ausd. ouvriers dud. mestier de parcheminier et icelles estre entretenues et gardées pour l'advenir sur le faict dud. mestier ; et après en avoir communiqué au procureur du Roy et de Monseigneur le duc en la vicomté dud. Verneuil, et avoir retraict l'advis et opinion que dessus, nous avons auctorisé et auctorisons lesd. articles pour servir de loy et ordonnances aud. mestier, enjoignant aux maistres dud. mestier et tous autres qu'il apartiendra le contenu èsdites ordonnances observer et garder de point en point, juxte la teneur d'icelles, sur les paines y

contenues, à la charge auxd. maistres dud. mestier de parcheminier de faire consentir les jurez dud. mestier de pelletier que lesd. parcheminiers soient avec eux de lad. confrairye de Saint Blaize, attendu qu'ilz avoient eslevé icelle, lesquelz articles baillez pour servir de loy et ordonnances ausd. maistres dud. mestier de parcheminier sont cy après, ainsy et en la manière qui ensuit :

Et premièrement, que tous les maistres dud. mestier seront sujetz, à lad. feste Saint Blaize, d'assister à tout le service qui sera dit et cellébré tant la vigille de lad. feste que le jour d'icelle, et convoier le baston tant d'aller que de venir, et assister le lendemain au service qui se dira et fera pour les deffunctz, s'il n'y a excuse légitime ; assister à l'exament des comptes d'icelle confrairie sur paine de douze d. tz d'amende, pour laquelle lesd. déffailans pourront estre contraintz, laquelle amende ira au proffit de lad. confrairie. Et paiera chacun desd. maistres par chacun an, au jour de lad. feste pour son droict de sièges, chacun en son égard, telle somme de deniers que luy esconviendra payer pour entretenir le divin service qui se dit pour icelle confrairie et pour fournir et entretenir le luminaire d'icelle avec les maistres du mestier de pelletier qui auroient eslevé lad. confrairie.

2. *Item*, que nul des maistres dud. mestier ne pourra ouvrir dud. mestier ny faire autre œuvre le jour de lad. feste Saint Blaize sous paine d'une livre de cire d'amende payable sans espoir de diminution.

3. *Item*, si aucun des maistres dud. mestier ou sa femme vont de vie à trespas, tous les autres maistres seront sujetz de comparoir au convoy et inhumation du corps du décédé, assister à la messe qui se dira de Saint Blaise, qui sera ditte et cellébrée aux despens de lad. confrairie, et seront tenus les gardes et jurez de lad. confrairie le faire sçavoir aux autres maistres sur peine de douze deniers tz d'amende et de semblable amende aux déffailans la semonce faite, s'il n'y a excuse légitime, et seront tenus lesd. jurez de porter le luminaire d'icelle confrairie qui bruslera jusques à ce que le corps soit inhumé.

4. *Item*, que nul ne puisse lever led. mestier en lad. ville et livréez d'icelle, s'il n'a servy deux ans accomplis et qu'il ayt esté veu et visité et aprouvé suffisant par les maistres dud. mestier, jurez, gardes et gouverneurs d'icelle confrairye, et payé son vin, sur peyne de vingt s. tz d'amende apliquab^{le}z moityé à ladite confrairie et moitié à justice.

5. *Item*, que celui qui voudra estre receu à maistre dud. mestier et lever sond. mestier en lad. ville et livréez qui sera de la prinse de lad. ville, sera tenu au préalable de faire chédœuvre, et pour icelluy habillera ainsy qu'il appartient unne peau de vellin et unne peau de mouton à escrire des deux costez, des cribles bien accoustrez, lequel chédœuvre sera fait en la présence des jurez de lad. confrairie ou telz maistres du mestier qui seront commis par justice, lesquelz auront pour leur assistance la somme de dix sols tz et une livre de cire allant à lad. confrairie, payable aux termes qui seront advisez par les assistans à la réception de la maistrize, sy elle n'estoit modérée pour quelque cause qu'ilz adviseront bon; et pouront lesd. maistres, sy bon leur semble, appeller deux ou trois de leurs maistres pour voir faire led. chédœuvre.

6. *Item*, si aucun vient de dehors demeurer en lad. ville et livréez, sera tenu faire aparoir comme il auroit fait son chédœuvre en ville de loy, et, en ce faisant, il sera receu à faire led. mestier en icelle ville et livréez, payant par luy double vin, qui est six livres, payables comme dit est, pourveu qu'il soit trouvé suffisant par les jurez, gardes et gouverneurs de lad. confrairie, et qu'il ait faict son chédœuvre présence desd. jurez, lesquelz jurez pour leur assistance auront dix sols tz, comme dit est; et pouront lesd. jurez, si bon leur semble, apeller deux ou trois de leurs anciens maistres pour estre présentz et voir faire led. chédœuvre.

7. *Item*, que nul ne pourra substraire le varlet de l'un de l'autre outre leur gré, sceu, et vouloir du maistre, sur paine de soixante sols tz d'amende, à apliquer comme dessus.

8. *Item*, que tout filz de maistre qui voudra estre receu et passé maistre dud. mestier ne sera tenu de paier pour sa réception de maistre que cinquante sols tz, payable comme dit est, sans qu'il soit tenu à faire aucun chédœuvre.

9. *Item*, si aucun des maistres dud. mestier lassoit led. mestier, estant tumbé en malladie ou vieillesse ou pour autre cause légitime, l'apprentif d'icelluy maistre pourra servir l'un des autres maistres pour parachever son service.

10. *Item*, sy aucun des maistres dud. mestier alloit de vie à décedz, sa veuve pourra faire exercer led. mestier, durant sa viduité seulement, lequel exercice se fera par un varlet dud. mestier expert au mestier et tel raporté, payant par icelle veuve son droict de confrairie comme les autres maistres dud. mestier.

11. *Item*, que nul maistre dud. mestier de parcheminier ne puisse faire autre exercice que dud. mestier de parcheminier, sur paine d'estre privé de l'exercice dud. mestier de parcheminier.

12. *Item*, que les jurez seront tenus assister au mercredy à la messe de lad. confrairie Saint Blaize en lad. église Saint Pierre dud. Verneuil avec les jurez dud. mestier de pelletier pour administrer les ornemens, pain, vin et luminaire d'icelle confrairye, sur peyne de XII d. tz pour chacune faulte.

13. *Item*, que lesd. maistres esliront des jurez chacun an le lendemain de lad. feste Saint Blaize par devant nous et nos successeurs maires, sur paine de l'amende au cas appartenant, et nous feront raport des faultes et abus qu'ilz trouveront, dont ils feront mémoire pour en estre jugé les amendes comme il apartiendra. Et ont dit qu'il n'estoit requis vendre parchemin gras à escrire parce que l'escripture en brief temps se peut menger, et aussy que l'on ne doibt vendre parchemin s'il n'est bien réez, escharné et ponsé comme il apartient, par ce qu'on peult razer les endosses faictes au dos des obligations à faulte d'estre mal rabaissé.

14. *Item*, que lesd. maistres entretiendront, comme dessus est dit, tant lesd. maistres dud. mestier de pelletier que de parcheminier chacun en leur portion, tant la messe que luminaire d'icelle confrairie.

15. *Item*, que lesd. maistres seront tenus faire leur parchemin ainsy qu'il apartient, qui est de le bien raire, escharner et poncer,

pour éviter aux abus qui pourraient estre commis à faulte d'estre led. parchemin bien apresté, comme dit est, sur paine d'amen le arbitraire, que lesd. maistres seront tenus faire des jurez aux jours ordinaires qui sont par chacun an audit Verneuil, scavoir est le jour Saint Gilles et Saint Leu, Saint Martin et Saint Denis, sur paine de dix solz tz d'amende aplicable moitié à lad. confrairye et l'autre moitié à justice.

16. *Item*, que lesd. maistres pourront passer peaux de mouton et vellin en megis, sans aucun contredit.

Dont et desquelles choses lsd. Guilles et Avelyn, deux des maistres dud. mestier de parcheminier, pour eux et les autres maistres dud. mestier dessus enommez, ont obtenu ces présentes.

Sy donnons en mandement à tous et chacuns les sergens ou sous sergens de lad. mairye, et tous autres qu'il apartiendra, tout le contenu èsdites ordonnances mettre à exécution deue, et outre laisser et souffrir jouir et user lesd. maistres plainement et paisiblement du contenu èsdites ordonnances sans leur donner ny souffrir estre mis ou donné ores et pour le temps advenir aucun destoubier ou empeschement à ce contraire, mais icelles maintenir et garder comme chose passée et adjugée par décret de justice. En tesmoing de quoy nous avons séellé ces présentes des sceaux de lad. mairye. Ce fut fait les an et jour dessusd. Signé : Taboureaux, Percheron et Rouillard, avec paraphe.

Collation de la présente coppie a esté faicte sur son original en parchemin et rendue conforme aud. original, en exécution de l'ordonnance de Monsieur le maire de Verneuil, du xxix^e novembre dernier, et remis ès mains de Louis Villette l'ainé, par moy Hugues Bertrand, greffier en la mairie de Verneuil soubz-signé, ce saizieme jour de décembre mil six cens soixante dix sept. Signé : Bertrand.

Archives communales de Verneuil.

Registre du greffe de la mairie de Verneuil, année 1677 (recueil factice).

REVUES

REVUE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DU MAINE. — Tome XXVI,
année 1889, second semestre.

La *Société historique et archéologique du Maine*, dont nous avons souvent plaisir à signaler les remarquables travaux, a obtenu à l'Exposition universelle une médaille d'argent pour la belle et nombreuse collection de ses œuvres. C'est un honneur mérité à l'occasion duquel on nous permettra de lui présenter nos cordiales félicitations.

Ce volume, comme les précédents, vaut la peine d'être lu avec attention, spécialement par les curieux des choses historiques de l'Alençonnais et du Perche. Car, en bons voisins, les collaborateurs de la Société du Maine font parfois d'agréables et utiles excursions sur nos terres.

Dans la *Monographie de la Chapelle-Rainsouin*, par M. P. Moulard, on est heureux de trouver la biographie d'un enfant de la Haute-Chapelle, Étienne Vivier, né en 1742, mort en 1819, curé de la Chapelle-Rainsouin (1780-1819), confesseur de la foi, de qui la vie, consacrée au service de la vérité et de la charité, est un honneur pour son pays natal et une leçon exemplaire pour ses confrères.

Au cours des notes historiques et bibliographiques sur le *Maine*, on relève, avec une certaine émotion, l'indication d'un ordre de paiement délivré au bourreau d'Alençon par Charles de Sainte-Marthe, pour l'exécution de trois criminels (page 219).

Les statuts du chapitre de Saint-Michel du cloître au Mans, promulgués en 1519, par dom Paul Piolin, tel est le titre d'un

mémoire d'historien, dont l'intéressante lecture, épuisant la matière d'une question locale, éclaire de plus, par d'utiles considérations, les faits de l'histoire générale. On y rencontre aussi le nom de Noël-Joseph Boulard, du Mans, curé de Saint Fulgent, au Perche, qui fut déporté, pour la foi, à la Corogane, en Espagne (9 octobre 1792).

Mais ne laissez point passer, sans les parcourir avec la plus curieuse attention, les *Documents inédits pour servir à l'histoire de la guerre de cent ans, dans le Maine, de 1424 à 1452, d'après les archives du British-Muséum et du Lambeth-Palace de Londres*, copiés pour la Société du Maine, par « un éminent archiviste, M. E. Bougenot ». Le Maine, c'est justice, a la meilleure part ; mais il nous reste, à nous, une mine précieuse encore à exploiter pour ce qui concerne le siège de Corville, au Perche (1420), et celui de la Ferté-Bernard (1425, 1427), les agissements des Anglais à Alençon (1428, 1436), leurs procédés de comptabilité et de paiement des frais de guerre (1431) ; la défense de Bonsmoulins par Farebourg, le capitaine breton (1431), enfin, par dessus tout, les circonstances et les préparatifs du fameux siège de Saint-Céneri, auquel les Anglais paraissent avoir attaché tant d'importance (1432, 1433).

Le Régiment de Chartres-dragons, par M. Robert Triger, est un brillant compte rendu du « superbe volume grand in-8, de 334 pages, illustré d'eaux-fortes et de nombreuses gravures », publié par M. Menuau, capitaine-commandant au 14^e dragons. C'est en même temps un excellent chapitre d'histoire militaire où la phrase vive et généreuse de l'auteur sonne, comme un vibrant clairon, l'appel aux sentiments d'honneur et de patriotisme.

Les Sociétés historiques et archéologiques du Maine et de la Mayenne ont mentionné avec une indulgente bienveillance l'essai d'*Exposition bibliographique de Seès*. Nous les prions d'agréer nos sincères remerciements.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE, SCIENCES ET ARTS DE LA
SARTHE. — Année 1889.

Ce bulletin ouvre volontiers ses pages aux travaux scientifiques et aux questions contemporaines. Nous y avons lu avec intérêt un excellent mémoire sur les Fréquence, effets, causes de l'Alcoolisme, par M. le docteur Mordret, ce fléau qui tend à devenir « non moins redoutable que le choléra », et un *Essai sur la suggestion mentale*, par M. le docteur Hervé, étude consciencieuse et sincère.

La partie historique, outre une *Note sur les Juifs au Mans*, par M. Legcay, est occupée par les *Recherches historiques sur Laigné-en-Belin et le comté de Belin et Vaux*, par M. H. Roquet; monographie « qui, suivant les expressions de M. R. Triger, fait honneur à M. Roquet et prouve, une fois de plus, que le travail et la persévérance sont les seuls moyens d'arriver à des résultats utiles, dignes de l'attention des érudits sérieux ».

Notons, à la page 345, que François II d'Averton a légué « aux pères Capucins d'Alençon et aux mères religieuses Sainte-Claire dudit lieu, à chacun la somme de cent livres ».

BULLETIN DE LA COMMISSION HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE DE LA
MAYENNE. — Tome I, 1889.

Deux travaux me paraissent devoir être spécialement signalés dans ce tome, tant pour leur rapport immédiat à l'histoire générale, qu'au point de vue des matières qui y sont étudiées. 1° *Histoire réformée de Laval au XVII^e siècle, d'après des documents inédits (1600-1686)*, par André Joubert. J'emprunterai mes renseignements à l'analyse de M. Robert Triger (1). Je lui demande grâce pour mes généreuses pilleries.

« Le nouveau volume de M. André Joubert a pour source principale une correspondance des plus curieuses et des plus instructives, puisée dans les archives de M. le duc de la Trémouille. C'est une collection de lettres, échangées de 1606 à 1609 entre Thomas

(1) *Revue du Maine*, t. xxvi, p. 361.

Duchemin, sieur de la Vauzelle, « ancien de l'église réformée », homme d'affaires des seigneurs de Laval, et Charlotte-Brabantine de Nassau, comtesse de Laval, duchesse de Thouars, veuve de Claude de la Trémouille.

« En complétant cette correspondance avec le registre des baptêmes, mariages et sépultures des protestants de Laval, de 1600 à 1683, M. Joubert est arrivé à reconstituer très heureusement l'histoire intime et détaillée de l'Église réformée de Laval, depuis le commencement du ^{xvii}^e siècle, jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes. Tour à tour, il retrace, en termes piquants, la situation précaire des premiers ministres, leurs infortunes et leurs déboires ; les efforts et la charité des principaux chefs du parti ; les poursuites exercées contre les pasteurs et les nouveaux convertis ; enfin il donne des détails inédits et très abondants sur la dispersion des protestants de Laval, dont une partie passa à l'étranger, et sur la fin du culte calviniste dans la contrée.

« Jusqu'ici, l'histoire du protestantisme dans le Maine était peu connue et l'on ignorait presque complètement celle des réformés de la Mayenne qui se rassemblèrent successivement au château de Poligny (commune de Bonchamp, près Laval), et au château de Terchant (commune de Saint-Germain-le-Gravelais). L'ouvrage de M. A. Joubert vient donc très à propos combler une lacune regrettable et jeter une lumière inattendue sur une des périodes les moins étudiées de l'histoire provinciale. »

2° *L'Instruction publique à Laval avant le ^{xix}^e siècle*, par M. E. Queruau-Lamérie. Les révolutions ne se contentent pas de démolir les monuments du passé ; elles essayent d'en diffamer la mémoire. Rien de plus logique. Quand les ruines mêmes ont disparu, la calomnie a le chemin libre et l'orgueil du jour est à l'aise. L'un des plus doux triomphes de l'archéologue, c'est de réhabiliter, au moyen des débris laborieusement arrachés aux ténèbres, l'honneur des ancêtres. Le travail de M. Queruau-Lamérie est une œuvre de ce genre. Il y a joie et profit à reconstruire avec lui, bien que ce ne soit que par lambeaux, cette œuvre d'enseignement, à Laval, qui, depuis le ^{xiii}^e siècle, où on la rencontre pour la première fois, jusqu'à nos jours, éclaire de son rayon lumineux, parfois obscurci mais jamais éteint, le front des générations successives. Preuve nouvelle à ajouter à tant d'autres de l'amour que les Français ont toujours donné au

savoir, autant que le permettaient les progrès et l'état des temps.

Dans l'article intitulé : *Les fausses mailles brabançonnées dans le Bas-Maine*, par l'abbé Angot, signalons l'aventure d'un nommé « Urbain Sivanne, pauvre homme de labour, demourant à Sainte-Marie-du-Boys, en la vicomté de Domfront, chargé de femme et sept petits enfants », qui s'entremet aussi du commerce des fausses mailles. « Pour raison duquel cas il doubta estre appréhendé par justice, et estre puny corporellement ; et à ceste cause n'oserait jamais seurement converser, repaïrer ne demourer ou pays ». « En raison de sa bonne renommée passée, Urbain Sivanne obtint du roi des lettres de rémission, datées de Montargis, au mois de juillet 1466 ».

Les lettres du maréchal de Tessé, par M. le comte de Beauchesne, nous intéressent, tant parce que la terre, dont ces seigneurs prennent le titre, appartient aujourd'hui à notre territoire que par les souvenirs des membres de cette famille, dans le Passais normand. Jehan de Froullay était, en 1488, capitaine de Domfront pour le duc d'Alençon. Bien qu'il revendique, sans quartier, cette famille pour le Bas-Maine, notre savant collègue nous permettra sans doute de prendre notre part d'agrément dans sa publication des lettres du maréchal de Tessé doublement piquantes pour nous par le lieu d'où elles sont datées, la description qu'on en fait, et leur ton de gracieux badinage.

Enfin, pour m'acquitter de ma charge de signaler à nos confrères ce qui, dans les volumes échangés avec notre Société, intéresse plus spécialement l'histoire locale, j'ai parcouru les deux volumes des *Cahiers des états de Normandie sous le règne de Henri III*, recueillis et annotés par Ch. de Robillard de Beurepaire. En plus des noms divers des députés du Clergé, de la Noblesse et du Tiers-État, pour le bailliage d'Alençon, qu'on rencontre fréquemment, on y peut recueillir de précieux renseignements sur l'état et la misère des populations en 1582 (t. II, p. 265). l'assiette et la répartition des impôts, les réquisitions de chevaux et charrois pour le siège de Domfront (1574). Dans les harangues d'ouverture et les discours des orateurs des États, il y aurait plus d'un passage curieux à extraire. Un discours de M^e Clérel, chanoine de Rouen, député du clergé, adressé à M. de Carrouges, lieutenant général de Normandie, est un monument de liberté, de courageuse hardiesse pour la défense

des intérêts nationaux et de populaire éloquence. La harangue du premier Président, à l'Assemblée de Rouen, du 14 novembre 1574, renferme, en faveur de notre glorieux compatriote, le maréchal de Matignon, un témoignage précieux de la grande et sympathique renommée dont il jouit chez ses contemporains.

P. BARRET.

BIBLIOGRAPHIE

L'abbaye d'Almenèches et le Château d'O, brochure in-8, 38 pages, Caen, Henri Delesques, 1890 : *Les dix mille martyrs crucifiés sur le mont Ararath, leur culte et leurs reliques au pays d'Ouche*, brochure in-12, 45 pages, Georges Leroyer, Bellême, 1890, par l'abbé Albert Desvaux, curé de la Trinité-des-Lettiers.

Ces deux courtes publications doivent être considérées, je crois, comme le baptême littéraire de notre jeune et sympathique confrère. Qu'il soit le bien venu, et que sa carrière gracieusement ouverte croisse en puissance et en grandeur. L'excursion archéologique à l'abbaye de Notre-Dame d'Almenèches et au château d'O est d'une plume facile. La marche est rapide et l'on s'arrête juste le temps de noter l'expression dominante de l'objet qui apparaît et les souvenirs principaux qui s'y rattachent. C'est ce qu'il est raisonnable de faire pour un voyage, ce qu'on devrait faire toujours, et qui est rarement fait. Il ne faut donc pas demander à ce travail autre chose ni plus qu'il ne comporte. Certains faits ont fui le souvenir, négligés ou inaperçus; d'autres, sujets à quelque discussion, sont affirmés brièvement et un peu absolument. Que voulez-vous? On n'avait pas le temps d'y mettre les nuances. Est-ce que, par hasard, je m'en vais faire de la méchante critique? Non; mais je demande seulement la permission d'énoncer, de la façon la plus bienveillante du monde, une simple observation. La facilité même de la composition ne se trahit-elle pas quelquefois? Et l'habitude caressée de certains gallicismes n'entraîne-t-elle pas à des répétitions et à un peu de monotonie? Si je ne me trompe pas, la plus petite attention y aura bientôt remédié.

La seconde brochure est une étude d'hagiographie. Le culte

des reliques est si intimement lié aux dogmes et à l'histoire du christianisme qu'il a été l'un des facteurs importants de la civilisation et qu'il tient une grande place dans l'histoire des peuples chrétiens et des Français en particulier. C'a donc été une bonne pensée et une œuvre utile de nous conserver les souvenirs et les monuments de la vénération des habitants du pays d'Ouche pour les reliques des dix mille martyrs, vénération d'ailleurs très répandue en d'autres contrées de la France.

M. l'abbé Desvaux consacre les premiers chapitres de son opuscule à la légende des martyrs. Celle qu'il résume est bien merveilleuse et pleine de circonstances très extraordinaires. Il y a un autre récit bien plus simple, bien plus dans l'ordre ordinaire des choses et la situation des temps. L'empereur Trajan, qui se piquait de dévotion envers les dieux, avait ordonné à son armée d'accomplir les rites de la lustration. Les soldats chrétiens refusèrent de se soumettre à ces cérémonies païennes qui constituaient pour eux une apostasie. Trajan les dégrada et les relégua dans l'Arménie. Adrien, son successeur, ne pouvant vaincre leur fidélité chrétienne, les aurait fait crucifier. Cet empereur, qui fit exterminer six cent mille juifs, a bien pu faire mourir une légion chrétienne. Dès lors, cette version cadre parfaitement avec les mœurs du temps et devient par là même très probable. Elle est consignée dans les notes de Baronius au martyrologe romain. M. l'abbé Desvaux, qui ne l'a pas connue, — qui donc peut tout savoir? — me pardonnera de la lui avoir signalée pour la prochaine réédition de son petit ouvrage, destiné à la propagande populaire.

P. BARRET.

Les Capucins de Rouen pendant les pestes du XVII^e siècle, par le P. Édouard, d'Alençon, capucin. - 1890.

Cette brochure fait du bien à l'âme. Elle repose des spectacles misérables et honteux que présente trop souvent l'humanité. On est heureux d'admirer dans ces simples récits, non pas un individu, mais une foule d'hommes qui marchent dans la voie du dévouement comme d'autres vont à leurs plaisirs et qui sollicitent comme une faveur le privilège de mourir pour soulager leurs semblables.

Il est vrai (et ceci nous expliquera bien des choses) que ces actes généreux sont inspirés par la religion catholique et que les héros de ces sacrifices volontaires ne sont autres que des fils de Saint-François.

Parmi ces martyrs de la charité, parmi ces humbles capucins qui ont courageusement donné leur vie pour venir au secours des malheureux atteints par la peste, notre pays est fier de compter bon nombre de ses enfants. La plupart appartiennent à la Normandie, surtout au diocèse de Rouen ; plus spécialement notre diocèse de Séez, peut revendiquer comme siens le P. Damase, d'Argentan, le P. Martial, de Séez, le P. Thomas, de Falaise, un jeune clerc, le Fr. Patrice, du Sap, décédé, dit le nécrologe, après peu de temps de vie religieuse, enfin une simple tertiaire, Marie du Four, d'Argentan.

Un monument simple et touchant a été élevé dans un des cimetières de Rouen, à la mémoire des Capucins morts victimes de leur dévouement pendant la peste qui décima cette ville et une partie de la Normandie, dans le cours des années 1622, 1623 et 1624. Le monument que leur a consacré le P. Édouard dans son petit livre, n'est pas moins précieux. En lisant ses pages si attachantes, on les croirait presque empruntées aux actes des martyrs. Le P. Édouard a eu pour premier objectif la gloire de son Ordre ; mais il n'en a pas moins travaillé, par la même occasion, à celle de la Religion et de la Patrie française et normande.

Chrétiens et Français ne laissons pas oublier nos gloires.

H. BEAUDOUIN.

Notice sur la vie et les travaux de P. M. Duhamel, de Camembert (Orne),
par A. L. Letacq.

Notice sur la Géographie botanique des environs de Seès, par M. l'abbé
A. L. Letacq.

I. M. l'abbé Letacq, à la fois botaniste et bibliographe, l'ami et plusieurs fois le compagnon d'excursions de Duhamel, était, plus que personne en situation de nous faire connaître ce savant modeste et laborieux.

Il dit de lui beaucoup de bien ; il est certain qu'il n'en dit pas trop ; mais ce qu'il ne dit pas, c'est que lui-même a continué et étendu les recherches et les découvertes de celui dont il retrace l'histoire.

II. Ce n'est pas sans un certain plaisir que j'ai reconnu dans la liste des plantes indiquées aux environs de Seès, par M. l'abbé Letacq (je parle ici, et pour cause, des phanérogames seulement), bon nombre d'espèces que j'y ai trouvées moi-même. De même les noms de M. l'abbé Chichou, de M. l'abbé Belin, du docteur Hommey, m'ont rappelé de vieux amis, des compagnons d'herborisation et, aussi, hélas ! un temps de jeunesse depuis longtemps écoulé. Mais que M. l'abbé Letacq me permette de lui faire une petite querelle : Pourquoi s'avise-t-il de citer comme une autorité la flore de Renault ? Ne sait-il pas aussi bien que moi que cet ouvrage n'a aucune valeur et est simplement ridicule ? Il faudrait, je l'avoue, bien des livres comme celui-là pour me persuader, par exemple, que le *Salvinia natum* ait jamais été rencontré dans la rivière qui passe à Seès.

H. BEAUDOUIN.

Parmi les exemples de communications destinées au *Bulletin Historique* qui ont été choisis par M. Léopold Delisle et adressés à tous les correspondants du Ministère de l'Instruction publique, nous remarquons un document qui intéresse l'histoire du diocèse de Seès. C'est un fragment (47 feuillets) de l'Obituaire de Saint-Martin de Seès, écrit au XIV^e siècle et découvert à la Bibliothèque de Berne.

Cet Obituaire est divisé en trois colonnes. La première, en regard de l'indication du jour, contient les noms d'abbés et de moines de Saint-Martin de Seès. La deuxième contient des noms d'évêques, d'abbés et de moines de monastères avec lesquels Saint-Martin de Seès était en rapport. La troisième est consacrée aux noms de bienfaiteurs.

PROCÈS-VERBAUX

Séance du 21 août 1890

PRÉSIDENCE DE M. GUSTAVE LE VAVASSEUR

Le prix de vente du Cartulaire de la Trappe est fixé à 10 francs.

M. Duval ayant fait observer que M. Léopold Delisle regarde comme apocryphe ou fortement altérée une charte de Saint-Louis insérée dans l'appendice, la Société, tout en reconnaissant que l'opinion de M. Léopold Delisle, si elle avait été connue plus tôt, aurait dû faire l'objet d'une note, déclare qu'elle n'a point à regretter l'insertion de la charte elle-même, qui, apocryphe ou non, a été invoquée comme monument dans un procès important au XVIII^e siècle.

D'autres chartes connues, ajoute M. Duval, n'ont pas été insérées dans le volume édité ; la Société pourra s'en occuper ultérieurement.

Séance du 2 octobre

PRÉSIDENCE DE M. GUSTAVE LE VAVASSEUR

M. de La Sicotière exprime le vœu qu'au cas où la Société

publierait de nouvelles pièces concernant la Trappe, ces pièces fussent imprimées avec les mêmes caractères que le Cartulaire et eussent un tirage à part, de manière à pouvoir être jointes à l'ouvrage principal à titre d'appendice.

Démissions de MM. Caplat et Legrix.

Admission de M. Regnier, membre de la Société libre de l'Eure et de plusieurs autres Sociétés savantes, et de M. l'abbé Gatry, curé de Macé.

Fixation définitive du programme de la séance générale de Mortagne.

OUVRAGES REÇUS AUX SÉANCES DU 21 AOÛT ET DU 2 OCTOBRE

1° *Publications individuelles.*

1° Catalogue du Bulletin de la Société archéologique de Nantes, par M. A. Legendre, architecte.

2° Congrès des Sociétés savantes ; discours de M. Maunoir et de M. Bourgeois, ministre de l'Instruction publique.

3° Les Contes de ma voisine. L'abbé Martin, par M. Ch. Vérel.

4° Études sur la langue Mam, par M. le comte de Charencey.

2° *Publications collectives.*

1° *Analecta Bollandiana*, t. IX, fasc. 2.

2° Bulletin de la Société archéologique de la Charente. Année 1889.

3° Monographie de la cathédrale de Chartres, juillet 1890.

4° Bulletin de la Société archéologique d'Eure-et-Loir, juillet 1890.

5° Bulletin de la Société normande de Géographie, mai, juin et juillet-août 1890.

6° Bulletin historique et archéologique de la Mayenne, 3° trimestre 1890.

7° Bulletin de la Société de l'histoire de Normandie, 1889-1890.

8° Procès-verbaux du Conseil général de l'Orne, année 1889.

9° Revue des Provinces de l'Ouest. Juin, juillet et août, un fascicule, et septembre 1890, un fascicule.

10° Bulletin d'Agriculture, Sciences et Arts de la Sarthe, tome XXIV, 1890.

11° Gazette sténographique, juillet, août, septembre et octobre 1890.

12° Bibliographie universelle, mai, juin, juillet, août 1890.

13° Bulletin de l'amateur de livres anciens, juillet, août 1890.

Réunion générale annuelle

PRÉSIDENCE DE M. GUSTAVE LE VAVASSEUR

Le 9 octobre 1890, la Société historique et archéologique de l'Orne a tenu à Mortagne sa réunion générale annuelle.

A une heure, séance administrative.

Sont présents : MM. Appert, Beaudouin, Besnard, abbé Bonhomme, Bourgouin, vicomte de Broc, Challemel, comte de Charencey, Chartier, Chéguillaume, marquis de Chennevières, comte de Contades, De Broise, Descoutures, abbé Desvaux, abbé Dumaine, Duval, R. P. Édouard, marquis de La Jonquière, de La Sicotière, Lechevrel, Lecointre. Letacq, Le Vavasseur, abbé Lhéréteyre, Libert, Loisel de la Billardière, Lorient, Mériel, Millet, abbé Provost, Régnier, vicomte de Romanet, Tournouër.

Se sont excusés : MM. l'abbé Blin, Buquet, Germain Lacour, abbé Hommey, Le Favrais, du Motey, abbé Rombault, Romet, des Rotours, de Vaudichon.

Admission de M. Édouard Commauche, du Pin-la-Garenne, présenté par MM. Le Vavasseur et Bourgouin.

Dépôt sur le bureau de l'État de la *Généralité d'Alençon sous Louis XIV*, 1 vol. in-4°, offert par l'auteur, M. Louis Duval.

Élections : M. Lecointre, vice-président sortant, non rééligible,

est remplacé par M. le comte de Charencey. M. Lecointre est aussitôt nommé membre de la commission de publication à la place de M. de Charencey.

M. l'abbé Blin, vice-président, est continué dans les mêmes fonctions.

MM. Achard des Hautes-Noës, l'abbé Barret, Dubois-Guchan, du Motey, l'abbé Rombault sont également réélus membres de la commission de publication.

A deux heures, à l'hôtel de ville, séance publique. Aux côtés de M. Le Vasseur, président, prennent place M. le Sous-Préfet de Mortagne, M. l'Archiprêtre, M. le Maire, M. de La Sicotière, sénateur, président honoraire de la Société, plusieurs autres membres du bureau, M. le marquis de Chennevières, de l'Institut, ancien directeur des Beaux-Arts, M. Libert, sénateur, etc. Un grand nombre d'hommes notables, de dames, d'ecclésiastiques, de membres de la Société remplissent la salle.

L'ordre du jour, tel qu'il avait été préparé et annoncé, est exactement suivi.

1° Discours de M. G. LE VASSEUR, président : Une Églogue Percheronne au commencement du XVIII^e siècle.

2° Compte rendu des travaux de la Société pendant l'année, par M. le Comte G. DE CONTADES, secrétaire général.

3° La Corporation des Barbiers, Perruquiers, Baigneurs, Étuvistes de la ville d'Exmes, par M. H. DU MOTÉY.

4° Perche et Canada, par M. le Marquis DE CHENNEVIÈRES, de l'Institut, ancien Directeur des Beaux-Arts.

5° Jean des Yveteaux, poésie, par M. Florentin LORIOT.

6° Les Capucins de Mortagne, par le R. P. Edouard D'ALENÇON.

7° Pastorale, vers, par M. E. MILLET.

8° Les Héros Percherons en juillet 1593, par M. le Vicomte DE BROU.

9° Excursion Archéologique dans le Perche, par M. TOURNOUER.

10° Capucin ou Trappiste ? par MM. L. DE LA SICOTIÈRE et BESNARD.

11° A M. de La Sicotière, vers, par W. CHALLEMEL.

12° Remise par M. le Président, au nom de la Société, de la médaille offerte à M. DE LA SICOTIÈRE.

M. de La Sicotière veut alors adresser quelques paroles de remerciement à toutes les personnes, et elles sont nombreuses, qui se sont unies en ce jour pour le fêter et lui offrir un souvenir qui, toute sa vie, lui sera particulièrement précieux ; mais l'émotion l'arrête à plusieurs reprises. Cette longue séance, consacrée en grande partie à célébrer, en prose et en vers, son talent, son caractère et ses travaux, ces témoignages réitérés de vénération, de gratitude et d'affection le touchent profondément. Sa modestie en écarte ce qu'elle y trouve d'excessif, mais son cœur en retient avec délices ce qu'ils offrent d'affectueux et de délicat.

Il n'y a personne du reste qui ne soit ému et qui ne s'unisse aux sentiments que la Société de l'Orne a appris de longue date à professer pour celui qui, depuis son premier jour, c'est-à-dire pendant huit années, a été son président, son appui et son guide.

Il est quatre heures et demie ; l'assistance se retire charmée de cette journée, qui peut compter comme la plus belle de la Société historique et archéologique de l'Orne.

Au cours de la séance, MM le comte de Contades, Appert et W. Challemel avaient déposé sur le bureau et offert à plusieurs de leurs confrères présents un charmant petit volume intitulé : *A Monsieur L. de La Sicotière. Souvenir du 9 octobre 1890.* Ce volume se compose : 1° De la pièce de vers de M. W. Challemel, lue par lui quelques instants auparavant ; 2° d'un article de M. de Contades, ayant pour titre : *A propos de Louis de Frotté et les insurrections normandes, par M L. de La Sicotière* ; 3° de la bibliographie, dressée par MM. Appert et de Contades, des ouvrages écrits ou publiés par M. de La Sicotière, de 1837 à 1890.

La Société a vu avec un véritable plaisir ce gracieux et nouvel hommage rendu à son vénérable président honoraire.

Le Secrétaire,

H. BEAUDOUIN.

UNE ÉGLOGUE PERCHERONNE

AU COMMENCEMENT DU XVII^e SIÈCLE

MESSIEURS ET CHERS COMPATRIOTES,

« Chacun sait que cette année-là qui fut donc l'année 1228, il fit un froid si dur et de si grandes gelées que tous les mans périrent dans la terre et que la neige resta quasi deux mois sans fondre. On ne trouvait qu'oiseaux morts dans les champs au pied des haies, le froid abattait les pauvres mendiants le long des chemins, les pots, comme on dit, gelaient bouillants auprès du feu (1). »

C'est ainsi que s'exprime, au chapitre deux du plus délicat sinon du plus charmant de ses livres, celui de nos compatriotes que les bas normands appellent familièrement Jean de Falaise, tandis que les enfants du Perche apprennent les leçons de leur petit bréviaire chez Monsieur de Saint-Santin, aussi bien que dans Perrault et dans Berquin.

Tenté à son exemple d'aller à la picorée des miettes de l'histoire, je me demande quelle fut la rigueur de l'hiver de l'année 1601-1602, ayant, comme vous le verrez tout à l'heure, quelques raisons de m'intéresser avec vous à un fait accompli en ce temps-là.

Il ne faut pas songer à consulter l'Almanach de l'année. La tradition, un peu contestée, mais acceptable, rapporte bien que Mathieu Laensberg était alors chanoine de Saint-Barthélemy,

de Liège au moins depuis deux ans, mais la première édition connue de son almanach est de 1636 (2).

Le journal de l'Estoile qui, d'ordinaire, enregistre volontiers la pluie et le beau temps, présente une lacune de décembre 1601 à mars 1602.

Le secrétaire de Philippe du Bec dit seulement que le premier jour de l'an 1602 « le roy alla au bois de Vincennes, toucha les malades, fist la feste et retourna coucher le même jour à Paris ».

Mais, grâce à son triple talent, le bon roi Henri faisait, comme l'on sait, « la fête » par tous les temps.

C'est encore ici que de chez nous nous viendra la lumière. Un bon percheron va nous tirer d'affaire :

« Cependant que le ciel, se deschargeant naguère
Couvroit de toutes parts le dos de notre mère
De neigeux escadrons et que, par grand amas,
Il versoit dessus nous l'horreur de ses frimas,
Qu'aux champs tout était prins et que l'humide face
Des eaux était changée en un cristal de glace,
Un matin, aussitôt que Phœbus à son tour
Paresseux eut ouvert les barrières du jour,
Découvrant à nos yeux par les roches pendantes,
Maints lingots de glaçons, maintes piques mordantes,
.... D'aller voir mon Carlin, il me print une envie. »

Ainsi chante au cœur de l'hiver 1601-1602 le berger Gillet ou plutôt « l'advocat en la cour de Parlement », Gilles Bry de la Clergerie que « les Muses ont ravi du cours de sa profession pour animer ses esprits au labeur d'un glorieux sujet ». Devançant la houlette enrubannée « et le chapeau de satin rose du bonhomme des Yveteaux, le robin quadragénaire » bande ses poumons et serre la lèvre pour mettre en œuvre sa musette,

« Encores que le temps ne le puisse inviter
A despendre la Muse et librement chanter
Par le froid épineux qui engourdit et gèle
Nos doigts et des pippeaux l'anche toute nouvelle. »

Mais il s'agit bien vraiment de la froidure, des glaçons et du temps qu'il fait. Ne pouvant être Cicéron, Gillet veut être à la fois Théocrite et Thyrsis, Virgile et Mélibée. Si la saison ne permet pas de chanter dehors étendu sur la mousse, il écouterait volontiers tout à l'heure le sage Guillemain qui lui dira :

« Or sus, assisons-nous, car je prise les sons
 Plus que tout mon troupeau de vos belles chansons,
 Approchons du foyer, le beau feu nous récrée
 En hyver comme quand la chaleur altérée
 De la chienne nous fait les visages hallés,
 Le zéphyre nous plaist des ombrages mollets,
 Ou le frais d'un fousteau ou la rive secrète
 Peinte de saules verts d'une onde qui coquette. »

En attendant, il va trouver son ami Carlin « le maître sonneur »
 et, comme il est de sa nature descriptif et documentaire, il nous
 décrit son costume de berger galant :

« Or donc, pour l'aller voir, je pendis à mon col
 D'un ruban violet ma fluste et mon flageol,
 Mes giestres je vestis tout de long descendues
 Et dessus le genoil d'un bouton retenues ;
 Je pris ma panetière et ma Loure et encor
 Ma houlette noailleuse aux boucles de faux or. »

Il emmène son chien Harpaut qui a une généalogie comme les
 coursiers des héros d'Homère.

• Il est fils de Miraut et sa mère est Ramasse. »

Il arrive enfin.

• Or, comme d'un pied prompt, par le froid du matin,
 J'étraquois le premier la nège et le chemin,
 Brossant de çà, de là et, d'un esprit fertile,
 Tirant sur mon amour des pensers mille et mille,
 Resvant sans y penser j'arrive à la maison
 De Carlin qui passoit l'horreur de la saison
 A l'entour de son feu, radoubant une paire
 De pippeaux démanchés dont il avoit affaire. »

Alors la bergerie est en liesse. *Deus, ecce Deus* Les pasteurs
 chantent alternativement, mais les chalumeaux sont à l'unisson.
 Gillet et Carlin, c'est tout un : L'esprit de Ronsard les possède :

« Phœbus aime mes chants, les chéríst et les prise,
 Maintenant de son feu il a mon âme éprise,
 De son feu saint et pur à chanter par ces bois
 Des bergers, de l'Amour, des Princes et des Rois.
 Cette sainte faveur à toute heure bouillonne
 Dans mon sang échauffé comme on voit en automne
 Bouillir dans leurs berceaux la nouveauté des vins
 Qui lancent vers le ciel leurs courrous angevins (3). »

Pourquoi cette mise en scène virgilienne et ne serait-on pas tenter de crier aux pasteurs avec Guillemain ?

« Ho ! garçons, et qui est-ce
Qui vous amène ici par cette nège espesse ? »

Gilles Bry va nous répondre avec le titre même de son *Éclogue ou chant pastoral sur l'heureux et auguste mariage de très haut, très puissant et très magnanime Prince, monseigneur de Soissons, gouverneur pour le roy en ses pays et duché de Dauphiné, grand maistre de France et de madame la comtesse, son épouse.* »

Ce n'était pas le coup d'essai du poète. Son *Éloge en vers sur Gilles de Riantz* est de 1597. Mais cette fois, il se met à la mode et semble entrer dans la pléiade des poètes courtisans dont il s'efforce de prendre le ton et le style. Fit-il son épithalame sur commande ? Peut-être ; bien que, dans cette circonstance, il n'est pas probable que « le grand Pan, Henriot » malgré son cousinage, ait suivi la tradition de Charlemagne et de Henri III (4). Lise qui voudra entre les lignes de la dédicace :

« Le fruit de mon obéissance, tel qu'il est, monseigneur, je l'offre à votre Excellence, tant de la part de ces filles du ciel qui vous sont familières et cueillent ordinairement dans vos lèvres le miel de leurs douceurs qu'au nom commun de tout le Perche où la nature m'ayant fait originairement naître sous votre sujec-tion, fils d'un père qui y tient le second rang en la justice de Sa Majesté, reconnu de Vostre Excellence pour son très humble et très fidel serviteur m'a pareillement comme une mère favorable donné en naissant pour compagnons de ma vie le désir et le courage d'employer ma plume, mon esprit et mes forces en l'honneur de vostre nom et de vostre service. »

Charles de Bourbon-Condé naquit au château de Nogent-le-Rotrou, le 5 novembre 1566. Comme le dit plus poétiquement le berger Gillet, le Perche s'estime heureux.

« Et vante son Charlot qui dans son sein première
A goûté du beau jour l'agréable lumière
Lorsqu'une sainte nuit pour regarder les cieux
Au château de Nogent lui dessilla les yeux. »

On connaît l'histoire mouvementée du comte de Soissons, mélange de chevalerie et d'intrigues.

A vingt ans, il va sur la Loire joindre le roi de Navarre et le prince de Condé, « leur conduisant un renfort de trois cents gentilshommes et d'un mille d'arquebusiers levés parmi les Huguenots et les politiques de la Normandie, de la Beauce, du Maine et de l'Anjou ».

A Coutras, c'est toujours Henri Martin qui parle, la prière faite, le Béarnais sauta le premier à cheval :

« Cousins », cria le roi de Navarre à Condé et à Soissons, je ne vous dis rien autre chose sinon que vous êtes du sang de Bourbon et, vive Dieu ! je vous montrerai que je suis votre aîné. — Et nous, répliqua Condé, nous montrerons que vous avez de bons cadets. Le roi de Navarre et ses deux cousins se tinrent mutuellement parole et combattirent en vrais paladins » (5).

Puis vinrent les longues et fidèles amours avec Catherine de Bourbon, plus âgée que lui de huit ans. Quelle fut la part de la passion et celle de la politique ? Au temps où le comte de Soissons était encore Huguenot, quelles alarmes pouvait concevoir le roi de Navarre ? Il est certain que les mauvaises langues disaient que Catherine était « naine et contrefaite, ce qui n'estoit pas fort vray ; car elle estoit d'une médiocre stature quoyqu'un tant soit peu boîteuse » (6). Mais c'était sans doute un couple assorti. Charles de Soissons devait être de petite taille et de mince corpulence. Quand il se laissa prendre si maladroitement à Château-Giron par le duc de Mercœur en 1589 et emmener prisonnier au château de Nantes, il se sauva au bout de trois mois de captivité « par l'entremise d'un sommelier qui, luy portant à manger dans sa chambre, où il faisoit le malade pour mieux jouer la pièce, l'arrangea si proprement dans sa corbeille qu'il le déroba au travers des gardes, sans qu'ils s'en aperçussent » (7). Catherine au moins y allait de bon cœur et de beau jeu. Elle y trouvait son compte ce qui ne lui arriva jamais au dire de son ami Palma Caiet. Elle frisait la trentaine et coiffait sa patronne. Ah ! si Caiet avait voulu ! Mais, tout pasteur calviniste qu'il fût, il craignait les coups de boutoir du Béarnais, ce qui n'empêcha pas une promesse de mariage écrite de s'échanger. Il est vrai que Sully était là pour la déchirer ; c'était une des spécialités du grand maître de l'artillerie.

Entre temps, Soissons s'était fait catholique. Il était allé siéger aux États de Blois, à côté de Henri III (1588), et avait obtenu

l'absolution du passé au grand scandale sans doute de l'énamourée Catherine. Il s'était comporté en bon royaliste en 1590, en défendant vaillamment et victorieusement Bellesme contre Picheray et la Ligue. En 1600, il avait sauvé la vie au roi en livrant au bourreau Nicole Mignon, qui voulait de nouveau l'induire en tentation. Mais il était toujours suspect et mauvaise tête (8). Sans doute, il gardait son bon cœur et Catherine s'obstinait. Mais elle avait passé la quarantaine et le roi Vert galant, qui venait de se marier, entendait que chacun fît ou parût faire une fin. Il manda son frère l'archevêque de Rouen, prit sa sœur Catherine d'une main, Henri de Bar, le fils d'un de ses plus anciens prétendants de l'autre, les enferma dans son cabinet et les maria sans phrases (9).

Restait l'appel au pape, mais la chose traînait en longueur et, vers la fin de l'année 1601, Catherine de Bar étant retournée en Lorraine avec son mari (10), le comte de Soissons se lassa d'espérer et épousa sa cousine, la princesse de Conty. Lui aussi faisait une fin, sans renoncer à l'intrigue.

Voilà ce que dit l'histoire ; mais bien entendu, les bergers l'ignorent ou n'en veulent connaître que le côté héroïque et galant. Les loups n'existent pas pour eux. D'ailleurs, Miraut est là :

« Il ne craint ni lyons, ni sangliers, ni les lous,
Mais le loup en a crainte et jamais par la plaine
Près de luy n'assaillit mon troupeau porte-laine. »

Quant à Charlot, l'amour semble l'avoir « touché » pour la première fois :

« Amour qui de son trait subjugue tout le monde,
S'il aime, quelle nymphe, à nulle autre seconde,
Le tient en ses liens, Carlin, emprisonné ?
Autant comme il le mérite, est-il pas fortuné ?

Et Gillet répond :

« Tu as frappé au but, Carlin, il se marie
A la fleur des beautés, à la nymphe de Trie,
Au Phœnix de son sexe et, d'un commun souci,
Il l'aime sans feintise et elle l'aime aussi.
J'ai bien aimé Chloris, j'ai cognu ta Mancelle,
Mais quant à leur beauté ce n'est rien au prix d'elle,
Elle les passe autant que la rose et l'œillet

Sont en estime au prix des fleurs de serpollet,
 Le soleil dans les cieux n'a pas plus davantage
 Sur les autres flambeaux qui lui font tous hommage
 Que la beauté d'Annette a sur toute beauté.
 Je ne vy jamais rien qui m'ait tant contenté.
 J'ay tant ouy vanter, Phyllis et Galatée,
 L'une pour sa blancheur plus que laict caillotée,
 L'autre pour ses cheveux entredorez et blonds
 Par ondées flottans jusques sur les talons
 J'ay bien veu le portrait de la gente Amarylle
 Et celui de Vénus qui rit en sa coquille,
 L'amour de ma Chloris m'avait fait curieux
 De rechercher partout le plaisir des mes yeux,
 Mais, comme le soleil les estoilles efface
 Aussi rien ne paroist de beau près de sa face.
 Charlot, à ce qu'on dict, dès l'heure qu'il eut veu
 Ce paradis d'amour en devint tout en feu
 Il luy fust tout à tard et n'eut jamais de cesse
 Qu'il ne luy eust donné le nom de sa maistresse.
 — Annette, luy dist-il, si un si beau sourcy
 Que le tien peut loger tant soit peu de mercy
 Je te pry par les yeux qui m'ont mis en servage
 Reçoy mon cœur navré de ton amour en gage
 Et me donne le tien, ostage de ta foy,
 Aussi bien sans cela je ne vy que par toy. —
 Ainsi devint Charlot le serviteur d'Annette,
 Annette de Charlot la maistresse fust fette
 Et ainsi pié à pié gagnèrent leurs amours
 Dont Hymen aujourd'hui doit arrêter le cours. »

Et le bon Gillet s'échauffe sur son « anche près mouillée ».

« Vien, ô vien, doux Hymen, Hymen, je te salue,
 Toy, ta torche, tes feux et ta casaque blue,
 Laisse là pour ce jour ton antre Thesprien,
 Tes bois et ta verdure, ton mont Parnassien,
 Pren ton chapeau de fleurs et que ta main soit pleine
 De roses et de thin, de force marjolaine.
 Chausse tes brodequins de jaune safranez,
 Mets ton agraphe au sein et de jonc cordonnez
 L'un dans l'autre ton flanc soit serré par derrière
 D'une boucle d'airain à pendre gibbecière
 Ébranle en l'autre main ton flambeau fait de pin
 Et t'en viens éclairer ce soir que le destin
 Et le ciel jà long-temps ont ordonné pour estre
 Le plus auguste soir qu'ils aynt jamais fait naistre (14). »

Tout est pour le mieux dans cette auguste et tendre union ; si

Charlot fait un mariage d'amour, les convenances et la raison sont de la noce.

S' « Il est cousin de Pan, sang royal des François,
.... Annette, de sa part, cette nymphe divine,
De nos vierges la fleur, tire son origine
De l'estre renommé de ces dieux anciens
Qui commandent premiers aux monts Savoisien,
La fille et le souci d'une grande déesse
Aussi riche en grands biens qu'en profonde sagesse...
Épouse de Francin, ce bon prince du sang,
Frère aîné de Charlot qui l'aime et le révere
L'un heureux de la fille et l'autre de la mère. »

S'il n'y a dans ce passage quelque obscurité et une confusion inexplicable, le pasteur Gillet ne savait pas si bien dire quand il mettait aux rangs des dieux la princesse de Conti, mère de la future comtesse de Soissons. Elle était morte d'accident avant la noce et avant l'impression de l'épithalame. Le percheron Bry de la Clergerie avait-il donc fait son siège cent ans avant le normand abbé de Vertot et lui répugnait-il de changer son épithalame en épitaphe ? De quoi se mêle au surplus la réalité et de de quel front vient-elle jeter ses tristesses et sa prose dans la poésie du rêve ? (12).

Heureux époux issus des dieux, marchez sur des fleurs à l'immortalité ; en attendant,

« Toujours soit votre lict sursemé d'amaranthe,
De thin, de pouliot, de roses et d'acanthé,
De glaïeul, de lauriers, de narcisse et de lis,
De fraîche marjolaine et d'œillets frais cueillis.
Le parfum arabe, les odeurs d'Assyrie,
L'ambre gris et le beaume et la senteur fleurie
Du Liban et du Cèdre et de celle toujours
Qui pleure au souvenir de ses folles amours
Et toutes les odeurs, le nectar, l'ambrosie
Dont le ciel arrosé ses hostes rassasie
Tombent sur votre couche et les filles du ciel
Embaumant l'air d'autour y composent leur miel (13). »

Bry est plus abondant que Claude de Morenne et que Ronsard lui-même ; il fait un gros bouquet des fleurs de leur parterre et jette à pleines mains leurs parfums dans son encensoir (14). Il faut le dire à sa louange, il est beaucoup plus chaste que ses modèles, mais comme eux il souhaite aux nouveaux époux une

heureuse fécondité (15). Lucine est invoquée comme les autres déesses, elle sera douce à la tendre Annette.

« Luy donnant un enfant qui les traits apparens
 Porte dessus son front des princes, ses parens
 Vray sanc Hectoréan qui marque dans sa face
 Un courroux emflambé, une fière menace....
 Qui renverse, suant sous le faix du harnois
 Les armes et la force et les corps des Grégeois
 De même qu'en esté le moissonneur engerbe
 Les espis pèle-mêle en une seule gerbe,
 Qui honore les arts et suive la vertu
 De laquelle il verra son père revestu. »

Voici revenir l'âge d'or pour la France et pour « notre Perche »
 si éprouvé hélas ! par les guerres civiles :

« Les larrons n'iront plus par nos granges peu fortes
 Voller notre espérance et renverser nos portes
 Et le loup désormais, avecque la brebis
 Fera sa paix jurée et parmi les herbis
 Nos troupeaux brousteront le trèfle et l'herbe tendre
 A leur aise sans peur qu'on vienne les surprendre.
 Huysne glorieuse en haussera son cours
 Et de lait désormais elle enflera ses tours.
 La terre de son gré sans qu'on ait plus la peine
 De lui tendre le dos ni engrainer sa plaine
 Portera les espis dans ses riches seillons
 Flanc à flanc arrangés comme des bataillons.
 La toison qui blanchit nos moutons par l'eschine
 Se changera, miracle, en escarlate fine
 Sans l'eau des gobelins et parmi nos pourpris
 Dans ses cercles sucra le miel et l'ambre gris
 L'arbre de Jupiter et nos boucs et nos chèvres
 De fin or porteront leurs barbes sous leurs lèvres. »

L'impartiale histoire nous dit comment vécut et mourut
 « Le dieu des bergers » ; elle relègue au rang des intrigantes de
 second plan.

« Annette qui vivoit, surpassant d'allentour
 Les nymphettes du pais et celle de la cour
 Le ciel écouta les prières du berger Gillet
 Il bénit l'union de Charlot et d'Annette,
 Mais au lieu de ce héros

« Qui aime la justice
 Déteste les méchans et punisse le vice,
 Le suppost des bergers, le maintien de la foy,

L'honneur de ses parens et l'amour de son roy
Des grâces le souci, qui remplisse la France
De biens et de bonheur autant que d'espérance.

Ce fut Louis de Soissons qui perpétua les qualités et les défauts de sa race. Il vécut dans la guerre et dans l'intrigue. Il mourut en brave et en révolté (16).

Et le Perche ? vit-il au moins l'âge d'or si poétiquement espéré et promis ? Charlot « prince de paix et prince des guerriers » n'abandonna pas de son vivant les intérêts de son sol natal, la terre percheronne ; mais l'apanage ne passa point à son fils ; il revint aux aînés de la maison et Henri II, père du grand Condé, ne put en jouir en paix. Rebelle comme son cousin, il se vit arracher par la force des armes Nogent et les châtellenies dépendantes.

Grâce à l'héroïsme des braves défenseurs de l'église Notre-Dame en juillet 1593, grâce à l'administration glorieuse et paternelle de Pierre de Fontenay, Mortagne et Bellesme purent jouir en ces temps troublés d'une paix relative, mais Charlot n'y était pour rien.

Gilles Bry de la Clergerie est une des étoiles du firmament littéraire percheron. Il a des titres sérieux à la reconnaissance de ses compatriotes, bien qu'on l'accuse d'avoir « arrangé à sa manière » le manuscrit de René Courtin. Mit-on les choses au pire, la gloire nationale n'y perdrait rien, les deux lauréats appelés à se partager la couronne étant de la même province.

L'auteur de l'épithalame du comte de Soissons avait déjà affirmé ses prétentions à la poésie dans son *Éloge en vers sur Gilles de Riantz* (1597). Sa nouvelle pièce lui assigne-t-elle un rang à part dans la troupe des auteurs contemporains ? Était-ce un poète sans défaut ? La rime est muette et la raison, qui le compare, le condamne et l'absout à la fois.

Gilles Bry de la Clergerie était né au château du Tertre, près Bellesme, vers l'an 1560. En 1601, Des Portes et Bertaut avaient tempéré Ronsard, Malherbe était venu ; ce n'est point à ces princes des poètes qu'il faut comparer notre pasteur Gillet. Les pastorales imitées de l'antique étaient déjà depuis longtemps à la mode. Il serait facile de comparer l'épithalame du duc de Joyeuse et l'églogue pour le mariage du duc de Lorraine à l'églogue pour le duc de Soissons et Ronsard écraserait sous la luxuriance de

de ses fleurs notre « pastoret » Bry de la Clergerie. Il soutiendrait mieux la comparaison avec Claude de Morenne (17) et lui enseignerait au besoin la retenue, le sérieux et le respect des convenances.

Parmi les petits poètes de son rayon, je lui comparerais volontiers le Sagien Ricœur, mais Ricœur n'a fait qu'un semblant d'églogue dans son *Épître à M. de Bertaut* (sic), encore n'est-ce qu'un projet de paysage. Bry, au début de sa pastorale, s'est contenté d'esquisser à grands traits quelques détails de la vie rustique. Ses vers sont meilleurs que ceux de Ricœur. Ils sont surtout écrits dans une langue plus ferme et moins filandreuse. Qui croirait, à les entendre chanter, que Ricœur fut un spadassin et Bry un porte-robe ? En jetant un grain de patriotisme dans la balance, peut-être pourrait-on donner au pasteur Gillet le premier rang parmi les pasteurs normands qui, en 1601, célébraient les gloires officielles sur leurs « pippeaux remontés d'anche ? » Malheureusement pour lui, heureusement pour nous, Nicolas des Yveteaux avait aussi reçu sa commande. Il célébrait en vers véritablement Malherbiens la naissance du Dauphin, la splendeur de sa race et les royales amours de ses parents :

« Bien loin de notre France étoit une Marie
Dont le nom immortel icy bas s'entendoit
Partout où la clarté d'Apollon s'espandoit.
Le soin de sa vertu, nécessaire à notre âge
Luy faisoit oublier celuy de son visage ;
L'Amour, comme en son ciel dans ses yeux se tenoit
Et sa beauté sans art tous les cœurs retenoit. »

« Henry, l'astre des roys, à qui la renommée
D'une immortelle flamme avoit l'âme allumée,
Brûlant d'un autre feu, ne pense plus sinon
Qu'aux aimables beautés de cette autre Junon.
Elle, tout en repos, se sent toute agitée
Et, sans voir ses liens, voit qu'elle est arrêtée.
D'un martyre inconnu son esprit traversé
Reçoit plus de plaisir, plus il se sent blessé
Mais nul autre en son cœur n'eût jamais trouvé place
Et falloit le soleil pour fondre ceste glace. »

Pour être tout à fait juste envers Bry de la Clergerie et sa pastorale, il faut étendre un peu le champ de la lutte et des comparaisons.

Dans les premières années du dix-septième siècle, la pastorale

en liberté remplaçait l'éplogue sur commande. On dépeçait Virgile pour l'accommoder au goût du jour. En 1602, Honoré d'Urfé songeait déjà sans doute à se consoler des déboires d'un hymen récemment et imprudemment contracté, avec les rêveries de l'Astrée. En attendant, La Valletrye publiait à Paris sa *Chasteté repentie* (18) ; Nicolas Romain, de Pont-à-Mousson, faisait imprimer la *Salmée* dans sa ville natale (19). L'année suivante, c'étaient les *Infidèles fidèles* du pasteur Calianthe (20), puis en 1604 les éplogues et pastorales de Claude Garnier, sur la *Naissance de Madame* (21). Hardy lui-même, l'intarrissable et terrible tragique, donnait, en 1606, sa pastorale d'*Alphée* et celle d'*Alcée* en 1610, en attendant les autres (22).

Les Normands suivaient la mode. En 1603, notre Montchrestien risquait une bergerie en cinq actes et en prose. En 1606, Pierre Troterel débutait dans la carrière théâtrale par la *Dryade amoureuse* en attendant l'*Amour triomphant*. La pastorale de l'*Union d'amour et de chasteté*, d'Albin Gaultier, apothicaire d'Avranches, que notre savant collègue, Monsieur Eugène de Beaurepaire, a naguère tiré de l'oubli, est de 1606. Le *Ravissement de Céphale* où Chrétien des Croix appelle le soleil le « souverain roi des célestes chandelles » est de 1608. On sait comment les *Amantes* ou la *Grande Pastorelle* (1613) renferment des beautés de premier ordre à côté d'incrongruités et de sottises et donnent à leur auteur le droit d'être tiré de l'oubli ou vengé du mépris. N'est-ce pas notre Segrais qui, vers la fin du siècle, trouvait grâce devant Boileau et « charmait » nos forêts par ces vers dignes de l'immortalité ?

« Climène, il ne faut point mépriser nos bocages,
Les dieux ont autrefois aimé nos pâturages
Et leurs divines mains aux rivages des eaux
Ont porté la houlette et conduit les troupeaux.
L'aimable déité qu'on adore à Cythère
Du berger Adonis se faisait la bergère.
Hélène aimait Pâris et Pâris fut berger. »

Les modernes ont recueilli la tradition des anciens. Ils chantent volontiers la nature et inclinent à la Pastorale. Vous pourrez entendre tout à l'heure comment ils la comprennent et la traitent à leur façon, comment, en la modernisant, ils la spiritualisent, comment, en jetant résolument aux orties du Parnasse l'ancienne

défroque mythologique, ils élèvent la bucolique, jusqu'à la prière

Si l'on en juge par les extraits de ces pièces et de beaucoup d'autres recueillies dans les ouvrages spéciaux, le style de Bry de la Clergerie est supérieur à celui de la plupart de ses contemporains les bergers chantants. Comme eux, il est imprégné de réminiscences classiques, payen comme un poète de la Renaissance, traduisant à toute occasion Virgile et Catulle. Il ne peut se défaire de certains amphigouris et de certaines fadeurs, mais en général il est descriptif et clair ; il est surtout honnête, ce qui n'est pas un mince éloge pour le temps et lui donne une distinction particulière. Il semble d'ailleurs que les poètes percherons aient penché vers la bucolique. Leur père et maître à tous, Rémi Belleau surpasse Ronsard lui-même en grâce et en mignardise dans la description de la nature. Jacques Courtin de Cissé nous a laissé une *Bergerie*. On pourrait presque appliquer à Bry de la Clergerie ce qu'un Bellesmois d'hier, Maizony de Lauréal, disait en 1828 :

« Naguères notre flûte à la forêt docile,
Bellesme apprit les airs des pipeaux de Virgile
Et tes chantres ailés à mes douces leçons,
Inaperçus, mêlaient leurs aimables chansons....
.... Même j'y retrouvai la scène où tes églogues
Font parler leurs bergers en naïfs dialogues. »

Trente ans après Bry, un enfant du Perche, dont une main pieuse et savante doit, dit-on, vulgariser le curieux poème de l'*Unellographie* déjà signalé par notre honorable confrère M. de Chennevières, dans ses *Mémoires de l'académie de Bellesme*, Jean de Meulle en Dame-Marie (23), chantait les poètes nés sur les bords de l'Huyne, de la Sarthe et du Loir. Lui aussi faisait son églogue.

« Où Janot rencontra d'aventure
Pavin sous la rustique et douce architecture
D'un orme frondoiant en feuillage divers. »

L'*Unellographie*, datée de 1634, est postérieure de 30 ans à l'épithalame du comte de Soissons. Le style de Jean de Meulle est évidemment plus châtié que celui de Bry de la Clergerie. La fêrûle de Malherbe avait peu à peu, bon gré mal gré, discipliné

l'école. Les sages la respectaient, les indociles la craignaient. Le tyran des mots et des syllabes avait plié sous son joug Régnier et Théophile, aussi bien que Racan et Maynard.

En 1600, les chemins n'étaient pas si bien essartés que chacun ne cherchât à tâtons son petit sentier. Bry est descriptif, naturaliste même, il cherche les détails et aime à chasser la petite bête comme le faisait plus tard notre bon normand Gérard de Saint-Amant, au grand scandale du correct et triste Boileau. La description de la « livrée » de Carlin, se disposant à aller aux noces de Charlot, ne contient pas moins de dix-huit vers ; celle du rabat que Toinon avait façonné de sa main pour son berger Thénôt est plus longue encore et plus intéressante pour nous. Explique qui pourra le problème de ce rabat mignon :

« D'une toile d'attour entre mille choisie
Repinsé par compas d'une façon jolie,
Le bas en est tout plain aresté d'un ourlet
Qui ne porte pas plus de monstre qu'un filet ;
Le haut, bordé autour d'une grande dentelle
Et d'ouvrage et de fil d'une excellence belle,
Dentelle dont l'éguille artiste de Thoinon
Projecta le devis avecque la façon.
C'étaient autant de dents autant de personnages
Qui vivaient, ce semblait, dans leurs vives images.
Pan étoit d'un côté sa houlette en son poin,
Son flageolet au col que l'on voioit de loin
Qui traisnoit après luy une amoureuse suite
De satyres légers, habilles à la fuitte,
De Faunes, d'Égyptans, de Nymphes, de Sylvains
Qui se tenoient les uns les autres par les mains ;
Amour d'autre costé et Vénus et les Grâces
Tenoient leur rang à part dans les premières places
Hymen marchoit après et le jeu et le Ris
Et tous ces dieuteletz qui n'ont guère de pris,
Même ces charlatans comme Mome et Priape
Et le bon Bromien inventeur de la grappe.
On eust dit à les voir qu'ils prenoient leur esbat.
Au reste un point couppé de quatre doigts de large
Mignonnement cousu couvre toute la marge. »

Ce rabat, certes, est une merveille ; si Gillet ne l'a pas brodé avec son imagination, c'est aussi un document. Je le livre aux patients historiens de nos industries nationales. Ne perdons pas de vue que nous sommes en 1602, sous le roi Henri IV, à une

époque de modestie et d'économie relatives entre les mignons de la cour des Valois et les raffinés de la Régence. Il ne peut être question d'ailleurs d'une broderie étrangère. Le poète-berger dit expressément que la « dentelle », devis et façon, est l'ouvrage de « l'éguille artiste de Thoinon ». Que Toinon ne soit pas plus bergère que le pasteur Gillet, cela est vraisemblable, mais, grande dame ou gardeuse de moutons, elle était normande, percheronne ou française et sa merveilleuse garniture de rabat en dentelle est aussi compliquée et plus intéressante pour nous que le bouclier d'Homère

Avons-nous un portrait authentique de maître ou messire Bry de la Clergerie, dont les armes étaient, dit-on, « d'argent à trois fascés de sable à quatre cotices d'or tranchant sur le tout » ? En tout cas, on pourrait fixer d'après lui-même quelques airs de son allure, sinon les traits de son visage. Le berger Gillet, comme le Corydon de Virgile, trace son portrait pour la cruelle Galatée sa cinquième « maîtresse » dont le cœur est moins doux que le nom « Bergère », lui dit-il :

« Bergère, tu as tort de m'avoir à mépris
J'ai tant et tant de fois gagné le jeu de prix
Entre mes compagnons, aux chansons, à la dance,
Au ballon, à la lutte et à toute autre chance.
J'ay l'esprit assez bon ; je suis, quant à du corps
Moyennement taillé de membres assez forts,
Aussi beau, m'a-t-on dit, que pas un du village,
Aussi riche en bestail et en fond d'héritage
Qu'un autre et toutefois cela que tu cognoy
Ne peut faire, ô malheur, que tu songes à moy. »

L'élogue de notre bon percheron n'éveille pas seulement la curiosité de l'historien local et de l'iconographe, elle intéresse aussi quelque peu le grammairien et le philologue. Son langage est celui de ses contemporains, mais l'accent du terroir se fait parfois sentir dans l'orthographe et dans l'expression. Celle-ci d'ailleurs n'est pas dépourvue de hardiesse et de goût.

En saluant la mémoire d'une amie regrettée, le pasteur Gillet dit au début de son élogue :

« Belle, puisque le ciel, riche de son butin,
Pour *chétiver* ma vie abrégéa ton destin
Tousjours sois-tu le prix de ceste voûte ronde
Comme icy tu estois la merveille du monde. »

On trouve le substantif *chétiveté* dans quelques auteurs contemporains de Bry de la Clergerie, notamment dans Brantôme et Baïf. Je ne connais pas d'exemples du verbe *chétiver* que je trouve excellent et que je voudrais voir naturaliser dans un dictionnaire faisant autorité, soit qu'il vienne directement de l'italien *cattivare* comme son paronyme *captiver*, soit qu'il dérive du français *chétif* qui implique l'idée de faiblesse et d'amoindrissement plutôt que celle d'esclavage (24).

Nous avons vu qu'en s'adressant à la cruelle Galatée, l'énamouré pasteur faisait appel à sa beauté passagère et lui disait :

• Tandis que sur ton front *hostelle* la jeunesse
Chasse loin de tes ans l'importune tristesse. »

« HOTELER — Loger quelqu'un dans une hôtellerie. Ce verbe est tout à fait oublié, s'il a jamais été bien établi », dit le *dictionnaire étymologique* de Noël et Carpentier. Il ajoute : « on le trouve dans le dictionnaire en trois langues d'Oudin ».

On le trouve ailleurs, notamment dans la *Moralité du mauvais riche* (16^e siècle) (25).

Le bon normand Vauquelin de la Fresnaye avait déjà dit : *En hostelage*. Mais *hosteler* vaut mieux. Il remplacerait avantageusement dans le dictionnaire de l'académie le demi-barbare et peu euphonique : *héberger*.

ÉTRAQUER. — En allant chez Carlin, dit Gillet.

« J'étraquois le premier la nège et le chemin. »

Encore un mot perdu dont je ne connais pas d'exemple. Il a été religieusement conservé dans le patois normand, bien qu'il ait échappé aux recherches de Délestang

« ÉTRA. — Piste, trace sur la neige. »

(*Dictionnaire du patois normand*, de MM. Duméril).

HARDE. — Avant le combat, Carlin offre à Gillet :

« Un des deux bons pippeaux qu'il a troqués en *harde*. »

Est-ce un mot normand ! Peut-être ; je ne le connais guère que dans un vaudeville de Jean Le Houx :

« Oh ! que de bon cœur mes livres harderois
Pour les escots où tu serois ! »

Les locutions normandes abondent d'ailleurs. Guillaume appelle les bergers : « Mes garçons » ; il a perdu sa vache « à poil cail » (et non caillé comme le lui fait dire une faute d'impression) ; le « pais » est monosyllabe, le berceau est un « bers », le coudrier une « coudre », les sillons s'écrivent « seillons » ; on écoute avec attendrissement le « béel » d'un agnelet. Guillemin dit à ses compagnons : « Assisons-nous ». Bry de la Clergerie va plus loin que le parisien Baïf et le normand Vauquelin dans l'essai des élisions euphoniques, quand il dit « en style noble » à son héros :

Quelque part *qu'ous ailliez*, les œillets et les roses,
Le bonheur vous assiste !...

Le bon Gillet a encore une autre Normandise, inconnue à la famille des cigales qui chantent tout l'été. Il semble appartenir à la tribu des fourmis. Loin de mépriser la richesse, il la représente volontiers comme une vertu, compagne et nourrice de la tendresse.

S'il aime Carlin « mieux mille fois que sa vie », c'est que son ami lui apprend.

« Comment d'un soc aigu incognu à Neptune
On écorche le dos de la mère commune
Pour consigner d'espoir dans ses larges guérets
Les fruits de nostre vie en forme d'intérêts. »

Son suprême argument pour toucher le cœur de sa Galatée est d'être :

« Aussi riche en bestail et en fond d'héritage
Qu'un autre. »

Guillemin est tout enflé de ce qu'on le soupçonne de courir après sa vache égarée pour ne pas dépareiller son troupeau. Vraiment, dit-il :

« J'en ay d'autres assez et le prochain rivage
De Loire ne voit presque à l'entour de ses eaux
Paitre d'autre bétail que mes riches troupeaux. »

A entendre Carlin, les troupeaux des nouveaux époux sont innombrables comme les feuilles de leurs bois et Gillet couronne l'épithalame de ce trait final et caractéristique :

« Or le ciel qui jamais un si beau pair ensemble
N'a veu de ses enfants, maintenant les rassemble
.... De leur *bien*, de leur cœur aujourd'hui ne fut qu'un. »

L'union des cœurs, quel rêve ! L'union des biens, quelle réalité ! Il n'y a qu'un normand, fût-il poète, pour les mettre ainsi côte à côte dans la corbeille nuptiale.

Avant de clore cette notice incomplète, bien que déjà trop longue, je ne saurais, Messieurs, passer sous silence une question qui m'a fort embarrassé à la première lecture de l'épithalame de Bry de la Clergerie et à laquelle je ne saurais, je vous l'avoue, répondre que d'une façon conjecturale et par à peu près.

Quels étaient les poètes contemporains de Bry de la Clergerie, auxquels le berger Gillet donne les noms de Guillemin et de Carlin ?

Guillemin est suffisamment désigné. Il a fait le *BEAU MARTYRE*, il est riche et habitant du « prochain rivage de Loire ».

J'avoue ne connaître dans les poètes contemporains aucun « bon sonneur » qui réponde parfaitement au signalement donné.

Il y a bien au devant de la traduction de la *Philosophie et de l'Instruction morale* de Piccolomini par Pierre de Larrivey, un sonnet laudatif de Guillaume Chasles, chartrain. Le privilège est de 1580, l'édition de 1585. Bien que quinze ans après, Larrivey fût un « véritable vicillard », Guillaume Chasles pouvait juger les chansons des pasteurs et chanter au besoin lui-même.

Mais a-t-il fait le *Beau martyr* ?

Et maintenant me dira peut-être un de nos jeunes érudits qui connaît jusque dans ses coins les plus secrets l'histoire littéraire du Perche, est-il bien sûr que notre Bry de la Clergerie ait fait cet épithalame dont on vient d'entendre l'analyse et, poète lui-même à ses heures, le président de la Société historique n'a-t-il pas inventé de toutes pièces le thème sur lequel il a brodé sa critique et sa glose ? Rien de pareil ne figure aux différents catalogues des œuvres de notre Percheron dont le bagage poétique se compose uniquement de l'*Éloge en vers sur Gilles de Riantz*, imprimé en 1597.

Rassurez-vous, Messieurs, l'édition existe, petit in-quarto, 26 pages sur beau papier de fil en charmants caractères italiques. Elle se vendait chez *Pierre Bertault au mont Saint-Hilaire*, à

l'estoille couronnée, tout comme les poèmes de Messire Claude Morenne, évêque de Séez. L'ai-je trouvée par adresse ou par hasard ? Ni l'un, ni l'autre, je la dois à l'amitié. Rien d'étonnant sans doute quand je vous aurai nommé l'ami, mais, chose notable, elle m'a été communiquée par la sollicitude, le désintéressement et la grandeur d'âme d'un bibliophile.

L'écrin qui renfermait la perle était dans le trésor, je veux dire dans la bibliothèque de M. de La Sicotière.

NOTES

(1) *Les aventures du petit roi saint Louis devant Bellesme*, par Ph. de Chennevières. (Bibliothèque d'éducation et de récréation, Paris, J. Hetzel).

(2) Suivant le *Manuel* de Brunet, le *Grand Compost des Bergers* fut imprimé à Paris, en 1493. Il y a eu d'autres éditions et des espèces d'Almanachs interprétant et renouvelant les prophéties de Nostradamus. Mais notre almanach moderne date de Mathieu Laensberg. Ce dernier a-t-il existé ? Était-il chanoine de Liège, vers 1630 ? « Quoiqu'il en soit » dit la *Biographie universelle* citée par M. Ch. Nisard, dans son *Histoire des livres populaires* », le plus ancien exemplaire que que l'on connaisse de l'*Almanach de Liège* est de 1636 ; mais on n'est pas assez sûr que se soit le premier ».

(3) Ronsard avait dit, quarante ans auparavant :

« Comme on voit en septembre ès tonneaux angevins,
Bouillir en escumant la jeunesse des vins,
Qui chaude en son berceau, à toute force gronde
Et voudrait tout d'un coup sortir hors de sa bonde....
.... Ainsi la poésie en sa jeune saison
Bouillonne dans nos cœurs, peu sujette à raison.... »

(Le Bocage royal. Epître au sieur. L'Huillier).

(4) Dans ses *Origines de l'Opéra*, M. Ludovic Cellier dit que « se conformant à un usage établi, dit-on par Charlemagne qui, le premier, envoya des poètes ménestrels aux noms de ses grands dignitaires pour composer des chants en leur honneur », Henri III avait commandé l'épithalame du duc de Joyeuse à Ronsard. Il est probable que Ronsard ne fut pas le seul mis en œuvre. Claude de Morenne au moins a une pièce de vers sur le même sujet, matière identique à celle fournie à Ronsard.

(5) H. Martin. Tom. X, pag. 39, 41, 42.

(6) P. Daniel. Hist. de France, tom. III, p. 1849.

(7) Mézeray. Hist. de France, tom. III, p. 783.

(8) « La colère lui faisant perdre le respect, il alloit jusqu'à des emportements très violents qui eussent produit de dangereux effets si les personnes que le Roy entretenoit auprès de lui et sa bonté naturelle, calmant bientôt ses mouvements, ne l'eussent ramené à son devoir. Ce qui ne laissoit pas toutefois de causer de perpétuels soucis au roy, d'autant que ces boutades recommençoient souvent et s'élevant tout à coup eussent pu rencontrer de telles conjonctures qu'elles eussent excité quelques périlleuses tempêtes. »

Mézeray. Hist. de France, tom. III, p. 1183.

(9) « Le dimanche 31 janvier 1799 a esté célébré le mariage de Madame, sœur unique du Roy, avec le duc de Bar, prince de Lorraine, dans le cabinet du Roy. par l'archevêque de Rouen, frère naturel de Sa Majesté ; le Roy s'estant aperçû que Madame, sa sœur, vouloit estre mariée par un ministre de sa religion et qu'au contraire le duc de Bar vouloit que ce fust par un Archevêque catholique ; pour lever la difficulté a fait venir dans son cabinet les deux contractans et l'archevêque de Rouen auquel il a ordonné de les épouser en sa présence, disant que son cabinet estoit un lieu sacré et que sa présence valoit toute autre solemnité. »

(*L'Estoile*, journal du règne de Henri IV. Supplément, tom. II, p. 24-25).

(10) Le lundy, 17 de décembre 1601, la duchesse de Bar est retournée en Lorraine ; laissant les théologiens catholiques mal contents de son opinion e les ministres fort satisfaits de sa constance en leur religion ; le Roy l'a accompagnée jusques au lieu où elle doit coucher.

(Id., id., p. 112).

(11) Claude de Morenne avait dit dans son épithalame du duc de Joyeuse :

« Vien donc, ô Hyménée,
Portant dessus ton dos ta chappe ensafranée
Et couvrant tes deuz piez d'un beau brodequin bleu. »

Et Ronsard dans son églogue « sur les Noces de Monseigneur Charles, duc de Lorraine » :

« O Dieu qui prens le soin des Noces, Hyménée,
Laisse prendre à ton dos ta chape ensafranée
Ton pied soit enlacé d'un beau brodequin bleu
Et portes en ta main un clair flambeau de feu. »

Bry prenait son bien où il le trouvait, mais il n'a pas osé suivre Ronsard plus loin et dire comme lui :

« Esternue trois fois et trois fois, de la teste
Fais signe aius que venir à la divine feste. »

(12) « Décembre 1601. — Le jeudy 9, descéda madame la princesse de Conty à Saint-Arnuol, s'en allant à Bonnetable faire la nèce de sa fille avec Monseigneur le comte de Soissons. »

(Journal du secrétaire de Philippe du Bec).

« Le jeudy 27 de décembre mourut la princesse de Conty allant au Mans pour y conclure le mariage de sa fille avec le comte Charles de Soissons. Dans ce voyage, elle fut atteinte de la petite vérole dans un âge très avancé et dans une saison très froide, ce qui n'est point ordinaire. »

(*L'Estoile*).

L'élogue de Bry de la Clergerie édité à Paris, chez Pierre Bertault, au mont Saint-Hilaire à l'estoile couronnée, est daté en toutes lettres de janvier 1602.

(13) « Je voy desjà le lict par les grâces tendu
Qui dansent à l'entour et versent à mains pleines
Myrtes, roses et lis, œillets et marjolaines. »

(Ronsard).

De Morenne voit l'amour :

« Espandre à pleines mains le thyn, la marjolaine,
Les roses, les œillets et jeter une haleine
Qui parfume la chambre et chatouille nos cœurs. »

(14) « O Lucine Junon, qui aux nocces présides
Et de paons accouplés ta belle coche guides...
Vien avecques ta fille amyable et bénigne
Favoriser le jour des nocces de Claudine..... »

(Ronsard. Chap. pastoral sur les nocces du duc de Lorraine).

« Puisse de tels esbats tous les ans un fils naître
 Qui soit comme le père aux armes bien adestre
 Et semblable à la mère en grâce et en beauté
 Toujours avecques eus soit la félicité
 Toujours de plus en plus fleurisse le lignage
 Qui, brave, sortira d'un si beau mariage. »

(Cl. de Morenne. Épith. de Mgr. de Joyeuse).

(15) Il est superflu de faire remarquer ici l'imitation de la quatrième Églogue de Virgile, Bry était nourri des classiques latins ; on sent presque à chaque vers que ses favoris étaient Virgile et Catulle dont les réminiscences abondent,

Ronsard, dans son chant pastoral sur les noces du duc de Lorraine, décrit aussi en passant l'âge d'or, mais il brise les entraves de l'imitation et ronsardise à son aise :

« Les cornes de tes bœufs se puissent jaunir d'or,
 D'or le poil de tes boucs, et la toison encor
 De tes brebis soit d'or et les peaux qui hérissent
 De tes chèvres le dos de fin or se jaunissent. »

(16) Aussitôt marié, le comte de Soissons s'en retourna à la cour, il se mit à cabaler avec la marquise de Verneuil et à pêcher les écus en eau trouble. Il remplit tout l'été et une partie de l'automne de 1603 de ses querelles avec Sully. Toujours bouillant et tracassier, cherchant à mordre aux jambes le grand Pan, son cousin, il n'assistait pas au sacre de la reine le 13 mai 1610. Son absence, cette fois, lui fait honneur. Après la mort du roi, il saute à cheval, revient à bride abattue et arrive à Paris le 15 ou le 16. Il jette feu et flammes, puis se laisse acheter. Il ne cesse ensuite d'intriguer et de chercher plaies et bosses. Il devient l'âme du Maréchal d'Ancre, se brouille, se « ramisse » et se brouille de nouveau avec le prince de Condé. Toujours grincheux contre Sully, il sent fermenter son vieux levain contre les Guise et se fâche avec son beau-frère. Puis il se met, d'accord avec Condé, à boudier à propos du mariage du roi avec Anne d'Autriche. Ce n'est qu'un bouillon de colère, vite passé, puis brusquement ranimé. Il meurt en pleine brouille en 1612.

Annette ne paraît pas avoir été la bergerette tendre et inoffensive de la pastorale. Elle siégea officiellement à la conférence de Loudun en 1616 ; elle prit part à beaucoup d'intrigues sous la régence et, en 1620, elle quittait la cour avec Mayenne, Longueville et les mécontents.

Le premier né du comte et de la comtesse de Soissons mourut en bas âge. Louis (la pastorale l'eût nommé Louiset ou Louisot) naquit à Nogent en 1606. Il grandit parmi les intrigues et comptait déjà parmi les mécontents, quand il quitta la cour avec sa nièce à quatorze ans. La même année, il commandait nominale-ment les troupes de la reine. Il essayait sa première défaite, sans honte, mais sans gloire. En 1628, il fit une assez piteuse soumission au roi Louis XIII devant la Rochelle. Il s'accommoda avec Richelieu qui lui donna le gouvernement de la Champagne en 1631, puis le commandement de Paris et des provinces du Nord. Il reprit Saint-Mihiel pour le compte du roi en 1635, à la tête de l'armée de réserve. En 1636, il ne put empêcher Jean de Wert et Piccolomini d'envahir la Picardie et, dépité contre le cardinal pour une misère, entra dans le complot qui devait l'assassiner à Amiens. Il s'enfuit à Sedan et négocia sa soumission par l'intermédiaire de l'Espagne. Il était toujours exilé en 1641 cabalant contre le cardinal. Il fut un des tentateurs et des complices de Cinq-Mars et, avec Guise et Bouillon, entra en révolte ouverte. Il eut la triste joie de vaincre à la journée de Marfée, à la tête d'une troupe d'étrangers et de rebelles. Il fut tué en brave au milieu de son triomphe et des lettres d'abolition purent seules faire grâce à sa mémoire de la note d'infamie qu'il méritait d'y voir attachée.

(17) L'évêque de Séez et son diocésain Bry de la Clergérie n'ont-ils pas eu ensemble quelques bons rapports de confraternité littéraire ? Au moins avaient-ils pour un temps le même libraire. L'éplogue épithalame du comte de Soissons (janvier 1602) et les *Oraisons funèbres et tombeaux.... avecque les cantiques, quatrains et autres poèmes tant françois que latins composés par Messire Claude de Morenne, évesque de Séez* (1606) ont été édités à Paris, chez Pierre Bertault. Au mont Saint-Hilaire à l'Etoile couronnée.

Si Bry est incontestablement plus chaste que Ronsard et Claude de Morenne, on peut dire aussi qu'il est plus retenu. Il n'aurait pas dit comme le second :

« Joyeusement joyeux, tu jouiras, Joyeuse
Du joyau précieux de ta chère amoureuse. »

Ce que c'est que de joûter avec Ronsard et de vouloir surbroder un modèle déjà si clinquanté. Le Vendômois avait dit :

« Joyeuse, suy ton nom qui, joyeux, te convie
A jouir doucement d'une joyeuse vie. »

(18) *La Chasteté repentie*. Pastorale en 5 actes et en vers dédiée à M. de Rosny, dans les *Œuvres poétiques du sieur de la Valletrye*. — Paris, Etienne Valet, 1602.

(19) *La Salmée*, pastorale comique ou fable bocagère en cinq actes, en vers. — Pont-à-Mousson, Melchior Bernard, 1602.

(20) *Les infidèles fidelles*, fable bocagère, en cinq actes, en vers, dédiée à M. le comte de Carman. — Paris, Thomas de la Ruelle, 1603.

(21) *Les royales couches* ou les *naissances* de M. le dauphin et de Madame, composées en vers françois par Claude Garnier et dédiées en étrennes à Leurs Majestés par F. Jacques de Turicellas, confesseur et prédicateur de la reine. — Paris, Abel Langellier, 1604.

Plus tard, Claude Garnier fit imprimer un *Chant pastoral sur le trépas de feu Mgr le chevalier de Guise*, en vers, à quatre personnages avec un chœur de nymphes, dédié au roi de la Grande-Bretagne, — Paris, Claude Percheron, 1615.

(22) On trouve cinq pastorales dans les œuvres de Hardy, toutes en vers de dix syllabes : — *Alphée* ou la *justice d'amour*, 1606 ; — *Alcée* ou l'*infidélité pastorale*, 1610 ; — *Corine* ou le *silence*, 1614 ; — *L'Amour victorieux* ou *Vangé* (sic), 1615 ; — *Le Triomphe d'Amour*, 1623.

La bibliothèque du théâtre français signale encore d'autres pastorales dans les premières années du XVII^e siècle, par exemple : *L'Instabilité des félicités amoureuses*, tragi-pastorale du sieur de Blambousault. — Rouen, Claude Le Vilain, 1605 ; — *Le Bocage d'Amour*, de J. Estival. — Paris, Millot, 1605 ; — *Lydie*, fable champêtre, par Dumas. — Paris, Jean Millot, 1609 ; — *Les Amours contrainss*, la *Vengeance des Satyres* et le *Mariage d'Amour*, pastorales d'Isaac du Ryer, 1610, 1614, 1621 ; — *L'Amphithéâtre pastoral* ou le *Sacré trophée de la fleur de Lys*, par P. Dupeschier, parisien. — Paris, Abraham Saugrain, 1609 ; — *Isabelle* ou le *Dédain de l'Amour*, par Paul Ferri, messin. — Lyon, Pierre Coderg, 1609 ; — *Le Vieillard amoureux*, d'Étienne Pasquier. — Paris, 1610 ; — *L'Amour desplumé* ou la *Victoire de l'Amour divin*, pastorale chrétienne, par Jean Mouqué, boullenois. — Paris, Ch. Chapelain, 1612, etc., etc.

(23) « Ce n'est pas si près de Séez, mais à une douzaine de bonnes lieues à vol d'oiseau qu'il faut chercher le village auquel sans doute notre poète doit son nom (point d'autres Meulles dans le climat de Séez). On trouve celui-là non loin de Canapville, un peu à droite du chemin de Gacé à Lisieux et il appartient aujourd'hui au département du Calvados, c'est-à-dire au diocèse de Bayeux. »

(De Chennevières. *Mémoires de l'académie de Bellesme*).

J'en demande pardon à mon vieil et savant ami, mais cela ne se peut. Il faut absolument que Jean de Meulle soit né dans le Perche et même dans les environs de Bellesme. L'étranger, le « Sagien » Pavin, dit expressément de Janot :

« Quant à toi, cher Pasteur, je t'estimerois estre
A ton parler natif de ce climat champestre.... »

Janot devait être de Meulle, le grand ou le petit, hameau de la commune de Dame-Marie où florissait, avec des éclats divers, l'abbaye que l'on sait.

(24) Il faut entendre une bonne femme de Mantilly en Passais ou de Bellou-en-Houlme, prononcer à la boscaïne ce mot : *Châtiti* pour se faire une idée de l'accent d'attendrissement qu'il renferme, soit qu'il s'applique à un pauvre diable tombé dans la misère, à un enfant délicat ou à un veau malade.

C'est l'ancienne orthographe romane, phonétiquement reproduite.

« Eissit en sunt chassié li parent Saint-Thomas
Vunt en altre pais et *châtis* et las
Et portent leur enfan, leur robes et leur dras. »

(La vie de Saint-Thomas le martyr, par Garnier
de Sainte-Mayence).

(25) Le diable et l'archange veulent emporter le ladre, l'un en enfer, l'autre en paradis. Sathan dit à Raphaël :

« Sai. Raphaël, or y pena
Le ladre n'emporterez niye ;
Il sera en no compagnie
En enfer ennuyct *Ssostellex*. »

Plus loin, le mauvais riche damné demande l'aumône d'une goutte d'eau au ladre glorifié dans le sein d'Abraham :

« Père Abraham, je vous requiers
Que vous me vuilliez envoyer
Ce povre ladre que tenez,
Qui avec vous est *hostellex*
En ce saint paradis là sus. »

RAPPORT

MESSIEURS,

Depuis huit années, notre président, que vous venez d'applaudir, faisait le rapport dont je suis chargé aujourd'hui. Tâche ingrate, s'il en fût, car, sur un programme, le rapport, vilain mot, pauvre en promesses d'intérêt, paraît le morceau à ne pas écouter. On l'écoutait pourtant bien, je vous assure, souvent même, mieux que tout autre, si nous exceptons certaines pièces finales qui, comme la Dame des Tourailles et Jehan du Coing, ont fixé, dans la poésie la plus élevée, la légende de notre Basse Normandie. C'est que notre prédécesseur possédait l'heureux don de jeter sur son rapport, comme sur tout ce qu'il présente, une poudre d'esprit si brillante et légère que tous en étaient éblouis. Il avait, d'ailleurs, le droit d'éblouir, honnêtement et sans supercherie, ayant à rendre compte de choses excellentes : incessants efforts et labeurs fructueux... C'est ce qui me donne aujourd'hui du courage. L'année, Messieurs, de Domfront à Mortagne, a été bonne pour nos travailleurs ornaïs ; et comme ce sont leurs très utiles publications, les récompenses obtenues par eux, qui vont me fournir chaque ligne de ces pages, vous me pardonnerez de vous parler tout simplement, tout bonnement, en rapporteur officiel.

La première récompense que j'aie à enregistrer est le prix Théroutanne, attribué par l'Académie française à M. de La Sicotière, pour son bel ouvrage : *Louis de Frotté et les insurrections normandes*. Récompense d'un prix infini pour nous et qui

fait, presque, de notre séance annuelle, une fête de famille. Car c'est M. de La Sicotière, qui nous a, par son exemple, par ses livres, par ses paroles, transmis le goût des études historiques, entreprises au point de vue, et dans l'amour du pays normand. Et il a eu à cela un mérite particulier. Ayant, en effet, commencé à écrire, à une époque où le romantisme faisait rage, où des œuvres tumultueuses vous emportaient vers tout, le bon Dieu et le diable, excepté vers l'exacte constatation des faits et la sérieuse observation des hommes, M. de La Sicotière, sachant résister à ce courant littéraire, au lieu de nous donner quelque roman bien noir ou quelque drame bien rouge, a sagement, posément, avec résolution, continué et défendu la tradition des historiens de notre province. Il rattache Odolant Desnos et Louis Dubois à nos travailleurs d'aujourd'hui. Grâce à lui, il n'y a pas — que l'on me pardonne une expression un peu pédante — de *missing link* dans la succession des écrivains ornaï, à travers les transformations de la science et de la méthode historiques. Les membres de la Société archéologique de l'Orne doivent donc particulièrement se réjouir aujourd'hui de la récompense obtenue par leur président honoraire ; et c'est pour moi un véritable bonheur que de pouvoir le féliciter au nom de tous ceux qui, dans notre département, encouragés par sa bienveillance et soutenus par ses conseils, ont fait de leur mieux pour marcher sur ses traces.

Le temps me manque, malheureusement, pour parler ici, comme il conviendrait, d'une œuvre aussi importante que la magistrale histoire de Frotté. Que l'on me permette toutefois d'indiquer ici les deux qualités, qui lui donnent, selon moi, une valeur particulière, comme je le fais dans un petit livre, offert à M. de La Sicotière, en souvenir de cette journée (1) :

« Cette histoire a eu la singulière fortune d'avoir été écrite précisément par l'homme qui pouvait et qui devait l'écrire. M. de La Sicotière, aujourd'hui le doyen de nos travailleurs normands, a pu encore connaître, dans sa jeunesse, les acteurs des luttes révolutionnaires ; il a pu, à une heure, où, peut-être, il songeait déjà à donner l'histoire de la chouannerie, recevoir, dans

(1) A M. de La Sicotière. Souvenir du 9 octobre 1890, *La Ferté-Macé, Veuve A. Bouquerel*, in-12, 57 p.

les manoirs et dans les chaumières, les dépositions des ci-devant blancs et bleus. Dans le grand procès historique, dont les débats ne sont pas encore clos, il pourrait être, pour ainsi dire, un témoin. Puis, grâce à l'atmosphère spéciale de libéralisme dans laquelle, de 1830 à 1840, son talent d'historien s'est développé, il n'a pas craint de recueillir indistinctement les souvenirs d'anciens adversaires. Ce même esprit libéral, dont M. de La Sicotière a subi, toute sa vie, la généreuse influence, lui a permis d'écouter et de noter, sans parti pris ni idées préconçues, la tradition parlée, plus précieuse souvent que les documents écrits, pour ceux qui savent la contrôler. Et son entière impartialité était, chez lui, absolument naturelle. Il rencontrait bien, en préparant son travail, des patriotes et des chouans dans les récits des vieux habitants du bocage : héros ou bandits, selon l'origine et les transformations de la légende. Mais il voyait surtout en eux des Français, s'étant battus, hélas ! les uns contre les autres, pour deux choses cependant que l'historien a vénérées toute sa vie : la religion et la liberté !

« Son livre n'est donc pas un livre de passion ; c'est encore moins un livre d'horreur. De pages douloureuses, meurtres et trahisons, il y en a sans doute dans l'histoire de notre chouannerie. Le sang a coulé dans nos chemins creux et, en recueillant les dépositions utiles pour son histoire, M. de La Sicotière a certainement rencontré des personnages à l'attitude équivoque sur lesquels, dans sa droiture naturelle, il a dû porter des jugements sévères, mais il n'insiste ni sur les défaillances ni sur les crimes. Son indulgence pour les hommes et sa très large compréhension des choses font de son livre une enquête impartiale et définitive dans laquelle, même dans les passages les plus sombres, il se hâte de produire l'ignorance qui excuse, l'héroïsme qui éblouit.

« Cette enquête commencée, nous l'avons vu, à l'heure opportune, M. de La Sicotière possédait encore, pour la mener à bonne fin, une qualité précieuse. C'était une véritable similitude de tempérament moral et physique, avec les hommes dont il avait à parler. La race de ces grands et vigoureux normands, durs à la peine et fermes dans leur opinion, est, en effet, bien celle à laquelle appartient M. de La Sicotière. Dans un ex-libris, qu'il projetait de fixer à la garde de ses livres, il a joué lui-même sur son

nom patronymique de Duchesne, modifiant ainsi un vers de Virgile :

Hæc arma exuviasque operum mea quercus habebit (1).

« Les Normands, dont M. L. de La Sicotière présente, à mon avis, si complètement le type, n'ont-ils pas la force, la solidité du chêne et cette volonté opiniâtre de s'élever droit et haut ? L'historien de *Frotté* pouvait donc, mieux que personne, connaissant les qualités de ses compatriotes et aussi les défauts de leurs qualités, expliquer, dans leurs mobiles apparents, dans leurs façons d'agir et de combattre, ces chouans, d'une nature si complexe et énigmatique, que le grand Balzac, malgré son exceptionnelle faculté de divination, n'a guère su qu'en donner l'esquisse !

« Volonté opiniâtre d'arriver à son but ! C'est cette qualité, essentiellement normande, qui a permis à M. de La Sicotière d'écrire le livre qu'il vient de publier. Je suis convaincu, et la preuve s'en trouve dans les notes indiquant la date de certains documents, que M. de La Sicotière était encore tout jeune quand il a conçu l'idée d'écrire d'une façon définitive l'histoire de la chouannerie. Et pendant quarante ans, cinquante ans peut-être, il a colligé sagement, avec ténacité, mais sans impatience, les matériaux nécessaires pour édifier son œuvre. Quand ils ne se rencontraient pas sur son passage, il n'hésitait pas à aller les chercher au loin ; et quand le livre, pour tout autre, eût été mûr, soucieux de faire mouvoir ses personnages dans un décor fidèle, il se rendait de ville en ville et de bourgade en bourgade, pour examiner, dans ses plus petits détails, le théâtre des guerres de la chouannerie. J'ai eu le très grand plaisir de l'accompagner dans une de ces tournées d'historien, et j'ai pu juger ainsi, à sa juste valeur, la conscience et le scrupule d'un travailleur semblable. Et je doute fort qu'un des lecteurs de *Frotté* puisse, en parcourant ces pages qui semblent si aisément composées et si facilement écrites, soupçonner tout ce qu'un pareil ouvrage a causé à son auteur de fatigues et de peines ! »

Le succès de l'œuvre de M. de La Sicotière ne doit donc pas nous surprendre. Il a été grand non seulement chez nous, mais à

(1) V. *Revue des Provinces de l'Ouest*, t. 1, p. 286.

Paris et dans toute la France. Il y a là pour nous, mes chers confrères, une très utile leçon. Ne redoutons pas de rester, dans nos études, très normands, très percherons, très ornaïs ; car, comme notre Orne est un beau morceau de France, nous aurons bien souvent la chance, en en parlant, d'intéresser le pays tout entier !

Mais le prix attribué à M. de La Sicotière n'est pas le seul dont les membres de notre Société aient à se réjouir dans cette séance ; plusieurs de nos confrères ont aussi obtenu des récompenses de la plus grande valeur et dont nous devons être fiers. Vous voyez, Messieurs, que j'ai, aujourd'hui, bien de quoi remplir mon rapport !

Pour commencer, signalons le prix Gobert, accordé à M. le vicomte de Broc, pour son important travail : *La France sous l'ancien régime*, œuvre de longue haleine, aussi fortement documentée qu'élégamment écrite ; œuvre sérieuse, mais surtout charmante, en raison de la très instinctive compréhension que l'auteur a des choses du temps passé. Ce qui ne l'empêche pas de penser et d'écrire en homme du temps présent, sûr de ne jamais manquer, comme il le souhaite à la dernière page de son livre, ni à la vérité, ni à la justice !

Un autre de nos confrères, M. Jules des Rotours, a obtenu une mention très honorable pour une *Étude critique sur le rôle du sentiment ou de l'instinct moral dans les théories contemporaines*, sujet proposé par l'Académie des sciences morales et politiques. « Le sujet m'a tenté — me disait dernièrement M. des Rotours — parce que nous sommes poussés, il me semble, vers une sorte de morale du cœur, par le découragement de la raison, qui ne croit plus guère à la métaphysique, par le besoin de réagir contre l'esprit positif, intéressé, étroitement et grossièrement matérialiste, par notre fond de christianisme plus ou moins latent. » Voilà qui indique suffisamment avec quelle précision d'analyse et quelle délicatesse d'observation, M. des Rotours, pouvait écrire l'étude, dont nous avons aujourd'hui à constater le succès.

Enfin, M. Auguste Salles, non content de remporter à l'académie de Caen le prix Lair pour son *Éloge de Thomas Corneille*, vient de recevoir un prix d'éloquence de l'Académie française, qui avait donné comme sujet de concours : *Les Contes de*

Perrault. Thomas Corneille, un talent viril ; Charles Perrault, un génie enfantin ! Cela ne manifeste-t-il pas le tact littéraire de M. Auguste Salles qui, en examinant deux figures si différentes, a su mériter deux couronnes ?

Voilà, Messieurs, quels sont nos lauréats. Il serait injuste de ne pas parler, après eux, de nos travailleurs, de nos charmeurs habituels.

Nos charmeurs, vous l'avez deviné, ce sont nos poètes. Vous allez entendre MM. Lorient, Millet et Challemel. Mais combien je regrette que M. Germain Lacour ne puisse vous dire un de ces aimables poèmes, auxquels la vigueur de la pensée et la tendresse du sentiment donnent une marque si personnelle. Que je regrette aussi de ne pas voir sur notre programme, le nom si sympathique de M. Paul Harel ! « Il a été, disait l'an dernier M. Le Vavas seur, jusqu'à écrire en prose, et la Hanterie a prouvé une fois de plus que, chez lui, le fond vaut la forme. » Eh bien, la Hanterie a été remise en vers — car les rimes sont des revenants difficiles à écarter — mais en beaux vers perçants et sonores, qui pourraient bien pénétrer fort loin et retentir fort longtemps !

Il faut laisser, Messieurs, nos poètes ordinaires pour aller trouver ceux de nos collègues qui peinent courageusement, et à notre très grand profit, sur le terrain souvent ardu de l'histoire locale. Ils nous ont, d'abord, donné cette année, le *Cartulaire de l'abbaye de Notre-Dame de la Trappe*, la première publication considérable, entreprise par notre Société. Elle est due à l'initiative de M. le comte de Charencey qui, généreusement, a fait copier à ses frais le manuscrit de la Bibliothèque nationale ; aux bons soins de M. l'abbé Hommey, notre vaillant secrétaire-adjoint, et de M. Eugène Lecointre, l'un de nos vice-présidents. En mentionnant l'apparition de ce beau volume, nous regardons comme un acte de stricte justice de remercier nos confrères de leurs laborieux efforts et de les féliciter, au nom de la Société tout entière, du bon résultat qu'ils ont obtenu.

Je dois signaler aussi une publication de la plus grande importance et du plus vif intérêt pour cette partie du département de l'Orne. Ce sont les *Documents sur la province du Perche*, publiés par M. le vicomte de Romanet et M. Henri Tournouër ; documents ayant le plus grand prix en eux-mêmes, mais dont la valeur est encore doublée par les commentaires de nos érudits

confrères. Ils donnent même parfois, non contents de commenter, des travaux originaux d'un incontestable mérite, comme celui consacré, dans le premier fascicule, à la *Géographie du Perche*.

Je ne saurais omettre de parler ici d'une certaine classe de travailleurs, qui pensent bien servir nos intérêts historiques, en recherchant et en décrivant les livres, petits ou grands, anciens ou modernes, qui concernent le passé de notre pays. Je veux parler des bibliographes, sorte de *préparateurs* de l'histoire à venir, qui ramassent des outils pour les ouvriers de demain. Parmi ceux de nos confrères qui ont bien *préparé* cette année, nommons M. l'abbé Letacq et M. l'abbé Desvaux, qui nous ont donné une bibliographie très approfondie du canton de la Ferté-Fresnel et de l'abbaye de Saint-Évroult ; applaudissons à l'excellente idée de notre dévoué secrétaire, M. Henri Beaudoin, de publier, dans le Bulletin de la Société, une bibliographie annuelle du département de l'Orne. Parmi les chercheurs de livres actuellement en campagne, signalons M. l'abbé Desvaux, dans le canton de Gacé ; M. Mellion, une très utile recrue, dans celui de Vimoutiers ; M. l'abbé Letacq, à Alençon ; M. l'abbé Blin et M. l'abbé Barret, à Sées ; M. l'abbé Macé et votre secrétaire général, qui est aussi quelque peu du métier, dans le canton de Carrouges. Assisté même de M. Jules Appert, un infatigable et déterminé bibliographe, il a essayé de dresser la liste de tous les travaux que, depuis cinquante années, nous a donnés M. de La Sicotière. Avons-nous été complets ? Nous ne l'espérons pas. Mais nous avons tenu, le jour où l'on fêtait le doyen de nos historiens, comme le plus grand éloge que l'on pût faire de lui, à présenter son œuvre.

Nous devons indiquer avant de finir, mais bien sommairement, car malheureusement le temps nous presse, ceux de nos confrères qui, dans les différentes parties du département, sont toujours sur la brèche : M. Louis Duval, qui va, dans quelques jours, publier, avec la sûreté d'érudition qui lui est particulière, l'*État de la généralité d'Alençon sous Louis XIV* ; M. du Motey qui a consacré à la ville et au pays d'Exmes, une série d'études, dont vous allez tout à l'heure entendre peut-être la plus piquante : M. Vimont qui, dans son excellente revue, nous a donné une notice sur le collège de Rabodanges, que M. Siméon Luce lui a fait le grand honneur de présenter à l'Académie des sciences

morales et politiques; MM. Dallet, des Diguères, de Beauchesne, de Vaudichon, Blanchetière, Mériel, et tant d'autres, dont je ne saurais, à mon grand regret, indiquer ici les intéressants travaux. Mais l'on m'en voudrait assurément à Mortagne, de ne pas nommer M. le marquis de la Jonquière et de ne pas dire le très grand plaisir que nous avons pris à la lecture, dans la *Revue des Deux-Mondes*, de ses savantes pages sur l'ambassadeur Castillon.

L'on ne me pardonnerait pas — et l'on aurait bien raison — d'oublier ici M. le marquis de Chennevières, qui a fidèlement conservé à Paris la plume de Jean de Falaise et de M. de La Sicotière. et l'emploi, avec l'autorité qui lui appartient, à publier, dans *l'Artiste*, les souvenirs d'un directeur des Beaux-Arts. Plume aimable, éminemment délicate et distinguée, tenue par une main toujours indulgente, s'arrêtant net devant la méditation, marchant fièrement et vite à travers les beaux souvenirs.

J'ai voulu finir par M. de Chennevières, pour le rapprocher, en terminant mon rapport, de MM. Le Vavasseur et de La Sicotière. L'histoire du travail intellectuel, dans notre pays, à une époque périlleuse, — celle où le *missing link*, dont je parlais tout à l'heure, était à craindre, — peut, en effet, se résumer en trois noms : MM. de La Sicotière, Le Vavasseur, de Chennevières. En 1840, ils se sont partagé un domaine, qui risquait fort de rester à l'abandon. M. de La Sicotière a été vers l'histoire ; M. Le Vavasseur, vers la poésie ; M. de Chennevières, vers les arts. ... Aujourd'hui, 9 octobre 1890, ils sont là, tous les trois, au milieu de nous, historien, poète, artiste.... nos maîtres. Comment votre secrétaire pourrait-il mieux finir, Messieurs, qu'en constatant une semblable présence !

Comte G. DE CONTADES.

LA CORPORATION

DES BARBIERS, PERRUQUIERS, BAIGNEURS. ÉTUVISTES

DE LA VILLE D'EXMES

L'une des plus vieilles corporations est sans contredit celle des barbiers-chirurgiens qui fleurissait à Paris avant le XIII^e siècle. Elle était placée sous la direction du barbier du Roi (1), on n'y entraient qu'après examen et les indignes en étaient impitoyablement exclus.

C'est que, indépendamment de l'art de la barberie qu'on tenait à conserver intact, les barbiers d'alors pratiquaient quelque peu la chirurgie. Ils avaient le droit de saigner, mais en *bonne lune*, de purger et de pratiquer des pansements

Ils tenaient du reste infiniment aux statuts qui leur avaient été donnés par Louis XI et voilà pourquoi, pendant longtemps, leurs boutiques furent peintes en bleu avec des fleurs de lis, pourquoi aussi ils prirent Saint-Louis pour patron.

A côté de la corporation des barbiers-chirurgiens, on créa, sous Louis XIV, un nouveau corps de métiers, sous le nom de *maîtres barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes*. Ils avaient pour enseigne de leurs boutiques des bassins de fer blanc au lieu de bassins de laiton et, comme privilège spécial, la vente exclusive des cheveux.

(1) Certains de ces barbiers-valets de chambre jouèrent un rôle important. Il suffit de rappeler les noms de Labrosse, sous Philippe le Hardi et d'Olivier le Daim, sous Louis XI.

Les perruquiers furent en effet légion depuis que les faux cheveux commencèrent à être employés en France sous Louis XIII.

Nulle profession honnête ne put bientôt se passer de perruques. Le magistrat donna la préférence aux plus vastes, l'avocat ne parut plus au barreau qu'en perruques longues, le médecin ne donna plus de consultation qu'en perruques... A l'aide d'une perruque et d'un habit noir, on passa partout.

La forme et la frisure de ces perruques varièrent à l'infini. On boucla les cheveux, on les figura en rosettes, en marrons, suivant le génie de l'artiste capillaire chargé de la confection ou de l'entretien des perruques.

Puis, quand la fureur en fut un peu calmée, on laissa croître les cheveux et on en fit trois parts : le toupet, les faces et la queue. Le soldat lui-même portait la queue et les cheveux poudrés (1).

Le siècle de Louis XIV, comme celui qui suivit, furent donc l'âge d'or des perruquiers, ce qui faisait dire plaisamment à Franklin : Vous avez en France un excellent moyen de faire la guerre sans qu'il vous en coûte rien. Vous n'avez qu'à ne vous point friser et à vous passer de poudre tant qu'elle durera. Vos perruquiers formeront une armée et l'argent qu'ils vous coûtent suffira pour leur solde.

Voilà pour le sexe laid, quant aux femmes, après avoir couvert leur chevelure de dentelles ou y avoir entrelacé des rubans à la *Fontange*, elles s'étaient trop vite départies de cette gracieuse et charmante simplicité.

Aussi l'art de disposer et d'orner leur coiffure fut, vers la fin du règne de Louis XIV, poussé jusqu'aux dernières limites de l'incroyable. On avait donné des noms divers aux étages de la coiffure. Sur une base en fil de fer s'élevait la duchesse, le solitaire, le choux, le mousquetaire, le croissant, le firmament, le dixième ciel et la souris. Un poète comparait alors cet édifice à la mâture d'un vaisseau voguant sur les mers :

Une palissade de fer
Soutient la superbe structure
Des hauts rayons d'une coiffure ;
Tel en temps de calme sur mer,
Un vaisseau porte sa mâture.

(1) Recueil des meilleures dissertations sur l'histoire de France, par M. Leber, tome X, p. 407 et suivantes.

On comprend combien l'habileté des perruquiers à la mode qu'on n'appelait pas encore coiffeurs était alors prisée. Sous Louis XVI, les grandes dames se disputaient littéralement Léonard, le perruquier de la Reine ; lui seul savait construire avec grâce cet échafaudage étagé de rubans, fleurs et dentelles, embelli d'ornements de fantaisie et tellement pyramidal qu'une femme était obligée de se mettre à genoux dans la voiture ou dans la chaise à porteurs qui la conduisait à la cour. Mais, comme Léonard ne pouvait être partout à la fois, ni satisfaire à toutes les exigences, il fallait se résigner à subir ses inexactitudes. C'était grave surtout quand il s'agissait d'une première présentation à la Reine.

Ma mère, raconte Madame la comtesse Dauger, née de Nédouchel (1), avait pris heure pour se présenter au château, et tout était prêt pour sa présentation ; Léonard était prévenu, on l'attendait. Cependant l'heure approche, le temps fuit et Léonard n'arrive pas. Ma mère est sur les épines ; on prend patience, mais le brave homme n'en finit pas. Envoie-t-on chez lui, c'est pour apprendre qu'il fait sa tournée et que ma mère aura son tour. Enfin le voilà ! il est tout essoufflé ; l'artiste se met à l'œuvre avec précipitation, mais le temps presse, il ne peut aller aussi vite que l'aiguille de la pendule. Bref, ma mère fut très mal coiffée, et comme, tout en se hâtant de bâcler sa besogne, l'artiste entendait ma mère, horriblement contrariée, exprimer son mécontentement, il répondit avec assurance : « Peu importe que Madame soit un peu moins bien coiffée, elle peut être tranquille ; je prends tout sur moi, car la Reine sait que c'est moi qu'on a fait venir, et dès lors trouvera tout bien ». La précipitation fut telle que quand ma mère se leva pour courir à sa voiture, Léonard la suivait encore par derrière pour achever son œuvre tout en marchant, raffermir la tour branlante et ramasser à chaque instant les fleurs qui tombaient.

C'est au XVIII^e siècle qu'apparaissent ces établissements tenus par des hommes experts dans tous les raffinements de la toilette et appelés baigneurs-étuvistes.

On se rendait chez le baigneur pour différents motifs. D'abord

(1) *Souvenirs d'émigration*, par M^{me} la comtesse Dauger, née de Nédouchel. Madame Dauger était la fille du baron de Nédouchel et de Mademoiselle d'Orchival. — Ses *souvenirs*, publiés à Caen en 1858, sont pleins d'intérêt.

par raison de santé et de propreté. C'était là qu'on prenait les meilleurs bains, les bains épilatoires, les bains mêlés de parfums et de cosmétiques, par lesquels on donnait plus de vigueur au corps, plus de douceur à la peau, plus de souplesse aux membres (1).

Toutes les villes de quelque importance possédaient une communauté de barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes, composée des maîtres du métier et élisant un bureau présidé par un lieutenant nommé par le *Directeur général de la Barberie*. Bien que, dès avant le XIII^e siècle, la ville d'Exmes ne fût plus même l'ombre de ce qu'elle avait été, elle avait sa *corporation de barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes*.

L'existence de cette communauté dans une cité de cent cinquante feux, nous a fait quelque peu rêver. C'est pourtant une réalité et une pièce d'une incontestable authenticité nous permettra de savourer la dignité toute moliéresque avec laquelle l'inspecteur de la barberie transmettait ses pouvoirs à son lieutenant d'Exmes, Jacques Serée, et ordonnait aux maîtres de le reconnaître pour leur chef (2).

Le vendredi 21 avril 1752, le greffier en chef du bailliage d'Exmes transcrivait sur ses registres le très curieux brevet que voici :

Germain de la MARTINIÈRE, *écuyer, premier chirurgien du Roy*, président de l'Académie Royale de chirurgie, chef et garde des chartes, statuts et privilèges de la chirurgie, INSPECTEUR ET DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA BARBERIE DU ROYAUME, à tous ceux qui, ces lettres, verront, salut :

Savoir, faisons que sur les bons témoignages qui nous ont été rendus de la personne du sieur JACQUES SÉRÉE, *barbier, perruquier, baigneur, étuviste*, et de ses suffisance, capacité et expérience pour ces causes et autres considérations, nous l'avons établi, commis et institué et le commettons et instituons par ces

(1) Mémoires touchant la vie de Madame de Sévigné, par Walckenaër, tome II, p. 39.

(2) Il ne faut pas oublier du reste que, sous ces apparences drôlatiques, se dissimulait un but très raisonnable et très judicieux : la protection des particuliers. Le directeur de la barberie qui n'était autre que le président de l'Académie de chirurgie, personnage très distingué, avait pour fonctions d'empêcher l'usage par les barbiers et baigneurs de toute substance nuisible dans les parfums, pom-mades et onguents.

dites présentes, NOTRE LIEUTENANT, en la communauté des mattres barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes de la ville d'Exmes, pour jouir en la dite qualité des honneurs, autorités, juridiction, franchises, droits utiles et privilèges, y attachés comme aussi du droit d'exercer la dite profession conformément aux lettres patentes en forme de statuts du 6 février 1725, garder et faire garder es statuts et règlements d'icelle sans souffrir qu'il y soit commis aucune contravention, si mandons aux mattres barbiers, perruquiers, baigneurs, étuvistes de la dite communauté d'Exmes et autres qu'il appartiendra que leur étant apparu des présentes, ils aient à reconnaître le dit sieur Jacques Sérée pour notre lieutenant au bureau ou chambre commune d'icelle communauté et partout ailleurs ou besoin sera et à lui en laisser jouir et user des honneurs, autorités, juridiction, franchises, droits utiles et privilèges attribués à la dite qualité pleinement et paisiblement, conformément aux règlements rendus en conséquence.

En foi de quoi, nous avons signé ces présentes de notre main et, à icelles, fait apposer le sceau de nos armes et contresigner par notre secrétaire.

A Versailles, le 5 avril 1752.

De la MARTINIÈRE.

Par mon dit sieur

Le BLOND, secrétaire.

*Pour enregistrement, le conseiller du Roi,
vicomte d'Exmes,*

GIREY DU HOMME (1).

Qu'il y eût à Exmes, en 1752, de nombreux perruquiers et barbiers, c'est possible, la mode l'exigeait, mais qu'il y eût des baigneurs-étuvistes, c'est autre chose, et nous doutons que jamais, sauf peut-être la période gallo-romaine, la vieille capitale de l'Hiémois ait été dotée de ces coquets et douteux établissements qu'on appelait étuves.

(1) Archives de l'Orne. — Fonds des justices. — Registres du bailliage d'Exmes. — Année 1752.

En l'honneur de l'importance passée de leur cité, les perruquiers de la localité étaient demeurés constitués en communauté et avaient sollicité de M. de la Martinière la nomination d'un lieutenant pour présider leur bureau, à moins qu'un perruquier ambitieux n'ait payé, ce qui est plus probable, à beaux deniers comptants, un titre sonore qui devait, en lui assurant les honneurs et privilèges de la barberie, donner plus de brillant à ses rasoirs et de parfum à ses cosmétiques. Si telle a été l'intention de Jacques Sérée, il a été servi à souhait, sa vanité a conservé un parfum très piquant.

HENRY DU MOTEY.

PERCHE ET CANADA

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il y a trois ans, celui qui est et demeurera toujours notre ami à tous, avant d'être notre guide, notre chef et notre modèle, le conseil infatigable et l'aide inépuisable de nos travaux, le père et l'âme de notre compagnie, nous révélait dans l'une des réunions de la *Société archéologique de l'Orne*, l'un des épisodes les plus singuliers et les plus ignorés de notre histoire nationale, et les mieux faits pour flatter la vanité de notre modeste province, l'émigration percheronne au Canada pendant le xvii^e siècle.

Je ne sache point de département en France qui puisse se vanter de posséder un érudit d'esprit aussi ouvert que celui-là à tous les intérêts et à toutes les curiosités de sa région, à ses petites et à ses grandes chroniques, à tous ses monuments civils et religieux depuis les dalles jusqu'aux clochers, aux moindres détails de ses mouvements populaires, à ses us et coutumes d'hier et d'aujourd'hui, et dont la prodigieuse mémoire soit plus familiarisée avec les innombrables figures du passé et du présent ayant contribué de fraîche ou d'ancienne date à la prospérité et à la richesse de son pays : d'aucuns sont archéologues, ou se sont étroitement consacrés à l'étude soit de l'agriculture, soit des lettres, soit des sciences, soit des arts ; lui sait tout et s'intéresse à tout, car rien d'humain dans sa région natale n'est étranger à cette généreuse nature. Je ne parle point de la merveilleuse bibliothèque qu'il a su rassembler pour notre service à tous autant que pour le sien ; c'est là le grand arsenal de documents

livré à n'importe quel chercheur de bonne volonté, soucieux de l'histoire bas-normande et spécialement des temps obscurs et pleins de broussailles de l'époque révolutionnaire. Mais lui, toutes les époques le sollicitent également, et je ne sais si ce brave cœur, indulgent et clairvoyant pour avoir bien vécu, n'a pas une égale pitié pour toutes.

Depuis le jour, il y a quarante-cinq ans, où il dota notre département de ce magnifique ouvrage, l'*Orne archéologique et pittoresque*, qui, dans l'ensemble de notre histoire, fournissait à chacun son chapitre, avec l'image de ses plus précieux monuments, — et Mortagne sait hélas! mieux qu'une autre, que ces images peuvent trop tôt devenir d'inestimables souvenirs, — M. de La Sicotière semble s'être appliqué à faire dans ses labeurs la part des agglomérations très diverses par leur sol, et leur race, et leur caractère, et leurs aventures, et leurs usages, dont se compose notre département. En même temps qu'il comblait l'autre moitié de l'Orne par la publication capitale de cette admirable épopée des dernières prises d'armes de la chouannerie, combats désespérés à travers nos haies et nos chemins creux du Houlme, qu'on appelle l'histoire de Frotté, et à laquelle il ajoutait pour nous, comme une sorte d'avant-propos des agitations populaires de nos campagnes, le récit de la révolte des va-nu-pieds de Mantilly, notre maître trouveur de pistes trouvait moyen de faire bonne mesure à la curiosité du côté percheron de son département, en nous offrant tout à l'improviste l'épisode si inattendu et si nourri de noms et de dates, de la colonisation du Canada par nos compatriotes des environs de Mortagne.

Le Canada, il me souvient qu'au temps de ma jeunesse, la province de France que j'aimais le mieux, après la Normandie, c'était le Canada. Le Canada me semblait le prolongement de ma chère province natale, et si j'avais eu le pied marin des anciens navigateurs de Dieppe, de Fécamp, de Honfleur, de Rouen, de Villers, de Cherbourg, qui ont connu de si bonne heure le chemin de la Nouvelle-France, j'aurais juré de rencontrer dans les rues de Québec et de Montréal et sur les rives du Saint-Laurent, des compatriotes parlant notre patois normand et buvant notre cidre. Il est vrai que cette Nouvelle-France je ne la rêvais point peuplée de Percherons, mais de Normands. J'avais lu en effet, je ne sais où, que foisonnaient là des descen-

dants de cultivateurs de la plaine de Caen ou de environs de Falaise. Je ne me trompais qu'à demi, puisque ceux-ci y pullulèrent de la Haute et Basse Normandie et devaient fournir à leur nouvelle patrie ses meilleurs pilotes. C'était un bon pressentiment en tout cas, car, avec mon sang normand mêlé de percheron, il ne me pouvait déplaire de coudoyer, à côté de ceux venus de Sées et d'Alençon, la postérité des familles émigrées de Tourouvre et de Mortagne, de Parfondeval, du Pin-la-Garenne, voire d'Appenay, d'Igé et de Saint-Martin-du-Vieux-Bellesme. Il n'était donc pas trompeur l'instinct qui, en 1855, me faisait intéresser passionnément à l'étude de mon ami Dussieux, sur *le Canada sous la domination française*. Le jour où je lus dans le *Bulletin* de notre Société le beau travail de La Sicotière que j'avais tant regretté de ne pouvoir aller entendre, me revint en mémoire cette autre publication sur le même Canada, qui eût pu passer pour le post-scriptum et la conclusion des découvertes de La Sicotière, si elle ne les eût précédées de 35 ans, et à laquelle la pensée de la ville de Mortagne se rattachait singulièrement pour moi.

En ce temps-là, en effet, vers 1855, fréquentait volontiers à Mortagne, au doux mois des vacances, chez Ragaine, son vieux camarade de jeunesse, un laborieux d'âme très chaude et très enthousiaste, que La Sicotière a très probablement connu, car, d'un bout à l'autre de notre pays de France, les laborieux de leur commune espèce forment une large et généreuse confrérie. L. Dussieux, professeur d'histoire à Saint-Cyr, rassemblait alors les documents d'un chapitre admirable de l'histoire de France, bien faite en vérité pour échauffer son homme, la lutte héroïque du Canada contre les agressions des Anglais. C'est à Paris, dans les archives de la marine et de la guerre, que Dussieux était allé chercher les éléments d'un récit qu'il a su faire profondément émouvant, rien qu'en transcrivant des correspondances administratives ; il n'avait point songé aux archives de Québec et de Montréal, encore moins aux études des tabellions de l'ancien Perche. Mais pendant qu'il courait les grands chemins et même les chemins de traverse des environs de Mortagne dans le tilbury de cet infatigable docteur Ragaine, si populaire en nos cantons à dix lieues à la ronde, s'arrêtant avec lui de ferme en ferme et parfois dans les chaumières les plus écartées, comment Ragaine

et lui n'ont-ils pu dans leurs stations, en se séchant au coin de l'âtre, entendre un mot de quelques pauvres gens qui leur laissât deviner que de ces maisons de paysans étaient partis, il y a deux cents ans, leurs gars les plus solides et leurs plus honnêtes filles, appelés, par de là des mers, à la conquête d'une terre promise, plus nourricière et moins sujette à la famine et où les arpents ne se comptaient point? Et l'homme qui avait entraîné avec lui les premiers d'entre eux, c'était un autre docteur Ragaine, un médecin de Mortagne, nommé Robert Giffard, le vrai fondateur de la colonie du Canada. Mais comment avait-il fait ce Robert Giffard pour embarquer ces laboureurs et ces forestiers à telle distance de leur chaumière d'où la mer est si loin? J'ai assisté, pour ma part, à des conseils de révision, où se manifestait naïvement l'horreur du Percheron pour le service de la marine, et je n'ai guère ouï parler que du propre fils de Ragaine qui, à Mortagne, ait conçu dès l'enfance un amour passionné pour les courses à travers l'Océan. Cependant c'est par centaines que, de 1634 à 1666, des familles entières de Percherons firent la traversée, et aussi des Manceaux, et aussi des Beaucerons, se faisant signe les uns aux autres, et multipliant, multipliant là-bas, dès qu'ils avaient pris possession de leurs terrains convenus, à ce point qu'on a calculé qu'une seule souche — les Gangnon venus de la Ventrouse en Perche, trois frères mariés à des Normandes — compte à elle seule aujourd'hui deux à trois mille branches. Dans ces honnêtes et fécondes familles, la population doublait en vingt ans.

On dit qu'un bon général connaît par leur nom tous les soldats de son armée. Si de même un bon historien doit connaître par leur nom, pour les faire bien manœuvrer, les plus humbles personnages des époques qu'il raconte, M. de La Sicotière est le roi des historiens de notre temps. Nous avons vu, par son livre de Frotté, qu'il n'est si petit chouan ayant chouanné dans notre bocage bas normand, dont il ne sût le sobriquet et la mesure; et nous voyons, par ses recherches sur la colonisation du Canada, qu'il sait par cœur les ascendants, descendants et cousinages des plus humbles familles de nos villages du Perche. Et ce n'est pas sa bibliothèque qui lui a fourni ces noms-là. Le jour où son esprit fut éveillé et bien orienté par le livre d'un de nos camarades d'école à Gustave Le Vavasseur et à moi, M. Rameau, capri-

cieux voyageur, que pour ma part j'avais laissé, en 1848, occupé de la colonisation de l'Algérie, et que sa curiosité singulière avait rejeté vers le Canada, M. de La Sicotière s'était pris à consulter, avec son ardeur accoutumée et son flair des bonnes sources, tous ceux qui, par de là les mers, avaient fouillé ou fouillaient encore cette question de l'émigration percheronne que son patriotisme avait pris à cœur de vider à fond. Il s'était abouché avec Rameau, puis avec M. Fabre, commissaire général du Canada à Paris, avec la famille Trudelle, et vous qui le connaissez, vous le voyez lisant tout ce qui, à ce sujet, avait été imprimé à Québec aussi bien qu'en France, particulièrement par ces membres du clergé canadien, l'abbé Ferland, l'abbé Faillon, l'abbé Trudelle. Ceux-ci là-bas, se sont faits les chroniqueurs et les archivistes de cette population profondément chrétienne, dont ils ont voulu glorifier les origines et honorer les traditions, comme le meilleur gage de la perpétuité des bonnes mœurs dans ces familles, où la foi simple de leurs pères et les vertus patriarcales furent la base première de toute prospérité. Et puis nous n'avons pas idée, dans notre France, au'ourd'hui si disloquée, avec quel soin jaloux de l'honneur de leur nom, avec quel respect pieux de la pureté de leur race, ces familles de l'autre côté de l'Océan, conservent les titres de leurs généalogies. Et je ne parle pas seulement du Canada qui garde encore ses attaches monarchiques et ses us quasi-féodaux ; mais de sa grande voisine, la République américaine, celle de New-York, de Philadelphie, de Washington et de la Nouvelle-Orléans, où toute maison de quelque respectabilité se défend fièrement d'oublier les noms de ses ancêtres, de ceux qui sont venus de France ou d'Angleterre, chassés par les orages politiques ou cherchant fortune meilleure. Ces familles de démocrates sont prêtes, elles aussi, à vous montrer leur arbre généalogique. Et il ne les en faut pas blâmer ; car la religion des ancêtres est naturelle et salutaire à l'homme ; elle le garantit, dans les mauvais jours, contre l'abaissement et l'indignité, par la droiture et la noblesse des bons exemples.

M. de La Sicotière a donc fait ce miracle de nous énumérer à nous qui n'y pensions nullement les centaines de familles de notre région qui s'en étaient allées, il y a deux siècles, peupler et enrichir ces terres du Canada, jusques-là vides de colons, et s'y faire aimer des peuplades sauvages, et admirer même pas leurs enne-

mis, à ce point que cent ans après l'émigration, le général anglais Murray écrivait à son gouvernement : « Les habitants des campagnes forment une race forte, vigoureuse, tempérante, simple dans ses habits et vertueuse dans ses mœurs ». Et notre ami pourrrait, avec les listes relevées par lui, dresser les cadres les plus solides des bataillons qui, à cette même époque, aidèrent Montcalm et Lévis à défendre avec une opiniâtreté héroïque la terre sacrée qui était devenue leur seconde patrie, sans jamais leur faire oublier la première.

C'est là le chapitre que Dussieux a raconté, le chapitre de cette lutte gigantesque par la vertu des hommes qui la soutinrent et par la poésie des espaces où elle se déroula. Notre député, M. de Lévis, pourrait peut-être en trouver quelques documents dans ses papiers de famille, car elle illustra à jamais l'un de ses aïeux, celui qui devint le duc de Lévis et maréchal de France. Son descendant ne se doutait guère sans doute, avant les merveilles trouvailles de M. de La Sicotière, qu'en se rapprochant du Perche par son installation à Chèreperrine, il venait se mêler à une population ayant fourni à cet aïeul ses plus intrépides compagnons d'armes.

Il faut dire que les rivalités et hostilités, courses de corsaires et rencontres de coureurs des bois, provocations de protestants à catholiques, n'avaient jamais cessé entre canadiens et anglais, du jour où ils s'étaient sentis voisins sur les bords du St-Laurent et des grands lacs ; mais la lutte, la lutte homérique entre les deux races et qui ne devait finir que par l'écrasement décisif de l'une d'elles, cette lutte remplit près d'un siècle et va de 1688 à 1760. Voltaire qui, dans sa vie, n'a jamais perdu une occasion d'insulter sa patrie au profit du Prussien et de l'Anglais et d'ajouter son injure aux désastres de la France, prétendait, à l'heure où le pauvre Canada aux abois implorait de Versailles, à cris désespérés, quelques secours d'hommes et de munitions, et où 4,000 vaillants, exténués de fatigues, et de faim se débattaient contre 40,000, Voltaire prétendait, dans sa gouaillerie sinistre, qu'il ne s'agissait entre la France et l'Angleterre que de « quelques arpents de pays désert et couvert de neige ». Or ces quelques arpents, grands comme l'Europe, la postérité de nos Percherons en a fait, nous le voyons aujourd'hui, l'un des plus riches et des plus florissants pays du monde. Mais l'on peut croire qu'en

embauchant à Mortagne les premiers émigrants, maître Robert Giffard ne leur avait point parlé des incessantes et féroces dévastations des Iroquois et autres indiens de toutes tribus excitées par l'Anglais contre les établissements dispersés de nos colons et contre leurs défrichements. Ces bonnes gens qui ne songeaient qu'à labourage et à pâturage en un sol plus facile à manier que celui de nos coteaux un peu rudes, il ne les avait entretenus que de la sage et paternelle administration de M. de Champlain et du très vif intérêt que le tout-puissant cardinal de Richelieu portait à la Nouvelle-France. Il ne pouvait prévoir qu'un temps viendrait où, après les brillantes découvertes du navigateur rouennais, Cavalier de la Salle, reliant par le Mississipi le Canada à la Louisiane, après les courses d'une audace fabuleuse de d'Iberville à Terre-Neuve et dans la baie d'Hudson, après les expéditions, vengeresses d'éternels guet-à-pens, renouvelées chaque matin par les Frontenac, les Denonville, les Saint-Ovide, les Callières, victoires toujours trahies par les traités de France comme prix de nos défaites en Europe, alors qu'elles semblaient toujours à la veille d'assurer à notre mère-patrie le complet et magnifique empire de l'Amérique du Nord, — on ne pouvait prévoir que tant d'efforts héroïques et d'une énergie et d'une patience indomptables, les seuls faits d'armes qui, de loin en loin, allassent, à travers les mers, consoler la France de sa mauvaise fortune — viendraient se briser, faute de secours, contre la froide et implacable ténacité des Anglo-Américains acharnés à nous disputer cette riche proie qu'ils enviaient dès l'origine à l'activité de nos Percherons et dont ils savaient mieux que nous la valeur et l'avenir.

L'histoire de notre pays n'a rien à nous raconter de plus vraiment épique et glorieux que ce qui se passa sur les bords du Saint-Laurent de 1756 à 1760, dans les quatre dernières années de la lutte canadienne, alors que Montcalm, secondé par Lévis, Bougainville et Bourlamarque, prit en main les opérations. C'est une guerre de géants qui vous émeut jusqu'au fond du cœur, des chefs à figures légendaires n'ayant à mettre en branle que quelques poignées d'hommes toujours misérablement disproportionnées aux forces des assaillants. Vous vous doutez bien que cette guerre du Canada n'a jamais rien eu de commun avec celles que mènent à la même heure les armées du Roi en Flandre et en

Allemagne. Tout le long du siècle, ç'a été une guerre de surprises, d'embuscades, d'abordages, mais toujours entrecoupée du souci des moissons, et où les Anglais se servent constamment des ruses traîtresses et des rubriques des sauvages leurs alliés ; sorte de guerre de partisans où le premier souci du général est de voir juste les postes qu'il convient d'établir à bon écart les uns des autres, avec les approvisionnements indispensables, sous la garde bien éveillée d'une vingtaine d'hommes éprouvés, quelque chose comme nos premières campagnes d'Algérie. On mêle à quelques bataillons venus d'Europe les miliciens, c'est-à-dire nos cultivateurs percherons et normands, et aussi des tribus sauvages, Hurons, Algonquins, Illinois, que les prédications des missionnaires jésuites ont faits en même temps chrétiens et Français ; l'important, c'est la rapidité des marches pour entraver à point le détour d'une bande ennemie, pour enlever hardiment l'artillerie d'un fortin, et frapper le coup décisif qui repoussera et découragera l'anglais jusqu'à la saison prochaine. Cela a dû parfois rappeler à La Sicotière la manière des bandes de Frotté et les aventures improvisées des prises d'armes de la chouannerie auxquelles les cousins de ces Canadiens, percherons, manceaux et bretons seront bientôt appelés avec même foi, même tranquille affrontement du danger, même agilité dans l'assaut, même sûreté d'habiles tireurs, même attachement passionné à la terre qu'ils labourent et fécondent.

Le sort du Canada allait se décider à Québec et finalement à Montréal : à Québec, Montcalm fut frappé ; puis dans l'île de Sainte-Hélène, touchant à Montréal, Lévis, réduit à ses derniers deux mille survivants qu'assaillaient trois armées anglaises avec une formidable artillerie, dut déposer les armes sur l'ordre formel du gouverneur, M. de Vandreuil. Or c'était dans sa seigneurie de Beauport, aux portes de Québec, que Giffard, le médecin de Mortagne, avait établi ses premiers colons du Perche, et Montréal en avait vu d'autres qui, là aussi, avaient multiplié notre race. Ce sont donc des champs percherons sur lesquels tombèrent les derniers coups de cette effroyable suite de combats impitoyables ; ce sont ceux qui connurent ces dernières détresses dont parle Dussieux, d'après les rapports de nos archives : « Québec et ses environs étaient particulièrement en proie à la misère, à la famine, à toutes les calamités ; une partie de la ville bombardée

et brûlée, toutes les habitations de la campagne brûlées, pillées ; plus de pain, ni de bestiaux ; rien à manger, plus d'abris ; les familles décimées par la guerre et par les maladies ; partout des femmes et des enfants implorant la charité publique, et l'évêque de Québec écrivant, le 9 novembre 1759, au ministre de la marine, une lettre touchante pour lui demander que l'on fasse quelque charité aux pauvres canadiens sans abris et sans ressources ».

Ainsi fut frappée au cœur et honteusement livrée à la domination de l'Angleterre, par l'abominable politique des ministres de la Pompadour, cette honnête et probe population du Canada, dont, à sa plus belle époque, notre Perche avait fourni le plus sain et le meilleur noyau. Et malgré ce déplorable abandon qui laisse sur notre histoire nationale l'une de ses plus tristes taches, ils n'ont pu se résoudre, ces Percherons, ces Normands, amputés de la mère-patrie après tant de sublimes endurance, à oublier leur pays d'origine. Ceux dont le P. Charlevoix disait, en 1744, au moment où s'ouvrait la lutte suprême, et cent ans après leur émigration : « La source de presque toutes les familles qui subsistent aujourd'hui dans la Nouvelle-France, est pure et n'a aucune de ces taches que l'opulence a bien de la peine à effacer ; c'est que ses premiers habitants étaient, ou des ouvriers qui y ont toujours été occupés à des travaux utiles, ou des personnes de bonne famille qui s'y transportèrent dans la seule vue d'y vivre plus tranquillement et d'y conserver plus sûrement leur religion qu'on ne pouvait faire alors dans plusieurs provinces du royaume où les religionnaires étaient fort puissants. J'ai vécu, ajoute-t-il, avec quelques-uns de ces premiers colons, presque centenaires, de leurs enfants et d'un assez bon nombre de leurs petits-fils, tous gens plus respectables encore par leur probité, leur candeur et la piété solide dont ils faisaient profession, que par leurs cheveux blancs et le souvenir des services qu'ils avaient rendus à la colonie. » — Ces familles qui semblaient dès lors une élite humaine et encore épurée par la culture austère d'une nature primitive, elles ont souffert pour nous toutes les atrocités et toutes les ruines d'une guerre sans merci ; elles ont souffert la hideuse famine, cinq années ininterrompues de disette, leurs moissons saccagées, leurs habitations dévastées et incendiées ; elles ont été, pour nous, martyrisées par les sauvages, déportées

par les Anglais. Et malgré tout, elles n'ont jamais cessé de nous aimer et de nous regretter, et de saluer pieusement notre drapeau comme le leur, et de prier pour nous à haute voix aux jours des guerres européennes, et de nous envoyer leur obole aux jours des cruels désastres, se refusant à désapprendre ni la langue française ni le droit coutumier qu'elles avaient appris d'enfance, ne pouvant se résoudre à séparer notre histoire de leur histoire ni nos joies de leurs joies.

Fasse Dieu que jamais Percherons et Normands ne soient forcés, par les calamités publiques ou les misères privées, de renoncer à la douce France. Mais quelque fût, aux mauvais jours, la cause d'exil qui nous pousserait hors de notre propre pays, c'est là-bas, c'est au Canada, qu'il ferait encore le meilleur pour nous de demander asile contre nos misères, sûrs que nous serions d'y être reçus en frères, et nous éprouverions même quelque orgueil en sentant que notre famille a prospéré là-bas.

Car eux croissent ; nous, nous décroissons. Le jour de la victoire anglaise, ils étaient à peine autant d'habitants que de soldats envahisseurs ; aujourd'hui, ils sont deux millions qui parlent notre langue. — Nous, poursuivis par la manie d'un honteux suicide, nos campagnes se désertent et s'appauvrissent ; nos petites villes et nos bourgades se vident et se dépeuplent. Si bien que, dans une centaine d'années, quand on voudra voir un échantillon vaillant de la race percheronne, l'une de ces familles religieuses, laborieuses, robustes, patientes, point hableuses, et qui demeureraient des types de foi inflexible et quasi de sainteté idéale pour les contemporains de M^{me} de La Peltrie, il le faudra aller chercher au Canada. — Avec raison, les vieux Romains n'avaient fait qu'un même mot de vertu et de courage. C'est que les peuples vertueux sont aussi les plus courageux, les plus fidèles au foyer de leurs pères et de leurs enfants, au sol sacré dont Dieu leur a confié la garde, et les plus intrépides à le défendre. Ne nous lassons point de répéter, pour le salut de notre propre pays : les bons chrétiens font les bons patriotes.

LES CAPUCINS DE MORTAGNE

L'établissement définitif des Capucins en France remonte à l'année 1574 (1). Grâce à la protection royale qui les y avait appelés, il ne tardèrent pas à se répandre et, dès l'année 1600, ils étaient divisés en trois provinces désignées par les noms de Paris, Lyon et Toulouse ou Aquitaine.

La province de Paris, de laquelle dépendait notre région, comptait à cette date dix-sept Couvents. Sur ce nombre, quatre étaient situés en Normandie, savoir : Caen, Les Andelys, Rouen et le Havre. Le Perche n'allait pas tarder à posséder un premier Couvent de Capucins ; cette même année 1600, les habitants de Nogent-le-Rotrou s'occupaient d'établir ces religieux dans leur ville. Deux ans après (1602), Alençon suivait cet exemple.

Située à une distance à peu près égale de ces deux villes, Mortagne ne tarda pas à connaître les Capucins et bientôt ses habitants, « édifiés de la vie sainte, de la conduite angélique et des prédications de quelques religieux Capucins, hommes de talent et de mérite qui venaient de temps à autre leur annoncer la parole de Dieu, conçurent un vif désir de posséder quelques-uns de ces bons Pères dans l'enceinte de leur cité. On tint à cet effet une assemblée générale le dimanche 27 août 1606. Messire Rodolphe Faguet, sieur de Mauny, licencié ès-droits, conseiller du Roi et lieutenant général de Mortagne, fut appelé à présider

(1) La bulle du pape Grégoire XIII, levant la défense faite aux Capucins de s'établir en deçà des monts, est du 6 mai 1574. Des essais de fondation avaient eu lieu en France, et occasionnèrent cette bulle. (*Bullarium Capucinum*. Tomus V, Romæ, 1748).

cette réunion nombreuse composée du clergé, de la noblesse et des bourgeois de la ville (1) ». On dressa dans cette assemblée une requête qui devait être présentée au prochain chapitre des Capucins de la province de Paris. Ce chapitre s'assemblait à Paris, le 27 avril 1607, et nommait supérieur ou Ministre Provincial le célèbre Père Ange de Joyeuse (2), dont Voltaire a dit dans *la Henriade* :

Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour :
Vieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sein de la France éplorée
La main qu'à l'Éternel il avait consacrée (3).

Ce fut donc au Père Ange que l'on remit la demande des habitants de Mortagne.

Cette ville n'était pas seule à désirer la fondation d'un Couvent de Capucins et le Chapitre ne put accorder toutes celles qui lui étaient demandées. La capitale du Perche vit donc ajourner sa requête. Ce fut une déception pour ses habitants, qui, se croyant sûrs du succès, avaient déjà réuni les sommes nécessaires au premier établissement. Dès l'année 1606, Madame de Monceaux (4) avait donné une somme de six cents livres et au mois de Janvier suivant Madame de Soligny-Hubert y ajoutait mille livres. De son côté, le sieur de Mauny faisait une cédule, qu'il déposait entre les mains du curé de Saint-Jean, et par laquelle il promettait une somme de trois cents livres (5). On ne se tint

(1) Abbé FRET, *Antiquités et chroniques percheronnes*, Tom. III, d'après les manuscrits de Délestant qu'il reproduit presque mot à mot. Nous remercions Monsieur de La Sicotière, possesseur de ces manuscrits, qui nous a autorisé, avec sa bienveillance accoutumée, à en faire prendre copie.

(2) *Chapitres provinciaux des Capucins de Paris*, Mns. Bibl. Mazarine, 2420.

(3) *La Henriade*, Chant IV. — Nous citons Voltaire sans partager entièrement sa manière de voir au sujet du P. Ange.

(4) La terre de Monceaux était située dans la commune de même nom, au canton de Loigny. Pitard, dans son Dictionnaire du Perche, quand il dit que cette terre appartient aux Fervacques, la confond avec le fief de Monceaux, près de Bayeux, qui, en réalité, passa à la famille de Fervacques.

(5) On lit dans le testament de Rodolphe Faguet, sieur de Mauny, en date du « dernier jour d'aoust 1616 » : « Item, veut et entend ledit testateur qu'au cas l'on fasse bastir à Mortagne ou près dudit lieu un monastère ou maison de Capu-

pas pour battu, les sommes versées par les dames de Monceaux et de Soligny furent placées à intérêt et l'on attendit une meilleure occasion.

Dix années s'écoulèrent sans amener aucune modification dans l'état des choses, ni ralentir les pieux désirs des habitants. En 1616, ils tenaient une seconde assemblée générale que le même sieur de Mauny présida quoique malade ; les habitants renouelaient leurs demandes et l'on confirmait les donations déjà faites (1).

L'époque désirée approchait enfin ; mais depuis la première demande, une modification importante avait eu lieu dans l'organisation des Capucins. Le nombre des Couvents augmentant chaque année, le travail de l'administration devenait trop considérable pour être confié à un seul homme, on avait donc pris le parti accoutumé dans l'ordre, et la province avait été divisée en deux, Paris et Touraine. Dans le partage, le Perche avait été attribué à la province de Touraine et on lui avait joint le Couvent d'Alençon, le reste de la Normandie continuait à dépendre de la province de Paris (2).

Ce fut donc du côté de l'administration de la nouvelle province de Tours que les habitants de Mortagne durent tourner leurs espérances. Ils adressèrent leur requête au chapitre de cette province réuni à Poitiers, le 13 septembre 1619. Cette fois, le succès récompensa leurs persévérants désirs.

Nous ne nous attarderons pas à dépeindre la joie des habitants quand ils reçurent l'heureuse nouvelle. Chacun suivant ses moyens se mit en mesure de contribuer à l'établissement si ardemment désiré. Mgr Jacques Camus de Pontcarré, évêque de Séez, qui venait d'autoriser une fondation faite à l'autre bout de son diocèse, à Falaise, par les Capucins de Paris, ne refusa point son consentement à ceux de la province de Touraine, pour venir s'établir à Mortagne ; on dit même qu'il contribua puissam-

cins, que pour ayder, ses héritiers baillent la somme de 300 livres, de laquelle il fist sa cédule pour cet effect dès l'an 1606, laquelle promesse est par devers M^r Simon Chastel, curé de Saint-Jean.. » Nous devons communication de cette pièce à notre jeune et déjà érudit confrère M. J. Besnard, de Mortagne, qui nous a fourni beaucoup d'autres renseignements pour ce travail, ainsi que nous l'indiquerons. Une fois pour toutes, nous lui exprimons ici nos plus vifs remerciements.

(1) Abbé FRET et DÉLESTANG.

(2) *Bullarium Capucinatorum*.

ment à seconder les efforts de ses diocésains du Perche, sachant le zèle des Capucins et les services qu'ils rendaient à la religion (1).

Pour faire face aux premières dépenses, on avait une somme 800 écus, capital et intérêts des dons faits en 1606 et 1607. Les 300 livres léguées par Rodolphe Faguet venaient s'y ajouter avec les aumônes d'autres bienfaiteurs, parmi lesquels on cite M^e Simon Chastel, curé de Saint-Jean, et Messire Nicolas Catinat, prêtre, sire de Vaufroger (2), députés tous les deux par l'assemblée de 1606, et qui n'épargnèrent ni leurs peines ni leurs libéralités ; en reconnaissance, les Capucins placèrent leurs portraits dans le réfectoire du Couvent. Les Chartreux du Val-Dieu envoyèrent des sommes considérables pour aider à la construction et depuis continuèrent leurs charités aux Capucins. Le prieur de Chartrage vendit le terrain et employa tout son crédit pour obtenir un legs du comte de Tillières ; enfin et en un mot, tous ceux qui, dans Mortagne et les environs, avaient quelques ressources voulurent contribuer à la fondation, et la feuille où étaient inscrits les donateurs contenait, paraît-il, plus de deux cents noms, tant d'ecclésiastiques que de laïcs (3).

« Messire Pierre Catinat, sieur de Croizilles, conseiller du Roy en sa cour de Parlement à Paris », bienfaiteur lui aussi des Capucins et qui leur servait de syndic (car en vertu de leur règle ces religieux ne pouvaient ni recevoir ni dépenser par eux-mêmes les sommes données), acheta des religieux de Chartrage, représentés par frère Pierre du Chastel, prêtre, leur prieur, le terrain

(1) Abbé FRET. — HERMANT qui, dans la préface de son *Histoire des Ordres religieux* (Rouen, 1710), veut bien avertir le lecteur qu'il a puisé sa matière dans de bonnes sources, dit au sujet du Couvent de Mortagne : « Messire Jacques le Camus, évêque de Séez, y donna son consentement avec des témoignages insignes de son affection pour cet ordre ». Outre les deux Couvents de Falaise et de Mortagne, il autorisa celui d'Argentan, en 1620 (HERMANT, Tome II, p. 438).

(2) Il était troisième fils de Jean Catinat, seigneur de Courteraye, et de Madeleine Leveau (LE BOUYER DE SAINT-GERVAIS, *Mémoires et correspondance du maréchal de Catinat*. 1819). Nicolas Catinat mourut dans sa terre de Vaufroger, le 4 octobre 1628, et suivant ses dernières volontés il fut rapporté à Mortagne et inhumé dans l'église Saint-Jean, le 5 octobre. (Comm. de M. J. Besnard).

(3) HERMANT, *op. cit.*, — MASSEVILLE, *Histoire de Normandie*, — DELESTANG, — Abbé FRET. Ces deux derniers appellent le comte de Tillières, marquis de Fiesque. Aucun des comtes de Tillières ne porta ce titre, croyons-nous. Nous trouvons en 1609 que Anne Le Veneur, fille de Jacques, comte de Tillières, épousa François de Fiesque, qui fut tué en 1621, au siège de Montauban. Sa sœur Léonore Le Veneur entra chez les Capucines.

nécessaire pour le premier établissement « c'est assavoir dix boes-seaux de terre assis en la paroisse de Loisé, joignant d'une part au chemin tendant de Mortagne à Bellesme, d'autre bout et d'un costé ausdits relligieux (de Chartrage) et d'autre costé à Lucas Bignon, une sente de quatre pieds ou quatre pieds et demi entre deux, lescites choses assises en la bourgeoisie de Mortagne ». L'acquisition en fut faite par « Messire Gilles Rivet, sieur de la Gaillardière, procureur spécialement fondé quand à ce » du sieur de Croizilles, et « moyennant la somme de trois cens cinq livres » payée « par les mains dudit Rivet, des deniers dudit sieur Catinat (1) ».

Tout étant préparé, les Capucins prirent solennellement possession du terrain qu'on leur destinait en y plantant une croix, suivant leur usage. Cette cérémonie, que le Père Provincial présidait ordinairement, quand il était dans sa province, eut lieu le 23 novembre 1619 (2). « Sept pères capucins prirent en l'église de Toussaint la croix qu'on devait planter, et la firent transporter par les confréries de Charité de Notre-Dame et de Saint-Jean, accompagnées de plus de quatre-vingts ecclésiastiques. On la planta au milieu du futur cloître et on posa aussitôt la première pierre de l'église (3) ».

Les auteurs, qui nous parlent de la construction, sont unanimes à louer l'empressement des habitants pour en hâter l'achèvement, tous y contribuèrent, « non seulement en donnant de quoi fournir aux frais du bâtiment ; mais encore en y travaillant manuellement, et se partageant à différentes troupes, pour remplir alternativement ce devoir de piété ». Aussi, « il y a peu de

(1) Ces détails sont extraits d'un acte de vente ou plutôt de déclaration de vente et de paiement, passé le 16 février 1621, par devant Sébastien Mullard, notaire et tabellion royal en la ville et chastellenie de Mortagne, par le Prieur de Chartrage et ses religieux d'une part, et Gilles Rivet de l'autre, en présence de vénérable et discret M^r Simon Chastel, prêtre, curé de Saint-Jean, et de honorable homme M^r Michel Turgeon le jeune, licencié es-droits, sieur de la Bourdenière, avocat à Mortagne. L'original, qui constitue le seul titre ancien que nous ayons pu retrouver, appartient à M. Lemarié, conseiller d'arrondissement, aujourd'hui propriétaire de la plus grande partie du terrain de l'ancien Couvent. Nous en devons la connaissance à M. J. Besnard.

(2) Le provincial de Capucins de Touraine était à cette date le Père Jérôme de la Flèche. Il avait été élu au chapitre qui accepta la fondation de Mortagne, et nous le voyons en 1620 présider la cérémonie de prise de possession du Couvent d'Argentan. (LAURENT. *Histoire du Monastère de Sainte-Claire d'Argentan*).

(3) Abbé FRET.

Couvents dans l'ordre des Capucins, qui ait été bâti avec plus d'ardeur et de promptitude, que celui de Mortagne au Perche (1) ».

S'il nous faut en croire Délestang, la première messe fut dite dans l'église, dès le 21 juin 1620, par un capucin « au milieu d'un concours immense et des acclamations des pieux fidèles qui s'étaient rendus à Mortagne de tous les lieux d'alentour pour assister à cette édifiante cérémonie (2) ». Cette église n'était cependant point encore achevée, car, en 1621, nous trouvons un « don fait par le Roy aux pauvres religieux capucins de Mortagne au Perche, de 20 pieds d'arbres de chesnes à prendre en la forest du Perche, pour continuer et parachever les bastimens et couvertures de leur église, maison et couvent (3) ».

• Depuis cette fondation, remarquerons nous avec un manuscrit, le fauxbourg de Mortagne où est situé le Couvent des Capucins a pris le nom de fauxbourg des Capucins (au lieu de fauxbourg de Chartrage qu'il portait précédamment) (4). »

Maintenant que la maison est bâtie, nous voudrions pouvoir présenter ses habitants à nos lecteurs, malheureusement tout document nous fait défaut. Il nous serait sans doute facile de donner une idée générale de leur vie, de les montrer partageant leur temps entre l'étude, les travaux du ministère apostolique et la prière, de suivre dans la ville et les environs le frère quêteur, la besace sur l'épaule, allant mendier le pain de ses frères que les rémunérations accordées à leurs travaux ne suffisaient pas à procurer. Bien que les noms des prédicateurs nous manquent, nous aurions aimé à réveiller les échos de leur voix sous les voûtes des églises de la ville. Ils prêchaient, en effet, les habitants les avaient fait venir pour cela. Plus tard à la prédication, ils ajoutèrent la confession des fidèles (5) et la visite des malades ;

(1) HERMANT, *op. cit.*, — Item : MASSEVILLE, *op. cit.* et l'abbé FRET.

(2) Abbé FRET.

(3) *Registres mémoriaux de la chambre des comptes de Normandie*. Tables publiées dans le tome XVIII des *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*.

(4) Copie du Manuscrit de Bart des Boulais, à la Bibliothèque de Versailles. Le passage entre parenthèses est une addition de la main de Délestang. — La porte de la ville située au bout de la rue de Bellême s'appelait *Porte des Capucins*. (D'EXPILLY. *Dictionn. des Gaules*, MORTAGNE).

(5) Les constitutions des Capucins leur interdisaient de recevoir les confessions des fidèles. Clément XII, en 1635, dérogea à ce point des constitutions et permit

nous allons bientôt voir que ce ne fut pas toujours sans difficultés. Sans nous arrêter à ces généralités que nous pourrions baser sur les Archives des autres Couvents que nous avons retrouvées, car tous les Couvents se ressemblaient, réunissons ici les quelques événements dont le souvenir est parvenu jusqu'à nous et qui vinrent, soit interrompre l'uniformité de la vie ordinaire des religieux, soit en marquer les différentes phases.

Le Couvent des Capucins existait depuis dix ans, et comme nous l'avons dit, il relevait de la province de Touraine, ainsi que ceux de Nogent, d'Alençon et d'Argentan (ce dernier fondé en 1620). Les religieux se multipliaient toujours et le nombre de leurs maisons augmentait en proportion. Une nouvelle séparation devenait donc nécessaire. Elle se fit en 1629. Le 18 mai de cette année, le T. R. Père Jean-Marie de Noto, ministre général de tout l'Ordre des Capucins, réunissait à Orléans le chapitre de la province de Touraine et il la partageait en deux, Touraine et Bretagne. Il exceptait dans son partage les deux Couvents de Normandie, Alençon et Argentan, et les deux du Perche, Nogent et Mortagne, se réservant d'en disposer quand il réunirait le chapitre de la province de Paris et la diviserait également en deux. Cette division fut accomplie le 10 juillet suivant, au chapitre tenu à Paris et les quatre Couvents séparés de la province de Touraine furent incorporés à celle de Normandie (1).

Cette province des Capucins de Normandie était renfermée dans les limites de la province civile, en y ajoutant le Perche proprement dit et en exceptant la partie de notre département de l'Orne qui dépendait du diocèse du Mans ; elle relevait de la province de Bretagne (2). La division du personnel fut facile à faire : chacun appartenait à la province de laquelle faisait partie son pays d'origine. Le Couvent de Mortagne ne fut donc plus habité que par des Capucins natifs du Perche ou de la Normandie.

aux Capucins de confesser (*Bullarium Capucinatorum*. Tom. I). Dès 1618, le roi de France avait fait faire à Rome les plus vives instances pour obtenir que le Pape ordonnât aux Capucins de confesser. Elles demeurèrent inutiles à cette date. (*Archives du Ministère des Affaires étrangères*, Rome. Correspondances 25 et 26. Ambassade de M. de Marquemont, archevêque de Lyon). — Ce tome 26 porte à l'intérieur sur le plat de la couverture l'ex-libris de DOMINICUS BARNABAS TURGOT EPISCOPUS SAGIENSIS.

(1) *Bullarium capucinatorum*. Tom. V.

(2) *Item*.

Quelques noms seulement sont arrivés jusqu'à nous. Nous les retrouverons au fur et à mesure des événements que nous allons raconter.

En 1641, mourut René du Rouer, chevalier de Saint-Denis et de Saint-Lazare, maître du camp de cavalerie, marquis de Villeray-en-Réveillon, seigneur dudit lieu et de Comblot. En dernier témoignage de son affection pour les Capucins, dit le Bullaire de l'Ordre (1), il leur légua son cœur qui fut déposé dans l'église du Couvent, entre le sanctuaire et la chapelle de la Vierge.

Cette église, dont nous n'avons encore rien dit, était petite et modeste. Elle avait environ vingt mètres de longueur, sans y comprendre le chœur des religieux situé derrière le maître-autel; sa largeur était de sept mètres. Deux chapelles latérales, d'inégales dimensions, s'ouvraient du côté de l'Évangile et rompaient seules la monotonie de ses murs tout droits et percés de fenêtres cintrées, sans aucun ornement (2). Quelques tableaux de peu de valeur en faisaient la seule décoration. Elle était consacrée sous le vocable de Saint-Joseph (3).

Sortons de l'église pour entrer à la bibliothèque. Peu à peu, par des dons ou des legs, elle s'enrichit d'ouvrages de valeurs diverses. Le don le plus précieux qu'elle reçut fut celui de Mademoiselle de la Barre (4). En 1675, cette demoiselle donnait aux Capucins de Mortagne une quarantaine de manuscrits, dont quelques-uns remontaient jusqu'au x^e siècle. C'étaient des Vies

(1) « Dedit et cor suum Fratribus Mortaniæ in consummationem operum charitatis, Marchio de Villeroy, Eques ordinis S. Ludovici » (*Bullarium capucinatorum*. Tom. V). Nous copions ses noms et titres dans l'abbé FRET.

(2) Voir le plan.

(3) Abbé FRET. — Calimas qui confond les couvents de Nogent-le-Rotrou et de Mortagne dit « l'Église fut dédiée sous l'invocation de la Mère de Dieu, par Jean de Vieux-Pont, évêque de Meaux ». C'est une erreur au moins pour ce qui concerne le prélat consécrateur; ce détail convient à Nogent et non à Mortagne (V. *Gallia Christiana*, Tome VIII. *Ecclesia Meldensis*, col. 1652, et BART DES BOULAIS. Mns. 105. Bibl. de Versailles).

(4) Elle était arrière-petite-fille de Rodolphe Faguet, que nous avons vu un des protecteurs des Capucins, au moment de leur arrivée à Mortagne. R. Faguet eut un fils et deux filles, dont une, Jacqueline, épousa Guillaume Catinat, frère du sieur de Vaufrogier, dont nous avons parlé. Ils eurent trois filles, l'une d'elles, Louise, épousa Pierre Abot, seigneur du Boucliet. Ils eurent à leur tour trois enfants: Jean Abot du Bouchet qui fut bailli du Perche, Marie qui épousa René de Puisaye et une autre fille qui est Mademoiselle de la Barre (LE BOUYER DE SAINT-GERVAIS, *op. citat.* et documents manuscrits communiqués par M. J. Besnard).

des Saints, des ouvrages des Pères de l'Église et des commentateurs de la Sainte-Écriture, quelques chroniques et livres moraux (1).

La bibliothèque des Capucins de Mortagne ne posséda que peu de temps cette riche collection. Comme dans ce Couvent, elle était d'une utilité assez minime et que l'on désirait par ailleurs avoir au Couvent central de la province une bibliothèque qui pût sinon rivaliser, au moins soutenir la comparaison avec celle des autres maisons religieuses de la capitale de la Normandie, les manuscrits donnés par Mademoiselle de la Barre furent transportés au Couvent de Rouen, d'où la Révolution les a transportés à son tour à la Bibliothèque publique de la ville, où ils sont conservés aujourd'hui (2). Le Couvent de Mortagne reçut sans doute en échange quelques ouvrages plus appropriés au genre de travail des religieux qui y habitaient (3).

L'année qui suivit la donation de ces manuscrits fut marquée par un événement important pour le Couvent et aussi pour la ville qui s'intéressait à tout ce qui concernait les Capucins qu'elle faisait vivre de ses aumônes. Le P. François de Mainneville y avait convoqué le chapitre provincial où l'on devait nommer les nouveaux supérieurs. Le Ministre Provincial élu fut un Père Jacques d'Argentan (4).

(1) Tous ces manuscrits portent la note suivante : « Donné aux Capucins de Mortagne en 1675, par Mademoiselle de la Barre, sœur de feu Mons. Abot ». Sur un seulement on a ajouté « Baillif du Perche ». D'où provenaient ces manuscrits ? — Ce serait une intéressante étude à faire. Quelques-uns ont une origine angevine incontestable, d'autre portent un écusson écartelé au 1 et 4 d'hermine, au 2 et 3 d'argent, à deux fasces de gueules (Cf. : *Catalogue général des Manuscrits des Bibliothèques publiques de France. Départements*, Tome I. Rouen).

(2) Sauf un seul que possède la Bibliothèque Nationale (*Fonds Grec, Supplément*).

(3) Nous croyons pouvoir fixer cette translation des manuscrits de Mortagne à Rouen au provincialat du P. Constance de Mortagne, qui gouverna la province de 1692 à 1696. Nous le voyons en effet en 1694 transporter de Vire à Rouen « deux globes qui n'étoient que pour l'ornement de la Bibliothèque » et il donna en retour au couvent pour 200 livres d'ouvrages (*Annales du Couvent de Vire. Aux Archives départementales du Calvados*). La bibliothèque des Capucins de Rouen, que ceux-ci ouvraient aux travailleurs, renfermait six mille volumes imprimés et manuscrits (LATAPIE, *Relation d'un voyage à Rouen*. Mns.).

(4) *Annales du Couvent de Vire*. — Le P. François de Mainneville était fils de Pierre de Roncherolles, seigneur de Mainneville et de Marie Sublet, il appartenait donc à la famille des Barons du Pont-Saint-Pierre, aux aînés de laquelle Louis XIV accorda le titre de conseillers-nés au parlement de Normandie (LA ROQUE. *Maison d'Harcourt*. — P. ANSELME).

Ordinairement la tenue du chapitre qui réunissait les supérieurs et les délégués des vingt-sept couvents de la province était accompagnée de la prédication d'une mission dans la ville. Bien que nous n'ayons aucun document certain, nous croyons pouvoir dire qu'il en fut ainsi au chapitre tenu à Mortagne en 1676. Il était besoin d'ailleurs d'affermir les fidèles dans la foi et la pratique de leur religion, car elles allaient bientôt être mises à l'épreuve par ceux-là même qui en auraient dû être les gardiens et les défenseurs.

Depuis plusieurs années, en effet, une doctrine nouvelle et condamnée par l'Église se répandait en France. C'était le Jansénisme à la morale austère et au dogme désespérant, qui a parfaitement peint sa doctrine dans ses crucifix dont les bras reserrés ne s'ouvrent plus pour embrasser toutes les âmes. Nous n'avons pas à faire l'histoire du Jansénisme en France. Le Roi, d'accord avec le Pape, proscrivait la nouvelle doctrine et, mettant le bras séculier au service de l'Église, il faisait d'inutiles efforts pour empêcher le venin de l'hérésie de se répandre. Trop souvent les mesures prises avaient un résultat contraire et les lettres de cachet exilant les gens suspects et compromis n'avaient d'autre résultat que d'étendre et de propager le mal. Nous en trouvons une preuve à Mortagne (1).

Vers 1680, sa Majesté avait relégué à Mortagne un sieur Cazanove (ou de Cazanove), docteur de l'Université de Toulouse et prêtre de cette ville, dans laquelle il s'était montré un des plus zélés partisans des doctrines condamnées (2). Est-ce lui qui gagna

(1) Tous ces renseignements sur le Jansénisme à Mortagne sont extraits d'une pièce qui a pour titre : *Information par nous faite conjointement avec M^r Jacques Bigot, prestre, curé de Saint-Ouen de Seicherouvre, vice-gérant en l'officialité de Sées, au siège de Mortagne, par nous, Charles Richard de Puisaye, escuyer, sieur du lieu, conseiller du Roy, président et lieutenant général civil et criminel et commissaire examinateur au bailliage du Perche à Mortagne, à la requeste du procureur du Roy en ce siège, demandeur et accusateur allencontre de ceux qui se trouveront chargez par icelle à laquelle information avons procédé avec M^r Pierre Marchant, nostre greffier ordinaire.* Dans cette information commencée le 20 mars 1686 et terminée le 13 mai, trente-deux témoins furent entendus. Ce sont leurs dépositions qui nous servent à faire cette histoire. Nous devons ces documents à M. J. Besnard, qui possède une copie, faite en 1704, de cette information.

(2) Il est le même personnage, croyons-nous, qu'un sieur Caseneuve dont parle le P. Rapin, dans ses *Mémoires sur le Jansénisme*. Ce Caseneuve était un des directeurs de la maison d'éducation des Filles de l'Enfance de Jésus, à Toulouse, et « il avoit fait passer deux fois Pâques et un jubilé à des filles sans communier, par principe d'humilité ». (*Mémoires sur l'Église et la Société, la Cour, la ville et le Jansénisme*, publiés par L. AUBINEAU. Tome III, liv. XVI).

à l'hérésie le sieur Jean Gesbert, curé de Notre-Dame de Mortagne, ou le trouva-t-il déjà enrôlé dans le camp des appelants ? — Nous ne saurions le dire. Toujours est-il que nous voyons le curé bientôt lié par une étroite communauté de doctrine et de sentiments avec le docteur Cazanove qu'il déclarait être « un très grand homme de science, de vertu et de bonne conduite ». Souvent ils se trouvaient ensemble, soit au presbytère de Notre-Dame, soit dans la chambre du sieur Cazanove, qui avait pris son logement chez un nommé Claude Chauvin, marchand, vis-à-vis la Boucherie. Ces réunions avaient encore lieu au prieuré de Chartrage, dont le supérieur et plusieurs religieux adhéraient fortement à la secte. Peu à peu le groupe augmenta, plusieurs ecclésiastiques de la ville et des environs furent séduits et l'on nous les montre se rencontrant « le jeudy de chascune semaine au prieuré de Chartrage dans la garenne et hault bois » et là sous les ombrages, ils agitaient ensemble les questions, alors brûlantes, de la grâce et de la rédemption. On voyait aussi d'autres ecclésiastiques venir à ces assemblées de gens suspects, « pour profiter de leur science et entretien, les croyant gens de bien » ; ils se retiraient bien vite désillusionnés, les entendant soutenir des « hérésies épouvantables », ou émettre des « propositions et des décisions terribles qui faisaient dresser les cheveux (1) ».

Ces réunions, surtout celles qui avaient lieu chez Cazanove, n'étaient point sans étonner et même scandaliser les bons habitants de Mortagne, « plusieurs personnes disant tout hault que cela estoit suprenant de voir tant de prestres et de religieux visiter si souvent et si régulièrement un exilé ? On traitait ces assemblées de « caballe » et « tous les honnestes gens avoient suspects », ceux qui y prenaient part, d'autres s'en « moquaient » à la grande irritation du curé Gesbert.

Nos Capucins de Mortagne n'étaient point dans le nombre des

(1) Parmi les ecclésiastiques qui prirent part à ces assemblées, nous trouvons comme *chargés* par l'enquête, outre le sieur Jean Gesbert, le Prieur de Chartrage, Estienne Macé, religieux de Chartrage, puis curé de Saint-Langis, Jullien Le Roux, mort chapelain de Notre-Dame, Guillaume Chevalier, chapelain de Notre-Dame, Bignon, prêtre de la ville de Bellesme, les curés de Saint-Hilaire et de Bubertré. Ceux qui se retirèrent et déposèrent dans l'information sont : Jacques Lefebvre Léonard Marthin et Michel Ligier, chapelains de Notre-Dame, Louis Baril, curé de Villiers et son vicaire, Marin Pallu, et Jean Saugeon, chapelain de Toussaint.

religieux qui fréquentaient ces réunions, et si leur nom y était prononcé ce n'était pas avec tendresse (1). Ils étaient fort mal vus du sieur Gesbert et de ses adhérents, et le curé de Notre-Dame déclarait hautement « qu'il ne consentiroit point que les paroissiens allassent à confesse aux Capucins, quoy qu'il eust une ordonnance qui permist d'aller à confesse où l'on voudroit et que s'ils y alloient que ce seroit contre son consentement ». Il appelait encore les Capucins « de meschants ouvriers ». C'est qu'il ne trouvait pas chez eux, comme chez les « bons ecclésiastiques de sa paroisse », il en avait, disait-il, « chassé les meschans », des confesseurs consentant à se soumettre à ses mémoires « pour refuser, différer, ou accorder l'absolution à ceux qu'il vouloit », et désignait par des « marques qui n'estoient connues qu'entre eux ».

Aussi était-ce une vraie persécution qu'avaient à subir ceux qui, usant de leur droit, allaient à confesse aux Capucins.

Nous sommes à la fin de décembre 1682 (2). « Damoiselle Marie Baroux, fille de Pierre Baroux, sieur des Esteilleux, officier de feu Madame, duchesse douairière d'Orléans, estant au lit malade à l'extrémité, demandait un Capucin pour entendre sa confession. Damoiselle Françoise Bouillye, sa mère, alla au presbiteraire de M^e Jean Gesbert, prestre curé de Nostre-Dame, pour luy en faire civilité et luy en demander la permission. Ne l'ayant point rencontré en son presbiteraire, elle le vint trouver en son confessionnal où elle luy demanda la ditte permission. A quoy le sieur Gesbert luy fist responce qu'il ne vouloit point la luy accorder et que sa ditte fille allast à confesse au prier de Chartrage. Ce que voyant elle le pria de descendre dans sa maison pour voir comme l'on en feroit. Ce qu'il ne voulut faire dans ce moment. »

« Ces pourparlers avaient pris quelque temps, aussi sa mère estant longtemps sans revenir à sa maison, la malade qui estoit en danger de mort, ainsi que le disoit le sieur Chapelain, médecin, qui la gouvernoit, fut à confesse au Père Gilles, capucin, pour lors demeurant au Couvent de cette ville, qui estoit venu

(1) Les Capucins se déclarèrent partout adversaires du Jansénisme. Ils obéissaient en cela à une ordonnance de leur chapitre général de 1650, condamnant à des peines sévères les prédicateurs, lecteurs et supérieurs, qui enseigneraient les doctrines de l'*Augustinus*.

(2) Tout ce récit est extrait presque mot à mot des dépositions du sieur Baroux, de sa femme et de sa fille.

pour la visiter en sa maladie. Lequel après l'avoir confessée laissa un billet pour faire voir audit sieur Gesbert, qu'il l'avoit confessée. Un moment après laditte confession faite, la damoiselle des Esteilleux revint en sa maison et dit que le sieur Gesbert, curé, n'avoit pas voulu luy accorder la permission pour sa fille. Il était trop tard, c'était chose faite et, répétons-le, la permission du curé n'était point nécessaire.

« Environ une heure et demye après laditte confession, le sieur Gesbert vint en la maison du sieur des Esteilleux et monta dans la chambre de la malade. Il luy demanda à qui elle avoit esté à confesse. Elle luy ayant dict qu'elle avoit esté au Père Gilles, capucin, il luy dict que sa confession estoit nulle et inutile et qu'elle debvoit la recommencer et la faire à luy, ou au Père Prieur de Chartrage, ou autrement. il ne luy administreroit point les Sacremens.

« Forte de son droit, la malade refusa de se soumettre à de telles exigences, sur quoy ledit sieur Gesbert sortit incontinent tout en colère et s'en alla. Il rencontra en descendant de la chambre de la malade, le sieur des Esteilleux auquel il demanda si ledit capucin avoit laissé un billet, comme quoy il avoit confessé laditte fille, à quoy luy respondit qu'ouy et en mesme temps luy donna ledit billet, lequel fut pris par ledit Gesbert avec beaucoup d'audace, menaçant ledit capucin, disant qu'il luy en ieroit une affaire. Sans s'émouvoir de ces menaces, le père de la malade demanda alors au curé son heure pour apporter le Saint Sacrement à sa ditte fille, laquelle il ne voulust luy dire disant qu'il s'en adviseroit, ce qu'il refusa par plusieurs fois, quelques prières et instances que luy en fist le père, craignant que sa fille ne mourut sans recevoir les Sacremens, ce qui, ajoutons-le, donna beaucoup de déplaisir à la mère.

« Environ deux heures après les scènes que nous venons de raconter, le sieur Chapelain, médecin, disant que la fille estoit en péril de mort et qu'il falloit luy faire administrer les Sacremens plus tost que plus tard, doutant qu'elle pust durer jusques au lendemain, le sieur des Esteilleux se rendit au presbitaire du sieur Gesbert pour luy parler et luy demander son heure pour administrer à sa fille les Sacremens. On luy dist qu'il n'y estoit point et qu'on l'alloit aller chercher. Après être revenu trois ou quatre fois et avoir toujours reçu la même réponse, inquiet de l'état de

sa fille, le père entra dans l'église de Nostre-Dame pour faire tirer la cloche de la charité pour savoir si ledit curé viendrait à l'église. Le nommé Lancelin, sacristain du trésor de l'Église, refusa de tirer la grosse cloche sans en avoir permission du trésorier. Cette permission obtenue, laditte cloche fut tirée. En l'entendant, Jean Gesbert, qui était bel et bien dans son presbitaire, s'informa de ce qu'il y avoit et, instruit par le sacristain du trésor qu'il avoit mandé, il fist répondre que le lendemain cinq heures du matin il iroit communier la malade.

« Deux heures après, avec deux compagnons, il se rendait au logis du sieur des Esteilleux et montait dans la chambre où était sa fille ; là proche de son lit, s'estant tourné du costé du sieur Chapelain, médecin, il luy dist qu'elle n'estoit point si malade comme il disoit ; à quoy ledit Chapelain luy respondit qu'elle estoit toujours très mal et qu'il ne croyoit pas qu'elle passast la nuit. Sur quoy ledit Gesbert luy dist qu'il ne savoit ce qu'il disoit, et en sortant il murmuroit contre le Capucin, disant qu'il avoit son billet qu'il luy en feroit une affaire. A quoy la dame des Esteilleux dist en parlant au sieur curé qu'il ne feroit cependant pas pour cela mourir ledit Capucin, et sur ce le curé s'en alla fort peu content.

• Bref, le lendemain matin, il revint et communia la damoiselle Marie Baroux qui, contrairement aux pronostics du médecin, ne mourut pas, mais « depuis ce temps, déclarait-elle, le curé a paru estre courousé contre elle ».

On voit par cette citation, peut-être un peu longue, les sentiments qui animaient le curé janséniste contre nos Capucins, et en toute occasion les mêmes procédés se renouvelaient. C'est, en 1683, Anne Olivier, veufve de deffunct Nicollas Chambay, vivant maître chirurgien en cette ville de Mortagne, belle-sœur d'Alexandre Chambay, pareillement chirurgien en la même ville, qui, étant périlleusement malade, se vit refuser la permission de se confesser au Père Balthazar d'Avranches. Ce dernier ne voulait point l'entendre sans que l'on eût fait civilité au sieur curé, lequel étant venu lui-même apporter son refus à la malade et ayant rencontré le Père Balthazar auprès d'elle, « il luy dict plusieurs invectives et que cela fist grand bruit. »

Dans une autre circonstance, Pierre Durant, le jeune, praticien, demeurant en cette ville, obligé d'aller à Paris pour ses

affaires, veut faire ses Pâques avant son départ. Le curé, auquel il avait demandé un confesseur, l'adresse à son bon ami le Prieur de Chartrage qui ne juge rien de mieux que de remettre à quinzaine d'absoudre son pénitent. Pressé de partir, Pierre Durant, en quittant le Prieur, entre au Couvent des Capucins se confesse et reçoit l'absolution, puis il va demander la communion au curé de Notre-Dame. Celui-ci l'interroge d'abord s'il a été au confesseur indiqué. Pierre Durant répond affirmativement, (c'était vrai), et, sur sa réponse, le curé lui donne la communion. Quelques doutes cependant restaient au sieur Gesbert et, contre tout droit, il interrogea le Prieur de Chartrage qui lui raconta le fait, aussi dans la suite le curé, rencontrant Pierre Durant, l'accusa d'avoir commis un sacrilège, lui disant que le Capucin n'avait pas le pouvoir de le confesser et que sa confession était nulle.

Nous ne dirons rien des refus de communion, des délais d'absolution, réservés à ceux et à celles qui étaient coupables du crime d'aller à confesse aux Capucins. Ces derniers ne pouvaient ni ne devaient refuser ceux qui réclamaient leur ministère ; c'eût été abandonner leurs droits et favoriser la propagation de l'hérésie, aussi, quand besoin en était, ils recouraient jusqu'à l'évêque.

En 1683, Jacqueline, fille de Pierre Loret (?) procureur en l'élection de Mortagne, étant malade et voulant se confesser au Père Cyrille, vicaire du Couvent des Capucins, le curé s'y opposa. Alors on écrivit à l'Évêque pour avoir la dite permission qui fut accordée avec injonction à M^e Jean Gesbert d'administrer les Sacraments à la malade. « Ce que ledit curé fist pour esviter une sommation que le sieur Pierre Loret luy vouloit faire par Jacob, sergent, qu'il avoit mené avec luy au presbitaire ».

On comprendra aisément que le curé Gesbert ne faisait plus prêcher les Capucins dans son église. Il invitait des prédicateurs plus ou moins suspects, comme « le curé de Saint-Ouen de Séez, et un nommé Hébert, tous deux repris par des Évêques et le Roy, Sa Majesté ayant exilé l'un et fait mettre l'autre prisonnier à la Bastille (1) ». Aussi « en vue de remédier au progrès du Jansénisme et pour contrecarrer le sieur Gesbert qui toujours faisait prêcher des personnes suspectes en leurs doctrines (2) », vers

(1) Information citée.

(2) Note marginale sur le procès-verbal de la visite faite à l'église Saint-Jean de Mortagne, le 3 octobre 1701, qui mentionne la fondation dont nous parlons (*Aux Archives de l'Évêché. Comm. de M. J. Besnard*).

l'année 1700, M^e Jacques d'Antignat, qui devint dans la suite curé de Notre-Dame (en 1711), donnait au trésor de l'église Saint-Jean une somme de 360 livres, pour exposer le Saint Sacrement le jour des Rois et ce jour-là, selon le vœu du donateur, un Père Capucin devait faire le sermon à l'heure qui serait jugée la plus convenable. En retour, le Couvent des Capucins recevait une somme de 40 sols.

Pour terminer cette histoire du curé janséniste, grand ennemi des Capucins, disons qu'il fut exilé avec le Prieur de Chartrage et plusieurs religieux de cette communauté (1), puis rentrons dans notre Couvent.

En 1697, la tranquillité des Capucins fut quelque peu troublée par une difficulté qui survint avec l'abbaye de la Trappe, au sujet d'un Père Chrysologue de Pau, de la province d'Aquitaine, qui était entré dans l'abbaye. Les actes dressés en cette circonstance nous donnent les noms du Père Fidèle, gardien ou supérieur du Couvent en 1697, jusqu'au chapitre provincial tenu cette année à Dieppe, le 23 août, du Père Marc de Condé, ancien lecteur en théologie, qui lui succéda, et du Père Sérapiion de Neufbourg, prédicateur, religieux dans le Couvent (2).

Un demi-siècle de silence dans nos documents nous amène à l'année 1745. A cette date, le Supérieur était un Père Dominique, sur lequel nous manque tout détail (3).

Il eut pour successeur un Père Constance de Mortagne qui avait occupé de 1743 à 1746, époque à laquelle il vint dans sa ville natale comme Supérieur, la charge importante de définiteur ou conseiller du P. Provincial (4). Nous le trouvons assistant comme témoin, le 8 juillet 1748, à la prise de possession du prieuré de Saint-Éloy à Mortagne, par M^e Claude Forest, et nous lisons sa signature au bas de l'acte de cette prise de possession (5). Le Père Constance mourut et fut inhumé dans le cime-

(1) D'après un mémoire présenté en 1710 au confesseur du Roi par les administrateurs de l'Hôtel-Dieu. (Comm. de M. J. Besnard).

(2) Voir sur cette affaire la communication de Monsieur de La Sicotière : *Capucin ou Trappiste*.

(3) *Registres des Sépultures*. (Archives départementales de l'Orne. CAPUCINS DE MORTAGNE).

(4) *Annales des Capucins de Vire*. Dans l'ordre des Capucins, les Supérieurs ne sont jamais nommés pour plus de trois ans dans la même maison.

(5) Comm. de M. J. Besnard.

tière du Couvent, le 21 janvier 1772. Il était, nous dit le Registre de Sépulture, âgé de 79 ans 5 mois.

En 1764, nous rencontrons à Vassy, près de Vire, dans le diocèse de Bayeux, « le Père Prothais de Falaize, gardien de Mortagne au Perche ». Il y prêche avec sept de ses confrères une mission qui, commencée le 31 mai, jour de l'Ascension, se termina le 1^{er} juillet. A l'ouverture, il y avait vingt-deux paroisses des environs, à la clôture on comptait « au moins treize à quatorze mille âmes », ce qui donna occasion aux huit missionnaires de prêcher en même temps, chacun sur un point différent de la paroisse (1).

Le remplaçant du Père Protais de Falaise fut le Père Élie de Vire, qui, accompagné d'un Père Bruno de Longeville, assista comme gardien du Couvent de Mortagne, au chapitre tenu à Rouen, à la fin de juillet 1767. Ce chapitre avait une importance spéciale : il devait fournir les renseignements demandés par la *Commission des Réguliers*, instituée par le Roi Louis XV, pour réformer les communautés religieuses. Le plus clair résultat de l'action de cette *Commission*, pour ce qui concerne les Capucins, fut de diminuer le nombre des vocations par les règlements qu'elle imposa en vertu de la *certaine science, pleine puissance et autorité royale* (2). Le Couvent de Mortagne s'en ressentit bientôt. Au moment de ce chapitre de 1767, les Capucins étaient à Mortagne au nombre de dix-huit, soit neuf prêtres, sept clercs et deux frères laïcs. En 1768, il n'étaient plus que quatorze (3). Ils ne seront plus que six en 1790.

Le commencement de l'année 1768 fut marqué par l'inhumation dans la nef de l'église de Messire Jacques-Nicolas L'Hermite, seigneur de Saint-Denis-sur-Huisne, ancien mousquetaire noir de la garde du Roi et syndic des Pères Capucins, décedé le 1^{er} janvier (4).

(1) *Annales des Capucins de Vire*.

(2) Voir *Les Monastères Franciscains et la Commission des Réguliers* (1766-1789), par M. CH. GÉRIN (*Revue des questions historiques*, 1^{er} juillet 1875). Nous avons aussi sous les yeux une copie des papiers de cette Commission relatifs aux Capucins et conservés aux Archives Nationales (0.548). Nous y constatons que la Commission avait peu de chose à reformer dans notre province de Normandie.

(3) PEIGNÉ-DELAOUR, *Extrait du tableau des Abbayes et des Monastères d'hommes en France en 1768* (Arras, 1875).

(4) Abbé FRET.

En 1772, nous trouvons à la tête de la communauté un Père Auguste de Saint-Lô, dont le nom est demeuré connu, au moins des bibliographes, grâce à son ouvrage intitulé : *Examen et réfutation des réflexions sur le Prêt de commerce* (1) qu'il publia « à la suite d'une célèbre mission et de conférences tenues à Vire en mai et juin 1772 (2) », précisément à l'époque où il était gardien du Couvent de Mortagne. Nous le trouvons en 1776, à la tête du Couvent de son Ordre à Harfleur et combattant toujours l'Usure et les Usuriers (3). « Le Père Auguste de Saint-Lô mourut jeune encore, paraît-il, épuisé par le travail pendant une mission prêchée à Alençon (4) ».

Il fut remplacé comme gardien de Mortagne par le Père Barthélémy de Vire, qui avait été précédemment gardien du Couvent de sa ville natale. Sous son gardiennat mourut « à Céaucé dans le doyenné de Passais, élection de Mayenne et fut inhumé dans le cimetière de laditte paroisse », le Père Léopold de Domfront, religieux du Couvent de Mortagne. L'acte d'inhumation est du 5 mars 1773 (5).

Le Père Barthélémy ne fut qu'un an supérieur de Mortagne ;

(1) Voici le titre complet de l'ouvrage : *Examen et réfutation des réflexions sur le prêt de commerce, par le R. P. Auguste de Saint-Lô, capucin, missionnaire*. Ouvrage utile aux Ecclésiastiques, aux Jurisconsultes et aux Négocians. A Vire, chez Chalmé ; à Paris, chez Moutard, M DCC LXXV, 1 vol. in-12 de 206 pages. — Ce livre se compose de deux lettres, datées d'Alençon, le 1^{er} janvier et le 5 avril 1774.

(2) MORIN LAVALLÉE, *Bibliothèque Viroise*. Caen 1879. — Cette mission, commencée le 10 mai, dura cinq semaines et elle eut un succès extraordinaire, au dire des *Annales du Couvent des Capucins de Vire* qui nous en parlent assez longuement.

(3) Voir sur cette question le *Journal Ecclésiastique* publié par l'abbé DINOUARD (novembre 1776).

(4) MORIN LAVALLÉE, *op. cit.*, qui s'appuie sur les mémoires de G. Chalmé. Cet auteur donne à tort deux éditions différentes du livre du P. Auguste de Saint-Lô. Il y en eut une seule dont le feuillet de titre changeait suivant les libraires. On attribue aussi au P. Auguste des *Lettres sur les cas de conscience et sur la réforme des ordres religieux*, 1 vol. in-12, sans nom d'auteur ; et *Quatre lettres sur la Pauvreté religieuse*, 1 vol. in-12 (*Mém. de G. Chalmé*).

(5) *Registres des Sépultures*. Voici l'acte d'inhumation tel qu'il nous a été envoyé de la mairie de Céaucé ; « Le cinquième jour de mars (1773) a été inhumé dans le cimetière de cette église, par nous curé soussigné, le corps de Jean Bataille, dit Père Léopold, prédicateur capucin du couvent de Mortagne, décédé de ce jour, muni des sacrements, âgé de cinquante-deux ans, dans cette paroisse, et en présence de Ambroise-André Bataille, sieur de Gonet, hôte, son frère, et de Pierre Fourré, laboureur, son beau-frère, tous deux de cette paroisse, soussignés. — Ambroise-André Bataille, Pierre Fourré, Lalonce ».

il eut pour successeur dans sa charge le Père Césaire de Rouen que nous voyons, trois ans plus tard, remplacé par un Père Maximilien (1).

Pendant les années qui suivent, nous ne trouvons plus aucun fait, ni aucun nom, jusqu'aux jours qui précédèrent la suppression du Couvent.

Au commencement du mois de novembre 1790, du 3 au 10 de ce mois, l'église du Couvent servit de lieu de séance aux citoyens actifs des paroisses de Feings, Villiers, Loissail, Saint-Denys, Saint-Sulpice, Theval, Saint-Hilaire et Saint-Langis, qui s'y réunirent en assemblée primaire, en exécution des lettres de convocation envoyées par Messieurs les Officiers municipaux de Mortagne, à l'effet d'élire des juges de paix et assesseurs (2).

Le 18 du même mois de novembre, les commissaires Berthe Vallée et Brad se présentaient au Couvent pour faire l'inventaire des meubles et objets qui se trouvaient dans l'église, la sacristie, les cellules et les lieux réguliers du Couvent. La sacristie possédait pour tout trésor un ciboire, deux calices avec leurs patènes et un soleil d'argent. Le tout pesait 11 marcs, 2 onces et 4 gros. Le reste du Couvent ne contenait pas plus de richesses, aussi les commissaires terminent-ils ainsi leur inventaire : « Et attendu le peu de valeur et la petite quantité desdits objets, suffisant à peine au service journalier desdits religieux, il n'a été par nous commissaires fait aucune distraction digne pour être mise sous les scellés, conformément à l'article deux des résolutions des Comités réunis, et les avons laissés à la garde et charge des dits religieux, qui nous ont déclaré accepter la dite commission et se sont promis de les représenter toutes fois et quante.

« Ce fait et arrêté vers les quatre heures du soir.

« FR. EUSTACHE, gardien ; FR. CYRILLE, vicaire ; FR. GUILLAUME ; FR. DOSITHÉE ; BERTHE ; VALLÉE ; BRAD (3). »

Outre les quatre religieux qui signèrent le procès-verbal précèdent, le Couvent de Mortagne en comptait encore deux autres,

(1) *Registres des Sépultures.*

(2) Comm. de M. J. Besnard, d'après les *Registres des délibérations municipales.*

(3) Comm. de M. J. Besnard. Le procès-verbal entier existe aux Archives de l'Orne. Malgré toutes les recherches faites, il a été impossible de le retrouver. Il nous aurait sans doute fourni quelques documents intéressants sur l'état et le mobilier du Couvent à cette date.

les Pères Irénée et Eusèbe (1). Tous les six ayant exprimé le désir de *continuer la vie commune* et ne pouvant le faire dans leur Couvent de Mortagne, qui était supprimé par la loi, ils se retirèrent dans celui d'Alençon, vers le mois de mars 1791. Nous les y retrouvons encore tous les six jusqu'au mois d'avril 1792. A cette époque, le Couvent d'Alençon était également supprimé, et les religieux durent se disperser (2).

Revenons à Mortagne.

Même avant le départ des Capucins, le Directoire du district s'était occupé de l'emploi que l'on ferait de leur Couvent, que certains prétendaient n'avoir « été donné à ces religieux que sous clause de réversion au profit de la ville », s'ils venaient à le quitter (3). On ne trouva aucun titre pour établir ce droit ; cependant, en vertu de la loi sur les biens nationaux, le 15 juin 1791, « la maison des Capucins, cours, jardins, église, enclos, circonstances et dépendances, estimés à huit cents livres de revenu », furent vendus pour la somme vingt mille cent livres, « sans en rien réserver, excepter ni retenir, à la charge par l'acquéreur de payer les frais de culture des jardins et de rembourser les frais de labours et semences des enclos et jardins, le tout pour la présente année (4) ». Il était fait réserve des chaises de l'église et de la cloche, qui pesait 218 livres.

Les bâtiments du Couvent reçurent depuis différentes destinations : filature, pensionnat, fabrique se succédèrent dans leurs murs ; ils abritèrent même (qui l'aurait cru ?) la loge du Mont-

(1) Voici le tableau des religieux du Couvent envoyé, en janvier 1791, aux administrateurs du Directoire du département (nous y ajoutons leurs noms de famille).

NOM DE RELIGION	NOM DE FAMILLE	AGE	DATE DE PROFESSION	LIEU DE NAISSANCE
P. Eustache, gardien.	Mérieux.	64 ans.	9 juin 1754.	Bazoche-au-Perche.
P. Cyrille, vicaire.	Le Chevalier.	62 ans.	15 janvier 1754.	Condé-sur-Laison.
P. Irénée, prêtre.	Bonvoust.	48 ans.	1 ^{er} juillet 1762.	Alençon.
P. Eusèbe, prêtre.	Blanchard.	46 ans.	9 juillet 1764.	Gouttauce.
F. Guillaume, laïc.	Fortet.	74 ans.	18 octobre 1735.	Rouen.
F. Dosithée, laïc.	Fottemer.	48 ans.	13 février 1769.	St-Hilaire (proche Carentan).

(Archives de l'Orne. Série Q).

(2) Dossier des *Capucins d'Alençon* (Archives de l'Orne. Série H).

(3) *Adresse au Directoire du département de l'Orne et à celui du district de Mortagne, par les notables de la commune de la même ville... du 2 janvier 1791.* — Imprimé (Comm. de M. J. Besnard).

(4) *Registre de la vente des Biens nationaux*, à la Mairie de Mortagne. — Le mobilier fut vendu le 2 mai 1791 (Comm. de M. J. Besnard).

Liban ! Aujourd'hui, une partie de l'église a été convertie en maison d'habitation, ainsi que l'aile du Couvent qui lui fait face. Le reste des bâtiments sert de caves, bûchers, greniers et remise, mais malgré les modifications que leur ont fait subir les différents propriétaires, il est aisé de reconstituer le Couvent au temps où les Capucins l'habitaient (1).

La voûte de l'église existe tout entière, de même celle du chœur des religieux qui était plus basse. La sacristie est encore debout, avec les deux chapelles latérales. Les trois fenêtres qui éclairaient l'église au nord et trois au midi, ouvertes sur le sanctuaire, ont été conservées dans leur état ancien, ainsi que quelques fenêtres de cellules aux dimensions plus étroites.

L'aile qui faisait face à l'église a été plus transformée ; elle conserve cependant des restes du Couvent, en particulier une partie du petit cloître qui régnait autour de la cour intérieure formée par les bâtiments. Au milieu de cette cour, la même citerne recueille les eaux des toits. C'est toujours aussi le même escalier, à la rampe de chêne massif, qui conduit au premier et unique étage où se trouvaient les cellules et dont les plafonds sont si bas qu'on les touche presque avec la main. Une niche creusée dans un mur et quelques restes de peintures grossières nous ont fait reconnaître l'emplacement du réfectoire ; il se trouvait dans le bâtiment parallèle à la rue de Bellême. L'entrée de l'église était sur cette rue, mais éloignée de quelques mètres, elle est aujourd'hui masquée par une construction neuve remplissant l'intervalle qui la séparait de la rue. Au-dessus de la porte s'ouvrait une fenêtre ronde encore existante dans l'intérieur de la maison. Enfin à l'autre extrémité de l'église et au Nord-Est des bâtiments, le petit bois ou taillis, planté par les Capucins, et où ils se promenaient en priant seuls ou en conversant entre eux, offre toujours ses ombrages. C'est là que nous prendrons congé du lecteur qui aura consenti à nous suivre, en lui demandant de remercier avec nous les propriétaires actuels de la bienveillance avec laquelle ils ont autorisé notre *visite domiciliaire* et favorisé notre recherche des traces de nos anciens et vénérés Pères, les Capucins de Mortagne.

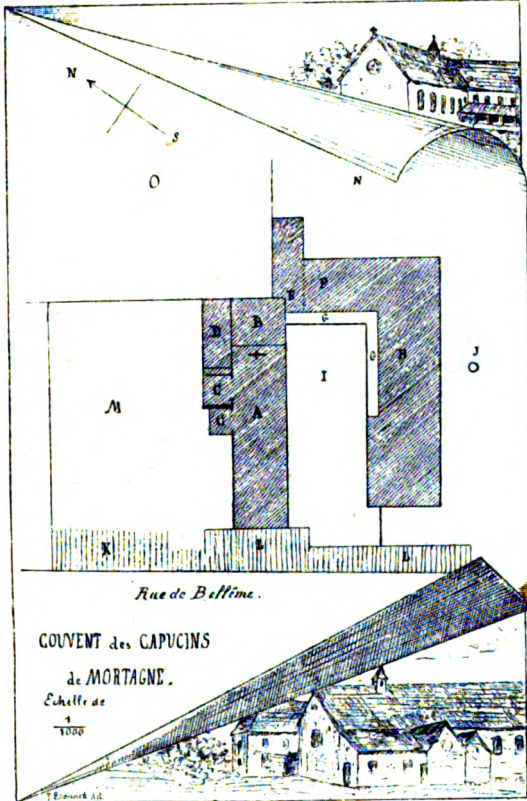
P. ÉDOUARD D'ALENÇON,
Capucin.

(1) Voir le plan.

MORTAGNE

PLAN DU COUVENT DES CAPUCINS

L'église vue du côté du midi.



L'église vue du côté du nord.

- A. Eglise.
- B. Chœur des religieux situé derrière l'autel.
- CC. Chapelles latérales séparées par un gros mur faisant contrefort.
- D. Sacristie.
- (Entre C et D passage.)
- E. Passage allant du cloître dans le jardin, escalier conduisant aux cellules au-dessus de
- F. Réfectoire.
- GG. Petit cloître ouvert.
- H. Aile du couvent (la plus transformée).
- I Cour du cloître, au milieu une citerne.
- J. Puits dans un jardin (aujourd'hui rue des Capucins).
- K. Maison d'habitation.
- LL. Bâtiments supprimés et remplacés aujourd'hui. (Peut être passage couvert conduisant à l'église?)
- M. N. Jardins.
- O. Bois.

ESSAI DE RECONSTITUTION D'APRÈS L'ÉTAT ACTUEL, LE CADASTRE
ET UN AUTRE PLAN UN PEU ANTÉRIEUR



APPENDICE

NOTES

Sur quelques bienfaiteurs du Couvent des Capucins.

Par son testament, en date du 15 juillet 1703, Nicolas Leblond, conseiller du Roi, élu, assesseur en l'élection de Mortagne, donne au Couvent des Capucins la somme de 100 livres, à charge par eux de dire 100 messes à son intention et de faire pour lui des prières à N.-S. toutes les fois qu'ils seront assemblés à leur communauté, par telles oraisons qu'ils jugeront à propos.

— Le 5 janvier 1709, Jean Aubert, écuyer, capitaine, enseigne ordinaire des gardes suisses de feu Monseigneur, frère unique du Roi, donne aux Capucins 52 livres pour 150 messes à dire après sa mort.

— Par testament du 2 mai 1712, Claire Barroux, épouse de M^e Jean Neveu, sieur de Buclière, veut être inhumée dans l'église du Couvent des Pères Capucins de Mortagne, devant la chapelle de la Vierge, suivant la permission qu'elle en a reçue du Père général de l'Ordre, le 5 mars 1704. De son vivant, cette pieuse dame avait donné au Couvent la somme de 150 livres qu'elle avait versées, le 4 janvier 1708, entre les mains de M^{me} Gaion, receveuse de ce Couvent (1), par ordre du Rév. Père Ambroise, gardien. En retour, elle demandait que l'on dît pour elle 250 messes. Une autre somme de 150 livres devait être versée après son décès pour célébrer 250 autres messes, un huitain et un bout de l'an.

— Par son testament, en date du 22 juin 1727, Philippe Grante, sieur de la Garenne, donne aux Capucins 50 livres pour dire 100 messes pour le repos de son âme.

(Comm. de M. J. Bernard).

(1) Le receveur ou la receveuse du Couvent étaient des personnes pieuses qui se chargeaient d'administrer les intérêts temporels des religieux, recevaient les aumônes pécuniaires et payaient les fournisseurs et les ouvriers. La règle des Capucins leur défendait tout maniement d'argent. Cette personne était logée auprès du Couvent. A Mortagne, elle devait habiter la maison marquée K, sur notre plan et encore existante aujourd'hui.

LES HÉROS DE MORTAGNE

EN 1593

« La dernière chose qu'on trouve en faisant un ouvrage, a dit Pascal, est de savoir celle qu'on mettra la première. »

Je n'éprouve pas cet embarras aujourd'hui, dans la ville hospitalière où le présent nous accueille parmi les souvenirs du passé, et vers laquelle nous attirent avec les précieuses sympathies de ses notables, celles des élus de la cité que représente avec honneur son premier magistrat (1), si éminent par le cœur, l'intelligence et le talent. Je ne dirai pas de lui, en songeant à un désastre encore récent :

Impavidum ferient ruinæ,

car ce deuil public a été la grande douleur de sa vie ; mais je rappellerai le vers du poète :

Justum ac tenacem propositi virum.

« Juste et ferme dans ses desseins, son courage ne chancelle jamais », puis-je répéter avec le vieil Horace. Sa force d'âme surmonte les épreuves, et il verra se relever de ses ruines, l'édifice deux fois frappé en si peu de temps.

Il semble que certains monuments aient une destinée. Je lis dans les annales de Mortagne que l'église de Notre-Dame fut une première fois détruite au xv^e siècle, à l'époque où les Anglais ravagèrent la ville. La guerre de cent ans avait laissé debout le courage national ; mais elle n'avait pas fait prospérer les finances. Aussi fut-on longtemps avant de pouvoir réparer les désastres causés par l'envahisseur. Les notables de la paroisse se réunirent en 1491, pour supplier le duc René d'Alençon, comte du Perche, de les autoriser à rebâtir l'église dont ils étaient privés depuis soixante ans. Ce prince leur accorda ce qu'ils demandaient. Les travaux, commencés en 1494, ne furent terminés qu'en 1535 ; ils avaient duré quarante et un ans. C'est beaucoup, dira-t-on. Mais si les hommes d'autrefois ne vivaient pas

(1) M. Henry Chartier.

plus que nous, ils se hâtaient moins. Ils attendaient davantage de Dieu et du temps. Une génération commençait l'édifice que continuait la génération suivante, jusqu'à ce que d'autres plus favorisées en vissent l'achèvement.

Considérons nos vieilles cathédrales. Elles ont le caractère de différentes époques. Les siècles y sont, pour ainsi dire, superposés comme les pierres du monument. A cette œuvre, la richesse apportait son offrande, l'artisan son denier, l'artiste son talent, la religion sa pensée.

Je n'affirme pas que la patience des habitants de Mortagne n'ait été mise à l'épreuve, car si l'église de Notre-Dame était terminée en 1535, il y manquait encore un clocher.

Henri de Bourbon, roi de Navarre, celui-là qui devait porter dans l'histoire le beau nom de Henri IV, et sa femme Marguerite de Valois, comtesse du Perche, permirent aux habitants de la paroisse de démolir une tour de leur château, nommée la tour du Beffroi, et dont les matériaux servirent à édifier le clocher de l'église. Commencé en 1542, il n'était pas encore achevé quand survinrent les guerres de la Ligue.

Un chroniqueur du pays, René Courtin, nous dit de cette époque : « C'estoit chose déplorable d'estre au monde. Les villa-
« geois dans le Perche se misrent à fortifier et remparer les
« villages et les églises, les mettant en estat de s'y pouvoir
« défendre. De fait, ils retiraient leurs plus précieux meubles et
« s'exposaient au péril des armes pour conserver leurs personnes
« et leurs biens, contre les incursions des soldats (1) ».

Et il ajoute : « Je n'aurais jamais fait de raconter les misères
« de ce siècle dont nostre païs ne fust exempt, non plus que le
« reste de la France qui fust ébranlée en ses fondemens, et eust
« été déracinée et renversée de fond en comble, et la gloire des
« françois mise à néant, sans l'assistance que Dieu nous fist par
« les armes du grand roy Henry qui fust servi fidèlement par les
« bons françois qui n'avoient pas le cœur espagnol ».

René Courtin, comme on le voit, n'était pas ligueur, et les sentiments qu'il exprime ainsi étaient ceux de la grande majorité des habitants du Perche. Selon le mot pittoresque de cet historien « ils avoient le cœur françois et point moucheté de noir d'Espagne ».

(1) Histoire du Perche (1611).

Le parti de la Ligue méditait la conquête de Mortagne. Il y entra d'autant plus facilement que la ville était dépourvue de garnison. Un certain nombre de ses habitants et de ses magistrats se retranchèrent dans l'enceinte du fort de Toussaint où ils essuyèrent l'attaque des ligueurs. Ils la repoussèrent avec une victorieuse énergie; et Pierre de Fontenay, gouverneur du Perche, établit, dans la prévision d'une nouvelle attaque, une garnison à Mortagne. Le commandement en fut confié à Anselme de Fontenay, son frère, et aux deux fils de celui-ci.

Le baron de Médavi était alors gouverneur de Verneuil pour la Ligue. Décidé à venger la défaite de son parti, il s'avance vers Mortagne, le 16 juillet 1593, à la tête de seize cents hommes.

« La plus grande partie des officiers, bourgeois et marchands, « lisons-nous encore dans le récit de Courtin, quittèrent la ville « qui n'est pas, en vérité, tenable, n'estant point close. Toutefois « les plus signalés se résolurent de tenir ferme. »

Nous allons voir comment ils accomplirent leur courageux dessein.

Médavi s'était rendu maître de la place, grâce à la complicité d'habitants dévoués à sa cause. Ici se place un glorieux épisode dont Mortagne a le droit de s'enorgueillir.

Vingt-huit braves entreprirent de résister à seize cents ligueurs. La chronique n'a malheureusement pas conservé tous leurs noms, mais elle en a recueilli plusieurs. Ils s'appelaient Faguet, lieutenant général de la province, Catinat, nom justement cher à ce pays, et auquel devait donner tant d'éclat l'illustre guerrier dont le rare mérite fut rehaussé par les vertus de l'homme de bien; Cretot de la Rousselière, lieutenant du prévot, Crestot de la Bouchetière, Denis Fouteau, procureur du Roi, et son frère avocat de talent; Tassel, Boispraut, marchand de grains, Gobillon-Prévôtère et Bellanger de la Troche. Toutes les conditions sont représentées dans cette résistance héroïque. La robe rivalise avec l'épée: le commerçant a revendiqué sa place parmi les combattants voués à une mort certaine.

Pendant que Médavi s'emparait du château, nos vingt-huit guerriers se retiraient dans l'église de Notre-Dame qu'ils avaient pris soin de fortifier et de remplir de munitions. L'ennemi en fait le siège; trois fois il est repoussé. Les braves Mortagnais, prévoyant l'impossibilité de prolonger la défense, se réfugient

dans la tour. Les ligueurs ne tardent pas à s'introduire dans l'église ; mais ils ne peuvent forcer l'entrée de la tour. Ils tirent dix-huit coups de canons contre ses solides murailles qu'ils endommagent sans pouvoir les abattre.

Je laisse parler maintenant un contemporain, qui, notaire à Mortagne, écrivit, pour l'aieul du maréchal de Catinat, des chroniques restées inédites que M. Tournouër a l'heureuse idée de livrer en ce moment à la publicité.

Les ligueurs, raconte Bar de Boulais, « se servirent d'un stratagème en ramassant beaucoup de paille à quoi les troupes mirent le feu, pensant faire crever la voûte, et que la fumée n'empêchât de les voir pendant qu'ils feraient leurs efforts à rompre la porte de la tour. Mais la flamme et le feu donnoient plus de clarté pour les connoître sur le pavé de l'église, et à coups d'arquebuse, les assiégés ne les épargnoient pas. Médavi fit sonner la retraite et leva le siège sur les trois heures de l'après-midi, et demeura sur la place, 55 hommes, 7 capitaines et 5 enseignes (1). »

Les assiégés n'avaient perdu aucun des leurs.

Tel fut cet exploit si glorieux pour Mortagne, resté ainsi au pouvoir de Henri IV, que toute la France reconnut bientôt après pour son roi. On n'accusera pas René Courtin d'exagération, quand il dit de ces vaillants défenseurs :

« La mémoire en doit estre célébrée et honorée de la postérité, pour vivre à leur exemple en bons et vrais françois. »

La tour de Notre-Dame venait d'être couronnée de gloire ; mais elle n'était point achevée, et l'on conviendra qu'un pareil siège n'avait pas dû lui être favorable. Les travaux interrompus dans les jours troublés furent repris au milieu des jours pacifiques, et la tour fut enfin terminée vers le commencement du XVII^e siècle.

Personne ne m'en voudra d'avoir rappelé le fait mémorable dont le souvenir appartient à ses annales.

L'histoire des édifices est en même temps celle des hommes. Elle s'identifie avec leurs efforts et leurs combats. Virgile a parlé des « larmes des choses » :

Lacrymæ rerum.

(1) Recueil des antiquités du Perche (1613).

On pourrait prêter aussi une âme à ces pierres qui ont gardé l'empreinte des siècles, qui ont assisté à tant de souffrances et vu passer tant de générations. On ne les interroge pas en vain. Elles nous apprennent que les œuvres de nos pères s'élevèrent lentement, péniblement ; qu'elles tombèrent sous les coups du temps ou périrent de la main des hommes ; qu'elles connurent le malheur et la prospérité, la gloire et les revers.

Un peuple doit traiter avec respect ses vieux monuments, car dans leurs pierres il y a le passé et souvent les gloires du pays. L'histoire est elle-même autre chose qu'une chronologie. Elle est pleine d'enseignements. Auprès des erreurs humaines, des crimes, des abus de la force, on admire les beaux caractères et les grands cœurs.

Et quelle histoire à la fois plus instructive et plus consolante que la nôtre ? Elle nous montre le génie, la valeur, la patience réparant les calamités publiques, les années heureuses succédant aux mauvais jours, le pays sauvé lorsqu'il semblait perdu.

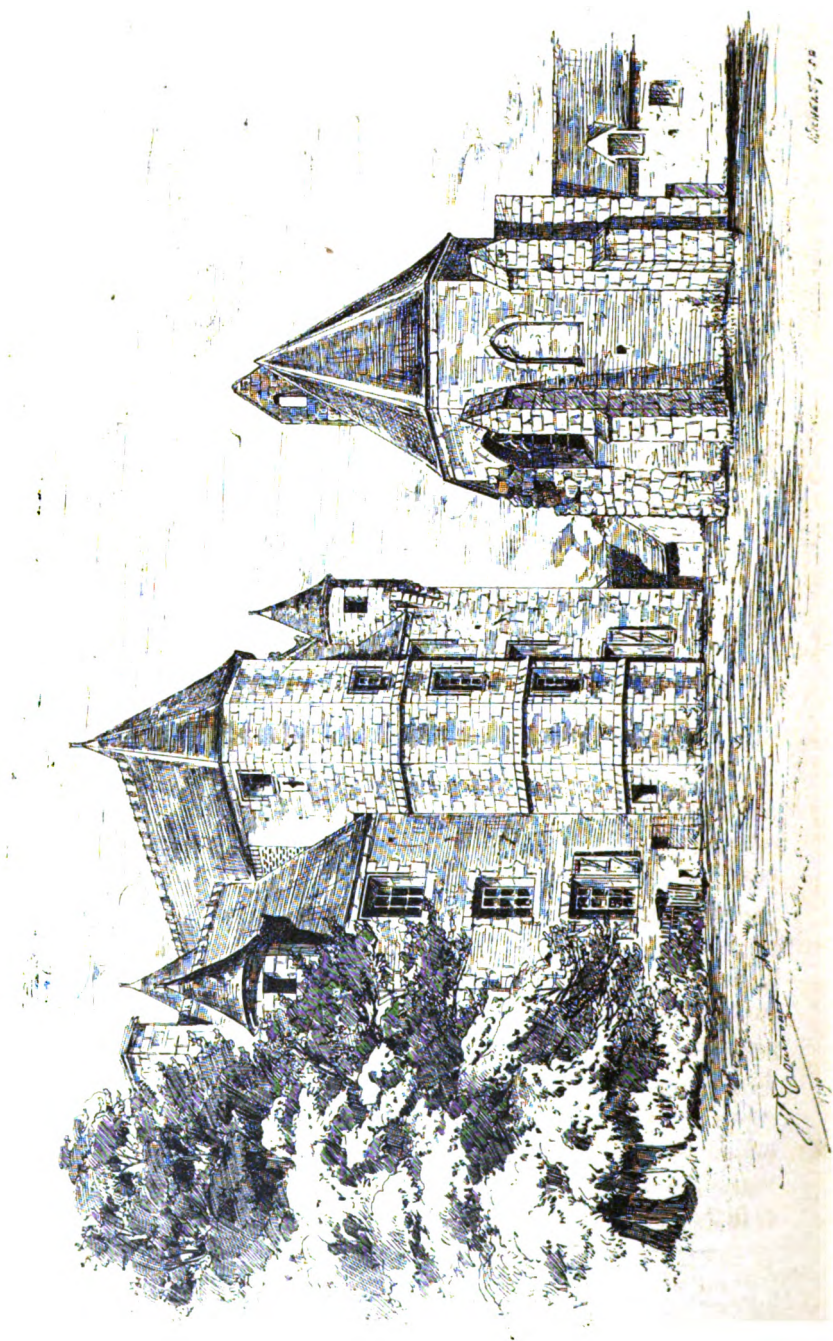
La guerre de cent ans, dont cette ville et cette province gardèrent longtemps les traces, se termine par la délivrance, et la domination anglaise est vaincue par l'héroïque bergère de Domrémy, que, devant le jugement de l'Église, nous aimons à nommer la Sainte de la Patrie.

Les luttes les plus douloureuses sont celles qui portent le nom de guerres civiles. Si elles ne créent pas deux patries, elles déchirent l'âme de celle que tous doivent aimer et servir. Mais des guerres de la Ligue, nous voyons sortir l'unité française, accomplie sous le sceptre d'un roi dont la popularité a survécu à toutes les époques et à tous les changements, parce que l'on retrouve en lui une image du caractère national.

C'est à cette unité qu'avaient concouru tous les combattants qui suivirent la bannière du Béarnais. Parmi eux, nous avons aperçu les vingt-huit héros dont l'intrépidité fut victorieuse du nombre. La tour n'est plus là pour redire leurs exploits. Mais illustrée alors par leur courage, n'avons-nous pas le droit d'espérer qu'elle s'élèvera encore, triomphant des nouveaux malheurs devenus enfin les derniers de sa longue histoire ?

H. DE BROC.





EXCURSIONS DANS LE PERCHE

I

MANOIR DE COURBOYER⁽¹⁾

MESDAMES,
MESSIEURS,

Puisque la Société de l'Orne a choisi cette année Mortagne comme point de ralliement, ce dont notre antique cité doit se montrer justement fière, j'ai pensé que vous me sauriez gré de choisir pour étude l'arrondissement même et de vous conduire çà et là, par monts et par vallées, à la recherche des curiosités historiques et archéologiques qu'il a la bonne fortune de posséder. Pour les Mortagnais, ce seront des souvenirs que j'évoquerai ; pour d'autres, ce rapide aperçu pourra être de quelque utilité ; de quelque intérêt, je l'espère.

Certes, il y a beaucoup à dire sur cette région qui est le centre même du Perche et lorsque je me propose de vous entretenir de toutes ses antiquités, je me leurre d'un espoir que je ne peux réaliser ; à chaque pas, en effet, une église, un manoir, un prieuré,

(1) Les éléments principaux de cette courte monographie nous ont été fournis par une série d'aveux conservés aux Archives Nationales, que nous publierons plus tard.

une légende ou un fait historique éveillent notre attention et il faudrait pour s'y arrêter un temps que je n'ai pas et beaucoup de documents qui me manquent. Qu'il me soit seulement permis de vous citer pour mémoire quelques-unes des localités dignes d'être mentionnées : ici, l'église de Courgeon, dont l'élégant clocher du xvii^e siècle nous appelle de loin ; là, le château de la Vove, dont l'histoire se lie intimement à celle des seigneurs de Tourouvre et de Bellegarde ; près de Nocé, le manoir seigneurial de Lormarin, celui de la Bretonnière, qui semble à l'horizon une antique église ; plus loin, l'abbaye de Sainte-Gauburge, qui mériterait une monographie spéciale, avant la destruction de l'église menacée d'une ruine prochaine, si l'on ne vient promptement à son secours ; le prieuré de Dame-Marie, oublié dans un nid de verdure ; si nous dépassons Mortagne, nous arrivons à Champs où des vitraux du xvi^e siècle et le nom de l'abbé Fiet suffiraient à nous arrêter un instant ; puis, c'est la Trappe et l'abbé de Rancé, dont la bibliographie et l'iconographie sont immenses ; c'est l'église romane d'Autheuil, l'un des rares et peut-être l'unique spécimen complet de l'architecture des xi^e et xii^e siècles dans notre région ; ce sont les restes du château de Bellegarde, ancien domaine des seigneurs de Tourouvre et de la Vove ; ce sont enfin quantité d'églises, telles que celles de Rémalard, Saint-Cyr-la-Rosière, Courthioust, Champs, Feings, Villiers, Saint-Victor-de-Réno, etc.... qui nous offrent des vestiges romans plus ou moins bien conservés, plus ou moins nombreux. Et je ne parle pas de ces deux grandes villes qui se disputent et se disputeront sans doute toujours l'honneur d'avoir été la capitale du Perche : Mortagne et Bellême ! Ce sont là des histoires à faire, dont l'étude demande un grand soin et de longues et patientes recherches. Vous citerai-je aussi le village de Corbon qui pourrait bien s'attribuer avec raison le titre que se disputent ses deux voisines ? Je suis, en effet, persuadé que des fouilles bien dirigées, bien comprises amèneraient là des résultats inespérés. Nous avons tout lieu de croire qu'une ville importante repose sous ce joli mamelon de la vallée de l'Huine et ses restes nous donneraient peut-être la clef de bien des questions qui s'agissent journellement autour de cette bourgade.... Mais, j'ai hâte d'en venir à l'objet principal de cette courte étude.

Sur le penchant de la vallée qui mène à Nocé, à égale dis-

tance de ce canton et du bourg de Colonard, dit le Buisson, s'élève le manoir de Courboyer. Ce titre lui convient mieux que celui de château. Quoique fortifié jadis et même redoutable, l'on voit par sa position, par sa construction même, qu'il n'était pas là pour commander le pays et arrêter, en ouvrage avancé, les mouvements de l'ennemi. Situé dans une vallée peu profonde, comme d'ailleurs la plupart des châteaux de son époque qui se rapprochaient le plus possible des rivières, et à mi-côte, son horizon était fort borné en avant et, masqué en arrière par le mamelon, il ne pouvait rien de ce côté. C'était donc un de ces manoirs seigneuriaux, une gentilhommière si vous voulez, comme il y en avait beaucoup en France et dont nous retrouvons un certain nombre de types dans notre région, demeures où l'imagination se plaît à construire des romans chevaleresques et à se remémorer les chansons de trouvères, mais demeures où rien n'était négligé pour prévenir les attaques soudaines du voisinage, où tout était combiné pour la défense. Sa masse est imposante et l'on est frappé dès l'arrivée par l'aspect de cette construction sobre, aux grandes lignes, épaisse sans lourdeur, gracieuse sans recherche dans le style, élégante dans sa simplicité : en avant, une haute tourelle octogonale où serpente jusqu'au sommet l'escalier à vis et qui partage un corps de logis rectangulaire à trois étages, en deux parties égales ; en arrière, une forte tour cylindrique, sorte de donjon qui servait de lieu d'observation aux guetteurs et d'oubliettes aux prisonniers ; deux pignons à arêtes, fleurons et gargouilles aux faces latérales et à chaque angle une tourelle ou échauguette en encorbellement d'où l'on surveillait également l'horizon et munie de mâchicoulis. A quelque pas de la façade principale, une chapelle, indépendante, d'une admirable pureté de style (malheureusement endommagée aujourd'hui) complète ce domaine entouré de toutes parts d'un fossé dont les traces se retrouvent. Divers vestiges de constructions anciennes, rencontrés çà et là dans l'enclos, témoignent de dépendances disparues et attestent que ce manoir tenait un rang assez prépondérant dans la contrée (1).

(1) Le propriétaire actuel, M. Guimond, sait veiller avec soin et intelligence à la conservation de son domaine. Il entreprendra bientôt, nous l'espérons, des recherches qui nous permettront de déterminer exactement son importance et son étendue.

Le plus ancien titre que nous en ayions, ou plutôt dont l'indication nous soit parvenue, est du 19 décembre 1405. Il fut décerné par le vicomte du Perche sur le seigneur de ce lieu pour la réparation d'une tourelle qui est au château de Bellême et qui se nomme « *tourelle de Courboyer* ». Un autre, du 10 janvier 1466, est une présentation faite par le seigneur de Courboyer d'un chapelain à la chapelle du dit lieu et à une chapelle qui porte le même nom dans l'église de Nocé. Dès cette époque donc le manoir existait et l'opinion générale l'attribue à la seconde moitié du xv^e siècle. M. de Caumont, qui le cite dans son abécédaire (1), le fait contemporain de l'entrée du château de Nogent-le-Rotrou et de celle du château d'Alençon. Tout, en effet, dans sa structure, confirme cette époque et je crois même que l'on peut sans crainte le faire remonter à 1440 ou 1450. Je parle de l'édifice que nous avons sous les yeux, car le fief de Courboyer est plus ancien et un autre manoir a dû précéder celui-ci.

En 1516, il est fait mention d'un Christophe de Courboyer. En 1560, mois de décembre, Jean de Bubertré, seigneur de la Pelleterie et de Courboyer, fait hommage au Roi de cette terre qui est vendue, le 4 août 1600, par Françoise de Bubertré, dame de Thouvois, à Messire Pierre de Fontenay et dame Anne Le Chevalier, son épouse. René de Fontenay recueille la succession de son père et transmet à sa mort le dit fief à sa fille, Marie. Mais il est bon de signaler, bien qu'on l'ait fait maintes fois, une inscription placée dans le colombier, au haut de la tourelle octogonale, qui nous apprend qu'en 1589 un sieur de Frébourg, avocat de Bellême, était gendre des seigneurs du lieu et qu'il s'adonna dans ce manoir qualifié « *Maison des Muses* » aux charmes de la poésie (2). En 1685 donc, le 30 décembre, nous trouvons un aveu pour le « *fief, terre et seigneurie de Courboyer.....* », rendu au roi par Marie de Fontenay, veuve de Messire Pierre de Pilliers, chevalier, seigneur de Gentilly. Elle était de cette illustre maison de Fontenay, dont deux des membres, René et Pierre, sieurs de la Resnière (le père et l'aïeul de Marie), avaient été gouverneurs de Bellême. Cet héritage lui venait de sa mère, noble dame Renée de Vabres, qui l'avait recueilli de son mari et il est curieux à ce

(1) Architecture militaire, p. 630.

(2) En 1576, le 14 mai, Henri III, roi de France, donne permission aux sieurs de Courboyer et Dubuart, de se battre en duel. (B. Nat. fr. 20783, p. 90).

propos de voir par quelle suite de formalités l'aveu de cette terre a dû passer avant d'être reconnu par le Roi : il fut rendu, avons-nous dit, en 1685. Le 24 mai 1686, il est enjoint à la Chambre des Comptes de s'en occuper : le 26 mai 1687, il en est fait lecture aux assises du bailliage du Perche, au siège de Bellême ; le 2 juin suivant sont nommés les témoins nécessaires à sa vérification ; 3 juin, information ; 8 juin, lecture à l'issue de la messe paroissiale de Nocé — ce n'est pas tout — 15 juin, les officiers du bailliage donnent leur avis ; 8 octobre, demande de dernière main levée par Marie de Fontenay, qui n'est autorisée que le 31 mars 1688. Enfin le 20 septembre 1692, elle est prononcée et l'aveu reconnu. Ainsi, il fallut plus de cinq ans pour établir les titres de propriété de la dame de Pilliers sur la terre de Courboyer (1). Que l'on se plaigne après cela de la lenteur des administrations d'aujourd'hui ! René de Pilliers devint propriétaire à la mort de sa mère. Il faisait aveu de son fief le 3 décembre 1700 (2). Mais là s'arrêtent nos recherches et il nous faut sauter un siècle pour trouver trace des possesseurs de ce domaine. Le propriétaire actuel le tient de Monsieur de Romanet, qui en avait hérité de sa mère Mathilde de Mézenge. Cette famille l'avait reçu des de Barville qui, par une alliance avec les de Fontenay, étaient devenus seigneurs de Courboyer. Nous nous réservons, en complétant un jour cette monographie, d'établir d'une manière plus certaine ces transmissions que nous ne pouvons qu'indiquer sommairement aujourd'hui.

Nous disions tout à l'heure que le manoir proprement dit pouvait être attribué au milieu du xv^e siècle. La chapelle doit être postérieure. Dans les « Vues pittoresques, de MM. Duplat et Patu de Saint-Vincent », dans les « Fragments sur le Perche, de M. Pitard », il est dit qu'elle fut édiflée, en 1500, par Jean de Courboyer et que le titre de fondation subsiste toujours. Cette indication est fort précieuse assurément, mais ceux qui l'ont avancée nous auraient rendu grand service en nous signalant d'abord où ils l'ont puisée et ensuite les archives publiques ou

(1) Les officiers du Roi réclamaient souvent des titres remontant à plusieurs siècles et qui étaient fort difficiles à retrouver. C'est ce qui rendait ces formalités si longues.

(2) Dans l'une des tourelles, j'ai retrouvé dernièrement le nom de « Messire de Pilliers » avec la date de « 1715 » gravés dans la pierre.

privées qui recèlent un pareil titre ; d'autant plus que cette date coïncide parfaitement avec le style de la chapelle. Elle présente tous les caractères du xv^e siècle et cependant on sent déjà dans certains détails l'apparition de la Renaissance, dans la porte en particulier et dans un motif trilobé des fenêtres. Elle se compose d'une simple nef à voûtes de l'époque ; l'abside, à pans coupés, est percée de trois fenêtres ; sur les murs, de tous côtés, des fresques : saints isolés ou vastes compositions, au-dessus de la porte, la scène du jugement dernier ; de côté, une chasse et Saint Hubert ; plus loin, Saint Christophe portant l'Enfant Jésus sur ses épaules (représentation toute spéciale au xv^e siècle), mais de tout cela il ne nous reste que des fragments. A l'extérieur, des contreforts soutiennent chaque angle et au sommet du pignon de la façade apparaît une disposition de clocher, rare dans notre région et adoptée surtout dans le midi de la France : un clocher arcade à deux baies destinées à supporter chacune une cloche. Tel est l'ensemble de cette chapelle remarquable par l'unité de son style qui n'a subi aucune altération. — A l'intérieur, le manoir n'offre rien de particulier. Les pièces modernisées n'ont plus leur dimension d'autrefois et les cheminées, conservées pourtant de l'époque, sont toutes simples, sans ornements. Il est bon de signaler les charpentes de la tour cylindrique et des tourelles d'angle qui ont été respectées et un lambeau d'une grosse corde qui, dit-on, aurait servi à les monter.

Monsieur le Dr Jousset, dans plusieurs de ses opuscules presque introuvables, nous a donné d'intéressantes pages inédites sur les Sires de Courboyer, spécialement sur les deux gouverneurs de Bellême (1). Les auteurs de la Normandie illustrée (2) ont consacré une notice à cette habitation : ils l'ont même reproduite. Dans les Vues pittoresques du Perche et d'Alençon, MM. Duplat et P. de Saint-Vincent l'ont mentionnée et gravée (3).

A ce propos, Messieurs, vous me permettrez, en finissant, de vous annoncer une bonne et heureuse nouvelle, dont je suis le messager. Un architecte de Paris, M. Wable, plusieurs fois

(1) Bellême. — Un détail sur la vie de Henri IV. Mortagne, 1867. — Bellême sous Louis XIII. Mamers, 1870. — La maison seigneuriale de Courboyer est du Nogentais.

(2) Tome II, p. 45.

(3) Planché n° 8. Ces vues ont été publiées de 1825 à 1828 en 7 livraisons in-4° obl.

lauréat du salon, séduit. pendant un voyage dans le Perche, par l'élégance et la distinction de notre manoir, eut la bonne pensée d'en relever les plans et l'élévation et d'en préparer une étude pour l'Exposition prochaine. Son travail rigoureusement exact, qui représente l'état actuel et l'état ancien tel qu'il devait être au ^{xv}^e siècle, se poursuit avec un plein succès. Mais ce n'est pas tant pour le salon que l'auteur s'y livre que pour notre Société à laquelle il désire en faire don. Je suis heureux d'être son interprète auprès de vous et je ne doute pas que vous n'accueilliez avec reconnaissance une œuvre qui sera comme un souvenir de la réunion du 9 octobre 1890, à Mortagne.

J'ai achevé, Messieurs, et il me semble que la conclusion de cette étude est facile à tirer. Je vous ai fait connaître l'un des coins de notre arrondissement encore inexploré, mais il en est d'autres que je vous ai cités et bien d'autres encore que j'aurais pu vous signaler : ce sont autant de champs à cultiver et soyez convaincus que la récolte y sera sinon des plus faciles, du moins des plus abondantes. Cherchons partout ; ne laissons échapper aucun indice, aucun témoignage digne de foi. Dans les mairies, dans les Archives des notaires où j'ai toujours trouvé un si obligeant accueil, vous avez des mines à exploiter ; n'attendez pas que le temps les détruise, car c'est avec l'histoire locale que l'on fait la véritable histoire de son pays.

H. TOURNOUER.

CAPUCIN OU TRAPPISTE⁽¹⁾

MES CHERS CONFRÈRES,

Quelques lignes d'avant-propos et de commentaire suffiront pour encadrer les deux pièces intéressantes que je vais avoir l'honneur de vous communiquer.

Le Père Chrysologue de Pau, religieux de la maison des Capucins de Mortagne, l'avait quittée pour suivre la règle plus austère de la Trappe. Il y avait même été autorisé par un bref du Saint-Père. Après un séjour de quelques mois dans cette dernière abbaye, il allait y prendre l'habit, quand le Gardien des Capucins de Mortagne s'y opposa.

Voici l'acte formulé à sa requête, par M^e Michel Le Roux, notaire royal et apostolique à Mortagne :

L'an MVI^e quatre-vingt-dix-sept, le jeudy quatriesme jour de juillet, sur les neuf heures du matin, en la compagnie de nous Michel Le Roux, notaire royal et apostolique au diocèse de Seès, receu et installé au baillage et officialité de Mortagne, y dem^t, soubsigné, et des tesmoings aussi nommés, le Révérend père Fidelle, gardien des capucins dud. Mortagne et le père Séraphion, de Neufbourg, prédicateur, son compagnon, au nom et comme ayant les ordres du Révérend père prouvincial des capucins de la prouince de Normandie agissant au nom et par le commandement de leur très Révérend père général, se sont transportés en l'abeie de la Trappe diocèse de Seès, auquel lieu estant arivés et où parlant à Révérend père Dom Armand-François Gervaise (2), abbé de lad. abbeie de la Trappe.

(1) Lu en extrait seulement à la séance publique de la Société, le 9 octobre.

(2) GERVAISE (Dom François-Armand), né à Paris, vers 1660, mort à Longpont, en 1751, auteur d'un grand nombre d'ouvrages. Il fut nommé abbé de la Trappe en 1696; mais son humeur inquiète et parfois bizarre, son caractère impétueux, son peu d'égards pour l'abbé de Rancé, son illustre prédécesseur, qui vivait encore dans le monastère, rendirent son gouvernement difficile et il dut donner sa démission en 1698.

Ils auroient prié, requis et interpellé led. Révérend père abbé de leur remettre entre les mains le vénérable père Chrisologue de Pau, prestre religieux profez capucin de la prouince de Guienne, s'estant depuis huit mois ou environ retiré sans le consentement de leur très réuérénd père général dans ladite abbeie de la Trappe en veue d'y faire profession comme il prétend y estre autorisé par un bref par luy obtenu de nostre saint père le pape Innocent douze, attendu que ledit père Chrysologue de Pau, capucin, n'a peu quitter l'ordre qu'il a embrassé pour entrer dans une aultre communauté religieuse, quand mesme elle seroit d'une discipline plus estroite, sans la permission et le consentement par escript du très réuérénd père général des capucins, suivant la busle de notre saint père le pape Urbain huit donnée le neuf^e d'aoust MVI^e vingt-huit, l'année six de son pontificat, par laquelle il defend le changement d'ordre aux capucins soubz peine de priuation de voix actiue et passiue, d'apostasie, d'infamie perpétuelle et mesme d'excommunication *ipso facto*, soubz quelque prétexte ou cause quelque juste, quelque légitime et quelque priuilegiée qu'elle soit (1), s'opposant formellement lesdits réuérénDs pères capucins à ce qu'il y soit receu pour y faire la profession, protestant lesdits réuérénDs pères capucins, à faulte de refus par led. réuérénd père abbé de la Trappe de satisfaire à leur présente réquisition, de nullité de sa profession que pourroit faire en lad. abbeie led. père Chrysologue de Pau, et de se pouruoir ainsy qu'il apartiendra ; lequel réuérénd père abbé a répondu que le père Chrysologue de Pau n'estant point soubz la juridiction du réuérénd père prouincial de la Normandie, mais bien de celuy d'Aquitaine dont il a le consentement par escript, et que, n'aparoissant point d'ailleurs aucuns pouuoirs de Rome ny des supérieurs majeurs, il n'a nulle réponse à faire aud. révérend père prouincial de Normandie (2) ; laquelle réponse prise pour reffus, lesdits révérends pères capucins ont persisté et persistent à leurs protestation et opposition et de se pouruoir comme il appartendra, duquel reffus et dites protestations ils ont requis acte, ce que leur auons accordé pour leur seruir en temps et lieu ce que de raison, et ont signé ; et a esté ce fait en la présence de Jean Cheualier et François Humery,

(1) Voici le texte : « Nos, pro nostrò pastoralì officio, præmissis, quantum nobis ex alto conceditur obvenire, prosperoque ipsius ordinis statui et quieti consulere volentes, supplicationibus dicti procuratoris generalis nomine nobis super hoc humiliter porrectis inclinati, ne de cætero perpetuis futuris temporibus, ullus dicti ordinis religiosus ad laxiorem absque speciali nostrâ et Sedis apostolicæ, ad carthusiensem verò, sen quemcumque alium ordinem vel congregationem, nisi de ministri generalis, pro tempore existentis dicti ordinis licentiâ, in scriptis obtinendâ, quovis prætextu aut ex quâvis quantumvis justâ legitimâ et privilegiatâ causâ, sub apostasiæ et infamiæ perpetuæ notâ, necnon excommunicationis et privationis vocis activæ et passivæ poenis ipso facto, absque ullâ declaratione incurrendis, transire quoquo modo audeat sen præsumat, apostolicâ auctoritate tenore præsentium interdiciamus et prohibemus.

Magnum Bullarium romanum. Lugduni, 1655, t. iv, p. 151.

(2) La fin de non recevoir était péremptoire. On sait que les Capucins, en faisant profession, échangeaient leur nom de famille contre celui de leur lieu d'origine. Ils restaient soumis à la juridiction de la province dont ce lieu faisait partie.

marchands, demeurant aud. Mortagne, et qui ont signé avec nous et auons laissé aultant des présentes aud. réuérend père abbé.

Signé : F. ARMAND-FRANÇOIS, abb. de la Trappe ; F. FIDELLE, cap. ; F. SERAPION, cap. ; CHEUALLIER ; HUMERY et LEROUX.

Quelques mois se passent : Des deux côtés, sans doute, on se prépare pour l'attaque et la défense en vue d'un nouvel assaut on consulte ; on prend les instructions des chefs d'ordre.

Le 31 octobre, M^e Michel Le Roux se présente de nouveau à la Trappe :

L'an MVI^e quatre-vingt-dix-sept, le jeudy trente-uniesme jour d'octobre, sur les dix à onze heures du matin, en la compagnie de. Le réuérend père Marc de Condé, ancien lecteur en théologie, gardien des capucins dud. Mortagne, et le père Sérapion de Neufbourg, prédicateur, son compagnon, au nom et comme ayant les ordres de révérend père prouvincial des capucins de la prouince de Normandie, agissant au nom et par le commandement de leur très réuérend père général porté par son ordre, donné à Rome le seiziesme juillet MVI^e quatre-vingt-dix-sept : Signé *Frater Bernardinus, minister generalis*, et sellé du petit seau de de l'ordre, se sont transportés en l'abbie de la Trape, diocesse de Sées, auquel lesd. estant arriüés et parlant à réuérend père dom Dorotée, religieux, celerier dudit couuent, lequel auroit déclaré que le reuérend père abbé estoit incommodé et qu'il ne pouuoit pas quitter la chambre, auquel réuérend celérier pour led. reuérend père abbé et chargé luy faire sçauoir ces présentes.

Ils auroient, en continuant aultres réquisitions cy-devant fait aud. réuérend père abbé de la Trappe à la stipulation du réuérend Fidelle, cy-deuant gardien desd. capucins de Mortagne aud. nom et comme ayant les ordres portés aud. réquisitoire, en la compagnie de nousd. not^{re} apostolique susd. et des tesmoins desnommés, le quatriesme juillet MVI^e quatre-vingt-dix-sept, derechef requis et interpellé led. réuérend père abbé, parlant que dessus, de leur remettre entre les mains le uénérable père Chrysologue de Pau, prestre religieux, profaix capucin de la prouince de Guienne, qui s'est retiré dans lad. abbie de la Trape sans le consentement de leur très réuérend père général en ueue d'y faire profession comme il prétend y estre autorisé par un bref qu'il dit en auoir obtenu de nostre saint père le pape, ce qu'il n'a peu faire pour les raisons deduictes au réquisitoire cy-dessus dattée, mesme de faire comparoir en personne led. père Chrysologue de Pau pour répondre aux ordres de son réuérend père général quy lui sera représenté et duquel lui sera fait lecture, cy-dessus datté et référé, ensemble de l'acte de reffus de l'entérinement de la requeste par luy présentée à la pénitencerie de Rome pour luy estre permis de sortir de son ordre pour entrer en la susd. abbie de la Trape, laquelle requeste a esté répondu par la congrégation *audiatur procurator generalis*, sur laquelle communication le procureur général auroit répondu

conformément au second chapitre de sa règle porté en ces termes : *or lors de la probation finy qu'ils soient receu à l'obédiance promettant de tous jours garder cette vie et règle et ne leur sera en aulcune façon permis de sortir de cette religion selon le commandement du seigneur le pape, d'aullant que, selon le saint Évangille, personne mettant la main à la charrue et regardant en arrière n'est apte au royaume de Dieu ;* que ledit père de Pau ne peut estre dispencé de l'obseruance de lad. règle, led. procureur de cour luy ayant refusé de passé dans lad. abeie de la Trape comme il apert par led. acte de refus dont sera baillé coppie ; lequel père celérier a dit que le père Chrysologue de Pau estant venu en lad. abeie de la Trape avec un bref de Rome qui fait foy des permissions de ses supérieurs veus et examinés auant la déliurance dud. bref, ce n'est point aud. père de Pau à les représenter une seconde fois ; que d'ailleurs ne demandant point à sortir de lad. abeie de la Trape, l'on ne trouuoit aulcune raison pour luy contraindre ; lequel bref ayant esté représenté, led. révérend père gardien en a demandé coppie aud. père celérier, lequel lui à l'instant donnée et après l'auoir leue a déclaré en vertu de l'ordre à luy cy-dessus donné qu'il s'oppose à l'exécution dud. Bref soustenant qu'il n'a point esté obtenu par le consentement du réuérend père général, au contraire il lui a refusé, ainsy qu'il apert par l'acte cy-dessus énoncé et conséquament ne peut pas valider ; que d'ailleurs n'estant point homologué au parlement de Paris, il ne peut auoir aulcune exécution ; pourquoy il déclare de rechef s'opposer à la profession que led. père de Pau pouroit faire dans lad. abeie de la Trape vertu d'iceluy et de nulité d'icelle en cas qu'il soit passé oustre au préjudice des présentes, mesme de sa prise d'habit, et de se pouruoir contre ainsi et où il apartiendra, mesme pour le reffus fait de faire comparoir et représenter led. père de Pau pour répondre aux ordres dud. réuérend père général ; à quoy led. père celérier a répondu qu'il paroisoit que l'on alloit au-delà des ordres du réuérend père général qui ordonne de laisser en repos le père de Pau, supposé qu'il ait un bref de Rome, lequel bref a esté communiqué et d'iceluy baillé coppie comme dit est, dont du tout auons dressé le présent acte le requérant lesd. comparants pour seruir et valloir ce que de raison et auons baillé et laissé coppie de la requeste dud. père de Pau présentée à la pénitancerie de Rome, de l'acte de refus au pied d'icelle, de l'ordre du réuérend père général cy-dessus refféré et aullant du présent contenant en tout trois rolles de minutte entre les mains dud. père celérier pour led. réuérend père abbé de la Trape, en la présence de Jean Cheualier et François Hardy, marchands, demeurant aud. Mortagne, tesmoings, qui ont signé avec lesd. requérans led. père celérier et nous nottaire.

Signé : FR. DOROTHÉE ; FR. MARC, cap., et G. FR. CERAPION, cap. ; HARDY ; CHEUALLIER et LEROUX.

Contrôlé à Mortagne, le premier nouembre 1697. Signé LANGE (cinq sous).

L'affaire n'eut pas, croyons-nous, d'autre suite. Nous avons vu que les supérieurs du Père Gardien de Mortagne, lui avaient sagement et pratiquement recommandé « de laisser le P. Chryso-

logue en repos, supposé qu'il eût un bref de Rome » ; il en avait un en effet.

Les critiques dont ce bref est l'objet, ne paraissent guère sérieuses.

A la rigueur, le Bref du Pape autorisant le Père Chrysologue à se retirer à la Trappe, aurait dû être précédé de la permission du Père Général ; mais cette permission était-elle exigée à peine de nullité ? L'autorisation du Père Général de la province d'Aquitaine ne pouvait-elle en tenir lieu ? La délivrance même du Bref n'impliquait-elle pas l'accomplissement du moins par équivalents, de toutes les formalités préalables ?

Quant au défaut d'homologation du Bref par le Parlement de Paris, on peut s'étonner de le voir invoqué en pareille affaire et par une congrégation religieuse. Les congrégations, d'ordinaire, évitaient plutôt qu'elles ne la recherchaient, l'ingérence de la magistrature dans le règlement de leurs droits.

Il semble bien qu'il y eût au fond de ces procédures, moins une question d'intérêt ou de personne, qu'une question de juridiction et de prérogative, à l'occasion de laquelle les deux ordres voulaient, du moins, réserver leurs droits respectifs. Des deux parts, on protestait pour la sauvegarde éventuelle de ces droits, dans la crainte que le silence ne fût pris pour un acquiescement aux prétentions rivales, et ne créât ainsi une sorte de précédent.

Le P. Chrysologue resta donc à la Trappe et c'est là sans doute qu'il sera mort. Trappiste ou Capucin, par quelque chemin que le bon Père se dirigeât vers le ciel, il était bien sûr d'y arriver.

Les pièces que nous avons citées ont été recueillies par notre jeune confrère, M. Besnard. C'est à lui que revient tout l'honneur de cette intéressante découverte. Ce n'est pas la seule de ce genre qu'il ait déjà faite ; il ne s'arrêtera pas en si bon chemin. J'ai tenu à le remercier et à le féliciter publiquement en votre nom, mes chers confrères. Par un hasard heureux, le doyen — je crains bien de l'être ! — de notre Société, aura pu collaborer aux efforts du plus jeune de ses membres, et leur rendre publiquement l'hommage qui leur est dû. C'est ainsi que le travail dans notre Société rapproche les âges ; la confiance et l'amitié les rapprochent encore mieux (1).

(1) Nous remercions notre excellent confrère, M. l'abbé Hommey, du concours obligeant autant qu'érudit qu'il a bien voulu nous prêter pour la rédaction de ces pages.

Could vomit forth its secrets, but a voice
is wanting If the abyss

Shelley, Prometheus unbound.

Scène IV. Acte II.

Digitized by Google

Entre le sablier et le fourneau, debout
 Sous l'habit de velours et le masque de verre,
 Il est là, comme un spectre, et le métal qui bout
 Empourpre d'un reflet son visage sévère.
 L'alchimiste poursuit ce rêve audacieux
 De refaire à son gré l'intimité des choses,
 Avant l'heure prédite, où, repliant les cieux,
 Dieu soumettra l'atôme à ses métamorphoses.
 Impatient de voir le jour où les humains
 Se lèveront des champs que la mort ensemente,
 Il veut, qu'avant ce jour, en ses savantes mains,
 Le réveil éternel par le plomb vil commence ;
 Que le creuset enfante, à la tombe pareil
 Un métal glorieux né de cendres funèbres,
 Qu'il en sorte de l'or, de l'or clair et vermeil,
 Brillant comme la flamme au milieu des ténèbres !
 Indigne, il convoitait des biens trop précieux
 Pour l'hiver et l'exil de la terre épineuse
 Il voulait d'une main trop prompte moissonneuse
 Cueillir avant l'été les épis d'or des cieux.
 Il ne se souvint pas du long travail des âges
 Du lent progrès de l'être à partir du néant,
 L'impossible avenir lui montrait ses mirages,
 Il ne s'aperçut pas au début des voyages
 Qu'entre le terme et lui l'abîme était béant.
 L'oubli lui fut fatal de l'œuvre héréditaire
 Que le jour lègue au jour pour créer l'univers,
 Des siècles entassés dans les flancs de la terre,
 Des gigantesques os qu'elle avait recouverts,
 De la fleur trop tôt née et qui s'était flétrie,
 De l'argile, avant l'homme, et pour lui repétrie ;

Et l'insensé clamait : je l'implore, ô dragon,
 Soufre infernal ! dormeur des livides cavernes,
 Franchis pour me servir les portes des avernes
 Où te garde, en l'horreur des nuits, Demogorgon !
 Si le soir quand l'étang se ride sous la brise
 Et fait trembler les ifs dans leur premier sommeil,
 Si debout au milieu du nimbe qui s'irise
 Ayant la lune à gauche, à droite le soleil,
 Un vieillard diaphane allait soudain paraître
 L'ancien des jours ! et s'il me disait : paix à toi !
 J'ai tiré du limon la source de ton être
 Créature, à ton tour, viens créer avec moi !
 Ah ! j'aurais le pouvoir de changer la substance,
 Et le vieil univers se pourrait embellir,
 Mais la fortune avare a trahi ma constance,
 Je sens mes jours manquer et mon cœur défaillir !
 Ah ! si du moins un fils attisant ma fournaise
 Éternisait des feux où bout une genèse...
 Mais non, ils s'éteindront. Je suis seul... O mort, livre
 A tes creusets profonds mon sort inaccompli !
 Poussière ! ensevelis mes fourneaux et mon livre
 Sous ton linceul léger fait de paix et d'oubli !

Nul feu ne brille plus dans la tour solitaire
 Et le toit craquelé penche sur le flot noir,
 L'étoile dans l'étang descend avec mystère,
 Elle prend les carreaux de la tour pour miroir :
 Un feu scintille encor sur la vitre endormie
 Comme si derrière elle on travaillait encor
 C'est une illusion...

Ainsi fut l'alchimie

Ce rêve était sans fruit qui portait des fleurs d'or.
 Mais nous, levons les yeux plus haut que la tour même
 Vers l'espace sans fin qu'argente au loin la nuit,
 Ce n'est pas sur la terre, astre fragile et blême,
 Qu'il faut chercher le grand mystère qui nous fuit !
 Étoile tu nous dis que la haut s'élabore
 Un grand œuvre, aux creusets d'un puissant travailleur,
 Qu'un Alchimiste est là, qui du soir à l'aurore
 Prépare pour ses fils un univers meilleur.
 Astres ! qui pourrait vivre en vos globes de flammes ?
 Vos solitudes sont l'habitable d'un Dieu,
 Et ce grand faiseur d'or a dit naguère aux âmes
 Je vous quitte, je vais vous préparer un lieu ;
 Il fait, à leurs destins, égalant sa science,
 Des demeures sans nombre à des bonheurs sans fin ;
 Il tarde, mais on sait que sans la patience
 Nul ne fonda, fût-il un fondateur divin !
 Il tarde, mais on sait pourquoi son œuvre est lente :
 L'éternelle Bonté laisse aux pervers les jours,
 Tandis que bien ou mal, ils en usent, le cours
 Se poursuit du vieux ciel et de la longue attente,
 Et tous, les bras tendus et les cœurs désireux,
 Nous voyons sous les feux des bleus laboratoires
 Au vestibule obscur des palais bienheureux,
 La préparation nocturne de la gloire.

FLORENTIN LORiot.

SOUS BOIS

Anima quodammodo est omnia.

SAINT-THOMAS.

Je préfère au large espace
Les petits sentiers couverts
Où l'aile du vent qui passe
Se parfume aux buissons verts,

Dans le chemin solitaire
A mes courses familier,
Je suis plus près du mystère
Et comprends mieux le hallier.

J'observe la sympathie
Qui fait régner l'unité :
La bête effleure l'ortie,
L'ombre épouse la clarté.

L'ardent soleil qui s'émousse
En traversant les arceaux,
S'éparpille sur la mousse
Au hasard des arbrisseaux ;

Et, sous la feuille irisée,
 L'œil peut voir à chaque instant
 La lumière et la rosée
 Se confondre en s'égouttant.

Un rat, tapi sous la roche,
 Guette, d'un regard surpris,
 Un rayon d'or qui s'accroche
 Au ventre d'un lézard gris.

Je m'avance et tout s'agite ;
 A l'écho, l'écho répond ;
 Le lièvre, en sortant du gîte,
 Avertit l'oiseau qui pond.

Les bourdons, les demoiselles,
 Brillamment, au choc de l'air,
 Font carillonner leurs ailes
 D'émeraude et d'argent clair.

Puis voici la chansonnette
 D'un petit courant — dont l'eau
 Jette un son de clarinette
 Et s'égrène en trémolo.

Je perçois sous la ramure
 Où mille essaims sont blottis
 L'imperceptible murmure
 Des infiniment petits ;

Un peuple d'insectes rôde
 Avec des menus frissons,
 Près du moucheron qui brode
 D'intermittentes chansons.

Dans l'arbré où l'ombre s'azure,
 Le panache en éventail,
 L'écureuil bat la mesure
 En soulignant le détail.

O bois profonds ! ô féeries !
 Le poète à pleine main
 Cueille des rimes fleuries
 Aux coudriers du chemin ;

Pour quelques sons éphémères,
 Pour un insecte envolé,
 Le voilà dans les chimères
 Il poursuit un songe ailé !

Ainsi mon âme est bercée
 Et voit ce qu'on n'a pas vu ;
 Je laisse errer ma pensée
 Au hasard de l'imprévu.

Au gré de l'abeille agile,
 Mon rêve — le croirait-on ? —
 Va de l'abeille à Virgile
 Et de Virgile à Platon.

Tout nait, tout luit, tout ruisselle ;
 Je sens ma vie écumer
 Dans la sève universelle,
 Et comme en Dieu s'abîmer.

Je suis joyeux, tout m'enchanté,
 Je gazouille avec les eaux,
 Et c'est encor moi qui chante
 Par le gosier des oiseaux.

Si je respire une rose,
 Si je frôle un papillon,
 Mon être se décompose
 En feuille, en fleur, en rayon.

C'est moi qui suis l'allégresse
 Des arbres et des gramens,
 Qu'un fécond zéphyr caresse
 En d'invisibles hymens,

L'allégresse des ramures,
 Des fleurs d'or, des gazons verts,
 Où se résume en murmures
 L'hosannah des univers ;

Et ce bruit, ce bruit m'enchanté,
 Et je songe avec émoi
 Que c'est mon âme qui chante
 Et que le monde, c'est moi !

ERNEST MILLET.

A M. L. DE LA SICOTIÈRE

Laboureur vigilant des champs de la pensée,
Après tant de labeurs, infatigable encor ;
Errant sur la moisson par vos mains amassée,
Nos regards étonnés comptent vos gerbes d'or.

Le travail prit vos jours dès l'aube de la vie,
Les stériles loisirs ne sont point faits pour vous,
Et, toujours le premier dans la route suivie,
Vous restez notre guide au cœur vaillant et doux ;

Dans les champs préférés de la province antique
Vous vous enracinez, chêne aux rameaux puissants,
Fouillant dans notre sol, mœurs, légende ou chronique
Dont la sève remonte et reverdit vos ans.

Les anciens souvenirs que le temps, dans sa course,
Entraînait vers l'oubli, gouffre prêt à s'ouvrir,
Font de votre mémoire une abondante source
Où nous venons puiser sans jamais la tarir.

Pur flambeau dans vos mains, la science profonde
 Éclaire le granit de nos vieux monuments ;
 Votre plume en l'Histoire, étincelle et féconde
 Comme un soc de charrue en nos guérets normands.

Tous veulent applaudir le travailleur austère ;
 A l'art, à l'équité l'œuvre n'a pas menti ;
 L'Édifice, au-dessus des penses du sectaire,
 Rayonne pour la France et non pour un parti.

Nul parti n'a conquis toutes les nobles âmes,
 Et tous ont leurs martyrs comme ils ont leurs bourreaux ;
 Pour vous, point de drapeau qui couvre les infâmes
 Ou qui puisse obscurcir la vertu des héros.

Il est beau de marcher, dans sa longue carrière,
 Vers le Juste et le Vrai dont la lumière a lui,
 Et de pouvoir, jetant ses regards en arrière,
 Se dire : Tel je fus, tel je reste aujourd'hui !

D'autres, plats courtisans de toute cause heureuse,
 Délustreront l'honneur des ans qu'ils ont vécus :
 Gloire à qui, comme vous, d'une âme généreuse,
 Demeure, sans faiblir, du côté des vaincus !

La défaite souvent de splendeurs s'illumine :
 Que Corday livré au fer la fleur de sa beauté,
 Son échafaud sinistre est la porte divine,
 Ouverte sur l'azur et l'immortalité !

Quand l'illustre soldat, dont vous narrez l'histoire,
 Tombe au clos de Verneuil, par les balles percé,
 Une palme grandit, protégeant sa mémoire,
 Son sang est un opprobre à ceux qui l'ont versé.

Implacable aux tyrans, vous plaignez les victimes.
 — « *Toi pleure, si je meurs, vertu !* criait la voix
 D'André Chénier qui sut aux fanges de leurs crimes
 Et fouler et pétrir les *barbouilleurs de lois*.

Le dernier vœu sorti de l'âme du poète
 S'accomplit pour Frotté de gloire revêtu ;
 Vos écrits, consolant sa grande ombre inquiète,
 Sur ce jeune martyr font pleurer la vertu.

Si votre esprit, penché sur sa tâche, persiste
 A scruter un passé fait d'éclat ou de deuil,
 Évoquant le héros, le poète et l'artiste,
 Godard ou Valazé, Riqueur ou Monanteuil,

C'est qu'en vous est l'amour de la terre sacrée
 Où dorment nos aïeux, où chantent nos enfants,
 Terre par Mezeray, votre ancêtre, illustrée,
 Et qui fera vos noms jumeaux et triomphants !

WILFRID CHALLEMEL

Remise, par M. le Président, au nom de la Société, de la
Médaille offerte à M. L. de La Sicotière.

MON CHER AMI,

La présidence de la *Société historique et archéologique de l'Orne*, dont vous avez voulu résigner entre mes mains l'insigne et périlleux honneur, m'oblige aujourd'hui à remplir le plus doux des devoirs et me confère le plus aimable privilège que puisse envier l'Amitié, celui de vous remettre, au nom de ceux qui vous connaissent et vous apprécient, un modeste souvenir destiné à rappeler et à perpétuer la mémoire de ce que vous avez fait, pensé, écrit et enseigné parmi nous depuis plus d'un demi-siècle.

Vous vous demanderez peut-être, en tout cas d'autres se demanderont, tant vous avez de titres à recevoir les témoignages de l'estime et de la sympathie de vos compatriotes, si nous fêtons aujourd'hui l'homme public ou l'homme privé, le lauréat de l'Académie française, le doyen et, à notre sentiment, le premier des historiens de notre Normandie ou le président honoraire, je voudrais pouvoir dire perpétuel de la *Société historique et archéologique de l'Orne*.

C'est tout cela ensemble, mon bien cher et vieil ami, c'est plus encore.

Vous savez avec quel soin, avec quel scrupule statutaire dont je me plais à constater et à affirmer une fois de plus la stricte observance, nous bannissons la politique de nos discussions et de nos manifestations ; mais vous savez aussi de quel cœur et avec

quel élan de bonne volonté nous nous associons au mouvement littéraire de notre époque. Nous voudrions, comme l'Académie française qui semble d'ailleurs avoir chez nous une pépinière de lauréats, vous parler, vous louer, vous couronner au nom de la France. Ainsi que le faisait, dans une mémorable circonstance, notre regretté maître Arcisse de Caumont, en remettant à l'un des nôtres une médaille commémorative, nous voudrions pouvoir vous dire : nous vous l'offrons au nom de la Normandie tout entière. La France et la Normandie, nous en sommes convaincus, ne nous désavoueraient pas. Tel qu'il est et que nous pouvons vous l'offrir, acceptez cet hommage au nom de vos confrères de la Société historique, au nom de tous ceux qui, dans notre département où tant de curieux et éminents esprits se sont voués à la recherche du vrai et au culte du beau, vous regardent comme leur chef, leur exemple et leur honneur.

Ils se félicitent de pouvoir vous donner ce témoignage d'affectueuse sympathie dans cette hospitalière ville de Mortagne qui, l'une des premières, fut l'objet de votre patriotique attention et le sujet de vos études. Les Percherons n'ont pas oublié qu'un de vos plus anciens travaux est cette notice sur l'arrondissement de Mortagne, lue au congrès de l'association normande en 1837 et insérée dans l'Annuaire normand de 1838.

En ce temps-là, vous constatiez déjà la physionomie particulière du pays et le caractère spécial de ses habitants. L'Histoire du Perche vous tentait. Vous exhumiez Bry de la Clergerie, non pas comme les glaneurs d'aujourd'hui pour tresser une couronne avec le lierre qui rampe sur la tombe du poète ; mais pour chercher une leçon et surtout faire revivre une gloire dans les faits de notre passé. Vous sentiez battre votre cœur avec celui de l'historien et de la province tout entière.

A leur tour, ils sentent le leur battre à l'unisson du nôtre en cette mémorable journée et vous disent avec nous :

Puisse ce faible, mais sincère témoignage de la sympathie de vos compatriotes, vous rendre une parcelle de l'honneur que vous faites au département de l'Orne, à la patrie normande et à la France tout entière !

SONNET

L'ESPRIT est un flambeau qui s'allume à l'aurore
Et vacille d'abord aux mains de l'héritier ;
D'ordinaire il pâlit vers le dernier quartier
Du jour et vers le soir bien souvent s'évapore.

LE CŒUR avec la vie éclot ou semble éclore
Mais rarement, hélas ! il reste tout entier
Et dans les corps humains que Dieu veut châtier
Le cœur peut être mort, bien qu'il palpite encore.

L'HONNEUR guide l'enfant, soutient l'homme et l'aïeul,
Et parfois au foyer désert demeure seul.
L'AGE ride et salit les fronts qu'il découronne.

Ami, l'Été n'est plus, l'Hiver vient à pas lents.
Mais qu'importe à celui qui garde en son automne
Esprit sain, cœur vaillant, honneur et cheveux blancs ?

BIBLIOGRAPHIE

État de la Généralité d'Alençon sous Louis XIV, par M. Louis DUVAL, Archiviste du département de l'Orne, correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques (1).

Élève distingué de l'École des Chartes, M. Louis Duval avait, bien jeune encore, signalé son passage à la Bibliothèque de Niort et aux Archives de la Creuse par des travaux qui témoignaient de connaissances étendues et variées, d'un remarquable esprit d'investigation et de critique (2). Revenu dans l'Orne, son pays de naissance et d'affection, il y a douze ans, pour y prendre la direction de nos archives départementales, il n'a cessé, au sein de la *Société historique de l'Orne*, dont il avait été l'un des fondateurs, et en dehors de cette Société, de travailler et d'écrire. Ce qu'il a jeté jusques dans ses publications en apparence les moins importantes, d'aperçus nouveaux, de rapprochements heureux, de révélations inattendues, est singulièrement remarquable.

(1) Alençon, librairie Loyer-Fontaine, 1 vol. in-4° de XCVI-429 p., avec carte et plans.

(2) *De l'état des personnes et des terres dans le diocèse de Sées au XII^e siècle, d'après le Cartulaire de Saint-Martin de Sées (Positions)* des thèses des élèves de la promotion de 1863-64 pour obtenir le diplôme d'archiviste poléographe, in-8°. — *La seconde Guerre des Protestants depuis l'Édit de Nantes*, 1866, in-8°. Niort, 1867, in-8°. — *Cartulaire de l'abbaye royale de Notre-Dame des Châtelliers*, Niort, Clouzot, 1872, in-8° de CVIII-328 p. — *Joachim Du Cholard et les États généraux* de 1560, Limoges, 1871, in-12. — *Cahiers de la Marche*, Paris et Guéret, 1873, in-12. — *Archives révolutionnaires du département de la Creuse, 1789-1794*, Guéret, 1875, in-12. — *Esquisses marchaises, Superstitions et Légendes, Histoire et Critique*, Paris et Guéret, 1879, in-12. — Etc., etc.

Quelques-unes de ses publications, sous un titre et un format modestes, offrent d'ailleurs un intérêt des plus sérieux (1).

M. Duval préludait ainsi à la publication d'ouvrages plus considérables, de livres véritables ; c'est un livre, en effet, un gros et bon livre qu'il vient de nous donner.

Nous savons qu'il le préparait depuis plusieurs années.

Les archives de l'Orne possèdent une copie du *Mémoire sur la Généralité d'Alençon et sur la Province du Perche* qu'à la fin du xviii^e siècle Pomereu de la Brétesche, intendant de 1689 à 1700, avait dû dresser, comme les autres Intendants, ses collègues, pour répondre au désir manifesté par le duc de Bourgogne (2) et ses précepteurs, le duc de Beauvilliers et Fénelon, d'être exactement renseigné sur la situation morale, agricole et industrielle des provinces. C'était une statistique complète qu'on leur demandait, et l'enquête qu'ils avaient précédemment faite, par ordre de Colbert, sur la situation du travail et des manufactures, devait leur faciliter ce nouveau tableau. Fut-il exécuté conformément aux vues de ceux qui l'avaient demandé ? Calcul ou négligence, il laissa beaucoup à désirer dans la plupart des Généralités. Il reste, toutefois, extrêmement précieux et éclaire d'un jour peut-être unique une époque importante de notre histoire nationale.

Boullainvilliers, dans son *État de la France*, a bien extrait des Mémoires de Pomereu, ce qui lui paraissait convenir à ses vues, mais ces extraits tronqués fourmillent d'erreurs de toute sorte. L'édition donnée par M. Duval, après une collation du

(1) Ainsi (nous citons presque au hasard :) *Les Députés de l'Orne de 1789 à 1815*, Alençon, 1880, in-8°. — *Gargantua en Normandie*, Alençon, 1880, in-8°. — *L'Essai sur la topographie ancienne du département de l'Orne*, Alençon, 1882, in-8° ; étude d'une précision et d'une sûreté d'informations qu'on ne saurait trop louer. — *Les Documents pour servir à l'Histoire de la fabrication du point d'Alençon*, Alençon, 1883, in-8°. — *Les Cahiers des paroisses dans la Généralité d'Alençon en 1789*. — *Les Fragments sur l'histoire civile de Sées au xviii^e siècle*, Caen 1890, in-8°.

(2) Le duc de Bourgogne naquit en 1682 et mourut en 1712. Il donnait les plus belles espérances. Dans un article, étudié d'ailleurs avec soin, sur l'ouvrage de M. Duval, l'*Avenir de l'Orne* (n° du 19 octobre 1890) semble protester contre les louanges que Saint Simon et la plupart des contemporains ont données au jeune prince : Peut-être n'eut-il pas tenu tout ce qu'il promettait ; quelques petites choses auraient dépassé ses grandes qualités. A ce compte, il n'y aurait plus ni vertus ni talents jeunes acquis à l'histoire, et les faiblesses des hommes supérieurs — ils en ont tous — suffiraient pour les rabaisser au-dessous ou du moins au niveau du vulgaire.

manuscrit des Archives de l'Orne sur ceux de la Bibliothèque et des Archives nationales. comble ainsi une lacune véritable, et il est à souhaiter que tous les Mémoires des Intendants soient publiés sur ce plan.

Voici les divisions principales pour la Généralité d'Alençon :

ÉTENDUE DE LA GÉNÉRALITÉ, Situation, Rivières, Climat, Qualité du terroir, Mines, Marais à dessécher ;
 HISTOIRE DU DUCHÉ D'ALENÇON ;
 ÉTAT ECCLÉSIASTIQUE, Évêchés, Abbayes, Prieurés, Chapelles, Couvents, Commanderie, Cures, Chapelles ;
 GOUVERNEMENT MILITAIRE, Milices, Maréchaussée ;
 JUSTICE, Présidial, Bailliages, Juridictions diverses ;
 FINANCES, Bureau des Finances, Grenier à sel, Tailles ;
 DOMAINE FIEFFÉ ET NON FIEFFÉ ;
 MANUFACTURES, Commerce, Génie des habitants, Population, Foires, Grands chemins ;
 RELIGIONNAIRES (Protestants) ;
 NOBLESSE, Terres et Fiefs ;
 VILLES et principaux Bourgs.

Tous ces chapitres, sans doute, ne sont pas rédigés avec la même sûreté, la même précision ; mais il n'en est pas un qui ne renferme des détails très intéressants (1).

Ils nous initient à l'histoire des institutions et du peuple, bien autrement importante que celle des individus.

M. Duval ne s'est pas borné à publier le *Mémoire* de Pomereu sur la Généralité d'Alençon et sur le Perche ; il y a joint d'autres documents importants qui l'éclaircissent et le complètent.

Citons dans le nombre :

État des fiefs du Bailliage d'Alençon en 1674.

État des fiefs de l'Élection de Verneuil en 1674.

Les Rôles des Nobles de la Généralité d'Alençon qui devoient servir le Roi (1674).

(1) Il serait injuste de condamner sévèrement ces essais de statistique dressés par les administrateurs de l'ancien régime qui ne possédaient ni tous les moyens d'investigations, ni les procédés scientifiques dont disposent les nouveaux. Que l'on compare le *Mémoire* de Pomereu aux *Descriptions* abrégées des départements publiées, sous les auspices du gouvernement, un siècle plus tard, et notamment à celle du département de l'Orne (Paris, imprimerie des Sours-Muets, an IX, 56 p., in-8°) qui, cependant, avait été préparée avec le concours du *Lycée littéraire* établi à Alençon, et l'on sera étonné de l'infériorité de ce second travail, tant il est vague, maigre, dépourvu de toute initiative.

L'Édit portant création de la Généralité et du Bureau des Finances d'Alençon ;

Le Procès-verbal de la prise de possession du Duché d'Alençon, par Gaston (1667) ;

Le Devis des réparations à faire aux quatre portes et ponts-levis d'Alençon en 1649.

Le tout est illustré de notes très nombreuses, très savantes, qui sont comme le commentaire courant du texte et en relèvent singulièrement l'intérêt (1).

Une longue et solide *Introduction* ouvre le volume. C'est l'histoire administrative de l'Alençonnais ou plutôt de la Généralité d'Alençon depuis sa création jusqu'à Pomereu (2). Le savant O. Desnos, dans ses *Mémoires historiques sur Alençon et ses seigneurs* (1787, 2 vol. in-8°), n'avait guère fait qu'esquisser cette histoire (3).

(1) Dans une de ces notes (p. X), M. Duval se demande si le Godard, artificier et décorateur, qui prit une grande part aux fêtes données à Alençon en 1638, à l'occasion de la naissance du Dauphin, n'aurait pas été l'ancêtre des Godard, nos graveurs sur bois alençonnais. Nous croyons que les Godard, dont trois générations ont en effet laissé un nom dans la gravure sur bois, étaient originaires de la Fresnaye (Sarthe) et que l'un d'eux, l'ancien, y aurait même débuté par des travaux de boissellerie ou de menuiserie, très répandus dans la contrée.

(2) Les Archives de l'Intendance d'Alençon n'ont rien fourni à M. Duval, pour cette partie de son travail.

Elles ne renferment point de pièces antérieures au règne de Louis XV.

M. Désulis, un de nos archivistes, attribuait la disparition des anciens dossiers, soit au pillage révolutionnaire, soit à des soustractions commises par des mains infidèles.

M. Duval croit, au contraire, qu'à Alençon, comme dans certaines autres localités, les Intendants auraient pu garder et emporter avec eux, en changeant de résidence, beaucoup de pièces qu'ils considéraient comme ayant un caractère personnel. Les dépôts publics de Paris renferment nombre de documents qui ne peuvent avoir d'autre provenance.

Me serait-il permis de hasarder une troisième conjecture et de demander si une partie de nos anciennes archives administratives n'auraient pas péri dans l'incendie du Palais d'Alençon qui eut lieu vers 1720 ? Il se trouvait sur la place qui en porte encore le nom.

(3) M. Duval a pu redresser quelques erreurs qui lui étaient échappées dans la chronologie des Intendants. La voici rectifiée et complète

THIERSAULT, 1636. — FAVIER DU BOULAY, 1643. — DE MARLE, 1666. — MICHEL COLBERT, 1670. — MÉLIAND, 1676. — BARILLON DE MORANGIS, 1677. — JUBERT DE BOUVILLE, 1682. — POMEREU, 1689.

Intendants depuis Pomereu :

PINON DE QUINCY, 1700. — LE GUERCHOIS, 1705. — JUBERT DE BOUVILLE, 1709. — FEYDEAU DE BROU, 1713. — FOULÉ, 1715. — BARBERY, 1715. — POMEREU DE RICEY, 1720. — LALLEMANT DE LÉVIGNEN, 1726. — JULLIEN, 1767-1790.

En tout, 18 Intendants en 154 ans, soit pour chacun une moyenne d'exercice de plus de 8 ans. Elle n'est toutefois aussi élevée que par suite du très long séjour des deux derniers dans leurs fonctions.

Parmi les événements principaux qui la remplissent, il faut compter la ou plutôt les Révoltes de Mantilly (1639 et années suivantes), les agitations de la Fronde, l'établissement à Alençon de la fabrique de cette dentelle, qui, sous le nom de Point d'Alençon, devait acquérir tant de célébrité, le gouvernement, à peu près ignoré par l'histoire, du Duché d'Alençon, de 1663 à 1671, par Marguerite de Lorraine, veuve de Gaston d'Orléans, et surtout les luttes de religion qui aboutirent à la Révocation de l'Édit de Nantes.

L'Édit de Nantes, il faut bien le reconnaître, n'avait pas amené l'apaisement qu'en attendait Henri IV. Il n'avait point désarmé les défiances et les ressentiments mutuels des Catholiques et des Protestants. Les premiers affectaient de n'y voir qu'une mesure politique, d'un caractère purement provisoire. Quant aux Réformés, la plupart sans doute aspiraient au repos dont leur industrielle activité et leurs souffrances passées leur faisaient un besoin ; la thèse de l'obéissance passive, professée au début par le fondateur du Calvinisme, mais repoussée plus tard par beaucoup de ses adeptes, prévalait parmi eux ; mais les grands seigneurs ne l'entendaient pas ainsi. Leur intérêt était de chercher dans le parti protestant un auxiliaire et un instrument, jusqu'au moment où il en auraient un plus grand à le trahir, et comme il arrive trop souvent, la majorité modérée et tranquille était exposée à être jetée dans le désordre et conduite à sa perte par la violence et l'intrigue d'une faible minorité. L'aventure qui, dans notre région même, coûta la vie à Montchrestien de Watteville en 1621, est bien le symptôme des prétentions politiques de certains chefs militants et non des souffrances de leurs coréligionnaires persécutés dans leur foi ou lésés dans leurs intérêts matériels. Le siège de la Rochelle, d'autres guerres civiles sur divers points, des intrigues avec l'étranger répondaient, quand elles ne les provoquaient pas, à des vexations d'un caractère profondément regrettable. La vérité est bien difficile à distinguer en tout cela. Les écrivains protestants, même ceux qui étaient naturellement modérés comme Élie Benoit, ministre à Alençon, dont l'*Histoire de l'Édit* est si précieuse pour nous et renferme tant de choses qu'on chercherait vainement ailleurs, ont naturellement atténué tout ce qui pouvait charger leurs coréligionnaires. Même tactique ou mêmes entraînements de la part des écrivains catholiques.

Sur tous ces points, nous ne pouvons que renvoyer au livre lui-même.

Il est d'un beau format et d'une élégante typographie.

Les curieux y trouveront leur part dans trois cartes ou plans des plus intéressants.

1° *Gouvernement général de la Normandie, Généralité d'Alençon subdivisée en ses neuf élections....* Par B. JAILLOT.

2° Plan levé en 1637 et offrant la vue de l'ensemble du Château d'Alençon et des deux Parcs séparés par la Briante ; le Grand comprenait l'emplacement actuel des Promenades, de l'École Normale de filles et les deux côtés de la rue de Bretagne ; le Petit, les Prairies du Collège (aujourd'hui le quartier de la rue Jullien) et le côté gauche de la rue de l'Encrel. Ce plan est indispensable pour l'intelligence du roman *Les Aventures du Parc d'Alençon*, par le trop fameux Corneille Blessehois, dont on annonce la publication prochaine.

3° *Plan d'Alençon* (vers 1740), reproduction *fac simile* de celui dessiné par Le Queu et qui est devenu assez rare (1).

Rien ne manque donc au livre de M. Duval de ce qui peut attirer l'attention ; rien de ce qui doit la retenir.

Ses brochures nous promettaient un livre ; ce livre nous en promet d'autres.

L. DE LA SICOTIÈRE.

(1) Jean Lequen, dit *Verdure*, était maître de dessin et de géographie à Alençon, où il mourut en mars 1793. Il y avait publié divers petits ouvrages pour l'éducation de la jeunesse ; il avait aussi recueilli des notes sur l'histoire d'Alençon qui font partie de notre bibliothèque.

Il avait dessiné une partie des planches qui ornent les *Mémoires historiques sur Alençon et ses seigneurs*, d'Odolant Desnos (Alençon, 1787, 2 vol. in-8°).

Le Plan d'Alençon dut être publié vers 1740. Leconte de La Vererie, qui fut échevin et deux fois maire de cette ville (1767 et 1791), avait contribué de ses conseils et probablement de sa bourse à cette publication (*Notice sur La Verrerie dans le Journal du département de l'Orne*, 3 juillet 1808). Je possède deux tirages ou états différents de ce plan ; l'un est signé ; l'autre ne l'est pas.

Je possède aussi beaucoup de dessins originaux et de croquis de Lequen. C'était un artiste fort médiocre ; mais il est seul à nous avoir conservé les vues de beaucoup de monuments d'Alençon ou des environs aujourd'hui disparus.

CHRONIQUE

La séance solennelle de l'Académie Française du 20 novembre dernier a été particulièrement intéressante pour la *Société historique et archéologique* de l'Orne. Trois de ses membres, en effet, MM. de La Sicotière, vicomte de Broc et Auguste Salles, y ont été l'objet des distinctions les plus honorables.

Nous avons pensé être agréables aux lecteurs du *Bulletin*, en reproduisant ici la partie du rapport du Secrétaire perpétuel, M. Camille Doucet, qui concerne nos trois lauréats.

PRIX D'ÉLOQUENCE

« Pour le concours qu'elle vient de juger cette année et dont j'ai maintenant à vous entretenir, l'Académie avait donné simplement comme sujet : *Les Contes de Perrault* ; chacun étant libre de l'entendre à sa manière, de le traiter suivant son goût.

« Œuvre d'érudition, composée avec soin, correctement écrite et sentant la bonne école, mais l'école ! l'étude inscrite sous le numéro 46 eût été à peu près complète, si parfois, prenant au sérieux un honnête besoin de louer, l'auteur n'eût quelque peu dépassé la mesure dans ses appréciations littéraires, dans ses jugements sur les hommes et sur les choses.

« Parvenu à la fin de sa tâche, il conclut avec beaucoup de grâce et de mesure, en comparant au bon La Fontaine celui qu'il appelle aussi le bon Perrault ; le louant mieux, à coup sûr, par ce rapprochement qui s'explique, que quand lui-même il écrivait un peu plus haut : « *c'était Shakespeare tout à l'heure et maintenant c'est Homère* ». Deux bien grands noms, dont il ne faut pas abuser !

« L'étude portant le numéro 46, à qui l'Académie a décerné, en seconde ligne, un prix de 1,500 francs, semblait s'annoncer comme étant l'œuvre distinguée d'un travailleur et d'un érudit. En effet, messieurs, l'auteur de cet estimable travail est professeur agrégé au lycée de Caen : il se nomme M. Auguste Salles.

PRIX GOBERT

« Le second prix Gobert est décerné à M. le vicomte de Broc, pour une savante étude historique en deux volumes, intitulée : *la France sous l'ancien régime*.

« Comme M. Doniol, M. le vicomte de Broc, mettant de côté toute prévention personnelle, a traité, avec une rare modération, un grand bon sens, une équitable impartialité, un de ces sujets délicats que la politique dispute à l'histoire et pour lesquels se passionnent, au-delà de la justice, ceux qui précisément croient le plus parler en son nom.

« Dans son premier volume, M. le vicomte de Broc étudie avec un soin scrupuleux les institutions politiques de la France ; ses usages et ses mœurs, dans le second.

« Des documents certains, des renseignements directs et d'abondantes citations permettent au lecteur de tout juger par lui-même,

« On a dit, à l'honneur de ce livre, qu'aucun autre ne pourrait donner une idée plus complète et plus exacte de ce que fut, dans la dernière moitié du dix-septième siècle, l'état moral et politique de la France.

« J'aime à le redire à mon tour.

PRIX MARCELIN GUÉRIN

« J'arrive à l'important ouvrage que l'Académie a placé au premier rang de ce concours : au grand travail de M. de La Sicotière sur *Louis de Frotté et les insurrections normandes*.

« L'histoire de l'insurrection vendéenne est, depuis longtemps, connue dans tous ses détails : les grandes figures de ses chefs sont demeurées légendaires ; il n'en est pas de même de l'insurrection normande, et c'est à peine si le nom de Louis de Frotté est parvenu jusqu'à nous.

« Loin de se montrer hostile aux débuts de la Révolution, le paysan normand avait commencé par demander avec passion

l'abolition des droits féodaux ; la mort du roi l'avait laissé indifférent ; il avait même, sans s'émouvoir, assisté au passage de la grande armée vendéenne, allant mettre le siège devant Granville. C'est quand Stofflet vient de signer la paix à Saint-Florent et Charette à La Jaunaye qu'à son tour il entre en campagne.

« Pendant deux ans, ses bandes, clairsemées d'abord, puis atteignant bientôt le chiffre de cinq à six mille hommes, tiendront en échec des armées régulières, commandées par Hoche et d'Hédouville ; osant résister même au premier consul, au jeune vainqueur d'Arcole et de Marengo, d'Aboukir et des Pyramides.

« L'histoire de ces tristes luttes, de ces douloureux épisodes de nos guerres civiles était, jusqu'ici, restée à peu près dans l'ombre, mystérieuse et défigurée par la légende. M. de La Sicotière nous la fait entièrement connaître. La noble figure de Louis de Frotté domine l'œuvre ; il est l'âme de cette seconde Vendée : la chouannerie normande commence et finit avec lui.

« Pendant quarante ans, M. de La Sicotière a poursuivi la tâche qu'il vient d'accomplir ; explorant les dépôts publics, fouillant dans les archives privées, provoquant les confidences et recueillant les souvenirs. Son livre plein d'intérêt contient deux mille pièces originales, correspondances et fragments de mémoires inédits. Le savant modeste qui sauva de l'oubli tant de documents précieux mérite qu'on l'en remercie. Fondateur de toutes les sociétés littéraires et archéologiques de la Normandie, il a reçu de ses compatriotes des témoignages publics de reconnaissance. Aujourd'hui, messieurs, c'est avec une sympathique estime pour l'historien des *Insurrections normandes* que l'Académie couronne l'excellent ouvrage auquel ce grand travailleur a dévoué sa vie utile. »

500

TABLE

Des Matières contenues dans ce volume.

1^{er} Bulletin

	Pages
Bureau et Commission de publication. — Liste des Membres de la Société.....	I
Procès-verbaux des séances de la Société.....	1
Exposition bibliographique de Sées (2-6 octobre 1889).....	9
Philologie (suite), par M. Gustave LE VASSEUR..	43
Essai sur la Bibliographie de l'Abbaye de Saint-Évroult et du canton de la Ferté-Fresnel, par M. l'abbé Albert DESVAUX et M. l'abbé A.-L. LETACQ.....	51
Le Prieuré des Bénédictines d'Exmes, par M. A. CHOLLET.	83
Revues, par M. l'abbé P. BARRET.....	106
Nécrologie. — M. Ernest DE COURTILLOLES, par M. Henry DU MOTEY	114
Bibliographie. — 1 ^o Étude sur l'origine des Basques (M. le comte DE CHARENCEY); 2 ^o La Société libre de l'Eure, par M. l'abbé L. HOMMEY.	117
3 ^o L'Ermitage du Bois de Flers (M. J. Appert et M. W. Challemel), par M. l'abbé P. BARRET...	124
4 ^o Documents relatifs à la Marine normande et à ses armements (MM. Charles et Paul Bréard), par M. L. DUVAL....	125
5 ^o Notice sur les Fondateurs de la Sainte-Famille de Sées (M. l'Abbé J. Rombault), par M. BONNEAU-LAVARANNE....	126
6 ^o Note de M. L. DE L.....	128

2° Bulletin

	Pages
Essai sur la Bibliographie de l'Abbaye de Saint-Éroult et du canton de la Ferté-Fresnel (suite), par M. l'abbé Albert DESVAUX et M. l'abbé A.-L. LETACQ.....	129
Notice sur la Visitation d'Alençon, par M. Charles VÉREL.....	180
Joué-du-Bois. — Paroisse, Fiefs, Commune. — Du xv ^e siècle à la fin du xviii ^e siècle, par M. l'abbé C. MACÉ.....	203
Bibliographie du département de l'Orne pendant l'année 1889, par M. H. BEAUDOUIN.....	241
Chronique. — Les fouilles de Saint-C'neri, par M. l'abbé P. BARRET	265

3° Bulletin

Procès-verbaux des séances de la Société.....	269
Philologie (suite), par M. Gustave LE VASSEUR.....	275
Joué-du-Bois. — Paroisse, Fiefs, Commune. — Du xv ^e siècle à la fin du xviii ^e siècle, par M. l'abbé C. MACÉ.....	285
Aubri-le-Panthou, son Église, son Château et ses Seigneurs, par M. A. DALLET.....	328
Le Carnet d'un Cheval-Léger du Roi (1682-1734), avec une note (Les Prouverre), de M. Henry du Motey, par M. DE VAUDICHON.	355
Documents sur Verneuil : Parcheminiers de Verneuil. communication de M. Armand Bénét.....	366
Revues, par M. l'Abbé BARRET.....	375
Bibliographie. — 1° L'Abbaye d'Almenèches et le château d'O. — Les dix mille martyrs crucifiés sur le mont Ararath, leur culte et leurs reliques au pays d'Ouche (M. l'abbé Desvaux), par M. l'abbé P. BARRET.....	381
2° Les Capucins de Rouen pendant les pestes du xvii ^e siècle (P. Édouard d'Alençon), par M. H. BEAUDOUIN.....	382
3° Notice sur la vie et les travaux de P.-M. Duhamel, de Camembert (Orne). — Notice sur la Géographie botanique des environs de Sées (M. l'abbé A.-L. Letacq), par M. H. BEAUDOUIN.	383
Note du Secrétaire.....	384

4^e Bulletin

	Pages
Procès-verbaux des séances de la Société.....	385
Une Églogue Percheronne au commencement du XVII ^e siècle, par M. Gustave LE VASSEUR.....	390
Rapport, par M. le comte G. DE CONTADES.....	414
La Corporation des Barbiers, Perruquiers, Baigneurs, Étuvistes de la ville d'Exmes, par M. Henry DU MOTÉY.....	422
Perche et Canada, par M. le marquis de Chennevières, de l'Institut, ancien directeur des Beaux-Arts.....	428
Les Capucins de Mortagne, par le R. P. Édouard D'ALENÇON... ..	438
Les Héros de Mortagne en 1593, par M. le vicomte H. DE BROC....	460
Courboyer, par M. TOURNOUER	465
Capucin ou Trappiste ? par MM. L. DE LA SICOTIÈRE et BESNARD... ..	472
L'Alchimiste, poésie, par M. Florentin LORIOT.....	477
Sous Bois, vers, par M. MILLET.....	481
A M. de La Sicotière, vers, par M. W. CHALLEMEL.....	485
Remise par M. le Président, au nom de la Société, de la médaille offerte à M. DE LA SICOTIÈRE.....	488
Sonnet, par M. G. Le Vasseur.....	490
Bibliographie : État de la Généralité d'Alençon sous Louis XIV (M. Duval), par M. de La Sicotière.....	491
Chronique	497

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06822 9056

